



Это цифровая копия книги, хранящейся для потомков на библиотечных полках, прежде чем ее отсканировали сотрудники компании Google в рамках проекта, цель которого - сделать книги со всего мира доступными через Интернет.

Прошло достаточно много времени для того, чтобы срок действия авторских прав на эту книгу истек, и она перешла в свободный доступ. Книга переходит в свободный доступ, если на нее не были отданы авторские права или срок действия авторских прав истек. Переход книги в свободный доступ в разных странах осуществляется по-разному. Книги, перешедшие в свободный доступ, это наш ключ к прошлому, к богатствам истории и культуры, а также к знаниям, которые часто трудно найти.

В этом файле сохранятся все пометки, примечания и другие записи, существующие в оригинальном издании, как минимум о том долгом пути, который книга прошла от издателя до библиотеки и в конечном итоге до Вас.

Правила использования

Компания Google гордится тем, что сотрудничает с библиотеками, чтобы перевести книги, перешедшие в свободный доступ, в цифровой формат и сделать их широкодоступными. Книги, перешедшие в свободный доступ, принадлежат обществу, а мы лишь хранители этого достояния. Тем не менее, эти книги достаточно дорого стоят, поэтому, чтобы и в дальнейшем предоставлять этот ресурс, мы предприняли некоторые действия, предотвращающие коммерческое использование книг, в том числе установив технические ограничения на автоматические запросы.

Мы также просим Вас о следующем.

- Не используйте файлы в коммерческих целях.
Мы разработали программу Поиск книг Google для всех пользователей, поэтому используйте эти файлы только в личных, некоммерческих целях.
- Не отправляйте автоматические запросы.
Не отправляйте в систему Google автоматические запросы любого вида. Если Вы занимаетесь изучением систем машинного перевода, оптического распознавания символов или других областей, где доступ к большому количеству текста может оказаться полезным, свяжитесь с нами. Для этих целей мы рекомендуем использовать материалы, перешедшие в свободный доступ.
- Не удаляйте атрибуты Google.
В каждом файле есть "водяной знак" Google. Он позволяет пользователям узнать об этом проекте и помогает им найти дополнительные материалы при помощи программы Поиск книг Google. Не удаляйте его.
- Делайте это законно.
Независимо от того, что Вы используете, не забудьте проверить законность своих действий, за которые Вы несете полную ответственность. Не думайте, что если книга перешла в свободный доступ в США, то ее на этом основании могут использовать читатели из других стран. Условия для перехода книги в свободный доступ в разных странах различны, поэтому нет единых правил, позволяющих определить, можно ли в определенном случае использовать определенную книгу. Не думайте, что если книга появилась в Поиске книг Google, то ее можно использовать как угодно и где угодно. Наказание за нарушение авторских прав может быть очень серьезным.

О программе Поиск книг Google

Миссия Google состоит в том, чтобы организовать мировую информацию и сделать ее всесторонне доступной и полезной. Программа Поиск книг Google помогает пользователям найти книги со всего мира, а авторам и издателям - новых читателей. Полнотекстовый поиск по этой книге можно выполнить на странице <http://books.google.com/>

S12v
4347
7.22



1234

ПИСЬМА
Б. М. МАРКЕВИЧА
(1822-1884)

КЪ

ГРАФУ А. К. ТОЛСТОМУ,

П. К. ЩЕВАЛЬСКОМУ

и друг.



С.-ПЕТЕРБУРГЪ.

Типографія Товарищества „Общественная Польза“, Б. Подъяч. № 39.
1888.

Slaw 4347-7.22 ✓



St.-Pétersbourg, 15 mai 1861.

Vous devez nécessairement m'en vouloir, mon bon et cher ami, du silence que je garde depuis si longtemps vis-à-vis de Vous, tandis que Vous attendez, je suppose, avec une fébrile impatience, des nouvelles de Votre oeuvre, de l'impression qu'elle a produite, etc. Les causes de ce silence sont nombreuses; avant de Vous parler des autres, j'ai le droit de mettre en avant la principale: il n'y a que quelques jours à peine, que j'ai pris connaissance de Don Juan. Lundi de la semaine passée nous l'avons lu chez Вяземский, avec Тютчевъ, Плетневъ et Гротъ, et mercredi j'en ai fait la lecture chez l'Impératrice à Царское. Je crois nécessaire de Vous communiquer, avant d'en venir à l'oeuvre même, que les recommandations que Vous avez faites à Sa Majesté, relativement à cette lecture, ont été suivies minutieusement par Elle. Nous avons commencé à 9 h. pour pouvoir arriver à lire le poème tout d'une haleine et l'avons achevé à près d'une heure passé minuit. L'Empereur est venu couper la lecture par le milieu; le thé a pris une bonne heure de temps, après quoi Son Majesté est allé faire sa partie avec J. Tolstoi, Schouvaloff et Votre oncle Boris, très malencontreusement pour ses sentiments *onclonels*, appelé à cet honneur. La partie était achevée quand nous en étions encore à la charmante romance d'adieu à l'Espagne. Il y eut un peu d'embarras, que Son Majesté obvia très-courtoisement en proposant à Sa Majesté d'aller recommencer sa partie de whist, qui cette fois fut parachevée juste au moment où les cloches du monastère sonnaient l'agonie du «peor hombre qué fué en el mondo» (comme dit son épitaphe à la Caridad de Séville). Je Vous donne tous ces détails sur la recommandation de Вяземский, qui tient à Vous faire savoir, que la sympathie, que l'on éprouve pour Vous en ces hauts lieux, va

jusqu'à bouleverser la sacro-sainte religion de leurs habitudes. Véritablement, il paraît que cette lecture, faite dans les conditions susdites, était tout-à-fait en dehors des us et coutumes de ces lieux; j'en juge par la jubilation, répandue sur les figures de poupées des demoiselles d'honneur et sur celle, confite en étiquette et piteusement étonnée de Schouvaloff, qui avait l'air de me regarder de la façon dont un monsignor considérerait un zouave, prêchant le culte du petit verre du haut de la chaire de St-Pierre. Ce qu'il y a de positif, c'est la sympathie réelle, chaleureuse, dirais-je, de l'Impératrice pour Алёша, comme Elle Vous appelle, c'est le plaisir sincère, impatient qu'elle éprouvait à la lecture et le tact littéraire de cette Femme, qui décidément a fait ma pleine et entière conquête ce soir là. Je Vous donnerai comme derniers détails l'énumération des personnes, qui se trouvaient là comme auditeurs: Ваземский, qui de temps à autre faisait ses hm — hm laudatifs, la pr. Gagarine, dont j'aurais comparé il y a encore quelques années d'ici les scintillants et éloquents yeux noirs à ces étoiles du midi, qui éclairaient les expéditions nocturnes de Don Juan; les deux demoiselles Fridriechs, qui se récréaient de cette lecture comme elles l'auraient fait pour une orgue de Barbarie, la pr. M. Dolgorouki, muette et rêveuse Dio sa a quel idea disperata, les deux demoiselles Tutcheff, très attentives et enfin la grosse *** se pâmant d'admiration chaque fois qu'une fin de scène ou de monologue lui fournissait l'occasion de l'expectorer à l'aide de cette bouche énorme, que je n'ai jamais pu voir sans me souvenir du Cyclope, qui soupait chaque soir d'un des infortunés compagnons d'Ulysse.

Et maintenant venons en au plus intéressant, à Votre poème, qui, je dois le dire avant toute autre chose, m'a fait l'effet de la fontaine sous le palmier dans les déserts d'Arabie. Vous me dites dans une de Vos lettres: „cette littérature, qui est au fond notre vie à nous deux.“ Ah! mon cher Tolstoi, combien Vous avez raison et comme vos paroles me sont justement revenues à la mémoire en lisant votre oeuvre. Hélas! nous sommes des retardataires, nous deux, aux yeux des современные люди et j'éprouve une singulière angoisse en pensant à l'inutilité de notre existence comparativement à la légitimité, quoiqu'on en dise (e pur si muove, comme a dit Galilée) de nos aspirations à l'éternelle beauté de nos dieux, qui s'en vont de ce monde de matérialisme et d'idéals économiques. Mais, comme dit Figaro, nul animal créé ne peut manquer à son

instinct; restons donc fidèles, quand même, à cet instinct du beau et à ce culte méprisé de l'idéal, dont nous sommes peut être les derniers sectaires et que Vous avez tâché de personnifier dans votre Don Juan. Vous comprenez bien combien la donnée m'en est sympathique et quelle fraîche et pure sensation m'a fait éprouver une oeuvre d'art, dégagée de tout современный вопрос (excepté dans la scène de déguisement de Leporello et le видъ-мундиръ de Satan, dont l'Impératrice a beaucoup ri, en disant que cette idée était bien une idée d'Алѣша et que je trouve, pour ma part, indigne du poète Tolstoi. Non seulement intempesive, elle n'est pas juste; qu'a de commun Satan, le grand rebelle, avec un ministre en Russie, surtout à l'instruction publique?). Среди всей пошлости и прозы, насъ окружающей, когда литература обращена въ какой-то ругающійся рынокъ, гдѣ всякое честное слово заглушено подлою бранью, дикими криками и нечистыми возбужденіями, отъ Вашего Донъ-Жуана вѣтъ каинь-то давно минувшимъ, чистымъ вѣяніемъ и прежде всего, за это искреннее спасибо отъ меня и отъ всѣхъ. Cette impression a été générale. Mais ce n'est pas tout, et habitué à être d'une entière franchise vis-à-vis de Vous, cher ami, Vous jugeant d'autant plus sévèrement, que j'ai une foi sincère en la portée de Votre talent, je vais tâcher de Vous dire en détail tout ce qui, à mon avis, pêche dans la conception même de Votre oeuvre. Je commencerai par le prologue, qui, selon moi, a le mérite de renfermer des vers charmants et le tort d'être à peu près inutile. Satan rappelle trop le Mephistophelès de Goethe et se trouve en même temps apparaître dans le procès même de l'oeuvre, en guise de Deus ex machina. Il a l'ironie de Mephistophelès, mais comme spectateur indifférent, sans remuer du doigt pour arriver à s'emparer de cette âme, que les esprits bienheureux défendent avec encore plus de mollesse. On se demande tout naturellement: quel est au fond le rôle sérieux, que l'auteur a voulu leur faire jouer et s'ils ne sont pas là comme des spectateurs en face d'un drame de la Porte Saint-Martin ou comme ces dieux d'Homère, qui du haut des nues regardaient faire les Grecs et les Troyens, impuissants eux-mêmes contre l'inflexible destin? Où est la lutte? Quelle part prennent au procès les puissances mystérieuses? La catastrophe enfin est-elle le résultat de cette lutte? Non, et la preuve... Mais je me réserve d'en parler quand nous toucherons à la fin du poème.

*

Votre première partie s'ouvre par une scène faite de main de maître. Le caractère de Leporello s'y dessine avec tant d'habileté, de verve et de vérité, il y a un si grand fini, une si juste mesure dans l'ordonnance de toute la scène, qu'elle pourrait être signée par Goethe ou Пушкинъ. Elle produit le meilleur et le plus sympathique effet du monde, et cette impression saisit également tous les auditeurs, sans différence d'âge ni de sexe (qui doivent être grandement pris en considération relativement à l'appréciation d'une oeuvre d'art). J'aime moins le monologue de D. Juan. Il est un peu long, mais je passerais volontiers là-dessus, si c'était son seul défaut; mais je le trouve fautif en ce qu'il ôte d'abord de l'intérêt à l'admirable scène entre Don J. et Donna Anna et surtout, en ce qu'il empêche dès le début de sympathiser avec D. Juan, qui se présente au spectateur non plus comme ce „candide corrupteur“, qui portait il est vrai, 3000 noms de femme, inscrits sur „sa liste homicide“, mais sur

Ces trois milles noms charmants

Pas un qu'avec des pleurs il n'ait balbutié—

comme dit A. de Musset, qui, selon moi, a avec ce vers seul défini admirablement le côté mystérieux et attirant de Don Juan. D. Juan résolvait froidement en lui-même la perte de D. Anna, comme Vous le faites agir dans ce monologue, n'est plus qu'un Lauzun suranné, qui se souvient avec une secrète amertume des déceptions de sa jeunesse et s'en venge sur toute femme qui lui tombe sous la main. Est-ce bien là cette grande figure, dévorée d'amour et

Croyant toujours voir sur ses amours nouvelles

Se lever le soleil de ses nuits éternelles,

Se disant chaque soir: „peut-être le voici!“

Et l'attendant toujours, et vieillissant ainsi.

Quelle différence d'impression eut produite une scène, un monologue, si Vous y tenez, où l'on aurait vu cet admirable affamé d'idéal, croyant enfin trouver dans sa nouvelle maîtresse — „cette femme inconnue, qu'il appelait toujours“, à laquelle *toutes* ressemblaient, mais qui n'étaient jamais *elle*, sincère dans cet amour nouveau et tremblant à l'idée de la possibilité d'une nouvelle déception. Ce monologue se relierait si naturellement à la scène avec D. Anna, qui est peut être la meilleure de votre poème et dans laquelle votre héros se présente si naturellement sous cet aspect de sincérité, que

On est tout froissé au moment, où après l'entrée du Commandeur, Vous lui faites dire, ou à peu près, qu'à force de s'exciter les nerfs, il était parvenu à se donner le semblant d'un désir pour D. Anna, à ranimer par une chaleur factice la caducité et l'impuissance de son âme. Quelle différence faites-Vous donc alors entre ce „mineur, qui dans un puits cherchait un diamant“ et ces misérables essoufflés, qui n'en peuvent mais, après avoir passé une fois dans leur vie par ce qu'on appelle vulgairement, „une passion“? Où est donc l'éternelle poésie et la force inextinguible de ce type, si ce n'est dans la sincérité persévérante, avec laquelle il use de tous ces cœurs de femme, l'ardeur toujours renaissante de sa poursuite, l'indifférence naïve, avec laquelle il les sacrifie à son irréalisable idéal? Dès que Vous admettez une arrière-pensée dans les séductions de Don Juan, Vous répétez le personnage connu, archi-connu, le Seigneur de Molière, le roué, tel que l'a compris le librettiste Lorenzo da Ponte, mais certainement pas celui,

Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,
Que Hoffman a vu passer, au son de la musique,
Sous un éclair divin de sa nuit fantastique,
Admirable portrait qu'il n'a point achevé...

Je voudrais bien que Vous m'expliquiez ce qui Vous a poussé à admettre cette arrière-pensée dans D. Juan? Il est très possible qu'il y ait là un malentendu entre nous et que nous ne comprenions pas ce caractère mystérieux de la même manière, quoique j'admette peu volontiers cette divergence dans nos opinions sur le développement d'un type dont l'idée-mère est pourtant parfaitement la même pour Vous comme pour moi. J'attends avec impatience vos explications là dessus.

La scène entre le Commandeur et Don Ottavio est admirable. Il y a là une noblesse, une sérénité qui vous transporte de suite sous les lambris de ces vieux palais tapissés de portraits d'aïeux, surmontés de nobles écussons, où l'honneur est une tradition de famille, l'austérité de moeurs—un signe de race. On sent le vieux chevalier dans le Commandeur, on reconnaît dans Ottavio ce type mélancolique, qui est de tous les temps, cet éternel dévouement toujours méconnu, cet amour désintéressé et péchant par son désintéressement même. Pour ne plus revenir sur ce caractère, je mentionnerai ici la scène de la 2-me partie, entre Ottavio et D. Anna, qui

pour rappeler un peu les scènes de l'Hermione de Racine (où Vous n'êtes pourtant pas allé puiser, je suppose), n'en est pas moins très-belle. Il y a là un vers dont je ne me souviens pas, où D. Anna assure que si D. Juan l'eût aimé, il en aurait agi autrement, qui est d'une vérité saisissante. Je suis saisi d'autant plus des défauts de votre poème, qu'il est tout plein de choses réellement belles.

La scène entre les deux amants, je le répète, aurait été un chef-d'oeuvre, si l'on savait D. Juan sincère. Je suis bien fâché de ne pas avoir le manuscrit sous la main et de ne l'avoir lu que deux fois, pour Vous indiquer les endroits qui m'ont semblé le mieux faits, ainsi que quelques légères incorrections de style, très faciles à corriger et qui ont été remarquées par Grote et Tutcheff. Le caractère de D. Juan se précise dans cette scène d'une façon à peu près complète, jusqu'au moment, je le répète, de l'entrée du Commandeur, après laquelle l'idéaliste redevient tout d'un coup un séducteur expérimenté, qui a fait de la poésie en vue de l'effet à produire sur le caractère exalté de D. Anna. Mais tant qu'il a l'air sincère, il est revêtu d'un véritable caractère de poésie, онъ пахнетъ поэтически здорово, если можно такъ выразиться. La scène entre le père et la fille aurait été aussi très belle, si elle était moins longue dans sa dernière partie. D. Anna y répète au Commandeur ce que le lecteur connaît déjà suffisamment par la scène entre elle et son amant. Il m'aurait semblé plus naturel si, après qu'elle eut tâché d'expliquer au vieillard ce qu'est D. Juan en somme, en énumérant celles des qualités de son amant qui peuvent être accessibles à la compréhension du Commandeur, — elle eut terminé ou coupé son récit louangeur par quelque chose dans le genre de: но то, чѣмъ онъ всеобщѣдно овладѣлъ моимъ сердцемъ, того вамъ не понять, отецъ добрѣйшій мой! Je crois qu'en ce moment, c'est un sentiment de ce genre qui doit prédominer sur tous les autres dans une âme passionnée, comme l'est celle de D. Anna. La scène qui suit, je crois, entre D. Juan et Leporello (dont le caractère, dirai-je par parenthèse, est irréprochablement fidèle d'un bout à l'autre du poème) est une répétition, quant à l'idée du premier monologue de D. Juan. C'est toujours le même projet arrêté froidement de perdre D. Anna, et d'autant moins compréhensible, que D. Juan ne l'a point encore possédée, et j'ai entendu très justement faire la remarque par quelqu'un, à propos de cela, que votre héros se contentait en somme d'une bien mince jouissance d'amour-propre.

Voyez donc maintenant le parti que Vous auriez pu tirer de cette scène, si Vous aviez présenté D. Juan tout encore sous l'impression d'amour sincère, éveillé par sa scène avec D. Anna, froissé par le Commandeur, non pour l'avoir empêché de jouer sa comédie jusqu'à la fin, mais pour avoir troublé un moment de suprême félicité; D. Juan, sentant petit à petit la déception et le doute envahir son âme, pendant que Leporello, avec son gros bon sens prosaïque, lui déroule tout le programme vulgaire d'un gros bonheur bourgeois. Placer votre héros sous ce jour,—ne serait-ce pas Vous donner l'occasion de toucher à une des cordes les plus sensibles du coeur humain, de présenter d'une façon saisissante, que l'idéal, cette fleur immaculée de l'âme, se resserre et se fane au moindre contact d'une réalité grossière? La révolte soudaine de D. Juan contre cette réalité, sa résolution de rompre par un éclat une liaison, dont le charme poétique vient d'être souillé tout d'un coup à ses yeux par les vulgaires plaisanteries d'un laquais, arriveraient là tout naturellement, et la versatilité spontanée de cette âme tourmentée, lui attirerait autant de sympathies que sa froide perfidie en éloigne d'elle. Défendez - Vous, défendez - Vous, mon cher Tolstoj, le plus vite possible!

La scène qui termine la première partie est ravissante et, pour ma part, aurait dû être moins courte, tant elle est pleine d'intérêt, de vérité et de charme. La romance sous le balcon est adorable. Tutscheff l'a apprise par coeur tout de suite! Il y a un brio là dedans, un parfum chevaleresque et galant, qui est tout-à-fait dans le caractère du personnage et dans celui de son pays. La grosse ^{***}, qui s'en va à l'étranger, veut absolument avoir les paroles de cette romance, pour en faire faire la musique par Meyerbeer, ce à quoi je me suis opposé. Ce vieux juif de Meyerbeer n'est plus capable de rien trouver d'assez jeune, chaud et coloré en mélodie pour ces charmantes paroles, qu' on dirait avoir été inspirées par une nuit d'Andalousie (NB. Le pr. Вяземскій et moi trouvons, qu'il vaudrait mieux dire dans le dernier vers:

Я-жъ для той, кто всѣхъ прелестнѣй
Пѣснь и жизнь свою отдамъ,

au lieu de *кровь*). La sortie du Commandeur, le duel, la mort du vieillard, tout cela est plein de mouvement et de vérité. En historien fidèle, je dois Vous communiquer, que toute cette première partie

a été accueillie de l'auditoire par d'unanimes éloges. Les déféctuosités de la conception même ne sont venues se révéler à lui, qu'après lecture faite du poème tout entier.

Je n'en finirais jamais, si j'allais, comme pour cette première partie, faire l'analyse, scène par scène, du reste de Votre oeuvre. Il me reste déjà assez de choses à Vous dire, pour n'y point mettre de détails inutiles, qui seraient tout au plus possibles de vive voix, dans les tranquilles loisirs de notre ci-devant existence de Пустынка. Je commencerai par Vous dire, que dans la deuxième partie il y a une scène, que l'auditoire a laissé passer s'ans s'y arrêter, et qui, pour ma part, est une des plus remarquables du poème, car elle jette une vive lueur sur le caractère de D. Juan, que, je dois Vous le dire avec grande peine, Vous n'avez pas su épuiser jusqu'au fond: c'est la scène avec D. César, dans laquelle on sent cette touche de maître, qui malheureusement manque à la création de l'oeuvre toute entière. Ceci est taillé dans le vif. L'âme de cet homme, altérée d'idéal, s'y révèle par un de ces traits de maestria, qui, en prouvant la force de talent de l'auteur, font d'autant plus regretter le manque de suite dans l'ensemble de son oeuvre. Il y a une confusion bien regrettable dans tout ce qui suit. Le fil conducteur s'échappe des mains du lecteur, et arrivé à la fin du poème, on ne sait plus, ce que Vous avez voulu prouver. Telle a été, à peu près, l'impression générale, malgré la beauté incontestable de certains détails et des épisodes isolément pris. Ainsi, par exemple,—celui où D. Juan, poursuivi, vient demander un asile à D. Anna, qui est très bien, malgré le manteau, dont l'indiscrete apparition est «un peu naïve» (selon la remarque de l'Impératrice) et sent un peu trop «son théâtre de La Gaité» (selon celle de Tutchéff, si je ne me trompe). Les scènes avec Boabdil pèchent par leur inutilité, qui est également à reprocher à l'apparation des bons et des mauvais anges au cimetièrè, des premiers surtout, car le *perfidè* D. Juan n'a plus aucun droit à leurs faveurs, et dès son premier monologue appartient à Satan depuis longtemps. Je n'aime même pas beaucoup le dialogue, quoiqu'il y ait là, je crois, des vers съ тройными созвучіями, qui sont charmants. En général cette intervention des puissances célestes et infernales ne fait pas bien dans Votre poème et n'a pas sa raison d'être. La scène avec la statue, à votre point de vue (c. à d. avec Satan et les Anges), n'aurait du jamais exister, et la preuve, c'est qu'elle Vous oblige à

faire une des plus grandes fautes artistiques, qu'il soit possible de commettre — c'est d'amplifier la catastrophe de deux effets, dont l'accumulation produit une impression tout justement opposée à celle que Vous voulez produire. Elle éveille un sourire là, où la terreur devrait régner en souveraine. Vous avez oublié le grand précepte: *non bis in idem*. Aussi qu'en résulte-il? En évoquant ces deux apparitions surnaturelles, de Satan et de la Statue, qui naturellement s'embarrassent dans les jambes l'une de l'autre, Vous êtes obligé d'en subordonner l'une à l'autre, et de faire dire à Satan, qui se trouve être une façon de comte Panine en cette occasion, à la Statue, faisant les fonctions de grand maître de police: *исполни приговоръ, какъ исполнительная власть*. Je Vous avoue que cette phrase d'argot parlementaire dans la bouche de Satan et dans ce moment de suprême angoisse, fait l'effet du couac le mieux conditionné, qu'il soit possible d'entendre à une oreille un peu délicate, et la preuve, c'est que mon auditoire tout entier s'est récrié contre ce malecontreux effet. Ou je me trompe fort, on Vous avez été Vous-même très embarrassé en faisant cette scène, car on y sent une gaucherie d'allures, qui ne Vous est guère habituelle. Cette pauvre Statue est si inutile, que Satan la renvoie juste de la façon, dont une старуха distraite en use, avec son domestique, qu'elle appelle pour lui faire chercher son mouchoir, qu'en ce moment même elle s'aperçoit avoir dans sa poche. Et qu'aviez — Vous besoin de ce vieux Commandeur de marbre? L'invitation à souper est si connue et cette scène est si belle dans le *Каменный гость* de Пушкинъ, que Vous ne gagnez rien en la reproduisant, quoiqu'elle soit incontestablement très bien faite dans votre poème. D. Juan chez Vous ne s'engouffre pas dans les abîmes dans les bras de l'uom' di sasso, victime de sa téméraire impiété. Dans votre pensée, c'est la mort de D. Anna, qui produit la catastrophe, en faisant comprendre à Don Juan, qu'il l'aime d'amour sincère. Par conséquent, la statue est une superfétation, qui n'a aucune raison d'être. Ceci posé, comme un manque de conséquence, à mon avis, relativement à Votre point de départ, je dois Vous signaler encore une inconséquence, qui a frappé tout le monde: D. Anna, après être venu parler à l'homme qui l'abandonne après l'avoir séduite, parler de vertu, de Ciel et de religion, s'en va de ce pas commettre un suicide, c. à d. faire tout juste le contraire de ce qu'elle vient de prêcher — et en très beaux vers

encore!!? J'y ajouterai pour ma part, que je trouve le caractère de D. Anna complètement manqué par cette scène. D. Anna est un être trop richement doué, il y a trop de noble sang dans ses veines pour admettre qu'elle puisse venir faire une scène de mélodrame à son amant et *se faire périr* ensuite comme une grisette de Paris! Des êtres comme elle disparaissent *въ безмолвномъ и гордомъ молчаніи*, ou se vengent et périssent après s'être vengé. Et je Vous dirai plus — D. Juan ne peut aimer une femme que dans des conditions semblables. Dans les mille e tre, qu'il a sur sa conscience, il y en a un si grand nombre qui sont mortes par amour pour lui, qu'une de plus ou de moins, n'est certainement pas une cause suffisante pour amener le moindre changement dans sa manière d'être, et en le posant, dès sa première apparition dans votre poème, méditant froidement la perte de D. Anna, Vous ne lui accordez pas la moindre raison logique d'aimer cette femme plus que les autres. Aussi, après la fin de la deuxième partie, l'Impératrice demandait avec beaucoup de justesse: mais quel est donc ce caprice qui le prend d'aimer tout d'un coup cette femme? Et il n'y a pas d'explication à donner à cette question, car cet amour étrange sort comme un diabolin d'une tabatière à ressort, au moment où l'on s'y attend le moins. Voulez-Vous me permettre de Vous dire, comment à mon avis la catastrophe aurait pu être amenée (j'aurais dès l'abord, profité de la légende de Don J. de Morana, telle que Mérimée la raconte, qui Vous aurait déjà fourni l'occasion d'éviter l'uom di sasso, sans parler de ses autres avantages):

D. Anna se donne à D. Juan, après la scène du manteau. Arrivé à ses fins, notre héros (je pars du point de vue de la sincérité de D. Juan au commencement) éprouve la même déception, que celle que la possession lui a fait toujours éprouver et poursuivi par la S. Hermandad (que Vous confondez ce me semble avec le Sant' Officio: la S. Hermandad n'était elle pas une simple institutions de police?), quitte l'Espagne, après avoir mystifié les inquisiteurs (en changeant toutefois beaucoup de détails dans l'ordonnance de cette scène, pleine d'allusions, qui sont intempestives autant que frivoles et rappellent Кузьму Пруткова). La charmante romance d'adieu de D. Juan aurait pu être suivi par une autre de Boabdil, pour laquelle Vous auriez pu paraphraser l'adorable romance nationale de l'adieu du roi Arabe à Grenade:

Raza de valientes,
Quien te exterminò?
Cindad de las fuentes
¿Quèn te captivò....?

(voilà la traduction entière: «Race des vaillants qui t'a exterminé? Cité des fontaines qui t'a captivé? Chère Alhambra, séjour des plaisirs, peut-on vivre en ne te voyant plus? Un infidèle maudit d'Abenceragè tient l'héritage.—C'était écrit!») Voyez les **Письма объ Испани, Ботехна** et la collection des romanceros, traduits, je crois, par Fauriel.

Sur cette douce mélodie, Vous auriez pu clore votre seconde partie. La toile se releverait sur D. Anna au milieu des austérités d'un cloître, ne pouvant chasser l'image de son séducteur, refusant de voir Ottavio (que je me serais bien gardé de faire tuer par D. Juan), se noyant de larmes à la porte du couvent, D. Anna haïssant le perfide et ne voulant par s'en venger, car c'est elle même avant tout qu'elle déteste pour sa faiblesse.

«D. Juan est un monstre, se dit-elle, mais je suis une créature dégradée et je ne me le pardonnerai pas, si le ciel même me pardonnait par la voix de mon père». Après ce monologue, on sonne l'Angélus. D. Anna se rend à l'église. D. Juan est là; il est arrivé d'hier, plus beau, plus séduisant que jamais; il est là, adossé à un pilier, dardant son regard de feu sur une donna Clara quelconque, pour laquelle il est entré à l'église. Ce regard, se relevant par hasard, rencontre celui de D. Anna. Tous ses projets de séduction s'évanouissent. C'est D. Anna qu'il aime, qu'il aime de toute la force des obstacles, que le séparent d'elle aujourd'hui. Pour lui elle a été infidèle à son amour pour son père, il faut que maintenant elle soit pour lui parjure à Dieu. Jamais il ne l'a aimé autant. Songez qu'avant tout, cela doit être spontané. Pour la centième fois, je le répète ici, D. Juan doit être sincère dans toutes ses séductions, pour être ce que Vous rêvez en lui, sinon c'est un vulgaire talon rouge du siècle passé. Cette nouvelle lutte entre lui et D. Anna Vous fournit l'occasion de faire deux ou trois scènes admirables. Par exemple, D. Anna, ne se sentant pas assez forte contre cette passion qui l'envahit de plus belle, révèle à l'autorité du lieu les projets du séducteur et demande appui et protection. D. Juan arrive déguisé. On vient pour s'emparer de lui; il extorque à la pauvre femme éperdue la promesse de quitter Dieu pour lui et se précipite par la fenêtre.

D. Anna dans un moment de folle passion s'écrie: «accourez tous, il est sauvé, j'ai perdu mon âme à jamais, mais je l'aime!»— Don Juan, en attendant, quitte la ville pour mieux préparer les moyens d'enlever D. Anna. Il apprend qu'elle est malade, qu'elle se meurt. Il monte à cheval, il se précipite aux portes de Séville. Il en sort un long et funèbre convoi. Des pénitents, des cierges allumés à la main, pâles et décharnés, en long vêtement noir, précédant une bière recouverte de velours noir.... Quel est donc le mort que l'on porte ainsi? demande D. Juan plein d'une étrange terreur?—D. Juan comte de Marana! Une sueur froide inonde le front de D. Juan.—Et qui êtes-Vous donc Vous même, qui priez pour lui? balbutie-t-il plein d'épouvante. «Des esprits bienheureux, qui l'avons aimé et auxquels aujourd'hui il est permis de prier une dernière fois pour son âme en péché mortel». D. Juan tombe raide.

Comment n'avez-Vous pas profité, cher ami, de ce que cette légende, que Vous devez connaître, Vous présentait de nouveau, d'original, de ce qu'elle Vous fournissait de raisons pour fouiller toujours plus profondément dans les mystères de ce coeur altéré d'idéal et croyant le saisir d'autant plus ardemment, qu'il échappait continuellement à sa poursuite acharnée. Ne trouvez-Vous donc pas que cela expliquerait d'une façon saisissante la soudaine conversion de D. Juan, au lieu que telle que Vous la créez, elle est incompréhensible, autant que futile et illogique?

J'espère que Vous ne m'en voulez pas, mon cher Tolstoi, de la franchise de mes observations; cette franchise même doit Vous prouver l'estime en laquelle je tiens Votre oeuvre. Je ne mettrais pas quatre jours à Vous en parler aussi minutieusement, si elle ne me tenait pas tant à coeur. Je suis très étonné, que M-lle Pavloff ne Vous ait pas fait de critiques, qui sont beaucoup plus salutaires dans un moment, où l'oeuvre est encore im Werden, que lorsqu'elle est achevée et que l'auteur, fatigué de son travail se dit naturellement: „sit ut est, aut non sit“, comme le Général des Jésuites, et je crains que mes observations n'arrivent un peu tard et que Vous ne soyez dans le cas de cet illustre gardien des constitutions de feu Loyola *impavidus* contre tout ce qu'on pourrait Vous observer par rapport à Votre D. Juan. En ami sincère autant qu'en artiste, je Vous supplierais, ce dernier cas admis, d'ajourner du moins la publication du poème en entier et de le garder un an en porte-feuille. Dans ce laps de temps, Vous y

réfléchirez à loisir sans Vous hâter, et j'espère Vous voir tenir compte des critiques, que je viens de Vous communiquer et refondre cette œuvre, dans laquelle il y a trop de talent (répandu au hasard) pour l'abandonner ou la présenter au public *en négligé*. Si Vous m'en donniez l'autorisation, j'aurais fait copier quatre ou cinq scènes, à mon choix, pour les envoyer au P. ВѢСТНИКЪ. N'oubliez pas de me répondre là-dessus.

Sur ce, je continue et dois Vous dire à ce propos, que tous les soirs je pense à Votre D. Juan et combine le plan, qui devrait, selon moi, arriver à le faire réussir complètement. Je Vous prie de croire que c'est d'autant plus méritoire à moi, que j'ai un tas de préoccupations personnelles, qui, en somme, auraient dû m'éloigner de ce genre de réflexions et dont je Vous parlerai à la fin de ma lettre.... Votre épilogue est complètement manqué et les beaux vers de l'hymne ou du chant d'agonie, comme Vous voulez, que Vous faites chanter aux moines du couvent, ne rachètent guère l'absence du principal personnage, qui disparaît tout d'un coup sans crier gare. La pr. A. Dolgorouki, ou une autre de ces dames, a fait avec justesse l'observation que cette disparition subite fesait l'effet d'une mystification de l'auteur. Et réellement, pour quiconque ne sait pas, comme moi par exemple, ce que Vous avez voulu dire avec Votre poème, le caractère de Votre héros et le but de son auteur restent complètement inexplicables. Qu'est ce qui amène la catastrophe? La mort de D. Anna? la Statue? Satan? Patatrà, grande explosion et feux de Bengale, le héros disparaît sous terre et le tour est joué sans autres explications. Si Vous me dites qu'on n'a pas compris votre idée, Vous Vous coudamnez Vous-même, car une œuvre d'art n'est belle qu'autant qu'elle est compréhensible et c'est la faute de l'auteur s'il n'a pas su la rendre saisissante. La première partie de Faust est immortelle, tandis que la seconde est un fatras mystique, dont le bon sens des nations a fait depuis longtemps justice. et Vous n'avez pas eu certainement l'idée de reproduire dans Votre D. Juan les spéculations abstraites de cette seconde partie de Faust. Selon moi, le poème aurait dû être prolongé de la manière suivante:

D. Juan revient d'un long évanouissement. Des moines l'ont trouvé mourant dans la poussière du chemin et l'ont amené à leur couvent, sans savoir qui il est. Sa première idée est pour D. Anna. Leporello, qui le cherche partout, qu'il avait envoyé préalablement

sous les murs du lieu, qui renferme la fille du Commandeur, arrive en ce moment lui annoncer que D. Anna se meurt. Une nouvelle terreur s'empare de D. Juan, il voit passer dans une lugubre hallucination toute sa vie devant lui: sa mère, une sainte femme, qui, enfant, l'avait voué à la Vierge immaculée; ses premières années d'innocence, de rêves ardents et purs, son premier amour, ses premières larmes. Rappelez-Vous ces charmants vers de Musset à ce sujet et songez à ceux, que Vous auriez pu faire à cette occasion:

Le voilà se noyant dans les larmes de femme:
Devant cette nature aussi belle que lui,
Pressant le monde entier sur son coeur qui se pâme,
Faible et, comme le lierre, ayant besoin d'appui;
Et ne le cachant pas et suspendant son âme
Comme un luth éolien, aux lèvres de la Nuit....

Mais l'horizon s'obscurcit. Voilà la première déception qui brise son âme; elle est bientôt suivie d'une autre et sa soif d'amour ne fait qu'augmenter. Toutes ces femmes brisées par lui, noyées de larmes, folles de désespoir, passent, pâles fantômes, devant ses yeux rougis, comme des Willis devant le cercle de la lune ou comme les „ombre postate della brigha“ de Francesca et de Paolo dans le Purgatoire de Dante.... „Et pourtant je les aimais toutes!“ se dit-il plein d'angoisse et songeant pour la première fois avec terreur à tous ces malheurs, à tous ces êtres dégradés, malheureux, tués par lui, rien que par lui. Et Donna Anna, la dernière, la plus aimée, qu'en a-t-il fait? Pourquoi cet inexplicable instinct, qui le porte à aimer l'impossible, à briser de sa main, ce qu'il a désiré avec tant d'ardeur. Sa raison se refuse à lui en donner les motifs. En ce moment arrive un envoyé de D. Anna (D. Ottavio, par exemple, dont l'amour va jusqu'à oublier sa haine pour D. Juan), qu'elle a chargé avant de mourir (dans un de ces moments où l'âme humaine, à moitié dégagée déjà de son enveloppe charnelle, acquiert une lucidité, une puissance de méditation, qui est presque une seconde vie), qu'elle a chargé de dire à D. Juan qu'elle lui pardonnait ses malheurs et sa mort, qu'elle savait qu'il l'avait aimée plus qu'aucune autre femme, qu'elle en était heureuse au point de le bénir d'avoir causé sa mort, mais que ce qu'il voulait d'elle, que ce qu'il voulait dans toutes ces autres femmes mortes pour lui, elles étaient toutes, aussi bien qu'elle même, impuissantes à le lui donner complètement: car cet amour suprême,

infini, dans lequel son âme avide se fondrait toute entière, il ne le trouverait que dans le sein de Celui, qui est tout amour, source et but suprême de cet idéal, que l'âme de D. Juan cherchait en vain dans ces pauvres créatures incomplètes, et qu'elle, D. Anna, est heureuse d'avoir été, du moins, la seule à comprendre les besoins de cette âme céleste égarée sur la terre. Une lueur sublime éclaire alors les profondeurs mystérieuses, dans lesquelles se débat la raison de D. Juan. Il fait appeler le prier du couvent, et à genoux, le front sur les dalles de marbre, lui demande d'accepter ses vœux.

Voyez-donc, quels effets, quels vers, quelle vérité surtout surgiraient naturellement, avec votre talent, d'une conception dans le genre de celle-là, de ce plan, que je Vous fais au courant de la plume, avec mille détails à trouver et qui se présentent en foule à mon imagination, à mesure que je Vous écris. Ceci ferait une quatrième partie. La mort de D. Juan servirait d'épilogue. Vous auriez pu le présenter exténué de macérations et apportant à être un saint homme la même ardeur de sentiment, qu'il mettait jadis à conquérir une femme. Sa mort aurait été causée par son dévouement, pour avoir soigné et enseveli des pestiférés. Il meurt en priant qu'on l'enterre sur le seuil de l'église, afin que tout passant foule sa cendre indigne, la cendre du pire homme, qui fut au monde; du pire, car tous les dons, qui lui furent richement octroyés, ne furent employés qu'à mal et tourment. Vous auriez pu faire intervenir ici très naturellement les anges bienheureux, qui chantent „hosannah“ pour cette âme, qui leur revient épurée par la souffrance, pardonnée pour avoir beaucoup aimé, car c'est là la clef de ce caractère, et dirai-je une dernière fois, la seule manière de le comprendre.

Cette lettre, commencée depuis huit jours, constamment interrompue et reprise, Vous prouvera, je l'espère, cher ami, l'intérêt sincère que je prends à Vous et à Vos oeuvres. J'ai foi en Votre talent, mon cher Tolstoi, et Vous en veux d'en agir trop lestement avec Vous même.

On sent en terminant la lecture de votre poème, que Vous en avez hâté la fin par lassitude ou ennui, et que son noble pérystyle, conduit à un temple aux proportions manquées. Tâchez donc, d'y remédier en y appliquant de la réflexion et en tâchant de Vous pénétrer tout entier de ce caractère—

Dont chacun vient parler et que nul ne comprend,
Si vaste et si puissant, qu'il n'est pas de poète

Qui ne l'ait soulevé dans son coeur et sa tête,
Et pour l'avoir tenté, ne soit resté plus grand.

Je Vous crois capable de le tenter et de créer ce que personne de ces poètes n'a fait encore. Ne Vous découragez pas, ne Vous rebutez pas surtout, car la tâche vaut la peine, que Vous mettez à la faire et que Dieu Vous inspire... Je le répète ici: Vous êtes, peut être, à l'heure qu'il est, le seul homme littéraire en Russie, qui se soit placé en dehors du mouvement contemporain. Songez, qu'aux yeux de vos confrères et du véritable public, dont on peut honorer le jugement, pour avoir le droit moral de se retirer dans sa tente, il faut nécessairement en sortir un jour comme Achille pour traîner Hector, attaché à votre char de triomphe, il faut produire une belle oeuvre, qui dans sa beauté même trouvera l'excuse à son manque d'actualité. Avez-Vous achevé votre *Серебряный*? Quand le lirai-je enfin? Quand nous verrons-nous? Quand publierons-nous votre collection de poésies? Comme tout ce petit groupe d'amis de jadis s'est dissipé, et avec lui, que de jouissances intellectuelles perdues, pour moi du moins!

Je me marie, mon cher Tolstoi, je me marie au mois de juillet et m'en vais à l'étranger jusqu'en hiver, après quoi je retourne m'établir ici—*на долго ли, не знаю*. Vous ne savez pas combien Vous me manquez, mon cher Tolstoi! Avec Tourgueneff, Vous êtes les seuls hommes que je puisse aimer et estimer, en même temps que sympathiser avec vos goûts et être convaincu que Vous comprenez et appréciez les miens. Si je ne me mariais pas (et très inopinément encore), j'étais résolu à venir passer l'été au moins avec Vous et, je regrette sincèrement (Vous ne le direz pas à ma femme) de ne pouvoir le faire. Je Vous envoie deux photographies de moi (en échange de la Votre, pour laquelle je ne Vous ai pas encore remercié), l'une poétique et l'autre positive. Ayez la bonté d'en faire accepter une par notre bonne et chère Софья Андреевна, qui, je l'espère, voudra me conserver sa bonne amitié et cette sympathie, que j'ai toujours trouvée en elle en réponse à la sincère affection qu'elle m'a toujours inspirée. Adieu, mon bon et cher Tolstoi, je Vous embrasse de tout mon coeur. Mille choses à Nicolas Жемчужниковъ, s'il est encore avec Vous. Est-ce vrai qu'Alexandre se marie? Au revoir—quand?

B. Markewitch.

St.-Pétersbourg, 21 décembre 1868.

Mon cher ami, je Vous ai écrit hier, je Vous reécris aujourd'hui, et j'espère que m-r V. permettra que l'une de ces lettres au moins parvienne jusqu'à Vous. Heureux de pouvoir nourrir cette espérance, je continue.

1) Vous êtes assuré d'une protection spéciale aux bureaux de la poste, ce qui m'explique suffisamment pourquoi je reçois exactement vos lettres au bout de neuf jours et pourquoi Vous ne recevez pas dutout les miennes.

2) Que le médecin qui Vous a tâté le crâne dans la bonne ville d'Orel, se nomme F. et qu'il soit gentilhomme du district de Karatschef, — je n'hésite pas un moment à le croire, un natif de l'endroit m'ayant juré un de ces jours, sur la tête de sa sœur, que tout gentilhomme du gouv-t d'Orel est de souche allemande en général, et hippocratique en particulier, nommément fils du petit fils d'un инспекторъ врачебной управы, dont sont particulièrement friandes les héritières du pays, qui apprécient avant tout le solide dans l'homme.

3) Le projet de subdivision de notre répertoire dramatique que Vous comptez proposer aux illustrations, qui nous dirigent, a toute mon approbation, et il faudrait que nous nous mettions sérieusement à deux pour l'élaboration de ce projet, qui nous assurerait pour la vie le titre de „благонамеренные“, lequel, je le crains, nous a été obstinément refusé jusqu' aujourd'hui dans la correspondance intime du III Отдѣленіе. Je propose, par exemple, que la pièce de Грибоѣдовъ: „Горе отъ ума“ soit sévèrement défendue à Помехоньѣ, dont les habitants ont été de tout temps reconnus stupides. De même défense de jouer à Kazan toute pièce dramatique qui porterait le titre de „Казанская сирота“; si au contraire, la même pièce s'appelait „Казанское мыло“, on intimerait au théâtre de l'endroit de la

donner au moins une fois par semaine pour encourager l'industrie locale. L'opéra „Наташа или волжские разбойники“ serait sévèrement honni sur tout le parcours du Volga, pour ne pas exciter ses riverains au brigandage; mais en revanche, on jouerait à Novgorod tous les dimanches: „Игольинъ, вупецъ новгородскій“, pour entretenir parmi ses habitants le souvenir de Charles XII, roi de Suède et de Каратыгинъ 2-ой, qui, comme on le sait, a obtenu le plus grand succès de sa vie dans le rôle de cet aventurier—monarque. Le drame „Бенвенуто Челлини“ serait mis à l'index tant que nous conserverons de bonnes relations avec l'Italie, afin que les représentants de cette puissance, qui auraient eü par hasard l'envie d'aller la voir au théâtre Alexandra, ne puissent y trouver matière à la rupture diplomatique, en voyant leurs illustres ancêtres représentés en façon de laquais et de piliers d'estaminet. En égard également à m-r de Talleyrand, ambassadeur de France en Russie, il serait interdit une fois pour toutes, à tous les auteurs dramatiques futurs, d'introduire dans leurs pièces des types manquant de franchise, afin d'éviter tout prétexte d'allusion au mot célèbre, dit par l'oncle du susdit ambassadeur: „la parole est donnée à l'homme pour cacher sa pensée“. Cette dernière interdiction serait levée aussitôt que m-r de Talleyrand serait remplacé par m-r de Persigny, mais elle donnerait sur le champ lieu à une autre, et nommément celle, que dorénavant il n'y aurait plus de *parvenus* sur la scène russe, ce qui, littéralement compris, excluerait de notre répertoire tout ce qui ne s'appellera pas Островскій и Дьяченко. Enfin, pour encourager l'art, le Conseil de l'Index donnerait sur les appointements de m-rs T. et F. une prime de 5000 roubles pour des pièces destinées à propager de saines idées sur l'agriculture et nommément: pour les черноземныя губернии, une comédie en 5 actes, intitulée: „Глубокая запашка“, et pour les нечерноземныя мѣстности, un drame également en 5 actes, mais en 6 tableaux, sous le titre: „Наземъ“. Tous les hauts fonctionnaires de l'empire devront prendre part au concours. De cette façon, m-rs T., P. et V. prouveront triomphalement à l'ignare Russie, qu'ils sont justement appelés à la diriger selon le précepte classique: „miscere utile dulci“.

4) La santé de Щербина, depuis qu'on le bourre d'iode, s'est raffermie d'une manière très sensible, ce qui lui donne prétexte à chanter et à sacrifier à Cythère beaucoup plus que ne le trouve

nécessaire le docteur Roee en fleur ou Rosenblum, si Vous l'aimez mieux, qui a le malheur de traiter ce fantasque épicurien.

5) Fredro est complètement remis, si j'en dois croire Moukhanof, que j'ai vu à Varsovie et qui m'a dit que sa femme (ex m-me Kalerdgis) voyait très souvent Fredro à Bade, où ils sont tous deux pour le moment, et qu'elle était fort contente de son humeur, redevenue, dit-elle, plus charmante que par le passé.

6) Avez-Vous reçu ma lettre philosopho-juridique, oui ou non? Deux feuilles in 4-0, papier bleuâtre, — oui ou non?

7) Puisse la déesse de Paphos Vous apparaître en rêve sous les traits de m-me NN!

B. Markewitsch.

St.-Pétersbourg, 15 février 1869.

Mon chérissime Tolstoy, je reçois à l'instant Votre lettre du 7, et ne saurais assez Vous dire, combien j'en ai été heureux. Figurez-Vous que Votre long silence avait fini par faire surgir dans ma cervelle l'absurde supposition, que Vous m'en vouliez pour les buttes que je Vous portais dans ma dernière lettre et j'avais si bien fini par m'en persuader, que j'avais commencé hier une lettre pour Vous, dans laquelle, le front dans les cendres, je Vous récitais un mea culpa des mieux conditionnés. C'est aujourd'hui, cher ami, que je dois Vous demander pardon de l'injure que je Vous faisais en laissant entrer dans ma tête que Vous étiez homme à boudier un ami pour un désaccord en politique. Mais ce n'est pas la dernière fois de ma vie; encore que des chimères de ce genre (et autres) n'auront assailli le cerveau et la folle du logis, entre nous, n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'être une locataire bien incommode pour moi. Il faut que je lui paie ainsi les quelques joies qu'elle m'a données.

Laissez-moi avant tout Vous dire que Votre ballade m'a fait courir des fourmis — то есть муравьи, — dans le dos, tant je l'ai trouvée belle de couleur et surtout de forme. Votre vers, mon cher ami, n'a jamais été aussi sonore et aussi imagé que dans cette dernière pièce; il y a positivement grand et très-grand progrès dans Votre facture depuis la *былина*, et puisque Vous n'avez rien à faire au *самоуничтоже*, laissez-moi Vous dire que Vous avez gagné de la *самость* (l'*авторская физиономия* de Tourguéneff), dont je me souviens avoir entendu *Васенька Ботвинъ*, dans le temps, Vous reprocher de manquer. Le vieux Zoile serait bien malin s'il parvenait aujourd'hui à placer une autre signature, que la Votre au bas de cette magnifique *Пѣсня о Гарольдѣ*, comme aussi pour la *былина*. Faites encore, faites toujours des pièces de cette force là, et plus Vous en ferez, plus j'en serai heureux, et pour Vous, mon ami.

et pour moi-même,—car «j'aime encore les vers (les beaux, s'entend), je le dis sans rongir». Quant à l'époque, qui Vous inspire, croyez bien que je ne l'aime pas moins que Vous; comme, pas moins que Vous, ni moi, ni Katkof (ce que je puis Vous indiquer dans son journal noir sur blanc), n'avons pas la moindre sympathie pour le *московскій періодъ*; mais il est impossible pourtant de nier l'histoire, et c'est ce que nous faisons, Katkof et moi, aussi bien que Vous, je ne veux pas en douter. Seulement Vous, mon ami, Vous- Vous obstinez à lui tourner le dos, tant elle Vous paraît hideuse, et nous autres, nous osons la regarder en face et dans ses traits,—barbares, soit,—reconnaître le nerf grossier, je le veux bien, mais puissant,—Vous ne sauriez le nier—qui a servi à créer un empire de 80 millions d'âmes, à cheval sur lequel, le gentleman *Александръ I-й* a résisté à toute l'Europe coalisée et est entré à Paris сѣ *Луи-ле-Desiré*. Ce *московскій періодъ* a eu pour résultat d'avoir délivré cette même Europe de «l'ogre Corse» et de donner dans un avenir plus ou moins rapproché, la liberté aux malheureux chrétiens, que la civilisation européenne s'entête à tenir sous le joug mahométan; tandis que tout le pittoresque, tout le brillant des libertés polonaises, par ex, a abouti au partage de la Pologne et à une subversion d'idées, telle que les plus intelligents, comme les meilleurs de ses enfants se font gloire des exploits de leurs pères à Saragosse, c'est à dire d'avoir donné leur sang au profit d'un misérable ambitieux et au service de l'oppression d'une nation fière et chevaleresque, pour le moins autant que ces messieurs eux-mêmes. Est-ce vrai, ou n'est-ce pas vrai? Et si c'est vrai, pouvez- Vous faire un crime à un homme de la portée de Katkof, qui se rend parfaitement compte du rôle qui lui est échu, de méconnaître les immenses services, rendus à l'unification et par conséquent à la grandeur de la Russie par le *московскій періодъ*? Et si Vous lui reconnaissez le droit de reconnaître ces services, Vous devez tout aussi bien reconnaître que tout passé historique lègue à ses successeurs une tâche à continuer et un but à poursuivre. Cette tâche, ce but pour nous, aujourd'hui comme du temps des *собиратели русской земли*, c'est encore, c'est toujours l'unification de l'Empire. Katkof n'est que l'avocat, le défenseur, le représentant de cette idée, de cette foi nationale: là est toute sa force et une force si vive, qu'elle a résisté à tous et à tout, et qu'elle seule peut donner à notre pays cette civilisation, dont Vous Vous servez précisément.

comme d'une arme contre nous, car la civilisation avant tout est l'apanage des nations unies au dedans et fortes à l'extérieur. Vous dites: «pour ne pas vouloir anéantir et exterminer les polonais et les allemands» etc. (je cite textuellement cette fois). Mais qui Vous a jamais prêché cette croisade-là? C'est Vous, mon cher ami, qui, pour nous démolir, «construisez une idole de Baal, que nous n'avons jamais adorée». Je Vous défie de me citer une phrase, un mot de Katkof qui ait trait à une politique de terreur et de sang. Voici encore tout dernièrement ce qu'il dit à propos de toutes les calomnies, que le parti polonais répand journellement sur son compte: „хитрые вожаки польской партии очень хорошо понимаютъ. что для ея дѣла безопасны и грубый фанатизмъ и татарскія мѣры, которыя преслѣдуютъ людей, оставляя въ силѣ принципы, и переменно вывѣсокъ на магазинахъ; они понимаютъ, что дѣйствительная опасность грозитъ ихъ дѣлу отъ мѣръ справедливыхъ и разумныхъ, которыя направляются противъ сущности зла, не останавливаясь на наружныхъ признакахъ“....

Et Vous appelez cela être «toujours dans l'erreur»?! Vous reprochez à un représentant de l'idée nationale, léguée à la Russie par tout son passé, de prêcher *les mêmes lois, la même administration, la même langue* sur toute l'étendue de l'Empire, de demander que tout habitant de cet Empire, quelle que soit son origine, se reconnaisse avant tout citoyen de cet Empire et non d'une Pologne ou d'une terra baltica quelconque qu'il rêve dans sa tête, — c'est à dire de prêcher et d'exiger la même chose (pas un iota ni en plus, ni en moins), que le veulent et l'exigent la France, la Prusse, l'Angleterre, l'Italie, c'est à dire tout gouvernement européen, né et se sentant viable vis-à-vis de leurs sujets. Vous aimeriez donc mieux, qu'il conseille à la Russie de se fendre en deux, en trois, en mille morceaux, comme a commencé à le faire l'Autriche, pays artificiel, dont les créateurs n'ont été que d'heureux trouveurs de riches promesses, dont les successions tendent à s'en retourner aujourd'hui dans leurs familles respectives, malgré toute l'habileté de mon honorable ami, le comte de Beust? Et si un avenir semblable n'a pas le don de Vous sourire, veuillez me dire s'il y a une autre politique à suivre, que celle que ce même hideux *московскій периодъ* a légué à la Russie du présent et de l'avenir, et dont Katkof (puisqu'il y a) est le continuateur nécessaire et inévitable, en vertu de ce fatum historique qui gère

les destinées du monde? Et Vous, mon cher poète, qui avez si horreur du «tartare» et qui êtes si amoureux de «l'européen», croyez Vous que pour être l'Europe, la Russie n'ait pas besoin d'une *liberté vraie*, comme cette même Europe, dont Vous nous accablez? Et si elle en a besoin, comment ne voulez Vous pas comprendre qu'elle ne l'aura jamais, tant que cette malheureuse question des nationalités étrangères qui lui sont sujettes ne sera pas finalement vidée dans le sens de l'idée nationale russe, représentée toujours par ce même odieux Katkof? Comment ne savez-Vous pas que les ennemis les plus acharnés de la liberté russe sont ces mêmes polonais et allemands, qui nous traitent de mongoles et nous étiquètent de touraniens. Ils ne se sont jamais caché pour le dire verbalement et par écrit. «La liberté en Russie, c'est notre mort», disait Vysinski à Botkine en 1863, et le pr. Czartoryski, à la même époque à Em. de Girardin, qui prêchait dans la Presse «une Pologne libre dans une Russie libre»... Nous aimons mille fois mieux les généraux cosaques de l'Emp. Nicolas: ceux là tuaient les individus, mais laissaient vivre l'idée... Et les allemands, lisez donc un peu ce qu'ils disent dans leurs journaux (à l'étranger, s'entend), à propos des terreurs qu'inspire aux citoyens de la terra baltica l'idée d'une allgemeine russische Staatsverfassung, qui doit englober tout le «particularisme» de ces provinces, qui jusqu'aujourd'hui sont restées d'autant plus allemandes que le gouvernement russe était tartare... Il y a des questions fatales dans l'histoire, mon cher ami, et il faut avoir le courage de les accepter, telles que le fatum historique nous les a posées. Les Polonais sont parfaitement logiques, quand ils ne veulent pas de la *конституция* et qu'ils disent: «nous ne sommes pas un pays dans ce cadre là, il nous faut une Pologne de Dantzic à Odessa», c'est à dire quand ils veulent remplacer une Russie par une Pologne. Et il n'y a pas un polonais sincère qui ne Vous avoue, qu'il ne comprend la résurrection de sa patrie qu'à ces conditions là. Il n'y a pas de *balticien* sincère, qui de son côté, ne Vous avoue, qu'il ne comprend l'union de son pays avec la Russie que dans des conditions d'autonomie parfaite; un même souverain et plus rien de commun. Les porte-glaives ont conquis le sol, le sol est donc allemand, et ses indigènes barbares sont destinés à être germanisés et englobés dans le Deutschthum général. Tout cela, je le répète, est parfaitement bien raisonné, très-logique au point de vue allemand et polonais. Mais le Deutschthum ayant

achevé sa tâche dans ces provinces, la terra baltica tout entière un beau jour se trouvera tout naturellement beaucoup plus prussienne que russe et échappera des mains de l'Empereur de Russie, sans autre embarras qu'a fait la Courlande pour quitter la Pologne, sa souveraine, et se donner à l'illustre aïeule de l'Empereur Alexandre. Notre européisme vis-à-vis du Deutschthum aurait eu donc pour résultat celui de nous couper les rivages de la mer, ces rivages vers lesquels a aspiré tout le passé de la Russie, et pour lesquels Jean IV et Pierre I ont versé tant de sang russe, c'est à dire de nous rejeter à 200 ans en arrière! Et pour que les polonais ne puissent plus jamais nous traiter de touraniens, faut-il leur rendre leurs frontières de 1772? Ce serait faire certainement de la logique au nom de „l'humanité“ et de „l'européisme“... Mais signeriez-Vous, mon cher poète, un traité avec l'Europe de cette teneur là? Non, certainement! Et songez que je Vous fais encore la part belle, en ne discutant pas même la question du droit historique des polonais sur les provinces, qui leur ont appartenu jadis, ni celle des conditions de ce „particularisme“, octroyé bien moins que filouté par les barons et les Litteraten des provinces baltiques, dans lesquelles conditions le tartarisme du g-t russe a laissé ces messieurs germaniser les indigènes du pays au plus grand détriment de la Russie. Et Vous appelez— „être toujours dans l'erreur“, faire ce que Katkof se sent la mission de faire, et nommément de crier haut, qu'il ne faut pas avoir honte d'être russe, *parce que la Russie est l'Europe*; mais pour que ce ne soit pas pour elle un mot vide de sens—qu'il faut commencer par être avant tout la Russie, comme la France avant tout est la France, l'Italie—l'Italie, etc. etc., et par conséquent, comprendre avant tout ses intérêts et les servir à *l'exclusion de toute autre considération, si cette dernière se présente comme une ennemie de cet intérêt national, qui doit être la prima et ultima ratio de tout gouvernement digne de l'être*. Parcequ'il y a des milliers des fenians, l'Angleterre ne se désiste pas de l'Irlande et ne renonce pas aux droits si odieux pour les catholiques de cette île, accordés à la high church; l'Italie fusille les bourbonniens en Sicile et m-r de Bismark traite de traîtres les hanovriens, qui gardent leur foi à leur roi spolié. La Russie, qui ne peut pas se priver des rivages de la Baltique à moins de descendre au niveau d'une puissance de 3-me ordre, ni se soumettre à l'exportation d'une Pologne de Dantzig à Odessa, doit tendre tous ses efforts à la russi-

fication des nationalités à elle sujettes, pour s'éviter à l'avenir les périls les plus grands. Ergo: mêmes lois, même langue, même administration pour elles, que celles du centre de l'empire; rien de plus, comme rien de moins—voici le but. Et pour y arriver—civilisez, civilisez chez Vous avant tout, afin que ces sujets ennemis ne puissent plus se targuer de leur supériorité morale, que Vous leur avez à tort ou à raison, reconnue jusqu'aujourd'hui et devant laquelle Vous croyez devoir Vous incliner basement encore, bien que cette supériorité soit assez contestable. Établissez chez Vous la grande, la véritable école européenne, et voyez vos ennemis dans ceux qui Vous disent, comme le comte Kaiserling: „nous autres allemands, nous ne comprenons certainement pas d'autres études que les humanités classiques; mais les russes ont peut être besoin d'autre chose: je ne suis pas juge dans cette question“. Ne dépensez pas le triple de ce que vous dépensez pour vos propres établissements d'éducation pour subvenir aux besoins qu'éprouvent les balticiens de devenir allemands aux frais du trésor russe, mais retournez cet argent aux lieux dont vous le tirez: votre véritable peuple en a plus besoin qu'eux pour lutter avec eux. Et si vous croyez devoir vous saigner dans les mêmes proportions pour vos polonais et vos allemands, tâchez donc que votre argent serve à vous en faire des russes et non de futurs citoyens prussiens ou saxons. Séparez la religion de la nationalité, ne parquez pas dans le même enclos des brebis étrangères l'une à l'autre, mais que, grâce à votre tartarisme, Vous preniez soin jusqu'ici de vous aliéner à vous même, en les rendant solidaires entr'elles. N'oubliez pas cette honte d'avoir refusé en 1822 d'accorder à la noblesse de Vitebsk, toute russe encore à cette époque, le droit de prier Dieu en russe dans ses églises catholiques. Songez enfin, que l'Europe vous hait et vous craint, qu'elle craint surtout de vous voir grandir, en force et en civilisation, car civilisés et forts—vous faites la loi en Europe. Gardez-Vous, par conséquent, de ses approbations, car elle n'applaudira qu'à vos fautes, et ne vous souciez point de son blâme et de ses malédictions, car elles vous prouveront que la voie, que Vous avez prise, est la bonne, la vraie, l'unique qui puisse vous assurer un avenir glorieux et fortuné... Voilà ce que dit Katkof, mon cher ami, et si Vous appelez cela „être toujours dans l'erreur“,—ma foi, Vous êtes bien difficile et je ne saurais assez Vous dire combien je déplore votre parti pris d'imputer à cet homme, si éminent par son intel-

ligence et sa haute civilisation, je ne sais quelles tendances d'obscurantisme et d'oppression, qui sont tout aussi incompatibles avec son caractère que répugnantes à son coeur, tendre et aimant comme celui d'une femme.

Avouez franchement que Vous ne le lisez jamais! Et si par hasard vos yeux effleurent quelqu'un de ses articles, Vous ne Vous donnez jamais la peine de suivre sa pensée ni de chercher au delà? C'est Vous, mon cher, Vous, bien plus que moi, je le répète, qui lui faites adorer une idole de Baal, érigée par ceux que Vous voulez bien croire sur parole et dont lui-même n'a jamais vu le bout du nez. Reviendrez-Vous jamais à des appréciations plus équitables? Si je ne Vous cède pas à l'endroit de Katkof, je reconnais en toute humilité la justesse de vos observations relativement à l'inconvenance du portrait, dont je me suis rendu coupable, non pas que le monsieur NN. ne le mérite en somme, mais par respect pour moi-même. Si j'avais eu le temps de relire ce que j'avais laissé écrire à ma plume sous l'impression du récit qui m'avait été fait, j'aurais biffé le tout, je Vous l'assure, mais je me suis dépêché d'envoyer mes feuilles par une occasion qui se présentait et lorsqu'elles me sont revenues en caractères typographiques, j'en ai eu honte, je Vous l'avoue, et j'accepte Votre blâme en plein, et en Vous remerciant de ne pas Vous être gêné pour me l'exprimer. — Sollohoub est ici, toujours le même; il me fait jouer dans une de ses pièces (françaises) et non content encore, il arrive aujourd'hui chez moi, haletant, me proposer de remplir le rôle du chronographe Несторъ, dans un prologue qu'il monte, avec des tableaux, au club artistique. Il y aura une caverne, où Несторъ lira un monologue, paraphrasé du „Еще одно послѣднее сказаніе“, à l'occasion du 19 février, et qui sera une nomenclature de toutes les réformes du règne actuel. Le patron de la Russie, l'archange Michel, représenté par une jolie femme, descendra du ciel pour lui donner la réplique et le tout finira par des tableaux symboliques, éclairés par une lumière électrique. — Mon cher, disait-il, ce sera superbe, on répétera cela partout, à la cour...

— Aussi refuserai-je le rôle, lui dis-je. Il a paru très-effaré de cette réponse subversive et m'a fui pour courir dare-darè proposer son Nestor à l'acteur Vasilief. Lévi est chargé des couplets que chantera le saint homme.

Que Dieu Vous garde, cher. Mettez-moi aux pieds de la comtesse.

. B. M.

Il est fort possible que je Vous fasse arriver Щербина, que son médecin renvoie d'ici décidément. Son gosier est sérieusement attaqué, il paraît.

27 février, St.-Pétersbourg. Караванная, д. Шиловской.

Chérissime Tolstoi.

Premièrement: la variante de „l'impur et fier époux“ ne vaut pas, selon moi, la traduction première. Je n'y retrouve pas le „вздыбась изловчиль бодливые рога“ — un vers magnifique et que Vous avez eu grand tort de jeter aux orties. Secondement: je Vous envoie un feuilleton de la „Вѣсть“, que je viens de recevoir et qui ne manquera pas de Vous intéresser. Troisièmement: si j'avais les moindres velléités don-juanesques, j'aurais trouvé, je crois, des motifs y correspondants dans le succès que j'obtiens en faisant la lecture de Votre „Иванъ Грозный“ — aux beautés plus ou moins lettrées de St. Pétersbourg. Il faut, sans fausse modestie, que je me rende la justice de dire, que je le lis irréprochablement bien.

J'en suis à ma 5-me ou 6-me lecture et je me suis pour ainsi dire incorporé avec l'oeuvre, j'y ai trouvé des inflexions et des nuances, auxquelles Vous-même peut-être n'avez pas songé. Je suis, en un mot, très-content de moi et de Vous. Voilà!

Quatrièmement: votre drame est presque un événement en ce moment, et les „Отечественныя Записки“ ont gagné une centaine de plus d'abonnés, à Pétersbourg seulement, à cause de cette oeuvre, que chacun veut lire. Son mérite est incontesté. Les plus amers démocrates et nihilistes sont encore obligés de la discuter et ne peuvent ni la passer sous un dédaigneux silence, ni la tourner en ridicule, comme ils l'ont fait pour „Князь Серебряный“. Il y a eu un mauvais feuilleton, que je n'ai pas lu du reste, dans les „Петербургскія Вѣдомости“, qui, m'a t'on dit, Vous traite d'aristocrate, bien entendu, parceque le **схимникъ** rappelle à Jean tous les boyards et voyévodes assassinés par lui, et qui tâche d'assurer son public, que cet aimable bourreau travaillait pour le plus grand bien de la république démocratique et sociale. Mais les temps sont

passés où les Ч. et Д. terrorisaient leurs ignares lecteurs et l'on ne sait seulement pas ce qui se dit dans le „Современникъ“ et le „Русское Слово“ (qui vient d'être interdit, après 3-me avertissement pour 5 mois). Ce qu'il y a de plus flatteur pour Vous, c'est que vos plus grands admirateurs sont précisément ceux, qui ont fait de l'histoire russe une étude spéciale, comme Kostomarof et Melnikof. Les critiques sévères ne s'adressent qu'à des inadvertances archéologiques ou des anachronismes de langage, dont les principales, autant que je me souviens, le — „състри шуть!“ dit par Bielski et la réponse du fou où le même verbe est répété, lequel évidemment dans l'acception donnée, n'est pas une expression du XVI-me siècle russe. Il ne me revient pas en mémoire en ce moment quelques autres lapsus linguae anachroniques, qui Vous ont échappé et qui m'ont été signalés comme demandant correction. Melnikof appuie sur une erreur faite par Vous en vue de l'étiquette d'usage à la cour des Tzars. Votre Jean pour jouer aux échecs avec Bielski lui ordonne de s'asseoir. Or, dit Melnikof, l'idée de faire asseoir quelqu'un devant soi ne pouvait seulement venir en tête, non seulement à Jean, mais aux plus doux et humanitaires des Tzars russes. Les boyards ne s'asseyaient devant eux que dans deux cas exclusivement: за трапезой и въ Думѣ. Sous le rapport de la composition du drame, un reproche qu'on Vous adresse très-généralement, c'est l'apparition tumultueuse des *скоморохи* au moment de la mort de Jean. On y voit de votre part une intention „d'effet théâtral“, à la Victor Hugo, qui au point de vue de la représentation scénique est précieux, mais qui dépare un drame traité aussi consciencieusement et sérieusement que l'a été par Vous la mort de Jean IV. Ce que tout le monde en revanche apprécie excessivement, c'est la profonde étude psychologique, que Vous avez fait du caractère de votre héros. En effet, il y a là des nuances, des oppositions d'ombre et de lumière, une grandeur native poussant à travers toutes les infirmités d'une nature démoralisée par les habitudes d'une longue tyrannie, une lutte incessante de l'âme révoltée contre elle-même, de misérables faiblesses et des colères impuissantes, qui font de votre Jean un personnage vivant, qu'on croit voir et entendre, tout frémissant de rage, ordonner, presque sur le point de perdre son empire, *молебны* —

Побѣдныя служить по всеѣмъ церквамъ!

„Encore un peu, et cela serait du génie“, me disait quelqu'un à propos de cette étude si consciencieuse et si vraie.

... La langue du drame est généralement admirée et je ne lui ai entendu préférer la langue d'Oстровский que le seul Tourguénef (que j'ai vu au printemps), qui prétend, que le vers de l'auteur du „Воевода“ — тецеть. баць вагой-то мягкій рупей, и что зутро и сладно сцекоцеть его этотъ стихъ, словно льется ему въ грудь эта безконечная и широкая русская волна...“ сь чѣмъ его я и поздравляю (savez-vous, par parenthèse, que Tourguénef écrit un nouveau roman?).

J'ai vu hier la c-sse Borch, qui m'a dit que vous désiriez que l'on joue votre drame la saison prochaine, etc. Je lui répondis que Vous en aviez réellement l'intention, mais je supposais que Vous n'accepteriez pas volontiers des coupures sans façon, que la censure voudra faire à votre pièce sans doute, et que je croyais que pour la faire jouer intégralement il y aura une lutte à soutenir. Ceci me porte, naturellement, mon cher Tolstoi, à Vous dire, que Vous n'osez pas douter un seul instant que j'apporterai à Vous servir dans cette lutte, que je prévois d'avance, tous mes moyens d'action et le zèle le plus persistant. Je crains bien, néanmoins, que nous n'ayons des difficultés insurmontables à faire accepter les синодники, que le parti pope, flanqué de m-r Schenschine, considérera à peu près de la même manière, que le parti pape devait apprécier la déclaration du Luther à Worms. Le reste passera assez facilement. Quant aux protections venant de haut, je ne sais, à en juger par le vent qui vient à travers la montagne, si nous pouvons y compter très-vigoureusement. Il se pourrait même bien, que la pièce, après un certain nombre de représentations, courra risque de se voir interdite, et il n'y a pas à se faire illusion: plus elle aura de succès, plus elle aura à craindre cette chance là. Mais trêve de lugubres pronostics, et parlons un peu de la manière dont nous pourrions la monter. D'abord, si nous tenons seulement à la monter un peu décentement, il n'y a pas moyen de le faire avec le personnel du théâtre Alexandra. Excepté Samoylof tout le reste est si misérable et si dégradé, dirai-je, par l'immonde répertoire moderne, par les „Противъ течения“ et les „Отрѣзанные ломти“, que cela ne sait plus parler le grave langage d'une oeuvre sérieuse, ni dire le vers un peu convenablement. On a donné dernièrement le Дмитрий Самозванецъ de Чаевъ, — une chronique dramatisée

(oeuvre de mérite). C'était pitié à voir, la misérable mise en scène. Altro, si Vous parvenez à faire fusion des artistes des théâtres russes des deux capitales. On pourrait alors faire jouer Jean par Samouïlof, Захарьинъ par Садовскій, Годуновъ par Шумскій (qui y sera mauvais), Сидцкій par Samarine, Шуйскій par Зубровъ d'ici (qui n'a pas mal compris le personnage, dans la pièce de Чаевъ, à certains moments, quoique très-insuffisant en somme), Битяговскій par Bourdine d'ici, le схимникъ par Степановъ de Moscou, et le reste à l'avenant. Encore y aurait-il bien des choses à dire à cette distribution des rôles. Ce qui est malheureux surtout, c'est que nos artistes sont affectés de la même maladie morale que les acteurs de toutes nos sphères d'action, nommément d'un manque complet de discipline morale. Ils sont plus ou moins bons ou mauvais par la grâce de Dieu et par aucune autre cause, car personne ne les dirige et ne leur est une autorité dans leur métier; les auteurs dramatiques sont à peine admis aux répétitions de leurs pièces et leurs avis estimés à la façon de ceux du sage Mentor à Télémaque... Nous aurons donc bien du fil à retordre pour parvenir seulement à faire reconnaître à nos exécutants la compétence de nos avis; quant à leur autorité, je ne sais si nous arrivons jamais à la leur faire accepter (Vous voyez comme j'accepte glorieusement, moi, la position de Votre Pollux-Добчинскій, mon cher Tolstoi)! A part ces considérations il y aura tout un monde de mauvais vouloir à trouver pour arriver à obtenir une mise en scène un peu convenable. Le théâtre Alexandra étant le seul des théâtres impériaux, qui ne soit pas en déficit, la logique administrative veut que ce soit le seul, pour lequel on ait le droit de ne rien faire. Ceci posé, la direction préférera sans aucun doute monter un nouvel opéra, dont la mise en scène lui coutera 500m rs., que d'en donner 3 pour habiller les boyards de votre Грозный, et Vous les refusera justement parceque les 500m rs. de l'opéra ne lui reviendront sous la forme d'aucune valeur connue, et que votre drame lui revaudra ses frais après les 3 premières représentations! Quelque plaisant que ceci puisse Vous paraître, *ceci est la vérité*, et je ne prévois même pas: quels sont les prodiges, sur lesquels Vous comptez, et cette verge d'Aaron, que Vous espérez sans doute obtenir des mains du Cardinal Antonelli, pour faire jaillir l'eau vive des flancs de cette roche pour nous tous et qui ne recèle de trésors que pour le чиновникъ et le straniero, qu'on appelle la дирекція императорскихъ теа-

тровъ. Le comte Borch, auquel j'ai encore parlé hier des frais indispensables pour la mise en scène de *Грозный*, a fait la grimace, en disant, qu'il avait déjà dépassé de beaucoup le budget du théâtre Alexandra, pour monter les 2 ou 3 pièces historiques, qu'on y a données la dernière saison. Mais en tout cas, ne nous désespérons pas d'avance. Tempora mutantur, surtout chez nous, et la pluie d'or de Danaé peut encore nous arriver aussi bien qu'une défense absolue de donner le drame.

Théophile Tolstoy, qui est un grand admirateur de Votre drame, m'a fait une observation dont il est impossible de méconnaître la justesse. Il dit, qu'au point de vue scénique, les *сценодѣи* suivis du *схимникъ*, font un bis in idem, un pléonasme, qui ne manquera pas de rejaillir en froid sur la scène du *схимникъ*, qui arrive en second. Le veto, que la censure opposera aux *сценодѣи*, serait donc à son point de vue (et au mien presque) un service rendu à l'auteur en vue du succès du drame.

T. Tolstoy observe avec non moins de justesse, qu'il faudra rendre la plus courte possible l'apparition des *скоморохи*, car si on les laissait chanter les deux couplets de 4 vers chacun, indiqués dans la pièce, le *рабѣ* éclaterait de rire, et cette hilarité serait d'un si mauvais effet en ce moment solennel, que tout le succès de la pièce pourrait en dépendre. Prenez bien ceci en considération, mon cher ami.

Pour les entractes, on pourrait bien demander à quelque génie composer d'en faire la musique, mais à qui nommément? Il faudrait à mon avis, avoir Villebois (*русскій Вильбуа*), qui a fait la musique pour la *Псковитянка* de Мей (que l'on va monter). Ce n'est pas un Beethoven, mais il me semble, qu'il a le sens russe en musique, et c'est ce qu'il nous faut pour le drame. A propos de la *Псковитянка*, Samoylof dit que cette pièce doit lui servir d'étude pour son futur rôle dans votre *Грозный*, et qu'il ne consentirait même pas à jouer Votre Jean avant de s'être essayé dans le Jean encore jeune de Мей... *И себя и публику надо приготовить къ волоссальному Юанну гр. Т-го*, dit-il, а пока я самъ себѣ еще не могу дать отчета, вынесу-ли я эту роль на своихъ плечахъ? Malheureusement pour la *Псковитянка* (dont le 3-me acte est un chef d'oeuvre, mais dont la structure comme drame est complètement manquée), Jean y est compris au point de vue de l'école démocratique, et maladroitement compris. La subjectivité de l'auteur

s'y fait trop sentir. Si Samoylof, qui n'est ni un génie, ni même un homme tant soit peu civilisé, est poussé par quelqu'un ou quelque chose à comprendre le rôle sous cet aspect là, il nous gâchera notre Jean pour rester fidèle au type qu'il aura créé dans la *Псковитянка*. Du reste, qui vivra verra!

Cinquièmement: non, mon chérissime Tolstoi, non, je ne suis pas devenu vieux, ni Botkine non plus, et pas plus loin qu'hier, au club agricole (vulgairement nommé club des pommes de terre) nous avons laissé refroidir en excellent ragout sur nos assiettes en nous régaland mutuellement de poésies de Фетъ, au grand étonnement de nos prosaïques et positifs voisins. Non, mon cher ami, non,

Ich liebe sie noch all'!

Rose, Schmetterling, Sonnenstrahl,

Abendstern und Nachtigall!

et les Götter Griechenlands et Schiller par dessus tout. Il me semble même que je les aime plus profondément, plus incisivement, dirais-je, à mesure que les ombres du soir m'enveloppent et que mon enfant grandit. Il me semble que toutes les aspirations et les rêves de ma jeunesse reviennent plus vivaces pour m'en taire comme un trésor à léguer à ce petit être, cet alter ego, appelé à vivre dans des conditions plus heureuses que celles au milieu desquelles nous avons vécu. Je remercie Dieu, qui m'a permis de rester encore si jeune de coeur et de conserver mes croyances jusqu'ici. Nous vivons à une époque bien difficile et bien pénible à traverser, mais je suis heureux d'y être arrivé, car nous sommes à l'aurore de la liberté, et le travail interne, qui se fait dans notre pays, et, qu'il est impossible de méconnaître, ne me laisse plus de doute que son soleil ne tardera pas à paraître. Quand on songe au chemin que nous avons fait, depuis les saturnales des Herzen et des Чернышевскій, jusqu'au moment présent, on peut à juste titre s'étonner du sens politique de notre nation et de sa maturité relative. Je ne m'étendrai par sur ce sujet, que le cadre restreint d'une lettre ne permettrait pas de traiter suffisamment au long, et surtout de crainte de Vous ennuyer.

Je suis bien heureux cependant de l'idée de pouvoir en parler avec Vous sur la terrasse de Пустынька. Ce sera une vraie fête pour tous Vos amis que ce retour en Russie, à Пустынька, voulais-je dire, pour laquelle j'ai une espèce d'adoration, ainsi que tous

ceux, qui y ont passé des jours et des mois de quiétude et de plaisir. Attendez-Vous bien, mon cher Tolstoi, à y entendre bien plus de discussions politiques que d'esthetische Unterhaltungen: on n'est pas pour rien de son temps et de son pays, et les préoccupations de l'heure présente sont trop graves pour laisser longtemps l'esprit se reposer dans une sphère d'idées plus élevée et plus sereine.

Alexis Bobrinski est heureux comme un triomphateur des beaux temps de Rome. Il va donner à la Russie une banque foncière sur une base de crédit mutuel. L'initiative de cette idée toute patriotique lui appartient; il en a écrit l'уставъ et a groupé 9 personnes, appartenant tant à notre classe, qu'à celle des marchands, qui se sont inscrits pour la somme d'un million 300 mille roubles, comme capital de fondation. Cette institution a le complet assentiment de Sa Majesté, qui en a fait les plus chaleureux éloges à ses ministres et a vivement remercié Bobrinski... „Voici, a t'il dit, une affaire tout à fait digne de l'aristocratie et une manière pour elle de se faire estimer dans le pays, etc.“ Le projet a été présenté hier au m-re des finances et nous espérons être bientôt confirmés, à moins que des vents contraires ne fassent chavirer notre navire avant d'arriver au port.

Merci, mon cher Tolstoi, de tous les détails que Vous me donnez sur Votre séjour dans la ville éternelle. Je ne mourrai pas sans la voir, sans avoir eu le suprême plaisir de me redire à moi-même au milieu des ruines du Capitole, ce cri d'enthousiasme poussé par Horace dans le Carmen saeculare:

Nihil possis urbe Roma
Visere majus!

vers qui charmaient mon oreille et mon imagination à 18 ans, à l'égal du fameux vers de Пушкинъ: Чужихъ небесъ любовникъ безповойный, dont je Vous ai plus tard joliment embêté, comme Vous devez Vous en souvenir.

Ma femme me charge de transmettre à la Vôtre mille choses affectueuses et à Vous un shake-hand bien amical. Votre filleul, qui traite très irrespectueusement son père légitime, présente ses respects à son parrain. Baisez, je Vous prie, pour moi la bonne et blanche main de la comtesse, et dites bien à m-lle Sophie et à miss Fraser, combien je suis sensible au bon souvenir qu'elles ont gardé de moi. Je n'ai besoin de Vous dire, j'espère, cher ami, si

nous pensons à Vous et parlons de Vous avec ma femme et nos amis communs. Quand nous sommes avec les Bobrinski, Vous êtes tous en pensée avec nous, et ce sont toujours des soupirs à l'idée, que Vous pourriez être avec nous en ce moment ou vice versa. God bless you, dear!

B. Markewitsch.

Orlof-Davydof a été élu et *confirmé* maréchal de noblesse de St. Pétersbourg, malgré que son élection ait été présentée en haut lieu comme une démonstration hostile.

Krouzé Vous salue. Vous savez qu'il est président de l'Управа ici?

B. M.

17 avril 1869. St.-Petersbourg.

Mon cher Tolstoi, je suis en reste vis-à-vis de Vous. Il y a une éternité que je ne Vous ai écrit, et la Sehnsucht, que j'éprouve d'échanger quelques mots avec Vous m'arrache de l'occupation, qui m'absorbe depuis quelques jours—des souvenirs sur le pauvre Щербина, que je voudrais achever pour le prochain № du P. Вѣстникъ. Vous devez savoir déjà par les journaux qu'il n'est plus, notre pauvre ami. Dimanche nous l'avons enterré, selon le désir exprimé par lui, au couvent de S-t. Alexandre Newski. Il est là en bonne compagnie, dans un coin artistique, côte à côte avec Даргомыжскій. pas loin de Крыловъ et de Гнѣдичъ. Глинка aussi est là, et pas mal encore de noms célèbres ou du moins connus. Quelle expression d'amertume portait son visage flétri et bilieux—je ne saurais Vous le dire! Il est mort presque foudroyé, et cependant un monde de désespoir a du passer dans son minds eye en ce moment (comme dit Hamlet), pour que ce visage ait pu garder cette morne éempreinte. J'ai vu Гоголь deux heures après sa mort,—je me souviens, je ne pouvais pas me détacher de la contemplation de cette figure si vulgaire, ignoble même de son vivant, et que la sérénité de la mort avait rendue magnifique. Est-ce parce que Гоголь *croyait* et que l'autre...? Les médecins prétendent qu'il avait un polype à la gorge, qui l'a étouffé. Ce qui est positif c'est que sa mort est presque un suicide. Sa paresse physique qui le clouait dans son logis, minime à étouffer, le manque complet d'air pur a créé et développé son mal. Le refus d'échanger Pétersbourg pour un climat plus doux et en dernier lieu le refus de se laisser faire l'opération de la trachéotomie (introduction d'un tube dans le larynx remplaçant artificiellement l'organe respiratoire) par pure pusillanimité, ont de l'aveu de tous les médecins amenés le moment fatal; car l'opération faite, il aurait pu à l'in-

star de tant d'autres vivre avec son larynx artificiel pendant des années, même si l'on ne parvenait pas à lui extirper son polype. Quoiqu'il en soit—c'est une perte pour nous tous, qui l'aimions et pour l'enseignement populaire, auquel il aurait pu encore rendre beaucoup des services. La longue misère, par laquelle il avait passé la plus grande partie de sa vie, l'avait rendu très, trop soucieux de son avenir. Sa mort m'a laissé plus de noir que je ne le croyais. C'était un parfait honnête homme, tres-soucieux de civilisation pour son pays et l'entendant sagement, avec connaissance de cause. La dernière fois que j'ai été le voir, cela a été pour lui porter Votre discours à Odessa. Il était fort gai et de suite après les premiers mots échangés, il me demanda si j'avais lu l'accueil empressé, que l'on Vous avait fait à Odessa etc.—Voici son discours, lui répondis-je.—Je l'ai lu, me dit-il, je reçois le Journal d'Odessa.—Et que direz-Vous de cela? je lui montrai votre toast „pour tous les fidèles sujets de S. M., *quelle que fût leur nationalité.*“ Это lapsus linguae, me dit-il, онъ хотѣлъ сказать „какого-бы происхожденія они ни были“; разныхъ національностей въ могущественномъ государствѣ допустить нельзя.—Mais pas du tout, lui dis-je à mon tour, c'est bien là ce qu'il a voulu dire, il m'en informe en toutes lettres et il espère qu'on lui donnera l'occasion d'en dire davantage dans ce sens.—Dieu préserve! s'écria-t'il vivement, le comte est une individualité si honorable, si noble et si respectée, qu'il faut l'empêcher de se compromettre d'une part et d'être une cause de scandale pour les autres (себя компрометтировать и другихъ въ соблазнъ приводить). Je cite textuellement et Vous devez me croire sur parole, puisque Щербина n'est plus là pour Vous le répéter à l'occasion. Il n'a dit là du reste rien d'insolite, ni d'original, il n'a qu'exprimé le sentiment de tout homme pensant, qui ne se laisse pas emporter par des générosités de coeur, parfaitement sympathiques en elles-mêmes, mais qui dans leur application amènent à des fautes irréparables et fatales à ceux mêmes, qui en sont l'objet. C'est en reconnaissant la *nationalité* polonaise au sein de son Empire et en laissant les Czartoryski travailler dans ce sens que l'empereur Alexandre I a transformé en ennemis acharnés une caste d'hommes qui sous le règne de sa glorieuse Grand-Mère considéraient les russes comme leurs sauveurs et frayaient en frères avec eux (lisez les souvenirs de Витель se rapportant au commencement du siècle). C'est en refusant, en 1821, à la noblesse de Vitebsk,

toute russe alors, quoique catholique, de prier Dieu en russe dans leurs églises, c'est par beaucoup de mesures dans ce sens là, extorquées à l'Empereur Nicolas par l'imprévoyance ou les calculs intéressés de ses ministres, que son règne, que l'on ne peut pourtant pas accuser de polonophilisme et de douceur, a servi à la polonisation de ce même milieu, qui sous la domination polonaise se reconnaissait parfaitement russe, haïssant ses oppresseurs, et qui dans la personne de l'archevêque Конисскій, trouvait le plus chaleureux interprète de ses aspirations vers la mère-patrie. Je ne parle déjà plus des provinces baltiques, où une faible minorité allemande, impose sa *nationalité* à des races qui ne veulent rien avoir de commun avec elle, et fourre dans des cachots — des Besbardis, des Valdemar (je connais personnellement ce dernier), coupables uniquement d'avoir *provoqué* l'adresse envoyée par les Lettes de Livonie en 1863 à l'Empereur, à l'occasion de la sédition polonaise, dans laquelle adresse il était dit, que ces Lettes ne voulaient former avec les russes qu'une même famille. Et Vous portez le toast à ces *nationalités*! A moins que Vous ne vouliez pour votre patrie le sort de l'Autriche, je ne comprends rien à ce symbole de foi! Le mot de *nationalité* ne saurait se comprendre sans certaines conditions, qui sont celles de son essence même, et hors desquelles le mot lui-même est vide de sens. Une vraie nationalité comporte avec elle le libre jeu de son élément interne, le libre procès de ses aspirations vers son idéal propre, son autonomie complète, ses institutions indigènes, son gouvernement *national*. L'union personnelle (c. à d. dans la personne d'un même Souverain) de plusieurs états différents et souvent hostiles les uns aux autres, est une forme vieillie, possible au moyen âge, mais que l'histoire moderne ne saurait plus admettre. Il se passe en ce moment dans les états de l'Autriche un jeu assez notoire pour que je n'aie pas besoin, je pense, de Vous en conclure la moralité. Toutes ces populations si diverses tirent chacune de son côté et tendent à se débarrasser l'une de l'autre. La couronne de Saint-Wenceslas veut les droits obtenus déjà par celle de Saint-Etienne, et celle du Grand Casimir aspire à obtenir du pouvoir chancelant de Vienne le „fiat Polonia“, que lui contestent 3 millions de russes, dont elle se prétend être la souveraine. Dans ces conditions-là l'écroulement de l'empire autrichien, son morcellement en états libres et indépendants de Vienne — n'est qu'une question de temps et personne n'en doute en Europe, pas même m-r de Beust,

qui fait de son mieux, le pauvre homme, pour retarder le moment fatal. De là à la déchéance de la maison Habsbourg, prononcée par les différents états, chacun à son tour,—il n'y a qu'un pas, à moins que ce bon François-Joseph ne veuille faire comme ceux de nos *помѣщики многихъ губерній*, lesquels de chacune de leurs propriétés reçoivent l'obrok voulu, qu'ils dépensent à Paris ou ailleurs. François Joseph, roi de Hongrie, roi de Bohême, archiduc d'Autriche, grand duc de „Lodomirie“, etc. etc. recevrait une petite rente de chacun de ces états, dont il serait nominalement le Souverain, avec laquelle il aurait pu, au fond, se passer la fantaisie d'un souper tous les jours avec de petites femmes à la Maison d'Or ou chez Vachette. Il ne serait déjà pas si à plaindre, mais la question n'est pas là. La question est que toute *nationalité*, si l'on prête les mains à ses instincts, tendra toujours à son autonomie d'abord, à sa complète indépendance ensuite. La Prusse et la France qui n'ont jamais reconnu l'ombre d'une *nationalité* autre que la leur, quelle que fut l'origine première des populations, qui leur sont soumises, se sont assimilés ces étrangers si bien, qu'un Alsacien devient furieux, si par hasard Vous l'avez pris pour un allemand, et qu'au delà de Kalisch (ce dont j'ai eu occasion de me convaincre moi-même), tout paysan polonais, sujet de S. M. le Roi Guillaume, parle allemand. La France et la Prusse, agrandies par la conquête et absorbant en elles-mêmes des populations complètement à elles étrangères dans l'origine, sont des états aujourd'hui dont l'homogénéité est complètement la même, tant aux limites qu'au centre, ergo où tout ébraulement intérieur est hors de question. La tour de Babel élevée par les heureux mariages des étalons de Habsbourg (tu felix Austria, nubes!), lesquels n'ont jamais pu, par telle ou autre raison, assimiler entr'eux les différents peuples soumis à leur sceptre, s'en va croulante aujourd'hui. La Russie, qui dans le partage de la Pologne n'a fait que rentrer dans les limites de l'ancienne terre russe, et dans les provinces baltiques se voit soumises des populations indigènes, auxquelles le germanisme est antipathique, autant que le polonisme l'est au peuple russe de notre Ouest, dût-elle faire comme la France et la Prusse, ou bien comme la maison de Habsbourg? That is the question! Or tout raisonnement impartial doit arriver à cette déduction, que reconnaître au sein de l'empire russe des *nationalités* polonaise et allemande—c'est reconnaître en fait le droit de ces nationalités à aspirer à une autonomie d'abord (qui logiquement serait toujours

hostile au centre de l'empire), à une complète indépendance politique plus tard et à la bonne première occasion venue. C'est reconnaître le droit à ces nationalités de poloniser et de germaniser des populations russes, lettes ou finnoises; c'est reconnaître en germe de futurs états, indépendants, s'appuyant sur ces mêmes populations polonisées et germanisées, grâce à votre générosité chevaleresque, états plus que jamais hostiles à la Russie, qui s'éleveraient comme une barrière vivante entre nous et l'Europe, et nous refouleraient vers l'Asie, à la plus grande satisfaction de la presse française et autre, qui prêchent une croisade contre notre barbarie. Si Vous trouvez un pareil avenir aimable et tentant, je n'ai rien à dire. Mais il faut être logique, mon cher ami: en portant des toasts aux *nationalités* en Russie il faut en accepter toutes les conséquences, car si Vous vouliez ne leur accorder qu'une bribe de leur programme, proclamer le mot et nier la chose— Vous seriez bien plus cruel et moins excusable aux yeux des protégés mêmes que nous autres, barbares, qui n'admettons pas le mot, parceque nous savons ce que en pareil cas, parler veut dire. Je suis par conséquent très-embarrassé de choisir entre les deux côtés du dilemme, qui découle de votre toast: avez-Vous dit *nationalité* pour *race* („национальность“ вместо „племена“), et nos polonais et nos allemands y sont-ils compris dans le même sens que les tartares, tchérémisses et autres races étrangères, inféodées et absorbées complètement par l'élément national russe?— Votre toast en ce cas est, comme le disait feu Щербина, un lapsus linguae fâcheux, car il peut donner lieu à des interprétations incorrectes; 2) ou bien reconnaissez Vous réellement le droit à nos polonais et à nos allemands de se constituer en *nationalités*, c. à d. en *nations*, qui au nom de leur (soi-disant) civilisation, ne sauraient supporter notre barbarie et ne peuvent par conséquent se soumettre à la langue et aux lois générales de l'Empire, ergo doivent former des status in statu jusqu'au moment propice, où leur ailes leur ayant poussé, elles nous repousseront vers ces mêmes Mongols, dont les traditions gardées dans Votre pays Vous sont odieuses à si juste titre? Si c'est bien là votre pensée, Vous me permettrez de Vous dire, mon cher ami, que tout votre discours aboutit à nous remettre dans les mêmes conditions de barbarie, contre lesquelles il est dirigé, et comme je hais les Mongols et les asiatiques en général, pour le moins autant que Vous, et que je ne me soucie guère de leur société pour les beaux yeux de quel-

ques barons allemands et magnats polonais, qui ne peuvent pas pardonner à la Russie leurs droits seigneuriaux ébranlés ou biffés, — permettez-moi de déplorer l'inconséquence de votre discours, inconséquence patente pour tous ceux, qui en questions politiques veulent faire du raisonnement et pas du sentiment. Richelieu, le grand cardinal, n'était pas aimable, mais il a créé l'unité de la France; Cromwell ne brillait pas par sa générosité de coeur, mais il a fait de son pays la première nation maritime du monde et maté l'Irlande pour 200 ans. Les *собиратели русской земли* ne sont guère sympathiques, ni Pierre le Grand non plus, — mais eux et lui ont fait de la Russie le seul état slave, libre de l'oppression étrangère. Permettez-moi de rendre à ces grands hommes la justice, qui leur est due, et de condamner logiquement ceux, qui par contre, comme Alexandre I, par exemple, ont fait de la politique européenne au détriment des intérêts directs de leur propre patrie. Je suis heureux de ne pas Vous voir au pouvoir, mon cher Tolstoï, car — Vous savez si je Vous aime pourtant, — j'aurais vu en Vous là haut le plus grand ennemi de la chose publique, tout en reconnaissant l'exquise noblesse de votre âme et précisément à cause de cela même. Vous savez la théorie de Darwin sur la nature organique. l'éternelle lutte, dont ne sort vainqueur que le brave ou l'habile. L'histoire humaine n'est-elle pas soumise à la même loi, — et si Vous y consentez, ne devez Vous pas consentir aussi, que pour que la Russie ne se fasse pas engloutir par l'élément étranger, comme ses soeurs slaves, il faut qu'elle engloutisse elle-même, et sache digérer surtout cet élément étranger. Et Vous faites comme ces jeunes filles, qui pour avoir vu égorger un veau, ne veulent plus manger de viande durant toute leur vie. Parcequ'on Vous a dit (à quel point vrai — Dio lo sà!) que les *мир. посредники* de Podolie sont une bande de brigands organisée (!!?) , — Vous en concluez à la nécessité de reconnaître la *nationalité* de ceux qui s'en disent les victimes.

Tenez, mon cher ami, ne parlons plus jamais de politique. C'est là votre talon d'Achille et je ne me soucie guère d'être votre Paris. Je sais que je ne saurai jamais Vous convaincre: mes volumineuses missives sent là pour le prouver. Vous voyez les choses de ce monde à travers le magnifiques monologues du marquis de Posa, et de dessous ce prisme, je Vous semble un Aléoute pour le moins. Je me résigne, faute de mieux...

Ma femme vient de me remettre votre dernière lettre, reçue depuis deux jours, mais égarée par hasard dans son panier à ouvrage. Quelle bonne lettre, et sans politique, sans matière à discussion! Je m'associe de tout mon coeur à toute la poésie qu'elle respire et à la chasse aux coqs de bois, dont j'aurais pris ma part avec ivresse et à votre troisième ballade normande, que j'attends avec l'impatience la plus vive... Amice carissime, je dois Vous avouer, que je suis presque de l'avis de Гончаровъ sur votre 1-re ballade, depuis que j'ai pris connaissance de la 2-de. Je reconnais que cette 1-re ballade, toute belle qu'elle est, aurait pu en somme être signée d'un autre nom, mais les Три Побойща sont bien genuines et positivement magnifiques. Ce rapprochement des trois nobles figures, succombant l'une après l'autre aux extrémités de l'Europe sous les coups d'un même sort et la nouvelle qu'en apportent les corbeaux qui leur ont dévoré les yeux, tout cela est d'une invention et d'une couleur saisissantes. J'ai trop fait l'éloge de la première ballade, j'en suis fâché, car elle est bien au dessous de la seconde, et si Vous allez de ce train, il ne me restera plus de paroles pour Vous exprimer mon admiration pour la troisième... Ne faites pas de toasts, cher ami, faites des ballades, c'est plus européen que tout ce que Vous pourriez dire, car c'est de l'art, du vrai, et c'est européen non pas, parceque les deux Harald y sont mis à côté d'Изяславъ, mais parceque simplement c'est de l'art, comme la Пѣсня о кудцѣ Калашниковѣ de Лермонтовъ est de l'art européen, ne Vous en déplaît, quoique son sujet soit tiré d'une des époques les plus barbares de la Russie, comme Vos tragédies itout. Et pour que Vous et ceux qui Vous suivront, puissent faire librement de l'art européen, il faut, avant tout, que leur patrie soit libre, forte et unie. Et voilà pourquoi la conclusion de Votre discours d'Odessa est une erreur déplorable que le journal de Moscou se gardera bien de relever, eu égard à Votre individualité, que ces messieurs estiment et apprécient à sa juste valeur, tout aussi bien que Votre ami

B. M.

Mettez-moi aux pieds de madame. J'espère qu'elle va bien. Ma femme me charge de mille compliments pour Vous tous deux.

St.-Pétersbourg, 9 novembre 1869.

Mon chérissime ami, votre première lettre m'a trouvé à Kalisch, frontière tudesque; je trouve la seconde en rentrant dans cette aimable capitale, dont les frimas se font sentir sous toute espèce de formes, tels que neige, muselage (peut-on dire *muselage*?) de la pensée, tentatives de razzias dans les champs à peine verts de la réforme judiciaire, etc. etc. — toutes choses auxquelles doit évidemment applaudir à tour de bras ce libéral si sincère, qui se nomme notre ami Bobrinski, que je n'ai pas encore aperçu du reste. Je ne suis guère par nature enclin au pessimisme, mais je crains fort, au train dont vont les choses, que les généraux — „молодые генералы“, qui nous gouvernent en ce moment, ne nous ramènent tout uniment, toujours sous le prétexte spécieux de réagir contre le nihilisme, aux temps fortunés, où les termes culinaires: „поставить на вольный дух“ étaient soupçonnés de jacobinisme. Ainsi soit-il! Vous concevez aisément, mon cher ami, combien cette aimable expectative ajoute aux charmes d'une ville, condamnée à huit mois d'hiver, aux fluxions permanentes, hémorrhoides, angines et toutes sortes de choses du même calibre. Je ne puis que Vous porter la plus ardente envie de Vous en être exilé pour un temps plus ou moins long, quelque triste (sans phrase) que me rende votre absence. Сладко было бы въ настоящую пору уйти въ „идеальныя области чистаго искусства“, oblitusque eorum, obliviscendus et illis, comme dit notre ami Horace, qui, quoique poltron de sa nature, vaut toujours mieux, en somme, que le valeureux orateur et publiciste incorruptible, connu sous le nom de Skariatine de la Вѣсть, lequel, si cela peut Vous intéresser, est le Granier de Cassagnac de nos dictateurs actuels. Je les confie tous à la garde de Dieu, Lequel Seul peut deviner à quel diable d'avenir ces messieurs comptent nous mener, et m'en vais passer à d'autres exercices.

D'abord Vous n'avez pas besoin de me dire que Vous êtes tout deux devenus Chambertins (lisez: de plus en plus agréables avec l'âge). Je ne le sais que trop, et il est mal à Vous de me servir cette grappe de vigne, quand je ne puis y mordre. *Жена и дѣти* — Vous connaissez cette excuse nationale, usuelle aux caissiers de la patria cara, accusés d'avoir pillé le coffre confié à leurs soins... Eh bien, — c'est encore une variation de ce même motif qui m'empêche de voler à *Красный Поръ* (style empire: «allez, volez, zéphyrus joyeux», etc.). En automne, il m'eût été plus possible d'aller Vous y faire une visite, mais Votre homonyme et arbitre de mes destinées m'a renvoyé aux bords de la Vistule, d'où je ne suis revenu à ceux de la Néva qu'avant hier soir, pour prendre mes quartiers d'hiver — enfin! Et si Vous saviez, cher ami, quelle rage *d'écrire* me tient! Et comme j'en suis détourné par la nécessité d'écrire toute autre chose, beaucoup plus utile peut-être, mais diantrement embêtante pour un grison comme moi, que la flamme de la poésie larde encore parfois de ses langues incandescentes (style 1830)! En un mot, je suis embêté (style contemporain) — voilà mon fait! Avez Vous lu dans les journaux, que Votre *Смерть Иоанна Грознаго*, après avoir été plusieurs fois donnée à Odessa, a été suspendue un beau jour par un *распоряжение*, dont le *Messenger d'Odessa*, qui produit le fait, ne dit ni le motif, ni la source. Ceci et la défense de *Федоръ* — Vous serviront de baromètre pour le temps qu'il fait aujourd'hui. Il n'est pas beau, il n'est pas beau, il n'est pas beau! Mais notre ami Bobrinski, qui du reste est à l'étranger, doit s'y chauffer le dos avec délices.

En second lieu, avez-Vous lu la critique de *Федоръ*, signée Annenkov dans le *Р. Вѣстникъ*, et qu'en dites-Vous? Que j'aimerais donc à en causer long avec Vous devant un bon feu de cheminée!

Tertiairement, je m'aperçois que Votre bon enfant de médecin Vous inspire des idées folichonnes — que je partage même.

Viertens, le succès de *Иоаннъ* et son admission sur toutes les scènes d'Allemagne me prouvent un fait que j'ignorais complètement jusqu'à ce moment, — c'est que l'Allemagne et ceux qui la gouvernent sont plus civilisés que les dictateurs de chez nous. C'est incroyable, mais c'est vrai!

Въ пятыхъ, le prince Souworof, petit-fils de son grand-père a promis d'appeler en combat singulier *Ю. Самаринъ*, qui dans

son livre: „Окраины Россіи“ s'est permis de signaler les inepties du susdit petit-fils d'un grand-homme. Ю. Самаринъ venant de publier dans les journaux qu'aucune provocation ne lui était parvenue jusqu'aujourd'hui, qu'en devons nous conclure?

Sixto, je Vous embrasse comme je Vous aime, c. à d. chaleureusement. Mettez-moi aux pieds de la comtesse, à laquelle ma femme, que j'ai trouvée souffrante, me charge de dire mille tendres choses. Nous Vous aimons bien tous deux, comme savez.

M.

St.-Pétersbourg, 18 janvier 1870.

Je commence par Vous remercier pour la petite ballade que j'ai déjà envoyée à *mon ami* à Moscou et laquelle m'a prouvé une fois encore—combien les gens, qui écrivent, sont toujours mauvais juges de leurs oeuvres. Cette „bluette“, comme Vous dites, je crois, est une vraie perle, qui comme forme et ensemble laisse loin derrière elle, à mon avis, le poème épique du *походъ Владимира*, qui semble être Votre enfant de prédilection.

Je sais que mon ami l'appréciera comme homme de lettres et sera sincèrement reconnaissant de l'attention que Vous avez mise à la lui envoyer en si bons termes. Les honnêtes gens à l'heure qu'il est ont plus de raison jamais de se donner cordialement la main, et je Vous avoue, que mon gosier se refuse à avaler la coupe amère de Votre collaboration avec NN... Franchement, mon cher ami, j'éprouve souvent une vraie tristesse de me voir séparé de Vous dans certaines appréciations, qui ont pour moi une valeur très-grande, très-profonde, que je ne saurais céder pour personne et sur lesquelles aujourd'hui il faudra éviter de tomber dans nos conversations. Du temps jadis, avant la guerre de Crimée, ces divergences si décidées d'opinion auraient été impossibles entre nous. Est ce une raison, par parenthèse, de regretter ce temps-là?

Le Comité Slave, d'où je sors, Vous attend avec la plus vive impatience. Ce pauvre Comité s'obstine à Vous considérer comme fanatiquement sympathique à ses tendances anti-allemandes et j'ai la lâcheté de ne pas l'en désabuser. En tout cas, ils comptent énormément, les pauvres diables, sur le coup d'épaule que Vous devez leur apporter avec la lecture du *Царь Борисъ*, soit faite par Vous tout seul, soit en collaboration avec votre serviteur. Celui qui les préside m'a supplié aujourd'hui de Vous écrire pour Vous demander, quand comptez-Vous à peu près arriver ici? Il compte qu'il

faudra à peu près 15 jours pour les formalités à remplir dans le but d'obtenir la permission du Третье Отдѣленіе pour faire la lecture. Vous avez donc un terme assez prolongé jusque là, mais j'espère que Vous n'en profiterez pas, et que Vous nous arriverez vite et tôt. Alexis Bobrinski doit être parti aujourd'hui pour Londres. Comme Votre filleul, mon fils, a eu la rougeole, nous ne nous sommes pas vus depuis près de quatre semaines. Je ne saurais donc Vous donner de détails sur son voyage officiel et ne suppose même pas que cela puisse énormément Vous intéresser.

Mille choses à Alex. Gagarine et veuillez me rappeler au souvenir de la princesse. M'écrivez-Vous avant de Vous mettre sur le railway pour voler dans mes bras?

B. Markewitsch.

St.-Pétersbourg, 30 mai, 1870.

Cher ami,—voici depuis un mois le seul moment que j'ai pu saisir au vol pour répondre à Votre dernière lettre. Si Vous avez lu tout ce que les Перепб. Вѣд. ne cessent d'adresser journellement à l'adresse du classicisme et les gracieusetés, dont ils m'ont honoré ad personam, — Vous aurez déjà pu Vous faire une idée de la lutte engagée par notre ministère contre le soi-disant réalisme, qui n'est pas autre chose que la dernière barricade du nihilisme et de toutes les jolies choses dont il nous a dotées.

La lutte est véritablement sérieuse, — il s'agit pour ces messieurs du triomphe de la révolution en Russie, en cas de succès pour eux; mais le nihilisme est mort, si, au contraire, les jeunes générations russes sont élevées comme on élève la jeunesse de tous les pays civilisés de l'Europe. Je n'ai ni le temps, ni l'intention de Vous entretenir en détail de toutes les intrigues etc., qui sont mises en jeu contre nous, — cela Vous intéresserait médiocrement et Vous seriez capable de m'accuser in petto de fanatisme et d'intolérance, pour faire pendant à Bobrinski, qui, il y a quelques années, m'accusait d'indifférentisme in re publica (je prie m-r V., de se souvenir de son latin et de ne pas confondre l'ablatif de *res publica* avec „république“)... Je ne Vous en parle même, que pour Vous expliquer mon silence vis-à-vis de Vous. Je ne sais si ma soeur Vous a communiqué que je lui avais télégraphié pour lui demander de vos nouvelles à la suite de la frayeur que m'avait donné Alexandrine Bobrinski à propos d'une nouvelle attaque que Vous auriez eue à Odessa.

Ma dépêche est arrivée à Odessa au plus beau moment de la рѣжь публику, dont on Vous a donné le divertissement par là. Je n'en savais pas le premier mot et, sachant combien je Vous aime, Vous Vous figurerez aisément mes angoisses en ne voyant pas ar-

river de réponse à ma demande pressée. Le troisième jour enfin, je reçois un télégramme ainsi conçu:

«Толстовъ. Опасности трехдневные, страшные безпорядки. Я измученъ, но неаредимъ».

Бухаринъ.

Au premier moment, je crus que mon beau frère était devenu fou ou que je rêvais encore, car on m'avait éveillé à 6 h. du matin, pour me remettre ce chef-d'oeuvre télégraphique.

Heureusement K., qui ne dort jamais et qui demeure chez moi depuis trois semaines, attendant avec angoisse l'issue de cette réforme scolaire, qui doit nous mener en Europe, ou à Taschkent,—me donna le mot de cette mystification. La veille Valouieff lui avait parlé des désordres d'Odessa,—et nous déchiffrâmes la dépêche:

«Толстой въ опасности. Безпорядки трехдневныя», etc.

Quelques jours après, je reçus une lettre de ma soeur qui me dit avoir vu la comtesse, qui l'avait rassuré sur Votre santé. Comme je suppose qu'à l'heure qu'il est Vous devez être rentrés à la campagne, j'attends que Vous me confirmiez ces bonnes informations sur Votre compte, et sachez que je les attendrai avec impatience.

J'arrive pour la bonne bouche à *Потокъ*... Cela a ici un succès énorme dans tous les mondes et Votre manuscrit est devenu luisant, à force d'être copié. K. dit qu'il l'imprimerait avec plaisir, si Vous vouliez lui faire voir le jour. C'est admirablement touché et *plein*; mais je dois Vous dire, que lorsque j'en fais lecture à haute voix, je laisse passer les quatres dernières strophes, qui font à la pièce une queue aussi peu compréhensible qu'inutile, et je ne comprends pas à propos de quelles bottes Vous avez cru nécessaire cette superfétation, qui rappelle le „desinit in piscem mulier formosa superne“ d'Horace.

Et sur ce—au revoir. Je Vous embrasse tendrement.

B.

St.-Pétersbourg, 3 décembre 1870.

Enfin une lettre de Vous, cher ami, et enfin trouvais-je un moment libre de tout ennui pour y répondre.

D'abord j'étais bien et dûment sûr d'aller Vous voir à Krasnyi-Rog, mais ma femme et mon fils successivement m'ont joué le tour de tomber malades à Odessa et nous ont fait traîner notre séjour dans la cité de Richelieu jusqu'à une époque, où le service de la patrie me faisait un devoir d'aller reprendre ma chaîne dans la cité de Pierre le Grand. Et d'un!... Arrivés ici — un tas de labeurs sur les bras, des correspondances sans fin avec mon intendant, que je ne renvoie pas comme Vous le Votre, mais qui me menace de s'en aller, lui, parcequ'un voisin a prétendu qu'il ne s'entendait pas en administration et qu'il entendait ce propos comme une injure à son honneur. Il faut être, Lette, doublé d'allemand, pour avoir l'épiderme aussi chatouillense! Et de deux!...

Une bronchite que je gagne en chemin et un appartement, que nous trouvons dans toute l'horreur originelle d'un emmenagement, fait encore au mois de mai, un froid de cave dans de vastes casernes et des tapissiers et autres подлецы, comme dit Gogol, qui viennent farie en novembre la tâche, qui leur a été donnée en mai, et Vous brisent le tympan de coups di marteau. Et de trois!... Est-ce assez pour excuser mon silence, cher ami? Vatum irritabile genus, Vous qui en êtes, Vous coprendrez qui dans ces conditions là il est malaisé de causer.

. . . о бурныхъ дняхъ Кавказа,
О Шиллеръ, о славъ, о любви.

Le dieu russe n'étant plus depuis Sevastopol une sinécure, ainsi que le prétend Тютчевъ, vient, il paraît, de nous rendre

un nouveau service, celui nommément dont vos interrogations malicieuses semblent mettre en doute la possibilité. Il nous le devait bien à nous, dont les prétentions sont si platoniques, il nous le devait, ne fût ce que pour ne pas se faire damer le pion par son confrère d'Italie, qui fait tomber Venise dans le sac de ses dévots pour s'être fait battre à Custozza et autres lieux, et Rome—parceque ce pleutre de Napoléon se laisse arracher ses dents par Guillaume le Conquérant (calembour Sollohoub).

Croyez Vous donc John Bull assez français pour aller dépenser ses guinées pour un *principe*, fût-il celui du respect des traités, dont tout le monde se fiche, mais que ce même monde veut imposer de force à des barbares comme nous? John Bull a montré les dents pro forma, mais ses cousins de l'autre côte de l'Atlantique ont à leur tour poussé certains growls à l'endroit du Canada, qui pourrait servir de rémunération pour les pertes insoldées de l'Alabama. Et John Bull a remercié le c-té de Bismark, qui lui a ouvert une porte de dégagement en proposant des conférences, où l'on parlera beaucoup du traité de Paris, mais où il ne sera pas question de la note Gortschakof, et dont il résultera une rédaction nouvelle du traité susdit dans lequel les paragraphes désagréables à la Russie, relativement à la mer Noire, seront tout bellement et bonnement omis. „Tout le monde, étant d'accord sur le *fond*, la question de la *forme* trouve sa solution dans le fait même des conférences, et la Russie obtient ce qu'elle veut, sans avoir dépensé pour cela ni un sou ni un soldat“ (Gortschakof—textuel). Voilà, mon chér ami, ce que vient de faire, ou ce que doit faire sous peu le русский богъ. — „богъ въ особенности нѣмцевъ“, —comme Vous le savez. Que voulez-Vous que je Vous dise de plus! Que je mette en doute ses bons offices... „A Dieu ne plaise!... Qui diable alors nous tirerait d'affaire“? Ce n'est pas V. je présume, qui quadruple le taux de poste pour des journaux russes pour toute la Turquie, afin que ces братья-Славяне ne trouvent plus aucun moyen de nourrir leurs espérances révolutionnaires vis-à-vis d'Abdul-Aziz, leur maître sur la foi de m-r Краевский et C-ie? A propos, avez Vous lu de quelle façon péremptoire les journaux tchèques ont déclaré qu'ils n'entendaient pas que l'Autriche fasse la guerre à la Russie et qu'ils prouveraient à l'occasion ce que parler veut dire? N'ayant donc aucun droit de supposer que

*

m-r V..... devienne mon sauveur et le vôtre, je m'en tiens au *русский боръ*, moyennant lequel je suis sûr de ne pas devenir lancier, malgré que cette suggestion de votre part n'a pas laissé que de flatter quelque peu mon amour-propre, comme bien Vous le pensez. Mais je me tais par respect pour les moeurs.

Je suis tout heureux, cher ami, de Vous savoir remis, mais très-ennuyé de ne pas savoir ce que Vous devenez, car selon votre bonne habitude, Vous ne me dites rien là-dessus. Puis-je espérer Vous voir ici, ne fût-ce que pour quelques jours? Si par hasard Vous veniez seul, Vous savez que je ne Vous laisse pas mettre pied dehors que chez moi. Mon énorme cabinet contient une cabine faite exprès pour les amis, et Vous me feriez injure, si Vous n'y descendiez pas. Nous ne nous dérangerons pas mutuellement, et quel bonheur ce serait pour moi de causer et de lire avec Vous—„dans la nuit profonde“. Il est vrai que la comtesse nous manquerait énormément, car sans elle, pas de vraie causerie, pas d'aimant réel, pas de sol sous les pieds. Mille tendresses à la chère comtesse, dont Vous n'osez pas être jaloux. Ma femme me charge de Vous transmettre à tous deux ses meilleurs vœux.

Votre filleul commence par où j'espère que Vous finirez. Il adore Shakespeare, dont je lui conte les drames, l'un après l'autre, quand il est bien sage, ce qui n'arrive pas souvent du reste.

De tout coeur B. M.

10 juin 1871.

L'Empereur a décidé que nous serons européens, — grâces lui soient rendues! La réforme scolaire qu'il vient de confirmer conformément aux projets de notre ministère, occupera dans son histoire une page tout aussi belle et plus féconde encore par ses conséquences, que celle du душевой надѣлъ, dont notre barbarie nous empêche de profiter jusqu'à présent, ainsi que l'on aurait dû s'y attendre. J'ai été si ému ce matin en parcourant le billet qui m'apprenait cette heureuse nouvelle que j'ai failli choir à terre, — voilà qui aurait amusé nos amis. Pour me remettre de toutes mes agitations ou plutôt pour leur donner un autre sujet, je suis décidé à partir après demain pour la campagne. Vous-Vous souviendrez que c'est situé dans l'ancien удѣлъ de Шемяка, *Гамичь*, g-t de Kostroma.

Mon cher ami, votre soi-disant traduction de Schiller est ravissante de fraîcheur et je ne veux pas croire à Vos asthmes après en avoir pris connaissance. Il faut une sérénité d'adolescent pour ces francs, honnêtes et larges couplets, qui Vous enlèvent tout de suite et Vous donnent le sentiment que l'on éprouve à puiser dans son chapeau et surtout à la boire une bonne gorgée d'eau froide et pure, trouvée dans un bois, par hasard, par une brûlante journée d'été. Je n'ai pas été le seul à avoir cette impression. ЛѢсковъ (Стебницкій) était là quand j'ai reçu votre lettre; nous avons lu les couplets ensemble... Боже мой, какъ онъ растеръ и свѣжеть! s'est-il écrié tout de suite, et tout de suite s'est mis à m'implorer de les lui laisser transcrire, en me jurant de me rapporter la lettre le lendemain, ce qu'il s'est bien gardé de faire, comme s'entend. Comme je crains que le tout ne se perde, je Vous supplie de m'en envoyer une copie, quelque ennui que cela puisse Vous donner. Et puis dites moi, pourquoi ne me les laisseriez Vous

pas imprimer? ЛѢСКОВЪ m'a presque dit des injures pour mon „преступное равнодушіе“ relativement aux poésies éparpillées dans Vos lettres à moi, que je garde égoïstement pour mon unique plaisir soi-disant. Je lui ai répondu que Vous vouliez publier un nouveau volume de poésies et que Vous les gardiez dans ce but sans les publier isolément d'avance. Maintenant si Vous changez d'avis, — Vous savez que nos classiques de Moscou Vous tiennent leur porte ouverte. J'aurais été heureux de leur donner les étrennes de votre Илья.

ЛѢСКОВЪ, m'ayant enlevé votre lettre, je ne me souviens plus si Vous me demandez réponse à quelque question pressée,—mais je me rappelle que Vous me parlez d'une école, sans me désigner ce que Vous voulez que je fasse en sa faveur. Aujourd'hui que je pars et mon ministre itout, le tout doit être remis jusqu'à l'automne au moins, à moins que Vous ne vouliez Vous adresser à Деляновъ, qui ne demandera pas mieux que de Vous être agréable et qui s'agitiera même pour l'être. Ecrivez-lui donc pour peu que Vous soyez pressé. Je me presse de mon côté de Vous dire bonsoir, car il est de très-bon matin en ce moment. Je Vous embrasse, mon cher et bon ami, comme je Vous aime, c'est à dire bien fort et suis heureux que le soleil soit appelé à entrer sous peu sous „les feux du Cancer“, bien qu'à le voir, on jugerait qu'il n'en a guère l'envie, car il fait froid comme s'il était à caresser le Sagittaire: et Vous êtes toujours mieux l'été. Plût à Dieu que Vous ne perdiez pas cette bonne habitude en l'an 1871 (bien laide année du reste). Comment va la vue de la comtesse?

N'oubliez pas de m'en parler et de lui dire toutes les tendresses de mon coeur.

Sempre a te

B. Markewitsch.

St.-Pétersbourg, 19 décembre 1871.

Dear Old Dick... „Overwhelmed“, et pas moi seulement, — mais tous ceux auxquels depuis hier j'ai lu votre Edward. C'est réellement énorme d'horreur.

ЛѢСВОВЪ-СТЕБНИЦВІЙ, qui me quitte à l'instant avait tout l'air, en m'écoutant, de sentir en ce moment une *баба* lui descendre sur la tête, qu'il a fini par baisser jusqu'au niveau de ses genoux.— *Зачѣмъ онъ это перевелъ!* s'est-il écrié quand j'eus fini — это ужасно! Le professeur Бестужевъ-Рюминъ en a été tout aussi saisi; celui-ci prétend qu'il lui semble que cette ballade a été déjà traduite en russe, mais il ne se souvient pas où et quand, et si cela est même tout-à-fait la même chose. Костомаровъ a dit que la forme était trop inusitée et qu'elle avait à cause de cela quelque chose de shocking pour une oreille russe,—ce que je nie. Mais où diable avez-Vous trouvé ce pendant à lady Macbeth, la surpassant, horrible dictu? „Vieux anglais“, dites-Vous? Mais de quel siècle? Cela sort-il d'en bas ou d'en haut? Est-ce épique ou lyrique? (je ne sais pas au fond à quel genre se rapporte en général la ballade, — et Vous?) Je veux dire: est-ce une production du génie populaire, comme le chant historique national, ou l'oeuvre d'une imagination sombre jusqu'au delirium tremens, s'inspirant „à une source légendaire“? Donnez-moi des détails,—la chose en vaut la peine.

Le „Русскій Вѣстникъ“ commence avec son premier № la publication de deux romans: le mien (Вася, ou plutôt, selon l'avis de ЛѢСВОВЪ, qui trouve ce titre trop anodin et insiste pour que j'en mette un plus caractéristique — Безъ руля ou Безъ кормила, si Vous l'aimez mieux) et celui de ЛѢСВОВЪ — „Божедомы“. L'un et l'autre, mon vieux, Vous sont dédiés.

Or, comme le dit l'adage: non bis in idem, car Vous risqueriez d'être étouffé sous nos dédicaces comme le fut sous les roses ce maladroit intime de feu Néron, que Vous savez. C'est pourquoi il fallait „чтобъ одинъ былъ великодушнѣ другаго, а другой великодушнѣ одного“, comme dit cet allemand de Dahl, que Vous connaissez encore, je suppose. Je fus le „великодушнѣ одного“, et je cédaï mon droit d'ainesse à ce Jacob de Лѣсковъ.

T'abbraccio.

Sempre a te **B. M.**

25 septembre 1873. St.-Pétersbourg.

Сердце сердцу вѣсть подаетъ. Je venais de Vous expédier une lettre à Красный Рогъ, lorsque la votre m'est arrivée, mon bon et cher ami. Je Vous en remercie de tout coeur, car vu votre état de santé, c'est une véritable preuve d'amitié que Vous m'avez donnée—et je l'apprécie bien. Vous me dites ne pas comprendre pourquoi Марина a éveillé tant d'hostilité. Les raisons en sont pourtant beaucoup plus faciles à donner que celles de vos préférences.

Imaginez Vous une société complètement inapte à former le syllogisme le plus simple, — imaginez-Vous une société, un tas de moutons de Panurge, auxquels deux ou trois bergers — puisque moutons il y a — signalent une oeuvre comme celle d'un réactionnaire, d'un obscurantiste, d'un „врагъ реформъ и свободы“, d'un suppôt du despotisme, et pardessus le tout, — horreur! — d'un partisan passionné „идиотическаго классицизма“. Que voulez-Vous que disent les moutons? Ils bêlent avec hostilité. Vous parlez des gens „qui n'appartiennent pas à une certaine clique“? Ils n'appartiennent pas, je le veux bien, — mais ils répètent ce que dit la clique, faute de jugement à eux, faute d'idées indépendantes, faute de santé dans l'esprit, et surtout crainte de manquer de *libéralisme*. Car voilà la sacro-sainte idole, l'alpha et l'oméga, le grand Pan, auquel tout doit être sacrifié. Etre criminel — on le peut, et c'est même très-bien porté aujourd'hui, imbécile — on le doit. Mais oser porter la main sur les puants oripeaux, sous lesquels vagit le gnome du петербургскій либерализмъ, — y a t'il assez d'injures pour en accabler le téméraire! Quant au talent, je commence à croire au mien, beaucoup à cause de „l'hostilité“ dont cette dernière oeuvre a été l'objet de discussion partout, où elle a été lue, et que ce n'est pas tout-à-fait le cas des mauvaises oeuvres. Je dois même dire qu'elle m'a créé des partisans là, où je n'en attendais guère, — dans

le petit camp des slavophiles par exemple, et à l'université de Moscou, *parmi la jeunesse*. Ceci est un véritable triomphe pour moi!

J'ai passé trois semaines à Moscou en automne et j'ai vraiment été touché des sympathies qui m'ont prouvé une chose bien consolante: c'est que parmi la jeunesse il y a un très-sérieux commencement de réaction contre les iconoclastes de l'art et un mépris très-réel pour la „казённая либерализма“, comme me disait très-spirituellement un étudiant de là-bas. Ce même étudiant (un prince NN. se préparant au professorat) me racontait, que mon *Забытый вопрос* et *Марина* avaient été lus in corpore par une réunion d'une douzaine de jeunes gens et très-longuement discutés par eux; que le premier surtout les avait enchantés, que relativement au second, ils n'avaient à me reprocher que le *прогрессивный учитель Левяиановъ*, que j'avais l'air, à leur avis, de présenter comme le type du *молодое поколѣние*. Ce à quoi je lui répondis que j'en étais bien fâché, mais que je le priais de m'indiquer lui-même le type sympathique, qu'un artiste pouvait tirer du sac contenant les différents ingrédients, servant à produire le *молодое поколѣние*. Le bon jeune homme est resté fort embarrassé— et a fini par me nommer *Добролюбовъ*... Très-bien, lui dis-je, c'est la négation, l'abatteur, mais comptez-Vous en rester là? Admettez-Vous, en place de l'art pour l'art, la négation pour la négation?—Certainement pas!—Nommez-moi alors un *положительный* типъ dans le *молодое поколѣние* que j'aurais pu mettre en opposition avec mes vieux héros et lui accorder la même sympathie artistique que celle, avec laquelle je traite ces derniers et qui ne soit *pas faux*? Vous avez raison, me répondit-il en soupirant. Et tenez, monsieur, je dois Vous le dire, nous sentons tous, que nous avons pendant des années marché dans un sentier bourbeux, „что всѣ мы шли по кривой и грязной дорогѣ, ведущей въ невылазное болото. Вашъ „Забытый вопросъ“ произвелъ на насъ такое сильное впечатлѣние потому именно, что тамъ съ чрезвычайною объективною и тонкостью поставленъ вопросъ, который мы почитали окончательно рѣшеннымъ (право любви) и который вдругъ представился намъ совершенно съ новой стороны. Точно такъ-же въ „Маринѣ“ намъ вдругъ представились *живые* и глубоко сочувственные типы въ средѣ, къ которой насъ приучили относиться съ пренебреженіемъ или враждою (n'oubliez pas que c'est un prince Ш. qui parle). *Мы на*

васъ много разсчитывали, мы чувствуемъ, что вы можете принести намъ много душевной пользы, измѣнить въ насъ еще многое навѣянное, навязанное намъ, которое для многихъ изъ насъ уже бремя, отъ котораго хочется избавиться “... J’interromps ce récit de mes triomphes pour Vous remercier, cher ami, du *Сонъ Попова* et de votre seconde lettre que je reçois à l’instant. Je connaissais déjà la „bluette“. Un nommé m. Boutovski m’en avait fait la lecture à Moscou. Il n’y a que Vous pour avoir de ces idées là! C’est très joli,—mais ce que j’admire plus encore, c’est la sérénité d’âme, qui Vous permet de jouer dans ce monde drôlatique alors que le physique est si souffrant! Ou est-ce à cause de cela même, une tension d’esprit réagissant contre, un défi à la souffrance! Vous êtes un être vraiment brave, mon cher Tolstoy, et l’Être inconnu auquel je crois, malgré le d-r Strauss, puisse t’il Vous redonner un peu plus de forces! Je ne Vous ai pas peint dans mon *Завальскій*, Vous avez bien raison,—mais aussi ne l’aurais-je pas peint, si je ne Vous avais pas connu...

Restez-Vous longtemps à Vienne? Ecrivez moi deux mots de là pour me dire où Vous allez. Avez-Vous reçu une première lettre de moi à *Алый Рогъ*? Et ces pauvres yeux de *Софья Андреевна*! Je ne saurais Vous dire combien Vous nous désolent tous deux! Je dis *nous*, car ma femme ne Vous aime pas moins que moi; elle me charge de Vous dire à tous les deux „toutes les tendresses de son cœur“. Le *крестникъ* Vous présente ses respects; le latin ne va pas mal du tout—et il l’aime, ce qui plus est.

Il y a dans le *Сонъ Попова* une maestria de *faire*, qui est un nec plus ultra de technique.

В. М.

Pétersbourg, 11 (23) fevrier 1874. *Сергиевская*, № 36.

Voici une traduction de la Грѣшница en vers polonais, qui ne semblent pas mauvais,—mais qui font un singulier effet à quelqu'un qui n'en a pas l'habitude, et qui lit „woń kwiatów“ pour *запахъ цвѣтовъ*, lesquels du reste ne sont pas mentionnés dans Votre poème. Ainsi que Vous le verrez dans la lettre ci-incluse (si Vous n'en connaissez pas l'auteur, cela ne l'empêche pas d'être un admirateur passionné d'Egérie), Votre traducteur a commencé par être exilé à Nijni et s'est épris par là dessus de la langue russe (remarque générale: tous les polonais exilés en Russie en reviennent amis des russes,—ergo, pour s'en faire aimer, il faut les axiler). Quel dommage que je n'aie pas été exilé à Varsovie: peut-être aurais-je fini par trouver que „woń kwiatów“ est une expression heureuse. Cela ne l'empêche pas du reste d'être très vieux-slave,—beaucoup plus que *spacer* et *introligator*, qui veut dire *relieur*.

Et je parie que Vous ne savez pas que tout les manuscrits du grand Kepler, grâce à l'Imp-ee Catherine, qui les a achetés, se trouvent à l'observatoire de Пулково, où je suis allé dernièrement en compagnie des dames Annenkof, dont la dite Marie vient d'épouser le frère de l'astronome Struve et est partie avec lui pour le Japon. Et que parmi ces manuscrits il y a deux horoscopes tirés pour Wallenstein à sa prière, le premier en 1608, lorsque W. n'avait que 25 ans, et qu'il a retourné à Kepler en 1624 avec des annotations, tout plein les marges, portant que ceci s'était réalisé et cela non; le second, fait par Kepler la même année 1624, où il est dit que Wallenstein devait songer à parer un grand danger, qui le menacerait en mars 1634,—c. a. d. juste à l'époque où il fut tué par notre ami Butler. Vous le saviez ou non? Malheureusement je n'ai eu

guère le temps que de mettre mon nez dans ces vieux parchemins et d'en sentir le moisi, dont j'aime le „woń“ presque autant que celui des „kwiaty“. C'est le vieux Struve, numéro deux, c. a. d. le fils du véritable vieux, qui m'a passé ces détails entre la poire et le fromage, c. a. d. à souper, lequel n'était composé que de salaisons, du reste excellentes, dont j'ai été malade trois fois 24 heures après.

Mon cher, bon Gros, quel vrai bonheur c'aurait été pour moi si ces manuscrits que j'ai à peine flairés nous pouvions les déchiffrer sur le rebord de la fenêtre de Votre cabinet de Пустынка, au jour naissant de mai, ainsi que nous l'avons fait jadis pour Wallenstein? Oh, la vie des anciens jours, les éternelles énigmes!... Vous souvenez-Vous, à propos, de ces deux vers de Фетъ, que me sont par hasard sautés aux yeux l'un de ces jours, qui ne disent rien du tout au reste, et qui tout d'un coup m'ont fait ruisseler comme une rigole:

Увы, гдѣ розы тѣ, которыя такой
Душистой свѣжестью и радостью сіяли?

Je les ai mis comme épigraphe à ma trilogie, qui n'a pas avancé d'une ligne: et voilà!

J'aime mieux Алёша Поповичъ, Илья et tout le cycle wladimirien, que votre Портретъ. Pourquoi diable leur faire danser le menuet! Cela fait tout de suite dévier la sensation hors du cadre fantastique, dans lequel Vous placez le lecteur et dans lequel il commence à peine à se trouver bien. Heureusement pour Vous, il n'y a pas beaucoup de monde de mon avis; les dames surtout et m-me de Kreutz en particulier sont affolées de cette dernière oeuvre à Vous. Буренинъ Vous a fait l'honneur d'un demi-feuilleton d'injures. Ce que Vous adressez à m-r Стасюлевичъ par rapport à l'enseignement est expliqué par le *Голосъ* comme une „остроумная насмѣшка надъ нашими классиками“, et lui a donné lieu de se prévaloir de Votre autorité comme un nouvel argument contrè Votre „homonymie“ et son *système*.

И не будь любви немножко,
Право, скучно было-бъ жить!

C'est de Heine, autant que je m'en souviens. Traduit par qui?

Le plus joli est qu'il n'y a pas ombre d'amour qui me soit compensation pour cette bêtise générale qui me semble si lourde

à porter au jour d'aujourd'hui! Votre tante Pérowski a eu d'excellentes nouvelles de Vous. Dites, et dites bien vite si elles sont toujours vraies. Ne restez pas sans m'écrire comme l'an passé. Je Vous embrasse de toute mon âme et me mets aux pieds de la comtesse.

B.

Ma femme et votre filleul (qui mord très-passablement au latin) me prient de Vous dire qu'on Vous aime bien dans la maison de leur mari et père. Доргобужновъ se joint à eux pour sa part.

St.-Pétersbourg, 5 décembre 1879.

(Графиня С. А. Толстая) Enfin! N'est-ce pas que c'est là ce que Vous Vous êtes dit, chère Comtesse, lorsque la grande nouvelle Vous est arrivée? Moi je m'étais dit, qu'aussitôt que je saurai la nouvelle, je Vous l'enverrai par télégramme — et j'étais, il me semblait, aux premières places pour l'apprendre l'un des premiers. Pas du tout! Tout Pétersbourg jubilait partout, à tout endroit où il avait occasion de le faire, aux théâtres et sur les places publiques, jusque dans les escaliers des maisons privées, que je n'en savais pas le premier mot encore. Une indisposition m'avait empêché d'aller ce soir à l'opéra dans notre loge de famille et d'être témoin par conséquent de l'immense enthousiasme du public qui s'est produit à la réception de la nouvelle, éclatant, comme une fusée lumineuse au beau milieu de *Don Pasquale*. Je ne l'ai apprise que le lendemain matin par les hourras frénétiques de mon fils, venant m'éveiller à 10 h. du matin, au retour de son gymnase, d'où on les avait lâchés pour toute la journée, après le Te Deum et des Боже Царя храни, cinq ou six fois répétés, et auxquels tout l'établissement, grands et petits, maîtres et élèves, avait pris part avec des sanglots dans la voix, tant la joie était profonde et saisissante. Dans la foule des rues, la veille, la même émotion s'est produite, envahissant jeunes et vieux, femmes et enfants... Il n'y a pas à s'y tromper voilà un peuple qui s'éveille à la vie politique, à la conscience de soi-même comme facteur du grand acte historique, qui se produit en ce moment, et nos trembleurs en sont déjà tout alarmés. T—ff exhibait l'autre jour toutes ses craintes devant quelqu'un, qui est venu me le répéter tout chaud:

„Сегодня они собираются передъ Аничевымъ дворцомъ съ одобреніями правительству; завтра, точно такъ же они могутъ

пойти къ Зимнему дворцу требовать смѣны какого-нибудь министра.“

Ce n'est que comique, mais il faut espérer que le bon sens inné de notre Grand Chef le garantira contre toute velléité de réaction, qui lui serait insufflée par nos soi-disant conservateurs, et qui, au point de vue du conservatisme même, serait une si grande maladresse d'une part et une si énorme injustice de l'autre, vis-à-vis de l'admirable attitude du pays pendant toute la durée de cette guerre.

Сердце сердцу вѣсть подаетъ.

Au moment où j'achevais les lignes précédentes je reçois votre lettre, dear countess. Merci pour tous les détails que Vous me donnez sur Vous et les Vôtres et mon grand favori André surtout. Le charmant garçon, combien j'ai toujours présente à la mémoire sa délicieuse figure avec ses grands yeux ébahis, et comme j'aimerais à le voir, perdu dans les grandes feuilles d'un journal! Embrassez le bien pour moi et toutes les tendresses de mon cœur à la mère à cette occasion.

Vogüé, revenu de France il y a trois jours, et que j'ai vu hier, très-rafraîchi de visage et rose d'humeur, m'a dit avoir trouvé à son retour une lettre de Vous, dont il augure cet espoir, cher à tous vos amis, que Vous serez incapable de rester tout l'hiver sans musique, sans Stéfani et un peu *sans nous*, auxquels Vous manquez tant (ceci est ajouté de mon propre chef: n'accusez donc de fauité que moi). Avons-nous raison ou Vous opiniâtrerez-Vous à nous conserver nos déceptions?

Mon Dieu, quand Vous verrai-je donc? Si Vous saviez combien mon cœur en a soif. Ma femme et mon fils Vous remercient de cœur de Votre bon souvenir et me chargent à leur tour de tous leurs bons voeux pour Vous et les Vôtres.

Sempre il Vostro

B. Markewitz.

Ce dimanche.

Je n'ai jamais su compter ni les jours, ni les heures, — et bien moins encore, en suis capable aujourd'hui, depuis mon triste divorce avec Krasnoi-Rog. Quel ennui loin de Vous, chère *nièce* de mon âme, loin des vôtres, des grands arbres de la cour, des horizons bleus, des de Rurik, des roseaux lilas de la rivière, de ma cheminée flambante et de vos coq-à-l'âne, — de vos adorables coq-à-l'âne surtout!.. Que faite-Vous? Comment va la malade, la médecine et le *médecin*? La comtesse (la *grande*) est elle parvenue à Vous quitter, et la petite continue-t-elle à peigner du matin au soir ses longs et blonds cheveux. Et «Potcheb, Potcheb», et les billets à la craie, et les folles cavalcades, et les inventions saugrenues, et toute cette excitation fébrile, nerveuse, spasmodique de votre nature touranienne, tout cela est-il encore à l'état latent, ou avez-Vous, par contre, abattu soudainement Vos voiles et mis Votre être au calme plat depuis qu'il n'y a plus personne pour Vous le recommander?

O, most delicate fiend,
Who is't can read a woman?

Si jamais chose fût vraie, c'est assurément en ce cas, et Vous êtes le «most delicate fiend», le plus intéressant, comme un des plus difficiles à lire, sans aucun doute.

Je ne serais même pas étonné que Vous même ne sachiez pas toutes les lettres de ce complexe alphabet. Mais si jamais il m'arrive d'écrire un roman hors ligne, soyez sûr que le motif en serez Vous.

Tout cela à part, donnez-moi de vos nouvelles, j'en ai soif et faim. Je sens que je Vous aime en véritable oncle à la façon inquiète, avec laquelle je pense à Vous, à votre mal, aux déceptions de votre âme.

Je sens qu'il est inutile de Vous parler longuement de votre santé, — et cependant n'êtes-Vous pas sous ce rapport un objet d'éternel souci pour tous ceux qui Vous aiment?

Je reste une huitaine de jours ici, après quoi je m'envole sur mes vieilles ailes pour Moscou. Si jusque-là Vous recevez à mon nom quelque numéro du Journal de St. Pétersbourg (français), faites-moi l'amitié de me l'expédier sans retard ici (по Орловско-Витебской дорогѣ, на станцію *Шахово*).

Mille tendresses à vos enfants, à тeтя, à toute l'atmosphère bénie de K. R.

Si la c-sse ne Vous a pas encore quitté, déposez mes épines aux pieds de ses roses. Et par-dessus tout, laissez-moi Vous dire encore une fois que je Vous aime de tout mon coeur.

B. Markéwitsch.

Ma femme et mon fils s'associent à moi pour les meilleurs voeux à faire à votre intention.

Mon cher Tolstoi!

Je demande la parole pour une question personnelle.

Vous nous trouvez tartares, n'est-ce pas, au nom de la civilisation plus ou moins occidentale ou européenne? Et cela, parce que nous voulons que sur toute l'étendue de l'empire russe la langue de l'administration, de l'école et de l'église (avec la plus complète tolérance des cultes divers) soit la langue de l'empire, c'est à dire le russe—comme le français est celle de la Bretagne, de l'Alsace, de la Savoie et des Basses-Pyrénées où l'on ne parle que le basque, — et l'allemand celle de l'empire germanique prussien ou autrichien, avec les Slaves même, y compris. Vous avez raison,—nous sommes des tartares, car nous n'avons songé à le vouloir que quand les polonais ont failli en 1863 amener contre nous la coalition de l'Europe toute entière, et depuis que les littérateurs des provinces baltiques prêchent en chaire la croisade de tout le Deutschthum contre nous, — tandis que la France l'a voulu et l'a réalisé depuis Louis XIV, et l'Allemagne depuis la guerre de 30 ans. Mais que m-r de Beust, pour se venger du désastre de la Sadowa, que l'Angleterre par basse envie pour la marine grecque, qui fait concurrence à son commerce dans les mers du Levant, poussent les Turcs à envahir la patrie d'Homère et de Périclès (que l'Europe il y a 30 ans a arraché de leurs mains barbares), que cette même Europe, par crainte de la Russie, ait laissé pendant plus d'un an massacrer des enfants et violer des filles par ces mêmes barbares en Candie, et laissé sans défense, sans un mot de protection un peuple chrétien, héroïque et intelligent, qui a préféré se faire sauter en l'air dans le monastère de l'Arcadie; que l'ex-dictateur polonais Langiewicz et autres nobles représentants de cette nation aristocratique se fassent les janissaires de ces mêmes tartares pour tuer les grecs, bulgares, serbes et autres chrétiens, qui sont las

*

aussi d'être empalés, enterrés vivants, etc., — Vous leur cherchez des excuses, malgré le cri de votre coeur, toujours au nom de cette même civilisation occidentale, n'est-ce pas?..

Eh bien, moi, mon cher ami, j'accepte avec triomphe cette dénomination de *tartare*, que cet occident civilisé nous jette avec dédain, et je maudis celui de mes ancêtres, qui, ébloui par le faux semblant de cette civilisation, a renié son barbarisme oriental pour devenir catholique et polonais, c'est à dire de propos délibéré massacreur de chrétiens à la solde des Turcs, et je suis heureux de ne sentir russe dans le plus profond de mon âme, c'est à dire d'appartenir de coeur à la seule nation, qui proteste avec indignation contre les procédés inqualifiables de *l'Europe civilisée*, vis-à-vis des grecs et des slaves de l'Orient.

Mettez-moi aux pieds de la comtesse.

B. Markewitsch.

15 мая 1861, С.-Петербургъ.

Вы, конечно, должны быть недовольны мною, добрый и дорогой другъ, за то что я столь долго храню молчаніе, въ то время, какъ вы, я полагаю, ожидаете съ лихорадочнымъ нетерпѣніемъ извѣстій о своемъ произведеніи, о томъ, какое впечатлѣніе оно вызвало и т. д. Многочисленны причины этого молчанія; раньше, нежели говорить о прочихъ, я долженъ выдвинуть впередъ главную изъ нихъ: я всего только нѣсколько дней, какъ ознакомился съ Донъ-Жуаномъ. Въ понедѣльникъ, на прошлой недѣлѣ, мы его читали у Вяземскаго, съ Тютчевымъ, Плетневымъ и Гротомъ, а въ среду читалъ я его у Государыни, въ Царскомъ. Я считаю нужнымъ сообщить Вамъ, прежде чѣмъ коснуться самаго произведенія, что всѣ указанія, сдѣланныя Вами Ея Величеству относительно этого чтенія, были тщательно соблюдены Государыней. Мы начали въ девять часовъ, чтобы успѣть прочесть всю поэму въ одинъ разъ, и кончили около часа ночи. Государь прервалъ чтеніе на половинѣ; чай занялъ добрый часъ времени, послѣ чего Его Величество сѣлъ играть въ карты съ И. М. Толстымъ, Шуваловымъ и Вашимъ дядей Борисомъ, призваннымъ очень не кстати для его родственныхъ чувствъ, къ этой чести. Партія была окончена, когда мы дошли только до прелестнаго романа прощанія съ Испаніей. Произошло нѣкоторое замѣшательство, которое Государь очень любезно устранилъ, заявивъ Ея Величеству, что сядетъ за новую партію виста, окончившуюся, на этотъ разъ, въ тотъ мигъ, когда монастырскіе колокола возвѣщаютъ агонію худшаго человѣка, бывшаго когда либо на свѣтѣ (какъ гласитъ его эпитафія въ Севильской Caridad). Привожу всѣ эти подробности по настоянію Вяземскаго, считающаго необходимымъ довести до вашего свѣдѣнія, что расположеніе, которое питаютъ въ вамъ въ этихъ высокихъ сферахъ, не останавливается передъ

нарушеніемъ привычекъ, освященныхъ давностью. Въ самомъ дѣлѣ, оказывается, что это чтеніе, происходившее при вышесказанныхъ обстоятельствахъ, совсѣмъ противорѣчило обычаямъ и обиходу двора; сужу объ этомъ по восторгу, сверкавшему на безжизненныхъ лицахъ фрейлинъ и по выраженію лица Шувалова, „пропитаннаго этикетомъ“ и огорченно-удивленнаго. смотрѣвшаго на меня такъ, какъ кардиналь глядѣлъ бы на зуава, проповѣдующаго съ кафедръ Св. Петра о наслажденіи выпивки. Что положительно,—это истинная, скажу даже горячая, симпатія Государыни къ Алешѣ, какъ Ея Величество Вася называетъ; это искреннее и нетерпѣливое удовольствіе, которое Государыня испытывала во время чтенія, и литературный тактъ этой высокой женщины, положительно и безусловно плѣнившей меня. Въ довершеніе подробностей, перечислю Вамъ лицъ, присутствовавшихъ въ качествѣ слушателей: Вяземскій, издававшій, по временамъ, одобрительное „гм...гм“; княгиня С. Гагарина, блестящіе и живые черные глаза которой я всего нѣсколько лѣтъ тому назадъ сравнилъ бы со звѣздами Юга, освѣщавшими ночныя похождения Донъ-Жуана; обѣ барышни Фридрихсъ, увеселенныя этимъ чтеніемъ, словно звуками шарманки; княгиня М. Долгорукая, безмолвная и мечтательная, *Dio sa il quel Dio disperata*; обѣ Тютчевы, очень внимательныя, и, наконецъ, толстая***, млѣвшая отъ восхищенія (при видѣ огромнаго рта которой я всегда вспоминалъ того Циклопа, который всякій вечеръ закусывалъ однимъ изъ товарищей Улисса) каждый разъ, какъ конецъ сцены или монолога представлялъ тому возможность.

А теперь обратимся къ самому интересному, къ Вашей поэмѣ, которая, скажу прежде всего, произвела на меня впечатлѣніе фонтана подъ пальмой въ аравійской пустынѣ. Вы мнѣ говорите въ одномъ изъ вашихъ писемъ: «литература, составляющая для насъ съ вами, въ сущности, жизнь»... Да! дорогой Толстой, какъ вы правы и какъ ясно вспомнилъ я эти слова, читая ваше произведеніе! Увы! Мы оба отсталые, въ глазахъ современныхъ людей, и я испытываю странное томленіе, когда думаю о бесполезности нашего существованія, въ сравненіи съ законностью, чтобы тамъ ни говорили («а всетаки она движется», сказалъ Галилей), нашихъ стремленій къ вѣчной красотѣ нашихъ боговъ, удаляющихся изъ этого міра матеріализма и экономи-

ческих идеаловъ. Но, какъ говоритъ Фигаро, никакое созданье не измѣнитъ своему инстинкту. Останемся же вѣрны, вопреки всему, этому инстинкту красиваго и презираемому культу идеала, которыхъ мы, пожалуй, послѣдніе приверженцы и котораго Вы старались олицетворить вашимъ Донъ-Жуаномъ. Вы хорошо понимаете, насколько Вашъ замыселъ долженъ мнѣ быть симпатиченъ, какое свѣжее и чистое ощущение вызвало во мнѣ произведеніе искусства, не запятнанное какимъ бы то ни было «современнымъ вопросомъ» (кромѣ сцены переодѣванія Лепорелло и виць-мундира Сатаны, надъ которымъ Государыня много смѣялась, находя мысль вполне Алешиной. Но я, со своей стороны, нахожу эту мысль недостойной поэта Толстаго: она не только несвоевременна, но и не вѣрна... что общаго у великаго неповорнаго духа съ русскимъ министромъ, особенно народнаго просвѣщенія!). Среди всей пошлости и прозы, насъ окружающей, когда литература обращена въ какой то ругающійся рынокъ, гдѣ всякое честное слово заглушено подлой бранью, дикими криками и нечистыми возбужденіями, отъ Вашего Донъ-Жуана вѣтъ какимъ-то давно минувшимъ чистымъ вѣяніемъ, и, прежде всего, за это—искреннее спасибо отъ меня и отъ всѣхъ. Таково общее впечатлѣніе. Но это еще не все, и будучи всегда вполне откровеннымъ съ Вами, дорогой другъ, и судя Васъ тѣмъ болѣе строго, что я искренно вѣрю въ силу Вашего таланта, я постараюсь указать вамъ подробно на все то, что, по моему, не безупречно въ самомъ замыслѣ Вашего произведенія. Начну съ пролога, который, на мой взглядъ, тѣмъ хорошъ, что содержитъ прелестные стихи, и тѣмъ нехорошъ, что онъ почти ненуженъ. Сатана черезъ чуръ напоминаетъ гётевскаго Мефистофеля и, вмѣстѣ съ тѣмъ, оказывается причастнымъ ходу дѣйствія самой поэмы, въ качествѣ Deus ex machina. Выказывая мефистофельскую иронію, онъ, однако, остается спокойнымъ зрителемъ, пальцемъ не пошевелитъ для того, чтобы овладѣть душою, защищаемой блаженными духами съ еще большей вялостью. Естественно является вопросъ: въ чемъ заключается серьезность роли, данной имъ авторомъ и не присутствуютъ ли они тутъ, какъ зрители французской мелодрамы или какъ гомеровскіе боги, глядѣвшіе съ высоты небесъ на осаду Трои и бессильные противъ неумолимой судьбы? Гдѣ борьба? Какое участіе въ дѣйствіи принимаютъ таинственныя

силы? Является-ли, наконецъ, сама катастрофа послѣдствіемъ этой борьбы? Нѣтъ, и въ доказательство.. Но предоставляю себѣ право поговорить объ этомъ, когда мы коснемся конца поэмы.

Первая часть начинается мастерски изложенной сценой. Характеръ Лепорелло обрисованъ въ ней съ такимъ умѣньемъ, блескомъ и правдой, столько законченности и чувства мѣры въ расположеніи всей сцены, что она достойна подписи Гёте или Пушкина. Она производитъ самое прекрасное и симпатичное впечатлѣніе, охватывающее одинаково всѣхъ зрителей, безъ различія возрастовъ и половъ (что должно быть особенно принято во вниманіе относительно оцѣнки произведенія искусства). Меньше нравится мнѣ монологъ Донъ-Жуана. Онъ немного растянутъ, но яохотно пропустилъ бы этотъ недостатокъ, будь онъ единственный, но монологъ вредитъ интересу превосходной сцены Донъ-Жуана съ Доньей Анной, тѣмъ, главнымъ образомъ, что онъ, съ самаго начала, не даетъ относиться съ симпатіей къ Донъ-Жуану, который является зрителю уже не какъ невинный соблазнитель, носившій, правда, 3000 женскихъ именъ, занесенныхъ въ его смертоносный списокъ... mais

Sur ces trois mille noms charmants

Pas un qu'avec des pleurs il n'ait balbutié..

какъ говоритъ А. де Мюссэ, превосходно, по моему обрисовывающій этимъ однимъ стихомъ таинственную, манящую сторону Донъ-Жуана. Донъ-Жуанъ, хладнокровно предрѣшающій гибель Доньи Анны, — такъ въ Вашемъ монологѣ — ничто иное, какъ старый ловеласъ, маркизъ прежняго времени, съ тайной горечью вспоминающій о разочарованіяхъ своей юности и мстящій за нихъ каждой попадающейся ему женщинѣ. Это ли тотъ великій типъ поглощенный любовью и —

Croyant toujours voir sur ses amours nouvelles

Se lever le soleil de ses nuits éternelles,

Se disant chaque soir «peut être le voici!»

Et l'attendant toujours et vieillissant ainsi...

Какое особое впечатлѣніе произвела бы сцена, монологъ (если Вы непременно хотите), гдѣ мы бы увидѣли этого паразитически жаждущаго идеала человѣка, что онъ, наконецъ, нашелъ въ своей новой любовницѣ эту неизвѣстную женщину, всегда призываемую, на которую всѣ похожи не будучи ею, искреннимъ въ своей новой любви и трепещущимъ при мысли

о возможности новаго разочарованія. Этотъ монологъ былъ бы, въ естественной связи со сценой съ Доньей Анной, лучшей, можетъ быть, сценой, гдѣ вашъ герой является такъ естественно искреннимъ, что послѣ прихода Командора, неприятно поражаютъ слова Донъ-Жуана, говорящаго, или приблизительно говорящаго, что вслѣдствіе нервнаго возбужденія, онъ вызвалъ въ себѣ нѣчто схожее съ желаніемъ обладать Доньей Анной, и оживилъ искусственнымъ жаромъ дряхлость и безсиліе своей души. Какое же тогда различіе проводите вы между этимъ рудокопомъ, ищущимъ алмаза въ колодцѣ, и тѣми жалкими людьми, которые не могутъ пройти разъ въ жизни безнаказанно съвозъ то, что въ житейскомъ обиходѣ называется «страстью?» Гдѣ же вѣчная поэзія и неугасимая сила этого типа, если не въ упорной искренности, съ которой онъ губитъ всѣ эти женскія сердца, въ наивномъ равнодушіи, съ какимъ онъ ими жертвуетъ для своего неосуществимаго идеала? Коль скоро вы допускаете заднюю мысль въ обольщеніяхъ Донъ-Жуана, вы повторяете знакомое избитое дѣйствующее лицо Мольера, повѣсу въ духѣ пониманія либреттиста Лоренцо да Понте, но уже навѣрно не того —

Que personne n'a fait, que Mozart a revé
 Qu' Hoffman a vu passer au son de la musique
 Sous un éclair divin de sa nuit fantastique, —
 Admirable portrait qu'il n'a point achevé...

Хотѣлъ бы я очень, чтобы вы объяснили мнѣ, что побудило васъ допустить эту обдуманность въ Донъ-Жуанѣ? Весьма возможно, что тутъ между нами недоразумѣніе и что мы разнo понимаемъ этотъ таинственный характеръ, хотя я неохотно допускаю различіе въ насъ мнѣній о развитіи типа, основная идея котораго вполне одинакова для насъ обоихъ. Жду съ нетерпѣніемъ Вашихъ объясненій по этому поводу.

Сцена между Командоромъ и Дономъ-Оттавіо превосходна. Въ ней благородство и тихое сповойствіе, переносящія насъ сразу подъ сѣнь древнихъ дворцовъ, украшенныхъ портретами предковъ и гербами, гдѣ честь — семейный завѣтъ, строгость нравовъ — признакъ родовитости. Въ Командорѣ чувствуется старый рыцарь; въ Оттавіо узнаешь меланхолическій типъ, присущій всѣмъ временамъ, всегда непризнанную вѣчную преданность, безорыстную любовь, грѣшащую именно

своимъ безкорыстіемъ. Чтобы уже не возвращаться въ этому характеру, я упомяну здѣсь о сценѣ (второй части) между Оттавіо и Доньей-Анной, могущей немного напомнить сцены расиновской Герміоны (откуда вы, я полагаю, однако, не черпали ничего) и, тѣмъ не менѣе, — прекрасной. Тутъ есть одинъ стихъ, ускользнувшій изъ моей памяти, гдѣ Донья-Анна говорить, что еслибы Донъ-Жуанъ ее любилъ, то поступилъ бы иначе... Этотъ стихъ поразительно правдивъ. Я тѣмъ болѣе чувствую недостатки Вашей поэмъ, что она полна дѣйствительно прекрасныхъ мѣстъ.

Сцена влюбленныхъ, повторяю, была бы образцовой, еслибъ Донъ-Жуанъ являлся искреннимъ. Мнѣ очень жаль, что нѣтъ у меня подъ рукой рукописи и что я всего два раза ее читалъ, иначе бы я указалъ вамъ мѣста, показавшіяся мнѣ наилучшими, а также кое какія неправильности слога, легко поддающіяся исправленію, замѣченныя Гротомъ и Тютчевымъ. Характеръ Донъ-Жуана обозначается въ этой сценѣ почти вполне, повторяю, до входа Командора, когда идеалистъ снова дѣлается опытнымъ обольстителемъ, взявшимся за поэзію въ виду эффекта, который онъ желалъ произвести на восторженный характеръ Доньи-Анны. Но пока у него видна искренность, онъ облеченъ истиннымъ характеромъ поэтичности, онъ пахнетъ „поэтически здорово“, если можно такъ выразиться. Сцена отца съ дочерью была бы тоже прекрасна, еслибъ не долгота послѣдней части, гдѣ Донья-Анна повторяетъ Командору то, что читателю уже достаточно извѣстно изъ сцены съ ея возлюбленнымъ. Мнѣ показалось бы болѣе естественнымъ, еслибъ она, постаравшись объяснить старику ктò таковой, въ сущности, Донъ-Жуанъ, перечисливъ всѣ тѣ достоинства ея любовника, которыя доступны пониманію Командора, окончила или прервала свой хвалебный рассказъ чѣмъ нибудь въ родѣ: „но то, чѣмъ онъ всеобщѣнно овладѣлъ моимъ сердцемъ, того вамъ не понять, отецъ добрѣйшій мой“. Въ эту минуту, думается мнѣ, именно такое чувство должно преобладать надъ другими въ столь страстной душѣ, какъ душа Доньи-Анны. Слѣдующая, кажется, сцена Донъ-Жуана съ Лепорелло (чей характеръ, скажу въ скобкахъ, безузоризненно вѣренъ отъ начала до конца поэмъ) является, по мысли, повтореніемъ перваго монолога Донъ-Жуана. Это все тоже холодно обдуманное

намѣреніе погубить Донью-Анну, тѣмъ менѣе понятное, что Донъ-Жуанъ ею еще не обладалъ; и я слышалъ чѣе то весьма справедливое замѣчаніе по этому поводу, что Вашъгерой, въ сущности, довольствовался очень мелкимъ наслажденіемъ самолюбія. Посмотрите теперь, что могли бы Вы извлечь изъ этой сцены, представъ Вы Донъ-Жуана поддавшимся впечатлѣнію искренней любви, вызванной въ немъ сценой съ Доньей-Анной, оскорбленнымъ тѣмъ, что Командоръ не то что помѣшалъ ему довести комедію до конца, но нарушилъ мигъ высшаго блаженства; Донъ-Жуана, чувствующаго какъ, мало по малу, охватываютъ его душу разочарованье и сомнѣнье, въ то время, какъ Лепорелло, со своей прозаичной разсудительностью, излагаетъ ему программу грубаго буржуазнаго счастья. Поставивъ своего героя въ такомъ свѣтѣ, не получили ли бы вы возможность коснуться одной изъ самыхъ чуткихъ струнъ человѣческаго сердца, — показать удовлетворительнымъ образомъ что идеаль, этотъ незапятнанный цвѣтокъ души, ѣжится и блекнетъ отъ малѣйшаго прикосновенія грубой житейской правды. Внезапное возмущеніе Донъ-Жуана противъ этой правды, рѣшеніе его рѣзко порвать связь, чья поэтическая прелесть вдругъ осквернена въ его глазахъ площадными шутками лакея, — все это было бы тутъ у мѣста и произвольное непостоянство этой безпокойной души влекло бы къ нему столько же симпатію, сколько отдаляетъ ее холодное вѣроломство Донъ-Жуана. Защищайтесь, защищайтесь, дорогой Толстой, какъ можно скорѣе.

Сцена, завершающая первую часть — прелестна и, по моему мнѣнію, должна бы быть не столь короткой, такъ полна она интереса, правды и прелести.

Романсъ подъ балкономъ чудесенъ. Тютчевъ выучилъ его немедленно наизусть. Въ этой вещи есть пылкость, рыцарство, изящество, вполне подходящія къ характеру лица и его родины. П. А. Бартенева, уѣзжающая за границу, хочетъ непременно получить слова этого романса, чтобы заказать къ нимъ музыку Мейерберу, чему я воспротивился. Старый жидъ Мейерберъ неспособенъ изобрѣсть достаточно молодую, теплую и яркую мелодію для этихъ прелестныхъ словъ, точно вдохновенныхъ андалузской музой. (В. кн. Вяземскій и я находимъ, что лучше было бы сказать въ послѣднемъ стихѣ:

Я-жь для той, что всѣхъ прелестнѣй
Пѣснь и жизнь свою отдамъ,

вмѣсто *крови*). Выходъ Командора, дуэль, смерть старика: все это полно движенія и правды. Какъ добросовѣстный лѣтописецъ я долженъ вамъ сообщить, что вся эта первая часть была принята слушателями съ единогласными похвалами. Недостатки самага замысла стали имъ ясны только послѣ прочтенія всей поэмы.

Я бы никогда не кончилъ, если бы сталъ разбирать все ваше произведеніе по сценамъ. какъ эту первую часть. И такъ достаточно много предстоитъ мнѣ вамъ сказать, чтобы прибѣгать къ излишнимъ подробностямъ, удобнымъ только въ словесной передачѣ, въ тихихъ досугахъ нашей прежней жизни въ Пустынеѣ.

Прежде всего скажу вамъ, что есть во второй части сцена, не обратившая особеннаго вниманія слушателей, которая, по моему, одна изъ самыхъ замѣчательныхъ всей поэмы, потому что она бросаетъ сильный свѣтъ на характеръ Донъ-Жуана, котораго, съ прискорбіемъ повторяю, вы не сдумѣли достаточно исчерпать. Эта сцена съ Донъ-Цезаремъ, гдѣ чувствуется мастерство, недостающее, къ несчастью, всему произведенію. Эта сцена — живая правда... Душа этого человѣка, алчущая идеала, обрисовывается тутъ такимъ мастерскимъ штрихомъ, доказывающимъ мощностъ таланта автора, что приходится тѣмъ болѣе сожалѣть о недостаткѣ послѣдовательности въ общей цѣлости произведенія. Во всемъ, что идетъ за этимъ замѣчается прискорбная неясностъ. Путеводная нить выпадаетъ изъ рукъ читателя, и, дошедши до конца поэмы, онъ больше не знаетъ, что хотѣли вы доказать. Таково было, приблизительно, общее впечатлѣніе, вопреки неоспоримой красотѣ нѣкоторыхъ подробностей, отдѣльно взятыхъ эпизодовъ. Напримѣръ, очень хорошо мѣсто, гдѣ Донъ-Жуанъ преслѣдуемый, проситъ убѣжища у Доньи-Анны, очень хорошо, несмотря на плащъ, появленіе котораго «немного наивно», по замѣчанію Государыни, и отзывается парижской бульварной драмой, по мнѣнію, если не ошибаюсь, Тютчева. Сцены съ Боабдилемъ грѣшатъ своей бесполезностю, въ которой также слѣдуетъ упрекнуть появленіе на кладбищѣ добрыхъ и злыхъ духовъ, первыхъ въ особенности, ибо *атроломный* Донъ-Жуанъ не

имѣть больше никакихъ правъ на ихъ благорасположеніе и съ перваго своего монолога давно принадлежить сатанѣ. Не особенно даже нравится мнѣ монологъ, хотя есть въ немъ, кажется, стихи съ тройными созвучіями, которые—прелестны. Вообще вмѣшательство небесныхъ и адскихъ силъ производить дурное впечатлѣніе въ Вашей поэмѣ и не имѣть никакого основанія. Сцена со статуей, съ вашей точки зрѣнія (т. е. съ сатаной и ангелами) не должна бы существовать, и это доказывается тѣмъ, что она принуждаетъ Васъ дѣлать одну изъ самыхъ крупныхъ художественныхъ ошибокъ, которую возможно совершить, т. е. осложнить катастрофу двумя эффектами, совмѣстность которыхъ производитъ впечатлѣніе, прямо противоположное тому, которое Вы желали вызвать. Она вызываетъ улыбку тамъ, гдѣ долженъ бы властно преобладать ужасъ. Вы забыли великое правило—*non bis in idem*. Что является послѣдствіемъ этого? Прибѣгая къ двумъ сверхъестественнымъ явленіямъ, сатаны и статуи, конечно мѣшающимъ другъ другу, вамъ приходится подчинять одно другому и заставлять сатану (изображающаго тутъ какъ бы нѣчто въ родѣ графа Панина) говорить статуѣ, исполняющей должность полиціймейстера: исполни приговоръ, *какъ исполнительная власть*. Признаюсь Вамъ, эта фраза на парламентскомъ жаргонѣ, въ устахъ сатаны и въ этотъ мигъ крайняго томленія, производитъ дѣйствіе самой рѣзкой фальшивой ноты для мало-мальски нѣжнаго слуха: и доказывается это тѣмъ, что всѣ слушатели возстали противъ этого неудачнаго мѣста. Или я сильно ошибаюсь. Или вамъ самому было очень неловко при созданіи этой сцены, потому что въ ней чувствуется непривычная вамъ принужденность. Несчастливая статуя до того излишня, что сатана отсылаетъ ее совсѣмъ, такъ какъ дѣлаетъ это разсѣянная старушка со своимъ лакеемъ, котораго она призвала съ цѣлью приказать ему отыскать ея платокъ, оказавшійся у нея въ карманѣ. И на что былъ вамъ нуженъ старый мраморный Командоръ? Приглашеніе на ужинъ такъ всѣмъ знакомо и такъ прекрасна эта сцена въ „Каменномъ Гостѣ“ Пушкина, что Вы, воспроизводя ее, ничего не выигрываете, хотя она, безспорно, очень хорошо составлена въ Вашей поэмѣ. Донъ-Жуанъ у васъ не проваливается въ преисподнюю въ объятіяхъ каменнаго челоуѣка, жертвой своею смѣлой неблагочестивости. По Вашей

мысли, вызывает катастрофу смерть Доньи Анны, дающая понять Донь-Жуану, что онъ ее любитъ искренней любовью. Слѣдовательно, появленіе статуи, ничѣмъ не вызванное, порождаетъ излишнее многословіе. Установивъ это, какъ недостатокъ, по моему, послѣдовательности въ отношеніи къ исходной точкѣ вашего произведенія, я долженъ Вамъ отмѣтить еще одну непослѣдовательность, поразившую всѣхъ.

Донья-Анна, послѣ разговора съ бросающимъ ее человѣкомъ, обольстившимъ ее, послѣ разговора о добродѣтели, небѣ и религіи, идетъ совершать немедля самоубійство, то есть нѣчто прямо противоположное тому, что она только что проповѣдывала, и въ прекрасныхъ стихахъ еще!!? Прибавлю отъ себя, что я нахожу характеръ Доньи-Анны совершенно испорченнымъ этой сценой. Донья Анна существо слишкомъ богато одаренное, слишкомъ благородна кровь, текущая въ ея жилахъ, чтобы возможно было допустить, что она пришла дѣлать мелодраматическую сцену своему любовнику, съ цѣлью *известить* себя потомъ, подобно парижской гризеткѣ. Такія существа исчезаютъ въ безмолвномъ и гордомъ молчаніи, или мстятъ и гибнутъ, послѣ мщенія. Скажу больше, только при таѣихъ условіяхъ можетъ Донъ Жуанъ любить женщину. Среди тысячъ женщинъ, обременяющихъ его совѣсть, столько ихъ умерло изъ любви къ нему, что будетъ ли ихъ одною больше или меньше, это причина недостаточная, чтобы вызвать малѣйшее измѣненіе въ его образѣ жизни. Ставя его, съ перваго появленія въ Вашей поэмѣ, холодно обсуждающимъ гибель Доньи-Анны, Вы лишаете его возможности, безъ всякаго логическаго основанія, любить эту женщину больше, нежели другихъ. Поэтому, послѣ конца 2-й части, Государыня очень мѣтко спросила: что за капризъ заставляетъ его внезапно полюбить эту женщину? Нѣтъ объясненій на этотъ вопросъ, потому что эта странная любовь появляется какъ чортикъ изъ табакерки, въ минуту, когда этого вовсе не ожидали. Позволите ли Вы мнѣ сказать вамъ, какъ, на мой взглядъ, могла бы быть вызвана катастрофа? я бы, прежде всего, воспользовался легендой Донь-Жуана де Маранья такъ, какъ она рассказана у Меримэ, который далъ бы Вамъ возможность обойтись безъ каменнаго человѣка, помимо прочихъ преимуществъ). Донья-Анна отдается Донь-Жуану послѣ сцены съ плащомъ. Нашъ герой,

достигнувъ цѣли (я становлюсь на точку зрѣнія искренности Донъ-Жуана въ началѣ), испытываетъ то разочарованіе, которое всегда вызывало въ немъ обладаніе женщиною, и преслѣдуемый властями (встать, вы кажется смѣшиваете S. Hermandad съ Sant'Officio; S. Hermandad не было ли чисто полицейскимъ установленіемъ?) покидаетъ Испанію, обманувъ инквизицію (съ большими, однако, измѣненіями въ порядкѣ этой сцены, полной намековъ, столько же несвоевременныхъ, какъ легкомысленныхъ и напоминающихъ Кузьму Прутеова). NB. За прелестнымъ романсомъ Донъ-Жуана могъ бы слѣдовать другой, Боабдила, для котораго Вы могли бы пересказать очаровательный прощальный романсъ арабскаго царя въ Гренадѣ: „Родъ храбрецовъ, кто тебя уничтожилъ? Городъ фонтановъ, кто тебя взялъ?“ Посмотрите „Письма объ Испаніи“ Ботвина и собраніе романцero, переведенныхъ, кажется, Форіэлемъ. На этой тихой мелодіи могли бы Вы окончить вашу вторую часть. Занавѣсь, поднявшись, показалъ бы Донью-Анну среди монастырской суровой обстановки, не могущею отогнать образа ея соблазнителя, отказывающею въ приѣмѣ Донъ-Оттавіо (котораго я ни за что не далъ бы убить Донъ Жуану), заливающеюся въ слезахъ у дверей монастыря; Донью-Анну, ненавидящую вѣроломнаго и не хотащую мстить, потому что она, прежде всего, саму себя ненавидитъ за малодушіе.

„Донъ-Жуанъ извергъ“, говоритъ она себѣ, „но я павшее созданіе; я себѣ этого не прощу, даже если само небо проститъ меня голосомъ моего отца“. Послѣ этого монолога благовѣстятъ въ вечерней службѣ. Донья-Анна идетъ въ церковь. Донъ-Жуанъ тамъ. Онъ пріѣхалъ наканунѣ, болѣе красивый и плѣнительный, чѣмъ когда либо; онъ тамъ, прислоненный къ колоннѣ, устремивъ огненный взоръ на какую нибудь Донью Клару, для которой онъ и вошелъ въ церковь. Этотъ взоръ, случайно отвлекаясь, встрѣчается со взглядомъ Доньи-Анны. Всѣ его намѣренія обольститъ исчезаютъ. Онъ любитъ Донью Анну, любитъ ее всей силою преградъ, раздѣляющихъ ихъ теперь. Для него была она невѣрна своей любви къ отцу, для него должна она теперь стать клятвопреступницей. Никогда онъ ее такъ сильно не любилъ. Имѣйте въ виду, что, прежде всего, это должно быть внезапно. Повторю это здѣсь въ сотый разъ: Донъ-Жуанъ долженъ быть искреннимъ во всѣхъ своихъ

обольщеніяхъ, чтобы быть тѣмъ, что Вы себѣ въ немъ рисуете, иначе онъ обыкновенный повѣса прошлаго столѣтія. Эта новая борьба между нимъ и Доньей-Анной даетъ вамъ случай написать двѣ или три восхитительныя сцены. Напримѣръ: Донья-Анна, не чувствуя въ себѣ достаточно силъ противиться снова охватывающей ея страсти, выдаетъ мѣстнымъ властямъ намѣренія оболстителя и проситъ поддержки, защиты. Донъ Жуанъ явился переодѣтымъ. Приходятъ, чтобы схватить его, онъ вымогаетъ у несчастной растерявшейся женщины обѣщаніе покинуть для него Бога и кидается въ окно. Донья-Анна, въ мигъ безумной страсти, вскрикиваетъ: „спѣшите сюда всѣ! Онъ спасенъ, я погубила свою душу навсегда, но я его люблю!“ Донъ-Жуанъ пока оставляетъ городъ, чтобы лучше приготовить средства къ похищенію Доньи-Анны. Онъ узнаетъ, что она больна, умираетъ. Онъ выдается на лошадь и скачетъ къ воротамъ Севильи. Выходитъ оттуда длинное погребальное шествіе. ... Монахи, съ зажженными свѣчами въ рукахъ, блѣдные и исхудалые, въ длинныхъ черныхъ одеждахъ, идутъ передъ гробомъ, покрытымъ чернымъ бархатомъ... Кто же покойникъ, котораго такъ несутъ? спрашиваетъ Донъ-Жуанъ, исполненный страннаго ужаса.

— Донъ-Жуанъ, графъ де Маранья! Холодный потъ выступаетъ на лбу Донъ-Жуана — И кто вы сами, молящіеся за него? произноситъ онъ, охваченный страхомъ — Блаженные души, любившіе его, которымъ нынѣ разрѣшено помолиться въ послѣдній разъ за его душу, отдавшуюся смертному грѣху. Донъ-Жуанъ падаетъ мертвымъ.

Какъ не воспользовались Вы, дорогой другъ, тѣмъ, что эта легенда, которую Вы навѣрно знаете, давала Вамъ новаго, оригинальнаго, тѣми позывами, которыя она Вамъ доставляла, чтобы все глубже проникать въ тайны этого жаждущаго идеала сердца, тѣмъ болѣе горячо надѣящагося его схватить, что онъ постоянно спасался отъ упорно ожесточеннаго преслѣдованія. Не находите ли Вы, что это удовлетворительно объяснило бы внезапное обращеніе Донъ-Жуана, которое, въ Вашемъ изложеніи, непонятно, легкомысленно и нелогично.

Надѣюсь, дорогой Толстой, что Вы на меня не сердитесь за откровенность моихъ замѣчаній. Эта откровенность должна указать вамъ на уваженіе, съ которымъ я отношусь къ Вашему

произденію. Я не потратилъ бы четыре дня на то, чтобы говорить вамъ о немъ такъ подробно, еслибъ оно не было такъ близко моему сердцу. Я удивленъ, что г-жа Павлова не сдѣлала вамъ критическихъ замѣчаній, гораздо болѣе полезныхъ, когда твореніе еще въ зачаткѣ, чѣмъ когда оно окончено и авторъ, усталый отъ своей работы, естественно говоритъ про себя: „sit ut est, aut non sit“, какъ генераль іезуитовъ. Боюсь, что мои замѣчанія не пришли бы слишкомъ поздно, и чтобы вы не очутились въ положеніи этого знатнаго хранителя уставовъ покойнаго Лойолы, *impravidus* по отношенію ко всему, что можно бы замѣтить вамъ, по поводу вашего „Донъ-Жуана“.

Какъ искренній другъ и художникъ, я васъ умоляю отложить, по крайней мѣрѣ, изданіе поэмы цѣликомъ и продержатъ ее годъ въ портфель. За этотъ срокъ, вы, надѣюсь, не торопясь, обдумаете все, и я надѣюсь достигъ того, что вы примете во вниманіе мои замѣчанія, которыя я теперь сообщилъ, и передѣлаете произведеніе, въ которомъ слишкомъ много таланта, разбросаннаго въ беспорядкѣ, чтобы можно было оставить поэму или представить ее публикѣ въ несовершенномъ видѣ. Будь у меня на это ваше разрѣшеніе, я бы приказалъ переписать 4 или 5 сценъ, по моему выбору, чтобы выслать ихъ „Русскому Вѣстнику“. Не забудьте отвѣтить мнѣ на это.

Теперь я продолжаю, и долженъ вамъ, слѣдовательно признаться, что я каждый вечеръ думаю о вашемъ донъ-Жуанѣ и составляю планъ, который, по моему, выручить его вполне. Прошу васъ быть увѣреннымъ, что это тѣмъ болѣе должно быть поставлено мнѣ въ заслугу, что у меня масса личныхъ заботъ, которыя, въ сущности, должны бы отвлекать меня отъ такого рода размышленій и о которыхъ говорю въ концѣ письма. Вашъ эпилогъ положительно неудаченъ, и прекрасные стихи, пѣсни или гимна агоніи, какъ хотите, которые вы влагаєте въ уста монастырскихъ монаховъ, не вознаграждаютъ за отсутствіе главнаго дѣйствующаго лица, исчезающаго внезапно, никого не предупредивъ. Кн. А. Долгорукая, или другая изъ этихъ дамъ, справедливо замѣтила, что это неожиданное исчезновеніе производитъ впечатлѣнныя мистификаціи со стороны автора. И правда, если не знать, какъ я знаю, что вы хотѣли выразить своей поэмой—характеръ вашего героя и цѣли автора остаются совершенно неразъясненными. Что производитъ катастрофу?

Смерть доньи-Анны? Статуя? Сатана? Тррахъ, великій взрывъ и бенгальскіе огни, герой проваливается съвозъ землю и все продѣлано безъ всякихъ другихъ объясненій. Если вы мнѣ скажете, что ваша мысль осталась непонятою, вы осудите самого себя, ибо художественное произведеніе хорошо только тогда, когда оно понятно, и это вина автора, коль скоро онъ не сумѣлъ сдѣлать его яснымъ. Первая часть Фауста безсмертна, между тѣмъ, какъ вторая—мистическій хламъ, надъ которымъ здравый смыслъ народовъ давно уже произнесъ свой приговоръ, и вы, конечно, не имѣли намѣренія воспроизвести въ вашемъ донъ-Жуанѣ отвлеченныя измышленія второй части Фауста. По моему слѣдовало бы продолжить поэму слѣдующимъ образомъ:

Донъ-Жуанъ приходитъ въ себя послѣ долгаго обморока. Монахи нашли его умирающимъ на пыльной дорогѣ и привели въ свой монастырь, не зная, кто онъ. Его первая мысль,— о Доньѣ Аннѣ. Лепорелло, ищущій ее вездѣ, посланный имъ сперва въ стѣнамъ города, гдѣ находится дочь командора, приходитъ въ эту минуту доложить ему, что Донья Анна умираетъ. Новый ужасъ охватываетъ Донъ-Жуана. Въ мрачной галлюцинаціи проносится передъ нимъ вся его жизнь: мать, святая женщина, посвятившая его, ребенкомъ, Богородицѣ; его первые годы невинности, жгучихъ и чистыхъ сновъ, первая любовь, первыя слезы. Вспомните прелестные стихи Musset на эту тѣму и подумайте о тѣхъ, которые вы могли бы написать по этому случаю:

Le voilà se noyant dans les larmes de femme
Devant cette nature aussi belle que lui,
Pressant le monde entier sur son coeur qui se pâme,
Faible, et comme le lierre, ayant besoin d'appui,
Et ne le cachant pas et suspendant son âme,
Comme un luth éolien, aux lèvres de la Nuit.

Но горизонтъ помрачается. Вотъ первое разочарованіе, надламывающее его душу, за нимъ вскорѣ другое, и его жажда любви все увеличивается. Всѣ эти женщины, погубленныя имъ, рыдающія, безумныя отъ отчаянія, проносятся блѣдными при-видѣніями передъ его заплаканными глазами какъ ночные духи передъ вругомъ луны или „ombre postate della brigha“ Франциска и Паоло въ „Чистилищѣ“ Данта.

„И, все таки, я ихъ всѣхъ любилъ!“ говоритъ онъ себѣ полный томленія и думая, впервые, съ ужасомъ, о всѣхъ этихъ несчастіяхъ, о всѣхъ этихъ павшихъ созданіяхъ, несчастныхъ, убитыхъ имъ, только имъ! А Донья-Анна, послѣдняя, самая любимая, какъ онъ съ нею поступилъ! Къ чему этотъ необъяснимый инстинктъ, заставляющій его любить невозможное, разбивать собственноручно то, чего онъ желалъ такъ страстно. Разсудокъ его отказывается ему въ объясненіяхъ. Въ этотъ мигъ является посланный отъ доньи-Анны (Донъ Оттавіо, на примѣръ, чья любовь простирается до забвенія ненависти къ Донъ-Жуану), которому она поручила, передъ смертью (въ одно изъ тѣхъ мгновеній, когда душа, на половину освобожденная отъ тѣлесной оболочки, пріобрѣтаетъ зоркость, силу мышленія, замѣняющую почти то, что называется *seconde vue*), сказать Донъ-Жуану, что она прощаетъ ему свое горе и свою смерть, зная, что онъ ее любилъ больше всякой другой женщины, и что она счастлива этимъ до того, что благословляетъ его за то, что онъ вызвалъ ея смерть... но, что то, чего онъ искалъ въ ней и во всѣхъ другихъ женщинахъ, изъ за него погибшихъ, того ни одна изъ нихъ не могла бы дать ему, ибо эта высшая безпредѣльная любовь, въ которой бы его алчная душа растаяла бы вполне, онъ найдетъ ее лишь въ донѣ Того, который весь любовь, источникъ и высшая цѣль этого идеала, котораго душа донъ-Жуана напрасно искала въ несчастныхъ несовершенныхъ созданіяхъ, и что она, донья-Анна, счастлива быть, по крайней мѣрѣ, единственной, понявшей потребности этой небесной души, затерянной на землѣ.

Внезапный свѣтъ, освѣтилъ тогда таинственную глубину, гдѣ томится мысль Донъ-Жуана. Онъ посылаетъ за настоятелемъ монастыря и на колѣняхъ, павъ ницъ на мраморныя плиты, проситъ принять его въ монахи... Смотрите, что за впечатлѣніе, что за стихи, что за правда, въ особенности, получились-бы, разумѣется, при вашемъ талантѣ, отъ замысла такого рода, отъ этого плана, бѣгло набросаннаго мною, съ тысячею возможныхъ подробностей, представляющихся толпою моему воображенію, по мѣрѣ того, какъ я пишу. Эта составило бы четвертую часть. Смерть донъ-Жуана служила бы эпилогомъ. Вы могли бы изобразить его обезсиленнымъ аскетизмомъ и стремящимся быть святымъ человѣкомъ, съ тѣмъ самымъ пыломъ, который

*

онъ проявлялъ раньше, чтобы овладѣть женщиной. Его смерть была бы вызвана его самопожертвованіемъ: онъ лечилъ и хоронилъ зачумленныхъ. Умираетъ онъ, умоляя, чтобы похоронили его передъ порогомъ церкви, дабы всякій, проходя, топталъ его недостойный прахъ, прахъ худшаго человѣка, бывшаго когда либо на свѣтѣ, — худшаго, ибо онъ употребилъ зло и мученье всѣ дары, столь щедро ему данныя. Вы могли бы привести тутъ хоръ блаженныхъ ангеловъ, поющихъ „осанна“ этой душѣ, которая возвращается къ нимъ, утомленная страданіемъ, прощенная за свое любвеобиліе, ибо тутъ ключъ къ разгадкѣ этого характера и, скажу въ послѣдній разъ, единственный способъ его понять.

Это письмо, начатое восемь дней тому назадъ, постоянно прерываемое и продолжаемое вновь, докажетъ вамъ, надѣюсь, дорогой другъ, мое искреннее отношеніе къ вамъ и вашимъ произведеніямъ. Я вѣрю въ вашъ талантъ, дорогой Толстой, и сержусь на васъ за то, что вы такъ безцеремонно обходитеcя съ самимъ собою. Чувствуешь, дочитывая вашу поѣму, что вы торопливо дописывали конецъ, изъ за усталости или скуки, и благородный перистиль приводитъ къ храму неудачнаго построенія. Постарайтесь поправить это, обдумавъ и ища весь проникнутыя тѣмъ характеромъ —

Dont chacun vient parler et que nul ne comprend;
Si vaste et si puissaut qu'il n'est pas de poète
Qui ne l'ait soulevé dans son coeur et sa tête,
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

Я васъ считаю способнымъ попытаться и создать то, что никто изъ поэтовъ еще не сдѣлалъ. Не падайте духомъ, не охлаждайте, въ особенности, ибо задача стоитъ труда, который вы на нее положите, и да вдохновить васъ Богъ! Повторяю здѣсь: вы, можете быть, единственный нынѣ литературный человѣкъ въ Россіи, который себя поставилъ внѣ современнаго движенія. Подумайте, что въ глазахъ вашихъ собратьевъ и настоящей публики (чье сужденіе можно уважать), дабы имѣть нравственное право удалиться въ свой шатеръ, необходимо выйдти когда нибудь оттуда, какъ Ахиллъ, чтобы влачить Гектора, привязаннаго къ вашей триумфальной колесницѣ; надо создать прекрасное произведеніе, которое найдетъ въ своей красотѣ оправданіе своему недостатку современности. Окончили-ли вы вашего

„Серебрянаго“? Когда, наконецъ, прочитаю его? Когда мы увидимся? Когда издадимъ сборникъ вашихъ стихотвореній? Какъ разошелся весь этотъ маленькій кружокъ бывшихъ друзей, и сколько съ нимъ пропало умственныхъ наслажденій, по крайней мѣрѣ, для меня.

Я женюсь, дорогой Толстой, женюсь въ июлѣ и уѣзжаю за границу до зимы, послѣ чего поселюсь здѣсь, — на долго ли, не знаю. Вы не сознаете, какъ мнѣ чувствительно ваше отсутствіе, дорогой Толстой. Вы и Тургеневъ — единственные люди, которыхъ я могу любить и уважать, сочувствуя, вмѣстѣ съ тѣмъ, вашимъ вкусамъ и будучи убѣжденнымъ въ томъ, что вы понимаете и цѣните мои. Если бы я не женился (да еще весьма неожиданно), я бы непременно пріѣхалъ провести съ вами хоть лѣто. Посылаю вамъ двѣ мои фотографическія карточки (въ обмѣнъ на вашу, за которую я васъ еще не благодарилъ), одну поэтическую, а другую — положительную. Будьте добры, попросите нашу добрую и дорогую Софью Андреевну принять одну изъ нихъ. Она, надѣюсь, захочетъ сохранить относительно меня ту дружбу и симпатію, которую я всегда находилъ въ ней въ отвѣтъ на искреннее чувство привязанности, которое она всегда мнѣ внушала. Прощайте, дорогой Толстой, цѣлую васъ отъ всего сердца. Кланяйтесь Николаю Жемчужникову, если онъ еще съ вами. Правда-ли, что Александръ женится! До свиданія — когда!

Б. Марковичъ.

Петербургъ, 9 ноября 1868 г.

Дражайшій другъ мой, первое письмо ваше застало меня въ Калишѣ, близъ нѣмецкой границы, второе же нашелъ я здѣсь, по возвращеніи въ эту милую столицу, гдѣ холодъ даетъ себя чувствовать не только снѣгомъ, но и стѣсненіемъ мысли, попытками газіаз (набѣговъ), на едва зеленѣющія поля судебной реформы и т. д. и т. д. Все это должно, конечно, вызывать полное одобреніе такого искренняго либерала, каковъ нашъ другъ Бобринскій, котораго я, впрочемъ, еще не видѣлъ: хотя я, по природѣ, вовсе не склоненъ къ пессимизму, но, судя потому, какъ идутъ у насъ дѣла, я сильно боюсь, чтобы, „молодые генералы“, нынѣ нами правящіе, не привели насъ, все подъ тѣмъ же предлогомъ противодѣйствія нигилизму, обратно къ счастливымъ временамъ, когда кулинарное выраженіе „поставить на вольный духъ“ возбуждало подозрѣніе въ яacobинствѣ. Аминь! Вы легко поймете, мой милый другъ, насколько подобная пріятная перспектива въ состояніи усладить пребываніе въ городѣ, и безъ того столь извѣстномъ своими прелестями, жители котораго обречены на восьмимѣсячную безконечную зиму, на постоянныя флюсы, геморои, жабы и т. п. удовольствія. Могу только позавидовать вамъ, что вы удалились отсюда на нѣкоторое время—хотя отсутствие ваше (говорю это совершенно искренно), очень для меня тяжело. Сладко было-бы въ настоящую пору уйти въ идеальныя области чистаго искусства“, *oblitusque eorum, obliviscendus et illis*, какъ говоритъ нашъ другъ Горацій, который, хотя и трусъ былъ по природѣ, все же лучше храбраго оратора и неподкупнаго публициста, извѣстнаго подъ именемъ Скарятина изъ „Вѣсти“—этого Гранье-де-Кассаньяка нашихъ современныхъ диктаторовъ. Предаю всѣхъ ихъ въ руки Божьи. — Ему од-

ному извѣстно, куда ведутъ насъ эти господа — и перехожу къ другимъ дѣламъ.

Нечего вамъ рассказывать мнѣ о томъ, что оба вы, подобно Шамбертену, выигрываете съ лѣтами. Я это и безъ того знаю и съ вашей стороны очень нехорошо дразнить меня виноградной лозой, которую я не могу вкушать. „Жена и дѣти“. — Вамъ знакомъ этотъ національный припѣвъ, излюбленный кассирами, нашей, „сага patria“, обвиняющимися въ расхищеніи, ввѣренныхъ имъ сундуковъ. Такъ вотъ, мнѣ помѣшала прилетѣть къ вамъ къ Красный Рогъ (style empirique: „летите, легкіе зефиры и т. д.) одна изъ безчисленныхъ варьяцій этого всѣмъ извѣстнаго мотива. Осенью мнѣ представлялась возможность посѣтить васъ, но ваша тетка и владыка моей судьбы, Д. Т., услабъ меня на берега Вислы, откуда я только третьяго дня вернулся сюда, на берега Невы, на зимнія квартиры — наконецъ-то! Если бы вы знали, дорогой другъ, до какой степени я жажду писать и какъ досадно мнѣ, что я принужденъ писать совсѣмъ другое, нежели-бы хотѣлось — вещи, быть можетъ и полезныя, но во всякомъ случаѣ чертовски скучныя для такого сѣдовласаго старика, какъ я, котораго пламя поэзіи подчасъ еще охватываетъ своими огненными языками, (стиль 1830-го года). Словомъ, все это мнѣ надоѣло! (современный стиль).

Читали-ли вы въ газетахъ, что вашу „Смерть Іоанна Грознаго“ запретили послѣ нѣсколькихъ представленій въ Одессѣ. „Одесскій Вѣстникъ“ говоритъ объ этомъ распоряженіи, но умалчиваетъ о томъ, откуда оно послѣдовало и по какой причинѣ. Какъ это, такъ и запрещеніе ставить вашего „Федора“ можетъ служить вамъ барометромъ для опредѣленія состоянія атмосферы — пасмурно, пасмурно, пасмурно! За то, нашъ пріятель Б., который, впрочемъ, находился за границей, должно быть, потираетъ себѣ руки отъ удовольствія.

Во вторыхъ, читали-ли вы помѣщенную въ „Русскомъ Вѣстникѣ“ критику Анненкова на „Федора“, и если читали, то что вы о ней скажете? Какъ бы хотѣлось у камельеа обо всемъ этомъ съ вами переговорить!

Въ третьихъ: я замѣчаю, что вашъ добрякъ докторъ внушаетъ вамъ первыя мысли — которыя я, впрочемъ, вполне раздѣляю.

Въ четвертыхъ: успѣхъ „Іоанна“ и принятіе его на всѣхъ сценахъ въ Германіи указываетъ на фактъ, доселѣ мнѣ неизвѣстный, а именно на то, что Германія и тѣ, кто ею правятъ, несравненно просвѣщеннѣе нашихъ диктаторовъ. Оно кажется невѣроятнымъ—но тѣмъ не менѣе это такъ!

Въ пятыхъ: Князь Суворовъ, внукъ дѣда своего, обѣщаль вызвать на поединокъ Ю. Самарина, позволившаго себѣ, въ своей книгѣ: „Окраины Россіи“ выставить всѣ его глупыя дѣйствія. Ю. Самаринъ только что напечаталъ въ газетахъ, что никакого вызова до сего времени не послѣдовало. Что-же должны мы изъ этого заключить?

Въ шестыхъ: обнимаю васъ столь-же крѣпко, какъ и люблю. Передайте графинѣ мое почтеніе. Жена, которую я засталъ несовсѣмъ здоровой, проситъ передать ей тысячу нѣжностей. Оба мы васъ очень любимъ—вы это знаете.

М.

Петербургъ, 21 декабря 1868 г.

Милый другъ, писалъ вамъ вчера, пишу опять сегодня. Надѣюсь, что г-нъ В. дозволить, хотя одному изъ этихъ писемъ, до васъ дойти. Счастливый сей надеждой, продолжаю:

1) Чувства, которыя внушаетъ вамъ г-нъ NN дѣлаютъ вамъ честь. Если чувства эти столь-же тверды въ основаніи, какими кажутся въ проявленіи, то вы, въ этомъ отношеніи, можете поспорить съ нынѣ правящимъ м. вн. дѣлѣ, — который всегда былъ извѣстенъ своею устойчивостью, что вознесло его на верхъ почестей. Если-же, наоборотъ, чувства эти возгораются лишь для того, чтобъ быстро потухнуть подъ влияніемъ старческаго благоразумія, то они могутъ быть уподоблены тому, что испытываетъ г-нъ В. при видѣ своихъ подчиненныхъ. Сей государственный мужъ, сгорая законнымъ желаніемъ дать имъ пинка, до сихъ поръ ограничивается тѣмъ, что говорить имъ грубости, подчиняя, такимъ образомъ, врожденный пылъ высотѣ своего положенія. Во всякомъ случаѣ, дорогой другъ, вы, пользуетесь особенной протекціей въ почтовомъ вѣдомствѣ, чѣмъ и объясняется то, что я аккуратно получаю ваши письма на 9-й день, а вы моихъ вовсе не получаете.

2) Я нисколько не сомнѣваюсь въ томъ, что доктора, щупавшаго вашъ черепъ въ чудномъ городѣ Орлѣ, зовутъ Ф. и что онъ изъ дворянъ Карачевскаго уѣзда. Одинъ мѣстный уроженецъ недавно клялся мнѣ головой своей сестры, что каждый дворянинъ Орловской губерніи, если поразспросить его, окажется нѣмецкаго происхожденія, и притомъ гиппократическаго, а именно, сыномъ внука какаго-нибудь инспектора Врачебной Управы, до которыхъ особенно лакомы здѣшнія богатя невѣсты, умѣющія цѣнить солидные качества въ женихѣ.

3) Я вполне одобряю проектъ подраздѣленія нашего драматическаго репертуара, который вы хотите представить на

разсмотрѣніе нашимъ знаменитымъ руководителямъ. Слѣдовало бы намъ обоимъ серьезно приняться за составленіе этого проэкта—онъ даетъ намъ на вѣки титулъ, „благодѣтельныхъ“, въ которомъ, боюсь, намъ доселѣ отказывали въ перепискѣ III отдѣленія. Предлагаю, напримѣръ: запретить, строго на строго, постановку комедіи Грибоѣдова „Горе отъ ума.“ въ Пошехони, жители которой издавна признаны тупоумными. Въ Казани нельзя допускать представленія пьесы, которая была бы названа: „Казанской Сиротой; если-же пьеса названа будетъ: „Казанскимъ мыломъ“, то, въ видахъ поощренія мѣстной промышленности, слѣдуетъ обязать давать ее на театрѣ, по крайней мѣрѣ разъ въ недѣлю. Опера „Наташа или Волжскіе разбойники“, должна быть строго воспрещена, по всему теченію Волги, дабы не подстрекать прибрежныхъ жителей къ разбою, за то, въ Новгородѣ хорошо-бы было, каждое воскресенье, давать „Иголкинъ, купецъ Новгородскій“, чтобъ поддерживать въ обывателяхъ память о шведскомъ королѣ Карлѣ XII и о Каратыгинѣ 2, который, какъ извѣстно, имѣлъ наибольшей успѣхъ въ роли этого отважнаго монарха. Драму, „Бенвенуто Челлини“ придется выключить изъ репертуара, пока мы находимся въ хорошихъ отношеніяхъ съ Италіей, иначе представители этой страны, заглянувъ какъ-нибудь въ Александровскій театръ и увидавъ своихъ знаменитыхъ предковъ, представленныхъ въ видѣ какихъ-то лакеевъ и кабацкихъ завсегдателей, сочтутъ сіе, пожалуй, поводомъ къ политическому разрыву. Изъ вниманія къ Талейрану (въ Французскому посланнику въ Россіи), надо, разъ навсегда, запретить всѣмъ будущимъ драматическимъ писателямъ, выставлять, въ своихъ произведеніяхъ типы „неискреннихъ людей“, чтобы такимъ образомъ, избѣгнуть возможности намека на знаменитое изреченіе дяди, помянутого посланника: „слово дано человѣку для того, чтобы скрывать свои мысли“. Но если бы Талейрана замѣнилъ Персинья, то запрещеніе это можно снять, а придется слѣдить за тѣмъ, чтобы на Русской сценѣ не появлялся типъ, рагвену“ что, принятое въ букввальномъ смыслѣ слова, исключило-бы изъ нашего репертуара все, написанное не Островскимъ и не Дьяченкоу. Наконецъ, въ видахъ поощренія искусства, слѣдуетъ назначить премію въ 5 тысячъ рублей (на счетъ жалованья Т. и Ф.) за пьесы, распространяющія

здравыя понятія о земледѣліи, на примѣръ для черноземныхъ губерній, за комедію въ 5 актовъ подъ заглавіемъ „Глубокая запашка“, а для нечерноземныхъ, за драму, въ столькихъ-же актахъ и шести картинахъ, озаглавленную „Наземь“. Въ этомъ конкурсѣ должны участвовать всѣ высшіе сановники государства. Такимъ образомъ, гг. Т., П. и В. торжественно докажутъ невѣжественной Россіи, что они призваны ею править, сообразно съ классическимъ правиломъ: „miscere utile dulci“.

4) Съ тѣхъ поръ какъ Щербину начали пичкать іодомъ, здоровье его замѣтно поправилось, вслѣдствіе чего онъ сталъ приносить жертвоприношенія богинѣ любви болѣе часто, чѣмъ бы слѣдовало, по мнѣнію доктора, Rose-en-fleur, или Rosenblum, (какъ вамъ болѣе нравится), который имѣетъ несчастье лечить этого избалованнаго эпикурейца.

5) Фредро окончательно выздоровѣлъ, судя по словамъ Муханова, котораго я видѣлъ въ Варшавѣ. Мухановъ говорилъ мнѣ, что его жена (бывшая m-me Kalergis) очень часто видится съ Фредро въ Баденѣ, гдѣ они теперь оба находятся и что она вполне довольна его настроеніемъ духа, которое опять стало прелестно и даже прелестнѣе прежняго.

6) Получили-ли вы мое философско-юридическое письмо? Да, или нѣтъ? 2 листа in quarto на голубоватой бумагѣ. Да, или нѣтъ?

7) Да предстанетъ передъ вами во снѣ богиня Паеосская въ образѣ г-жи NN.

Б. Марневичъ.

Петербургъ, 15 февраля 1869 г.

Милѣйшій мой Толстой. Сейчасъ получилъ ваше письмо отъ 7-го февраля и не могу вамъ выразить, до какой степени оно меня обрадовало. Представьте себѣ, что ваше долгое молчаніе породило въ головѣ моей нелѣпую мысль, что вы на меня сердитесь за нападки въ послѣднемъ моемъ письмѣ и я такъ себя въ этомъ убѣдилъ, что даже началъ вчера посланіе къ вамъ, въ которомъ, посыпавъ главу пепломъ, собирался принести вамъ настоящее „*mea culpa*“. Сегодня, дорогой другъ, долженъ просить у васъ прощенія за то, что оскорбилъ васъ подобнымъ подозрѣніемъ,—какъ будто вы способны сердиться на друга изъ-за политическихъ разногласій. Разсудку моему, впрочемъ, еще не разъ придется бороться съ подобными (и другими) фантазіями. Между нами будь сказано „*la folle du logis*“ и теперь еще не даетъ мнѣ покоя. Что же дѣлать?—приходится платить ей такимъ образомъ дань за немногія радости, которыя она мнѣ доставляла!

Долженъ вамъ сказать прежде всего, что у меня мурашки бѣгали по спинѣ, когда я читалъ вашу поэму—такъ поразила она меня своимъ колоритомъ и формой. Никогда еще, милый другъ, вы не писали такимъ звучнымъ и образнымъ стихомъ, какимъ написана эта послѣдняя вещь. Со временъ вашей былинны, несомнѣнно видѣнъ большой, очень большой прогрессъ и, такъ какъ вы не страдаете *самомиѣніемъ*, то я позволю себѣ сказать вамъ, что вы приобрѣли „*самость*“ (авторская фizioномія Тургенева) въ недостатѣкъ которой, помнится, васъ нѣкогда упрекалъ Васенька Боткинъ. Не думаю, чтобы старый Зоиль умудрился теперь поставить чужую подпись, вмѣсто вашей, подъ великолѣпной пѣсней о Гаральдѣ, а также и подъ вашей былинной. Продолжайте, продолжайте писать такія же хорошія вещи; чѣмъ больше вы ихъ напишете, тѣмъ

болѣе я порадуюсь и за васъ и за себя, милый другъ, — такъ какъ „я люблю еще стихи (разумѣется хорошіе), говорю это не краснѣя“. Что касается до эпохи, которая васъ вдохновляетъ, то я чувствую къ ней не меньшее влеченіе нежели вы; къ московскому же періоду ни вы, ни я, ни К. (это я могу доказать выдержками изъ его газеты) не питаемъ ни малѣйшей симпатіи. Тѣмъ не менѣе, нельзя отрицать исторію и вотъ въ этомъ-то духѣ мы и будемъ дѣйствовать, Катковъ и я, а также, надѣюсь, и вы. Разница между нами та, что вы, мой другъ, гадливо отъ нее отворачиваетесь, мы же рѣшаемся смотрѣть ей прямо въ лицо и въ ея варварскихъ, если хотите, чертахъ узнаемъ однакоже грубую, но мощную (этого вы не можете отрицать) силу, создавшую 80-ти миллионное государство, опираясь на которое, джентльменъ Александръ I устоялъ противъ цѣлой Европейской коалиціи и вступилъ въ Парижъ съ Луи-ле-Дезире. Благодаря этому Московскому періоду Европа могла быть освобождена отъ „Корсиканскаго чудовища“, а въ болѣе или менѣе близкомъ будущемъ получать свободу несчастные христіане, которыхъ европейская цивилизація до сихъ поръ упорно держитъ подъ магометанскимъ игомъ: между тѣмъ весь блескъ и вся картинность польской свободы, повела лишь къ раздѣлу Польши и къ такому извращенію понятій, что наилучшіе и наиболѣе умные изъ ея сыновъ, гордятся подвигами своихъ отцевъ подъ Сарагоссой, т. е. тѣмъ, что они проливали кровь свою за жалкаго честолюбца и способствовали угнетенію націи, не менѣе славной и рыцарской, нежели они сами. Правда-ли это, или не правда? Если правда, то почему же вы, такому человѣку, какъ Катковъ, ясно отдающему себѣ отчетъ въ своемъ призваніи, вмѣняете въ преступленіе то, что онъ признаетъ огромныя заслуги московскаго періода въ смыслѣ объединенія, а слѣдовательно и величія Россіи. А, разъ, вы признаете за нимъ право цѣнить по достоинству эти заслуги, вы должны согласиться и съ тѣмъ, что всякое историческое прошлое вмѣняетъ въ обязанность послѣдующимъ поколѣніямъ продолжать то-же дѣло и преслѣдовать ту-же цѣль. Этимъ дѣломъ, этой цѣлью для насъ теперь, какъ и во время, „собираателей Русской Земли“, является и будетъ впредь являться лишь одно—это объединеніе государства. Катковъ не что иное, какъ адвокатъ, защитникъ, пред-

ставитель этого принципа, этого національнаго вѣрованія. Въ этомъ вся его сила—сила до такой степени живая, что удержалась вопреки всѣмъ и всему и одна лишь въ состояніи дать странѣ нашей ту цивилизацію, въ недостатокѣ которой вы насъ упрекаете, такъ какъ цивилизація, прежде всего, есть достоиніе народовъ, сплоченныхъ внутри и сильныхъ извнѣ. Вы говорите: „потому что я не хочу истребленія и уничтоженія поляковъ и нѣмцевъ“ и т. д. (въ этотъ разъ я цитирую васъ буквально). Но кто же вамъ проповѣдывалъ подобный крестовый походъ? Вы сами, другъ мой, желая насъ сразить, создаете идолъ Ваала, которому мы никогда не поклонялись. Я увѣренъ, что вы не найдете у Каткова ни одной строки, ни одного слова, взывающаго къ политикѣ террора и крови. Вотъ, что писалъ онъ еще недавно („Москов. Вѣдом.“ № 35), по поводу клеветы, которую польская партія распускаетъ ежедневно на его счетъ: „Хитрые вожаки польской партіи очень хорошо понимаютъ, что для ея дѣла безопасны и *грубый фанатизмъ и татарскія мъры, которыя преслѣдуютъ людей, оставляя въ силѣ принципы*, и пережѣна вывѣсокъ на магазинахъ; они понимаютъ, что *дѣйствительная опасность грозитъ ихъ дѣлу отъ мъръ справедливыхъ и разумныхъ*; которыя направляются *противъ сущности зла, не останавливаясь на наружныхъ признакахъ*“... И это вы называете „постоянно находиться въ заблужденіи!“ Вы ставите въ упрекъ представителю національной идеи, завѣщанной Россіи всѣмъ ея прошлымъ то, что онъ проповѣдуетъ единый законъ, единое управленіе, единый языкъ, на всемъ протяженіи государства и требуетъ отъ каждаго подданнаго этого государства, какого бы ни былъ онъ происхожденія, чтобы онъ считалъ себя, прежде, всего, гражданиномъ Русской Имперіи, а не Польши, или какой нибудь Тегга Baltica, о которой онъ мечтаетъ. Иными словами, онъ требуетъ и проповѣдуетъ лишь то, (ни больше, ни меньше) чего хочетъ и требуетъ Франція, Пруссія, Англія и Италия, словомъ, всякое европейское правительство, чувствующее свою силу и власть надъ подданными. Неужели же вы бы хотѣли, чтобы онъ стоялъ за распаденіе Россіи на 2, на 3, на 1000 частей, подобно тому, что творится въ Австріи, этой искусственной странѣ, основатели которой, были ни что иное, какъ счастливые исватели богатыхъ невѣсть, наслѣдство коихъ

стремится теперь отдѣлиться отъ Австріи, не смотря на всю ловкость моего почтеннаго пріятеля, гр. Бейста. Если подобная будущность васъ не привлекаетъ, то скажите же, на милость, какой политикѣ мы можемъ слѣдовать, кромѣ той, которую завѣщаль намъ все тотъ же безобразный московскій періодъ, а неизбѣжнымъ, необходимымъ послѣдователемъ которой, является Катковъ, все тотъ же Катковъ, въ силу историческаго фатума, управляющаго судьбами міра сего? А вы, мой дорогой поэтъ, вы, который ненавидите „татарщину“ и влюблены во все европейское—развѣ вы не согласны съ тѣмъ что Россіи, чтобы стать Европой, которой вы насъ донимаете, нужна дѣйствительная свобода, существующая въ Европѣ? А развѣ, она нужна, какъ же вы не хотите понять того, что Россія никогда не достигнетъ этой свободы, пока несчастный вопросъ объ иностранныхъ народностяхъ, не будетъ разрѣшенъ въ смыслѣ русской національной идеи, представителемъ которой, опять таки, является ненавистный вамъ Катковъ. Неужели же вы не видите, что злѣйшіе враги русской свободы, тѣ-же поляки и нѣмцы, считающіе насъ монголами и ставящіе насъ въ разрядъ туранцевъ. Они всегда открыто въ этомъ сознавались на словахъ и на бумагѣ. „Свобода въ Россіи, — наша смерть“, говорилъ Визинскій Боткину въ 1863 году, а кн. Чарторижскій, въ это же время, говорилъ Эмилю Жирардену, ратовавшему, въ „Presse“, за свободную Польшу въ свободной Россіи: „для насъ тысячу разъ пріятнѣе казацкіе генералы Николая I—они уничтожили отдѣльныя личности, но не губили идею“. А почитайте-ка, что пишутъ нѣмцы въ своихъ газетахъ (заграничныхъ разумѣется) по поводу того, какъ боятся обитатели Terra Baltica мысли объ „eine allgemeine russische Staatsverfassung“, грозящій поглотить весь „партикуляризмъ“ этихъ провинцій, оставшихся до сихъ поръ нѣмцами, потому именно, что русское правительство не вполне еще освободилось отъ „татарщины“. Въ исторіи встрѣчаются роковые вопросы, милый другъ, съ которыми приходится мириться и принимать ихъ такими, какими создалъ ихъ историческій фатумъ. Поляки вполне логичны въ своемъ нежеланіи допустить „конгрессовку“. Они говорятъ: „Съ такими границами мы не можемъ составить государства; намъ нужна Польша, простирающаяся отъ Данцига до Одессы“, т. е. иными словами, они

хотятъ замѣнить Россію Польшей. Каждый искренній полякъ вамъ скажетъ, что только при такихъ условіяхъ возможно возрожденіе Польши. Каждый искренній балтіецъ, съ своей стороны, сознается вамъ въ томъ, что допускаетъ сліяніе своей родины съ Россіей, лишь при условіи полной автономіи: единый государь и затѣмъ ничего общаго; меченосцы завоевали землю, слѣдовательно, земля эта—нѣмецкая, а туземцы-варвары, обречены на то, чтобъ быть онѣмеченными и поглощенными во всеобщемъ „Deutschthum’ѣ“. Все это, повторяю, совершенно правильно и логично съ польской и нѣмецкой точки зрѣнія; но когда въ одинъ прекрасный день „Deutschthum“ завершитъ свою задачу въ этихъ провинціяхъ, когда вся „terra Baltica“ окажется гораздо болѣе прусской, нежели русской и ускользнетъ изъ-подъ власти русскаго государя, также легко, какъ нѣкогда Курляндія отдѣлилась отъ Польши и отдалась во власть славнаго предка Императора Александра. Такимъ образомъ, наше „европейство“ съ одной стороны и „Deutschthum“ съ другой, могутъ привести къ тому, что мы окажемся отрѣзанными отъ того моря, къ которому всегда тяготѣла Россія и за которое Іоаннъ IV и Петръ I пролили столько русской крови, т. е. мы отодвинемся на 200 лѣтъ назадъ. Не возстановить-ли намъ Польшу въ ея границахъ 1772 г., ради того, чтобы сыны ея перестали насъ считать туранцами? Это было-бы вполнѣ логично съ точки зрѣнія „гуманности“ и „европейства“. Но подписали бы вы, мой дорогой поэтъ, такого рода трактатъ съ Европой? Конечно нѣтъ. Замѣйте, что я не касаюсь ни вопроса объ историческомъ правѣ Польши на провинціи, когда-то ей принадлежавшія, ни условій „партикуляризма“, скорѣе присвоеннаго себѣ баронами и литератами балтійскихъ провинцій, нежели дарованнаго имъ; условій, благодаря которымъ „татарщина“ русскаго правительства допустила этихъ господъ германизировать туземцевъ, къ вящему ущербу Россіи. И вы называете „заблужденіемъ“ то, что считаетъ себя призваннымъ дѣлать К., а именно: говорить во всеуслышанье, что мы не должны стыдиться быть русскими, потому что Россія—та-же Европа; но для того, чтобъ слово это не было пустымъ звукомъ, Россіи надо быть прежде всего Россіей, точно такъ-же, какъ Франція, прежде всего Франція; Италія—Италія и т. д., слѣдовательно, Россія должна прежде всего понять свои инте-

ресы и радѣть о нихъ, вопреки всякимъ постороннимъ соображеніямъ, если таковыя окажутся несомнѣстимыми съ національными интересами, которые должны быть „la prima et ultima ratio“ всякаго достойнаго правительства. Англія не отказывается отъ Ирландіи изъ-за того, что тамъ есть нѣсколько тысячъ феніевъ и поддерживаетъ на этомъ островѣ право: high church“ (англійской церкви), столь ненавистной ирландцамъ-католикамъ. Италія разстрѣливаетъ въ Сициліи приверженцевъ бурбоновъ, а Бисмаркъ считаетъ измѣнниками ганверцевъ, остающихся вѣрными своему, лишенному престола, королю. Россія не можетъ отказаться отъ Балтійскаго моря, если не желаетъ превратиться въ третьестепенное государство; не можетъ также согласиться на существованіе Польши, простирающейся отъ Данцига до Одессы, поэтому, всѣ ея усилія должны быть обращены на обрусѣніе подвластныхъ ей ино-племенниковъ, дабы избѣгнуть въ будущемъ еще большихъ опасностей. И такъ: единые законы, единый языкъ, единое управленіе, какъ въ центрѣ имперіи, такъ и въ окраинахъ,— вотъ цѣль, къ которой должно стремиться. А чтобъ достигнуть этой цѣли, будемъ прежде всего распространять цивилизацію у себя дома, дабы эти, враждебные намъ, подданные русскаго Государя не могли болѣе вичиться нравственнымъ превосходствомъ, которое мы за ними разъ признали, правильно или нѣтъ и передъ которымъ мы, до сихъ поръ, еще считаемъ нужнымъ рабски преклоняться, не смотря на то, что превосходство это весьма сомнительно. Учредимъ у себя настоящую, великую европейскую школу и будемъ считать врагами тѣхъ, кто говоритъ намъ, подобно гр. Кейзерлингу: „Мы, нѣмцы, конечно не признаемъ никакого образованія, кромѣ классическаго, но русскимъ, быть можетъ, нужно другое, я въ этомъ дѣлѣ не судья“. Не будемъ тратить втрое больше денегъ на то, чтобы помогать остзейцамъ становиться нѣмцами на счетъ русской казны,—нежели тратимъ мы на русскія школы. Пусть лучше эти деньги возвращаются туда, откуда мы ихъ беремъ: нашъ родной народъ болѣе въ нихъ нуждается, чѣмъ эти балтійцы, съ которыми ему приходится бороться. Если уже необходимо тратить часть нашихъ кровныхъ денегъ на поляковъ и нѣмцевъ, то позаботимся, по крайней мѣрѣ, о томъ, чтобъ деньги эти шли на образованіе будущихъ русскихъ, а не

прусскихъ или Савсонскихъ гражданъ. Надо отдѣлять религію отъ національности и не собирать въ одно стадо разношерстныхъ овецъ, которыхъ мы до сихъ поръ, благодаря нашей татарщинѣ, отдѣляли отъ себя, помогая имъ тѣмъ самымъ сплотиться между собой. Стыдно вспомнить о томъ, какъ въ 1822 г. отказано было витебскому дворянству, тогда еще совершенно русскому, въ правѣ молиться по русски въ своихъ католическихъ церквахъ. Не надо забывать, что Европа насъ ненавидитъ, но въ то-же время и боится насъ, боится болѣе всего того, чтобъ мы не росли и не развивались, такъ какъ, если мы будемъ сильны и цивилизованы, то слово наше будетъ закономъ для Европы. Поэтому, мы должны остерегаться ея похвалъ — ей будутъ улыбаться только наши промахи — и не обращать вниманія на ея порицанія и проклятія, которыя будутъ служить лишь доказательствомъ того, что мы избрали вѣрный путь, долженствующій привести насъ къ славному и счастливому будущему. Вотъ что говоритъ К., мой милый другъ, и если вы это называете „находиться постоянно въ заблужденіи“, то, признаюсь — на васъ трудно угодить и я не могу вамъ выразить, до какой степени я сожалею о томъ, что вы относитесь съ предвзятой мыслью къ такому выдающемуся по уму и высокой образованности человѣку, какъ К., обвиняя его въ какихъ-то наклонностяхъ къ обскурантизму и насилію, совершенно несвойственныхъ его характеру и не совмѣстимыхъ съ его мягкимъ и любящимъ, совершенно женскимъ сердцемъ. Сознаться откровенно въ томъ, что вы никогда не читаете того, что онъ пишетъ. Если же вамъ и случается нечаянно пробѣжать глазами которую нибудь изъ его статей, то вы никогда не даете себѣ труда прослѣдить его мысль до конца и вникнуть въ сокровенный смыслъ ея. Это вы, другъ мой, благодаря вымысламъ разныхъ господъ, которымъ вы вѣрите на слово и которыхъ К. никогда и въ глаза не видалъ — создаете какой-то идолъ Ваала коему онъ, будто-бы, поклоняется. Дождусь-ли я отъ васъ болѣе справедливой и правильной оцѣнки?

Въ вопросѣ о Катковѣ я не уступлю вамъ ни на шагъ, за то я, съ должнымъ смиреніемъ принимаю ваше замѣчаніе, относительно нарисованнаго мною портрета и вполне сознаюсь въ томъ, что поступилъ нехорошо — не потому чтобы NN этого не заслуживалъ, а просто изъ уваженія къ самому себѣ.

Если бы я успѣлъ тогда перечестъ то, что написалъ подѣ впечатлѣніемъ слышаннаго мною разсказа, то увѣряю васъ, что я тутъ же все бы вычеркнулъ, но мнѣ представился удобный случай для отправкѣ своихъ листовъ и я торопился, боясь упустить его. Когда же мнѣ вернули мою статью уже напечатанною, признаюсь, мнѣ стало стыдно и я смиренно принимаю вашъ выговоръ и благодарю васъ за то, что вы не поцеремонились высказать мнѣ свое мнѣніе.

Соллогубъ здѣсь, и все тотъ же. Заставилъ меня играть въ одной изъ его французскихъ пьесъ и, мало того, сегодня прибѣжалъ ко мнѣ, захвачившись, предложить мнѣ взять на себя роль лѣтописца Нестора въ прологѣ съ живыми картинами, который онъ ставитъ въ Артистическомъ клубѣ. Будетъ представлена пещера, гдѣ Несторъ, по случаю 19 февраля, прочтетъ монологъ, перефразированный изъ пушкинскаго: „Еще одно, послѣднее сказанье“; въ монологѣ перечисляются всѣ реформы нынѣшняго царствованія. Покровитель русскихъ, Архангелъ Михаилъ, котораго будетъ изображать хорошенькая женщина, сойдетъ съ неба, специально для того, чтобъ давать ему реплику и затѣмъ все это завершится символическими картинами, при электрическомъ освѣщеніи. „Вы увидите“, говорилъ Соллогубъ, „это будетъ великолѣпно; я увѣренъ, что вездѣ захотятъ повторить представленіе, при дворѣ“...

„Почему я и отказываюсь отъ этой роли“, отвѣчалъ я ему. Отвѣтъ этотъ его сильно озадачилъ и онъ прямо отъ меня побѣждалъ въ актеру Васильеву предлагать ему роль своего Нестора. Леві поручены куплеты, которые долженъ пѣть св. отецъ.

Господь съ вами, милый, передайте мой нижайшій поклонъ графинѣ.

Б. М.

Весьма возможно, что я отправлю въ вамъ Щербину, котораго доктора гонять отсюда. Кажется, горло его серьезно поражено.

27 февраля. Петербургъ. Караванная, д. Шиловской.

Милѣйшій Толстой!

Во первыхъ: новый вариантъ стиховъ „l'impru et fier éroux“, по моему гораздо хуже первоначальнаго перевода. Я тутъ не нахожу прелестнаго стиха: „вздыбась, изловчилъ бодливыя рога“, который вы напрасно выкинули: Во вторыхъ: посылаю только что полученный фельетонъ „Вѣсти“, который вамъ, я думаю, не безъинтересно будетъ прочесть. Въ третьихъ: будь у меня малѣйшая склонность къ донжуанству, я конечно принялъ бы на свой счетъ частицу того успѣха, которымъ пользуюсь у болѣе или менѣе грамотныхъ Петербургскихъ красавицъ, читая имъ вашего „Ивана Грознаго“. Безъ ложной скромности, я долженъ отдать себѣ справедливость, что читаю его превосходно. Послѣ 5-го, 6-го чтенія, я, такъ сказать, сроднился съ вашимъ произведеніемъ, нашель въ немъ отгѣнки, о которыхъ вы сами, быть можетъ, не думали. Словомъ, я вполне доволенъ и собой и вами. Такъ-то! Въ четвертыхъ: ваша драма, въ настоящую минуту, составляетъ почти событіе. „Отечественныя записки“ приобрѣли лишнюю сотню подписчиковъ въ одномъ Петербургѣ, благодаря этому произведенію, которое всякій стремится прочесть. Достоинства его неоспоримы. Самые ярые демократы и нигилисты принуждены имъ заниматься—его не обойдешь молчаніемъ и не поднимешь на смѣхъ, какъ это сдѣлали съ „Серебрянымъ“. Въ „Петербургскихъ Вѣдомостяхъ“ появился какой-то дрянъ фельетонъ (я впрочемъ не читалъ его), въ которомъ васъ называютъ аристократомъ за то, разумѣется, что схимникъ высчитываетъ Іоанну всѣхъ бояръ и воеводъ, казенныхъ имъ; фельетонистъ старается увѣрить публику, что этотъ милый палачъ дѣйствовалъ въ пользу демократиче-

свой и социальной республики. Но теперь уже прошли те времена когда гг. Ч. и Д. терроризировали своих невѣжественных читателей, теперь никто даже и не знает, что пишется въ „Современникѣ“ и въ „Русскомъ Словѣ“, (которое только что запретили на 5 мѣсяцевъ, послѣ 3-го предостереженія). Въ особенности лестно для васъ то, что вашимъ произведеніемъ болѣе всего восхищаются люди, избравшіе своей спеціальностью русскую исторію, какъ напримѣръ Костомаровъ и Мельниковъ. Строгіе критики указываютъ лишь на нѣкоторые археологическіе промахи и на анахронизмы языка, изъ которыхъ главные, если не ошибаюсь, слова Бѣльскаго, „сѣстри, шуть“ и отвѣтъ шута, въ которомъ повторяется тотъ-же глаголѣ. И дѣйствительно, глаголѣ этотъ, въ данномъ смыслѣ, едва-ли принадлежитъ къ выраженіямъ, употреблявшимся въ Россіи въ XVI вѣка. Не припомню теперь нѣкоторыхъ другихъ, проскользнувшихъ у васъ, анахроническихъ „lapsus linguae“, на которые мнѣ указывали и которые требовали бы исправленія. Мельниковъ замѣчаетъ еще одну ошибку, сдѣланную вами, по отношенію къ этикету, существовавшему при дворѣ Русскихъ царей. Вашъ Іоаннъ приказываетъ Бѣльскому сѣсть, чтобы играть съ нимъ шахматы; между тѣмъ, какъ говоритъ Мельниковъ, не только Іоанну, но и самому кроткому изъ Русскихъ царей, не могло придти въ голову пригласить кого-бы то ни было сѣсть. Бояре садились въ присутствіи царей исключительно только въ двухъ случаяхъ: за трапезой и въ думѣ. Что касается до построения драмы, то многие вамъ ставятъ въ укоръ шумное появленіе скомороховъ въ минуту смерти Іоанна. Въ этомъ видятъ, съ вашей стороны, желаніе достигнуть театральнаго эффекта à la Victor Hugo. Такіе эффекты бывають иногда неопѣннены съ точки зрѣнія сценическаго искусства, но они совершенно неумѣстны въ такой серьезной драмѣ какъ ваша „Смерть Іоанна Грознаго“. За то всѣ, безъ исключенія, цѣнятъ по достоинству глубокой психологической анализъ характера вашего героя. Тутъ масса оттѣнковъ, необыкновенное мастерство въ расположеніи свѣта и тѣни; тутъ видно врожденное величіе, проявляющееся, вопреки всѣмъ слабостямъ природы, деморализованной долгой привычкой къ тираніи; непрестанная борьба души, возмущенной собственной немощью, бессильная злоба, жалкая мелочность и все это сливается въ

одинъ живой и сильный образъ. Видишь воочію и слышишь вашего Іоанна, какъ онъ, дрожа отъ гнѣва, въ минуту, когда готово погибнуть государство, приказываетъ:

„Молебны

„Побѣдные служить по всѣмъ церквамъ“.

„Еще не много и это было бы гениально“, сказалъ, мнѣ кто-то, говоря объ этомъ добросовѣстномъ и правдивомъ трудѣ. Всѣ восхищаются языкомъ драмы, одинъ лишь Тургеневъ, (котораго я видѣлъ весною) предпочитаетъ языкъ Островскаго. Онъ находитъ, что, стихъ автора „Воеводы“ течетъ какъ какой-то мягкій ручей и что зутко и сладко щекоцетъ его этотъ стихъ словно льется ему въ грудь эта безконечная и сиропая русская волна“ — съ чѣмъ я его и поздравляю. (Знаете-ли вы, между прочимъ, что Тургеневъ пишетъ новый романъ?). Вчера я видѣлъ гр-ню Борхъ, которая мнѣ говорила, что вы хотѣли бы видѣть вашу драму сыгранной втеченіи будущаго сезона. Я ей отвѣтилъ, что вы, дѣйствительно, этого желаете, но что едва-ли вы согласитесь на безцеремонные урѣзки, которые цензура неприминетъ сдѣлать въ вашей пьесѣ и что придется, безъ сомнѣнія, выдержать борьбу, дабы достигнуть того, чтобы она была представлена въ цѣлости. Долженъ сказать вамъ, по этому случаю, мой дорогой Толстой, что вы не смѣете сомнѣваться въ моей готовности употребить все свое рвеніе и всѣ средства, находящіяся въ моихъ рукахъ, на то, чтобы помочь вамъ въ этой борьбѣ. Боюсь, тѣмъ не менѣе, что мы встрѣтимъ непреодолимая препятствія по поводу *синодиковъ*, къ которымъ поповская партія, съ Шеншинимъ во главѣ, отнесется точно такъ-же какъ, вѣроятно, отнеслась въ свое время папская партія къ деклараціи Лютера въ Вормсѣ. Остальное пройдетъ безъ особенныхъ затрудненій? Что касается до покровительства свыше, то мы едва ли можемъ особенно на него рассчитывать, судя по тому, откуда теперь дуетъ вѣтеръ. Можетъ случиться и то, что пьесу запретятъ, послѣ нѣсколькихъ представленій. Не надо себя обманывать — чѣмъ больше она будетъ имѣть успѣха, тѣмъ болѣе рискуетъ подвергнуться этой участи. Не будемъ, однако, предаваться слишкомъ мрачнымъ предчувствіямъ; поговоримъ лучше о томъ, какъ намъ обставить пьесу. Прежде всего, если мы хотимъ, чтобы по-

становка ея была, мало-мальски, прилична, то совершенно немислимо ограничиться составомъ Александринской труппы. За исключеніемъ Самойлова, всѣ актеры такъ плохи, такъ испорчены безобразнымъ современнымъ репертуаромъ, разными: „Противъ теченія“, „Отрѣзанные Ломти“ и т. п., что ни одинъ изъ нихъ не способенъ говорить строгимъ языкомъ серьезнаго произведенія, или прочесть стихи сколько нибудь сносно. „Недавно давали „Дмитрій Самозванецъ“ Чаева, драматическую хронику (произведеніе, не лишенное достоинствъ), просто жалко было смотрѣть,—и какая мизерная постановка!.. Дѣло другое, если вамъ удастся соединить силы русскихъ артистовъ обѣихъ столицъ. Тогда Самойловъ игралъ бы Іоанна, Садовскій — Захарына, Шумскій — Годунова, (и былъ бы плохъ), Самаринъ — Сидцаго, Зубровъ, здѣшній актеръ — Шуйскаго. (Онъ до нѣкоторой степени понялъ эту роль и былъ недурень въ драмѣ Чаева, въ особенности, въ нѣкоторыхъ мѣстахъ. Въ общемъ, конечно, можно желать лучшаго исполненія). Роль Битяговскаго можно было бы дать Петербургскому Бурдину; роль схимника — Московскому Степанову и т. д. въ томъ же духѣ. Впрочемъ, даже и такое распредѣленіе ролей далеко не отвѣчаетъ всѣмъ требованіямъ. Хуже всего то, что наши артисты страдаютъ тою же нравственною болѣзью, какъ и всѣ прочіе актеры иныхъ сферъ и иной дѣятельности — именно, полнымъ отсутствіемъ нравственной дисциплины. Всѣ они, болѣе или менѣе, хороши, или дурны, по милости Божьей, а не по какой другой причинѣ, такъ какъ никто ими не руководитъ и не служитъ имъ авторитетомъ. Драматическіе писатели еле-еле допускаются на репетиціи своихъ произведеній и мнѣніемъ ихъ столько же дорожатъ, сколько Телемакъ дорожить совѣтами Ментора. Намъ придется не мало поработать, чтобъ заставить актеровъ признать компетентность нашихъ совѣтовъ. авторитетъ же нашъ они едва-ли когда нибудь признаютъ. (Посмотрите, мой дорогой Толстой, съ какимъ восторгомъ я принимаю на себя роль вашего Полукса-Добчинскаго). Помимо всего этого, придется еще очень много бороться, чтобъ добиться мало-мальски приличной постановки. Такъ какъ Александринскій театръ, единственный изъ всѣхъ императорскихъ театровъ, не приносящій убытку, то административная логика заключила изъ этого, что можно, и даже слѣдуетъ, ни-

чего для него не дѣлать. Порѣшивши такимъ образомъ, дирекція, конечно, предпочтетъ поставить новую оперу, — (постановка которой, будетъ ей стоить 50 тысячъ рублей), — тому, чтобъ пожертвовать 3 т. рублей на костюмы въ вашемъ „Іоаннѣ Грозномъ“ и откажетъ вамъ въ нихъ потому именно, что эти 50 тыс. она никогда не вернетъ, тогда какъ ваша драма покроетъ всѣ издержки послѣ третьяго представленія! Какъ это ни кажется смѣшно, могу васъ увѣрить, что все это истинная правда и я рѣшительно не могу себѣ представить на какія чудеса вы рассчитываете. Развѣ, что, получивъ Аароновъ жезлъ изъ рукъ кардинала Антонелли, вы думаете извлечь живую воду для всѣхъ насъ, изъ нѣдръ скалы, хранящей до сихъ поръ свои сокровища лишь для чиновника и Странiero, именуемаго дирекціей императорскихъ театровъ. Вчера я говорилъ графу Борху о необходимыхъ издержкахъ для постановки „Грознаго“ Онъ поморщился говоря, что и такъ уже далеко перешелъ за предѣлы бюджета Александринскаго театра, благодаря постановкѣ въ прошедшій сезонъ двухъ или трехъ историческихъ пьесъ. Въ всякомъ случаѣ, не будемъ заранѣе приходить въ отчаяніе „Tempora mutantur“, у насъ въ особенности, и появленіе золотого дождя Данаи, столь-же возможно, какъ и безусловное запрещеніе давать „Іоанна Грознаго“.

Феофилъ Толстой, большой поклонникъ вашей драмы, сдѣлалъ мнѣ по ея поводу одно весьма справедливое замѣчаніе. Онъ говоритъ, что съ точки зрѣнія сценическаго искусства, сцена схимника, идущая вслѣдъ за сценой синодиковъ, есть плеоназмъ „bis in idem“, который непременно охладитъ впечатлѣніе второй изъ этихъ двухъ сценъ, т. е. той, въ которой является схимникъ. По его мнѣнію, (и я почти что съ нимъ согласенъ), цензура окажетъ хорошую услугу автору, наложивъ свое veto на синодики и тѣмъ лишь поможетъ успѣху драмы. Ф. Т. замѣтилъ еще, совершенно правильно, что слѣдовало бы сократить, елико возможно, сцену скомороховъ, ибо, если они будутъ пѣть два куплета, въ 4 стиха каждый, раскъ непременно расхохочется, и этотъ смѣхъ въ самый патетическій моментъ можетъ повредить успѣху всей пьесы. Примите это къ свѣдѣнію, мой дорогой другъ.

Можно было бы обратиться къ какому нибудь композитору съ просьбой написать музыку для антрактовъ, но въ кому именно? По моему, слѣдовало бы это поручить Villebois (русскій Вильбуа) написавшему музыку для Псковитянки Мея (ее вскорѣ будутъ ставить). Онъ, конечно, не Бетховенъ, но, мнѣ кажется, что у него въ музыкѣ есть настоящее русское чувство, что и требуется для нашей драмы. Кстати о Псковитянкѣ: Самойловъ говорить, что пьеса должна служить ему школой для будущей игры въ вашемъ „Грозномъ“ и что онъ не рѣшится выступить въ роли вашего „Іоанна“ не испробовавъ себя предварительно въ молодомъ Іоаннѣ Мея. „И себя и публику надо приготовить въ колоссальному Іоанну гр. Толстого“, — говорить онъ, „а пока я самъ себѣ еще не могу отдать отчета въ томъ — вынесу-ли я эту роль на своихъ плечахъ“. Къ сожалѣнію, въ „Псковитянкѣ“ Мея (третье дѣйствіе которой великолѣпно, тогда какъ общее настроеніе драмы совершенно неудалось), Іоаннъ представленъ съ точки зрѣнія демократической школы и совершенно невѣрно понятъ. Слишкомъ просвѣчиваетъ субъективность автора. Если Самойловъ, который далеко не гений и даже не особенно образованный человѣкъ, благодаря какому нибудь постороннему вліянію, пойметъ эту роль въ духѣ вышесказаннаго, онъ исковеркаетъ намъ нашего Іоанна, чтобы остаться вѣрнымъ типу созданному имъ въ „Псковитянкѣ“. Впрочемъ, поживемъ. увидимъ“.

Въ пятыхъ: Нѣтъ, милѣйшій мой Толстой, нѣтъ, — ни я, ни Боткинъ не состарѣлись и не далѣе какъ вчера, въ сельскохозяйственномъ (по просту, въ картофельномъ) клубѣ, у насъ на тарелкѣ простылъ превкусный рагу, пока мы угощали другъ друга стихами изъ Фета, къ великому удивленію нашихъ положительныхъ и произайческихъ сосѣдей. Нѣтъ, милый другъ, нѣтъ, я все еще люблю ихъ:

«Розу, бабочку, лучъ солнца,
«Вечернюю звѣзду и соловья».

И боговъ Греціи и Шиллера болѣе всего: мнѣ даже кажется, что, по мѣрѣ того, какъ день мой клонится къ завату, по мѣрѣ того, какъ сынъ мой растетъ и развивается — я люблю ихъ все полнѣе и глубже. Мнѣ кажется, что всѣ грезы, всѣ стремленія моей юности вновь оживаютъ для того, чтобы я могъ передать эти сокровища этому маленькому существу, этому

„alter ego“, призванному жить при болѣе счастливыхъ условіяхъ, нежели мы. Благодарю Бога за то, что я остался молодъ сердцемъ и сохранилъ до сихъ поръ всѣ свои вѣрованія. Мы переживаемъ трудное время, но я счастливъ; что дожилъ до него, такъ какъ заря свободы уже занимается и вскорѣ погаснетъ солнце и все освѣтитъ. Въ этомъ нельзя сомнѣваться, глядя на ту внутреннюю работу, которая происходитъ теперь у насъ въ Россіи. Когда подумаешь о томъ, какъ далеко ушли мы отъ временъ сатурналій Герцена и Чернышевскаго, нельзя не удивляться политическому чутью нашего народа и его относительной зрѣлости. Не стану распространяться объ этомъ предметѣ въ тѣсныхъ рамкахъ письма, тѣмъ болѣе, что боюсь вамъ надоесть. Я мечтаю о томъ времени, когда мнѣ удастся побесѣдовать съ вами объ этомъ, на терассѣ въ „пустынеѣ“. Для всѣхъ вашихъ друзей будетъ истиннымъ праздникомъ возвращеніе ваше въ Россію, т. е. въ Пустынку, хотѣлъ я сказать, къ которой я чувствую настоящее обожаніе, какъ и всѣ, впрочемъ; намъ пришлось провести тамъ нѣсколько веселыхъ и спокойныхъ мѣсяцевъ. Вамъ придется, мой дорогой Толстой, услышать болѣе политическихъ споровъ, нежели эстетическихъ разговоровъ. Что-же дѣлать? мы не даромъ дѣти своего вѣка и своего отечества, настоящее время слишкомъ полно серьезныхъ заботъ, чтобъ можно было позволить головѣ отдыхать въ сферѣ болѣе отвлеченныхъ и свѣтлыхъ мыслей.

Алексѣй Бобринскій счастливъ какъ триумфаторъ въ счастливые дни Рима. Онъ собираетъ подарить Россіи Поземельный Банкъ, основанный на взаимномъ кредитѣ. Инициатива этой патріотической мысли принадлежитъ ему всецѣло: онъ написалъ уставъ, составилъ кружокъ изъ 9 лицъ, принадлежащихъ частью къ нашему классу, частью къ купечеству, которые подписались на сумму 1,300,000 въ видѣ основнаго капитала. Мысль эта вполне одобрена Государемъ, который горячо хвалилъ ее своимъ министрамъ и выразилъ, по этому поводу, Бобринскому самую живую благодарность. „Это дѣло“, сказалъ Онъ, „вполнѣ достойно дворянства и поможетъ ему заслужить уваженіе всей страны и т. д.“. Проектъ уже представленъ на разсмотрѣніе министра финансовъ и мы надѣемся, что его вскорѣ утвердятъ, если только не подуетъ противный вѣтеръ и не опрокинетъ корабль прежде, чѣмъ онъ достигнетъ пристани.

Спасибо вамъ, любезный Толстой, за всѣ подробности вашего пребыванія въ вѣчномъ городѣ. Я не умру, не увидавъ его, не повторивъ среди развалинъ Капитолія восторженный возгласъ, вырвавшійся у Горація въ „*Carmen Seculare*“:

•Nihil possis urbe Roma
Visere majus!

Стихи, ласкавшіе мой слухъ и мое воображеніе въ 18 лѣтъ, наравнѣ съ знаменитымъ стихомъ Пушкина:

•Чужихъ небесъ любовникъ безпокойный»,

которымъ я вамъ когда-то порядочно надоѣдалъ, какъ вы вѣроятно помните.

Жена моя поручила передать графинѣ тысячу сердечныхъ привѣтствій и вамъ дружески пожать руку. Вашъ крестникъ, который обращается весьма непочтительно съ своимъ законнымъ отцемъ, свидѣтельствуетъ крестному свое почтеніе. Поцѣлуйте, пожалуйста, за меня добрую, бѣлую руку графини и передайте M-elle Sophie и Миссъ Фрезеръ, насколько я тронутъ ихъ доброй памятью обо мнѣ. Нечего вамъ говорить, надѣюсь, что мы постоянно думаемъ и говоримъ о васъ съ женой и съ общими нашими друзьями. Когда мы сходимся съ Бобринскимъ, то постоянно вспоминаемъ о васъ и вздыхаемъ о томъ, что васъ нѣтъ, тогда какъ вы могли быть съ нами, или *vice versa*. Господь съ вами, милый мой.

Б. Маревичъ.

Орловъ-Давыдовъ избранъ въ Петербургскіе предводители дворянства и утвержденъ, не смотря на то, что избраніе его хотѣли представить въ высшихъ сферахъ, какъ враждебную демонстрацію.

Крузе вамъ кланяется. Знаете-ли вы, что онъ предсѣдатель здѣшней управы?

Б. М.

С.-Петербургъ. 17 апрѣля 1869 г.

Дорогой Толстой, я въ долгу передъ вами, цѣлую вѣчность не писалъ вамъ, и меня до такой степени тянетъ перемолвиться съ вами словечкомъ, что я рѣшаюсь на минуту оторваться отъ работы, въ которую погруженъ вотъ уже нѣсколько дней... пишу воспоминанія о бѣдномъ Щербинѣ, и мнѣ хотѣлось бы напечатать ихъ въ будущемъ номерѣ „Русск. Вѣстника“. Вы, вѣроятно, уже знаете по газетамъ, что нашего бѣднаго друга не стало. Въ воскресенье мы похоронили его въ Александроневской лаврѣ, согласно выраженному имъ при жизни желанію. Онъ тамъ покоится въ хорошемъ сообществѣ, между артистами и литераторами; рядомъ съ нимъ лежитъ Даргомыжскій, невдалекѣ Крыловъ и Гнѣдичъ; Глинка тоже тутъ, и еще немало другихъ знаменитыхъ или, по крайней мѣрѣ, извѣстныхъ именъ можно здѣсь прочесть. Не сумѣю передать вамъ, какое выраженіе горечи лежало на его увядшемъ и желчномъ лицѣ. Онъ умеръ почти мгновенно, а между тѣмъ цѣлый міръ отчаянія долженъ былъ пронестись въ эту минуту въ его „minds eye“*) (какъ говоритъ Гамлетъ)—судя по угрюмому отпечатку, который сохранили его черты. Я видѣлъ Гоголя два часа спустя послѣ его смерти; помню, я тогда оторваться не могъ отъ этого лица, грубаго, даже пошлаго при жизни, и совершенно преобразившагося послѣ смерти—яснаго, спокойнаго и прекраснаго. Неужели же это потому, что Гоголь *сгровалязъ*, а этотъ?... Доктора предполагаютъ, что у него въ горлѣ былъ полиппъ, который его и задушилъ. Что вѣрно, такъ это то, что смерть его была почти самоубійствомъ. Физическая лѣнь, приковывавшая его къ тѣсной и душной квартирѣ, недостатокъ свѣжаго воздуха—вотъ что породило болѣзнь и что помогало ей разви-

*) Умственныхъ глазахъ.

ваться. Онъ отказался уѣхать изъ Петербурга въ болѣе теплый климатъ, отказался, также чисто изъ малодушія, и отъ операціи трахеотоміи, (т. е. вставленія въ гортань трубочки, искусственно замѣняющей органъ дыханія)—и это, по мнѣнію всѣхъ докторовъ, ускорило развязку. Если бы онъ рѣшился на операцію, то могъ бы, подобно многимъ другимъ, жить долгіе годы съ этой искусственной гортанью, даже въ томъ случаѣ, если бы не удалось вырѣзать у него полипъ. Какъ бы то ни было, это большая потеря для всѣхъ насъ, любившихъ его, а также и для дѣла народнаго образованія, которому онъ могъ бы принести еще не малую долю пользы. Долгая нищета, въ которой онъ провелъ большую часть жизни, сдѣлала то, что онъ слишкомъ беспокоился о своемъ будущемъ. Его смерть огорчила меня болѣе, нежели я ожидалъ. Это былъ вполне честный человекъ, заботившійся о просвѣщеніи своего отечества, и разумно понимавшій, въ чемъ состоитъ истинная цѣль и задача просвѣщенія. Я видѣлъ его въ послѣдній разъ, когда носилъ ему рѣчь, произнесенную вами въ Одессѣ. Онъ былъ очень веселъ и послѣ первыхъ словъ пріветствія, спросилъ меня: читалъ ли я о томъ, какъ сочувственно встрѣтили васъ одесситы, и т. д.—„Вотъ его рѣчь“, отвѣтилъ я.—„Читалъ“, сказалъ онъ, „я получаю „Одесскую газету“.—„А что вы объ этомъ скажете?“ спросилъ я его, указывая на тостъ, провозглашенный вами: „за всѣхъ вѣрнопопуданныхъ Е. И. В. *какой бы они ни были національности!*“—„Это долженъ быть *larsus linguae*“, воскликнулъ онъ, „онъ, вѣроятно, хотѣлъ сказать: какаго бы *происхожденія* они ни были, разныхъ національностей въ могущественномъ государствѣ допустить нельзя“.—„Совсѣмъ нѣтъ“, возразилъ я въ свою очередь“, онъ хотѣлъ сказать именно то, что сказалъ, объ этомъ онъ мнѣ пишетъ совершенно ясно, и даже надѣется, что будетъ имѣть, случай еще разъ высказаться въ этомъ смыслѣ“.—„Боже сохрани“, вырвалось у Щербины, „графъ—такая благородная, всѣми уважаемая личность, что надо ему помѣшать себя компрометировать, и другихъ въ соблазнъ приводить“.—Я повторяю здѣсь дословно все то, что онъ мнѣ говорилъ; надѣюсь, вы повѣрите мнѣ на слово, такъ какъ Щербины уже нѣтъ, чтобы при случаѣ вамъ это подтвердить. Въ его словахъ не было, впрочемъ, ничего необыкновеннаго или оригинальнаго, онъ

только выразилъ то чувство, которое долженъ испытывать всякій здравомыслящій человекъ, не увлекающійся великодушными порывами сердца, которые, хотя и симпатичны, сами по себѣ, но ведутъ въ непоправимымъ ошибкамъ, пагубнымъ даже для тѣхъ, чьи интересы имѣлись въ виду. Допустивъ существованіе польской національности, и позволивъ Черторижскому дѣйствовать въ этомъ направленіи, Александръ I создалъ намъ ярыхъ враговъ изъ тѣхъ самыхъ людей, кои, въ царствованіе знаменитой его бабки, считали русскихъ своими спасителями и охотно съ ними братались (прочтите записки Вигеля, относящіяся къ началу нынѣшняго столѣтія). Недозволеніе, въ 1821 году, витебскому дворянству, тогда еще вполнѣ русскому, хотя и католическому, молиться по русски въ своихъ церквяхъ, а равно и многія другія, тому подобныя, мѣры, исторгнутыя у императора Николая его министрами, дѣйствовавшими такъ либо по недалновидности, либо изъ какихъ нибудь корыстныхъ побужденій, повели къ ополяченію края въ царствованіе монарха, котораго никто, кажется, не упрекнетъ въ полонофильствѣ или въ мягкости. Между тѣмъ, во времена владычества Польши, этотъ же самый край считалъ себя совершенно русскимъ, ненавидѣлъ своихъ притѣснителей и мечталъ о соединеніи съ начальной отчизной, горячимъ выразителемъ каковыхъ стремленій и явился архіепископъ Конисскій. Не говорю уже о балтійскихъ провинціяхъ, гдѣ незначительное нѣмецкое меньшинство навязываетъ свою *національность* народу, нежелающему имѣть съ нимъ ничего общаго, — и сажаетъ въ тюрьму тавихъ людей, какъ Безбардисъ и Вальдемаръ, (этого я знаю лично) за то, что они подали мысль объ адресѣ, который лифляндскіе латыши послали государю въ 1863 году, по случаю польскаго возстанія; въ этомъ адресѣ латыши выражали свое желаніе составлять съ русскими одну семью. А вы провозглашаете тосты за процвѣтаніе этихъ національностей! Остается предположить, что вы желаете для своего отечества — судьбы Австріи — иначе я не могу понять вашего символа вѣры. Слово *національность* сопряжено съ нѣкоторыми условіями, безъ которыхъ оно — лишь пустой звукъ. Дѣйствительная національность предполагаетъ непременно свободное развитіе внутреннихъ силъ, свободное стремленіе къ собственному идеалу, полную автономію, мѣстныя учрежденія, *національное* правитель-

ство. Личная унія (т. е. въ лицѣ одного и того же монарха) нѣсколькихъ государствъ чуждыхъ и часто даже враждебныхъ другъ другу, представляетъ собой уже устарѣлую форму правленія, возможную въ средніе вѣка, но совершенно неподходящую въ условіямъ современной исторіи. То, что происходитъ теперь въ Австріи, достаточно, кажется, знаменательно, и мнѣ нечего указывать вамъ на тѣ заключенія, которыя можно изъ этого вывести. Всѣ эти, столь различныя народности, тянутъ каждая въ свою сторону, и стремятся избавиться другъ отъ друга. Земли короны св. Венцеслава домогаются также правъ, какія уже получены Венгріей, а въ землѣ великаго Казимира мечтаютъ о томъ, чтобы добиться отъ колеблющагося Вѣнскаго правительства, — „*fiat Polonia*“, вопреки тремъ милліонамъ русскихъ, которыхъ поляки почему-то считаютъ себѣ подчиненными. При такихъ условіяхъ, распаденіе австрійской имперіи на нѣсколько свободныхъ и независимыхъ отъ Вѣны государствъ, есть не болѣе, какъ вопросъ времени, никто въ Европѣ не сомнѣвается въ этомъ, даже и гр. Бейстъ, хотя онъ бѣдный, старается всѣми силами отдалить роковую минуту. Отъ этого же до низложенія габсбургскаго дома, каждымъ изъ этихъ государствъ по очереди — одинъ лишь шагъ; развѣ только добрѣйшій Францъ-Іосифъ захочетъ послѣдовать примѣру нашихъ помѣщиковъ многихъ губерній, которые довольствуются тѣмъ, что получаютъ желаемый оброкъ съ каждой изъ своихъ деревень, и проживаютъ его въ Парижѣ, или другихъ мѣстахъ. Въ такомъ случаѣ, Францъ-Іосифъ, король венгерскій, король Богемскій, эрцгерцогъ австрійскій, великій князь людомірскій и т. д., и т. д., — получалъ бы отъ каждаго изъ этихъ государствъ небольшую ренту, номинально считаясь ихъ монархомъ, и могъ бы позволить себѣ роскошь ежедневнаго ужина съ хорошенькими женщинами въ *Maison d'Or*, или у *Vachette*. Право ему не на что было-бы жаловаться; но вопросъ не въ этомъ. Дѣло въ томъ, что каждая *національность*, если только потворствовать ея инстинктамъ, непременно будетъ стремиться, сначала къ автономіи, а затѣмъ и къ полной независимости. Пруссія и Франція никогда не признавали и тѣни чужой имъ національности, какаго бы ни были происхожденія народности, подвластныя имъ, и настолько сзумѣли ассимилировать себѣ этихъ иностранцевъ, что эльзасецъ бѣ-

сится, если вы случайно примите его за нѣмца, а по ту сторону Калиша, каждый польскій мужикъ, подданный Е. В. короля Вильгельма — непременно говорятъ по нѣмецки (въ этомъ я имѣлъ случай убѣдиться лично). Франція и Пруссія, расширившія свои границы посредствомъ завоеваній, и, такъ сказать, поглотившія различныя народности, чуждыя имъ по происхожденію — являются нынѣ государствами совершенно однородными, какъ въ центрѣ, такъ и на окраинахъ; ergo, въ этихъ государствахъ немыслимо никакое внутреннее потрясеніе. Вавилонская же башня, воздвигнутая съ помощью выгодныхъ браковъ габсбургскихъ производителей (*tu felix Austria, nubes!*) — совершенно не сумѣвшихъ, по той или по другой причинѣ, ассимилировать различныя народности, кои попали подъ ихъ владычество — нынѣ уже начинаетъ разрушаться. Россія, послѣ раздѣла Польши, въ сущности лишь вернула обратно свои старыя границы, и русскіе западнаго края на столько же мало сочувствуютъ полонизму, на сколько германизмъ антипатиченъ туземному населенію балтійскихъ провинцій. Съ кого же слѣдуетъ Россіи брать примѣръ, съ Франціи и Пруссіи, или съ габсбургскаго дома? *That is the question* (вотъ въ чемъ вопросъ). Разсуждая безпристрастно, неминуемо прійдешь къ заключенію, что признать въ русской имперіи польскую и нѣмецкую національность, значило бы также признать за ними право стремиться сначала къ автономіи (совершенно несовмѣстимой съ интересами центральной Россіи), а затѣмъ, при первомъ удобномъ случаѣ, и къ полной политической независимости. Это значило бы признавать за этими національностями право колонизировать и германизировать русскихъ, латышей и финновъ; это значило бы допускать зародышъ будущихъ независимыхъ государствъ крайне враждебныхъ Россіи, которыя, опираясь на туземныя населенія, онѣмеченныя и ополяченныя благодаря нашему рыцарскому великодушію, стали бы живой стѣной между нами и Европой и отодвинули бы насъ къ Азіи, къ вящему удовольствію французскихъ и прочихъ газетъ, проповѣдующихъ крестовый походъ противъ нашего варварства. Если подобная будущность кажется вамъ привлекательною — я могу только удивляться и молчать. Но будьте же логичны, милый другъ: провозглашая тосты за свободное существованіе въ Россіи различныхъ національностей — вы должны допускать

и всѣ послѣдствія этой свободы; если же вы принимаете лишь частицу ихъ программы, держитесь слова, а не дѣла—ваши protégés вамъ этого не простятъ и сочтутъ васъ несравненно болѣе жестокосердымъ, нежели считаютъ они насъ, которые потому именно и не соглашаемся съ ними на словахъ, что отдаемъ себѣ вполне отчетъ въ значеніи подобныхъ словъ. Вашъ тостъ представляетъ дилемму, въ которой очень трудно разобратся. Быть можетъ вы сказали *національность* вмѣсто *племя*,—ставя такимъ образомъ нашихъ нѣмцевъ и поляковъ въ одинъ разрядъ съ татарами, черемисами и прочими инородцами, вполне обрусѣвшими и слившимися съ русскимъ національнымъ элементомъ. Въ такомъ случаѣ, тостъ вашъ, какъ говорилъ покойный Щербина, есть не болѣе какъ несчастный lapsus linguae, несчастный потому, что можетъ быть истолкованъ совершенно превратно. Или вы дѣйствительно признаете за нашими поляками и нѣмцами право составлять особыя *національности*, т. е. *нации*, коимъ будто бы—подъ предлогомъ пресловутой ихъ цивилизаціи, невыносимо наше варварство, и которые поэтому не могутъ подчиняться общимъ законамъ и общему языку государства; ergo—должны составлять государства въ государствѣ, выжидая лишь удобный случай, чтобы расправить свои крылья и оттолкнуть насъ къ тѣмъ же монголамъ, традиціи которыхъ сохранились по сю пору въ нашемъ отечествѣ и такъ вамъ ненавистны, совершенно, впрочемъ, основательно. Если ваша мысль дѣйствительно такова, позвольте мнѣ сказать вамъ, милый другъ мой, что вся ваша рѣчь сводится къ тому, чтобы вновь погрузить насъ въ варварство, противъ котораго вы ратуете. Я не менѣе васъ ненавижу монголовъ и другихъ азіатцевъ, и вовсе не желаю ограничиваться ихъ обществомъ ради того, чтобы доставить удовольствіе нѣсколькимъ нѣмецкимъ баронамъ и польскимъ магнатамъ, не прощающимъ Россіи ограниченія или уничтоженія ихъ дворянскихъ привиллегій. Поэтому я могу только сожалѣть о непоследовательности въ вашей рѣчи, непоследовательности, которая бросается въ глаза каждому, кто въ политическихъ вопросахъ разсуждаетъ, а не увлекается чувствомъ. Великій кардиналъ Ришелье не былъ любезенъ—но за то онъ создалъ единство Франціи; Кромвель не отличался великодушіемъ сердца, но онъ сдѣлалъ изъ Англіи первое въ мірѣ мор-

свое государство и обуздаль Ирландію на цѣлыхъ 200 лѣтъ: собиратели русской земли далеко не симпатичны, не симпатиченъ и Петръ Великій,—но онъ и они создали изъ Россіи единственное славянское государство, свободное отъ иностраннаго гнета. Позвольте мнѣ воздать должное этимъ великимъ людямъ, а слѣдовательно и осудить тѣхъ, кто подобно, напр., Александру I, занимались европейской политикой, въ ущербъ прямымъ интересамъ собственнаго отечества. Какъ я радъ, мой милый Толстой, что вы не стоите у власти, вы знаете, насколько я васъ люблю—но тамъ, на высотѣ, я видѣлъ бы въ васъ одного изъ злѣйшихъ враговъ истинныхъ интересовъ государства,—несмотря на всѣ прелестныя качества вашей души, полной благородства—и даже, можетъ быть, именно вслѣдствіе этихъ качествъ. Вы знакомы съ Дарвиновскою теоріей „Борьбы за существованіе“, борьбы, изъ которой выходитъ побѣдителемъ только ловкій или храбрый. Не тѣмъ же ли законамъ подчинена исторія человечества? Если вы съ этимъ согласны, то должны признать и то, что Россіи, дабы не быть поглощенной иностраннымъ элементомъ, остается только самой поглощать и научиться переваривать иностранные элементы. А вы разсуждаете подобно молодой дѣвицѣ, которая, увидавъ случайно какъ рѣжутъ теленка, отказывается навсегда отъ мясной пищи. Васъ увѣрили насколько это справедливо, (*Dio lo sa!*), что мировые посредники въ Подольской губерніи дѣйствуютъ какъ шайка разбойниковъ,—и вы изъ этого заключили, что необходимо признать *национальность* тѣхъ, кто прикидывается жертвами ихъ насилій.

Знаете что, милый другъ: не будемъ больше никогда говорить съ вами о политикѣ! Это ваша Ахиллесова пята, а я все не желаю быть вашимъ Парисомъ. Мнѣ никогда не удастся васъ убѣдить—этому служить доказательствомъ мои объемистыя письма. Вы смотрите на вещи черезъ призму монологовъ Маркиза Позы, и немудрено, что я кажусь вамъ по меньшей мѣрѣ алеутомъ.

Что же дѣлать, мнѣ остается только смириться и терпѣть. ... Жена моя только что передала мнѣ ваше послѣднее письмо, полученное два дня тому назадъ, но случайно заложенное въ ея рабочую корзину. Какое хорошее письмо,—безъ политики, безъ малѣйшаго повода къ спору! Я всѣмъ сердцемъ сочувствую

и той поэзіи, которой оно дышетъ, и охотѣ за тетеревами, въ коей съ наслажденіемъ готовъ бы былъ участвовать, и вашей третьей (норманнской) балладѣ. Жду ее съ нетерпѣніемъ. *Amice carissime*, долженъ вамъ признаться, что, прочитавъ вашу вторую балладу, я почти-что согласился съ мнѣніемъ Гончарова о первой. Какъ ни хороша эта первая баллада, она все же могла бы быть подписана какимъ нибудь другимъ именемъ;—баллада же: „О побоищѣ“, носитъ несомнѣнную печать вашего таланта и положительно великолѣпна! Это сближеніе трехъ благородныхъ образовъ, погибающихъ одинъ вслѣдъ за другимъ, на разныхъ концахъ Европы, подъ ударами схожей судьбы, эти вороны, которые, выклевавъ у нихъ глаза, разносятъ вѣсть о смерти ихъ—все это поразительно по вымыслу и по художественной окраскѣ. Я теперь жалѣю, что такъ хвалилъ вашу первую балладу—она далеко уступаетъ второй; если вы будете продолжать въ томъ же духѣ, то, прочитавъ третью, я, вѣроятно, не найду словъ, чтобы выразить вамъ свое восхищеніе. Бросьте ваши тосты, милый другъ, пишите баллады, и вы болѣе будете европейцемъ, чѣмъ во всѣхъ рѣчахъ вашихъ, ибо ваши баллады—настоящее, европейское искусство, европейское не потому, что вы выставляете обоихъ Гаральдовъ рядомъ съ Изяславомъ, а потому только, что это дѣйствительно художественно. „Купецъ Калашниковъ“, принадлежитъ вполнѣ къ европейской литературѣ, хотя сюжетъ его и заимствованъ, подобно вашимъ трагедіямъ, изъ варварской эпохи русской исторіи. А для того, чтобы вы и ваши послѣдователи могли свободно заниматься европейскимъ искусствомъ, надобно прежде всего, чтобы наше отечество было свободно, сильно и объединено. Вотъ почему заключительная фраза вашей одесской рѣчи является прискорбной ошибкой, о которой „Моск. Вѣд.“, конечно, умолчать изъ вниманія къ вашей личности, которую цѣнятъ и уважаютъ настолько же, насколько уважаютъ и цѣнить васъ, вашъ другъ.

Б. М.

Низкій поклонъ графинѣ—надѣюсь, она здорова. Жена проситъ передать вамъ обоимъ тысячу привѣтствій.

*

Петербургъ, 18 января 1870 г.

Начинаю съ благодарности за присланную вами маленькую балладу, которую я уже отослалъ своему другу въ Москву и которая еще разъ мнѣ доказала, на сколько авторы всегда бываютъ плохими судьями своихъ твореній. Эта „бездѣлка“, какъ вы, кажется, ее называете, — настоящая жемчужина и по формѣ своей и достоинствамъ, по моему мнѣнію, далеко превосходить эпическую поэмѣ, „походъ Владиміра“ — ваше любимое дѣтище. Я увѣренъ, что другъ мой оцѣнитъ ее какъ писатель и искренно будетъ тронуть подобнымъ выраженіемъ вашего вниманія. Мы живемъ въ такое время, когда честные люди, болѣе чѣмъ когда либо, должны поддерживать другъ друга и, признаюсь вамъ, я не могу примириться съ горькимъ фактомъ вашего сотрудничества съ....

Скажу вамъ откровенно, дорогой другъ, мнѣ подчасъ бываетъ очень грустно думать о разладѣ, который существуетъ между нами въ нѣкоторыхъ мнѣніяхъ, имѣющихъ для меня большое значеніе. Поступиться ими я не могу ни для кого и намъ остается одно — избѣгать этихъ вопросовъ въ нашихъ бесѣдахъ. Въ былое время, до Крымской компаніи, такое рѣзкое разногласіе было бы между нами немислимо, но, между прочимъ, слѣдуетъ ли сожалѣть объ этомъ временно.

Славянскій комитетъ, гдѣ я только что былъ, ожидаетъ васъ съ большимъ нетерпѣніемъ. Этотъ бѣдный комитетъ упорно считаетъ васъ фанатически симпатизирующимъ его антинѣмецкимъ тенденціямъ и я не рѣшаюсь вывести его изъ заблужденія. Они, бѣдняги, сильно рассчитываютъ на ту помощь, которую вы принесете имъ чтеніемъ „царя Бориса“, будете-ли читать вы одни или съ участіемъ вашего поворнаго слуги. Предсѣдатель комитета умолялъ меня узнать отъ васъ когда, приблизительно, рассчитываете вы быть сюда.

Придется пройти черезъ разныя формальности, чтобы получить разрѣшеніе III отдѣленія на это чтеніе, для чего, по его словамъ, понадобится дней 15. Однако, я надѣюсь, что вы не воспользуетесь такой отсрочкой и прїѣдете, какъ можно скорѣе. Алексѣй Бобринскій долженъ былъ сегодня выѣхать въ Лондонъ. — Мы съ нимъ не видѣлись около 4-хъ недѣль, вслѣдствіе вори у моего сына, вашего крестника. Поэтому не могу вамъ сообщить никакихъ подробностей на счетъ его официальной поѣздки, — да полагаю, что васъ это и не особенно интересуеть.

Передайте Александру Гагарину мой привѣтъ, а княгинѣ засвидѣтельствуйте мое почтеніе.

Напишите-ли вы мнѣ передъ тѣмъ, какъ сѣсть въ вагонъ и летѣть въ мои объятія?

Б. Маркевичъ.

Петербургъ, 30 мая 70.

Дорогой другъ! Сегодня впервые, въ теченіи этого мѣсяца, удалось мнѣ схватить на лету свободную минутку, чтобы отвѣтить вамъ на ваше послѣднее письмо. Если вы читали все то, что „Петербургскія вѣдомости“ ежедневно преподносятъ намъ по поводу классицизма, а также и любезности, адресованныя мнѣ *ad personam* — вы уже могли составить себѣ понятіе о борьбѣ, предпринятой нашимъ министерствомъ противъ, такъ называемаго, реализма, который, въ сущности, ни что иное, какъ послѣдняя баррикада нигилизма и всего того, чѣмъ наградила онъ насъ. Борьба воистину серьезная. — Дѣло стоитъ такъ: въ случаѣ побѣды надъ нами этихъ господъ — революція въ Россіи восторжествуетъ, и наоборотъ — нигилизмъ будетъ уничтоженъ, если юныя русскія поколѣнія будутъ воспитываться такъ же, какъ воспитывается молодежь во всѣхъ цивилизованныхъ странахъ Европы. Мнѣ нѣтъ ни времени ни охоты посвящать васъ во всѣ подробности интригъ и пр. пущенныхъ въ ходъ противъ насъ. Васъ это едва-ли бы заинтересовало и вы, пожалуй, обвинили бы меня *in petto* въ фанатизмъ и нетерпимости, въ *pendant* къ Бобринскому, который нѣсколько лѣтъ тому назадъ обвинялъ меня въ индифферентизмъ „*in republica*“ (прошу В... припомнить латинскую грамматику и не смѣшивать винительный падежъ отъ „*republica*“ съ словомъ „*république*“). Пишу вамъ объ этомъ, лишь для того, чтобы объяснить свое молчаніе. Не знаю передавала-ли вамъ моя сестра, что я телеграфировалъ ей, чтобы узнать о вашемъ здоровьѣ. Меня напугала Александрина Бобринская, рассказавъ, что у васъ въ Одессѣ былъ новый приступъ вашей болѣзни. Телеграмма моя попала въ Одессу въ самый моментъ „рѣжъ публику“, которой вы могли тамъ любоваться. Я не имѣлъ ни о чемъ понятія и вы легко поймете, зная мою привязанность къ вамъ, какъ я безпокоился, не получая нетерпѣ-

ливо ожидаемаго отвѣта. Наконецъ, уже на третій день, получаю слѣдующую телеграмму: „Толстовнѣ. Опасности трехдневные. Страшные безпорядки. Я измученъ, но невредимъ.

Бухаринъ“.

Сначала я подумалъ, что зять мой сошелъ съ ума, или что я самъ неполнѣ проснулся, такъ какъ меня разбудили въ 6 ч. утра, чтобы вручить мнѣ этотъ телеграфическій перлъ. Къ счастью К, который никогда не спитъ, и который живетъ у меня уже третью недѣлю, въ трепетномъ ожиданіи исхода школьной реформы, долженствующей повести насъ въ Европу или въ Ташкентъ, вывелъ меня изъ недоумѣнія. Наканунѣ Валуевъ говорилъ ему о безпорядкахъ въ Одессѣ и мы вдвоемъ разобрали депешу:

„Толстой внѣ опасности. Безпорядки трехдневные“ etc...

Нѣсколько дней спустя, я получилъ письмо отъ моей сестры, которая писала, что видѣла графиню и отъ нея имѣла успокоительныя свѣдѣнія о вашемъ здоровьѣ. Полагаю, что, въ настоящее время вы уже находитесь въ деревнѣ, и съ нетерпѣніемъ жду отъ васъ подтвержденія этихъ утѣшительныхъ извѣстій. Закончу „Потокомъ“. Онъ здѣсь имѣетъ громадный успѣхъ во всѣхъ слояхъ общества и ваша рукопись залоснилась отъ частой переписки. К. говоритъ, что охотно напечатаетъ „Потокъ“, если вы пожелаете выпустить на свѣтъ Божій. Это удивительно схвачено и удивительно цѣльно, но долженъ вамъ сознаться, что при чтеніи вслухъ, я пропускаю четыре послѣднія строфы, которыя составляютъ совершенно ненужный и непонятный придатокъ. Рѣшительно не понимаю съ какой стати вы сочли нужнымъ это прибавленіе, напоминающее: „desinit in piscem mulier formosa superne“ у Горация. Засимъ до свиданья. Нѣжно цѣлую.

Б.

Петербургъ, 3 декабря 1870 г.

Наконецъ то письмо отъ васъ, дорогой другъ, и наконецъ-то я нашелъ свободную отъ заботъ минутку и отвѣчаю вамъ.

Во первыхъ, я имѣлъ твердое и положительное намѣреніе заѣхать въ Красный Рогъ, чтобы повидаться съ вами; но въ Одессѣ жена и сынъ вздумали поочередно хворать и тѣмъ продлили наше пребываніе въ городѣ Ришелье до того времени, когда уже долгъ службы отечеству заставилъ меня ѣхать въ градъ Петра Великаго и вновь надѣтъ свои цѣпи. Разъ! Приѣхалъ, хлопотъ полны руки, безконечная переписка съ управляющимъ, котораго не я гоню, какъ вы своего, а самъ онъ грозить мнѣ уйти—и это потому, что какой-то сосѣдъ отнесся критически къ его дѣятельности, въ чемъ онъ и усматриваетъ посягательство на свою честь. Надо быть чухонцемъ, на нѣмецкой подкладкѣ, чтобы обладать такой щепетильностью. Два! Дорогой я схватилъ бронхитъ, а въ квартирѣ своей нашелъ все безобразіе переѣзда, совершеннаго еще въ маѣ мѣсяцѣ. Холодно въ этой обширной казармѣ, какъ погребѣ, да къ тому же обойщики и прочіе подлецы, по выраженію Гоголя оглушаютъ насъ стукомъ молотковъ, исполняя въ ноябрѣ, работы, заказанныя въ маѣ. Три! Достаточно-ли этого, чтобы извинить мое молчаніе, мой дорогой другъ? *Vatum irritabile genus*. Вы конечно поймете, что при такихъ условіяхъ не совѣмъ удобно бесѣдовать:

О бурныхъ дняхъ Кавказа,
О Шиллерѣ, о славѣ, о любви,

Русскій богъ, послѣ Севастополя, переставшій быть си-некурой, какъ говоритъ Тютчевъ, кажется, оказалъ таки намъ новую услугу, ту самую въ возможность которой вы не вѣрите, судя по нашимъ ехиднымъ разспросамъ. Такъ ему и подобало поступить въ награду за наши платоническія желанія, или хотя бы для того, чтобы не дать себя перещеголять своему

итальянскому собрату, который доставилъ Венецію своимъ приверженцамъ, давшимъ побить себя при Кустоцѣ и при другихъ пунктахъ, и затѣмъ доставилъ имъ и Римъ, благодаря тому, что подлѣцъ Наполеонъ далъ Вильгельму-завоевателю вырвать у себя Седанъ (lui arracher ses dents—Sedan—каламбуръ Соллогуба).

Неужели вы считаете Джона Буля настолько французомъ, чтобъ тратить свои гинеи изъ за принципа, даже и такого, какъ уваженіе въ трактатамъ, принципъ, котораго никто въ грошь не ставитъ, но который силой хотятъ навязать такимъ варварамъ какъ мы? Джонъ Буль показаль зубы для проформы, но тутъ, его заатлантическіе братья, въ свою очередь, зарычали по поводу Канады, которая могла бы послужить вознагражденіемъ за захваченныя богатства „Алабамы“ и Джонъ Буль, съ благодарностью ухватился за выходъ, данный ему Бисмаркомъ, предложившимъ конференцію, на которой много будетъ говорить о Парижскомъ трактатѣ, но о нотѣ Горчакова—ни слова. Въ результатѣ же выйдетъ трактатъ въ новой редакціи, въ которомъ параграфы, непріятные для Россіи, касательно Чернаго моря, просто на просто будутъ выкинуты. „Всѣ будутъ согласны по существу, вопросъ же формы разрѣшается самимъ фактомъ конференціи и Россія достигаетъ желаемого, не истративъ ни одной копѣйки и ни одного солдата“ (слова Горчакова). Вотъ, дорогой другъ мой, что сдѣлалъ, или что вскорѣ долженъ сдѣлать русскій богъ, богъ въ особенности нѣмцевъ, какъ вамъ извѣстно. Что-же я могу еще связать вамъ? Не вѣришь всѣмъ этимъ добрымъ услугамъ? Боже сохрани! Какой-же чортъ поможетъ намъ тогда? Не В... же, полагаю, который увеличиваетъ вчетверо почтовую таксу на русскія газеты, идущія въ Турцію, дабы эти бѣдные братья славяне не находили болѣе пищи для своихъ революціонныхъ надеждъ противъ Абдуль-Азиса—владыки ихъ, по увѣренію гг. Краевскаго, Трубникова и К^о. Кстати, читали-ли вы въ какомъ рѣшительномъ тонѣ, чешскія газеты заявляютъ о томъ, что не допускаютъ возможности войны Австріи съ Россіей и готовы, при случаѣ, доказать, что это не простыя слова?—И такъ, не имѣя ни какого права предполагать, что г. В... явится моимъ и вашимъ спасителемъ, я придерживаюсь русскаго бога, благодаря которому, могу быть увѣреннымъ, что не попаду въ

уданы, хотя подобное предположеніе съ вашей стороны не мало польстило моему самолюбію. „Однако умолкаю изъ уваженія къ нравственности“.

Какъ я радъ, дорогой другъ, что вы теперь поправились, но скучно не знать что вы думаете дѣлать—по обыкновенію. вы мнѣ ничего объ этомъ не пишете. Могутъ ли я надѣяться увидѣть васъ здѣсь хотя на нѣсколько дней? Если вы прѣдете одни, то я требую, чтобы вы остановились у меня. Въ моемъ огромномъ кабинетѣ есть каютка, устроенная спеціально для друзей и вы серьезно обидите меня, не воспользовавшись ей. Безпокоить другъ друга мы не будемъ, а для меня-то какое было бы счастье читать и бесѣдовать съ вами, среди глубокой ночи. Правда, отсутствіе графини будетъ очень чувствительно — безъ нея нѣтъ настоящей бесѣды, нѣтъ магнита, нѣтъ почвы подъ ногами. Тысяча любезностей дорогой графинѣ—ревновать вы не смѣете. Жена проситъ пожелать вамъ обоимъ всего лучшаго. Вашъ крестникъ начинаетъ съ того, чѣмъ вы, я надѣюсь, кончите — онъ обожаетъ Шекспира, содержаніе драмъ котораго я ему рассказываю когда онъ уменъ, что, впрочемъ, бываетъ не часто.

Вашъ всѣмъ сердцемъ

Б. М.

Петербургъ,—19-го Декабря 1871 г.

Dear old Dick! Overwhelmed, *) не только я, но и всѣ, кому я со счerausнаго дня успѣлъ прочесть Вашего „Эдварда“. Это во истину, какой-то колоссальный ужасъ! Лѣсковъ-Стебницкій, только что вышедшій отсюда, слушалъ меня съ такимъ видомъ, какъ будто баба рушится ему на голову (снарядъ для бойки свай)—онъ все ниже и ниже опускалъ ее во время чтенія и, наконецъ, воскликнулъ, когда я кончилъ: „зачѣмъ онъ это перевелъ? Это ужасно!“ Профессоръ Бестужевъ-Рюминъ тоже былъ пораженъ — ему кажется, однако, что эта баллада была уже переведена на Русскій языкъ, но онъ не помнитъ когда, бѣмъ и та-ли именно. Костомаровъ нашелъ, что форма ея слишкомъ необыкновенна и потому въ ней есть что-то рѣзущее русское ухо — я это отвергаю. Но гдѣ вы отырыли этотъ pendant въ леди Макбетъ, далеко ее превосходящій *horribile dictu*? Вы говорите, что это „старое Англійское“, но какого-же вѣка? Исходить-ли оно снизу или сверху? Эпическое-ли это произведение или лирическое? (Я, впрочемъ, хорошенько не знаю, въ какому роду относится баллада вообще. А Вы?). Хочу сказать: есть-ли это произведение народнаго гения, какъ напр. народная историческая пѣсня, или плодъ мрачнаго, до *delirium tremens*, воображенія, черпающаго изъ народнаго источника. Дайте мнѣ побольше подробностей — баллада этого стоитъ.

Теперь о другомъ. „Русскій Вѣстникъ“ съ своего перваго номера начинается печатаніе двухъ романовъ — моего (я называлъ его „Вася“, но Лѣсковъ, находя это названіе слишкомъ блѣднымъ, совѣтуетъ замѣнить его другимъ, болѣе выразительнымъ: „Безъ руля“ или „безъ кормила“, что вамъ больше по сердцу) и романа Лѣскова „Божедомы“. И тотъ и другой посвящены вамъ. Какъ говоритъ поговорка: *Non bis in idem*. Вы рисковали быть задушенными нашими посвященіями, подобно тому, какъ

*) Милый мой Старый Дикъ. Ошеломлень!

нѣкогда былъ задушенъ розами, извѣстный вамъ, неосторожный другъ Нерона. Вотъ почему нужно было, „чтобы одинъ былъ великодушнѣе другаго, а другой великодушнѣе одного“, какъ говоритъ также небезызвѣстный вамъ нѣмецъ Даль. Я былъ „великодушнѣе одного“ и уступилъ свое право старшинства сему Якову—Лѣскову.

Цѣлую. На вѣки вашъ
Б. Маркевичъ.

10-го Іюня.

Государь рѣшилъ, что мы будемъ европейцами — за это Ему большое спасибо. Швольная реформа, утвержденная по программѣ нашего министерства, займетъ въ исторіи нынѣшняго царствованія страницу столь-же прекрасную и даже болѣе плодотворную по своимъ послѣдствіямъ, нежели реформа душеваго надѣла, которою наше варварство мѣшаетъ намъ до сихъ поръ воспользоваться, какъ-бы слѣдовало. Я такъ былъ взволнованъ сегодня, получивъ это радостное извѣстіе, что едва не свалился съ ногъ — вотъ развеселилъ-бы нашихъ пріятелей. Я рѣшилъ послѣ завтра уѣхать въ деревню, чтобы оправиться отъ волненій или, скорѣе, чтобы дать имъ другое направленіе. Вы, вѣроятно, помните, что эта деревня находится въ древнемъ удѣлѣ Шемяки „Галичъ, Костромская Губернія“.

Дорогой другъ, вашъ, яко бы переводъ изъ Шиллера прелестенъ по свѣжести и прочитавъ его, я отъзываюсь вѣрить въ вашу астму: надобно обладать юношескою ясностью духа, чтобы писать такіе искренніе, чудные и широкіе стихи. Отъ нихъ вѣетъ чѣмъ то благодатнымъ и освѣжающимъ, точно въ знойный лѣтній день, напелъ въ лѣсу источникъ и, зачерпнувши шляпой, пьешь его чистую, студеную воду. И не на меня одного эти стихи произвели подобное впечатлѣніе. Лѣсковъ — (Стебницкій) былъ у меня въ ту минуту, когда я получилъ Ваше письмо и стихи, и мы вмѣстѣ читали ихъ. „Боже мой! Какъ онъ растеть и свѣжѣеть“ — воскликнулъ онъ и тутъ-же сталъ умолять меня дать ему переписать стихи, съ клятвеннымъ обѣщаніемъ вернуть мнѣ письмо на другой день, чего, конечно, не исполнилъ. Боюсь, чтобы не пропали и письмо и стихи, а потому, умоляю васъ прислать мнѣ съ нихъ копію, какъ-бы это ни было для васъ скучно. И затѣмъ, отчего-бы вамъ не разрѣшить мнѣ отдать ихъ въ печать. Лѣсковъ чуть не наговорилъ

мнѣ грубостей за мое „преступное равнодушіе“ въ стихамъ разсыпаннымъ въ вашихъ письмахъ ко мнѣ, которые я будто-бы храню эгоистично для себя одного. Я отвѣтилъ ему на это, что вы собираетесь выпустить новый томъ стихотвореній и потому не печатаете ничего отдѣльно. Если вамъ вздумается измѣнить намѣреніе, то вы знаете, что у нашихъ Московскихъ классиковъ всегда вамъ открыты двери. Я былъ-бы счастливъ поднести имъ для почина вашего „Илью“. Такъ какъ Лѣсковъ утѣшилъ у меня ваше письмо, то я не припомню, требуете-ли вы отвѣта на какой либо спѣшный вопросъ—знаю только, что вы пишете о какой-то школѣ, не объясняя чѣмъ я могу вамъ быть въ этомъ дѣлѣ полезенъ. На дняхъ я увѣжаю и министр мой тоже, поэтому, придется все это отложить до осени. Быть можетъ, впрочемъ, вы захотите обратиться къ Делянову, который навѣрное радъ будетъ вамъ услужить и всячески будетъ для этого хлопотать. Если дѣло спѣшное, напишите ему. Я съ своей стороны, спѣшу пожелать вамъ спокойной ночи такъ какъ теперь уже и не ночь, а раннее утро. Обнимаю васъ, дорогой другъ, такъ-же крѣпко, какъ и люблю. Въ виду того что лѣтомъ вы всегда поправляетесь, я счастливъ, что солнце должно вскорѣ очутиться въ огняхъ „Рака“. Однако-же, судя по холоду, который мы теперь испытываемъ, можно было-бы подумать, что то вовсе не торопится разстаться со „Сострѣльцомъ“. Дай Богъ чтобы въ 1871 году (очень, впрочемъ, неприглядный годъ) вы послѣдовали той-же хорошей привычкѣ. Что подѣлываетъ Графиня? Не забудьте мнѣ о ней написать и передать Ей мои сердечныя привѣтствія.

Всегда вашъ

Б. Маркевичъ.

Петербургъ, 1873 г. 25/9.

Сердце сердцу вѣсть подаетъ! Я только что отправилъ вамъ письмо въ Красный Рогъ, какъ принесли мнѣ ваше, мой милый и дорогой другъ. Зная состояніе вашего здоровья, я глубоко тронуть этимъ доказательствомъ дружбы и отъ души васъ за него благодарю. Вы пишете, что вамъ непонятна та неприязнь, которую возбудила „Марина“. Между тѣмъ, гораздо легче объяснить причины этой неприязни, чѣмъ причины нѣкоторыхъ вашихъ симпатій. Представьте себѣ общество, которое, какъ сами вы знаете, не способно составить самого простаго силлогизма; представьте себѣ панургово стадо, которому два, три пастуха (при стадѣ должны быть и пастухи) указываютъ на это произведеніе, какъ на произведеніе реакціонера, обскуранта „врага реформъ и свободы“, потворщика деспотизма и къ тому же, о ужасъ! яраго сторонника „идіотическаго классицизма“. Чего-же вы хотите отъ этихъ барановъ? Они, конечно, враждебно блеютъ. Вы говорите о людяхъ „непринадлежащихъ къ извѣстной кликѣ“. Они, пожалуй и не принадлежатъ къ ней, но вторятъ ей за неимѣніемъ собственнаго сужденія, независимыхъ мыслей, а главное, боясь болѣе всего на свѣтѣ, чтобы ихъ не упрекнули въ отсутствіи *либерализма*. Вотъ онъ священный идеалъ, альфа и омега, великій Панъ, которому все приносится въ жертву. Преступнымъ можно быть, это даже теперь очень принято, — дуракомъ даже должно быть, но, попробуйте дотронуться до смердящей мишуры, подъ которой копошится гномъ «петербургскаго либерализма» и васъ тотчасъ-же осыплютъ ругательствами. Что касается до меня, то я начинаю вѣрить въ свой талантъ въ виду нападокъ, которымъ подверглась моя „Марина“ и споровъ, возбуждаемыхъ ею вездѣ, гдѣ только ее читаютъ; съ плохими произведеніями этого не бываетъ. Долженъ еще прибавить, что она завоевала

мнѣ приверженцевъ тамъ, гдѣ я всего менѣе ожидалъ найти ихъ, напр. въ маленькомъ лагерѣ славянофиловъ, а также — въ кругу молодежи Московскаго университета. Это для меня настоящее торжество. Я пробылъ осенью три недѣли въ Москвѣ и былъ искренно тронутъ тѣми симпатіями, которыя я тамъ встрѣтилъ и которыя указали мнѣ на очень утѣшительное явленіе, а именно на начало серьезной реакціи въ средѣ молодежи противъ иконоборцевъ искусства и противъ «казенщины либерализма», какъ выразился очень остроумно одинъ изъ тамошнихъ студентовъ. Этотъ-же студентъ (кн. NN, готовящійся въ профессора) рассказывалъ мнѣ, что мой „Забутый вопросъ“ и „Марина“ читались *in согроге* двѣнадцатью молодыми людьми и были предметомъ долгихъ преній. Въ особенности понравился имъ первый изъ этихъ двухъ романовъ. Что касается до втораго, то они ставятъ мнѣ въ упрекъ прогрессивнаго школьнаго учителя Левіаанова, въ которомъ я, по ихъ мнѣнію, хотѣлъ выставить типъ „молодаго поколѣнія“. Я имъ отвѣтилъ, что это, пожалуй и такъ, но, пусть же они мнѣ укажутъ *симпатичный* типъ, который писатель могъ-бы найти между разнородными элементами, изъ коихъ создается „молодое поколѣніе“. Молодой человекъ не зналъ что на это сказать и кончилъ тѣмъ, что назвалъ мнѣ Добролюбова. Хорошо, возразилъ я, это — *отрицаніе, разрушеніе*, но, можно-ли на этомъ остановиться; допускаете-ли вы, взаимнѣ искусство для искусства — *отрицаніе для отрицанія*? Конечно, нѣтъ! Такъ назовите же мнѣ *положительный* типъ среди молодого поколѣнія, который я могъ-бы противопоставить моимъ старымъ героямъ, къ которому я могъ-бы отнести съ такой-же симпатіей художника, съ какою отношусь къ нимъ и который въ тоже время не былъ-бы *фальшивымъ* типомъ? Вы правы, отвѣчалъ онъ со вздохомъ и затѣмъ, видите-ли, продолжалъ онъ, я долженъ вамъ сознаться въ томъ, что всѣ мы въ теченіи многихъ лѣтъ, шли по кривой и грязной дорогѣ, ведущей въ невылазное болото. Вашъ „Забутый вопросъ“ произвелъ на насъ такое сильное впечатлѣніе потому именно, что тамъ, съ чрезвычайною объективностью и *тонкостью*, поставленъ вопросъ, который мы почитали окончательно рѣшеннымъ (право любви) и который вдругъ представился намъ совершенно съ новой стороны. Точно также въ „Маринѣ“ намъ вдругъ представились *живые* и глубоко сочув-

ственные типы въ средѣ, въ которой *насъ* приучили относиться съ пренебреженіемъ или враждой (не забудьте, что это говоритъ князь NN). *Мы на Васъ много рассчитываемъ*, мы чувствуемъ, что вы можете принести намъ много душевной пользы, измѣнить въ насъ еще многое, навѣянное, навязанное намъ, которое для многихъ изъ насъ уже бремя, отъ котораго хочется избавиться“.

Прерываю рассказъ о своихъ побѣдахъ, чтобы поблагодарить васъ, дорогой другъ, за „Сонъ Попова“ и за ваше второе письмо, которое я только что получилъ. Я уже былъ знакомъ съ этой „бездѣлкой“—нѣкто Бутѣвскій читалъ мнѣ ее въ Москвѣ. Только вамъ однимъ приходятъ въ голову подобныя мысли. Это очень мило, но чѣмъ я еще болѣе восхищаюсь, это тѣмъ свѣтлымъ настроеніемъ души, которое позволяетъ вамъ переноситься въ міръ комизма и шутовъ въ то время, когда вы находитесь подъ бременемъ физическихъ страданій. Быть можетъ, впрочемъ, это и есть борьба вашего ума съ этими самыми страданіями. Вы, во истину, храбрый человекъ, мой дорогой Толстой, и да дастъ вамъ неизвѣстное Высшее Существо, въ которое я вѣрю, вопреки доктору Штраусу, какъ можно болѣе силы! Вы совершенно правы—я и не думалъ описывать васъ въ моемъ „Завальскомъ“, но если-бы я васъ не зналъ, то едва-ли создалъ бы его.

Долго-ли вы рассчитываете оставаться въ Вѣнѣ? Напишите мнѣ два слова и сообщите куда вы затѣмъ думаете направить свои стопы? Получили-ли вы мое первое письмо, адресованное въ Алыи Рогъ? А что бѣдные глаза Софьи Андреевны? вы представить себѣ не можете, какъ оба вы насъ огорчаете—говорю „насъ“, потому что жена не менѣ меня васъ любитъ. Она проситъ меня передать вамъ всѣ нѣжности ея сердца. Крестникъ свидѣтельствуетъ вамъ свое почтеніе; латынь его подвигается недурно и что еще удивительнѣе—онъ ее любитъ.

Въ „Снѣ Попова“ вы достигли необыкновеннаго совершенства въ технику!

Б. М.

С.-Петербургъ, 11 (23) февраля 1874 года.

Сергіевская, № 36.

Посылаю вамъ польскій переводъ „Грѣшницы“, написанный, какъ кажется, недурными стихами. Странное, однако-же, производить они впечатлѣніе на тѣхъ, кто мало знакомъ съ польскимъ языкомъ, когда приходится читать: „won kwiatow“, вмѣсто запахъ цвѣтовъ, о которомъ, между прочимъ, ничего не говорится въ вашей поэмѣ. Изъ прилагаемаго письма (авторъ его вамъ незнакомъ, что не мѣшаетъ ему быть страстнымъ поклонникомъ „Egégie“) вы увидите, что переводчикъ „Грѣшницы“ былъ сосланъ въ Нижній, гдѣ полюбилъ русскій языкъ. (Общее замѣчаніе: всѣ поляки сосланные въ Россію, возвращаются оттуда друзьями русскихъ, ergo, чтобы заставить себя полюбить, надо ихъ сослать). Какъ жаль, что я не былъ сосланъ въ Варшаву; быть можетъ, я тогда нашелъ бы, что „won kwiatow“ очень красиво сказано. Тѣмъ не менѣе, это настоящее древне-славянское выраженіе, не то, что „szpacir“ и „introligator“, что означаетъ *переплетчикъ*. Бьюсь объ закладъ, вы не знаете, что всѣ манускрипты великаго Кеплера, (благодаря императрицѣ Екаторинѣ, скупившей ихъ), хранятся въ Пулковской обсерваторіи. На-дняхъ, я туда ѣздилъ съ Анненковыми, изъ которыхъ одна — Магіе, только что вышла замужъ за брата астронома Струве и уѣхала съ нимъ въ Японію. Не знаете и того, что въ числѣ этихъ манускриптовъ, находятся два гороскопа Валленштейна; изъ нихъ первый 1608 г., — Валленштейну въ это время было 25 лѣтъ. Въ 1624 году, онъ возвратилъ его Кеплеру съ примѣчаніями о томъ, что сбылось и что нѣтъ. Второй 1624 года — въ немъ говорится о большой опасности, грозящей Валленштейну, въ мартѣ 1634 года, когда онъ дѣйствительно и былъ убитъ нашимъ другомъ Бутлеромъ. Знали ли вы это, или нѣтъ? Къ сожалѣнію, я успѣлъ только заглянуть въ эти старые пергаменты и вдохнуть запахъ ихъ,

который не менѣ люблю, чѣмъ „wop kwiatow“. Подробности же мнѣ сообщилъ старый Струве № 2 (т. е. сынъ настоящаго старика „Струве“) за ужиномъ, состоявшимъ изъ однѣхъ закусокъ, впрочемъ, очень вкусныхъ и отъ которыхъ я потомъ былъ трое сутокъ боленъ. Какое было бы наслажденіе, мой милый, добрый Толстой, разобрать вмѣстѣ съ вами эти старыя рукописи, къ которымъ я едва успѣлъ прикоснуться—разобрать ихъ на подоконникѣ вашего кабинета, въ Пустыннѣѣ, при разсвѣтѣ майскаго утра, какъ бывало читали мы Валленштейна! О, минувшіе дни! О, вѣчныя загадки жизни! Помните ли вы, два стиха Фета, случайно мнѣ попавшіеся на глаза, ничего не выражающіе, но почему-то вызвавшіе у меня, внезапно, цѣлый потокъ слезъ.

«Увы, гдѣ розы тѣ, которыя такой
Душистой свѣжестью и радостью сіяли».

Я поставилъ ихъ эпиграфомъ въ своей трилогіи, которая ни на шагъ не подвинулась впередъ.

Знаете ли что я предпочитаю „Алешу Поповича“, „Илью“ и весь владимировскій циклъ вашему „Портрету“. На вой чортъ, вы заставляете ихъ тутъ танцовать менуэтъ? Это тотчасъ же выводитъ читателя изъ тѣхъ рамокъ фантастическаго міра, въ которыя вы его поставили и съ которыми онъ только что начиналъ свываться. На ваше счастье, не многіе со мной согласны—всѣ дамы, и въ особенности графиня К., въ восторгѣ отъ послѣдняго вашего произведенія. Буренинъ удостоилъ васъ полфельетона руготни. То, что вы написали Стасюлевичу по поводу преподаванія, объясняется „Голосомъ“, какъ остроумная насмѣшка надъ нашими классиками и теперь на вашъ авторитетъ ссылаются, какъ на новый аргументъ противъ вашего однофамильца и его системы.

И не будь любви немножко
Право, скучно было-бъ жить.

Это, помнится, стихи Гейне. А переводъ чей? Всего милѣе то, что нѣтъ и тѣни любви, могущей вознаградить меня за всеобщую глупость, которая особенно тяжело ложится на меня теперь. Ваша тетка, Перовская, получила отъ васъ отличныя вѣсти, подтвердите мнѣ ихъ скорѣе. Не оставляйте меня безъ

*

писемъ, какъ въ прошломъ году. Обнимаю васъ отъ всей души и низко кланяюсь графинѣ.

Б. М.

Жена и крестникъ вашъ (очень порядочно усвоивающій латынь) просятъ передать вамъ, что васъ очень любятъ въ домѣ ихъ мужа и отца. Дорогобужиновъ, съ своей стороны, присоединяется къ нимъ.

С.-Петербургъ, 5 декабря 1879 года.

Наконецъ-то! Не правда ли такъ восхлинули и вы, дорогая графиня, когда узнали великую новость. Я же давно рѣшилъ, что лишь только дойдетъ она до меня—тотчасъ же телеграммой увѣдомлю васъ. Мнѣ казалося, что я долженъ былъ однимъ изъ первыхъ узнать обо всемъ;—но не тутъ-то было. Весь Петербургъ уже ликовалъ—въ театрахъ, на площадяхъ, даже на лѣстницахъ частныхъ домовъ,—а я ни о чемъ еще не имѣлъ понятія. Легкое нездоровье помѣшало мнѣ ѣхать въ оперу, въ нашу семейную ложу, и быть свидѣтелемъ громаднаго энтузіазма, вызваннаго извѣстіемъ, какъ яркая молнія, облетѣвшимъ всю публику театра, въ то время, какъ она мирно слушала „Don Pasquale“. Только на слѣдующее утро узналъ я о немъ, когда сынъ мой, съ неистовыми криками „ура!“ прибѣжалъ будить меня въ 10 часовъ, прямо изъ гимназіи, гдѣ распустили учениковъ на цѣлый день, послѣ молебствія и „Боже, Царя храни!“ повтореннаго пять или шесть разъ, при участіи всего заведенія, большихъ и малыхъ, учителей и учениковъ, со слезами въ голосъ—такъ глубока и трогательна была всеобщая радость. Наканунѣ, въ уличной толпѣ, было такое же воодушевленіе, охватившее старыхъ и молодыхъ, женщинъ и дѣтей. Тутъ нельзя ошибиться: народъ пробуждается къ политической жизни, къ сознанію своего значенія, какъ фактора великаго историческаго событія, совершающагося теперь и наши трусы уже въ полномъ отчаяніи. Треповъ недавно заявлялъ опасенія одному господину, который тогда же передалъ ихъ мнѣ: „Сегодня *они* собираются передъ Аничевымъ Дворцомъ съ одобреніями правительству; завтра, точно также, они могутъ пойти къ Зимнему Дворцу, требовать смѣны какаго нибудь министра“. Пока это только смѣшно, но надо надѣяться, что врожденный здравый смыслъ нашего Вождя защититъ его отъ всякаго попопзновенія къ реакціи, внушаемой Ему нашими

яко-бы консерваторами. Подобная реакція, съ точки зрѣнія консерватизма же, была бы, съ одной стороны, большою оплошностью, а съ другой, страшною несправедливостью относительно народа, поведеніе коего, во все продолженіе этой войны было безупречно.

Сердце сердцу вѣсть подаетъ. Только что я оканчивалъ предыдущія строки, какъ получилъ ваше письмо, дорогая графиня. Благодарю васъ за всѣ подробности, которыя вы мнѣ сообщаете о себѣ, о вашихъ и въ особенности о моемъ фаворитѣ Андреѣ. Милый ребенокъ!—его прелестное лицо, съ большими удивленными глазами, у меня постоянно въ памяти и какъ бы мнѣ хотѣлось его видѣть, зарывшагося въ большихъ листахъ газеты. Подѣлуйте его за меня и встать передайте мои сердечныя привѣтствія его матери. Третьяго дня пріѣхалъ изъ Франціи Вогюэ. Вчера я его видѣлъ—онъ посвѣжѣлъ лицомъ, порозовѣлъ духомъ и говорилъ мнѣ, что по возвращеніи нашелъ у себя ваше письмо, вслѣдствіе котораго подалъ пріятную для всѣхъ вашихъ друзей надежду, что вы не рѣшитесь остаться всю зиму безъ музыки, безъ Стефани, а также отчасти и безъ насъ, коимъ ваше отсутствіе такъ тяжело. (Это прибавлено уже мною и потому вините меня одного въ самомнѣніи). Что-же?—Мы правы, или вы будете упорствовать и заставите насъ разочароваться? Когда же я васъ увижу? Если-бы вы знали, какъ я этого жду. Жена и сынъ сердечно благодарны вамъ за память и, въ свою очередь, поручаютъ мнѣ передать свои пожеланія и вамъ и всѣмъ вашимъ *Sempre il Vostro*.

Б. Маревичъ.

Воскресенье.

Никогда не умѣлъ я считать ни дней, ни часовъ, а тѣмъ болѣе не способенъ я на это теперь, съ тѣхъ поръ, какъ пришлось мнѣ разстаться съ Краснымъ Рогомъ. Какая тоска вдали отъ васъ, любезная племянница моей души, вдали отъ вашихъ, вдали отъ большихъ деревьевъ, что растутъ на дворѣ, отъ голубого горизонта, отъ Рюриковыхъ „malonen“, отъ лиловыхъ тростниковъ на рѣкѣ, отъ моего пылающаго камина и отъ вашихъ прелестныхъ „Coq-à-l'âne“. Что вы подѣлываете? Что больная, что лекарство, что докторъ? Рѣшилась ли, наконецъ, графиня (большая) васъ покинуть? А маленькая, продолжаетъ ли съ утра до вечера расчесывать свои длинные, бѣлокурые волосы? А „Почепъ, Почепъ“, а переписка мѣломъ, а сумашедшія кавалькады, а ни съ чѣмъ не сообразныя выдумки, а лихорадочное, нервное настроеніе вашей туранской природы—продолжается ли оно, или вы сразу спустили паруса и водворили полное спокойствіе въ своемъ существѣ, съ тѣхъ поръ, какъ не кому васъ объ этомъ просить?

O most delicate fiend
Who is't can read a woman*).

Если что либо вѣрно, то именно это и въ данномъ случаѣ, вы-то и есть, „most delicate fiend“, самое интересное, но, безсомнѣнія и, самое непонятное существо. Я даже не удивился-бы и тому, что сами вы не изучили всѣхъ буквъ этой сложной азбуки. Но, если удастся мнѣ когда нибудь написать выдающійся романъ, то можете быть увѣрены, что вы послужите его темой.

Но помимо всего этого, дайте о себѣ вѣсточку, которой я алчу и жажду. По той тревогѣ, которую я испытываю, когда думаю о васъ, о вашихъ страданіяхъ, о разочарованіяхъ вашей

*) Тонкое и коварное существо
Кто можетъ понять (прочестъ) тебя, о женщина!

души — вижу, что люблю васъ, какъ настоящій дядя. Знаю, что бесполезно говорить съ вами о вашемъ здоровьи, а между тѣмъ, вы въ этомъ отношеніи служите предметомъ постоянного безпокойства для всѣхъ, кто васъ любитъ.

Я пробуду здѣсь съ недѣлю, затѣмъ лечу, на старыхъ своихъ крыльяхъ, въ Москву. Если до того времени вы получите на мое имя нѣсколько №№ „Journal de St.-Petersbourg“, будьте любезны — пришлите ихъ мнѣ, какъ можно скорѣе сюда (по орловско-витебской дорогѣ, на полустанцію Шахово). Тысяча нѣжностей вашимъ дѣтямъ, тетѣ, всей благословенной атмосферѣ Краснаго Рога. Если графиня С. еще у васъ, повергаю мои шипы къ подножію ея розъ. Въ заключеніе, разрѣшите мнѣ еще разъ сказать вамъ, что люблю васъ всѣмъ сердцемъ.

Б. Маревичъ.

Жена и сынъ, вмѣстѣ со мною, шлютъ вамъ наилучшія пожеланія.

Любезный Толстой!

Прошу слова по вопросу, лично меня затрагивающему!

Неправда ли, вы считаете насъ татарами—во имя цивилизаціи болѣе или менѣе западной или европейской? И это потому, что мы желаемъ, чтобы на всемъ протяженіи русской имперіи, въ администраціи, шволѣ и церевви (при полной терпимости вѣроисповѣданій) употреблялся бы нашъ общій государственный языкъ, т. е. языкъ русскій, точно также, какъ для Бретани, Савойи и Нижнихъ Пиренеевъ, гдѣ говорятъ исключительно на басскомъ нарѣччіи, государственнымъ языкомъ служить языкъ французскій; для всей Пруссіи и Австріи, не исключая мѣстностей, населенныхъ славянами—языкъ нѣмецкій. Вы правы—мы татары, потому что желаніе это явилось у насъ лишь тогда, когда поляки, въ 1863 году, едва не подняли на насъ цѣлую европейскую коалицію и только съ тѣхъ поръ, какъ литераторы остзейскихъ провинцій стали проповѣдывать крестовый походъ всего „Deutschthum“ противъ насъ. Между тѣмъ, Франція задумала и исполнила это—еще съ временъ Людовика XIV, а Германія—со времени 30-лѣтней войны. Когда Бейстъ, въ отместку за поражение при Садовой, а Англія изъ низкой зависти къ греческому флоту, конкурирующему съ ней въ ея торговлѣ на Востокѣ—помогаютъ вторженію турокъ въ отечество Гомера и Перикла, вырванное, 30 лѣтъ тому назадъ, Европой изъ ихъ варварскихъ рукъ; когда та-же Европа, изъ боязни Россіи, допускаетъ болѣе года избіеніе дѣтей и насилуваніе дѣвушекъ тѣми же варварами на островѣ Критѣ и оставляется безъ защиты и безъ слова одобренія храбрый и умный христіанскій народъ, сыны коего, чтобы не подвергнуться подобной же участи, взрываютъ себя на воздухъ, въ аркадійскомъ монастырѣ; когда польскій

диктаторъ Лангевичъ и другіе благородные представители этой аристократической націи, идутъ въ янычары къ тѣмъ же татарамъ, для избіенія грековъ, болгаръ, сербовъ и другихъ христіанъ, которымъ надоѣло быть заживо погребаемыми, сажаемыми на колъ и т. п. — Вы, несмотря на то, что подсказываетъ вамъ ваше сердце, ищите для нихъ извиненія, во имя той же западной цивилизаціи — не такъ ли? Я-же, дорогой другъ, съ гордостью, принимаю это прозвище татарина, съ презрѣніемъ брошенное намъ просвѣщеннымъ западомъ и прокливаю того изъ моихъ предковъ, который ослѣпленный фальшивымъ блескомъ этой цивилизаціи, отрекся отъ своего восточнаго варварства, чтобы стать полякомъ и католикомъ, т. е. сознательнымъ палачемъ христіанъ, на жалованьи у турокъ. Я счастливъ сознаниемъ, что я русскій въ душѣ, т. е. принадлежу сердцемъ къ единственной націи, съ негодованіемъ протестующей противъ отвратительнаго образа дѣйствій просвѣщенной Европы, относительно грековъ и славянъ на востокѣ.

Передайте мой низкій поклонъ графинѣ.

Б. Маркевичъ.

ПИСЬМА КЪ П. К. ЩЕБАЛЬСКОМУ.

1.

23-го Марта, СПБ. 1873 года.

Добрѣйшій Петръ Карловичъ, тысячу разъ спасибо за вниманіе, за легенду и за доброе слово о моей *Маринѣ*. Ея сказка—настоящая сказка, записанная однимъ сельскимъ учителемъ въ имѣніи гр. Ал. Толстаго, Погорѣльцахъ (Чернигов. губ.), и изъ его тетрадки перенесенная мною ей въ уста. Сама Марина начата мною прошлымъ лѣтомъ въ той сторонѣ, а именно въ резиденціи Толстаго *Красномъ Рогу*, переименованомъ мною въ повѣсти въ *Амій Рогъ*. *Сверская* сторона была когда-то частью великаго княжества Литовскаго, и народъ до сихъ поръ сохранилъ и въ языкѣ, и въ одеждѣ, и въ обычаяхъ живые слѣды своихъ ближайшихъ отношеній съ литовскимъ племенемъ. Совершенно понятно поэтому, почему въ сохранившихся въ памяти его сказкахъ мы можемъ найти родственные мотивы съ литовскими... Да и съ одними-ли литовскими? Сколько мнѣ помнится, у Аванасьева есть сказка объ *ужѣ*, весьма близкая къ моей... А у нѣмцевъ? Поискать—и коренной мотивъ мы опять—таки, навѣрно, найдемъ въ санскритѣ, какъ ни доказывай намъ г. Стасовъ, что былины и повѣрья наши не арійскаго, а туранскаго происхожденія.

А изъ какой милой книжечки вырваны тѣ листочки, что вы мнѣ прислали,—вотъ что интересуеетъ меня!

За сочувствіе къ моей красавицѣ - дочери я вамъ сердечно благодаренъ, и смѣю надѣяться что оно пребудетъ ей вѣрнымъ до конца. Увы, знаю напередъ, что далеко не то же ждетъ моего героя. Самъ я до сихъ поръ не пойму, въ силу какой aberrации могъ я его пустить въ печать такимъ дряблымъ, мизернымъ, позорнымъ, какимъ онъ является у меня съ самой минуты признанія ему въ любви Марины. Далеко не такимъ былъ онъ задуманъ,—не такимъ будетъ и въ отдѣльномъ изданіи

моей повѣсти (оно выйдетъ у Вольфа осенью),—а почему hat er sich so blamirt въ „Русскомъ Вѣстникѣ“,—и не спрашивайте! Достоевскаго *смирение* сбило меня съ толку... Да объ этомъ въ письмѣ не расскажешь. Только очень мнѣ больно явиться передъ вами, истиннымъ знатокомъ и любовникомъ искусства, въ такомъ каррикатурномъ видѣ, въ какомъ несомнѣнно представится вамъ мой теперешній Завалевскій. Что дѣлать? „У каждой старухи бываетъ своя прорва“, недаромъ говорить у меня князь Пужбольскій. Осенью пришлю вамъ *Забитый вопросъ* и *Марину* значительно измѣненную.—и, надѣюсь, въ лучшему.

А пока позвольте вамъ крѣпко, крѣпко пожать руку и пожелать всего лучшаго, свѣтлаго, добраго, благого.

Весь вашъ Б. Марковичъ

Петерб., 26 Апрѣля 1873.

Дорогой Петръ Карловичъ, не умѣю и сказать вамъ, какъ благодаренъ за милѣйшее письмо, на которое отвѣчаю не совсемъ акуратно, потому, во первыхъ. что получилъ его въ самыя хлопотливыя минуты переѣзда на новую квартиру (Сергиевская, д. Зейферта); а затѣмъ и прїѣзда нѣмецкихъ гостей, вслѣдствіе котораго я отвлеченъ былъ отъ міра искусства въ непригляднымъ занятіямъ журнальнаго корреспондента. Къ тому же я поджидалъ изъ Москвы оттисковъ моей *Марины*, такъ какъ прежде чѣмъ представить вамъ ее въ бальномъ туалетѣ (въ отдѣльномъ изданіи), мнѣ хотѣлось послать Вамъ ее pour Vous présenter ses révérences plus vite и въ прилагаемомъ скромномъ *deshabillé*. Вы къ ней такъ милостивы, такъ отечески сочувственны! Спасибо вамъ!

Не имѣю слова сказать противъ вашихъ замѣчаній; они вѣрны отъ начала до конца. Одна Марина движется; всѣ другія дѣйствующія лица, какъ въ комедіяхъ Островскаго, оледенѣли съ перваго ихъ появленія, и дѣйствіе романа не влечетъ ихъ за собою, а какъ бы крутится около нихъ. Это происходитъ столько же отъ того, что въ моемъ замыслѣ стояла прежде всего и помимо всѣхъ фигура *Марины*, которую хотѣлось мнѣ поставить и освѣтить самымъ выгоднымъ для нея образомъ, сколько и отъ самой задачи романа, отъ его *тенденціозности* pour trancher le mot. Что вы сдѣлаете съ *хорошимъ русскимъ человекомъ* въ романѣ? Надо было подъ конецъ дать Завалевскому болѣе огня,—это я вамъ говорилъ въ предъидущемъ моемъ письмѣ,—и стою на этомъ, хотя едва-ли успѣю измѣнить конецъ *Марины* въ отдѣльномъ изданіи, такъ какъ Вольфъ требуетъ отъ меня ее скорѣе, а на меня взваливаютъ массу работъ по службѣ... Да и стоитъ-ли передѣлывать? Впечатлѣніе tel quel

произведено романомъ въ томъ видѣ, въ какомъ онъ появился въ Русскомъ Вѣстникѣ, и какія бы ни сдѣланы были мною затѣмъ измѣненія, ихъ едва-ли кто замѣтитъ. Ergo—sit ut est, а на будущее время постараемся быть мудры. Вы совершенно правы,—подайте отъ „урагана“. Въ *Маринѣ* вылилось у меня невольное все негодованіе, накопившееся на сердцѣ не за одинъ годъ жизни, та горечь, которою преисполнены всѣ мы, мечтавшіе въ началѣ царствованія не объ этой нынѣшней мерзости и гнили... Оно и вылилось наголо, несдержаннымъ потокомъ, въ ущербъ, вполне сознаюсь, художественности произведенія. Я самъ это чувствовалъ,—и относительная слабость конца романа есть прямое послѣдствіе того чувства внутренняго недовольства, которое я испытывалъ, дописывая его послѣднія страницы. Художникъ—а я чувствую въ себѣ то же, что заставило воспользоваться Корреджіо: „anch'io son pittore“, не полемистъ, даже не нравоучитель, и какъ бы ни почтенны и ни правы были его личныя убѣжденія, онъ не въ правѣ навязывать ихъ своему читателю. Досадно то, что я это всегда и вполне сознавалъ, а тѣмъ не менѣе, какъ совершенно вѣрно замѣтили вы, дорогой Петръ Карловичъ, не въ силахъ былъ „возвыситься надъ сферою приземныхъ урагановъ“. „Злоба дня“ одолѣла,—винюсь...

А между тѣмъ, какъ видно, сильно стало тяготиться ею общество. Никогда еще, по свидѣтельству книгопродавцевъ, не было въ публикѣ такого запроса на беллетристику, какъ теперь. Не только политическіе романы въ родѣ „За свипетры и короны“, но какой-нибудь скучнѣйшій „Мидльмарчъ“ въ русскомъ переводѣ раскупаются нарасхватъ. *Вѣстникъ Европы* потерялъ говорить въ этомъ году до 2 т. подписчиковъ вслѣдствіе отсутствія въ немъ порядочныхъ романовъ, а на „Русскій Вѣстникъ“ напротивъ, значительно поднялась подписка и, какъ въ этомъ сознаются сами издатели его, благодаря Лѣскову и мнѣ грѣшному. Политическое затишье, которому теперь суждено, вѣроятно, продлиться надолго, реагируетъ естественнымъ образомъ на умственное настроеніе общества, и для нашей братьи—эстетиковъ наступила очевидно благопріятная пора,—болѣе благопріятная во всякомъ случаѣ, чѣмъ за нѣсколько лѣтъ предъ этимъ. Вниманіе,—мнѣ кажется, что я имѣю право сказать это безо всякой заносчивости, — оказанное публикою въ мои романы, и то сочувствіе, которое обыкновенно въ этихъ

случаяхъ переходить въ нѣкоторый мѣръ на долю автора, выразились для меня особенно живо и въ томъ неодобреніи, съ какимъ вообще отнеслись къ напечатанному мною въ „Русскомъ Мирѣ“ объясненію по поводу взведеннаго на меня обвиненія въ плагиатѣ. Общее мнѣніе таково, что я напрасно считъ нужнымъ оправдываться, что меня не могутъ задѣвать эти *дикія ругательства* и т. п. Въ этихъ самыхъ нареканіяхъ я не могу не видѣть утѣшительнаго явленія: публика, значитъ, становится все выше и выше надъ плоскимъ уровнемъ нашей журналистики и начинаетъ отводить ей то жалкое мѣсто, котораго она заслуживаетъ, а порядочныхъ людей коритъ когда они сходятъ съ высоты своей... Дай Богъ, въ добрый часъ,—но что же тогда эта наша *пресса?* „выраженіе общественнаго мнѣнія“?..

Неужели вы серьезно могли написать про себя „непрощенный совѣтникъ“? Въ такомъ случаѣ вы очень дурно обо мнѣ судите. Слышать слово здоровой, умной, художественной критики въ такое время, когда, кромѣ криковъ злобнаго невѣжества, ничего и ожидать не въ правѣ писатель,—да это такой же для него бенефисъ, какъ *полный сборъ* для актера! И какою еще критики,—мягкой, сочувственной, во сто кратъ болѣе снисходительной, чѣмъ личное мнѣніе писателя о своемъ произведеніи. Да, ради Бога, построже и *побольше*,—вотъ единственно чѣмъ съ своей стороны могу я отвѣтить на ваши „совѣты“. Вы и представить себѣ не можете, многоуважаемый Петръ Карловичъ, какъ всякое замѣчаніе ваше вѣско и цѣнно для меня, и какъ я вамъ за него благодаренъ.

Позвольте крѣпко, крѣпко позжать Вамъ руку и пожелать всего лучшаго.

Вашъ всегда Б. Марковичъ.

яко-бы консерваторами. Подобная реакція, съ точки зрѣнія консерватизма же, была бы, съ одной стороны, большою оплошностью, а съ другой, страшной несправедливостью относительно народа, поведеніе коего, во все продолженіе этой войны было безупречно.

Сердце сердцу вѣсть подаетъ. Только что я оканчивалъ предыдущія строки, какъ получилъ ваше письмо, дорогая графиня. Благодарю васъ за всѣ подробности, которыя вы мнѣ сообщаете о себѣ, о вашихъ и въ особенности о моемъ фаворитѣ Андрѣ. Милый ребенокъ!—его прелестное лицо, съ большими удивленными глазами, у меня постоянно въ памяти и какъ бы мнѣ хотѣлось его видѣть, зарывшагося въ большихъ листахъ газеты. Поцѣлуйте его за меня и встать передайте мои сердечныя привѣтствія его матери. Третьяго дня пріѣхалъ изъ Франціи Вогюэ. Вчера я его видѣлъ—онъ посвѣжѣлъ лицомъ, порозовѣлъ духомъ и говорилъ мнѣ, что по возвращеніи нашель у себя ваше письмо, вслѣдствіе котораго подаль пріятную для всѣхъ вашихъ друзей надежду, что вы не рѣшитесь остаться всю зиму безъ музыки, безъ Стефани, а также отчасти и безъ насъ, воимъ ваше отсутствіе такъ тяжело. (Это прибавлено уже мною и потому вините меня одного въ самолюбіи). Что-же?—Мы правы, или вы будете упорствовать и заставите насъ разочароваться? Когда же я васъ увижу? Если-бы вы знали, какъ я этого жду. Жена и сынъ сердечно благодарны вамъ за память и, въ свою очередь, поручаютъ мнѣ передать свои пожеланія и вамъ и всѣмъ вашимъ *Sempre il Vostro*.

Б. Мариевичъ.

Воскресенье.

Никогда не умѣлъ я считать ни дней, ни часовъ, а тѣмъ болѣе не способенъ я на это теперь, съ тѣхъ поръ, какъ пришлось мнѣ разстаться съ Краснымъ Рогомъ. Какая тоска вдали отъ васъ, любезная племянница моей души, вдали отъ вашихъ, вдали отъ большихъ деревьевъ, что растутъ на дворѣ, отъ голубого горизонта, отъ Рюриковыхъ „*malonen*“, отъ лиловыхъ тростниковъ на рѣкѣ, отъ моего пылающаго камина и отъ вашихъ прелестныхъ „*Soq-à-l'âne*“. Что вы подѣлываете? Что больная, что лекарство, что докторъ? Рѣшилась ли, наконецъ, графиня (большая) васъ покинуть? А маленькая, продолжаетъ ли съ утра до вечера расчесывать свои длинные, бѣлокурые волосы? А „Почепъ, Почепъ“, а переписка мѣломъ, а сумасшедшія кавальвады, а ни съ чѣмъ не сообразныя выдумки, а лихорадочное, нервное настроеніе вашей туранской природы—продолжается ли оно, или вы сразу спустили паруса и водворили полное спокойствіе въ своемъ существѣ, съ тѣхъ поръ, какъ не кому васъ объ этомъ просить?

O most delicate fiend
Who is't can read a woman*).

Если что либо вѣрно, то именно это и въ данномъ случаѣ, вы-то и есть, „most delicate fiend“, самое интересное, но, безсомнѣнія и, самое непонятное существо. Я даже не удивился-бы и тому, что сами вы не изучили всѣхъ буквъ этой сложной азбуки. Но, если удастся мнѣ когда нибудь написать выдающійся романъ, то можете быть увѣрены, что вы послужите его темой.

Но помимо всего этого, дайте о себѣ вѣсточку, которой я алчу и жажду. По той тревогѣ, которую я испытываю, когда думаю о васъ, о вашихъ страданіяхъ, о разочарованіяхъ вашей

*) Тонкое и коварное существо
Кто можетъ понять (прочсть) тебя, о женщина!

души — вижу, что люблю васъ, какъ настоящій дядя. Знаю, что бесполезно говорить съ вами о вашемъ здоровьѣ, а между тѣмъ, вы въ этомъ отношеніи служите предметомъ постояннаго безпокойства для всѣхъ, кто васъ любитъ.

Я пробуду здѣсь съ недѣлю, затѣмъ лечу, на старыхъ своихъ крыльяхъ, въ Москву. Если до того времени вы получите на мое имя нѣсколько №№ „Journal de St.-Petersbourg“, будьте любезны — пришлите ихъ мнѣ, какъ можно скорѣе сюда (по орловско-витебской дорогѣ, на полустанцію Шахово). Тысяча нѣжностей вашимъ дѣтямъ, тетѣ, всей благословенной атмосферѣ Краснаго Рога. Если графиня С. еще у васъ, повергаю мой шипъ къ подножію ея розъ. Въ заключеніе, разрѣшите мнѣ еще разъ сказать вамъ, что люблю васъ всѣмъ сердцемъ.

Б. Марновичъ.

Жена и сынъ, вмѣстѣ со мною, шлютъ вамъ наилучшія пожеланія.

Любезный Толстой!

Прошу слова по вопросу, лично меня затрагивающему!

Неправда ли, вы считаете насъ татарами—во имя цивилизаціи болѣе или менѣе западной или европейской? И это потому, что мы желаемъ, чтобы на всемъ протяженіи русской имперіи, въ администраціи, школъ и церквяхъ (при полной терпимости вѣроисповѣданій) употреблялся бы нашъ общій государственный языкъ, т. е. языкъ русскій, точно также, какъ для Бретани, Савойи и Нижнихъ Пиренеевъ, гдѣ говорятъ исключительно на баскомъ нарѣччіи, государственнымъ языкомъ служить языкъ французскій; для всей Пруссіи и Австріи, не исключая мѣстностей, населенныхъ славянами—языкъ нѣмецкій. Вы правы—мы татары, потому что желаніе это явилось у насъ лишь тогда, когда поляки, въ 1863 году, едва не подняли на насъ цѣлую европейскую коалицію и только съ тѣхъ поръ, какъ литераторы остзейскихъ провинцій стали проповѣдывать крестовый походъ всего „Deutschthum“ противъ насъ. Между тѣмъ, Франція задумала и исполнила это—еще съ временъ Людовика XIV, а Германія—со времени 30-лѣтней войны. Когда Бейсъ, въ отмстку за поражение при Садовой, а Англія изъ низкой зависти къ греческому флоту, конкурирующему съ ней въ ея торговлѣ на Востокъ—помогаютъ вторженію турокъ въ отечество Гомера и Перикла, вырванное, 30 лѣтъ тому назадъ, Европой изъ ихъ варварскихъ рукъ; когда та-же Европа, изъ боязни Россіи, допускаетъ болѣе года избиеніе дѣтей и насилуваніе дѣвушекъ тѣми же варварами на островѣ Критѣ и оставляется безъ защиты и безъ слова одобренія храбрый и умный христіанскій народъ, сыны коего, чтобы не подвергнуться подобной же участи, взрываютъ себя на воздухъ, въ арвадійскомъ монастырѣ; когда польскій

диктаторъ Лангевичъ и другіе благородные представители этой аристократической націи, идутъ въ янычары къ тѣмъ же татарамъ, для избіенія грековъ, болгаръ, сербовъ и другихъ христіанъ, которымъ надоѣло быть заживо погребаемыми, сажаемыми на колы и т. п. — Вы, несмотря на то, что подсказываетъ вамъ ваше сердце, ищите для нихъ извиненія, во имя той же западной цивилизаціи — не такъ ли? Я-же, дорогой другъ, съ гордостью, принимаю это прозвище татарина, съ презрѣніемъ брошенное намъ просвѣщеннымъ западомъ и прокливаю того изъ моихъ предковъ, который ослѣпленный фальшивымъ блескомъ этой цивилизаціи, отрекся отъ своего восточнаго варварства, чтобы стать полякомъ и католикомъ, т. е. сознательнымъ палачемъ христіанъ, на жалованьи у турокъ. Я счастливъ сознаніемъ, что я русскій въ душѣ, т. е. принадлежу сердцемъ къ единственной націи, съ негодованіемъ протестующей противъ отвратительнаго образа дѣйствій просвѣщенной Европы, относительно грековъ и славянъ на востокѣ.

Передайте мой низкій поклонъ графинѣ.

Б. Маркевичъ.

ПИСЬМА КЪ П. К. ЩЕБАЛЬСКОМУ.

1.

23-го Марта, СПБ. 1873 года.

Добрѣйшій Петръ Карловичъ, тысячу разъ спасибо за вниманіе, за легенду и за доброе слово о моей *Маринѣ*. Ея сказка—настоящая сказка, записанная однимъ сельскимъ учителемъ въ имѣніи гр. Ал. Толстаго, Погорѣльцахъ (Чернигов. губ.), и изъ его тетрадки перенесенная мною ей въ уста. Сама Марина начата мною прошлымъ лѣтомъ въ той сторонѣ, а именно въ резиденціи Толстаго *Красномъ Рогѣ*, переименованномъ мною въ повѣсти въ *Алмй Рогъ*. *Сѣверская* сторона была когда-то частью великаго княжества Литовскаго, и народъ до сихъ поръ сохранилъ и въ языкѣ, и въ одеждѣ, и въ обычаяхъ живые слѣды своихъ ближайшихъ отношеній съ литовскимъ племенемъ. Совершенно понятво поэтому, почему въ сохранившихся въ памяти его сказкахъ мы можетъ найти родственные мотивы съ литовскими... Да и съ одними-ли литовскими? Сколько мнѣ помнится, у Аванасьева есть сказка объ *ужѣ*, весьма близкая къ моей... А у нѣмцевъ? Поискать—и коренной мотивъ мы опять—таки, навѣрно, найдемъ въ санскритѣ, какъ ни доказывай намъ г. Стасовъ, что былины и повѣрья наши не арійскаго, а туранскаго происхожденія.

А изъ какой милой книжечки вырваны тѣ листочки, что вы мнѣ прислали,—вотъ что интересуеетъ меня!

За сочувствіе къ моей красавицѣ - дочери я вамъ сердечно благодаренъ, и смѣю надѣяться что оно пребудетъ ей вѣрнымъ до конца. Увы, знаю напередъ, что далеко не то же ждетъ моего героя. Самъ я до сихъ поръ не пойму, въ силу какой aberrации могъ я его пустить въ печать такимъ дряблымъ, мизернымъ, позорнымъ, какимъ онъ является у меня съ самой минуты признанія ему въ любви Марины. Далеко не такимъ былъ онъ задуманъ,—не такимъ будетъ и въ отдѣльномъ изданіи

моей повѣсти (оно выйдетъ у Вольфа осенью),—а почему hat er sich so blamirt въ „Русскомъ Вѣстникѣ“,—и не спрашивайте! Достоевскаго *смирение* сбило меня съ толку... Да объ этомъ въ письмѣ не расскажешь. Только очень мнѣ больно явиться передъ вами, истиннымъ знатокомъ и любовникомъ искусства, въ такомъ карикатурномъ видѣ, въ какомъ несомнѣнно представится вамъ мой теперешній Завалевскій. Что дѣлать? „У каждой старухи бываетъ своя *прорва*“, недаромъ говорить у меня князь Пужбольскій. Осенью пришлю вамъ *Забитый вопросъ* и *Марину* значительно измѣненную—и, надѣюсь, въ лучшему.

А пока позвольте вамъ крѣпко, крѣпко позать руку и пожелать всего лучшаго, свѣтлаго, добраго, благого.

Весь вашъ Б. Марковичъ

Петерб., 26 Апрѣля 1873.

Дорогой Петръ Карловичъ, не умѣю и сказать вамъ, какъ благодаренъ за милѣйшее письмо, на которое отвѣчаю не совсѣмъ акуратно, потому, во первыхъ. что получилъ его въ самыя хлопотливыя минуты переѣзда на новую квартиру (Сергѣевская, д. Зейферта); а затѣмъ и прїѣзда нѣмецкихъ гостей, вслѣдствіе котораго я отвлеченъ былъ отъ міра искусства въ непригляднымъ занятіямъ журнальнаго корреспондента. Къ тому же я поджидалъ изъ Москвы оттисковъ моей *Марины*, такъ какъ прежде чѣмъ представить вамъ ее въ бальномъ туалетѣ (въ отдѣльномъ изданіи), мнѣ хотѣлось послать Вамъ ее pour Vous présenter ses révérences plus vite и въ прилагаемомъ скромномъ *deshabillé*. Вы къ ней такъ милостивы, такъ отечески сочувственны! Спасибо вамъ!

Не имѣю слова сказать противъ вашихъ замѣчаній; они вѣрны отъ начала до конца. Одна Марина движется; всѣ другія дѣйствующія лица, какъ въ комедіяхъ Островскаго, оледенѣли съ перваго ихъ появленія, и дѣйствіе романа не влечетъ ихъ за собою, а какъ бы крутится около нихъ. Это происходитъ столько же отъ того, что въ моемъ замыслѣ стояла прежде всего и помимо всѣхъ фигура *Марины*, которую хотѣлось мнѣ поставить и освѣтить самымъ выгоднымъ для нея образомъ, сколько и отъ самой задачи романа, отъ его *тенденціозности* pour trancher le mot. Что вы сдѣлаете съ *хорошимъ русскимъ человекомъ* въ романѣ? Надо было подъ конецъ дать Завалевскому болѣе огня,—это я вамъ говорилъ въ предъидущемъ моемъ письмѣ,—и стою на этомъ, хотя едва-ли успѣю измѣнить конецъ *Марины* въ отдѣльномъ изданіи, такъ какъ Вольфъ требуетъ отъ меня ее скорѣе, а на меня взваливаютъ массу работъ по службѣ... Да и стоитъ-ли передѣлывать? Впечатлѣніе tel quel

яко-бы консерваторами. Подобная реакція, съ точки зрѣнія консерватизма же, была бы, съ одной стороны, большою оплошностью, а съ другой, страшной несправедливостью относительно народа, поведение коего, во все продолженіе этой войны было безупречно.

Сердце сердцу вѣсть подаетъ. Только что я оканчивалъ предыдущія строки, какъ получилъ ваше письмо, дорогая графиня. Благодарю васъ за всѣ подробности, которыя вы мнѣ сообщаете о себѣ, о вашихъ и въ особенности о моемъ фаворитѣ Андреѣ. Милый ребенокъ!—его прелестное лицо, съ большими удивленными глазами, у меня постоянно въ памяти и какъ бы мнѣ хотѣлось его видѣть, зарывшагося въ большихъ листахъ газеты. Поцѣлуйте его за меня и встати передайте мои сердечныя привѣтствія его матери. Третьяго дня пріѣхалъ изъ Франціи Вогюэ. Вчера я его видѣлъ—онъ посвѣжѣлъ лицомъ, порозовѣлъ духомъ и говорилъ мнѣ, что по возвращеніи нашелъ у себя ваше письмо, вслѣдствіе котораго подалъ пріятную для всѣхъ вашихъ друзей надежду, что вы не рѣшитесь остаться всю зиму безъ музыки, безъ Стефани, а также отчасти и безъ насъ, коимъ ваше отсутствіе такъ тяжело. (Это прибавлено уже мною и потому вините меня одного въ самомнѣніи). Что-же?—Мы правы, или вы будете упорствовать и заставите насъ разочароваться? Когда же я васъ увижу? Если-бы вы знали, какъ я этого жду. Жена и сынъ сердечно благодарны вамъ за память и, въ свою очередь, поручаютъ мнѣ передать свои пожеланія и вамъ и всѣмъ вашимъ *Sempre il Vostro*.

Б. Марневичъ.

Воскресенье.

Никогда не умѣлъ я считать ни дней, ни часовъ, а тѣмъ болѣе не способенъ я на это теперь, съ тѣхъ поръ, какъ пришлось мнѣ разстаться съ Краснымъ Рогомъ. Какая тоска вдали отъ васъ, любезная *племянница* моей души, вдали отъ вашихъ, вдали отъ большихъ деревьевъ, что растутъ на дворѣ, отъ голубого горизонта, отъ Рюриковыхъ „*malonen*“, отъ лиловыхъ тростниковъ на рѣкѣ, отъ моего пылающаго камина и отъ вашихъ прелестныхъ „*Soq-à-l'âne*“. Что вы подѣлываете? Что больная, что лекарство, что докторъ? Рѣшилась ли, наконецъ, графиня (большая) васъ покинуть? А *маленькая*, продолжаетъ ли съ утра до вечера расчесывать свои длинные, бѣлокурые волосы? А „Почепъ, Почепъ“, а переписка мѣломъ, а сумасшедшя кавалькады, а ни съ чѣмъ не сообразныя выдумки, а лихорадочное, нервное настроеніе вашей туранской природы—продолжается ли оно, или вы сразу спустили паруса и водворили полное спокойствіе въ своемъ существѣ, съ тѣхъ поръ, какъ не кому васъ объ этомъ просить?

O most delicate fiend
Who is't can read a woman *).

Если что либо вѣрно, то именно это и въ данномъ случаѣ, вы-то и есть, „most delicate fiend“, самое интересное, но, безсомнѣнія и, самое непонятное существо. Я даже не удивился-бы и тому, что сами вы не изучили всѣхъ буквъ этой сложной азбуки. Но, если удастся мнѣ когда нибудь написать выдающійся романъ, то можете быть увѣрены, что вы послужите его темой.

Но помимо всего этого, дайте о себѣ вѣсточку, которой я алчу и жажду. По той тревогѣ, которую я испытываю, когда думаю о васъ, о вашихъ страданіяхъ, о разочарованіяхъ вашей

*) Тонкое и коварное существо

Кто можетъ понять (прочестъ) тебя, о женщина!

души — вижу, что люблю васъ, какъ настоящій дядя. Знаю, что бесполезно говорить съ вами о вашемъ здоровьѣ, а между тѣмъ, вы въ этомъ отношеніи служите предметомъ постоянного безпокойства для всѣхъ, кто васъ любитъ.

Я пробуду здѣсь съ недѣлю, затѣмъ лечу, на старыхъ своихъ крыльяхъ, въ Москву. Если до того времени вы получите на мое имя нѣсколько №№ „Journal de St.-Petersbourg“, будьте любезны — пришлите ихъ мнѣ, какъ можно скорѣе сюда (по орловско-витебской дорогѣ, на полустанцію Шахово). Тысяча нѣжностей вашимъ дѣтямъ, тетѣ, всей благословенной атмосферѣ Краснаго Рога. Если графиня С. еще у васъ, повергаю мои шипы къ подножію ея розъ. Въ заключеніе, разрѣшите мнѣ еще разъ сказать вамъ, что люблю васъ всѣмъ сердцемъ.

Б. Марневичъ.

Жена и сынъ, вмѣстѣ со мною, шлютъ вамъ наилучшія пожеланія.

Любезный Толстой!

Прошу слова по вопросу, лично меня затрагивающему!

Неправда ли, вы считаете насъ татарами—во имя цивилизаціи болѣе или менѣе западной или европейской? И это потому, что мы желаемъ, чтобы на всемъ протяженіи русской имперіи, въ администраціи, школахъ и церквахъ (при полной терпимости въ роисповѣданій) употреблялся бы нашъ общій государственный языкъ, т. е. языкъ русскій, точно также, какъ для Бретани, Савойи и Нижнихъ Пиренеевъ, гдѣ говорятъ исключительно на баскомъ нарѣчій, государственнымъ языкомъ служить языкъ французскій; для всей Пруссіи и Австріи, не исключая мѣстностей, населенныхъ славянами—языкъ нѣмецкій. Вы правы—мы татары, потому что желаніе это явилось у насъ лишь тогда, когда поляки, въ 1863 году, едва не подняли на насъ цѣлую европейскую коалицію и только съ тѣхъ поръ, какъ литераторы остзейскихъ провинцій стали проповѣдывать крестовый походъ всего „Deutschthum“ противъ насъ. Между тѣмъ, Франція задумала и исполнила это—еще съ временъ Людовика XIV, а Германія—со времени 30-лѣтней войны. Когда Бейстъ, въ отмстку за поражение при Садовой, а Англія изъ низкой зависти къ греческому флоту, конвуррирующему съ ней въ ея торговлѣ на Востокъ—помогаютъ вторженію турокъ въ отечество Гомера и Перикла, вырванное, 30 лѣтъ тому назадъ, Европой изъ ихъ варварскихъ рукъ; когда та-же Европа, изъ боязни Россіи, допускаетъ болѣе года избіеніе дѣтей и насилуваніе дѣвушекъ тѣми же варварами на островѣ Критѣ и оставляется безъ защиты и безъ слова одобренія храбрый и умный христіанскій народъ, сыны воюго, чтобы не подвергнуться подобной же участи, взрываютъ себя на воздухъ, въ аркадійскомъ монастырѣ; когда польскій

диктаторъ Лангевичъ и другіе благородные представители этой аристократической націи, идутъ въ янычары къ тѣмъ же татарамъ, для избіенія грековъ, болгаръ, сербовъ и другихъ христіанъ, которымъ надоѣло быть заживо погребаемыми, сажаемыми на воль и т. п. — Вы, несмотря на то, что подсказываетъ вамъ ваше сердце, ищите для нихъ извиненія, во имя той же западной цивилизаціи — не такъ ли? Я же, дорогой другъ, съ гордостью, принимаю это прозвище татарина, съ презрѣніемъ брошенное намъ просвѣщеннымъ западомъ и проклиная того изъ моихъ предковъ, который ослѣпленный фальшивымъ блескомъ этой цивилизаціи, отрекся отъ своего восточнаго варварства, чтобы стать полякомъ и католикомъ, т. е. сознательнымъ палачемъ христіанъ, на жалованьи у турокъ. Я счастливъ сознаниемъ, что я русскій въ душѣ, т. е. принадлежу сердцемъ въ единственной націи, съ негодованіемъ протестующей противъ отвратительнаго образа дѣйствій просвѣщенной Европы, относительно грековъ и славянъ на востокѣ.

Передайте мой низкій поклонъ графинѣ.

Б. Маркевичъ.

ПИСЬМА КЪ П. К. ЩЕБАЛЬСКОМУ.

1.

23-го Марта, СПБ. 1873 года.

Добрѣйшій Петръ Карловичъ, тысячу разъ спасибо за вниманіе, за легенду и за доброе слово о моей *Маринѣ*. Ея сказка—настоящая сказка, записанная однимъ сельскимъ учителемъ въ имѣніи гр. Ал. Толстаго, Погорѣльцахъ (Чернигов. губ.), и изъ его тетрадки перенесенная мною ей въ уста. Сама Марина начата мною прошлымъ лѣтомъ въ той сторонѣ, а именно въ резиденціи Толстаго *Красномъ Рогѣ*, переименованномъ мною въ повѣсти въ *Алмй Рогъ*. *Сверская* сторона была когда-то частью великаго княжества Литовскаго, и народъ до сихъ поръ сохранилъ и въ языкѣ, и въ одеждѣ, и въ обычаяхъ живые слѣды своихъ ближайшихъ отношеній съ литовскимъ племенемъ. Совершенно понятво поэтому, почему въ сохранившихся въ памяти его сказкахъ мы можетъ найти родственные мотивы съ литовскими... Да и съ одними-ли литовскими? Сколько мнѣ помнится, у Аванасьева есть сказка объ *ужѣ*, весьма близкая къ моей... А у нѣмцевъ? Поискать—и коренной мотивъ мы опять—таки, навѣрно, найдемъ въ санскритѣ, какъ ни доказывай намъ г. Стасовъ, что былины и повѣрья наши не арійскаго, а туранскаго происхожденія.

А изъ какой милой книжечки вырваны тѣ листочки, что вы мнѣ прислали,—вотъ что интересуеетъ меня!

За сочувствіе къ моей красавицѣ - дочери я вамъ сердечно благодаренъ, и смѣю надѣяться что оно пребудетъ ей вѣрнымъ до конца. Увы, знаю напередъ, что далеко не то же ждетъ моего героя. Самъ я до сихъ поръ не пойму, въ силу какой aberrации могъ я его пустить въ печать такимъ дряблымъ, мизернымъ, позорнымъ, какимъ онъ является у меня съ самой минуты признанія ему въ любви Марины. Далеко не такимъ былъ онъ задуманъ,—не такимъ будетъ и въ отдѣльномъ изданіи

моей повѣсти (оно выйдетъ у Вольфа осенью),—а почему hat er sich so blamirt въ „Русскомъ Вѣстникѣ“,—и не спрашивайте! Достоевскаго *смирение* сбило меня съ толку... Да объ этомъ въ письмѣ не расскажешь. Только очень мнѣ больно явиться передъ вами, истиннымъ знатокомъ и любовникомъ искусства, въ такомъ карикатурномъ видѣ, въ какомъ несомнѣнно представится вамъ мой теперешній Завалевскій. Что дѣлать? „У каждой старухи бываетъ своя *прорва*“, недаромъ говорить у меня князь Пужбольскій. Осенью пришлю вамъ *Забитый вопросъ* и *Мариину* значительно измѣненную—и, надѣюсь, въ лучшему.

А пока позвольте вамъ крѣпко, крѣпко пожать руку и пожелать всего лучшаго, свѣтлаго, добраго, благого.

Весь вашъ Б. Марковичъ

Петерб., 26 Апрѣля 1873.

Дорогой Петръ Карловичъ, не умѣю и сказать вамъ, какъ благодаренъ за милѣйшее письмо, на которое отвѣчаю не совѣмъ акуратно, потому, во первыхъ. что получилъ его въ самыя хлопотливыя минуты переѣзда на новую квартиру (Сергѣевская, д. Зейферта); а затѣмъ и прїѣзда нѣмецкихъ гостей, вслѣдствіе котораго я отвлеченъ былъ отъ міра искусства къ непригляднымъ занятіямъ журнальнаго корреспондента. Къ тому же я поджидалъ изъ Москвы оттисковъ моей *Марини*, такъ какъ прежде чѣмъ представить вамъ ее въ бальномъ туалетѣ (въ отдѣльномъ изданіи), мнѣ хотѣлось послать Вамъ ее enrou Vous présenter ses révérences plus vite и въ прилагаемомъ скромномъ *deshabillé*. Вы къ ней такъ милостивы, такъ отечески сочувственны! Спасибо вамъ!

Не имѣю слова сказать противъ вашихъ замѣчаній; они вѣрны отъ начала до конца. Одна Марина движется; всѣ другія дѣйствующія лица, какъ въ комедіяхъ Островскаго, оледенѣли съ перваго ихъ появленія, и дѣйствіе романа не влечетъ ихъ за собою, а какъ бы крутится около нихъ. Это происходитъ столько же отъ того, что въ моемъ замыслѣ стояла прежде всего и помимо всѣхъ фигура *Марини*, которую хотѣлось мнѣ поставить и освѣтить самымъ выгоднымъ для нея образомъ, сколько и отъ самой задачи романа, отъ его *тенденціозности* enrou trancher le mot. Что вы сдѣлаете съ *хорошимъ русскимъ человекомъ* въ романѣ? Надо было подъ конецъ дать Завалевскому болѣе огня,—это я вамъ говорилъ въ предъидущемъ моемъ письмѣ,—и стою на этомъ, хотя едва-ли успѣю измѣнить конецъ *Марини* въ отдѣльномъ изданіи, такъ какъ Вольфъ требуетъ отъ меня ее скорѣе, а на меня взваливаютъ массу работъ по службѣ... Да и стоитъ-ли передѣлывать? Vпечатлѣніе tel quel

произведено романомъ въ томъ видѣ, въ какомъ онъ появился въ Русскомъ Вѣстникѣ, и какія бы ни сдѣланы были мною затѣмъ измѣненія, ихъ едва-ли кто замѣтитъ. Ergo—sit ut est, а на будущее время постараемся быть мудры. Вы совершенно правы,—подальше отъ „урагана“. Въ *Маринѣ* вылилось у меня невольное все негодованіе, накопившееся на сердцѣ не за одинъ годъ жизни, та горечь, которою преисполнены всѣ мы, мечтавшіе въ началѣ царствованія не объ этой нынѣшней мерзости и гнили... Оно и вылилось наголо, несдержаннымъ потокомъ, въ ущербъ, вполне сознаю, художественности произведенія. Я самъ это чувствовалъ,—и относительная слабость конца романа есть прямое послѣдствіе того чувства внутренняго недовольства, которое я испытывалъ, дописывая его послѣднія страницы. Художникъ—а я чувствую въ себѣ то же, что заставило воскликнуть Корреджіо: „anch'io son pittore“, не полемистъ, даже не нравоучитель, и какъ бы ни почтенны и ни правы были его личныя убѣжденія, онъ не въ правѣ навязывать ихъ своему читателю. Досадно то, что я это всегда и вполне сознавалъ, а тѣмъ не менѣе, какъ совершенно вѣрно замѣтили вы, дорогой Петръ Карловичъ, не въ силахъ былъ „возвыситься надъ сферою приземныхъ урагановъ“. „Злоба дня“ одолѣла,—винюсь...

А между тѣмъ, какъ видно, сильно стало тяготиться ею общество. Никогда еще, по свидѣтельству книгопродавцевъ, не было въ публикѣ такого запроса на беллетристику, какъ теперь. Не только политическіе романы въ родѣ „За свипетры и короны“, но каковой-нибудь скучнѣйшій „Мидльмарчъ“ въ русскомъ переводѣ раскупаются нарасхватъ. *Вѣстникъ Европы* потерялъ говорить въ этомъ году до 2 т. подписчиковъ вслѣдствіе отсутствія въ немъ порядочныхъ романовъ, а на „Русскій Вѣстникъ“ напротивъ, значительно поднялась подписка и, какъ въ этомъ сознаются сами издатели его, благодаря Лѣскову и мнѣ грѣшному. Политическое затишье, которому теперь суждено, вѣроятно, продлиться надолго, реагируетъ естественнымъ образомъ на умственное настроеніе общества, и для нашей братьи—эстетиковъ наступила очевидно благопріятная пора,—болѣе благопріятная во всякомъ случаѣ, чѣмъ за нѣсколько лѣтъ предъ этимъ. Вниманіе,—мнѣ кажется, что я имѣю право сказать это безо всякой заносчивости, — оказанное публикою къ моимъ романамъ, и то сочувствіе, которое обыкновенно въ этихъ

случаяхъ переходить въ нѣкоторый мѣрѣ на долю автора, выразились для меня особенно живо и въ томъ неодобреніи, съ какимъ вообще отнеслись къ напечатанному мною въ „*Русскомъ Мирѣ*“ объясненію по поводу взведеннаго на меня обвиненія въ плагиатѣ. Общее мнѣніе таково, что я напрасно счелъ нужнымъ оправдываться, что меня не могутъ задѣвать эти *дикія ругательства* и т. п. Въ этихъ самыхъ нареканіяхъ я не могу не видѣть утѣшительнаго явленія: публика, значить, становится все выше и выше надъ плоскимъ уровнемъ нашей журналистики и начинаетъ отводить ей то жалкое мѣсто, котораго она заслуживаетъ, а порядочныхъ людей коритъ когда они сходятъ съ высоты своей... Дай Богъ, въ добрый часъ,—но что же тогда эта наша *пресса*? „выраженіе общественнаго мнѣнія“?..

Неужели вы серьезно могли написать про себя „непрощенный совѣтникъ“? Въ такомъ случаѣ вы очень дурно обо мнѣ судите. Слышать слово здравой, умной, художественной критики въ такое время, когда, кромѣ криковъ злобнаго невѣжества, ничего и ожидать не въ правѣ писатель,—да это такой же для него бенефисъ, какъ *полный сборъ* для актера! И какой еще критики,—мягкой, сочувственной, во сто кратъ болѣе снисходительной, чѣмъ личное мнѣніе писателя о своемъ произведеніи. Да, ради Бога, построже и *побольше*,—вотъ единственно чѣмъ съ своей стороны могу я отвѣтить на ваши „совѣты“. Вы и представить себѣ не можете, многоуважаемый Петръ Кардовичъ, какъ всякое замѣчаніе ваше вѣско и цѣнно для меня, и какъ я вамъ за него благодаренъ.

Позвольте крѣпко, крѣпко позжать Вамъ руку и пожелать всего лучшаго.

Вашъ всегда Б. Марковичъ.

Петерб., 24 Января 79 г.

Спасская площадь, № 1, домъ Лисицына.

Многоуважаемый Петръ Карловичъ, давно уже собираюсь писать къ вамъ, поблагодарить за добрый вашъ отзывъ о *Четверти отки* въ „Русскомъ Вѣстникѣ“, и поблагодарить не только отъ себя лично, а отъ имени нѣсколькихъ милыхъ и умныхъ женщинъ, сочувствующихъ моему роману и нашедшихъ въ вашей оцѣнѣ его именно то, говорятъ онѣ, что сами онѣ сказали бы о немъ, если бы имъ вмѣсто васъ пришлось разбирать его. Онѣ при этомъ увѣряютъ, что вы непременно должны возвратиться еще разъ къ нему, такъ какъ статья ваша писана, когда романъ не былъ конченъ, и вы не могли еще составить себѣ вполне яснаго представленія о его задачѣ и окончательномъ исполненіи. Вамъ разумѣется, рѣшать, правы-ли эти мои любезныя доброхотки, или нѣтъ. Изъ нихъ вы, кажется, знаете граф. Софью Андреевну Толстую, вдову поэта; знаете такъ же, если не ошибаюсь, графиню Крейцъ; восхищались, вѣроятно, если видѣли ее, прелестною княгинею Барятинскою (рожд. Бутеневою). Я очень горжусь сочувствіемъ этихъ, дѣйствительно очень образованныхъ, знакомыхъ серьезно съ европейскими литературами женщинъ, которыя поэтому ищутъ въ беллетристическомъ произведеніи и умѣютъ цѣнить въ немъ не занимательность романической интриги, а его художественное достоинство. Онѣ возмущены, что для русскаго писателя, преслѣдующаго чисто художественныя цѣли, нѣтъ въ русской печати ни критики, ни даже какого-либо критериума для оцѣнки его, что онъ оцѣнивается, подвергается ругательствамъ или возносится не въ мѣру, единственно съ точки зрѣнія какой-то политической тенденціи, никому въ сущности не нужной и ничего сама по себѣ серьезнаго не изо-

блуждающей. Вашъ essay въ „Русскомъ Вѣстникѣ“ о моемъ и Авсеенки романахъ очень заинтересовалъ этихъ барынь, какъ нѣчто, давно ими не встрѣчаемое въ журналахъ нашихъ и газетахъ и представляющееся въ настоящую минуту дѣйствительно какимъ-то „опытомъ“ возобновить у насъ серьезную, безпристрастную, чисто *литературную* критику. Отсюда и желаніе ихъ прочесть еще разъ слово русскаго умнаго человѣка о произведеніи, имѣвшемъ счастье возбудить очень большой интересъ въ публикѣ. Иная скромность хуже всякой самонадѣянности и оказывается синонимомъ лицемерія. Я поэтому, говоря съ вами, не стану faire de la fausse modestie. Я знаю, что *четверть вѣка* имѣетъ большой успѣхъ, что о немъ говорятъ во всѣхъ слояхъ общества, начиная съ кабинета императрицы, которой читаютъ его по вечерамъ и кончая студентскими кружками; мнѣ представляются люди, т. е. просятъ представить ихъ мнѣ лица, съ которыми я не имѣю ничего общаго; я получаю отъ неизвѣстныхъ какихъ-то барынь восторженные письма; мнѣ, наконецъ, словно молодому человѣку, назначаютъ свиданія въ маскарадахъ *анонимки*, подписывающіяся „Ольга“, „une boykaua barischnia“. Но точно также, какъ я безъ всякой скромности сообщаю вамъ объ этомъ, я самымъ искреннимъ образомъ скажу вамъ, что убѣжденъ, что успѣхъ этотъ слѣдуетъ гораздо менѣе отнести къ моему искусству, чѣмъ къ „симпатичности“, какъ вы прекрасно замѣтили, того исчезнувшаго міра, который изображенъ мною. Съ тѣхъ поръ, какъ это было сказано вами, вы успѣли докончить романъ, полагаю, и убѣдились, что я изобразилъ этотъ міръ, какъ онъ былъ, не подрашивая его карминомъ: мой добродушный „графъ“ ссылаетъ *bel et bien*, здорово живешь, неповиннаго человѣка въ Оренбургъ, и т. д. Тѣмъ не менѣе, сравнительно съ ералашью, съ безпринципностью, съ томленіемъ, умственной тоскою, чувствуемою всѣми и каждымъ въ наши дни,—изображенное мною время, какъ замѣчено было критикомъ J. de St. Ptbrg. (я вамъ читалъ его слова), представляется нѣкимъ эльдорадо современному поколѣнію, да и намъ самимъ, такъ тяжело выносившимъ между тѣмъ связывавшія насъ въ тѣ дни по рукамъ и ногамъ путы. Вотъ это, являющееся теперь, сожалѣніе и Schwägmen по тому времени, которымъ объясняется главнымъ образомъ успѣхъ *Четверти*

вка, и слѣдовало бы вамъ освѣтить вашимъ талантливымъ словомъ. Здѣшняя *либеральная* печать устроила противъ романа *la conspiration du silence*, рѣшилась *игнорировать* его. Лишь одинъ критикъ не можетъ удержаться отъ лаю. Преувѣренно, что онъ посвящалъ мнѣ цѣлые фельетоны, въ которыхъ, среди неистовыхъ ругательствъ за изображеніе мною „барскихъ амуровъ“, онъ, словно прорываясь, говорилъ прямо, что тутъ „талантъ“, „рельефность разсказа“, „обработка“, „техника“, — затѣмъ вовсе замолеъ на время, наконецъ, въ послѣднемъ фельетонѣ выбрали васъ за похвалу вашу мнѣ и объявили рѣшительно, что *Четверть вѣка* такіе „пустяки“, о которыхъ говорить не стоитъ. Дѣло же въ томъ, что, какъ мнѣ извѣстно, въ *либеральныхъ* кружкахъ шли очень большіе толки о томъ, слѣдуетъ-ли облавою напуститься на меня, или, въ виду „несомнѣннаго сочувствія публики, „не компрометироваться“ а „бросить совсѣмъ, заморить молчаніемъ“ (sic). Рѣшились на послѣднее. Впрочемъ въ самомъ этомъ либеральномъ лагерѣ такой пошелъ теперь сумбуръ, усобица и взаимная ненависть, что самъ чортъ ихъ не разберетъ. Главное, они потеряли вѣру въ себя, въ довѣріе къ нимъ публики; они чувствуютъ себя внутренно разбитыми, — хотя изъ этого еще далеко не слѣдуетъ, чтобы какіе либо иные идеалы выяснились, или даже *очеркнулись* на слабомъ умственномъ полотнѣ современнаго общества. Не то, не то — говоритъ себѣ это общество послѣ 20-ти лѣтъ бесплоднаго отрицанія и матеріализма; но *что* желательно вмѣсто этого безплодія, — оно сказать себѣ рѣшительно пока не въ состояніи. Не далѣе какъ вчера такого рода признаніе сдѣлано мнѣ было однимъ молодымъ человекомъ по поводу очень „подѣйствовавшего“ на него, какъ онъ выражался, моего романа: Мы на дняхъ говорили о *Четверть вѣка* въ одномъ довольно большомъ кружкѣ молодежи и пришли къ убѣжденію, что никто изъ насъ не былъ бы въ состояніи написать такой романъ. Говорю не о талантѣ, а о цѣломъ строѣ понятій, убѣжденій, вѣрованій, которыя въ него вложены и на которыхъ онъ стоитъ крѣпко, твердо; и все какъ-то одно къ одному прилажено, сдѣплено, одно изъ другаго выходитъ такъ, что чувствуешь, что ничего тутъ не налгано и жизнь настоящая, какъ есть жизнь, и что изъ этой жизни выходили готовые, сложившіеся въ извѣстныя опредѣленныя формы люди, люди, да-

леко не дурные при этомъ. А вотъ этого-то *у насъ*, въ нашемъ поколѣннн, нѣту, этихъ сложившихся формъ, этого цѣлаго строя вѣрованій и убѣжденій, какой сквозить изъ каждой вашей строчки. Если-бы кто либо изъ насъ вздумалъ написать подобный романъ, онъ оборвался бы на третьей страницѣ, потому что не только въ нашей жизни не могъ бы онъ уловить никакого опредѣленнаго строя, а *никакого героя даже не въ состояннн былъ-бы вывести, потому что между нами пяти человекъ не найдешь, согласныхъ въ понятіяхъ своихъ и желаніяхъ*... Вѣдь, знаете, это ужасно! А между тѣмъ, имѣя теперь случай видѣть довольно много молодежи, (у меня живутъ двое молодыхъ людей, студенты), я постоянно убѣждаюсь въ этомъ положительномъ отсутствіи общаго идеала въ ней, а вмѣстѣ съ тѣмъ и въ недовѣрнн ея къ своимъ недавнимъ умственнымъ вожакамъ. Вотъ почему мнѣ такъ дорогъ успѣхъ *Четверть вѣка*, въ этой средѣ, вотъ почему и не имѣетъ смысла обозначеніе его „пустыаами“, еекъ соблаговолилъ выразиться мой критикъ. Романъ читался такъ, что въ здѣшнихъ всякихъ библіотекахъ для чтенія по недѣлямъ нельзя было достать книжки *Р. В—ка*, —а вы знаете, какаа среда общества ходитъ читать въ эти библіотеки. Что-же заставляло читать эту среду, что въ романѣ привлекало молодежь? Не это-ли, изображенное въ немъ, присутствіе идеала въ поколѣнн 40—50 годовъ, которое совершенно отсутствовало уже въ поколѣнн, ближайшемъ съ нимъ, и потребность въ которомъ уже, видимо, чувствуется самими ими горячо, вмѣстѣ съ сознаніемъ немоши своей пока отыскать его?

Вотъ о чемъ было-бы у мѣста, было-бы полезно поговорить, —и никто не можетъ сдѣлать этого лучше васъ, достопочтенный Петръ Карловичъ. А для меня лично было-бы весьма интересно и назидательно узнать ваше мнѣніе о цѣломъ романѣ. Посылаю вамъ, встати, послѣднюю статью о немъ въ *J. de St. Ptrbg.*

Я заболтался, какъ школьникъ, но вы поймете, не сомнѣваюсь, какъ дорога и для писателя возможность поговорить à cœur ouvert съ человѣкомъ, разумѣющимъ его и ему сочувствующимъ.

Внемлете вы или нѣтъ пожеланіямъ (*je m'interomps pour Vous demander s'il n'aurait pas fallu dire повнемлете?*) моихъ

*

доброжелательницъ, — не знаю, но, какъ видите, передалъ ихъ аккуратно и даже пространно. Со своей стороны могу только присоединиться къ нимъ, но настаивать не осмѣлюсь.

Въ заключеніе позвольте поблагодарить васъ особенно за самое лестное, быть можетъ, для меня изо всего того что сказано вами о моемъ дѣтищѣ. А именно: вы говорите, что я „можетъ быть, самъ принималъ участіе въ представленіи *Гамлета* въ Сицкомъ, какъ, по-видимому, принималъ нѣкоторое участіе и въ романѣ Лины съ Гундуrowымъ, *ибо иначе едва-ли возможно было бы провести такія сближенія между драмой Шекспира и тою, которая разыгрывалась между ея исполнителями*“. Ничего, повторяю, не можетъ быть лестнѣе этихъ словъ для моей творческой способности, такъ какъ даю вамъ честное слово, что ни въ какомъ *Гамлетѣ* на любительской сценѣ не принималъ участія никогда, и никогда, въ пору пребыванія моего въ тѣ годы въ Москвѣ, ничего подобнаго, à mon su du moins, роману Лины съ Гундуrowымъ — не происходило. Все это мною придумано.

А прогос. Почему вы сказали, что мною выведено „немного дѣйствующихъ лицъ“? Ихъ счетомъ, цѣлыхъ 20, изъ которыхъ 14 съ совершенно опредѣленными типическими фізіономіями. Это-ли еще мало? Я, признаюсь, напротивъ, все боялся, что количество лицъ, столь подробно описываемыхъ, повредитъ интересу самаго романа. Вотъ какъ можно ошибаться!

А затѣмъ вѣжливо жму вамъ руку и прошу васъ не посѣтовать за это безконечное посланіе.

Искреннѣйше вашъ

Б. Маревичъ.

Царское Село, 23 июля 1880 года.

Бульварная улица, д. Фолькиной, 26.

Сердечное спасибо вамъ, многоуважаемый и добрыйшій Петръ Карловичъ, за ваши столь же для меня лестныя, сколь и дорогія строки. Вы меня по истинѣ тронули участіемъ вашимъ во мнѣ и моимъ дѣтищамъ. Спѣшу отвѣчать на всѣ ваши относительно ихъ вопросы.

Я еще до полученія вашего письма—а именно, прочитавъ похвальный отзывъ Буренина въ „Новомъ Времени“ о послѣдней части *Перелома*,—понялъ, что вложенныя мною въ уста Гундунова разсужденія могутъ быть приняты за собственную мою *profession de foi* (иначе для чего стали бы меня гладить по головкѣ эти господа?) Я радъ по этому случаю, который вы доставляете мнѣ вашимъ милѣйшимъ письмомъ, чтобы самымъ рѣшительнымъ образомъ протестовать противъ такого толкованія. Доктринерство Гундунова не только не владѣетъ моими сочувствіями,—оно, какъ говорится, *претитъ* всѣмъ моимъ инстинктамъ (оно не *эстетично*, уже прежде всего). Но я—*русскій* художникъ (*пassez moi cette forfanterie*); чувство правды беретъ у меня верхъ надъ всѣми моими соображеніями. Если у меня Гундуновъ говоритъ „умнѣ“ Наташанцева, то это потому, что, увы, въ дѣйствительности это было такъ. Я зналъ оба лагеря тѣхъ временъ. У *либераловъ* была совершенно ясная, опредѣленная формула: „*Царь и безсословный народъ, правимый интеллигентнымъ чиновничествомъ*“... Гундуновъ „умень“ не столько *an sich*, какъ тѣми фактами исторіи, на которыхъ сидитъ онъ верхомъ... Чѣмъ же отвѣчали на эту рѣзкую формулу милые и родственные мнѣ по природѣ Наташанцевы того времени? Я помню, какъ жадно въ ту пору искалъ я между интеллигентнѣйшими изъ нихъ побѣдныхъ аргументовъ про-

тивъ того идеала *мужицкаго царства*, который такъ противенъ былъ мнѣ и такъ пугалъ меня своими мрачными и грубыми колерами. И ничего я не находилъ,—ничего столь же ясно опредѣленнаго, осязательно понятнаго. Ни формулы, ни даже общаго соглашенія между собою. Каждый молодецъ на свой образецъ; что ни человекъ, то отдѣльное мнѣніе по самымъ принципиальнымъ пунктамъ вопроса! Труды губернскихъ комисій по крестьянскому дѣлу представляли, когда начали ихъ разбирать здѣсь, сбродъ самыхъ разнорѣчивыхъ мнѣній, самый сводъ которыхъ представлялъ неодолимья трудности... Если бы въ ту пору не возобладало въ самомъ правительствѣ, подъ вліяніемъ *Колокола* и иныхъ *suggestions*, крайне демократическое теченіе и въ особенности желаніе *d'en finir au plus vite*, къ *известному дню*, многое могло бы быть исправлено и измѣнено въ смыслѣ удержанія за дворянствомъ его сословнаго значенія. Положенія, выработанныя комиссіями, можно (чтобы не сказать *должно*) было подвергнуть разсмотрѣнію главнаго комитета при участіи русскаго дворянства... Мнѣ живо помнится, какъ въ самое то время, когда эти положенія обсуживались уже въ государственномъ совѣтѣ, Бисмаркъ, тогда прусскій посланникъ въ Петербургѣ, съ которымъ я видался и подолгу разговаривалъ у одной общей знакомой, раза два въ недѣлю, сказалъ мнѣ по этому поводу (какъ теперь вижу его нахмурившійся лобъ и подергивавшіеся усы): „*on va trop vite, on aurait dû donner aux opinions le temps de se tasser*“... Все это вѣрно, но это нисколько не объяетъ нашу *gentry* отъ той безпомощности, съ которою встрѣтила она напоръ, обрушившейся на нее сверху демократической волны. (Припомнимъ, между прочимъ, ея немѣллыя усилія самозащиты въ газетѣ „*Вѣсть*“, когда и вы, и азъ многогрѣшный, вслѣдъ за Катковымъ, обрушивались на нее). Мой Наташанцевъ по этому и можетъ говорить нѣчто *de très bien senti, mais d'assez faiblement pensé*, сравнительно со смѣлыми, вѣсими своею историческою подделкою, *articles de foi* Черкасскихъ и Самариныхъ. Что же мнѣ дѣлать, если этотъ милый мнѣ человекъ оказывается *de par le fait de la vérité* *швахте* Гундурова! Не забудьте при этомъ, что сей послѣдній страстный и *независимый* славянофилъ, какимъ, напр., былъ Конст. Аксаковъ, и что эта неподкупная страстность вы-

ражается—и должна выражаться эффектнѣе, чѣмъ въ состояніи это сдѣлать въ изложеніи своихъ идеаловъ измѣненный царедворчествомъ гр. Наташанцевъ... Но я ужасаюсь при одной мысли, что выражаясь вашими словами, „Гундуrowsкій радикализмъ можетъ взять верхъ въ сознаниі читателя надъ gentyl-образнымъ образомъ мыслей“. Въ моихъ намѣреніяхъ противовѣсомъ этимъ радикальнымъ воззрѣніямъ должны явиться (уже по введеніи въ дѣйствіе вр. Положенія) Троекуровъ и новая личность черноморскаго моряка, послѣ севастопольскаго погрома, вернувшася въ свое старое дворянское гнѣздо. Но въ какихъ *конъюнктурахъ*, въ какой именно коллизіи выразится это ими,—я рѣшительно не могу теперъ сказать. Я пишу странно, почти безъ плана, „какимъ-то демономъ внушаемъ“ (Гёте, впрочемъ, говорилъ объ этомъ „демонъ“ далеко не въ смѣхъ, какъ Грибоѣдовъ). Я никогда не забочусь впередъ о *дѣйствіи*. Мнѣ надо только представить себѣ типъ, характеръ, образъ,—а тамъ все какъ-то само собою приходитъ, или приходило, по крайней мѣрѣ, до сихъ поръ. Чувствую, что на этомъ очень можно оборваться когда нибудь, но ералашность моей славянской природы какъ-то болѣзненно противится всякому усилю сосредоточиться на предварительномъ сценаріи, или, какъ говорилъ мнѣ однажды Тургеневъ во времена нашей пріязни, на „формулярномъ спискѣ“, который, по его увѣренію, онъ набрасываетъ сначала для каждаго изъ своихъ дѣйствующихъ лицъ. Пишу въ твердой надеждѣ, что „демонъ“ (а я вѣдь, не шута, иной разъ словно слышу шопотъ его въ моемъ ухѣ) *вывезетъ*... Но въ данномъ случаѣ вы, многоуважаемый Петръ Карловичъ, можете указать мнѣ гораздо большую услугу, чѣмъ онъ со своими капризными нашептываніями. Разъ вы серьезно „интересуетесь“ моимъ романомъ, не откажитесь быть менторомъ сего Телемака,—не полѣнитесь сказать мнѣ нѣсколько деталнѣе: какою именно стороною, по вашему мнѣнію, страдаютъ идеалы Наташанцева, и что въ аргументаціи Гундурова могло бы быть опровергнуто не менѣе „умно“, чѣмъ то, что онъ говоритъ. Далѣе: полагаете ли вы, что при освобожденіи крестьянъ можно было найти исходъ, при которомъ, одѣливъ крестьянъ землею (такъ какъ ни вы, полагаю, ни я не станемъ порицать этой мѣры), можно было сохранить дворянству его привилегированное положеніе? И въ какой

формѣ? Что: патримоніальная власть, вотчинная полиція, прямое и преобладающее положеніе въ волости? Или, какъ многіе домогались этого въ ту пору, извѣстнаго рода политическія права?.. Мы всѣ ясно видимъ теперь то, что предчувствовали Наташанцевы тогда: *le désarroi social*, воцарившійся въ Россіи вслѣдъ за исчезновеніемъ дворянства и замѣною его тою разнокалиберною сволочью, къ которой перешло въ ней землевладѣніе;—но я нигдѣ не нахожу ни малѣйшаго указанія на то, *какимъ способомъ* могъ бы быть предотвращенъ этотъ *désarroi* при разрѣшеніи крестьянскаго вопроса, разъ принять былъ принципъ (исторически вѣрный и неизбѣжный) надѣленія крестьянъ землею. Тщетно бьюсь я въ мысли отыскать ту *реальную*, практическую почву, на которой могло бы быть это достигнуто и съ которой мой Троекуровъ могъ бы въ свою очередь аргументировать „умнѣ“ Гундунова. А то придется вести дальнѣйшее чисто *отрицательнымъ* путемъ,—т. е. позавать на безобразные результаты того, что было сдѣлано въ силу принциповъ, которыхъ Гундуновы были представителями, не имѣя слова сказать на естественно являющійся затѣмъ вопросъ: „прекрасно, мы съ вами согласны, вышло нѣчто отвратительное; ну, а что бы *вы* сдѣлали для того, чтобъ было иначе?“ Я, какъ художникъ, а не социологъ, имѣю, разумѣется, вправѣ не отвѣчать на подобныя возраженія, или отвѣчать тѣмъ, что мое-моль дѣло *живописатьъ* и только, а не разсуждать о причинахъ и послѣдствіяхъ. Но мои дѣйствующія—живыя *лица*, и отъ нихъ требуется живаго и соотвѣтствующаго каждому данному характеру слова. Къ вамъ посему и обращаюсь слезно: помогите мнѣ вложить подобающія слова въ уста Троекурова, задуманнаго мною какъ типъ истаго русскаго джентльмена, какимъ изрѣдка выработывались иные у насъ *enfants de famille*, преимущественно военные, и именно на службѣ на Кавказѣ, независимые по характеру и дисциплинированные боевою жизнью,—человѣка бывалаго, полускептическаго и полустрастнаго, (цѣлый его романъ будетъ съ Кирою), но несомнѣнно умнаго, разумѣющаго требованія времени, но и сильно вмѣстѣ съ тѣмъ дорожащаго тѣми *родовитыми* преданіями, которыя всосалъ онъ съ молокомъ матери и которыми жилъ всю свою жизнь. „*Vague parfum* Печорина“ у него только въ аллюрахъ: въ немъ нѣтъ нисколько печоринскаго тщеславія и еще менѣе

печоринскаго вѣнтренаго холода. Онъ при томъ гораздо практичнѣе лермонтовскаго героя: онъ хочетъ дѣло дѣлать, простое, не кричащее дѣло; онъ поступаетъ мировымъ посредникомъ въ своей мѣстности; англійскій *country gentleman*— идеаль его, и этотъ именно идеаль представляется ему несбыточнымъ при тѣхъ условіяхъ, при какихъ разрѣшенъ вѣрстьянскій вопросъ. Вотъ именно гдѣ и нужно мнѣ ваше содѣйствіе. *Что именно въ понятіяхъ Троескурова могло бы, должно бы было быть сдѣлано, чтобы это сельское дворянство въ Россіи было въ состояніи, какъ въ Англии, играть подобающую ему роль крѣпкой, культурной и руководящей силы?* Какъ вы это понимаете, какъ бы вы разумѣли его воззрѣнія? Гдѣ въ его глазахъ зло: въ недомыслии сдѣланнаго, или просто-напросто въ несостоятельности самого дворянства, въ нравственной дряблости русскаго характера? Вѣдь все это — *autant de questions*, на которые, повторяю, я до сихъ поръ нигдѣ не находилъ удовлетворяющаго меня отвѣта. Вы видите, изо всего выше сказаннаго, ту не только „активную“, но и преобладающую роль, которая предназначена мною герою моего *Переломъ* (*gardez vous d'en douter!*) Настоятельно прошу васъ о содѣйствіи мнѣ изобразить его вполне симпатичнымъ со стороны его социальнихъ воззрѣній. Что касается до другой его стороны, то онъ, увѣ, окажется, если и не вполне Робертомъ Ловеласомъ, то далеко и не безподобнымъ Грандисономъ. Что касается до жены его, то „похоронить“ ее я не намѣренъ. Не знаю, какъ у меня вытанцуется, но изъ тихой, простой дѣвочки она должна вырости въ моемъ намѣреніи въ строгій образъ матроны и матери, не разумѣющей сдѣловъ совѣсти и прощенія обману. На этотъ разъ вообще обойдусь—такъ надѣюсь, по крайней мѣрѣ, до сихъ поръ—безо всякой смерти.

Очень вы меня обрадовали одобрительнымъ отзывомъ объ Овцыныхъ *père et fils*. Расточавшій мнѣ величайшія хвалы за *Четверть вѣка* критикъ „*Journal de St.-Petersbourg*“ (Загуляевъ), человѣкъ весьма эстетическій по вкусу, но крайній „западникъ“ и „либераль“ по убѣжденіямъ, возымѣлъ подозрѣніе, что я въ *Переломѣ* намѣренъ проводить реакціонныя мысли, и укорилъ меня тѣмъ, что я-де представителями „либеральнаго движенія 60-хъ годовъ“ выставилъ „*des fantoches ridicules*“, какъ этотъ отецъ съ сыномъ. Одобреніе ваше утверждаетъ

меня въ правильности разумѣнія моего этого рода типовъ. Если семинарство кинулось въ радикализмъ социалистическаго оттѣнка въ силу всего своего печальнаго, грубаго и приниженаго быта, то въ дворянской средѣ явленіе это слѣдуетъ именно искать въ этой (*пassez moi le terme*) либеральной мастурбаци на всякіе парламентарные и республиканскіе порядки запада, которой предавалось у насъ въ прошлое царствованіе не малое число *культурныхъ* тунеядцевъ, что имъ нисколько не мѣшало злоупотреблять своимъ помѣщичьимъ правомъ, проигрывать крестьянъ своихъ въ карты и предоставлять воспитаніе своихъ дѣтей произволу матушки - судьбы. Нравственное безобразіе папенокъ породило, да и порождаетъ вновь и вновь „избитый уже, вы правы, но далеко еще не *изжитый* типъ Иринарховъ Овцыныхъ...

Уфъ, даже страшно перечестъ все, что мною настрочено за одинъ присѣсть! Не взыщите. Сами это вызвали милѣйшимъ письмомъ вашимъ, за которое еще разъ благодарю васъ отъ всей души.

Постараюсь отвѣтить, насколько могу удовлетворительно, на другіе его пункты:

Вопросъ, который вы ставите мнѣ о Катковѣ, я поставилъ ему самому въ недавнюю его бытность здѣсь (дочь его, Шаховская, разрѣшилась вторымъ ребенкомъ). Онъ мнѣ отвѣчалъ: *Для кого писать?* Тотъ, для кого я единственно держалъ перо въ рукахъ, самъ отступается отъ своей власти, удерживая только ея внѣшность. Все остальное — миражъ на болотѣ. Л. М. и К^о — тотъ же фельетонъ *Голоса*, тотъ же подъемъ мысли, и тотъ же государственный смыслъ, что у этихъ стрекулистовъ "... Вотъ вамъ и „включъ“, дорогой Петръ Карловичъ! Невыразимо грустно. Я ухожу въ своей романъ, какъ схимники въ свои Оиваиды, лихорадочно погружаясь въ работу, чтобы не думать, забыть о настоящемъ. А вѣдь иначе высохнуть съ отчаянія можно!

Когда увидите съ кн. Н. Н. Голицынымъ, передайте ему содержаніе моего письма; я очень дорожу его мнѣніемъ.

Думаете-ли вы побывать зимою въ нашей духовно-смердной Пальмирѣ?

Крѣпко жму вамъ руку.

Душевно благодарный

Б. Марневичъ.

Гатчина, 27 авг. 1881 г.

Люцевская, 20.

Милѣйшій Петръ Карловичъ!

Совсѣмъ вы меня забыли. Значить-ли это, что *Переломъ*, начиная съ 3-й его части, пересталъ вамъ нравиться? Я одолженъ былъ ему въ первыхъ его частяхъ вашими столь дорогими для меня, любезными и поощрительными посланіями. Съ нынѣшняго же года не имѣю отъ васъ ни строчки, — и сѣтую, больно сѣтую не то на васъ, не то на самого себя, за то, что, видно, не сумѣлъ въ это послѣднее время ничѣмъ подзадорить васъ на новое ко мнѣ посланіе. А я таковыми особенно дорожу. Кромѣ литературнаго такта вашего и вкуса, мнѣнія ваши относительно произведенія такого характера, какъ *Переломъ*, приобрѣтаютъ особую вѣскость тѣмъ, что вы стоите à distance отъ нашихъ центровъ, внѣ той *актуальной* кипени, при которой сужденія невольно отзываются впечатлѣніями минуты и не имѣютъ достаточно времени къ объективированію себя на данномъ произведеніи. Изъ „прекраснаго“ же, или непрекраснаго „далека“ сумма частныхъ впечатлѣній гораздо способнѣе сконцентрироваться въ одну цѣлостную картину, влекущую за собою тотъ или другой приговоръ. Вотъ этотъ-то приговоръ и жаждалъ бы я отъ васъ услышать о моемъ романѣ, 3-я часть котораго заканчивается въ имѣющей выйти на дняхъ августовской книжкѣ *Русскаго Вѣстника*. Я хотя по ремеслу и принадлежу къ той раздраженной породѣ людскихъ особей (*vatum irritabile gens*), о которыхъ говоритъ Гораций, но вовсе не похожъ по натурѣ à cet archevêque de Grenade qui mit Gil Blas à la porte pour lui avoir, à sa prière, dit sa franche opinion sur ses homélies. Не сержусь даже на Буренин-

свое *parti pris* обращать въ смѣхъ пишущееся мною, точно такъ-же, какъ остаюсь равнодушнѣе къ тѣмъ *циртовымъ* выхваленіямъ, *éloges en bloc*, которыя приходится иной разъ выслушивать отъ иныхъ Маниловыхъ обоего пола. Критики жажду, настоящей, серьезной, эстетической критики, — т. е. того именно, чего у насъ нѣтъ и чѣмъ такіе люди, какъ вы, на примѣръ, столько способные къ ней, не хотите заняться. Вѣдь это молчаніе именно тѣхъ, чье мнѣніе можетъ быть такъ поучительно и плодотворно для пишущаго человѣка, — ужасно! Ходишь какъ въ потемкахъ, руководствуясь единственно своимъ инстинктомъ и не находя возможности провѣрить его, уяснить себѣ *si l'on fait fausse route ou non*. Я знаю, на примѣръ, что *Переломъ* жадно читается, но Буренинъ говоритъ, что онъ читается „тѣмъ легче, что начнешь новую главу, а предыдущую успѣлъ забыть“, или нѣчто въ этомъ родѣ, а *J. de St. Ptrbg* возглашаетъ „*que le nouveau roman de m. M. doit être saluè comme un acte du civisme le plus mèritoire; sa pretée historique est grande, son mèrite litteraire incontestable* и т. д. Другія же изданія просто *замалчиваютъ* его. Изъ *тенденцизм*-м это происходитъ, или отъ иной причины, — но въ результатѣ то-же выходитъ: полная неувѣренность пишущаго въ томъ, насколько вѣсео его дарованіе, насколько сильно его вліяніе на читателя, насколько, наконецъ, можетъ почитать онъ себя носителемъ правды, а въ этомъ качествѣ *полезнымъ* въ высшемъ смыслѣ этого слова... Начни я писать во времена Бѣлинскаго, мнѣ было бы, я знаю, отведено подобающее мѣсто (ваково-бы оно нибыло), въ нашей литературѣ, — а теперь самъ смотришь на себя неволью, какъ на какого-то пришлеца въ ней, которому и понынѣ какъ-бы не оетроированы права гражданства наравнѣ съ предшественниками. А пишешь между тѣмъ чуть не кровью своей, изображая всю эту пережитую нами страшную эпоху разгрома всякаго чистаго вѣрованія, всякаго свѣтлаго идеала, съ постоянною мыслию повліять на молодыя сердца, вызвать въ нихъ *odium* къ развратителямъ ихъ, къ проповѣдникамъ и *попустителямъ* зла, снѣдавшаго ближайшее къ нимъ поволабніе. И никто не дастъ себѣ даже труда отмѣтить это, заявить, что пишетъ человѣкъ честный, искренній человѣкъ... Или, можетъ быть, это не исходитъ, не

бьетъ изъ того, что пишется мною? Я вѣдь не судья въ своемъ дѣлѣ....

Я однако черезчуръ ужъ расписался. Извините! Это впрочемъ показываетъ вамъ лишь одно: насколько важно и дорого мнѣ ваше мнѣніе, поощреніе ваше, многоуважаемый Петръ Карловичъ. Не посѣтуйте-же на меня за мое назойливое маранье и, если найдется у васъ свободная минута, вспомните обо мнѣ. Вы по поводу *Четверти вѣка* написали нѣсколько прелестныхъ страницъ. Не найдете-ли возможности поговорить съ читателемъ и по поводу *Перелома*? А письма лично ко мнѣ, съ безпощаднымъ указаніемъ прорухъ, какія могутъ быть замѣчены вами, съ нетерпѣніемъ будетъ ждать глубоко уважающій васъ, преданный и любящій.

Б. Маркевичъ.

Петерб., 12 янв. 1882 г.

Дорогой Петръ Карловичъ, одновременно съ только что прочитанною мною корреспонденціею о васъ изъ Варшавы въ *Московс. Вѣд.*, узналъ я отъ Н. Н. Новикова, что вы дѣйствительно *по нездоровью* оставили службу. — службу, которая создала вамъ такъ много благодарныхъ сочувствій въ средѣ бывшихъ вашихъ подчиненныхъ и юныхъ поколѣній, которыми руководили вы, — о чемъ такъ прекрасно свидѣтельствуетъ то, что передаетъ упомянутая корреспонденція и въ чемъ, конечно, никто изъ знающихъ васъ сомнѣваться не могъ. Но обидно то, что сочувствія эта, или, вѣрнѣе, что выраженіе этихъ сочувствій вызваны болѣзнью вашею, принудившею васъ прекратить вашу прекрасную дѣятельность. Обидно и то, что мы здѣсь такъ поздно узнали о вашемъ нездоровьи и никакихъ обстоятельныхъ свѣдѣній о немъ не имѣемъ. Я никакъ не могу вѣрить, чтобъ оно было настолько серьезно, чтобъ могло помѣшать тѣмъ добрымъ планамъ предполагавшихся вами историческихъ работъ, о которыхъ писали вы мнѣ прошлымъ лѣтомъ. Возобновленіе ихъ было-бы такъ желательно въ настоящее время и такъ сочувственно было-бы принято публикою, въ которой, не смотря на весь гамъ ревушаго еще *либерализма*, все болѣе и болѣе обозначаются признаки возвращенія къ здоровому и національному мировоззрѣнію. Много-бы одолжили вы, многоуважаемый Петръ Карловичъ, не только меня, но и всѣхъ здѣсь нашихъ общихъ друзей вѣсточкою о себѣ. Какъ чувствуете вы себя въ настоящую минуту, что думаете дѣлать. останетесь-ли Варшавѣ, или думаете гдѣ-либо въ иномъ мѣстѣ основать свои пенаты, можемъ-ли надѣяться увидѣть васъ въ Петербургѣ, или лѣтомъ въ Москвѣ, можетъ быть? Все это ин-

тересуетъ любящихъ и уважающихъ васъ людей, и они были-бы глубоко благодарны вамъ за всякое сообщеніе отъ васъ по этому предмету. Если это только не утомляетъ васъ, не оставьте это мое посланіе къ вамъ нѣсколькими строчками отвѣта.

Новиковъ, собирающійся тоже къ вамъ писать, просилъ меня выразить вамъ самый сердечный привѣтъ и желаніе быстрого и полного изцѣленія, — къ чему азъ грѣшный присоединяюсь полной душою.

Вашъ всегда Б. Мариевичъ.

Спаская, 15.

7.

Петерб., 25 Янв. 82. Спаская, 15.

Дорогой Петръ Карловичъ, только что получилъ второе письмо ваше и спѣшу васъ благодарить отъ всей души. Радуетъ оно меня, помимо любезнаго его содержанія, тѣмъ что свидѣтельствуеть о значительномъ *лучше* въ состояніи вашего здоровья, позволяющемъ вамъ очевидно отдаваться мыслью любезному вамъ дѣлу литературы безъ особой усталости. Дай вамъ Богъ все далѣе и далѣе укрѣпленіе физическихъ силъ, а что пойдутъ онѣ на общее благо и назиданіе—въ томъ, конечно, сомнѣваться нельзя.

Изъ общихъ же писемъ вашихъ я, къ крайнему огорченію моему, вижу, что вы не получили посланнаго мною вамъ лѣтомъ изъ Гатчины письма въ отвѣтъ на вопросы ваши относительно смерти *Ольги Елтидифоровны* и конца *перелома*, о которомъ вы желали знать заранѣе. Обо всемъ этомъ я излагалъ вамъ подробно и пространно (на 8 страницахъ) въ этомъ, очевидно, пропавшемъ на почтѣ, письмѣ,—такъ какъ, помню, кинулъ самъ его въ ящикъ въ Гатчинѣ на станціи Варшавской ж. дор., какъ это дѣлалъ со всѣми моими письмами въ пору моего тамъ лѣтняго пребыванія. Очень досадую на это, — хотя нѣкоторою compensation служить для меня то, что такимъ образомъ переходъ *Киры* въ католичество и постриженіе ея явились для васъ сюрпризомъ,—чего не было бы (а сюрпризъ всегда пріятнѣе ожидаемаго, если онъ, какъ оказывается въ настоящемъ случаѣ, не представляется сомне и „*mécompte*“, какъ для моего любезнаго, но, въ силу цвѣтущаго въ нихъ *либерализма*, не допускающаго такого „поэтического“ разрѣшенія вопроса, критика *J. de S.-Petrbg.*, если бы вы заранѣе знали объ этомъ изъ моего письма.

Пропажа этого письма объясняет мнѣ теперь то внезапное молчаніе ваше вслѣдъ за нимъ, которое, признаюсь вамъ, нѣсколько смутило меня и заставило *in petto* предполагать, что сообщенный мною вамъ планъ конца романа былъ найденъ вами неподходящимъ *du tout au tout* и что вы, изъ деликатности, положили за лучшее вовсе не говорить о немъ мнѣ, не почитая возможнымъ по совѣсти одобрить его. Тѣмъ болѣе, *comme Vous vous l'imaginerez facilement*, счастливъ я полученною отъ васъ сегодня аппробаціею. Я такъ вѣрю вашему эстетическому чутью.

Относительно смерти Ольги Елпидифоровны вотъ что я писалъ вамъ тогда *à peu pres* и что повторю теперь, насколько могу яснѣе:

Если бы я руководствовался въ этомъ случаѣ личными моими симпатіями къ этой современной „жрицѣ наслажденій“, я бы, каюсь въ томъ, пролилъ на ея послѣднія минуты всю владницу поэтическихъ красоевъ, какую могу имѣть въ своемъ распоряженіи. Очень любилъ я ее. покойницу, и во плоти, и въ ея художественномъ образѣ! Но именно поэтому я остерегся. Я почелъ нужнымъ подчинить мое личное и артистическое чувство требованію этическому, которое говорило мнѣ, что, какъ ни соблазнительны въ эстетическомъ отношеніи такія существа, писатель, преслѣдующій *in summa* цѣли нравственнаго оздоровленія общества, не долженъ забывать, что это все же существа грѣховныя, распложеніе которыхъ не можетъ быть желательно въ нашей русской жизни. Допуская, что романы мои могутъ имѣть доброе вліяніе на современное юношество (къ чему стремлюсь я всей душой), слѣдовало-ли мнѣ освѣщать тѣмъ же поэтическимъ фокусомъ смерть *безплотной* Лины Шастуновой и кончину такой *безпутницы*, какъ Ольга? А между тѣмъ артистическая правда никакъ не допускала возможности отнять у нея присущія ей черты *очаровательности* въ минуту смерти, которая сама ужъ по себѣ даетъ тонъ смягченія и умиленія каждому поражаемому лицу. Надо было сохрानить эти черты, а вмѣстѣ съ тѣмъ не оставлять читателя до конца подъ соблазномъ ея. Не умѣя разрѣшить дилемму эту иначе, я придумалъ трагикомическую *intervention* Аглаи, чтобы ослабить и разсѣять то слишкомъ сочувственное впечатлѣніе къ грѣшницѣ, какое читатель выноситъ изъ всего того, что относится лично къ ней,

въ переживаемымъ ею въ эти послѣднія минуты ощущеніямъ... Изъ того, какой эффектъ произвели эти сцены на васъ, я вижу что дѣло у меня не «вытанцовалось», какъ говорится, и перешло въ „шаржъ“. *Mea culpa*, — но вы теперь знаете, что именно побудило меня, *противъ собственного инстинкта*, поступить такъ. Правъ ли я былъ въ своемъ *namъrenii*? Разрѣшите! Или и въ самомъ дѣлѣ *l'art n'a que faire avec la morale* и вѣчно будетъ не правъ тотъ, кто захочетъ вести ихъ рядышкомъ? Я, *entre nous*, убѣжденъ въ этомъ; но слѣдуетъ-ли также забывать, что мы, писатели извѣстнаго лагеря, имѣемъ положительныя нравственныя обязанности относительно *нашего* общества и новаго возрастающаго поколѣнія?..

Теперь о будущемъ моемъ романѣ (вы были правы, предполагая что *colen-polens*, а не обойдется у меня безъ „трилогіи“). Его требуетъ отъ меня „Русскій Вѣстникъ“ И даже заглавіе придумали въ редакціи: *Надъ бездною*, — т. е. *la dégringolade* нашего общества, послѣдніе годы прошлаго царствованія, эпопея и 1-ое Марта *roug cloture* Задача, съ которою даже и предвидѣть не могу, какъ справлюсь! Въ представленіи моемъ романъ долженъ кончиться необыкновенно эффектно и строго исторически извѣстнымъ вечернимъ сеансомъ у когда *Кабинетъ* въ полномъ составѣ готовится разсуждать о созывѣ земскихъ представителей, и вдругъ приносятъ корректуру манифеста 29 апрѣля о неприкосновенности правъ Русскаго Самодержца, — и все что затѣмъ происходитъ (о чемъ вамъ извѣстно, какъ и всѣмъ). Не правдали, какая картина можетъ изъ этого выйти. Но какъ это сдѣлать? Вѣдь тутъ уже прямо *à bas les masques* и называйте по имени. А соблазнительно безконечно.

Вы меня спрашиваете „неужели нельзя найти сюжета и лицъ, къ которымъ бы можно отнестись симпатично?“ Какъ бы я былъ радъ, дорогой Петръ Карловичъ, еслибы вы мнѣ указали таковыя въ данные годы. Вы знаете, что муза моя далеко не „муза мести и печали“. Но кто-же скажите, кромѣ все тѣхъ же послѣднихъ Могикановъ дворянскаго прошлаго, *quelques gages éraives d'un passé évanoui à jamais*, — кто симпатиченъ въ этой новой, созданной прошлымъ царствованіемъ жизни? Гдѣ типы, гдѣ личности, гдѣ яркія черты, гдѣ наконецъ хотя бы абрисы новыхъ, нарождающихся жизненныхъ образовъ, къ которымъ могло бы влечься сочувствіе художника?

А отрицательными образами хоть прудъ пруди: либераль-чиновникъ, адвокатъ, желѣзнодорожникъ, университетскіе Градовскіе журнальные Стасюлевици, пустозвоны - земцы, салонные „socialistes sans le savoir“, въ родѣ покойнаго Ал. Васильчикова, котораго такъ мѣтко прозвалъ этимъ прозвищемъ Легоу-Beau-lieu. А въ тому же все это такъ мелко, казенно, шаблонно дюжинно, что оно, какъ слизь, vous échappe des doigts, какъ только захотите вы поближе присмотрѣться къ нему. Вѣдь у насъ теперь, кромѣ мужика, да и то гдѣ-то, тамъ, въ глуби Россіи, куда желѣзныя дороги не внесли „цивилизаци“, ничего здороваго и цѣлостнаго не осталось. Знаменитыя „реформы“, смололи русскую жизнь въ какую-то безобразную и вонючую муку, ни на какую потребу не годную... Да, безспорно, признаки реакціи замѣчаются; молодое поколѣніе видимо начинаетъ относиться критически къ тѣмъ возмутительнымъ формуламъ и безсодержательнымъ фразамъ, которыми подвигались на гибель ихъ ближайшіе предшественники. Но — замѣйте это — у этой новой молодежи слагается опять отрицательная формула въ видѣ протеста противъ отрицательнаго направленія ихъ предмѣстниковъ, — а *положительнаго идеала* у нея нѣтъ, — l'idéal est à trouver, и кто знаетъ, когда и гдѣ она его обрящетъ? А то что говорю вамъ, я слышалъ изъ устъ самой этой молодежи...

Героиня моего романа будетъ — скверная женщина. Типъ этотъ я уже сложилъ въ головѣ, и онъ у меня такъ ужъ и выпираетъ наружу. А кого противопоставить ей, — и придумать даже не могу. Не поможете ли, дорогой, какимъ либо указаніемъ? Не встрѣчалось ли вамъ въ кругу вашей административно-педагогической дѣятельности что-либо новое какъ женскій типъ въ смыслѣ *добра*? Несказанно былъ бы вамъ благодаренъ за малѣйшій намекъ на нѣчто подобное.

А затѣмъ пора и кончить и просить у васъ извиненія за нескончаемое писаніе. Крѣпко, крѣпко благодарю васъ за доброе ваше расположеніе ко мнѣ и симпатіи къ моимъ твореніямъ. А если бы вамъ вздумалось и дѣйствительно написать кое-что о *Переломѣ*, и не знаю ужъ, какъ бы вамъ поклониться тогда

sempre vostro

Б. Маркевичъ.

*

Петербургъ, 4 апр. 1882 года.

Что же это вы, дорогой Петръ Карловичъ, утверждали во обще, что вы не „эстетическій критикъ“, а въ частности, что вы не довольны статьею вашею о *Переломѣ*? Да кто же въ нынѣшнюю пору въ состояніи у насъ написать такую блестящую — c'est le mot — статью, какою почтили вы мой романъ? Вы, въ излишней скромности вашей, скажете, что я, какъ заинтересованный въ дѣлѣ, — въ этомъ случаѣ не судья. Но вотъ вамъ при семъ препровождаемое письмо ко мнѣ К. Н. Леонтьева, человека весьма даровитаго и вполне компетентнаго, написавшаго для „*Москов. Вѣдомостей*“ сочувственную замѣтку о томъ же *Переломѣ*, — замѣтку, „пролежавшую недѣльки двѣ на столѣ Михаила Никифоровича“ и появившуюся поэтому только на дняхъ въ газетѣ: — прочтите, что говорить онъ, подчеркивая, о вашей статьѣ... Отъ себя же скажу, что у васъ всѣ приемы, весь пошибъ художественнаго критика и мыслителя, замѣчательный даръ *синтетическаго вывода*, умѣнье проникнуть въ глубь подлежащей задачи, освѣтить замѣчательно яркимъ свѣтомъ тончайшія психологическія нити, находить, наконецъ, въ разбираемыхъ вами характерахъ стороны, не входившія въ соображеніе самого автора. Я, напримѣръ, изображая Киру и Троекурова, никакъ не имѣлъ въ представленіи ту „смѣшанность непосредственныхъ ихъ качествъ съ наслоеніями, заимствованными изъ-чужа“, которая вами такъ удивительно вѣрно замѣчена и превосходно объяснена читателю. О, какъ драгоценна подобная критика писателю, какіе новые горизонты способна она открывать ему и какую юношескую бодрость возбуждаетъ она въ немъ. Сто разъ спасибо вамъ за нее! Но неужели ограничитесь вы только *Переломомъ*? Неужели

не думаете отъ времени до времени дарить „*Русскій Вѣстникъ*“ подобными же статьями и о другихъ произведеніяхъ текущей беллетристики, если найдете въ нихъ нѣчто, достойное вашего разбора? Я не эгоистъ, я бы жадно хотѣлъ читать ваши строки и о другихъ. Вѣдь мы совсѣмъ отвыкли отъ эстетическаго разумѣнія въ дѣлѣ литературы; вѣдь у насъ двадцать пять лѣтъ сряду на нее смотрѣли единственно со стороны тенденціи. А несмотря на овладѣвающій мною иной разъ пессимизмъ, я не могу не признать, что признаки иныхъ требованій начинаютъ все чаще и чаще пробиваться сквозь кору этой тенденціозности, въ которую чуть не насильственно, съ помощью правительства, былъ облеченъ интеллектъ нашего злополучнаго общества. Отмѣченный вами такъ основательно фактъ успѣха *Перелома* и сочувствіе къ нему „публики, не взирая на усердное стараніе рецензентовъ извратить ея вкусъ“, — представляется весьма живымъ такимъ признакомъ Студенты, какъ передавалъ мнѣ мой сынъ, читающіе *Переломъ* на какой-нибудь скучной лекціи, свидѣтельствуютъ этимъ самымъ, что ихъ болѣе уже не удовлетворяетъ беллетристика „*Отечеств. Записокъ*“ и „*Вѣстника Европы*“. Слабые, очень еще слабые зачатки чего то лучшаго выплываютъ кое-гдѣ въ нашемъ омутѣ, — это несомнѣнно. Потребно не дать грязной волнѣ его поглотить и ихъ въ своихъ нѣдрахъ; потребно подтянуть ихъ къ надежному берегу, дать имъ оплотъ и силу окрѣпнуть и пустить живые и здоровые ростки. Честная критика способна оказать огромныя услуги въ этомъ отношеніи. Отъ того такъ жадно хотѣлось бы мнѣ, чтобы не ограничивались вы тѣмъ, что дали мнѣ лично и что такъ „превосходно“ удалось вамъ.

Я, само собою, вполне согласенъ со всѣми вашими критическими замѣчаніями о промахахъ моихъ въ *Переломѣ*. Позволю себѣ нѣсколько протестовать впрочемъ относительно приговора вашего объ Овцынѣ-отцѣ. Признавая всю справедливость того, что вы говорите о *деревянности* (это мое собственное о немъ мнѣніе) Иринарха и о „довольно противномъ однообразіи колера“ его, я, по отношенію къ его отцу, сошлюсь на ваши же слова въ одномъ изъ вашихъ писемъ ко мнѣ, гдѣ, упоминая о немъ, вы говорите: „Вотъ дѣйствительно отцы, отъ которыхъ пошли наши нигилисты“. (Je cite de mémoire, но твердо помню, что таковъ былъ смыслъ вашихъ словъ). Ири-

нарховъ, вы совершенно правы, я не имѣлъ „случая наблюдать близко“, но Овцыныхъ—рарас я знавалъ и гарантирую сродство моего съ его оригиналами. Если же я его мало выдвинулъ впередъ, то это потому, что не къ чему это было; а *разнообразія* красокъ я дать ему не могъ, такъ какъ вообще фразеры въ родѣ его и его сына (пока Иринархъ не успѣли перейти въ Желябовыхъ,—да и сами Желябовы тоже), съ какою стороны ни покажи ихъ, войдутъ всегда одноколерными: вся психологія ихъ сосредочивается на одномъ предвзятомъ пунктѣ, съ котораго эти маніаки соскочить не могутъ. *Противность* ихъ съ эстетической стороны именно и состоитъ въ томъ, что они—чучела, а не живыя *an sich und für sich* сущія личности. Такъ мнѣ, по крайней мѣрѣ, кажется.

Кончу указаніемъ на нѣчто, что представляется мнѣ какъ бы *Jarsus calami* съ вашей стороны. Къ числу типовъ, „представителей извѣстной категоріи людей“ вы относите и Чацкаго. Позвольте напомнить вамъ то, что говорилъ о немъ Пушкинъ: „Чацкій самъ по себѣ глупъ, но уменъ въ немъ Грибоѣдовъ“. Чацкій, кромѣ автора, вложившаго ему въ уста свой желчный протестъ противъ пороковъ московскаго общества 20-хъ годовъ, — никого собою не представляетъ и, если только отнять у него блескъ тѣхъ рѣчей, которыя говоритъ устами его Грибоѣдовъ, то онъ, собственно говоря, ничего болѣе, какъ шутъ гороховый, дерзости и поученія котораго *en plein salon* даютъ этому обществу полное право почитать его сумасшедшимъ. Это не то, что Хлестаковъ, типъ, обнимающій дѣйствительно цѣлую „группу“ ему подобныхъ характеровъ, или Рудинъ, въ которомъ сосредоточилось представленіе всего идеологическаго направленія 40 годовъ, или даже Маркъ Волоховъ, котораго я впрочемъ *по общности* типа и характерности содержанія ставлю гораздо ниже Базарова. По-моему, онъ грѣшитъ тою же одноколерностью и деревянностью, какъ мой Овцынъ, и вся разница между ними, кажется мнѣ, состоитъ въ томъ, что онъ покоряетъ героиню Гончарова, между тѣмъ какъ мой Иринархъ осѣбается въ дѣлѣ покоренія Киры. И это понятно, такъ какъ Гончаровъ точно такъ же, какъ я, долженъ былъ *угадывать* своего нигилиста, а Тургеневъ скроилъ своего живьемъ изъ нравственнаго содержанія близкаго знакомаго ему Добролюбова.

Mille pardons pour cette paranthèse un peu trop longue.

Но вотъ противъ чего я долженъ самымъ рѣшительнымъ образомъ протестовать—и даже, если позволите, печатно: вы заявили предположеніе, что „два письма Киры къ Троекурову и его женѣ“, не сочинены мною, а дѣйствительно написаны тою, съ кого я списалъ Киру“. Эти слова ваши подали въ публикѣ новый поводъ отыскивать, кто же именно та, съ которой я списалъ мою героиню. Вопросомъ этимъ меня допекали цѣлый годъ сряду; а вчера, на одномъ званомъ обѣдѣ, въ силу сказаннаго въ вашей статьѣ, которую нѣкоторые успѣли уже прочесть, стали опять приставать ко мнѣ, называя то М. Л., то баронессу Р. (изъ которыхъ ни одна впрочемъ не въ монастырѣ, а тѣмъ болѣе католическомъ), и требуя непремѣнно объясненія „откуда я добылъ переведенныя мною письма“. Я почитаю поэтому необходимымъ заявить печатно то, что есть на дѣлѣ, то-есть, что я ни съ кою рѣшительно не списывалъ Киры, какъ не списывалъ Троекурова, и что подлинниковъ *soi disant* переведенныхъ мною писемъ ни отъ кого добывать не могъ, просто потому, что оци прямо „сочинены“ мною. Если въ романѣ говорится, будто они писаны были по-французски, то это потому, что, по моимъ понятіямъ, Кира, *à la veille d'entrer aux Visitandines*, да и вообще по всему складу воспитанія того времени, должна была писать по-французски въ даныхъ случаяхъ,—что мысли ея *складные* выражались на этомъ языкѣ, когда дѣло шло о предметахъ необходимаго содержания. Я для этого, или, точнѣе, въ виду этого, написалъ сначала эти письма по-французски, а затѣмъ перевелъ ихъ, заключивъ, для большей правдоподобности, нѣкоторые *мои же* подлинныя французскія выраженія въ скобкахъ.

Я ввелъ васъ этимъ въ заблужденіе, дорогой Петръ Карловичъ, и не прошу у васъ за это извиненія, такъ какъ мнѣ это очень лестно. Правдоподобность этихъ писемъ такова, значить, что могла обмануть такого прозорливаго критика, какъ вы.

А я все еще вожусь съ *Лоринымъ*, такъ какъ Катковъ напелъ слишкомъ рѣзкимъ написанный мною о немъ первоначально отзывъ. Прочтя вашу статью о *Переломѣ*, я невольно подумалъ, какъ вы умѣли-бы справиться съ тѣмъ, что мнѣ рѣшительно не дается.

Пора однако положить предѣль безконечному посланію сему. *Laissez moi encore une fois Vous remercier de tout coeur* и пожелать вамъ полного выздоровленія и бодрости на грядущія, желаю надѣяться, критическія поученія нашей публики не по одному поводу романа

Глубокоуважающаго васъ и преданнаго

Б. Маркевичъ.

Pegli, près. Gènes, 31 окт. (11 ноября)
1882 г. casa Puppo.

Милѣйшій и добрѣйшій Петръ Карловичъ, сердце сердцу вѣсть подаетъ, — не даромъ говоритъ пословица. Я всѣ эти дни томился мыслью о васъ, и вотъ почему именно Д-ръ Капоцци въ Вѣнѣ (начинаю ab ovo) съ которымъ совѣтовалась жена моя тамъ, сказалъ ей между прочимъ, что на возвратномъ пути изъ Италіи „въ полярный холодъ Петербурга“ ей нужно было бы остановиться на нѣсколько дней въ какомъ нибудь городѣ „средней температуры“, pour éviter une transition de climat trop brusque. Мы и думали faire une halte de quelques jours на берегахъ Вислы. гдѣ я, какъ на „именины сердца“, рассчитывалъ на нѣсколько добрыхъ вечеровъ въ вашемъ семействѣ, при чемъ полагалъ прочесть первую часть моей *Бездны*, совершенно готовой къ печати, — но по поводу которой страстно хотѣлось-бы мнѣ поконсультироваться съ вами. Тамъ однимъ изъ главныхъ дѣйствующихъ лицъ является нигилистъ новой формации, то есть, отъ Добролюбовскихъ теорій перешедшій къ Бакунинской „анархіи для анархіи“, — типъ Желябовыхъ и К^о. Смѣю думать, что онъ мнѣ удался лучше. чѣмъ *деревянная* фигура Овцына. Таково было, по крайней мѣрѣ, впечатлѣніе, вынесенное А. Н. Майковымъ, которому я лѣтомъ читалъ на Сиверской, гдѣ были мы сосѣдями, первыя главы новаго моего романа. „Не въ примѣръ *глубже взято*“, говорилъ онъ, — и мнѣ кажется. modestie à part, что онъ не ошибается. Что дальше будетъ, не знаю, а пока онъ вышелъ очень *жизненнымъ* человекомъ, а не абстракціею, какъ Овцынъ, дѣйствительно, какъ вы замѣтили, написанный tout d'une pièce, безъ полутоновъ, въ которыхъ заключается вся тайна искусства. Впрочемъ Чер-

нышевскій, Добролюбовъ e tutti quanti, которыхъ я лично зналъ, были именно такіе *сплошныя*, безъ полутоновъ, люди... Intuition для моего *Буynosова* далъ мнѣ процессъ царубійць, на которомъ я присутствовалъ отъ начала его и до конца, прилежно изучая фізіономіи, пошибъ рѣчей и *tempe* этихъ маніаковъ злодѣйства. Затѣмъ, когда главы романа, въ которыхъ онъ дебютируетъ были уже написаны, т. е. по проѣздѣ моему чрезъ Варшаву, мнѣ Губастовъ, въ Вѣнѣ, далъ на дорогу читать прекуріозную книгу, вышедшую почему-то на итальянскомъ языкѣ, написанную однимъ изъ нашихъ революціонеровъ подъ заглавіемъ *La Russia sotterranea, Подземная или подпольная Россія*, въ которой я нашель рѣшительно подтвержденіе того, какимъ очерченъ у меня этотъ типъ. Изъ книги этой, полной самыхъ интересныхъ откровеній, я, пріѣхавъ сюда, въ уединеніе чуть не Робинзоновское, составилъ большую, листа въ три печатныхъ, статью, которую послалъ Каткову въ первыхъ числахъ истекающаго мѣсяца. Когда вы получите настоящія строки, послѣдняя, октябрьская, книжка *Русскаго Вѣстника* будетъ уже въ Варшавѣ и я, былъ-бы вамъ чрезвычайно обязанъ, если-бы соблаговолили вы извѣстить меня, напечатана-ли тамъ эта статья (а равно напечатана-ли въ сентябрьской вторая часть статьи моей о запискахъ Lucien Bonaparte подъ заглавіемъ *Опальный братъ Наполеона I*, первая часть которой,— видѣлъ въ Вѣнѣ,—появилась въ августѣ), такъ какъ здѣсь я не вижу ни одной русской строчки, пробавляясь чтеніемъ мѣстной, генуэзской газетки *Caffaro* и французской *Petit Marseillais*, здѣсь о Россіи сообщаются самыя забавныя извѣстія въ родѣ того, что „la dernière proclamation de Zemlia et Volia annonce que la révolution en Russie est imminente“, или что Государь „тайно“ миропомазанъ въ Москвѣ и т. д.

Но я отвлекся отъ того, что хотѣлъ сказать. Итакъ, я считывалъ, что буду имѣть возможность до печати познакомить васъ и вашихъ съ новымъ моимъ дѣтищемъ. Къ крайнему огорченію моему однако, едва-ли это будетъ исполнимо, какъ оказывается теперь. Пребываніе наше въ Италіи продолжится, вѣроятно, долѣе, чѣмъ мы сначала думали (мы, по крайней мѣрѣ, какъ-то избѣгаемъ все говорить объ отъѣздѣ) и едва-ли будемъ мы въ Варшавѣ ранѣе половины декабря; а тогда рукопись моя будетъ уже лежать на столѣ у Н. А. Любимова, такъ

какъ печатаніе романа начнется—какъ я бы желалъ—съ будущаго января, если имъ еще не вздумается, въ случаѣ отсутствія другаго беллетристическаго матеріала, начать раньше (объ этомъ жду отвѣта отъ Любимова, которому писалъ на дняхъ). Оставалось бы тогда одно средство: просить Любимова выслать мнѣ корректурные листы на ваше имя въ Варшаву, гдѣ бы они и ждали моего пріѣзда, такъ какъ je tiens à Vous en faire la lecture moi même. За полученіемъ отвѣта отъ него напишу вамъ, какъ намъ сдѣлать это аккуратноѣ. Во всякомъ случаѣ отъ него можетъ быть прислано въ Варшаву лишь то число напечатанныхъ листовъ, что пойдетъ на январскую книжку и я все-таки не буду имѣть возможности ввести васъ въ давно знакомое вамъ Всесвятское съ четою его съѣхавшихся опять и уже старѣющихся хозяевъ и съ дочерью ихъ, красавицею Машею, имѣющею представлять собою свѣтлое пятно на общемъ, мрачномъ, не скрываю, фонѣ романа. Вы встрѣтитесь опять тутъ со стариками Юшковыми и ихъ сыномъ и другими знакомыми вамъ лицами... Говорю о тѣхъ, которые уже двигаются *poir sur blanc*—или, вѣрнѣе, *sur jaune*, такъ какъ пишу на чудеснѣйшей желтой, найденной мною здѣсь бумагѣ,—на исписанныхъ мною листахъ. Далѣе еще самъ не знаю, какія изъ прежнихъ моихъ лицъ воскреснутъ въ *Безднѣ* изъ пепла *Череломѣ*. Ашанинъ появится, вѣроятно, на мгновеніе. Ягинъ навѣрное; Павановъ очень можетъ быть... Новыхъ лицъ будетъ тоже достаточное количество.

Пишу чрезвычайно усердно. Другаго и дѣлать нечего. Кромѣ одной очень милой слѣпой старушки, княгини Сольмсъ, *belle soeur* покойнаго Ганноверскаго короля, ея дочери и доктора,—никого здѣсь не знаемъ, и никого нѣтъ. Зимній сезонъ, когда въ *Pegli* навѣзжаютъ англичане, еще не насталъ. *En fait de distraction*—одна природа. Но за то какая! Съ одной стороны, голубовато-зеленое лоно средиземныхъ волнъ; съ другой—полукругъ горъ, поросшихъ пиннами, съ очаровательнѣйшими вилами, потонувшими въ зелени,—а на солнцѣ вчера 30° жары. А индигены жалуются, что никогда такой скверной погоды у нихъ еще не бывало (грозы и дождей было дѣйствительно не мало). Давно собирались во Флоренцію—и все не двигаемся,—пожалуй, такого солнца тамъ не будетъ, а бѣдная жена только и здорова въ солнечные дни.

О дальнѣйшей Одиссеѣ нашей извѣщу васъ напредѣнно—
и, разумѣется, о томъ, когда будемъ въ Варшавѣ. Et jusque là
le plus amical des schake hands. Vos dames n'ont à leur tour ravi
le cœur. Veuillez leur transmettre mes compliments les plus affec-
tueux et dévoués.

Вашъ всегда

Б. Маревичъ.

Флоренція, 15—27 нояб 82.

Via Solferino. *Corona d'Inghilterra*

Вчера вечеромъ пріѣхалъ сюда, а сегодня отыскалъ превосходный cabinet de lecture, гдѣ между прочимъ получается и *Русскій Вѣстникъ*, на который такъ и навинулся, бывши лишень русскихъ буквъ въ теченіе трехъ мѣсяцевъ, — абонировался, — взявъ августовскую книжку съ собою и только-что прочелъ статью вашу о Щедринѣ, многоуважаемый Петръ Карловичъ. Честь вамъ за нее и хвала большая. On ne peut pas dire leur fait aux gens avec plus de justesse, de netteté et de courage que Vous ne l'avez fait. Вотъ-что называется отчитано на чистоту. Пора, пора заговорить съ этими господами этимъ рѣшительнымъ тономъ. пора имъ съ лицъ маски рвать. (Пресквернѣйшее у меня перо, пишетъ скверно, — да еще каминь никакъ не рѣшается хорошенько разгорѣться, хотя и дую въ него черезъ каждыя пять минутъ, — такъ что я очень злюсь). Самою собою, имъ какъ съ гуся вода, срама бо не имутъ, — но весьма важно *дать тонъ* читателю, который въ душѣ давно такъ-же мыслить, какъ мы съ вами, но по свойственной русскимъ людямъ стадности и „страха собственнаго мнѣнія“, — что такъ отлично замѣтилъ Достоевскій, — не смѣетъ рѣшиться поднять голосъ противъ такого *авторитета*, какъ „великій нашъ сатирикъ“, — провались онъ въ тартарары! Мерзунъ, деспотъ и крѣпостникъ въ душѣ, зазывающій наше дурачье въ свой литературный балаганъ на манеръ старца съ пеньковой бородой, потѣшающаго публику на масляницѣ на Царицыномъ лугу! Спасибо вамъ еще разъ — да проберите ихъ всѣхъ такимъ-же образомъ!

Подпольную Россію вы въ настоящее время прочли, вѣроятно. Каковы откровенница!

О днѣ и даже часѣ прїѣзда нашего въ Варшаву извѣщу васъ своевременно, — и не знаю, какъ благодарить за предложеніе взять намъ № въ гостинницѣ и выслать экипажъ. Мы оставались въ Брюлевской гостинницѣ, но тамъ и дорого, и высоко было, а мы съ женой вернемся изъ Италіи по всей вѣроятности вовсе не съ особенно окрѣпшими силами. Она, бѣдная, все не поправляется, а у меня опять, съ наставшею свѣжею, чтобъ, не сказать холодною, погодой, спина начинаетъ побаливать. Если на 4, на 5 дней, которые мы думаемъ провести въ Варшавѣ, вы найдете намъ что либо, что было-бы, „и дешево и сердито“, въ ножки вамъ, разумѣется, поклонимся. Изъ Вѣны я бы могъ вамъ телеграфировать, когда будемъ.

Относительно чтенія въ Варшавѣ, гдѣ и что вамъ угодно, я en principe совершенно отдаюся на вашу волю. Одно лишь обстоятельство me taquine légèrement, какъ говорятъ французы. Надо вамъ сказать, что я съ вашимъ ген.-губернаторомъ всегда состоялъ въ дружественныхъ отношеніяхъ, „на ты“, равно какъ и съ его женою (которую не видѣлъ лѣтъ десять и съ которою не „на ты“). Въ Петербургѣ отношенія эти, когда мы встрѣчаемся, все такія же. Но въ Варшавѣ онъ большой баринъ, начальникъ, и дѣлая ему визитъ, я какъ-бы *налюсь* къ нему, чего-бы я вовсе избѣгнулъ, т. е. не дѣлалъ-бы ему визита въ обыкновенномъ случаѣ. Но разъ я буду читать въ русскомъ клубѣ, не заѣхать къ нему — значило-бы lui manquer deux fois, и какъ хорошій знакомый, и какъ носящій придворный мундиръ. Если бы вы нашли средство *obvier à cet ennui*, я бы былъ совершенно доволенъ. Тѣмъ не менѣе *я все таки буду читать, гдѣи что вамъ угодно*, и сдѣлаю А — му визитъ *t tout ce qui s'en suit*, если этого избѣгнуть нельзя, вполне сочувствуя той цѣли, для которой вы приглашаете меня читать.

Съ сегодняшнею же почтой пишу въ Спб. Н. Н. Новикову выслать вамъ имѣющую появиться книжечку разныхъ повѣстухъ и разсказовъ моихъ, изъ которыхъ предоставляю вамъ выбрать что-либо, что найдете годнымъ — если найдете — для публичнаго чтенія. Есть тамъ одна *свободная душа*, которая, по-моему, была-бы довольно интересна для публики, — но кончается самоубійствомъ... А впрочемъ, какъ рѣшите.

Обнимаю васъ и говорю до свиданія—вѣроятно между 10 и 15 декабря.

Вашихъ дамъ не знаю какъ и благодарить за доброе расположение. Я самъ ими очарованъ.

вашъ

Б. Мариченчъ.

Петерб., 3 марта 1833 г.

Тысячу разъ спасибо за ваши добрыя строки, дорогой Петръ Карловичъ; онѣ меня глубоко тронули и порадовали. Участіе такихъ людей, какъ вы, я почиталъ всегда драгоцѣннымъ: его ничѣмъ не купишь.

Да-съ, расхворался я—и болѣзнию, специально, повидимому, поражающею людей пишушихъ: отъ нея умеръ Ал. Толстой (при компликаціи эмфиземы впрочемъ); ею страждетъ теперь Тургеневъ. Я впрочемъ не особенно мнителенъ, и тревоги во мнѣ нѣтъ; у меня въ головѣ таѣ и сидитъ одинъ стихъ, Фета:

„Я знаю, небеса весны меня излечать“.

И весну эту я намѣренъ захватить ранѣ чѣмъ повѣтъ она на болота Ингріи.

Есть у меня племянница, дочь сестры моей Бухариной, владѣющая имѣніемъ въ очаровательной, говорятъ, мѣстности въ Волынской губерніи, подлѣ города *Ровно*. Я намѣренъ ѣхать туда въ началѣ апрѣля и пробыть до половины мая, а оттуда вернуться черезъ Кіевъ и Москву сюда, заѣхавъ еще по пути кое-къ-кому изъ знакомыхъ. А пока иногда бываетъ и скверно: душитъ, и подреберныя мышцы болятъ, говорить тяжело,—вотъ какъ вамъ читать вслухъ, всходить на лѣстницу (на нее меня носятъ); работать за полночь строжайше запрещено. Последнее, дѣйствительно, очень мнѣ тяжело. Привычка *полуночничать* такъ ввелась у меня, что въ полночь я въ постели, а все таки заснуть не въ состояніи ранѣ пяти, иногда семи часовъ утра. Часы эти все потерянные и ужасно тяжелые, и все-таки встаешь поздно, потому что выспаться все же

нужно; утро до обѣда проходитъ какъ-то бездѣльно; знаютъ что ты дома, боленъ, заходитъ много всякаго народа, — ничего не успѣваешь дѣлать. Остается такимъ образомъ небольшой промежутокъ времени, между восемью и двѣнадцатью вечера, когда, наконецъ, находишь возможность нѣсколько сосредоточиться и писать.

Да что объ этомъ распространяться! Отличное дѣло, что вздумали вы писать о Головинѣ-Орловскомъ: хоть вы одинъ поддерживаете традиціи честной и дѣльной критики въ бесплодныхъ дебряхъ нашего журнальнаго міра! Орловскій всякаго поощренія заслуживаетъ, хотя бы уже потому, что принадлежитъ по возрасту (ему подъ 40) къ тому бездарному и безсодержательному, воспитанному на Добролюбовыхъ и Писаревыхъ, поколѣнію, которое непосредственно слѣдовало за нашимъ, воспитаннымъ на Пушкинѣ, поколѣніемъ, между тѣмъ какъ *по складу* понятій онъ рѣшительно принадлежитъ къ этому послѣднему.

Кстати, замѣчаніе, которое предлагаю на ваше усмотрѣніе: въ нынѣшней молодежи усматриваются весьма ярко два теченія, два противоположныхъ лагеря, изъ которыхъ одинъ стоитъ подъ знаменемъ Некрасова, другой — подъ хоругвию Ал. Толстаго. Имѣли-ли вы случай сами сдѣлать это наблюденіе? Я-же могъ бы много вамъ рассказать по этому поводу. Вы упоминаете, какъ о явленіи утѣшительномъ, о популярности Влад. Соловьева среди „молодежи“. Правы-ли вы, не знаю. Вѣдь Соловьевъ въ извѣстномъ смыслѣ тотъ же Достоевскій: оба они — двуликіе Янусы, и если одна часть молодежи чтитъ въ обоихъ ихъ спиритуалистовъ-мистиковъ, то другая цѣнитъ въ одномъ „каторжника мученика“, а въ другомъ „смѣлаго гражданина“, публично протестовавшаго противъ казни царубійцы 1-го марта, — а Богъ знаетъ, которое еще изъ этихъ двухъ лицъ „популярныхъ“ идоловъ привлекаетъ наиболѣе вожделеній.

А каковъ новый скандалъ въ нашихъ правящихъ сферахъ?

Mille choses tendrement senties à Vos charmantes dames.

Да хранить Богъ васъ и вашихъ.

Б. Мариничъ.

Петерб., 4 апрѣля 1883 г.

Голубицкѣ Петръ Карловичъ, выдаюсъ вамъ мысленно на шею и вѣрѣно, вѣрѣно обнимаю васъ за статью вашу о Толстомъ. Не знаю, былъ-ли я черезчуръ нервно разстроенъ вчера, но по прочтеніи ея крупныя слезы выступили у меня на глазахъ. Толстой былъ человекъ, котораго я любилъ болѣе брата, любилъ всѣмъ существомъ моимъ, и все что до него относится, дорого для меня болѣе, чѣмъ если-бы дѣло шло обо мнѣ самомъ,—и вы именно отнеслись къ нему такъ, какъ могло бы только пожелать мое собственное отношеніе къ его незабвенной памяти. Спасибо вамъ тысячу и тысячу разъ! Мнѣ все время, какъ я читалъ ваши прекрасныя и умныя строки, мыслилось о томъ какъ самъ онъ, бѣдный, счастливъ былъ-бы прочесть ихъ,—онъ, которому при жизни доводилось читать о себѣ лишь развѣ буренинскую ругань, да вислосладкіе отзывы о представленіи на сценѣ *смерти Иоанна Грознаго*... Да и послѣ его смерти, вспомнить встаетъ, въ томъ же „*Русскомъ Вѣстникѣ*“ покойный Ипполитъ Павловъ, съ прекраснѣйшимъ намѣреніемъ впрочемъ, заговорилъ о немъ, какъ о *забытомъ поэтѣ* (таково было заглавіе статьи) и съ замѣтною *hésitation* въ своихъ похвалахъ, какъ бы боясь сказать слишкомъ много. Я тогда, помню, былъ въ Москвѣ, ужасно взвѣлся на него за это, доказывая ему, насколько онъ, какъ критикъ, мало показалъ чутья въ этомъ случаѣ,—ибо именно въ эту пору между молодежью началось то влеченіе къ Толстому, на которое вы такъ основательно указываете и которое въ настоящую пору обозначилось уже совершенно опредѣлительнымъ образомъ. Мнѣ досконально извѣстно, что въ здѣшнемъ университетѣ, напримѣръ, въ области литературныхъ сочувствій студенты

разбиваются на два, рѣзко отдѣляющіеся другъ отъ друга и почти одночисленные, лагеря: некрасовцы и *толстовцы*. Къ этимъ послѣднимъ принадлежитъ цѣлая плеяда молодыхъ поэтовъ (развелось ихъ въ послѣднее время видимо-невидимо), мало пока или даже вовсе еще не печатающихся. А что жузыки написано и пишется теперь каждый день на слова нашего поэта! Со времени смерти Толстаго, — это крупный фактъ — раскуплено три изданія его (по 4000 экземпляровъ каждое) и печатается четвертое.

До этого сильнаго, *стремительнаго* — готовъ я сказать — поворота въ культу его мой бѣдный Толстой не дожилъ, и невольныя слезы, вырвавшіяся у меня вчера при чтеніи вашей превосходной и *сердечной* статьи, вызваны были мыслью о томъ, что ему не довелось имѣть утѣшеніе видѣть себя оцѣненнымъ по заслугамъ въ отечественной печати. А это тяжело ему было, онъ сознавался мнѣ въ этомъ. Равнодушный, — скажу болѣе, враждебный — всякимъ земнымъ почестямъ, болѣе потрудившійся отклонить ихъ отъ себя, чѣмъ другой приобрѣтаетъ таковыя, онъ сознавалъ свою *valeur intrinsèque* какъ поэта и право на сочувствіе, или хотя бы даже на серьезное вниманіе къ своему дарованію, — а встрѣчалъ лишь гаерское глумленіе, равнодушіе, или холодныя *du bout des dents* одобренія. Статья, подобная вашей, дала бы ему много, много радости, я знаю. Невольно вспоминаются мнѣ здѣсь удержанные мною какъ-то въ памяти два стиха изъ оды давно забытаго французскаго кропателя таковыхъ, Jean Baptiste Rousseau:

Mais quoique fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Много хотѣлось бы сказать еще вамъ все на тотъ же мотивъ моего дорогаго Толстаго, — да всего не выскажешь. Въ концѣ апрѣля я надѣюсь увидѣться съ его вдовою въ Красномъ Рогу, куда собираюсь, и заранѣе тѣшусь мыслью прочесть вашу статью Софьѣ Андреевнѣ.

Еще разъ отъ души крѣпко и благодарно обнимаю васъ. Всѣмъ прелестнѣйшимъ вашимъ привѣтъ мой и поклоненіе. Да хранить васъ всѣхъ Богъ!

Неизмѣнно вашъ Б. Мариничъ.

Хватить времени, черкните нѣсколько словъ. Какъ нравятся вамъ послѣднія двѣ части *Бездны* (февр. и мартовская)?

*

Петерб., 17 мая 83.

Милѣйшій Петръ Карловичъ, великое спасибо за письмо ваше, на которое и спѣшу отвѣчать.

И прежде всего позвольте васъ увѣрить, что „мадригалы“, которые я будто бы пишу вамъ по поводу вашихъ статей, никакъ не должны быть принимаемы вами за *captatio benevolentiae* съ моей стороны, а какъ искреннее выраженіе сочувствія моего къ нимъ. Критическая статья не романъ, гдѣ каждый эпизодъ, каждая черта характера могутъ служить предметомъ спора, анализа, одобренія или неодобренія. Въ критической статьѣ главное—правильная постановка штандпункта, изъ котораго истекають логически заключенія о предметѣ, разбираемомъ ею, а съ вашимъ штандпунктомъ въ статьѣ объ Ал. Толстомъ, на примѣръ, я вполне согласенъ. Теплый тонъ при этомъ, съ которымъ вы относитесь къ самой личности человѣка, бывшаго мнѣ очень близкимъ и дорогимъ, совершенно подкупилъ меня, и я вамъ; по прочтеніи вашей статьи, тотчасъ же и написалъ о ней весьма хвалебно, согласно тому, что чувствовалъ въ эту минуту. „Замѣчаній“ не дѣлалъ, потому что они мнѣ не приходили въ голову: общее впечатлѣніе было вполне удовлетворительно, а въ частностяхъ, если какія-либо изъ нихъ на другіе глаза и могутъ, быть можетъ, подлежать спору, я собственно ничего не замѣтилъ противорѣчащаго основному положенію статьи, что, по моему, составляетъ единственную сущность дѣла, *mon esprit étant en général beaucoup plus porté à la synthèse qu'à l'analyse. Et voilà!*

А затѣмъ поговоримъ о вашихъ замѣчаніяхъ по поводу послѣдней части *Бездны*, за „грубость“ которыхъ, *comme Vous voulez bien les nommer*, я вамъ безконечно благодаренъ. Дай Богъ

всякому писателю побольше такой „грубости“ со стороны сочувственниковъ его таланта! Начну съ „длинной“ фразы. Она самого меня весьма неприятно поразила, когда я ее прочелъ въ *Вѣстникѣ*. Дѣло въ томъ, что эта послѣдняя глава, посланная мною нѣсколько поздно въ редакцію и написанная нѣсколько à la hâte, не успѣла быть доставлена мнѣ въ корректуру, при которой, само собою, я бы ее выправилъ самымъ легчайшимъ образомъ, какъ это дѣлается мною постоянно со всѣмъ тѣмъ, что моего печатается... Не могу по этому случаю не подумать, что я, повидимому, очень ужъ избаловалъ читателя моимъ хорошимъ слогомъ, такъ какъ на малѣйшую мою incoggestion обращается вниманіе, между тѣмъ какъ мнѣ не случалось еще читать ни одинаго упрека Льву Толстому, напр., небрежность, а нерѣдко просто и неграмотность слога у котораго доходитъ иной разъ до крайнихъ предѣловъ. Видите, какой я хвастунъ.

„Съ какою цѣлью вздумалъ Тхоржинскій начать разговоръ свой съ Володей“? Неужели это не сквозить сквозь весь разговоръ и не явствуетъ изъ того, что сказано о впечатлѣніи, произведенномъ на эмигранта этимъ разговоромъ (стр. 661)? Тхоржинскій знаетъ, что Поспѣловъ — революціонеръ, но ему не извѣстно, на какой степени стоитъ онъ въ революціонерскій іерархіи и потому все время щупаетъ его, ожидая того слова, за которымъ изъ области общихъ фразъ онъ могъ бы перейти къ болѣе реальнымъ предложеніямъ. Но П — въ этого слова не знаетъ, и Т — ий *суре court à la conversation*. Впрочемъ, даже помимо этой комбинаціи, неужели признаете вы неправдоподобнымъ, чтобы такой господинъ, какъ Т — ий, началъ разговоръ съ молодымъ человѣкомъ, заявившимъ себя ему ненавистникомъ Россіи, — слѣдовательно, глубоко ему симпатичнымъ; — началъ просто изъ удовольствія высказать въ извѣстной мѣрѣ, *sans trop s'engager soi-même*, сочувствіе свое представителямъ смуты въ ненавистной ему „*Moskovi*“?

Т — ий еще явится въ петербургской гостиной, какъ являлся прототипъ его, гр. Старжинскій, умершій здѣсь въ прошломъ году отъ удара. А кто былъ Старжинскій, приговоренный къ смерти М. Н. Муравьевымъ и другъ Павлинова, — вамъ извѣстно.

Относительно графини Драхенберхъ вы замѣчаете что дѣйствіе до сихъ поръ „не захватываетъ“ ея: да она *захвачена* съ самой первой минуты, когда выводится авторомъ на сцену, съ

первымъ словомъ Пospьлова въ гондолѣ, и сама вертитъ дѣйствіемъ, а не оно „вертится“ около нея, какъ выражается вы, — она старается сблизиться съ эмигрантомъ и, по женски, veut se donner le change à soi-même, увѣряя себя, что движеть ее при этомъ единственно любопытство узнать объ отношеніяхъ эмигранта къ Антонинѣ. Или она у меня совсѣмъ не *вышла*, или я не понялъ вашего вопроса, — ибо до той минуты, на которой останавливается рассказъ, что бы я могъ сдѣлать, чтобы показать ее plus engrenée dans les roues du moulin, болѣе еще *захваченною*, чѣмъ я показалъ ее? Не заставить же мнѣ ее кинуться на первыхъ же порахъ на шею Пospьлову. Сдѣлайте милость, объясните мнѣ мысль вашу болѣе категорично, такъ какъ мнѣ начинаетъ думаться, что графиня моя такъ неудачно поставлена предъ читателемъ, что ему не только не интересенъ процессъ *влюбленія* ея въ эмигранта, но что онъ до сихъ поръ не догадывается, что Пospьловъ долженъ сдѣлаться ея любовникомъ и эксплуатировать ее затѣмъ *bon gré, mal gré* въ пользу революціи. Такъ ли это — скажите прямо, прошу васъ.

А Провъ? Опять не понимаю. Въ предыдущемъ письмѣ вы говорили мнѣ о разочарованіи вашемъ на счетъ его, такъ какъ онъ, вмѣсто сильной натуры, оказывается игралищемъ жены. Въ послѣдней части романа вы увидѣли, что онъ разомъ прерываетъ цвѣточныя цѣпи, связывавшія его, — но васъ это опять не удовлетворяетъ, — вы говорите: „не слишкомъ-ли поздно?“ Но я на это осмѣлюсь замѣтить, кто же когда опредѣляетъ сроки на увлеченіе человѣка страстью, картами-ли, женщиной, — все равно? Почему долженъ былъ непременно Провъ кинуться на жену съ кулаками чрезъ шесть мѣсяцевъ, а не черезъ два года? Съ перваго появленія его въ романѣ авторомъ совершенно ясно поставлено, что въ любви этого „вахлака“ къ „барышнѣ“ Буйносовой настолько же чувственнаго увлеченія, сколько и тщеславія. Пока то и другое удовлетворены въ немъ, изъ за чего бы ему *пробуждаться*?...

Il se vautre dans son or et dans les bras de sa femme въ демократическомъ Парижѣ послѣднихъ лѣтъ, гдѣ богатство все, гдѣ ничто кругомъ не въ состояніи покрыть его, такъ какъ все, его окружающее, имѣетъ тотъ же характеръ случайности, внутренняго хамства и поклоненія Ваалу, какой лежитъ на немъ самомъ. Онъ жуируетъ возможностью играть роль и бо-

гатствомъ своимъ, и красотою жены, и быть *traité de pair à comragne* всѣмъ этимъ Вавилономъ людей, нажившихся и темныхъ происхожденіемъ, какъ онъ самъ. Скажите же мнѣ, пока все это въ его волѣ и ничто не препятствуетъ ему тѣшить свое тщеславіе, что могло бы побудить его нарушить наружное согласіе между имъ *et sa comragne de lit et de vanité*? Только наткнувшись на нѣчто ярко и неожиданно высказывающее ему неравенство общественнаго положенія его съ положеніемъ жены, или вѣрнѣе, разницу отношеній извѣстныхъ сферъ къ ней, образованной дворянѣ, и къ нему, едва натертому купчинѣ, — только тогда просыпается убаюканное до тѣхъ поръ *par les facilités* парижской жизни самолюбіе его и, раздраженное не въ мѣру презрительнымъ отношеніемъ къ нему жены, раздражается грубою выходкою, соотвѣтственно тому „вдраву моему не препятствуй“, которое лежитъ на днѣ характера всѣхъ людей его происхожденія. Изъ вашихъ словъ о немъ „крѣпкая демократическая натура“ я заключаю, что вы въ немъ хотѣли бы видѣть какую-то *силу* новѣйшаго зачала, съ ясноопредѣленнымъ „демократическимъ“ идеаломъ и складомъ мыслей. Но таковую я въ моемъ Провѣ никакъ дать не могу. Я встрѣчался и въ деревнѣ, и въ Москвѣ со многими людьми этого типа и ни въ одномъ изъ нихъ не подмѣтилъ чертъ, изъ которыхъ могла бы вырисоваться такая *сила*. Ее пока все также замѣняетъ самодурство Китъ Китычей и К° съ огромной долею тщеславія. На дняхъ я прочелъ романъ Боборыкина *Китай-городъ*, въ которомъ изображается московское купечество, близко, повидимому, ему знакомое (онъ даже въ объявленіяхъ своихъ, наглець, прямо указываетъ, что дѣйствующія лица его — портреты), и впечатлѣніе, вынесенное мною изъ личнаго знакомства съ разными Сусальцевыми, находитъ себѣ полное подтвержденіе въ этихъ ближайшихъ наблюденіяхъ надъ ними автора этого романа. — не Богъ знаетъ какого талантливаго, но не лишеннаго все же способности *видѣть* кругомъ себя. Жадность къ наживѣ, безудержный *вдравъ* и безконечное тщеславіе (самаго мелкаго пошиба: ордена, *генеральство* и проч.) — вотъ пока общія черты сословія, предъ которымъ ступевалось и сошло со сцены старое дворянство... Нѣтъ-съ, героя я никакъ не могу вамъ дать въ моемъ Сусальцевѣ!

Продолженія *Бездны* не будетъ въ слѣдующей книжкѣ *Въстника*, ни даже можетъ быть въ юньской, такъ какъ я имѣлъ глупость, по просьбѣ актрисы Савиной, начать драму подъ названіемъ *Олга Елпидифоровна* (изъ *Перелома*), которой и написалъ уже три акта. Это отвлекло меня отъ *Бездны*, за которую примусь опять лишь по переѣздѣ на станцію *Сиверскую* (по *Варшавской дорогѣ*, дача *Нагеля*), т. е. по всей вѣроятности 25-го мая.

Вы ничего не пишете о своемъ здоровьѣ? Какъ оно?

Затѣмъ обнимаю васъ, дорогой Петръ Карловичъ. Не оставляйте письмами и, ради Бога, побольше въ нихъ „грубостей“! Всѣмъ вашимъ самый искренній, самый задушевный привѣтъ мой и пожеланіе всего лучшаго.

Всегда вашъ

Б. Марковичъ.

Московской губерні, городъ Воскресенскъ, село Бабкино.
28 іюня 1884 года.

Дорогой Петръ Карловичъ, болѣзнь моя и ваше редакторство положили, если, смѣю надѣяться, не конецъ, то значительный перерывъ нашей съ вами перепискѣ, о чемъ я начинаю тяжело скорбѣть. Въ письмахъ вашихъ я находилъ не только выраженіе дружескаго сочувствія, всегда столь драгоценнаго каждому человѣку, живущему не для одного *мамоны*, но и не менѣе цѣнное для держащаго перо въ рукахъ существа указаніе умной, прозорливой и строгой при всей своей доброжелательности критики. Этого всего и недостаетъ мнѣ теперь и весьма мною это чувствуется со времени, когда принялся я снова за свой романъ. Въ „комплиментарныхъ движеніяхъ“, какъ выражается графъ Валувевъ въ своемъ неподражаемомъ *Лорини*, вы не станете меня, надѣюсь, подозревать, когда скажу вамъ, что во мнѣ какъ бы нѣтъ прежней увѣренности при процессѣ *писанія* съ тѣхъ поръ, какъ порвалась нить между мною и впечатлѣніями моего *читателя*, который въ лицѣ вашемъ представлялся мнѣ всегда полнѣйшимъ и лучшимъ олицетвореніемъ. Мнѣ трудно даже передать вамъ, какъ *влиятельны* были для меня всегда ваши письма и какъ часто освѣщались ими многія, неясновидимыя или пропускаемыя мною безъ должнаго вниманія тѣ или другія черты и стороны изображаемыхъ мною лицъ и событій. Ибо въ нашемъ дѣлѣ, какъ вы знаете, достаточно часто и одного незначительнаго намека, чтобы открылся передъ тобою цѣлый новый горизонтъ.

Знаю, что при всей вашей горячей любви къ отечественной литературѣ вообще и дружескомъ расположеніи ко мнѣ въ частности, вы слишкомъ поглощены теперь собственнымъ ва-

шимъ дѣломъ, чтобъ имѣть время удосуживаться на письменныя бесѣды съ нашимъ братомъ, празднымъ, сравнительно, *беллетристомъ*. Не дерзаю поэтому тревожить васъ, добрыйшій другъ; но если какъ нибудь урвется у васъ въ будущемъ мѣсяцѣ полчаса свободныхъ, не черкнете-ли вы мнѣ странички двѣ о главахъ *Бездны*, которыя прочли въ майской и прочтете въ июньской книжкахъ „*Вѣстника*“. Было бы слишкомъ длинно объяснять вамъ здѣсь почему, но мнѣ именно хотѣлось бы знать ваше мнѣніе относительно того, признаете-ли вы ихъ состоящими въ гармонической связи съ общимъ тономъ романа? Мнѣ все представляется, что въ нихъ чувствуется послѣдствіе того, что, по предписанію докторовъ, не дозволяющихъ мнѣ „оставаться долго въ наклонномъ положеніи“, я не пишу уже болѣе самъ, а диктую то, что приходится теперь читать моего публикѣ.

Здоровье мое поправляется въ прекрасныхъ условіяхъ привольной деревенской жизни, съ семьею и близкими друзьями, при строгой гигиенѣ и регулярно заведенномъ колесѣ жизни. Но болѣзнь моя въ сущности неизлечима; благо что страданій нѣтъ, но напоминаніе о нихъ, хотя слабо, даетъ себя то и дѣло чувствовать.

Такимъ образомъ вынужденъ я диктовать и вамъ эти строки. Надѣюсь, что то, что сказывается въ нихъ, не покажется вамъ болѣе холоднымъ отъ того, что не начертаны онѣ моею рукою. Дѣло не въ орудіи, а въ мысли и чувствѣ, движущихъ имъ,—а въ томъ, какъ я васъ цѣню и люблю, вы сомнѣваться не можете.

Дайте мнѣ, убѣдительно прошу, вѣстей о себѣ и о вашихъ. Какъ живете вы, *идь* (въ настоящую минуту), какъ справляетесь съ ваторжнымъ дѣломъ публициста, здравы-ли всѣ въ милой вашей семьѣ? Подъ вашу редакцію „*Варшавскій Дневникъ*“ занялъ не только подобающее мѣсто въ нашей печати, но еще и извѣстный авторитетъ, ибо о немъ относятся всегда съ замѣтнымъ уваженіемъ. Иначе и не могло быть. Но замѣчаете-ли сами вы увеличеніе его распространенія? Меня это очень интересуетъ.

Крѣпко обнимаю васъ; mille choses biens senties à tous les Vôtres.

Вашъ всегда

Б. Марневичъ.

Московской губернии, ур. Воскресенскъ,
село Бабкино. 5 августа 1884 г.

Дорогой Петръ Карловичъ, изъ прилагаемаго письма ко мнѣ секретаря нашей московской редакціи вы увидите, что я сдѣлалъ все, что было въ моей власти, для удовлетворенія желаній, выраженныхъ вами относительно ея, — то есть написалъ о вашей законной претензіи и высказалъ *правду* относительно царствующей въ ней невыразимой безтолочи. Почтенный С. А. Петровскій признаетъ основательность выраженныхъ ему мною отъ себя и отъ имени всѣхъ вообще сотрудниковъ упрековъ и старается только отстранить отвѣтственность за это лично отъ себя. Михаилъ Никифоровичъ, въ кабинетѣ котораго, какъ въ бездонномъ морѣ, лежать-де погребенными всѣ пропадающія у насъ письма и статьи, — hier ist der Hund begraben. Такова, по крайней мѣрѣ, пѣсня, которую я слышу вотъ уже двадцать лѣтъ изъ устъ всѣхъ состоящихъ подъ ближайшей его рукою лицъ. Такъ-ли это въ самомъ дѣлѣ, не рѣшусь утверждать, но извѣстная доля истины въ этомъ есть. Никому отъ этого, разумѣется, не легче, но въ данномъ случаѣ вамъ, кажется мнѣ, слѣдуетъ теперь написать прямо самому патрону, напомнить ему о вашихъ статьяхъ и просить его отвѣчать вамъ черезъ Сергѣя Ивановича. За письмо ваше душевно благодарю. Вы такъ заняты теперь, что просить васъ вспоминать обо мнѣ aussi souvent qu'autrefois я никакъ не рѣшаюсь, — но изрѣдка не оставьте.

Бездной своей я не доволенъ и потому не пишу вамъ о ней. Чувствую, что стою слишкомъ близко къ воспроизведеннымъ мною событіямъ, — и теряюсь потому въ мелочахъ: общей

картины не выходить. Да и вообще „за музой я лѣнливой воло-
чусь“, по выраженію нашего *maitre à tous*. Гадю мнѣ то, о чемъ
приходится говорить, и тянетъ написать что-либо чисто худо-
жественное и изъ стараго времени.

Всѣмъ вашимъ сердечнѣйшій привѣтъ мой
Vostro sempre

Б. Маркевичъ.

Московской губ., городъ Вскресенскъ,
село Бабкино: 20 августа 1884 г.

Милѣйшій Петръ Карловичъ, *Варшавскій Дневникъ* я здѣсь не получаю, такъ какъ, по непростительной забывчивости, я не извѣстилъ во время контору вашу о высылкѣ мнѣ его сюда. Онъ ждетъ меня поэтому въ Петербургѣ, а такъ-какъ я алчно жажду прочесть то, что вы благоволили написать о моей трилогіи, то и умоляю васъ слезно выслать мнѣ скорѣе номера, въ которыхъ помѣщена ваша критика, по здѣшнему моему адресу. Думаю здѣсь остаться, пока холодъ окончательно не выгнать, — а холодъ у насъ такой бываетъ, что третьяго дня ртуть стояла ниже нуля.

Вы говорите, что не знаете, „въ чемъ состоитъ сущность и кто у меня по замыслу стоитъ на первомъ планѣ въ *Безднѣ*“. На это скажу вамъ: я и самъ этого не знаю. Въ настоящемъ романѣ я, какъ Толстой въ *Войнѣ* и *Мирѣ* (кто у него тамъ главные герои: Волконскій, Пьеръ, семья Ростовыхъ?), не намѣренъ былъ концентрировать интересъ на какихъ-нибудь исключительно главныхъ фигурахъ, а представить картину эпохи, смыслъ которой разбивается въ тѣхъ различныхъ типахъ, на которые я призываю вниманіе читателя, но изъ которыхъ ни одинъ не можетъ быть почитаемъ *полнымъ* выразителемъ этой эпохи. Мнѣ казалось, что это единственный *proscédé*, возможный для романа изъ современныхъ почти дней, какъ какъ эпоха не выработала еще изъ себя характеровъ, въ которыхъ художникъ способенъ былъ-бы уловить ясно опредѣленныя, такъ называемыя *принципіальныя* черты ея. Не въ этомъ лежитъ источникъ той излишней детальности, которою, какъ вы совершенно вѣрно замѣчаете, грѣшитъ *Бездна*. Какъ я писалъ

картины не выходить. Да и вообще „за музой я лѣнливой воло-
чусь“, по выраженію нашего maître à tous. Гадко мнѣ то, о чемъ
приходится говорить, и тянетъ написать что-либо чисто худо-
жественное и изъ стараго времени.

Всѣмъ вашимъ сердечнѣйшій привѣтъ мой
Vostro sempre

Б. Маркевичъ.

Московской губ., городъ Вскресенскъ,
село Бабкино. 20 августа 1884 г.

Милѣйшій Петръ Карловичъ, *Варшавскій Дневникъ* я здѣсь не получаю, такъ какъ, по непростительной забывчивости, я не извѣстилъ во время контору вашу о высылкѣ мнѣ его сюда. Онъ ждетъ меня поэтому въ Петербургѣ, а такъ-какъ я алчно жажду прочесть то, что вы благоволили написать о моей трилогіи, то и умоляю васъ *слезно* выслать мнѣ скорѣе номера, въ которыхъ помѣщена ваша критика, по здѣшнему моему адресу. Думаю здѣсь остаться, пока холодъ окончательно не выгонитъ,—а холодъ у насъ такой бываетъ, что третьяго дня ртуть стояла ниже нуля.

Вы говорите, что не знаете, „въ чемъ состоитъ сущность и кто у меня по замыслу стоитъ на первомъ планѣ въ *Безднѣ*“. На это скажу вамъ: я и самъ этого не знаю. Въ настоящемъ романѣ я, какъ Толстой въ *Войнѣ и Мирѣ* (кто у него тамъ главные герои: Волконскій, Пьеръ, семья Ростовыхъ?), не намѣренъ былъ концентрировать интересъ на какихъ-нибудь исключительно главныхъ фигурахъ, а представить картину эпохи, смыслъ которой разбивается въ тѣхъ различныхъ типахъ, на которые я призываю вниманіе читателя, но изъ которыхъ ни одинъ не можетъ быть почитаемъ *полнымъ* выразителемъ этой эпохи. Мнѣ казалось, что это единственный просѣдѣ, возможный для романа изъ современныхъ почти дней, какъ какъ эпоха не выработала еще изъ себя характеровъ, въ которыхъ художникъ способенъ былъ-бы уловить ясно опредѣленные, такъ называемыя *принципіальныя* черты ея. Не въ этомъ лежатъ источникъ той излишней детальности, которою, какъ вы совершенно вѣрно замѣчаете, грѣшитъ *Бездна*. Какъ я писалъ

Петербург, 17 мая 83

Милѣйшій Петръ Карловичъ, великое спасибо за письмо ваше, на которое и спѣшу отвѣчать.

И прежде всего позвольте васъ увѣрить, что „мадригалы“, которые я будто бы пишу вамъ по поводу вашихъ статей, никакъ не должны быть принимаемы вами за *carpatio benevolentiae* съ моей стороны, а какъ искреннее выраженіе сочувствія моего къ нимъ. Критическая статья не романъ, гдѣ каждый эпизодъ, каждая черта характера могутъ служить предметомъ спора, анализа, одобренія или неодобренія. Въ критической статьѣ главное—правильная постановка штандпункта, изъ котораго истекають логически заключенія о предметѣ, разбираемомъ ею, а съ вашимъ штандпунктомъ въ статьѣ объ Ал. Толстомъ, на примѣръ, я вполне согласенъ. Теплый тонъ при этомъ, съ которымъ вы относитесь къ самой личности человѣка, бывшаго мнѣ очень близкимъ и дорогимъ, совершенно подкупилъ меня, и я вамъ; по прочтеніи вашей статьи, тотчасъ же и написалъ о ней весьма хвалебно, согласно тому, что чувствовалъ въ эту минуту. „Замѣчаній“ не дѣлалъ, потому что они мнѣ не приходили въ голову: общее впечатлѣніе было вполне удовлетворительно, а въ частности, если какія-либо изъ нихъ на другіе глаза и могутъ, быть можетъ, подлежать спору, я собственно ничего не замѣтилъ противорѣчащаго основному положенію статьи, что, по моему, составляетъ единственную сущность дѣла, *mon esprit étant en général beaucoup plus porté à la synthèse qu'à l'analyse. Et voilà!*

А затѣмъ поговоримъ о вашихъ замѣчаніяхъ по поводу послѣдней части *Бездны*, за „грубость“ которыхъ, *comme Vous voulez bien les nommer*, я вамъ безконечно благодаренъ. Дай Богъ

всякому писателю побольше такой „грубости“ со стороны сочувственниковъ его таланта! Начну съ „длинной“ фразы. Она самого меня весьма неприятно поразила, когда я ее прочелъ въ *Вѣстникѣ*. Дѣло въ томъ, что эта послѣдняя глава, посланная мною нѣсколько поздно въ редакцію и написанная нѣсколько *à la hâte*, не успѣла быть доставлена мнѣ въ корректуру, при которой, само собою, я бы ее выправилъ самымъ легчайшимъ образомъ, какъ это дѣлается мною постоянно со всѣмъ тѣмъ, что моего печатается... Не могу по этому случаю не подумать, что я, повидимому, очень ужъ избаловалъ читателя моимъ хорошимъ слогомъ, такъ какъ на малѣйшую мою *incoogestion* обращается вниманіе, между тѣмъ какъ мнѣ не случалось еще читать ни единого упрека Льву Толстому, напр., небрежность, а нерѣдко просто и неграмотность слога у котораго доходить иной разъ до крайнихъ предѣловъ. Видите, какой я хвастунъ.

„Съ какою цѣлью вздумалъ Тхоржинскій начать разговоръ свой съ Володей“? Неужели это не сквозить сквозъ весь разговоръ и не явствуетъ изъ того, что сказано о впечатлѣніи, произведенномъ на эмигранта этимъ разговоромъ (стр. 661)? Тхоржинскій знаетъ, что Поспѣловъ — революціонеръ, но ему не извѣстно, на какой степени стоитъ онъ въ революціонерскій іерархіи и потому все время щупаетъ его, ожидая того слова, за которымъ изъ области общихъ фразъ онъ могъ бы перейти къ болѣе реальнымъ предложеніямъ. Но П — въ этого слова не знаетъ, и Т — *il se soure court à la conversation*. Впрочемъ, даже помимо этой комбинаціи, неужели признаете вы неправдоподобнымъ, чтобы такой господинъ, какъ Т — ий, началъ разговоръ съ молодымъ человѣкомъ, заявившимъ себя ему ненавистникомъ Россіи, — слѣдовательно, глубоко ему симпатичнымъ; — началъ просто изъ удовольствія высказать въ извѣстной мѣрѣ, *sans trop s'engager soi-même*, сочувствіе свое представителямъ смуты въ ненавистой ему „*Moskovie*“?

Т — ий еще явится въ петербургской гостиной, какъ являлся прототипъ его, гр. Старжинскій, умершій здѣсь въ прошломъ году отъ удара. А кто былъ Старжинскій, приговоренный къ смерти М. Н. Муравьевымъ и другъ Павлинова, — вамъ извѣстно.

Относительно графини Драхенберхъ вы замѣчаете что дѣйствіе до сихъ поръ „не захватываетъ“ ея: да она *захвачена* съ самой первой минуты, когда выводится авторомъ на сцену, съ

первымъ словомъ Поспѣлова въ гондолѣ, и сама вертѣть дѣйствіемъ, а не оно „вертится“ около нея, какъ выражаетесь вы, — она старается сблизиться съ эмигрантомъ и, по женски, veut se donner le change á soi-même, увѣряя себя, что движеть ее при этомъ единственно любопытство узнать объ отношеніяхъ эмигранта къ Антонинѣ. Или она у меня совсѣмъ не *вышла*, или я не понялъ вашего вопроса, — ибо до той минуты, на которой останавливается рассказъ, что бы я могъ сдѣлать, чтобы показать ее plus engrenée dans les roues du moulin, болѣе еще *засващенной*, чѣмъ я показалъ ее? Не заставить же мнѣ ее кинуться на первыхъ же порахъ на шею Поспѣлову. Сдѣлайте милость, объясните мнѣ мысль вашу болѣе категорично, такъ какъ мнѣ начинаетъ думаться, что графиня моя такъ неудачно поставлена предъ читателемъ, что ему не только не интересенъ процессъ *влюбленія* ея въ эмигранта, но что онъ до сихъ поръ не догадывается, что Поспѣловъ долженъ сдѣлаться ея любовникомъ и эксплуатировать ее затѣмъ *bon gré, malgré* въ пользу революціи. Такъ ли это — скажите прямо, пропуну васъ.

А Провъ? Опять не понимаю. Въ предыдущемъ письмѣ вы говорили мнѣ о разочарованіи вашемъ на счетъ его, такъ какъ онъ, вмѣсто сильной натуры, оказывается игралищемъ жены. Въ послѣдней части романа вы увидѣли, что онъ разомъ порываетъ цвѣточныя цѣпи, связывавшія его, — но васъ это опять не удовлетворяетъ, — вы говорите: „не слишкомъ-ли поздно?“ Но я на это осмѣлюсь замѣтить, кто же когда опредѣляетъ сроки на увлеченіе человѣка страстью, картами-ли, женщиной, — все равно? Почему долженъ былъ непременно Провъ кинуться на жену съ кулаками чрезъ шесть мѣсяцевъ, а не черезъ два года? Съ перваго появленія его въ романѣ авторомъ совершенно ясно поставлено, что въ любви этого „вахлака“ къ „барышнѣ“ Буйнсовой настолько же чувственнаго увлеченія, сколько и тщеславія. Пока то и другое удовлетворены въ немъ, изъ за чего бы ему *пробуждаться*?...

Il se vautre dans son or et dans les bras de sa femme въ демократическомъ Парижѣ послѣднихъ лѣтъ, гдѣ богатство все, гдѣ ничто кругомъ не въ состояніи покрыть его, такъ какъ все, его окружающее, имѣетъ тотъ же характеръ случайности, внутренняго хамства и поклоненія Ваалу, какой лежитъ на немъ самомъ. Онъ жуируетъ возможностью играть роль и бо-

гатствомъ своимъ, и красотою жены, и быть traité de pair à comragnon всѣмъ этимъ Вавилономъ людей, нажившихся и темныхъ происхожденіемъ, какъ онъ самъ. Скажите же мнѣ, пока все это въ его волѣ и ничто не препятствуетъ ему тѣшить свое тщеславіе, что могло бы побудить его нарушить наружное согласіе между имъ et sa comragne de lit et de vanité? Только наткнувшись на нѣчто ярко и неожиданно высказывающее ему неравенство общественнаго положенія его съ положеніемъ жены, или вѣрнѣе, разницу отношеній извѣстныхъ сферъ къ ней, образованной дворянкѣ, и къ нему, едва натертому купчинѣ, — только тогда просыпается убаюканное до тѣхъ поръ par les facilités парижской жизни самолюбіе его и, раздраженное не въ мѣру презрительнымъ отношеніемъ къ нему жены, раздражается грубою выходкою, соотвѣтственно тому „ндраву моему не препятствуй“, которое лежитъ на днѣ характера всѣхъ людей его происхожденія. Изъ вашихъ словъ о немъ „крѣпкая демократическая натура“ я заключаю, что вы въ немъ хотѣли бы видѣть какую-то *силу* новѣйшаго закала, съ ясноопредѣленнымъ „демократическимъ“ идеаломъ и складомъ мыслей. Но таковую я въ моемъ Провѣ никакъ дать не могу. Я встрѣчался и въ деревнѣ, и въ Москвѣ со многими людьми этого типа и ни въ одномъ изъ нихъ не подмѣтилъ чертъ, изъ которыхъ могла бы вырисоваться такая *сила*. Ее пока все также замѣняетъ самодурство Китъ Китычей и К° съ огромной долею тщеславія. На дняхъ я прочелъ романъ Бобрыкина *Китай-городъ*, въ которомъ изображается московское купечество, близко, повидимому, ему знакомое (онъ даже въ объявленіяхъ своихъ, наглець, прямо указываетъ, что дѣйствующія лица его — портреты), и впечатлѣніе, вынесенное мною изъ личнаго знакомства съ разными Сусальцевыми, находитъ себѣ полное подтвержденіе въ этихъ ближайшихъ наблюденіяхъ надъ ними автора этого романа. — не Богъ знаетъ какого талантливаго, но не лишенаго все же способности *видѣть* кругомъ себя. Жадность къ наживѣ, безудержный *ндравъ* и безконечное тщеславіе (самаго мелкаго пошиба: ордена, *генеральство* и проч.) — вотъ пока общія черты сословія, предъ которымъ ступевалось и сошло со сцены старое дворянство... Нѣтъ-съ, героя я никакъ не могу вамъ дать въ моемъ Сусальцевѣ!

Продолженія *Бездны* не будетъ въ слѣдующей книжкѣ *Вѣстника*, ни даже можетъ быть въ юньской, такъ какъ я имѣлъ глудость, по просьбѣ актрисы Савиной, начать драму подъ названіемъ *Олга Елтидифоровна* (изъ *Перелома*), которой и написалъ уже три акта. Это отвлекло меня отъ *Бездны*, за которую примусь опять лишь по переѣздѣ на станцію *Оуверскую* (по *Варшавской* дорогѣ, дача *Нагеля*), т. е. по всей вѣроятности 25-го мая.

Вы ничего не пишете о своемъ здоровьѣ? Какъ оно?

Затѣмъ обнимаю васъ, дорогой Петръ Карловичъ. Не оставляйте письмами и, ради Бога, побольше въ нихъ „грубостей“! Всѣмъ вашимъ самый искренній, самый задушевный привѣтъ мой и пожеланіе всего лучшаго.

Всегда вашъ

Б. Маркевичъ.

Московской губерніи, городъ Воскресенскъ, село Бабкино.
28 іюня 1884 года.

Дорогой Петръ Карловичъ, болѣзнь моя и ваше редакторство положили, если, смѣю надѣяться, не конецъ, то значительный перерывъ нашей съ вами перепискѣ, о чемъ я начинаю тяжело скорбѣть. Въ письмахъ вашихъ я находилъ не только выраженіе дружескаго сочувствія, всегда столь драгоценнаго каждому человѣку, живущему не для одного *мамоны*, но и не менѣе цѣнное для держащаго перо въ рукахъ существа указаніе умной, прозорливой и строгой при всей своей доброжелательности критики. Этого всего и недостаетъ мнѣ теперь и весьма мною это чувствуется со времени, когда принялся я снова за свой романъ. Въ „комплиментарныхъ движеніяхъ“, какъ выражается графъ Валувевъ въ своемъ неподражаемомъ *Лоринтѣ*, вы не станете меня, надѣюсь, подозрѣвать, когда скажу вамъ, что во мнѣ какъ бы нѣтъ прежней увѣренности при процессѣ *писанія* съ тѣхъ поръ, какъ порвалась нить между мною и впечатлѣніями моего *читателя*, который въ лицѣ вашемъ представлялся мнѣ всегда полнѣйшимъ и лучшимъ олицетвореніемъ. Мнѣ трудно даже передать вамъ, какъ *влиятельны* были для меня всегда ваши письма и какъ часто освѣщались ими многія, неясновидимыя или пропускаемыя мною безъ должнаго вниманія тѣ или другія черты и стороны изображаемыхъ мною лицъ и событій. Ибо въ нашемъ дѣлѣ, какъ вы знаете, достаточно часто и одного незначительнаго намека, чтобы открылся передъ тобою цѣлый новый горизонтъ.

Знаю, что при всей вашей горячей любви къ отечественной литературѣ вообще и дружескомъ расположеніи ко мнѣ въ частности, вы слишкомъ поглощены теперь собственнымъ ва-

шимъ дѣломъ, чтобъ имѣть время удосуживаться на письменныя бесѣды съ нашимъ братомъ, празднымъ, сравнительно, *беллетристомъ*. Не дерзаю поэтому тревожить васъ, добрѣйшій другъ; но если какъ нибудь урвется у васъ въ будущемъ мѣсяцѣ полчаса свободныхъ, не черкнете-ли вы мнѣ странички двѣ о главахъ *Бездны*, которыя прочли въ майской и прочтете въ июньской книжкахъ „*Вѣстника*“. Было бы слишкомъ длинно объяснять вамъ здѣсь почему, но мнѣ именно хотѣлось бы знать ваше мнѣніе относительно того, признаете-ли вы ихъ состоящими въ гармонической связи съ общимъ тономъ романа? Мнѣ все представляется, что въ нихъ чувствуется послѣдствіе того, что, по предписанію докторовъ, не позволяющихъ мнѣ „оставаться долго въ наклонномъ положеніи“, я не пишу уже болѣе самъ, а диктую то, что приходится теперь читать *моею* публикѣ.

Здоровье мое поправляется въ прекрасныхъ условіяхъ привольной деревенской жизни, съ семьею и близкими друзьями, при строгой гигиенѣ и регулярно заведенномъ колесѣ жизни. Но болѣзнь моя въ сущности неизлечима; благо что страданій нѣтъ, но напоминаніе о нихъ, хотя слабо, даетъ себя то и дѣло чувствовать.

Тавимъ образомъ вынужденъ я диктовать и вамъ эти строки. Надѣюсь, что то, что сказывается въ нихъ, не покажется вамъ болѣе холоднымъ отъ того, что не начертаны онѣ моею рукою. Дѣло не въ орудіи, а въ мысли и чувствѣ, движущихъ имъ,—а въ томъ, какъ я васъ цѣню и люблю, вы сомнѣваться не можете.

Дайте мнѣ, убѣдительно прошу, вѣстей о себѣ и о вашихъ. Какъ живете вы, *идь* (въ настоящую минуту), какъ справляетесь съ каторжнымъ дѣломъ публициста, здоровы-ли всѣ въ милой вашей семьѣ? Подъ вашею редакцію „*Варшавскій Дневникъ*“ занялъ не только подобающее мѣсто въ нашей печати, но еще и извѣстный авторитетъ, ибо о немъ относятся всегда съ замѣтнымъ уваженіемъ. Иначе и не могло быть. Но замѣчаете-ли сами вы увеличеніе его распространенія? Меня это очень интересуетъ.

Крѣпко обнимаю васъ; mille choses biens senties à tous les Vôtres.

Вашъ всегда

Б. Маревичъ.

Московской губерніи, гор. Воскресенскъ,
село Бабкино. 5 августа 1884 г.

Дорогой Петръ Карловичъ, изъ прилагаемаго письма ко мнѣ секретаря нашей московской редакціи вы увидите, что я сдѣлалъ все, что было въ моей власти, для удовлетворенія желаній, выраженныхъ вами относительно ея, — то есть написалъ о вашей законной претензіи и высказалъ *правду* относительно царствующей въ ней невыразимой безтолочи. Почтенный С. А. Петровскій признаетъ основательность выраженныхъ ему мною отъ себя и отъ имени всѣхъ вообще сотрудниковъ упрековъ и старается только отстранить отвѣтственность за это лично отъ себя. Михаилъ Никифоровичъ, въ кабинетѣ котораго, какъ въ бездонномъ морѣ, лежать-де погребенными всѣ пропадающія у насъ письма и статьи, — *hier ist der Hund begraben*. Такова, по крайней мѣрѣ, пѣсня, которую я слышу вотъ уже двадцать лѣтъ изъ устъ всѣхъ состоящихъ подъ ближайшей его рукою лицъ. Такъ-ли это въ самомъ дѣлѣ, не рѣшусь утверждать, но извѣстная доля истины въ этомъ есть. Никому отъ этого, разумѣется, не легче, но въ данномъ случаѣ вамъ, кажется мнѣ, слѣдуетъ теперь написать прямо самому патрону, напомнить ему о вашихъ статьяхъ и просить его отвѣчать вамъ черезъ Сергѣя Ивановича. За письмо ваше душевно благодарю. Вы такъ заняты теперь, что просить васъ вспоминать обо мнѣ *aussi souvent qu'autrefois* я никакъ не рѣшаюсь, — но изрѣдка не оставьте.

Бездной своей я не доволенъ и потому не пишу вамъ о ней. Чувствую, что стою слишкомъ близко къ воспроизведеннымъ мною событіямъ, — и теряюсь потому въ мелочахъ: общей

картины не выходить. Да и вообще „за музой я лѣнливой воло-
чусь“, по выраженію нашего *maitre à tous*. Гадко мнѣ то, о чемъ
приходится говорить, и тянетъ написать что-либо чисто худо-
жественное и изъ стараго времени.

Всѣмъ вашимъ сердечнѣйшій привѣтъ мой
Vostro sempre

Б. Маркевичъ.

Московской губ., городъ Н.скресенскъ,
село Бабкино: 20 августа 1884 г.

Милѣйшій Петръ Карловичъ, *Варшавскій Дневникъ* я здѣсь не получаю, такъ какъ, по непростительной забывчивости, я не извѣстилъ во время контору вашу о высылкѣ мнѣ его сюда. Онъ ждетъ меня поэтому въ Петербургъ, а такъ-какъ я алчно жажду прочесть то, что вы благоволили написать о моей трилогіи, то и умоляю васъ слезно выслать мнѣ скорѣе номера, въ которыхъ помѣщена ваша критика, по здѣшнему моему адресу. Думаю здѣсь остаться, пока холодъ окончательно не выгнать,—а холодъ у насъ такой бываетъ, что третьяго дня ртуть стояла ниже нуля.

Вы говорите, что не знаете, „въ чемъ состоитъ сущность и кто у меня по замыслу стоитъ на первомъ планѣ въ *Безднѣ*“. На это скажу вамъ: я и самъ этого не знаю. Въ настоящемъ романѣ я, какъ Толстой въ *Войнѣ* и *Мирѣ* (кто у него тамъ главные герои: Волонскій, Пьеръ, семья Ростовыхъ?), не намѣренъ былъ концентрировать интересъ на какихъ-нибудь исключительно главныхъ фигурахъ, а представить картину эпохи, смыслъ которой разбивается въ тѣхъ различныхъ типахъ, на которые я призываю вниманіе читателя, но изъ которыхъ ни одинъ не можетъ быть почитаемъ *полнымъ* выразителемъ этой эпохи. Мнѣ казалось, что это единственный просѣдѣ, возможный для романа изъ современныхъ почти дней, какъ какъ эпоха не выработала еще изъ себя характеровъ, въ которыхъ художникъ способенъ былъ-бы уловить ясно опредѣленные, такъ называемыя *принципіальныя* черты ея. Не въ этомъ лежить источникъ той излишней детальности, которою, какъ вы совершенно вѣрно замѣчаете, грѣшитъ *Бездна*. Какъ я писалъ

вамъ въ послѣднемъ письмѣ моемъ, я стою слишкомъ близко ко времени, мною описываемому, чтобы имѣть возможность отнести къ нему синтетически, и невольно поэтому ухватываюсь за мелочи, чтобы не пропустить какой-нибудь типичной черты. А въ дѣйствительности выходитъ, что мелочь эта излишня и что цѣлой картины все-таки нѣтъ. Но для меня это становится яснымъ лишь по прочтеніи той или иной главы романа, нѣсколько мѣсяцевъ уже послѣ того, какъ напечатана она. Я сознавалъ всю трудность предстоявшей мнѣ задачи, прежде чѣмъ приступить къ *Безднѣ*. Если помните заключительныя слова *Перелома*, въ нихъ совершенно искренно сказано было, что едва ли буду продолжать мою правдивую исторію. „Писать о нашихъ дняхъ“, говорю я тамъ, — „тяжелая задача“. И я бы, весьма вѣроятно, не приступилъ въ ней, если-бъ вы сами, помните, а затѣмъ вся редакція *Русскаго Вѣстника*, не говоря уже о массѣ другихъ, менѣе авторитетныхъ для меня, лицъ не настаивали на необходимости третьяго романа, имѣющаго довести до конца картину нашего общества за послѣдніа тридцать лѣтъ. Я и не дѣлаю себѣ теперь ни малѣйшей иллюзіи: изъ моей трилогіи *Бездна* и по концепціи, и по исполненію будетъ слабѣйшимъ моимъ дѣтищемъ. Съ этимъ приходится заранѣе примириться, — и утѣшаться развѣ тѣмъ, что будущій русскій Маколей найдетъ въ ней массу различныхъ по мелочамъ наблюденій *gris sur le vif*, которыя могутъ ему послужить для широкой синтетической картины того русскаго прошедшаго, *im Werden* котораго состоимъ мы теперь съ вами, многоуважаемый другъ. Что подѣлаешь! За то, если Богъ продлитъ живота, примусь тотчасъ же по окончаніи злополучнаго моего *Абисса* за чисто идеальный романъ со стихомъ Пушкина эпиграфомъ: „Романъ классическій, старинный“ (но никакъ не „отмѣнно длинный, длинный, длинный“) и съ заглавіемъ: *Романъ въ тридцатыхъ годахъ*, изъ старорусской, дворянской среды, безъ тѣни „направленія“ и цѣломудренный какъ Перуджиніевская картина, un roman de jeunes filles, — т. е. такихъ *jeunes filles* впрочемъ, которыя не ходятъ въ петербургскія гимназій. Это будетъ послѣдній мой вкладъ въ литературный фондъ, (извините за неудачный и даже неприличный *jeu de mots*, такъ какъ можно подумать, что я этимъ разумѣю *lite-*

ратурный фондъ, правимый Стасюлевичемъ, Краевскимъ и К^о) моего отечества.

Вы спрашиваете о моемъ здоровьѣ. Не страдаю,—и за то спасибо! Сердце, кажется, поправилось, но та собственно болѣзнь, которою страдаю я, такъ называемая *грудная жаба*, неизлѣчима, кажется, хотя,—утѣшаютъ дѣти Эскулапа,—съ нею живутъ-де люди и до Маѳусаиловыхъ лѣтъ. Я впрочемъ сему большой вѣры не даю.

О Кутузовѣ въ *Дневникъ* не читалъ. Объ Орловскомъ-Головинѣ—да, и очень остался доволенъ, какъ и вообще всѣми вашими критическими отзывами (это безъ всякихъ Валуевскихъ „комплиментарныхъ движеній“, прошу вѣрить). Вы писали, сколько помнится, до окончанія *Блуднаго брата*. Конецъ этотъ совсѣмъ не соотвѣтствуетъ очень интересному началу. Совсѣмъ ужъ по-ребячески.

Съ театральнымъ міромъ отношенія мои не важны. Знаю почти только-что одну Савин у. Могъ бы, для исполненія вашего желанія, поговорить о немъ съ Аверкіевымъ. Но онъ дуется и пересталъ бывать у меня за несогласіе мое на представленіе въ Петербургѣ замужней, какъ вамъ извѣстно, дирекціей Императорскихъ театровъ, драмы моей *Часть жизни* группою Андреева-Бурлака, котораго Аверкіевъ протезируетъ.

Новикову передавъ, о чемъ пишете, а въ Новомъ Іерусалимѣ съ радостью перекрещусь за васъ.

Обнимаю васъ отъ всей души. Mille bons vœux et tendresses de coeur à tous les Votres.

Вашъ всегда Б. Марковичъ.

Московской губернии, городъ Воскресенскъ, село Бабкино.

2 сентября 1884 г.

Варшавскій Дневникъ я получаю здѣсь уже третій день, дорогой Петръ Карловичъ, за что приношу вамъ великое спасибо. Но нумеровъ, въ которыхъ помѣщенъ разборъ вашъ моей трилогіи, я все-таки не имѣю, и, хотя я прочту его по возвращеніи въ Петербургъ въ получавшихся тамъ его нумерахъ, петербѣнне мое пречестъ ихъ скорѣе обращается къ вамъ еще разъ съ просьбою выслать мнѣ эту статью сюда, такъ какъ возобновившаяся, если не теплая, то, по крайней мѣрѣ, ясная погода продолжить, вѣроятно, пребываніе наше на деревенскомъ воздухѣ. Не откажите, благодѣтель!

Газета ваша въ настоящую минуту особенно интересна. Сердце бьется отъ радости, едва вѣря, что въ мятежной Варшавѣ повторяется то чудесное зрѣлище народнаго восторга о *Царѣ*, которому въ Москвѣ могли удивляться только иностранцы и петербургскіе тайные совѣтники, но который на берегахъ Вислы представляетъ собою дѣйствительно нѣчто поражающее. Что же говорятъ объ этомъ большіе паны и свободомыслители изъ Поляковъ Моисеева закона? А Познанская и Галиційская пресса? То-то скрежещутъ зубами!

Эти радостныя извѣстія съ вашей стороны и утвержденіе университетскаго устава волнуютъ меня до нервной раздражительности, какъ всегда бываетъ со мною въ подобныхъ случаяхъ. Слишкомъ хорошо и, какъ Поликрать въ море, я готовъ бросить перстень мой въ рѣву Истру, протекающую тутъ у насъ подъ домомъ, во избѣжаніе того, чтобы завтра не пришла откуда нибудь вѣсть о какомъ либо новомъ, неожиданномъ бѣдствіи. Давно отвыкли мы отъ спокойнаго, нормальнаго теченія безоблачныхъ дней.

Всѣмъ вашимъ сердечный привѣтъ.

Вашъ всегда Б. Марновичъ.

№ 18.

Большая Котловская 1.
Петерб. 7 Ноября 1884 г.

Милѣйшій Петръ Карловичъ, я почему-то непременно ждалъ на дняхъ письма отъ васъ, и ждалъ именно по поводу послѣдней части *Бездны* которая своимъ *политическимъ* содержаниемъ должна была, по моему мнѣнію, обратить на себя особенно ваше вниманіе. Изъ краткой записки вашей вижу, что вы не успѣли еще прочесть ее, — но вы въ настоящую пору полагаю, познакомились съ нею, и я *жажду* вашего о ней откровеннѣйшаго и обстоятельнѣйшаго мнѣнія, если только позволѣть это вамъ сдѣлать занятія ваши по газетѣ.

Вы, кажется, заподозриваете меня вообще въ склонности къ „комплиментарнымъ движеніямъ“ и какъ бы не совсѣмъ довѣрчиво относитесь къ тому, что говорится мною о *писанномъ* вами. Я тѣмъ не менѣе *по совѣсти* почитаю себя обязаннымъ сказать вамъ, что читаю *Варшавскій Дневникъ* съ возрастающимъ интересомъ. Живо, искренно, талантливо. Какъ у васъ хватаетъ силъ на этотъ цѣлый рядъ передовицъ, блестящихъ по изложенію, въ которыхъ сквозь каждую строку сквозятъ искреннее и горячее чувство правды и бьющая въ глаза *дѣлность*? И откуда набрали вы сотрудниковъ, такъ литературно пишущихъ, какъ на примѣръ вашу *Пеллегрини*, за псевдонимомъ котораго я подозреваю моего хорошаго флорентинскаго знакомаго Тимеовскаго. Онъ-ли, скажите, прошу.

Если-бъ хватало времени, давно исполнилъ бы я давнишнее мое желаніе написать нѣсколько обстоятельно о вашей газетѣ въ *Московскихъ Вѣдомостяхъ*, молчащихъ какъ рыба о ней до сихъ поръ, не по нежеланію конечно, а потому что никому тамъ въ голову не приходитъ сдѣлать это. И о многомъ подоб-

шимъ дѣломъ, чтобъ имѣть время удосуживаться на письменныя бесѣды съ нашимъ братомъ, празднымъ, сравнительно, *беллетристомъ*. Не дерзаю поэтому тревожить васъ, добрѣйшій другъ; но если какъ нибудь урвется у васъ въ будущемъ мѣсяцѣ полчаса свободныхъ, не черкнете-ли вы мнѣ странички двѣ о главахъ *Бездны*, которыя прочли въ майской и прочтете въ июньской книжкахъ „*Вѣстника*“. Было бы слишкомъ длинно объяснять вамъ здѣсь почему, но мнѣ именно хотѣлось бы знать ваше мнѣніе относительно того, признаете-ли вы ихъ состоящими въ гармонической связи съ общимъ тономъ романа? Мнѣ все представляется, что въ нихъ чувствуется послѣдствие того, что, по предписанію докторовъ, не позволяющихъ мнѣ „оставаться долго въ наклонномъ положеніи“, я не пишу уже болѣе самъ, а диктую то, что приходится теперь читать *моего* публикѣ.

Здоровье мое поправляется въ прекрасныхъ условіяхъ при-вольной деревенской жизни, съ семьєю и близкими друзьями, при строгой гигиенѣ и регулярно заведенномъ колесѣ жизни. Но болѣзнь моя въ сущности неизлечима; благо что страданій нѣтъ, но напоминаніе о нихъ, хотя слабо, даетъ себя то и дѣло чувствовать.

Такимъ образомъ вынужденъ я dietовать и вамъ эти строки. Надѣюсь, что то, что сказывается въ нихъ, не покажется вамъ болѣе холоднымъ отъ того, что не начертаны онѣ моею рукою. Дѣло не въ орудіи, а въ мысли и чувствѣ, движущихъ имъ, — а въ томъ, какъ я васъ цѣню и люблю, вы сомнѣваться не можете.

Дайте мнѣ, убѣдительно прошу, вѣстей о себѣ и о вашихъ. Какъ живете вы, *идь* (въ настоящую минуту), какъ справляетесь съ каторжнымъ дѣломъ публициста, здравы-ли всѣ въ милой вашей семьѣ? Подъ вашу редакцію „*Варшавскій Дневникъ*“ занялъ не только подобающее мѣсто въ нашей печати, но еще и извѣстный авторитетъ, ибо о немъ относятся всегда съ замѣтнымъ уваженіемъ. Иначе и не могло быть. Но замѣчаете-ли сами вы увеличеніе его распространенія? Меня это очень интересуется.

Крѣпко обнимаю васъ; mille choses biens senties à tous les Vôtres.

Вашъ всегда

Б. Марковичъ.

Московской губерніи, гор. Воскресенскъ,
село Бабкино. 5 августа 1884 г.

Дорогой Петръ Карловичъ, изъ прилагаемаго письма ко мнѣ секретаря нашей московской редакціи вы увидите, что я сдѣлалъ все, что было въ моей власти, для удовлетворенія желаній, выраженныхъ вами относительно ея, — то есть написалъ о вашей законной претензіи и высказалъ *правду* относительно царствующей въ ней невыразимой безтолочи. Почтенный С. А. Петровский признаетъ основательность выраженныхъ ему мною отъ себя и отъ имени всѣхъ вообще сотрудниковъ упрековъ и старается только отстранить отвѣтственность за это лично отъ себя. Михаилъ Никифоровичъ, въ кабинетѣ котораго, какъ въ бездонномъ морѣ, лежать-де погребенными всѣ пропадающія у насъ письма и статьи, — hier ist der Hund begraben. Такова, по крайней мѣрѣ, пѣсня, которую я слышу вотъ уже двадцать лѣтъ изъ устъ всѣхъ состоящихъ подъ ближайшей его рукою лицъ. Такъ-ли это въ самомъ дѣлѣ, не рѣшусь утверждать, но извѣстная доля истины въ этомъ есть. Никому отъ этого, разумѣется, не легче, но въ данномъ случаѣ вамъ, кажется мнѣ, слѣдуетъ теперь написать прямо самому патрону, напомнить ему о вашихъ статьяхъ и просить его отвѣчать вамъ черезъ Сергѣя Ивановича. За письмо ваше душевно благодарю. Вы такъ заняты теперь, что просить васъ вспоминать обо мнѣ aussi souvent qu'autrefois я никакъ не рѣшаюсь, — но изрѣдка не оставьте.

Бездной своей я не доволенъ и потому не пишу вамъ о ней. Чувствую, что стою слишкомъ близко къ воспроизведеннымъ мною событіямъ, — и теряюсь потому въ мелочахъ: общей

картины не выходить. Да и вообще „за музой я лѣнливой воло-
чусь“, по выраженію нашего maître à tous. Гадко мнѣ то, о чемъ
приходится говорить, и тянетъ написать что-либо чисто худо-
жественное и изъ стараго времени.

Всѣмъ вашимъ сердечнѣйшій привѣтъ мой

Vostro sempre

Б. Маркевичъ.

Московской губ., городъ Вскресенскъ,
село Бабкино. 20 августа 1884 г.

Милѣйшій Петръ Карловичъ, *Варшавскій Дневникъ* я здѣсь не получаю, такъ какъ, по непростительной забывчивости, я не извѣстилъ во время контору вашу о высылкѣ мнѣ его сюда. Онъ ждетъ меня поэтому въ Петербургѣ, а такъ-какъ я алчно жажду прочесть то, что вы благоволили написать о моей трилогіи, то и умоляю васъ слезно выслать мнѣ скорѣе номера, въ которыхъ помѣщена ваша критика, по здѣшнему моему адресу. Думаю здѣсь остаться, пока холодъ окончательно не выгнать, — а холодъ у насъ такой бываетъ, что третьяго дня ртуть стояла ниже нуля.

Вы говорите, что не знаете, „въ чемъ состоитъ сущность и кто у меня по замыслу стоитъ на первомъ планѣ въ *Безднѣ*“. На это скажу вамъ: я и самъ этого не знаю. Въ настоящемъ романѣ я, какъ Толстой въ *Войнѣ и Мирѣ* (кто у него тамъ главные герои: Волконскій, Пьеръ, семья Ростовыхъ?), не намѣренъ былъ концентрировать интересъ на какихъ-нибудь исключительно главныхъ фигурахъ, а представить картину эпохи, смыслъ которой разбивается въ тѣхъ различныхъ типахъ, на которые я призываю вниманіе читателя, но изъ которыхъ ни одинъ не можетъ быть почитаемъ *попымы* выразителемъ этой эпохи. Мнѣ казалось, что это единственный просѣдѣ, возможный для романа изъ современныхъ почти дней, какъ какъ эпоха не выработала еще изъ себя характеровъ, въ которыхъ художникъ способенъ былъ-бы уловить ясно опредѣленныя, такъ называемыя *принципіальныя* черты ея. Не въ этомъ лежить источникъ той излишней детальности, которую, какъ вы совершенно вѣрно замѣчаете, грѣшитъ *Бездна*. Какъ я писалъ

вамъ въ послѣднемъ письмѣ моемъ, я стою слишкомъ близко ко времени, мною описываемому, чтобы имѣть возможность отнести къ нему синтетически, и невольно поэтому ухватываюсь за мелочи, чтобы не пропустить какой-нибудь типичной черты. А въ дѣйствительности выходитъ, что мелочь эта излишняя и что цѣлой картины все-таки нѣтъ. Но для меня это становится яснымъ лишь по прочтеніи той или иной главы романа, нѣсколько мѣсяцевъ уже послѣ того, какъ напечатана она. Я сознавалъ всю трудность предстоявшей мнѣ задачи, прежде чѣмъ приступить къ *Безднѣ*. Если помните заключительныя слова *Перелома*, въ нихъ совершенно искренно сказано было, что едва ли буду продолжать мою правдивую исторію. „Писать о нашихъ дняхъ“, говорю я тамъ, — „тяжелая задача“. И я бы, весьма вѣроятно, не приступилъ къ ней, если-бы вы сами, помните, а затѣмъ вся редакція *Русскаго Вѣстника*, не говоря уже о массѣ другихъ, менѣе авторитетныхъ для меня, лицъ не настаивали на необходимости третьяго романа, имѣющаго довести до конца картину нашего общества за послѣдніа тридцать лѣтъ. Я и не дѣлаю себѣ теперь ни малѣйшей иллюзіи: изъ моей трилогіи *Бездна* и по концепціи, и по исполненію будетъ слабѣйшимъ моимъ дѣтищемъ. Съ этимъ приходится заранѣе примириться, — и утѣшаться развѣ тѣмъ, что будущій русскій Маколей найдетъ въ ней массу различныхъ по мелочамъ наблюденій *gris sur le vif*, которыя могутъ ему послужить для широкой синтетической картины того русскаго прошедшаго, *im Werden* котораго состоимъ мы теперь съ вами, многоуважаемый другъ. Что подѣлаешь! За то, если Богъ продлитъ живота, примусь тотчасъ же по окончаніи злополучнаго моего *Абиша* за чисто идеальный романъ со стихомъ Пушкина эпитафюмъ: „Романъ классическій, старинный“ (но никакъ не „отмѣнно длинный, длинный, длинный“) и съ заглавіемъ: *Романъ въ тридцатыхъ годахъ*, изъ старорусской, дворянской среды, безъ тѣни „направленія“ и цѣломудренный какъ Перуджиніевская картина, un roman de jeunes filles, — т. е. такихъ *jeunes filles* впрочемъ, которыя не ходятъ въ петербургскія гимназіи. Это будетъ послѣдній мой владѣ въ литературный фондъ, (извините за неудачный и даже неприличный *jeu de mots*, такъ какъ можно подумать, что я этимъ разумѣю *мте-*

ратурный фондъ, правимый Стасюлевичемъ, Краевскимъ и К^о) моего отечества.

Вы спрашиваете о моемъ здоровьѣ. Не страдаю,—и за то спасибо! Сердце, кажется, поправилось, но та собственно болѣзнь, которою страдаю я, такъ называемая *грудная жаба*, неизлѣчима, кажется, хотя,—утѣшаютъ дѣти Эскулапа,—съ нею живутъ-де люди и до Маусайловыхъ лѣтъ. Я впрочемъ сему большой вѣры не даю.

О Кутузовѣ въ *Дневникъ* не читалъ. Объ Орловскомъ-Головинѣ—да, и очень остался доволенъ, какъ и вообще всѣми вашими критическими отзывами (это безъ всякихъ Валуевскихъ „комплиментарныхъ движеній“, прошу вѣрить). Вы писали, сколько помнится, до окончанія *Блуднаго брата*. Конецъ этотъ совсѣмъ не соотвѣтствуетъ очень интересному началу. Совсѣмъ ужъ по-ребячески.

Съ театральнымъ міромъ отношенія мои не важны. Знаю почти только-что одну Савин у. Могъ бы, для исполненія вашего желанія, поговорить о немъ съ Аверкіевымъ. Но онъ дуется и пересталъ бывать у меня за несогласіе мое на представленіе въ Петербургѣ замужней, какъ вамъ извѣстно, дирекціей Императорскихъ театровъ, драмы моей *Чахъ жизни* трупою Андреева-Бурлака, котораго Аверкіевъ протезируетъ.

Новикову передалъ, о чемъ пишете, а въ Новомъ Іерусалимѣ съ радостью перекрещусь за васъ.

Обнимаю васъ отъ всей души. Mille bons vœux et tendresses de coeur à tous les Votres.

Вашъ всегда Б. Марковичъ.

Московской губернии, городъ Воскресенскъ, село Бабкино.
2 сентября 1884 г.

Варшавскій Дневникъ я получаю здѣсь уже третій день, дорогой Петръ Карловичъ, за что приношу вамъ великое спасибо. Но нумеровъ, въ которыхъ помѣщенъ разборъ вашъ моей трилогіи, я все-таки не имѣю, и, хотя я прочту его по возвращеніи въ Петербургъ въ получавшихся тамъ его нумерахъ, нетерпѣніе мое прочесть ихъ скорѣе обращается къ вамъ еще разъ съ просьбою выслать мнѣ эту статью сюда, такъ какъ возобновившаяся, если не теплая, то, по крайней мѣрѣ, ясная погода продолжитъ, вѣроятно, пребываніе наше на деревенскомъ воздухѣ. Не откажите, благодѣтель!

Газета ваша въ настоящую минуту особенно интересна. Сердце бьется отъ радости, едва вѣря, что въ мятежной Варшавѣ повторяется то чудесное зрѣлище народнаго восторга о *Царь*, которому въ Москвѣ могли удивляться только иностранцы и петербургскіе тайные совѣтники, но который на берегахъ Вислы представляетъ собою дѣйствительно нѣчто поражающее. Что же говорятъ объ этомъ большіе паны и свободомыслители изъ Поляковъ Моисеевазакона? А Познанская и Галиційская пресса? То-то скрежещутъ зубами!

Эти радостныя извѣстія съ вашей стороны и утверждение университетскаго устава волнуютъ меня до нервной раздражительности, какъ всегда бываетъ со мною въ подобныхъ случаяхъ. Слишкомъ хорошо и, какъ Поликратъ въ море, я готовъ бросить перстень мой въ рѣку Истру, протекающую тутъ у насъ подъ домомъ, во избѣжаніе того, чтобы завтра не пришла откуда нибудь вѣсть о какомъ либо новомъ, неожиданномъ бѣдствіи. Давно отвыкли мы отъ спокойнаго, нормальнаго теченія безоблачныхъ дней.

Всѣмъ вашимъ сердечный привѣтъ.

Вашъ всегда Б. Марковичъ.

Большая Кошачья 1.
 Петерб. 7 Ноября 1884 г.

Милѣйшій Петръ Карловичъ, я почему-то непремѣнно ждалъ на дняхъ письма отъ васъ, и ждалъ именно по поводу послѣдней части *Бездны* которая своимъ политическимъ содержаниемъ должна была, по моему мнѣнiю, обратить на себя особенно ваше вниманiе. Изъ краткой записки вашей вижу, что вы не успѣли еще прочесть ее, — но вы въ настоящую пору полагаю, познакомились съ нею, и я жажду вашего о ней откровеннѣйшаго и обстоятельнѣйшаго мнѣнiя, если только дозволить это вамъ сдѣлать занятiя ваши по газетѣ.

Вы, кажется, заподозриваете меня вообще въ склонности къ „комплиментарнымъ движенiямъ“ и какъ бы не совсѣмъ довѣрчиво относитесь къ тому, что говорится мною о писанномъ вами. Я тѣмъ не менѣе по совѣсти почитаю себя обязаннымъ сказать вамъ, что читаю *Варшавскiй Дневникъ* съ возрастающимъ интересомъ. Живо, искренно, талантливо. Какъ у васъ хватаетъ силъ на этотъ цѣлый рядъ передовицъ, блестящихъ по изложенiю, въ которыхъ съвозъ каждую строку съвозятъ искреннее и горячее чувство правды и бьющая въ глаза *дѣятельность*? И откуда набрали вы сотрудниковъ, такъ литературно пишущихъ, какъ на примѣръ вашъ *Пеллегрини*, за псевдонимомъ котораго я подозрѣваю моего хорошаго флорентинскаго знакомаго Тимковскаго. Онъ-ли, скажите. прошу.

Если-бъ хватало времени, давно исполнилъ бы я давнишнее мое желанiе написать нѣсколько обстоятельно о вашей газетѣ въ *Московскихъ Вѣдомостяхъ*, молчащихъ какъ рыба о ней до сихъ поръ, не по нежеланiю конечно, а потому что нибѣ кому тамъ въ голову не приходитъ сдѣлать это. И о многомъ подоб-

номъ, пропускаемомъ тамъ безъ должнаго вниманія, хотѣлось бы мнѣ поднять рѣчь. Но я такъ поглощенъ *Бездномъ*, которую хочу уже безъ всякаго перерыва дать читателямъ *Русскаго Вѣстника* до конца романа, что рѣшительно не нахожу времени оторваться отъ нея. Не одинъ „разсказецъ“, а и нѣсколько, пожалуй, готовъ я написать для васъ въ будущемъ году, если Богъ продлитъ вѣка, и если это можетъ сколько нибудь привлечь читателей къ подпискѣ на *Варшавскій Дневникъ*; уполномочиваю васъ заявить вашимъ подписчикамъ о будущемъ моемъ сотрудничествѣ. Но ранѣе будущаго Февраля или Марта не смѣю рѣшительно обѣщать вамъ ни строки. Обѣщала я легкомысленно *С.-Петербур.* *Вѣдомостямъ* продолженіе моихъ воспоминаній въ Ноябрь или Декабрь; но сдержать слово не могу, — а это всегда мутитъ мою совѣсть. Успѣлъ только за это время помимо *Бездны*, написать давнымъ давно обѣщанную для *Дѣтскаго Отдыха* сказку въ поллиста печати. А зудъ писанія, кажется, какъ бы возрастаетъ во мнѣ съ годами, цѣлыми десятками просыпаются въ голову мотивы и чисто беллетристическаго, и публицистическаго свойства. Съ *Бездномъ* надѣюсь на всегда повончить съ романами de longue haleine, — и тогда примусь за то, что манитъ въ себѣ теперь воображеніе... А что если вдругъ *расхочется* тогда, когда ничто не будетъ мѣшать за это приняться? Вѣдь и это бываетъ съ нашимъ братомъ литераторомъ... Но относительно *Варшавскаго Дневника* можете быть во всякомъ случаѣ спокойны: напишу, если только буду живъ.

Меня начинаютъ читать за границей. Не знаю, попалась ли вамъ на глаза замѣтка моя въ *Моск. Вѣд.*, два года тому назадъ, о плагиатѣ нѣкоего нѣмца, по фамиліи Лангенау, который, переведа подстрочно *Четверть вѣка назадъ*, съ исключеніемъ лишь нѣкоторыхъ сценъ Ольги съ Ашанинымъ, признанныхъ имъ слишкомъ „грубыми“ для нѣмецкой публики и „скабреными“ (sic! Это послѣ всѣхъ *откровенностей* Гейне и словеснаго текста Вагнеровскихъ оперь!), издалъ этотъ переводъ за собственное произведеніе подъ заглавіемъ *Ophelia, ein Roman aus der vornehmen russischen Gesellschaft*. Обличеніе мое перешло въ нѣмецкія газеты, вслѣдствіе чего нѣмецкій литературный мошенникъ перепечаталъ заглавный листъ съ обозначеніемъ, что романъ „переработанъ по русской повѣсти (Novelle) Маркевича“. И что же? Одна хорошая знакомая моя, вернувшаяся

на дняхъ изъ Висбадена, привезла мнѣ экземпляръ этой „переработанной“ моей *Novelle*, — послѣдній, какой нашла у книгопродавца, сказавшаго ей, что не напасется экземпляровъ для всего того количества лицъ, которыя желаютъ приобрести книгу, и что „авторъ“ ея, то есть тотъ же Лангенау, приступаетъ ко второму ея изданію. Нѣмецкій переводъ такимъ образомъ выйдетъ вторымъ изданіемъ ранѣе втораго изданія оригинала, такъ какъ у меня идутъ переговоры съ Салаевымъ о приобретении всѣхъ моихъ сочиненій, а ранѣе чѣмъ это рѣшится такъ или иначе, я не рѣшаюсь приступить самъ къ печатанію втораго изданія, хотя отъ перваго не осталось уже ни одного экземпляра, а книга постоянно спрашивается въ книжныхъ лавкахъ.

Въ *Revue Internationale*, журналѣ въ формѣ *Revue des deux mondes*, издающемся во Флоренціи Губернатисомъ (видѣли ли вы его?) помѣщена, вмѣстѣ съ переводомъ моей шутки „*По телеграфу*“, весьма лестная для меня біографическая замѣтка, вслѣдствіе чего получилъ я презабавное французское письмо отъ другаго нѣмца, называющагося Ewald Paul, который проситъ меня о дозволеніи перевести *Княжну Тама*, также и другія мои произведенія, такъ какъ, говоритъ онъ, „il me sera facile de publier vos travaux excellents. *Ça faut lire*“ (то есть, *man soll das lesen*). Премилый нѣмецъ, какъ видите!

Но я заговорился, или вѣрнѣе, задиктовался до чортиховъ. Извините и не оставьте и съ вашей стороны, дорогой другъ, поговорить со мною подольше. Очень, очень буду ждать что вы скажете о разговорѣ Троекурова съ А. и Л. Я старался какъ можно объективнѣе отнестись въ лицѣ перваго къ конституционалисту искреннему и умному, но все же боюсь, чтобы личная симпатія моя къ Троеурову не сквозила слишкомъ ярко въ словахъ влагаемыхъ ему въ уста и не помѣшала бы цѣльности *художественнаго* впечатлѣнія. Но какъ же быть, когда въ этомъ видишь, чувствуешь правду, а на той сторонѣ чуешь одно легкомысліе и неспособность отрѣшиться отъ привитаго, чуждаго и гибельнаго европеизма? Напишите откровенно, *безжалостно*, если найдете что бранить, о вашемъ впечатлѣніи.

Видите, какъ плохо повинуется мнѣ рука. Совсѣмъ разучился писать самъ.

Обнимаю васъ крѣпко. Дамамъ вашимъ цѣлую ручки.

Всегда вашъ Б. Марковичъ.

*

ПИСЬМА СЪ БЕРЕГОВЪ НЕВЫ.

Сентября 25, 1878. № 242.

I.

Столица наша—какою напелъ ее по возвращеніи моемъ сюда послѣ долгаго отсутствія—вся еще подъ впечатлѣніемъ торжествъ, происходившихъ въ ней по случаю встрѣчи вернувшихся изъ Турціи войскъ гвардіи. На Большой Морской, на Петербургской сторонѣ, у Московской заставы, высатся еще поверхъ улицъ воздвигнутыя триумфальныя арки съ изображенными на нихъ привѣтственными надписями: „побѣдоносному Русскому воинству“, лавровыми вѣнками, крестами Георгіевскаго ордена, названіями мѣстъ, прославленныхъ подвигами гвардейскихъ войскъ; повсюду приходится еще вамъ слышать горячіе отзывы объ этихъ торжествахъ, объ общемъ дружномъ, семейномъ характерѣ этихъ встрѣчъ, въ которыхъ приняли участіе всѣ классы, всѣ слои здѣшняго населенія. Петербургъ, надо ему отдать справедливость, много измѣнился къ лучшему за послѣдніе годы, если вспомнить его прежнюю казенную и космополитическую фізіономію,—онъ „замѣтно обрусѣлъ“, скажу я, выражаясь словами одного знакомаго мнѣ здѣшняго старожилы, нѣмца; равнодушіе и отчужденность отъ родной дѣйствительности, которую такъ долго отличалась эта наша далекая, столичная окраина, уступаютъ все болѣе и болѣе живому чувству народности, а вмѣстѣ съ нимъ, прибавлю кстати, и сознанію той призрачности и лжи, которыя находили искони въ Петербургѣ такую плодоносную къ произрастанію своему почву...

Таково впечатлѣніе, которое производитъ Невская столица на человѣка, не выдавшаго ее въ теченіе двухъ или трехъ лѣтъ. Онъ поражается здѣсь перемѣной, замѣчаемою имъ въ понятіяхъ и воззрѣніяхъ знакомыхъ ему людей гораздо болѣе еще чѣмъ видомъ тѣхъ каменныхъ громадъ, которыя за время его отсутствія успѣли вырасти на петербургскихъ улицахъ. Что сталося съ нашими *европейцами* и *либералами*? Куда дѣвались недавнія самоувѣренность и самодовольство? Посмотрѣли бы вы теперь на эти растерянные взгляды, на эти разочарованные, унылыя улыбки! Послушали бы вы, съ какою забавною тревогой допрашиваютъ прїѣзжаго эти господа о „настроеніи умовъ“ въ провинціи, и съ какими иной разъ виноватыми лицами внимають они его отвѣту, что опасность настоящаго положенія состоитъ вовсе не въ какихъ-либо серіозныхъ элементахъ разрушенія въ странѣ, а единственно въ томъ потворствѣ, которое умственная дряблость ихъ самихъ, въ продолженіе цѣлой четверти вѣка, оказывала всякому нездоровому ученію, всякому безсмыслию...

Кровавое дѣло, совершенное среди бѣлаго дня на улицахъ столицы, поразило ихъ, повидимому, какъ ударъ грома съ безоблачнаго неба. Они, какъ дѣти, испугались его, — тупо и недоумѣло, какъ дѣти, не разумѣя, или желая не разумѣть, изъ какого источника и при какихъ условіяхъ могло произойти такое неслыханное по дерзости своей явленіе. Они переполошились вдругъ, дрожа за свои собственныя *либеральныя* головы, — ихъ же неблагодарные „революціонеры“ общають изъ своего подполья вздернуть „прежде всѣхъ другихъ“ (*sic*) на висѣлицу, — не сознавая, или опять-таки не желая сознать, что сами они въ теченіе многихъ лѣтъ вили — да и продолжаютъ вить понинѣ ту веревку, которою грозятъ теперь ихъ шеѣ...

Курьозный обрацикъ таковаго недоумія представляетъ собой одна изъ здѣшнихъ газетъ, претендующая, какъ говорятъ, на роль русскаго *Таймса*. Петербургскій *Голосъ* какъ бы давно принялъ себѣ въ руководство мудрое житейское правило, выражающееся въ извѣстной пословицѣ: и Богу свѣчка, и чорту вочерга. Я не вхожу въ разбирательство, въ силу какихъ побужденій можетъ это дѣлаться такъ, но несомнѣнно то, что въ этомъ листкѣ иногородный читатель, незнакомый со всякими завуалированными сторонами здѣшней жизни, натывается то и дѣло

на такія разительныя противорѣчія, что изъ нихъ онъ въ полномъ правѣ заключить, что редакция этой газеты или вовсе не знаетъ, *чему* она служитъ, или завѣдомо умудряется служить двумъ направленіямъ, которыя, казалось бы, ни въ какой логически устроенной головѣ совмѣщаться не могутъ...

Въ настоящую минуту *Голосъ* съ неустаннымъ усердіемъ занимается метаніемъ громовъ на нашихъ доморощенныхъ *соціалистовъ*, и отрывается отъ нихъ на томъ основаніи что молъ „на правитѣль въ понятіяхъ многихъ выходитъ такъ какъ будто *мы* (редакция „*Голоса*“, то-есть?) и они (то-есть соціалисты) одно и то же“, между тѣмъ молъ какъ „пора намъ, кажется, понять что мы и они не одно и то же, *особенно* послѣ того какъ они *сами* (курсивъ подлинникѣ) отреклись отъ насъ, послѣ того какъ они считаютъ насъ своими главными врагами-буржуа и презрѣнными либералами“... * Мнѣ, признаюсь, чрезвычайно нравится дѣтская наивность этого оборота: Не „выходитъ ли“ изъ нея, дѣйствительно, что еслибы соціалисты не „отреклись“ отъ гг. Краевскаго и К^о и не объявили этихъ достопочтенныхъ „буржуа“ *презрѣнными либералами*, петербургскій *Таймсъ* продолжалъ бы орудовать перьями своими, такъ что „на правитѣль, въ понятіяхъ многихъ“, его борзописцы и наши революціонеры считались бы и понынѣ совершенно за „одно и то же“?

Какъ бы ни было. но „буржуа“ *Голоса* лѣзутъ теперь, какъ говорится, изъ кожи вонъ, чтобы доказать свою благонамѣренность, и дѣлаютъ это все съ тою же, свойственною имъ наивностью. Они слезно сѣгуютъ, что „нѣкоторыя охранительныя газеты“ обвиняютъ ихъ „въ нѣкоторомъ потворствѣ соціальной революціи“. Ничего этого нѣтъ, помилуйте, все это клевета, или, вѣрнѣе, обманъ воображенія. „Почтенные („охранительные“) органы не поняли, что осуждаемое ими потворство имѣетъ только *видъ* (курсивъ въ подлинникѣ) согласія разныхъ ученій, по существу своему непримиримыхъ“ (!) Не знаю, что прелестнѣе въ этомъ объясненіи, сущность ли его, или грамотность его редакціи, но насколько доступно оно простому человѣческому пониманію, изъ него истекаетъ то, по видимому, что *Голосъ* до той минуты когда соціалисты окон-

чательно „отреклись“ отъ него, дѣлалъ *видъ*, притворялся въ „согласіи“ съ ихъ „ученіями“... И надо ему отдать справедливость, ловко притворялся! Я помню то омерзительное впечатлѣніе, какое произвелъ на насъ въ глубь Россіи знаменитый апофеозъ Вѣры Засуличъ въ столбцахъ этой газеты, помню тотъ дивій азартъ, съ которымъ полоумный фельетонный гаеръ возглашалъ о „новой эрѣ“, занимающейся-де для Россіи вслѣдъ за оправданіемъ преступницы, о „винахъ цѣлаго общества“, караемыхъ молъ этою стриженою Немезидой... Притворство *Голоса* было такъ искусно, что наши революціонеры приняли его отзвы въ серіозъ, уразумѣли въ нихъ живѣйшее отраженіе всего русскаго общества и, безмолвные до той поры въ своихъ подпольяхъ, поднялись разомъ вслѣдъ за этимъ оправданіемъ и за этими отзывами на прямую борьбу со всѣмъ существующимъ строемъ вещей, взывая въ прокламаціяхъ своихъ къ сочувствію общества, „такъ явно высказавшагося за нихъ уже не разъ“, вступая въ бой съ властями съ оружіемъ въ рукахъ, все въ той же надеждѣ на „сознаніе обществомъ своихъ винъ“ предъ ними.. Я совершенно понимаю, какъ должны были затѣмъ озлобиться эти, вполне послѣдовательные въ своихъ дѣйствіяхъ, молодцы, когда послѣ совершеннаго ими 4 августа преступленія, все та же, дѣлавшая „видъ согласія“ съ ними, газета, съ такимъ же усердствующимъ паѳосомъ рѣчи, обозвала ихъ „извергами, недостойными и той веревки, на которой имъ суждено испустить послѣдній вздохъ“, — понимаю, что послѣ такого неожиданнаго для нихъ пассажа, они на фразу о веревкѣ отвѣтили „презрѣннымъ либераламъ“ угрозой петли. Консеквентность, консеквентность, милые, „буржуа“!...

„Серьезный недугъ который мы переживаемъ въ настоящую минуту“, восклицаетъ теперь „Голосъ“, „происходитъ главнымъ образомъ отъ невѣроятнаго, вопіющаго сумбура“, отъ „страшной путаницы понятій (курсивъ въ подлинникѣ) царствующей въ нашемъ обществѣ“... Неоспоримая истина, какъ жаль, что о ней такъ поздно догадался петербургскій *Таймс!* Какъ жаль, что въ теченіе своего долготѣтнаго существованія изошрялъ онъ лучшія силы свои не на развязку этой „путаницы“, а на пущее затемнѣніе правильныхъ понятій въ обществѣ (начиная хоть бы съ польскаго вопроса и вопроса

объ образованіи, и кончая извѣстнымъ намъ теперь „видомъ согласія“ съ социалистскими ученіями)! Какъ жаль, скажу я въ заключеніе, что „невѣроятный сумбуръ“ царствующій въ понятіяхъ „Голоса“ такъ неодолимъ, что и въ настоящую минуту, на одномъ и томъ же листѣ газеты, на которомъ предлагается „размышленіе“ какъ дѣйствительнѣйшая мѣра противъ „переживаемаго нами недуга“, читаются строки, набранныя какъ бы нарочито въ образецъ отсутствія всякаго „размышленія“, всякаго здраваго человѣческаго смысла.

Недавно въ московскомъ окружномъ судѣ судилась нѣкто г-жа Венецкая, обвинявшаяся въ покушеніи на жизнь присяжнаго повѣреннаго Пржевальскаго. Дѣло это вамъ извѣстно. Двадцативосьми-лѣтняя, бойкая *эманципированная* дѣвица, состояла съ г. Пржевальскимъ въ отношеніяхъ, не вполне разъяснившихся на судѣ: г. Пржевальскій рѣшительно отрицалъ существованіе связи съ нею и называлъ ее „шантажисткою“; сама она утверждала, что г. Пржевальскій увлекъ ее на эту связь; какая-то единственная свидѣтельница показала, что видѣла какъ г. Пржевальскій „дѣловался съ г-жою Венецкою“. Несомнѣннымъ же оказалось то, что означенная дѣвица, состояла она или не состояла въ связи съ г. Пржевальскимъ, знала досконально, что онъ женатъ и что у него кромѣ того есть еще и предыдущая, „добавочная, сторонняя“ любовь, и что слѣдовательно она въ числѣ его сердечныхъ привязанностей могла занять не иначе какъ третій номеръ. Но честолюбіе ея всворѣ не удовольствовалось такимъ трѣхстепеннымъ положеніемъ: она стала требовать отъ своего *предмета*, чтобъ онъ порвалъ отношенія свои и въ женѣ, и въ „добавочной“ страсти, а посвятилъ бы себя исключительно ей, послѣдней по счету, но первой по рѣшительности требованій. За несогласіемъ же его на такой исключительный культъ ея особы, начала она бомбардировать его письмами, въ которыхъ сначала угрожала ему тѣмъ, что лишитъ себя жизни (даже въ руку себя невѣдомо къ чему выстрѣлила), а потомъ что она убьетъ его. Военственная дѣвица такъ увѣрена была при этомъ въ безнаказанности за такой поступокъ, что въ одномъ изъ этихъ писемъ говорила прямо: „И меня точно также оправдаютъ, какъ Вѣру Засуличъ“. *Предметъ* отвѣчалъ на все это упорнымъ молчаніемъ. Тогда рѣшительная дѣвица зарядила револьверъ, отправилась во дворъ

дома, занимаемого г. Пржевальскимъ, и увидавъ тамъ мужскую фигуру, звонившую у двери, выстрѣлила—въ ничѣмъ неповиннаго помощника этого послѣдняго, котораго она по близорукости своей приняла за своего коварнаго, или черезъ-чуръ равнодушнаго къ ея страсти Ловеласа.. Изъ всѣхъ ея поступковъ очевидно явствуетъ, что мы имѣемъ предъ собой одно изъ тѣхъ сумасбродныхъ по природѣ и окончательно сбитыхъ съ толку невѣроятную ералашью нашего времени созданій, какихъ у насъ теперь не сотни, а тысячи. Такое же впечатлѣніе произвела она и приемами своими, и рѣчами на публику, присутствовавшую на этомъ процессѣ, судя по отчету о немъ, который я, проѣздомъ чрезъ Москву, прочелъ, помнится, въ „Русскихъ Вѣдомостяхъ“. Пылкая барышня не ошиблась впрочемъ въ разчетѣ: присяжные, дѣйствительно, вынесли ей оправдательный приговоръ... Я не стану осуждать его... Присяжные очевидно руководились чувствомъ жалости къ этому сумасбродству, благо отъ него не произошло никакихъ гибельныхъ послѣдствій, разсудили, что карать его Сибирью было бы слишкомъ тяжело, пожалуй, да и притомъ система защиты опиралась на то, что г-жа Венецкая убить г. Пржевальскаго никакъ не хотѣла, а хотѣла только (руководствуясь, очевидно, назидательнымъ примѣромъ все той-же Засуличъ) произвести огласку и „обратить такимъ образомъ вниманіе общества“ на „безнравственные поступки“ означеннаго присяжнаго повѣреннаго:—такъ ужь лучше, Богъ съ ней, отпустить ее съ миромъ!...

Но не такъ разсуждается въ благонамѣренномъ „Голосѣ“, предлагающемъ русскому обществу „размышленіе“ какъ цѣлительнѣйшее средство противъ „недуга социализма“. Московскій процессъ подаетъ ему поводъ (№ 250) зазвенѣть еще разъ тѣми недавними „либеральными“ струнами, на которыхъ воспѣтъ былъ имъ гимнъ суду надъ генераломъ Треповымъ. Старая тема о Немезидѣ-Засуличъ выходитъ вторымъ изданіемъ въ видѣ Немезиды-Венецкой. На десяти столбцахъ поетъ побѣдную пѣсню все тотъ же азартный фельетонный акробатъ по поводу этого оправдательнаго приговора московскихъ присяжныхъ. Нѣтъ у него конца благодарности имъ и сочувствію къ оправданной ими героинѣ, какъ нѣтъ и достаточныхъ у него словъ для выраженія негодованія на представителя про-

куратуры, осмѣливагося взять на себя обвинять ее. Онъ и глумится надъ нимъ, и волеетъ его, и вувьрается отъ радости что вотъ молъ „ничего не помогло“, присяжные не послушались васъ, взяли да и оправдали! И дѣйствительно, этотъ ужасный ретрогадъ прокуроръ, по случаю „поношеній“, которыхъ было предметомъ на судѣ имя г. Пржевальскаго (играваго тутъ, какъ оказывается, ту-же роль заочнаго подсудимаго, какая досталась генералу Трепову въ процессѣ Засуличъ), — этотъ ужасный ретрогадъ осмѣлился сказать что это можно объяснить „только тѣмъ несчастнымъ условіемъ нынѣшняго судопроизводства, благодаря которому на судѣ присяжныхъ господствуетъ самое широкое примѣненіе принципа выражающагося поговоркой: съ больной головы на здоровую! „Онъ осмѣлился еще сказать, этотъ *неразвитой, несовременный* прокуроръ, что „если и допустить, что подсудимая была въ связи съ г. Пржевальскимъ, то дѣйствія ея являются тѣмъ болѣе шантажемъ и притомъ шантажемъ самаго опаснаго свойства“; онъ, наконецъ, обращаясь къ присяжнымъ, дерзнулъ „пугать“ ихъ, по выраженію высокопросвѣщеннаго фельетописта, говоря что „оправданіе подсудимой только подтвердило бы тотъ взглядъ, что подобнаго рода самосудъ и самоуправство ненаказуемы“. Какъ-же не бичевать челоуѣка за такую ересь, за такое изувѣрство! Но, мало того прокуроръ, — тому же бичеванію подвергается и злополучный „цыцленокъ“ (sic!), помощникъ г. Пржевальскаго, котораго Венецкая „приняла за пѣтуха“ (вы узнаете въ этихъ глумленіяхъ аттическую соль здѣшнихъ борзописцевъ), за то, что онъ смѣлъ поднять эту исторію, которой молъ „до суда доходить не слѣдовало“, и показать, что пуля новой Немезиды ударила въ дверь надъ его головой. Какъ смѣть, въ самомъ дѣлѣ говорить, какъ смѣть показывать противъ этой благородной мстительницы! Право ея мстить, право ея стрѣлять въ людей какъ въ цыплятъ — право это неотъемлемо! „Прощать, восклицаетъ нашъ фельетонный фанатикъ, — по силамъ только немногимъ; искать новыхъ *утихъ* (sic!) — безнравственно до мозга костей!... Г-жа Венецкая не захотѣла примириться съ ролью игрушки, она требовала, грозила, чтобы г. Пржевальскій не шутилъ ея любовью, чтобы онъ любилъ ее одну, а не

разомъ трехъ женщинъ; она не могла требовать брака, но въ правѣ была ожидать дѣйствительнаго доказательства любви... Она дорожила именемъ своимъ, честью“...

Итакъ, „искать новыхъ *утѣхъ*— безнравственно до мозга костей“, но вступитъ въ полномъ разумѣ и зрѣлыхъ лѣтахъ въ связь съ человѣкомъ, у котораго завѣдомо законная жена, несомнѣнно нравственно и похвально. Итакъ г-жа Венецкая, поступившая третьимъ номеромъ въ любовный списокъ г. Пржевальскаго, и второй, какъ выяснилось на процессѣ, онъ никогда не обѣщаль исключительной любви, имѣла полное право требовать таковой отъ него, но не имѣли на это никакого права ни законная его жена, ни старшая по списку „добавочная“ его страсть. Итакъ эта героиня „Голоса“ высоко дорожила „своимъ именемъ, своею честью“, но для вящаго огражденія ихъ не нашла ничего лучшаго какъ прибѣгнуть въ „скандальчику“, какъ говорится въ фельетонѣ, имѣвшему разнести на всю Россію объ ея безчестіи и позорѣ ея имени. Итакъ, наконецъ, стрѣлять по человѣку, какъ по „пѣтуху“, не только совершенно естественно и понятно, но даже и до суда доводимо быть не должно.

Такова суть „размышлений“ которыми многодумные „буржуа“ петербургскаго *Таймса* льстятъ себя вылечить русское общество отъ „недуга социализма“.

Про одного военнаго командира старыхъ временъ разсказываютъ, что на выговоръ, сдѣланный имъ однажды по службѣ одному изъ подчиненныхъ, онъ получилъ въ отвѣтъ: „Поми-луйте, в. п., я всегда такъ стараюсь...“ — А вы попробуйте ужъ лучше *не стараться!* молвилъ на это генераль.

Я, съ своей стороны, осмѣлился бы подать тотъ же совѣтъ благонамѣреннымъ „Голоса“.

Извините, что на первыхъ же порахъ посвятилъ все письмо одному предмету. Очень ужъ характернымъ показалось это мнѣ какъ сресіменъ тѣхъ назиданій, которыхъ вправѣ ожидать и впредь отъ здѣшней печати злополучное общество наше, такъ сильно нуждающееся, дѣйствительно, въ настоящую пору въ словѣ честномъ и здоровомъ...

Объ *Афганскомъ вопросѣ* приходится мнѣ слышать каждый день, но выслушиваемыхъ мною сужденій передавать вамъ не

стану. Странны и печальны они для прїѣзжаго, отвыкшаго отъ скептицизма и иронїи, присущихъ петербургскимъ обитателямъ. (Нельзя не сказать, впрочемъ, что берлинскій трактатъ замѣнулъ не мало усть и въ тѣхъ углахъ Россїи гдѣ, благодаря бытъ-можетъ отдаленію, люди гораздо болѣе расположены къ оптимизму и вѣрѣ въ могущество нашего отечества)...

Иногородный обыватель.

II.

1878 г. 4 октября.

Здѣшняя общественная жизнь состоитъ еще на положеніи *мертваго сезона*, хотя всякія увеселенія уже въ полномъ ходу: подъ сводами Большаго театра звенять голоса итальянскихъ примадоннъ—не особенно завидныхъ въ нынѣшнемъ году; въ Михайловской залѣ г-жа Стюартъ довольно мило подражаетъ приемамъ и *пошибу* г-жи Жюдиѣ въ смѣхотворномъ водевилѣ *Niche*; а на *Александринкѣ*, какъ безцеремонно кличуть здѣсь нашу отечественную сцену, за неимѣніемъ, повидимому, свѣжихъ вдохновеній у современныхъ россійскихъ драматурговъ, угощаютъ публику такими новостями какъ *Паутинна*, *Испанскій дворянинъ* и *Хижина дяди Тома* сентиментальной памяти... Но въ иныхъ областяхъ, въ сферахъ государственной и служебной жизнь нѣмотствуетъ. Многихъ высшихъ и второстепенныхъ лицъ государственнаго управленія еще нѣтъ въ Петербургѣ; чиновники безчисленныхъ здѣшнихъ департаментовъ и канцелярій едва вернувшіеся съ дачъ, благодаря неожиданному теплу нынѣшней осени, только что начинаютъ втягиваться опять съ свою *зимнюю* дѣятельность, (лѣтомъ же, увѣряетъ одинъ здѣшній остроумецъ „никто Россіи не любитъ и о ней не заботится“)... Злополучные провинціалы, пріѣзжающіе сюда *по дѣламъ* — и по какимъ еще иной разъ важнымъ для нихъ дѣламъ! — знаютъ что это за пора въ Петербургѣ, когда никого не найдешь, и ни до чего не добьешься!..

Въ эту пору здѣсь искони, сколько я помню, за неимѣніемъ дѣйствительныхъ новостей, способныхъ интересовать массу публики и возможности черпать ихъ, провѣрять ихъ достоверность изъ ближайшихъ источниковъ, ходили по городу самаго разнообразнаго свойства слухи и вѣсти. Надо же чѣмъ

нибудь удовлетворить той жаждѣ *актуальности* (actualité) которою такъ исполненъ современный человѣкъ вообще, и Петербуржецъ, кажется, въ особенности!... Нынѣшній здѣшній *мертвый сезонъ* въ этомъ отношеніи нисколько не уступаетъ прежнимъ. Слуховъ много, а достовѣрность ихъ все также проблематична какъ и въ прежніе годы. Прежде всего, разумѣется, извѣстныя перемѣщенія и назначенія лицъ, обычное сочиненіе новыхъ должностей, цѣлыхъ новыхъ управленій... Одинъ изъ вашихъ петербургскихъ корреспондентовъ извѣстилъ васъ даже по телеграфу, что о *министерствѣ полиціи* нѣтъ теперь болѣе рѣчи. Дѣйствительно, этотъ весьма распространенный и долго державшійся здѣсь слухъ смолѣть разомъ, вслѣдъ за назначеніемъ генерала Дрентельна шефомъ жандармовъ. Назначеніе это сколько я могу судить по доходящимъ до меня отзывамъ, встрѣчено сочувственно. О генералѣ Дрентельнѣ говорятъ вообще, какъ о человѣкѣ „строгаго-порядка и законности“.

Позвольте сдѣлать здѣсь маленькое отступленіе:

Въ Петербургѣ во всѣ времена были извѣстныя словца à l'ordre du jour, которыя такъ и повторялись въ дѣлу и не къ дѣлу всѣми устами, читались ежедневно въ каждомъ листѣ газеты, преслѣдовали тебя дома, въ обществѣ, на улицахъ, преслѣдовали до оскомины, до тошноты, до одуренія. Въ пору моей юности такимъ словомъ было извѣстное *прогрессъ*, со всякими его вариантами: *современность*, *духъ времени*, *гуманность*, *цивилизациія* и т. п. Потомъ пошло знаменитое *развитіе*, которому суждена была такая огромная популярность въ отечествѣ нашемъ, что у насъ въ деревняхъ прачки на плотахъ ругаютъ уже теперь другъ друга „неразвитостью“ (sic). А какія затѣмъ были еще хорошія такія, сплошь повторяемые слова: *наука*, *Бокль*, *меньшая братія*, *сближеніе съ народомъ* и пр. и пр. Еще три года тому назадъ, покидая Петербургъ, въ ухахъ моихъ то и дѣло звенѣли слова: *народная правда*, *Дарвинъ*, *реализмъ* и т. д. По возвращеніи моемъ сюда, въ настоящую минуту мнѣ приходится единственно слышать два новыя слова, переставляемые на всевозможные лады: *порядокъ и законность*, *законность и порядокъ*, *строгий порядокъ и законность*, *строгая законность и порядокъ*. Перенесеніе означеннаго прилагательнаго то къ одному изъ этихъ существи-

тельныхъ, то въ другому обозначаетъ обыкновенно *нюансъ* „гражданскихъ убѣжденій“ говорящаго лица. Что же! существенныя отличныя, а прилагательное, по всей справедливости, могло бы быть отнесено равно къ обоимъ. Только съ этого давно бы надо было начать!...

Возвращаюсь къ здѣшнимъ вѣстямъ и слухамъ:

Вслѣдъ за назначеніемъ генерала Дрентельна стали говорить и о назначеніи товарищемъ шефа свиты Его Императорскаго Величества генерала Черевина, находящагося въ Ливадіи... Того же генерала Черевина назначаютъ петербургскимъ градоначальникомъ, такъ-какъ настоящій градоначальникъ, генераль Зуровъ, якобы рѣшительно намѣренъ оставить свой постъ... Съ другой стороны вы слышите будто упраздненная должность петербургскаго генераль-губернатора будетъ восстановлена, и ее займетъ, бывший градоначальникъ, генераль-адъютантъ Треповъ, вернувшійся сюда, послѣ леченія за границей, вполнѣ, говорятъ, восстановившаго его силы, хотя пуля засѣвшая въ его внутренностяхъ и понынѣ извлечена быть не могла...

Продаю вамъ все это, само собою, за что купилъ, нисколько не ручаясь за достовѣрность этихъ слуховъ, ни за то, что тотъ или другой изъ нихъ не окажется справедливымъ въ болѣе или менѣе близкомъ будущемъ.

Рядомъ съ этими, такъ сказать „невинными“, слухами, способными развѣ, въ случаѣ ихъ неосновательности, заставить улыбнуться тѣхъ, до кого они относятся, пускаются здѣсь въ ходъ и другіе, происхожденіе которыхъ явнымъ образомъ слѣдуетъ отнести къ дѣятельности тѣхъ подпольныхъ силъ — если только можно назвать этихъ молодцевъ „силой“ — главная задача которыхъ состоитъ въ возбужденіи смуты и волненій въ умахъ нашей молодежи. Такимъ образомъ на дняхъ въ здѣшнемъ университетѣ затолковали вдругъ о томъ, будто плата за слушаніе лекцій возвышена будетъ съ 50 на 300 рублей, и что при этомъ будутъ отмѣнены всѣ льготы, существующія въ этомъ отношеніи для бѣдныхъ студентовъ. А между тѣмъ, какъ я имѣлъ случай узнать объ этомъ изъ вѣрныхъ источниковъ, ничего подобнаго не было и не имѣется въ мысли учебнаго начальства, нисколько не склоннаго стѣснять доступъ къ образованію и, какъ кажется, не имѣющаго и причинъ прибѣгать

къ такой мѣрѣ, изъ которой можно было бы заключить, что оно не довѣряетъ здравому смыслу и благоразумію большинства молодежи нашихъ университетовъ. Благоразумное большинство, напротивъ, растетъ видимо съ каждымъ годомъ, по мѣрѣ того какъ изъ нашихъ гимназій выходитъ все болѣе и болѣе зрѣлыхъ юношей, поступающихъ въ высшія заведенія съ дѣйствительною потребностью знанія и привычками серьезнаго труда. (Это лучше всего свидѣтельствуется увеличивающеюся цифрой молодыхъ людей, поступающихъ въ „работающіе“, факультеты и и спеціальныя заведенія. На первый курсъ филологическаго факультета здѣшняго университета, напримѣръ, въ прошломъ году поступило 90, въ нынѣшнемъ уже до 100 человекъ. Въ физико-математическій факультетъ противъ прошлаго года поступило на 100 человекъ болѣе; на первомъ курсѣ этого факультета, по обоимъ его отдѣленіямъ, состоитъ теперь 300 человекъ, цифра едва-ли еще бывала). Такая серьезная, трудящаяся молодежь найдетъ всегда въ самой себѣ достаточно силы отпора противъ тѣхъ безумныхъ ученій, которыя находятъ для себя подходящую почву лишь въ средѣ умовъ шаткихъ и не дисциплинованныхъ правильною школой. Мы имѣли уже въ этомъ случай убѣдиться въ прошлогоднихъ хотя бы волненіяхъ, поднятыхъ въ здѣшнемъ и Московскомъ университетахъ, гдѣ торжество оказалось именно на сторонѣ этой серьезной молодежи. Дай ея Богъ все больше и больше!...

Говоря объ этомъ приходится опять вспомнить о „страшной путаницѣ понятій“ царствующихъ у насъ въ умахъ, о чемъ, *mieux vaut tard, que jamais*, плачутся теперь такъ слезно многодумные „буржуа“ здѣшняго *Голоса*, и чего вмѣстѣ съ тѣмъ представляютъ они сами убѣдительнѣйшіе обращения. Справедливость требуетъ сказать, что съ этой стороны *Голосу* весьма мало уступаютъ и остальные органы здѣшней печати. Во всѣхъ равно печатается зря всякій вздоръ, пускаются безо всякой нужды и прагматической цѣли въ ходъ разсужденія о предметахъ, о которыхъ пишущіе о нихъ не имѣютъ очевидно никакого правильнаго понятія, и въ убогомъ умственномъ обиходѣ нашей публики, черпающей свои мнѣнія почти единственно изъ вычитываемыхъ ею въ газетахъ статей, поддерживается неустанно такимъ образомъ все тотъ же „вопяющій сумбуръ“, та же жалкая шаткость, дряблость и беспомощность сужденій.

Не далѣе какъ вчера имѣлъ я случай видѣть, какъ отражаются въ частной жизни инныя изъ этихъ пустозвонныхъ газетныхъ разглагольствій.

Бываю я здѣсь часто у стараго товарища дѣтства, тихаго и скромнаго человѣка, отставнаго и вдоваго, живущаго въ Петербургѣ для воспитанія двухъ сыновей, мальчиковъ 14 и 12 лѣтъ, которые и ходятъ въ одну изъ здѣшнихъ гимназій. Мальчики эти очень любятъ свое заведеніе, учатся охотно, а отецъ доволенъ и ихъ успѣхами, и получаемымъ ими въ гимназіи образованіемъ, о чемъ онъ мнѣ не разъ и заявлялъ.

Только захожу я къ нему вчера, застаю его взволнованнымъ и смущеннымъ.

— Что съ тобою спрашиваю.

Онъ помялся:

— Такъ, говорить, маленькая домашняя непріятность... Старшій вотъ мой, Петя, взбунтовался вдругъ противъ греческаго языка.

— Что такъ? Трудно ему?

— Да совсѣмъ нѣтъ; съ третьяго класса началъ и идетъ по греческому и латинскому очень хорошо. Да, на бѣду, прочелъ вотъ статью въ *Новомъ Времени*, и взбунтовался: „Къ чему, говорить, насъ этому учать, когда въ Европѣ всѣ это признаютъ не нужнымъ, и у насъ, говорить, непременно скоро уничтожатъ“.

— Что за вздоръ! засмѣялся я. Что же ты ему на это сказалъ?

Пріятель мой пожалъ плечами.

— Я, конечно, отвѣчалъ онъ, — могъ только сказать ему, что пока еще тамъ уничтожатъ, а теперь все же надо учиться чтобъ единицы не получать, потому что въ старшій классъ могутъ не перевести... Только, братъ, и самъ я, признаюсь тебѣ, не знаю уже что и думать послѣ этой статьи! промолвилъ онъ съ самымъ жалостнымъ выраженіемъ недоумѣнія на лицѣ.

— Да что эта за статья такая? говорю.

— Вотъ она, братъ, прочти!

Я взялъ. читаю: *).

„Давно уже на Западѣ поднятъ вопросъ о необходимости преобразовать *устарѣвшую* и *рутинную* систему средняго обра-

*) *Новое Время* № 926-й.

зованія. Во Франціи попытки въ этомъ смыслѣ дѣлалъ Жюль Симонъ, когда былъ министромъ народнаго просвѣщенія (?), въ Бельгіи — Пирмець; новый бельгійскій министръ просвѣщенія также желалъ бы произвести *какія-нибудь* реформы (очень мнѣ нравится простодушіе этого выраженія *какія-нибудь*, изъ котораго слѣдуетъ, повидимому, заключить что бельгійскій министръ непременно хочетъ „произвести реформы“, но *какія* именно — ему совершенно все равно). По этому поводу многіе профессора въ Бельгіи высказались въ весьма *либеральномъ* смыслѣ. (Что, какъ видно, и требуется доказать!). Ихъ отзывы можно найти въ *Independance Belge*. Замѣчательнѣе всего мнѣніе, высказанное брюссельскимъ профессоромъ Ванъ-деръ-Киндеромъ“.

Что за такой научный и педагогическій авторитетъ этотъ профессоръ Ванъ-деръ-Киндеръ мнѣ, откровенно признаюсь въ моемъ невѣжествѣ, совершенно неизвѣстно. Да и смѣю думать. кромѣ того, точно также неизвѣстно это и редакціи просвѣщенной русской газеты, ссылающѣйся на него, такъ какъ иначе она, я не сомнѣваюсь, не преминула бы сообщить своимъ читателямъ полный его curriculum vitae.

О чемъ-же вѣщаетъ этотъ невѣдомый намъ, но великій Ванъ-деръ-Киндеръ? Онъ „*настоятельно* требуетъ исключенія изъ гимназій греческаго языка“. Настоятельность этого требованія основывается на томъ, во первыхъ, что хотя этотъ „богатый и законченный языкъ открываетъ доступъ къ богатѣйшей литературѣ“ (excusez du peu!), но „съ педагогической точки зрѣнія“ изученіе его ничѣмъ де *существенно* не отличается отъ изученія латинскаго языка“ (ex ungue leonem, вотъ такъ педагогъ, дѣйствительно!); во вторыхъ, что „несмотря на пять лѣтъ, затрачиваемыхъ въ бельгійскихъ гимназіяхъ на изученіе греческаго языка“, изъ кончающихъ въ нихъ курсъ учениковъ „едва-ли найдется одинъ изъ тридцати, который былъ бы въ состояніи читать Ксенофонта“.

Съ самою забавною самоувѣренностью, вслѣдъ за „требованіями либеральнаго“ Ванъ-деръ-Киндера, мудрецъ, сообщающій объ этомъ, высказываетъ и свое собственное, не менѣе „либеральное“ сужденіе:

„Эти воззрѣнія въ Бельгіи — странѣ вообще *консервативной* (тонко-то какъ!) гдѣ классицизмъ въ школахъ не привить *искус-*

стаскино, а является естественнымъ послѣдствіемъ вѣковой педагогической практики, унаслѣдованной еще отъ *Среднихъ Вѣковъ* (греческій языкъ „въ средневѣковыхъ“ школахъ?! „О, необразованность ты моя, необразованность!“ какъ выражается какое-то дѣйствующее лицо у Островскаго) — заслуживаютъ полнаго вниманія и могутъ служить новымъ и *отскимъ* аргументомъ въ вѣчно свѣжемъ спорѣ нашихъ реалистовъ съ *класиками*“.

Читая подобныя элукубраціи невольно приходитъ прежде всего въ голову вопросъ: что сей сонъ значить, откуда сіе? На что нужны эти сообщенія и эти бессмысленныя фразы по поводу ихъ, какая цѣль такихъ попытокъ въ новой агитаціи по предмету, давно поконченному и рѣшенному, и который выставляется между тѣмъ въ видѣ какого-то якобы все еще „свѣжаго спора“?.. Неужели воображаетъ себѣ газета, въ которой печатается все это, что „*отскіе аргументы*“ способны обратить на себя не только „полное“, но и какое-нибудь „вниманіе“ тѣхъ правительственныхъ властей, которымъ подлежитъ рѣшеніе подобныхъ вопросовъ, и что эти власти такъ и поспѣшатъ въ угоду „требованіямъ какого-нибудь Ванъ-дербъ-Киндера“, исключить изъ гимназій преподаваніе греческаго языка? И какое мнѣніе возымѣла бы сама газета, еслибъ эти власти способны были на такое бессмысліе?.. Но такъ какъ ничего подобнаго, я полагаю, газета себѣ воображать не можетъ, то, спрашивается, для чего все это она печатаетъ? Для того-ли, въ самомъ дѣлѣ, чтобы „взбунтовать противъ греческаго языка“ какого-нибудь 14-лѣтняго Петю и смутить его добродушнаго отца?.. Но органу печати, не терзаемому, повидимому, до сихъ поръ внутреннею потребностью убѣдить „русское общество“ въ несолидарности своей съ „соціалистами“ какъ восчувствовалъ это собрать его, *Голоузъ*, — такому органу прилично знать, кажется, что менѣе всего простительно было-бы въ настоящую пору бунтовать мальчишекъ противъ здоровой школы и подрывать къ родителямъ устанавливающееся, послѣ столькихъ бессмысленныхъ колебаній, довѣріе къ ней?..

Нѣтъ, напрасно стали бы мы искать серьезныхъ отвѣтовъ на эти вопросы, или предполагать здѣсь какія-нибудь *agissements*, какія-либо потайныя и дальновидныя цѣли. Все это сводится опять на ту-же безсодержательную шумиху „либе-

*

рального“ словоизверженія, въ крѣпостной зависимости отъ которой состоитъ и понынѣ цѣлое поколѣніе людей, то-же полное отсутствія привычки къ строгому логическому „размышленію“, та-же неспособность видѣть настоящее дѣло за казенною трескучестью фразы, а въ фактъ дѣла умѣть сообразить его истинный смыслъ. его лицевую сторону и изнанку, его отношеніе съ другими фактами, его выводы и послѣдствія... И при этомъ сомнѣніе, поверхность, невѣдѣніе самой азбуки того, о чемъ говорится съ полнѣйшею самоувѣренностью!..

Другая здѣшняя газета, *Русскій Миръ*, сочла, напримѣръ, нужнымъ протестовать противъ „вѣсвихъ аргументовъ“ *м-беральнаго* Ванъ-деръ-Киндера, превозносимаго *Новымъ Временемъ*, и выразила это въ слѣдующихъ строкахъ:

„Наши „реалисты“ не желаютъ понять, что древніе языки играютъ чисто образовательную роль, учатъ не исторіи, не философіи, не знанію, словомъ, а учатъ мыслить, ворочать мозгами, *добиваться истиннаго смысла.* (Чего?) Какъ таковой, греческій языкъ приноситъ свою долю пользы, и все, что намъ слѣдуетъ *сдѣлать* противъ „классицизма“, это заключить его въ болѣе *узкія*, болѣе *нормальныя* рамки“.

Прочтя эти строки, можно навѣрное пари держать, что писавшій ихъ въ жизнь свою не держалъ никакой серьезной по этому (да и едва ли по какому вообще) предмету книги въ рукахъ, и что онъ не имѣетъ ниже малѣйшаго понятія о *нормальности* или *ненормальности* тѣхъ „рамокъ“ въ которыхъ предполагаютъ „заключить классицизмъ“...

И вездѣ все то-же, куда ни ткнешься! Повсюду все тотъ же „невѣроятный, воіющій сумбуръ“, по счастливому выраженію все тѣхъ-же „буржуа“ *Голоса*. Есть отчего въ отчаянье придти!“ восклицаетъ Чацкій въ разговорѣ съ Репетиловымъ.

Мнѣ хочется передать вамъ свѣдѣнія, сообщаемыя г. Стасовымъ въ *Новомъ Времени* *) о знаменитомъ нашемъ живописцѣ Верещагинѣ, за что нельзя не поблагодарить его, несмотря на всю ту распущенность выраженій и брань, направо и налѣво, которыми сопровождаются эти его сообщенія. Г. Стасовъ посѣтилъ огромную въ 40 сажень мастерскую, которую устроилъ себѣ художникъ въ *Maisons Laffite* въ ок-

*) № 926.

рестностяхъ Парижа, уже всю полную его новыми превосходными произведеніями... Я помню, что въ ту пору когда „туркестанскія картины“ Верещагина перевозились изъ Петербурга въ Москву, я прочелъ въ *Московскихъ Вѣдомостяхъ* статью или корреспонденцію по этому поводу, гдѣ между прочимъ, говорилось, что по характеру своего таланта живописецъ Верещагинъ болѣе всего подходитъ къ писателю графу Льву Толстому. Уподобленіе это осталось у меня въ памяти, такъ какъ оно кажется мнѣ совершенно вѣрнымъ. Эти оба большіе таланта — прежде всего *реалисты*; въ самомъ высокомъ, само собою, и лучшемъ значеніи этого слова. Оба они равно ненавидятъ всякую ложь и всякую условность. Для обоихъ ихъ впереди всего стоитъ *правда*, но правда проходящая чрезъ фокусъ тонкаго, глубокаго, эстетическаго пониманія.

Это *реализмъ* высокаго творчества, а не жалкой тенденціи, на которой обрываются даже и такія крупныя дарованія, какъ г. Тургеневъ, напримѣръ. Графъ Левъ Толстой и Верещагинъ не нуждаются для своихъ созданій въ побужденіяхъ постороннихъ, потребности ихъ внутренней, художничьей природы не ищутъ вдохновеній въ *злѣбъ оня*. Оттого такъ твердо стоятъ они на ногахъ, и произведенія ихъ дышатъ такою прочностью и такою *отважностью*, если можно такъ выразиться въ этомъ случаѣ.

„Изъ Индіи, говоритъ г. Стасовъ, Верещагинъ вернулся съ еще новою картинною галлереей, великолѣпною и просто невѣроятною по труду, быстротѣ и таланту“. Имъ задумана „цѣлая исторія Индіи“.

Верещагинъ поведетъ свой разсказъ кистью, начавъ за 300 лѣтъ тому назадъ, при королѣ Іаковѣ I, когда англійскіе купцы приходятъ къ нему во дворецъ и просятъ дозволенія основать „Остъ-Индскую компанію“, и кончая торжественнымъ поѣздомъ принца Валлійскаго по колѣнопреклоненнымъ провинціямъ. Двѣ уже картины изъ этой чудесной поэмы почти со всѣмъ готовы.

Онѣ обѣ громадныя размѣровъ. Одна изъ нихъ представляетъ какъ раджа, окруженный дворомъ и ближайшими совѣтниками, молится внутри великолѣпной мраморной капеллы своей, покрытой изящными орнаментами и пронизанной солнцемъ. Другая картина, еще громадише, представляетъ шествіе,

парадное великолѣпіе. Толпа слоновъ идетъ гуськомъ одинъ за другимъ по улицѣ, мимо богато разукрашенныхъ и даже нарочно для торжества раскрашенныхъ домовъ и храмовъ индійскихъ. Слоны покрыты драгоценными, сверкающими на солнцѣ, золотыми коврами, цвѣтными каменьями, вѣстями и жемчугомъ, хоботы и лбы ихъ расписаны, ноги въ браслетахъ, на спинѣ богатыя пестрыя бесѣдки. Воины въ вальчугахъ и шлемахъ ѣдутъ по сторонамъ, верхомъ, на чудесно-красивыхъ коняхъ, сверкая золотымъ оружіемъ и султанчиками; церемоніймейстеры въ длинныхъ красныхъ платьяхъ несутъ драгоценныя опахала и жезлы, толпа народа робко выглядываетъ съ крышъ и изъ оконъ: это парадное шествіе принца Валлійскаго, сидящаго въ паланкинѣ, на верху слона, рядомъ съ покореннымъ и приниженнымъ раджей. Они другъ другу улыбаются, они ведутъ дружескую бесѣду. Дружескую! Какая тутъ драма внутри совершается, среди всего этого золота, и богатства, и ликованья, и разноцвѣтныхъ сверкающихъ цвѣтовъ!

Но среди всего этого, рассказываетъ г. Стасовъ, меня болѣе всего тревожилъ вопросъ: „А послѣдняя война? Гдѣ же она у Верещагина? Неужели онъ отставилъ ее на далекій планъ, и знать ее болѣе не хочетъ?“

Но скоро потомъ я очутился въ одномъ маленькомъ отдѣленіи большой мастерской, отдѣленномъ отъ главнаго пространства желѣзною стѣнкою во всю ширину зданія— и тутъ я ахнулъ болѣе чѣмъ предъ всѣмъ остальнымъ, что только я видалъ до сихъ поръ у Верещагина.

Верещагину еще не прислано изъ Болгаріи все то, что онъ тамъ написалъ во время войны, есть даже опасность, что цѣлая партія его этюдовъ, (и даже частью наиважнѣйшихъ) потерялась, или куда-то, неизвѣстно, задѣвалась при пересылкахъ и переправкахъ недостаточно надежными личностями. Но даже и то, что я видѣлъ теперь, сразу привело меня въ убѣжденію, что никогда ничего важнѣе и лучше этого Верещагинъ на своемъ вѣку не дѣлалъ.

Всякій, кто читалъ газеты въ прошломъ году помнить, я думаю, что при первомъ же пушечномъ выстрѣлѣ Болгарской войны, Верещагинъ бросилъ и Парижъ, и свою мастерскую, и индійскіе этюды, и картины, и поскакалъ на Дунай. Мнѣ

кажется всё знают что съ нимъ тамъ было, и какъ онъ дѣлалъ наброски сраженій, переходовъ всего совершавшагося предъ его глазами, подъ пулями, ядрами и гранатами. Теперь я увидалъ эти наброски. Ихъ около 40.

Я подобныхъ набросковъ, подобныхъ „этюдовъ“ подъ ядрами не видалъ еще ни у кого, во всей живописи, съ тѣхъ поръ, какъ она существуетъ.

Художникъ началъ уже писать въ большую величину нѣсколько картинъ съ этихъ набросковъ. Изъ нихъ болѣе всего „захватила меня и поразила, говорить г. Стасовъ, та, что у него называется „Дорога близъ Плевны“. Нельзя никакими словами рассказать тотъ аккордъ ощущеній, то настроеніе которые даетъ эта суровая, чудесно поэтическая, шевелящая всё нервы душевные, картина. И какая живописность, какая мрачная красота во всемъ, и въ могучихъ линіяхъ, и въ еще болѣе могучихъ краскахъ!

Г. Стасовъ заключаетъ такими словами:

Пусть только Верещагинъ доведетъ начатое дѣло до конца, и намъ нечего тужить и беспокоиться: та небывалая, несравненная картинная галлерей, какой требовала война, будетъ создана русскимъ искусствомъ, и великіе дни великой Русской исторіи 77-го года навѣки будутъ занесены на несокрушимыя скрижали.

Смѣю надѣяться, что вы не посѣтуете на меня за эти длинныя выписки въ виду ихъ интереса.

Иногородный обыватель.

III.

1878 г. 10 октября.

Львомъ (въ англійскомъ значеніи этого слова) прошлой недѣли былъ здѣшній извѣстный книгопродавецъ-издатель Вольфъ. Праздновалъ онъ двадцатипятилѣтній юбилей своей издательской дѣятельности, и хотя, какъ замѣчаетъ справедливо одна изъ здѣшнихъ газетъ, „срокъ не великъ для торговой фирмы, но старѣе торговаго дома Вольфа теперь въ Петербургѣ только двѣ книгопродавческія фирмы, Глазунова и Исакова“. Всѣ остальные книжные магазины, бывшіе въ Петербургѣ до Вольфа, уже не существуютъ. (Смирдинъ, отецъ и сынъ, Ивановъ, Юнгмейстеръ, Ольхинъ, Крашенинниковъ, Ратьковъ, Кожанчиковъ, Базуновъ и др.). Болѣе умный или болѣе счастливый, чѣмъ эти его предшественники, г. Вольфъ умѣлъ справиться съ тѣми вообще неблагопріятными условіями, въ которыхъ находится наша книжная торговля и поставить свое дѣло на весьма, повидимому, прочную ногу. Юбилей онъ свой справлялъ въ собственномъ домѣ, представляющемъ, по отзывамъ здѣшнихъ газетъ, огромное, устроенное совершенно по-европейски заведеніе, въ которомъ сосредоточивается все обширное дѣло его хозяина: типографія, словолитня, книжные склады, запасы влише и политипажей и т. д. На празднество это созвалъ онъ до ста человѣкъ представителей печати, литературы, науки и книжнаго дѣла. Угостилъ ихъ само собою завтракомъ, и на этомъ завтракѣ держалъ имъ между прочимъ спичъ, напечатанный in extenso въ *Русскомъ Мирѣ*, въ которомъ сообщилъ довольно интересныя свѣдѣнія и соображенія какъ о своей личной дѣятельности, такъ и вообще о книжномъ дѣлѣ въ Россіи. Самъ Вольфъ, въ теченіи 25 лѣтъ, издалъ до 1,250 томовъ (въ томъ числѣ до 300 томовъ дѣтскихъ книгъ), по-

требовавшихъ затраты капитала до четырехъ милліоновъ рублей, изъ которыхъ 750,000 рублей пошло на авторскій трудъ. Онъ приобрѣлъ въ собственность кромя того до 2,000 сочиненій отъ авторовъ ихъ или другихъ издателей, но, утверждаетъ г. Вольфъ, немногія изъ изданныхъ имъ сочиненій этихъ окупили употребленные на нихъ расходы.

Главнѣйшими причинами упадка нашей внутренней торговли въ настоящее время г. Вольфъ считаетъ, съ одной стороны, возвышенную почтовую плату за пересылку книгъ, при которой, говорилъ онъ, „подчасъ вовсе невозможенъ сбытъ тѣхъ именно книгъ, которымъ, при большемъ объемѣ, назначена, въ видахъ большаго распространенія, цѣна умѣренная; съ другой — *сильное развитіе периодической печати*“, невыгодно отразившееся на книжномъ дѣлѣ, потому-де собственно что, „вслѣдствіе постоянно увеличиваемой таксы, помѣщеніе публикацій о книгахъ стало по дороговизнѣ весьма часто недоступнымъ“.

Это объясненіе едвали-основательно и г. Вольфу уже было замѣчено, что большая распространенность газетъ въ вышнее время удесятеряетъ дѣйствительность публикацій о нихъ, сравнительно съ прежними публикаціями, печатавшимися въ одномъ, двухъ мало распространенныхъ изданіяхъ.

Но что при развивающемся въ Россіи чтеніи газетъ на столько же уменьшается чтеніе книгъ, въ этомъ нѣтъ сомнѣнія. У насъ, въ провинціи, можно за этимъ прослѣдить, такъ-сказать, шагъ за шагомъ. Прежде всего, вслѣдствіе общаго обѣднѣнія дворянскаго сословія, дававшаго наибольшій, чтобы не сказать почти исключительный, контингентъ читателей въ нашемъ отечествѣ, число частныхъ бібліотекъ сократилось чуть не до нуля. Нѣтъ уже давно тѣхъ состоятельныхъ помѣщиковъ-любомудровъ, которымъ въ оно время отъ Дюфура, Исакова или Смирдина высылалось, безъ спеціальной каждаго разъ выписки, „все новопоявляющееся“ въ литературахъ иностранной и отечественной, на что ассигновались получателями извѣстныя ежегодныя суммы, часто въ нѣсколько тысячъ рублей. Возрастающая внѣшняя роскошь сократила расходы на приобретеніе книгъ и въ классѣ людей менѣе богатыхъ, но находившихъ въ прежнія времена возможность удѣлять извѣстную сумму на увеличеніе каждаго годъ своей „бібліотеки“.

Самая мода, наконецъ, на составленіе себѣ библиотекъ, въ особенности съ опредѣленною программой, прошла въ массѣ образованной публики. Книги нынче покупаются случайно, по мгновенной прихоти, большею же частію вслѣдствіе вычитанной въ газетѣ какой-нибудь похвалы тому или другому сочиненію, весьма часто даже изъ области вѣдѣнія нисколько незнакомаго покупающему. Такимъ образомъ, напримѣръ, случается нерѣдко находить у иного добродушнаго провинціала книги по специальностямъ естествознанія -- предметамъ, о которыхъ онъ понятія не имѣетъ, — выписанныя имъ единственно вслѣдствіе того что на нихъ было у насъ одно время возбужденное тою же, періодическою печатью въ публикѣ повѣтріе. Здѣсь, сколько я могу судить, то же самое: тамъ, гдѣ мнѣ случается бывать, книгъ или вовсе не читаютъ, такъ какъ свободное время поглощается чтеніемъ газетъ, или ихъ берутъ на прокатъ въ ближайшемъ кабинетѣ для чтенія, да и то опять-таки по большей части журналы; въ нихъ же читаютъ исключительно повѣсти и романы, о которыхъ пришлось прочесть отзывы въ томъ или другомъ листкѣ. Тѣ же беллетристическія произведенія въ отдѣльномъ изданіи, какъ бы ни значительны были они по своей, внутренней цѣнности, по таланту ихъ авторовъ, расходятся въ продажѣ весьма туго, и очень часто дѣйствительно, какъ показываетъ компетентный въ этомъ случаѣ г. Вольфъ, „не окупаютъ употребленныхъ на изданіе ихъ расходовъ“. (Меня увѣряли, что, напримѣръ, изданіе такого превосходнаго произведенія какъ *Преступленіе и Наказаніе* г. Достоевскаго, выпущенное въ количествѣ 3,000 экземпляровъ, чуть-ли не десять лѣтъ назадъ, не совсѣмъ разошлось и до сихъ поръ). Да и зачѣмъ расходоваться на покупку книгъ, разсуждаетъ современный прагматическій читатель, когда можно всегда прочесть что хочешь за 3 рубля мѣсячнаго абонемента въ любой библиотекѣ для чтенія?...

Насколько эта ежедневно увеличивающаяся жажда къ чтенію газетъ, и соответствующее этому охлажденіе къ книгѣ, благотвѣтельно вліяетъ на общій уровень умственнаго обихода въ нашемъ обществѣ — мы это видимъ... Если по разнымъ отраслямъ интеллектуальной дѣятельности мы въ правѣ считать теперь у насъ, быть можетъ, нѣсколько болѣе специалистовъ, чѣмъ было ихъ въ прежнее время, то число *культурныхъ* во-

обще людей уменьшилось въ Россіи до страшныхъ размѣровъ. Il n'y a plus de *lettres*, какъ говорятъ Французы. О той серьезной и многосторонней начитанности, о томъ эстетическомъ развитіи, которыми по признанію самыхъ рьяныхъ нынѣшнихъ *прогрессистовъ* отличалось такъ-называемое „поколѣніе сороковыхъ годовъ“, нѣтъ и рѣчи въ нашей современной *средѣ*. Вкусъ къ изящному, художественные инстинкты, тонкость восприниманія и оцѣнка, горячее отношеніе къ произведеніямъ, отмѣченнымъ печатью ума и таланта, все это какъ бы вовсе недоступно организму поколѣнія, стоящаго въ эту минуту на нашей общественной сценѣ. Все это замѣняется поражающимъ однообразіемъ болтовни чисто газетнаго пошиба, толковъ и сужденій поверхностныхъ, шаткихъ, легкомысленныхъ, почти всегда *тенденціозныхъ*, отличающихся замѣчательнымъ отсутствіемъ „своего царя въ головѣ“, отсутствіемъ оригинальности, горячности и какой-либо *любви* къ чему-нибудь, выходящему изъ круга чисто матеріальныхъ побужденій... Газетный листокъ и отзывъ журнала воспитали этихъ людей, составляющихъ, увы, большинство нашей теперешней „интеллигенціи“; они же и даютъ ежедневно пищу ихъ тощимъ умственнымъ потребностямъ.

А что такое эти листки и журналы, воспитывающіе и одухотворяющіе современное намъ общество—можно судить изъ того, какъ къ нимъ начинаютъ относиться теперь на собственныхъ же ихъ столбцахъ:

Кабинетные писатели гарцуютъ на своихъ журнальныхъ турнирахъ, ломая другъ съ другомъ копья *за такія знамена, которыя для большинства общества—темна вода* или огромный вопросительный знакъ. Они силятся перещеголять другъ друга новинкою, необыкновенностью, рѣшительностью, безпощадностью.

Но обществу нужны вовсе не „новинки“, не моднѣйшее изъ моднѣйшаго, не послѣднее послѣ самаго послѣдняго. Обществу нуженъ практической совѣтъ, правдивый анализъ. *Общество только развращается* кабинетнымъ тщеславіемъ разныхъ маленькихъ литературныхъ челоувѣчковъ, которые, обрадовавшись свободному мѣсту, предоставленному имъ въ какой-нибудь журнальной хроникѣ, надуваются предъ публикою, какъ Крыловская лягушка...

Эти великія ученые и публицисты, непрославившіе себя пока ничѣмъ, кромѣ лаянья москы для междуусобной грызни за выкинутую имъ кость, несмотря на все внутреннее ничтожество свое, служатъ въ сильной степени къ разрыву общества съ литературою, къ подрыву всякаго довѣрія къ ней, всякаго значенія ея. Безстыдно обнажая передъ публикою свой внутренній гной, безстыдно вырывая на ея глазахъ внутренности другъ у друга, взаимно оплевывая, втаптывая въ грязь себя, они ко всѣмъ этимъ нечистымъ порывамъ мелочной злобы и мелочной зависти примѣшиваютъ возвышенныя идеи, дорогія человѣчеству, честныя имена, въ которыхъ человѣчество привыкло уважать само себя...

И далѣе:

Наша современная литература не имѣетъ „святая святыхъ“, предъ чѣмъ она молилась бы, что она благоговѣнно оберегала бы. *Въ глазахъ нашей литературы нѣтъ героевъ, нѣтъ заслуги, нѣтъ таланта. Что уважаетъ одинъ органъ литературы, то другой обливаешь помоями, осыпаетъ извощичьею руганью. Нѣтъ идеи, нѣтъ имени, нѣтъ знамени, которыя у насъ не были бы поруганы.*

Литература, раздирающая сама себя, кого привлечетъ, кого научить или спасти! Когда нѣтъ принципа въ сердцѣ, что напишешь въ программѣ! *Куда будетъ вести, куда будетъ звать свое воинство вождь, у котораго внутри только отрицаніе, безнадежность и ненависть!*

Это говорю не я, не корреспондентъ *Московскихъ Вѣдомостей*, а человѣкъ, въ которомъ всегда видѣли одного изъ корифеевъ такъ-называемаго „либеральнаго лагеря“, г. Евгений Марковъ, и напечатано это въ *Голосъ*.

Видно не въ моготу и въ этомъ лагерѣ; видно и тамъ наконецъ догадались, что далѣе идти нельзя, что „либеральною“ ненавистью и повальнымъ отрицаніемъ не въ состояніи жить и дышать никакая страна, что этимъ путемъ ее можно только въ пропасть провалить...

Но много, по всей вѣроятности, пройдетъ еще времени пока „лаянье мосекъ“ и „извощичья ругань“ выйдутъ изъ обычаевъ нашихъ газетныхъ писаекъ, много еще надо времени, пока голоса кое-какихъ лицъ, сохраняющихъ еще вѣру въ лучшее будущее для русской печати, найдутъ себѣ надлежа-

щую поддержку въ общественномъ сознаниі, да и придетъ ли когда-нибудь это время?.. А до тѣхъ поръ что придется еще намъ пережить всякой недобросовѣстности, клеветы, лжи, гнуснѣйшей, завѣдомой лжи, — и все это во имя „демократической идеи“!

Вѣдь это не шутка, вѣдь эти молодцы „оплевываютъ и втаптываютъ въ грязь“ всякій у насъ талантъ, всякую литературную заслугу, оправдывая себя въ собственныхъ глазахъ тѣмъ, что они служатъ дѣлу „свободы и равенства въ литературѣ“; они воюютъ за то именно литературно-демократическое будущее, о которомъ такъ забавно и презрительно говорилъ Гейне, „когда каждый будетъ свободенъ писать такъ дурно, какъ ему вздумается, то никто не будетъ имѣть права писать лучше его“.

Одинъ знакомый мой передавалъ мнѣ по этому поводу весьма характеристичный разговоръ:

Встрѣчается онъ однажды съ однимъ изъ здѣшнихъ газетныхъ критикановъ.

— Скажите, говорить онъ ему между прочимъ, — отчего у васъ похвала и брань опредѣляется не по дѣйствительной цѣнности произведеній, а по тому, подъ какою оберткой журнала они появляются?

— Это что значитъ? спрашиваетъ тотъ.

— А то, что иная и плохонькая вещь, напечатанная подъ какою-нибудь кирпичною или желтою оберткой, удостоивается вашего поощренія, а вещь дѣйствительно талантливая, выходящая въ свѣтъ подъ оберткой зеленоватаго цвѣта, вызываетъ немедленно съ вашей стороны потоки самой неслыханной и, извините меня, самой незаслужанной брани.

Критиканъ понялъ.

— Такъ нужно! провозгласилъ онъ.

— Почему нужно?

— А кто тамъ пишетъ, подъ зеленою-то оберткой? — Всякіе графы, князья и свѣтскіе люди!

— Такъ что же такое! Развѣ у этихъ лицъ не можетъ быть таланта?

— Есть, чортъ ихъ побери, есть! вскрикнулъ милый господинъ, — *тѣмъ хуже!*

Въ пору появленія *Анны Карениной*, я помню, была напечатана въ *Московскихъ Вѣдомостяхъ* выборка изъ отзывовъ о

ней здѣшной печати. Можно было дѣйствительно въ ужасъ придти отъ той невыразимой грязи сужденій и намековъ, отъ тѣхъ „помоевъ“ которыми „мелочная зависть и злоба“ этихъ *человѣковъ-демократовъ* сочли необходимымъ облить автора *Графа*, да еще осмѣлившагося избрать „барскіе амурь“ мотивомъ для своего художественнаго произведенія.

Все это повторяется теперь буквально по поводу другаго большаго романа печатающагося въ *Русскомъ Вѣстникѣ* и авторъ котораго опять-таки принадлежитъ къ „свѣтской средѣ“. „Барскіе амурь“, возсозданіе жизни порядочнаго общества, воспитанныхъ людей, да если это еще изображено съ „талантомъ, чортъ его побери!“ возбуждаетъ живой интересъ въ большомъ кругу читателей, все это глубоко ненавистно „человѣкамъ“ на столько же, ненавистно, насколько невѣдомо и недосыгаемо для нихъ. Вотъ, напримѣръ, животные „амурь“ *Афроськи* и *Сысойки* въ отвроенномъ изображеніи какого-нибудь Рѣшетникова, другое дѣло. Это *реализмъ* настоящій, *ring sang*, всѣмъ молъ пріятный и полезный...

И вотъ тотъ критеріумъ, вотъ та точка отпращиванія, съ которой поучается разумнѣю отечественной литературы злополучное большинство нашей публики, систематически „развращаемое“, по удачному выраженію г. Е. Маркова, цѣлыми годами этой неустанной и *завѣдомой* жи! „Куда“, дѣйствительно, могутъ повести „свое воинство вожди, у которыхъ внутри только отрицаніе и ненависть?!“

Кстати о г. Марковѣ. Отозвался онъ какъ-то очень похвально о счастливомъ подборѣ вообще талантливыхъ произведеній въ *Русскомъ Вѣстникѣ* и объ одномъ изъ нихъ въ особенности, и затѣмъ вовсе смолкъ объ этомъ журналѣ.. Должно быть не разрѣшили продолжать „либеральные буржуа“ *Голоса!*...

„Нѣтъ идеи, нѣтъ имени, нѣтъ знамени, которыя у насъ не были бы поруганы“!.. Чуть ли не каждый новый газетный петербургскій листъ приноситъ намъ подтвержденіе этой печальной истины. Чѣмъ искреннѣе, горячѣе, чѣмъ талантливѣе въ особенности служить челоуѣкъ какому-нибудь общеплезному дѣлу, тѣмъ назойливѣе, неотступнѣе, наглѣе, накидываются на него съ лаемъ „моськи“ и барбосы нашего всяческаго *демократизма, либерализма, нигилизма*... Чтô можетъ

быть, кажется, почтеннѣе и достоиннѣе общественнаго сочувствія дѣятельности такого человѣка какъ Н. Г. Рубинштейнъ? У него ли нѣтъ „заслугъ“ предъ нашимъ обществомъ? Но, онъ имѣетъ несчастіе быть высокодаровитымъ музыкантомъ во первыхъ, а во вторыхъ, не принимать въ серъезъ такъ-называемую „могучую кучку“ извѣстныхъ здѣшнихъ какофонистовъ, именующихъ себя, „новою русскою школою музыки“. Н. Г. Рубинштейнъ имѣлъ неслыханную дерзость скрыть отъ европейской публики, собравшейся на Парижскую выставку, существованіе такихъ геніальныхъ произведеній, на примѣръ, какъ *Борисъ Годуновъ* г. Мусоргскаго. Изъ твореній „могучей кучки“ въ „русскихъ концертахъ“, въ залѣ Тровадеро, исполнена была лишь симфонія г. Римскаго-Корсакова *Садно*. Такое страшное преступленіе совершенное директоромъ Московской консерваторіи, счелъ нужнымъ тутъ же покарать извѣстный пророкъ и патриархъ этой „новой русской школы музыки“, какъ и вообще всякаго нигилизма въ искусствѣ, г. Вл. Стасовъ. Газета *Новое Время*, наводнена была буквально неистовыми, неслыханными выходками, въ которыхъ г. Рубинштейнъ обзывается чуть не самозванцемъ и авантюристомъ, попавшимъ въ Парижъ невѣдомо по какому праву и дававшимъ тамъ концерты невѣдомо для чего... Но все это цвѣточки сравнительно съ послѣдними ягодами ругательнаго древа г. Стасова. Вычиталъ онъ въ *Московскихъ Вѣдомостяхъ*, что, по возвращеніи своего директора изъ Парижа, Московская консерваторія чествовала его обѣдомъ, на которомъ между прочимъ г. Ларошъ, даровитѣйшій русскій музыкальный критикъ, весьма осторожно предложилъ тостъ за него, г. Стасова, „нападки котораго на Н. Г. Рубинштейна связалъ онъ, читалъ я всегда въ чувствомъ ничѣмъ не омраченнаго удовольствія, такъ-какъ никогда такъ сильно какъ во время этихъ злобныхъ инсинуацій, не обнаруживалось безсиліе враговъ и завистниковъ Николая Григорьевича“... Такое юмористическое отношеніе къ его авторитетнымъ претензіямъ исполнило сердце г. Стасова неизреченною злобой. „Помои“ полились съ обиліемъ весеннихъ водъ на мельницу.

Неугодно ли полюбоваться хоть на этотъ обращіеъ:

Какъ вамъ нравится цѣлая компанія людей, называющихъ себя и музыкантами, и специалистами, и личностями, предан-

ными своему дѣлу, которые собираются и сердечно благодарят *кого-то* изъ своей среды за все, что онъ сдѣлалъ самаго *непозволительнаго и гадкаго*, за то, что онъ *публично утопилъ Глинку и Даргомыжскаго* въ Парижѣ, за то, что онъ спряталъ въ карманъ всю новую русскую школу (кромѣ одного единственнаго сочиненія „Садко“, *ясно брошенная собакамъ на сзѣденіе: на-те молъ молчите!*), и при этомъ торжественно и съ восхищеніемъ выставялъ на показъ Бортнянскихъ, Гурилевыхъ и Варламовыхъ, за то, что онъ плохо дирижировалъ и *немилосердно исковеркалъ нѣсколько гениальныхъ созданій*. Другіе пожалуй за все это и не поблагодарили бы. Но московскіе музыканты, тѣмъ какое дѣло до серьезности вещей? Тѣ умильно улыбаются, радуются, благодарятъ, тѣ обнимаются и произносятъ спичи, *жуя кулябки* и прихлебывая шампанское; тѣ даже тосты предлагаютъ за здоровье тѣхъ, кто выставяетъ на показъ *всякую гадость и непотребство*, совершавшіяся въ Парижѣ. Имъ какое дѣло! Имъ бы только лишній тостикъ выпить, какъ бы онъ безтолковъ ни былъ.

Г. Стасовъ безспорно великій музыкантъ—по части уличной ругани. Но гдѣ его дальнѣйшія права, его дипломы на этотъ присвоиваемый имъ себѣ тонъ прорицателя и авторитета въ дѣлѣ русскаго искусства. Дивій фанатизмъ сужденій и необузданность рѣчи могутъ увлекать и сбивать съ толку лишь недоучившихся мальчишекъ, но еще никогда не свидѣтельствовали въ глазахъ зрѣлыхъ людей о непреложности ума, знанія, таланта у того, кто прибѣгаетъ къ этимъ незатѣйливымъ средствамъ убѣжденія... Г. Стасовъ, какъ всякій дилетантъ, хватающій верхки и всегда склонный считать „последнее слово“ за истинное, можетъ услаждаться сколько ему угодно непосильными потугами своихъ пріятелей, создавъ какую-то невозможную „новую“ русскую школу музыки, выучиваемую все изъ того же француза Берліоза и нѣмца Вагнера, — но на какомъ основаніи позволяетъ онъ себѣ навязывать всему остальному міру этихъ друзей своихъ съ этою грубостью, назойливостью и забвеніемъ всякаго уваженія и къ личности своихъ противниковъ, и къ читателю, глубоко оскорбляемому распушенностью и *халатностью* его обращенія съ нимъ?...

Но у насъ видно, дѣйствительно, по пословицѣ: кто первый сталъ, палку взялъ, тотъ и капралъ. Г. Стасовъ внуша-

еть какой-то терроръ здѣшной печати; никто не смѣетъ словомъ возразить этому с.-петербургскому музыкальному Магомету. Попробоваль было Ростиславъ весьма толково и учтиво, какъ онъ это всегда дѣлаетъ, вступить за *облаянные*, г. Стасовымъ *русскіе концерты* въ Парижѣ, но былъ въ свою очередь *облаянъ* имъ...

Да-съ, здравый смыслъ — величайшій врагъ нашего нынѣшняго *демократическаго* прогресса, въ чемъ бы онъ ни выражался!...

Кончаю легкимъ курьезомъ. *Новое Время*, возражая на замѣтку мою объ отысканномъ имъ новомъ педагогическомъ авторитетѣ, въ лицѣ нѣкоего бельгійскаго профессора Ванъ-деръ-Киндера, кольнуло меня „несобразительностью“ и недостаткомъ „познаній“, на томъ основаніи, что мною поставленъ вопросительный знакъ вслѣдъ за приводимыми мною словами газеты о „попыткахъ къ реформѣ во Франціи, *устарѣлой* и *рутинной* системы средняго образованія“, сдѣланныхъ Жюлемъ Симономъ, бывшимъ *министромъ народнаго просвѣщенія*, — а затѣмъ упрекнуло меня въ „передержкѣ“ за то, что на слова газеты объ унаслѣдованномъ якобы бельгійскими школами „отъ Среднихъ вѣковъ *классицизмъ*“, я позволилъ себѣ воскликнуть: „Греческій языкъ въ средневѣковыхъ школахъ!“ — „Мы сказали „классицизмъ“, а не „греческій языкъ“, возражаетъ мнѣ пресерьезно *Новое Время*.

Почтенной газетѣ честь имѣю на это доложить:

1) О томъ что Ж. Симонъ былъ министромъ народнаго просвѣщенія во Франціи — мнѣ извѣстно. Извѣстно даже *какія именно* реформы введены имъ были въ систему тамошняго средняго образованія, вслѣдствіе чего и почему и поставленъ былъ мною „знакъ вопроса“, такъ какъ для меня очевидно что это неизвѣстно *Новому Времени*.

2) *Классическими школами* называются исключительно школы съ совокупнымъ преподаваніемъ обоихъ древнихъ языковъ. Говоря, слѣдовательно, „классицизмъ, греческій языкъ *implicite*“ этимъ подразумевается. Я полагаю, что газетѣ это извѣстно, а потому и выразилъ удивленіе мое какимъ образомъ греческій языкъ могъ очутиться въ средневѣковыхъ школахъ.

Иногородный обыватель.

IV.

Октября 17, 1878. № 263.

Одинъ изъ тѣхъ, ходившихъ здѣсь, слуховъ, о которыхъ я сообщалъ вамъ въ первомъ моемъ письмѣ, оказался основательнымъ: генераль Черевинъ назначенъ товарищемъ шефа жандармовъ. Говорятъ, онъ остается въ Ливадіи до возвращенія Государя Императора въ столицу, для докладовъ Его Величеству по дѣламъ своего вѣдомства.

За то слухъ, о которомъ я вамъ ничего не сообщалъ, такъ какъ съ первой минуты считалъ его явнымъ измышленіемъ досужихъ языковъ, но который держался здѣсь довольно упорно, слухъ объ отдахъ якобы въ аренду табачной регалии въ руки иностранной компаніи (за каковую многолѣтнюю монополію казна должна была-де получить, въ видѣ преміи, миллиардъ франковъ золотомъ, которымъ и былъ бы-де выкупленъ излишекъ выпущенныхъ въ пору войны бумажныхъ ассигнацій), получаетъ теперь категорическое опроверженіе въ словахъ, сказанныхъ нашимъ министромъ финансовъ въ Берлинѣ тремъ главнѣйшимъ тамошнимъ банкирамъ: гг. Блейхрѣдеру, Менделсону и Варшауеру, и о которыхъ сообщаетъ „Голосу“ его берлинскій корреспондентъ. Генераль Грейгъ говоритъ этотъ корреспондентъ, „произвелъ на всѣхъ нихъ (банкировъ) импонирующее впечатлѣніе откровенностью и прямодушіемъ своего образа выраженій. Какъ я узналъ изъ *достовернаго источника*, онъ заявилъ одному изъ этихъ господъ, что *Россія имѣетъ полное основаніе въ финансовыхъ дѣлахъ высоко носить голову*, и вовсе не имѣетъ надобности помышлять, при заключеніи новаго займа, объ отдахъ подъ залогъ какой нибудь части своихъ доходовъ или какой-нибудь государственной собственности“.

Такія слова вполне достойны русскаго министра и про-

чтутся несомнѣнно съ искреннимъ удовольствіемъ и сочувствіемъ каждымъ русскимъ человѣкомъ.

„Впрочемъ, и теперь совершенно ясно обнаруживается, заключаетъ берлинскій корреспондентъ „Голоса“, насколько финансы Россіи, даже послѣ чрезвычайно дорогой войны, считаются крѣпче и надежнѣе финансовъ Австріи“... Очень лестно, но вѣдь за то мы, слава Богу, Австріей никогда не были и, надо надѣяться, не будемъ. О проектѣ подоходнаго налога, о которомъ также очень много было говорено здѣсь въ публикѣ и газетахъ, смолкли какъ-то разомъ. Значить ли это что въ правительственныхъ сферахъ отказались отъ идеи этого налога, или рѣшили подвергнуть ее новому соображенію—не знаю, но несомнѣнно то, что всѣ отзывы, какіе только приходилось мнѣ слышать о ней, были далеко ей несочувственны...

А затѣмъ, въ pendant къ извѣстію, сообщаемому „Голосу“ изъ Берлина о нашемъ финансовомъ положеніи, позвольте мнѣ передать вамъ сообщаемыя „Новому Времени“, весьма талантливымъ корреспондентомъ его, Молчановымъ, изъ Бѣлграда, утѣшительныя свѣдѣнія о возникающихъ вновь и видимо крѣпнущихъ добрыхъ связяхъ нашихъ съ нашими сербскими братьями. Г. Молчановъ не скрываетъ что „безалаберщина, существовавшая по набору русскихъ добровольцевъ въ 1876 году и устройству ихъ въ Бѣлградѣ, по устройству лазаретовъ и т. д.“, подала поводъ сербской *интеллигенціи*, „сравнивая себя и своихъ съ русскими, придти къ заключенію о своемъ преимуществѣ и о русской неладности“. Съ другой стороны, русскіе офицеры-добровольцы, ѣхавшіе въ Сербію „безъ всякаго знанія общественнаго строя княжества“, нерѣдко оскорбляли самолюбіе представителей этой *интеллигенціи*, „стоявшихъ подъ ихъ начальствомъ въ рядахъ воиновъ или исправлявшихъ обязанности мелкой военно-полицейской службы“... „Русскіе офицеры не узнавали въ костюмахъ урядниковъ докторовъ разныхъ правъ, и подчасъ вспоминали на нихъ принципы 25-ти-лѣтней солдатской службы“. Легко представить себѣ поэтому, какое чувство должна была вынести эта сербская *интеллигенція*, и такъ уже, вслѣдствіе своего западнаго воспитанія, мало расположенная къ Россіи, изъ ближайшихъ сношеній своихъ съ представителями русскихъ „образованныхъ“ сословіи.

Не такова память, оставленная въ Сербіи простымъ русскимъ человѣкомъ, русскимъ солдатомъ:

Сербскій крестьянинъ, во время войны 1876 года, имѣлъ случай видѣть воочию великодушіе и сдержанность русскаго солдата-добровольца. Память о немъ сохранилась во внесенномъ сюда солдатикомъ словѣ „братушка“, которое ни одинъ простой сербъ не можетъ повторить безъ задушевной улыбки и любовнаго воспоминанія о своихъ гостяхъ „радѣтелей“. Прямо съ похода, безъ сна и отдыха, усталый и исхудалый, русскій солдатъ умѣлою рукой великорусской проворности принимался помогать и учить въ хозяйственныхъ работахъ неловкаго и медлительнаго серба-крестьянина, котораго онъ въ шутку обзывалъ „хохлою“. Сербъ дивился, глядя какъ подъ веселую гѣсню спорится работа солдата; слушалъ по вечерамъ его бойкую рѣчь и провожалъ его какъ роднаго съ благодарностью за добровольную помощь. Однимъ словомъ, сербскій народъ въ личномъ знакомствѣ съ русскимъ солдатомъ почерпнулъ новую силу для любви къ русскому народу.

Но въ настоящую пору, говоритъ г. Молчановъ, „память о русской *анархii*, (1876) забывается и въ сербской *интеллигенціи*“. Многіе русскіе молодые люди путешествуя, за границей, заглядываютъ въ Бѣлградъ; „двое русскихъ женились на сербахъ, живутъ теперь тамъ постоянно и породнили обѣ національности“.

Еще одинъ русскій молодой человѣкъ, исхившій Сербію вдоль и поперекъ, отлично знающій сербскій языкъ, составитель первой въ Бѣлградѣ русской библіотеки, съ помощью которой онъ знакомитъ сербскую молодежь съ русскою литературой; русскій докторъ сербской службы, г-жа Свѣтловская, и т. д., дѣлаютъ нашу душевную связь съ сербскою интеллигенціей все прочнѣе и тѣснѣе.

Въ знаніи русскаго языка тоже большой прогрессъ. Ученики и ученицы учительскихъ семинарій *всѣ до единого тѣло читаютъ по-русски*; количество выписываемыхъ Сербіей русскихъ газетъ съ 1875 года увеличилось въ пять разъ, потребность на русскія книги такъ велика, что 500 томовъ русской библіотеки г. Хитрова находятся постоянно въ расходѣ.

Далѣе корреспондентъ говоритъ:

Всѣ разговоры съ вліятельными людьми Сербіи приводятъ

меня къ глубокому убѣжденію, что русско-сербскій неразрывный союзъ, не существуя на бумагѣ, уже существуетъ *de facto*. Сербія теперь не сдѣлаетъ ни одного шага безъ согласія русской политики и, наоборотъ, будетъ дѣлать все, что потребуешь отъ нея Россія. Залогъ этого союза *de facto* заключается въ народной любви Сербіи къ Россіи и въ сознаниі государственныхъ людей княжества, что иная политика для князя Милана немыслима.

Препятствіемъ къ полной связи русской и сербской національностей являются до сихъ поръ *сербы-западники*, „Сербы, германскаго образованія и воспитанія, совершеннаго въ тѣ дни, когда идея панславизма была въ пеленкахъ. Эти люди не могутъ и теперь отстать отъ тѣхъ взглядовъ на Россію, которые такъ недавно впитывали въ нихъ Западъ“. „Но когда, заключаетъ г. Молчановъ, мѣсто ихъ займетъ теперь учащаяся молодежь, развивающаяся по русской книгѣ, тогда мы, русскіе, безъ всякой боязни за участь славянства, съ радостью сможемъ крикнуть родному народу: да здравствуетъ сербская нація, единая и нераздѣльная!“

Хорошія слова, какъ говорится, пріятно и слышать. Отъ всей души хотѣлось бы вѣрить упованіямъ почтеннаго корреспондента.

„Сербская молодежь развивающаяся по *русской книгѣ*“. По какой—вотъ вопросъ? Я не говорю объ учебникахъ, а о тѣхъ дѣйствительно *воспитывающихъ* твореніяхъ національнаго генія, которыя наиболѣе способны познакомить и породнить чужеземца съ духомъ и культурнымъ уровнемъ страны, породившей ихъ. Къ чьему авторитету отнесли бы въ этомъ случаѣ сербскіе воспитатели? *Что* изъ этихъ русскихъ умственныхъ твореній указали бы имъ русскіе ихъ совѣтчики дать въ руки сербскому юношеству, которое теперь „читаетъ бѣгло по-русски“: Пушкина или Некрасова, *Войну и Миръ*, или *Новъ г. Тургенева*, *Вечера на хуторѣ*, или *Подлиповцевъ* и *Что дѣлать?*.. Вѣдь „развитіе по русской книгѣ“ можно, пожалуй, устроить такъ, что оно показалось бы сербскому народу не въ примѣръ горше всякой „анархіи русскихъ добровольцевъ“.

Я упомянулъ имя Пушкина. Знаете ли вы, что сочиненій его нельзя достать въ Петербургѣ? Буквально нельзя. Я познакомился здѣсь съ однимъ весьма образованнымъ французомъ,

который, по примѣру соотечественниковъ своихъ, извѣстныхъ гг. Леже, Рамбо и Леруа-Болье, пожелалъ серьезно познакомиться съ Россіей и съ русскимъ языкомъ, и успѣлъ въ немъ до сихъ поръ уже достаточно, чтобы читать нашихъ поэтовъ, „образность“ и „краски“ которыхъ приводятъ его въ восхищеніе. Предъ отъѣздомъ на родину пожелалъ онъ приобрести Пушкина и Лермонтова, исходилъ для этого всѣ здѣшнія книжныя лавки, — и не нашелъ ни въ одной. Одна знакомая дама выписала ему наконецъ изъ Мосевы Пушкина (второго Шаховскаго изданія, — изданія самаго невзрачнаго вида, напечатаннаго неряшливо, на отвратительной бумагѣ, которое просто поразило моего иностранца), а Лермонтова такъ и не могъ онъ нигдѣ достать до сихъ поръ.

Вѣдь согласитесь, что такая вещь была бы немислима ни въ какой другой странѣ! Десятками тысячъ экземпляровъ не перестаютъ издавать великихъ поэтовъ своихъ и писателей во всѣхъ просвѣщенныхъ странахъ міра, — издавать во всѣхъ видахъ, форматахъ, объемахъ, начиная съ роскошнаго иллюстрированнаго талантливыми художниками, назначеннаго для гостинныхъ infolio, и кончая карманною книжкой и дешевыми стереотипами, доступными самымъ небогатымъ людямъ. У насъ ничего подобнаго! Наши великіе поэты не только не имѣютъ до сихъ поръ достойныхъ ихъ изданій, но неряшество и равнодушіе наше простираются до того, что ихъ и издавать не считаютъ нужнымъ, когда сочиненій ихъ не имѣется уже болѣе въ продажѣ...

Собраніе сочиненій Лермонтова, „приведенное въ порядокъ“ покойнымъ Дудышкинымъ, имѣло два изданія, изъ которыхъ послѣднее вышло еще въ 1861. За смертью Дудышкина къ кому перешли его издательскія права и былъ ли онъ даже собственно владѣльцемъ авторскихъ правъ Лермонтова или издалъ его сочиненія по частному соглашенію съ наслѣдниками поэта, на томъ же основаніи, на какомъ изданы были сочиненія Пушкина г. Анненковымъ (единственное изданіе нашего великаго поэта, свидѣтельствующее о нашемъ уваженіи къ нему), — мнѣ неизвѣстно. Право же на изданіе Пушкина принадлежитъ, какъ всѣмъ извѣстно, г. Исакову, который, какъ объяснялъ мнѣ совершенно равнодушно одинъ изъ здѣшнихъ положительныхъ людей, „давно не занимается лично книж-

нымъ дѣломъ и настолько богатъ, чтобы не нуждаться въ новыхъ *предпріятіяхъ*“. Такимъ образомъ прибрѣтенное г. Исаковымъ право можно сравнить съ огромнымъ капиталомъ, изъятымъ изъ общественнаго обращенія и упрятаннымъ въ сундукъ, гдѣ онъ лежитъ мертвый и для хозяина его, и для массы публики. Разница только въ той нравственной отвѣтственности предъ своею страной, которая лежитъ на человѣкѣ, завѣдомо лишающемъ массу своихъ соотечественниковъ возможности пользованія плодами таковаго духовнаго капитала, какъ Пушкинъ... Въ теченіе слишкомъ двадцати, если не ошибаюсь, лѣтъ, прошедшихъ съ тѣхъ поръ, какъ великій поэтъ нашъ поступилъ въ руки его теперешняго владѣльца, поступило въ продажу два весьма посредственнаго достоинства изданія полныхъ сочиненій поэта и нѣкоторыя его сказки съ иллюстраціями, предназначенныя для подарковъ дѣтямъ (и за то спасибо!) Не думали даже объ отдѣльномъ изданіи лирическихъ его стихотвореній, давно напечатанныхъ за границей весьма удобною карманною книжкой in 16 (равно какъ и стихотворенія Лермонтова), прибрѣтаемою каждымъ русскимъ проѣзжающимъ чрезъ Берлинъ и Дрезденъ, несмотря на чудовищныя промахи и опечатки этого изданія, и которую можете вы найти чуть не въ каждомъ знакомомъ вамъ домѣ въ Россіи. Не говорю уже ни о дешевомъ *Пушкинѣ*, доступномъ всѣмъ классамъ грамотной Россіи, ни о *Пушкинѣ*, изданномъ съ тою достойною его типографскою тщательностью, съ какою видимы изданными въ Европѣ Шекспира, Данте, Гёте, Шиллера, Мольера... Удивительно, — но еще болѣе грустно!

Перейдемъ къ забавному. Посильныя замѣтки мои о „вопіющемъ сумбурѣ понятій“, царствующемъ не только „въ нашемъ обществѣ“, но еще болѣе, конечно, въ претендующей руководить это общество печати нашей, очень разгнѣвали нѣкаго московскаго корреспондента одной изъ здѣшнихъ газетъ, вслѣдствіе чего и избрѣлъ онъ для меня специальное прозвище, а именно „Поль Кассаньякъ съ береговъ Невы“, „юродствующій фискалъ“ (sic!) тожь*) (благодарю, не ожидайте!) Въ дальнѣйшее же утрашеніе мое приведена ссылка на авторитетъ „Вѣстника Европы“, избрѣвшаго съ своей стороны на страхъ врагамъ вличку: „шпіоны пера и доносчики пе-

*) „Голосъ“ № 280.

чати!“ ... Все это я вялъ и, по свойственной мнѣ привычкѣ, резнялъ по законамъ простой человѣческой логики. Увы, выходитъ опять все тотъ же „сумбуръ“, о которомъ такъ основательно и похвально печалуется та самая газета, отъ которой имѣлъ я честь получить дипломъ на „бонапартиста Кассаньяка“. Предоставляя ей и впредь выходить противъ меня на брань съ такимъ же новымъ полемическимъ оружіемъ, я позволю себѣ остановиться еще разъ на этой умственной путаницѣ, при которой, между прочимъ, могутъ у насъ годами держаться слова и фразы, лишенные всякаго мысленнаго содержанія...

„Шпіоны пера и доносчики печати!“ — вотъ-де какъ *хлестко*, такъ молъ и спибу этимъ словомъ противника моего съ ногъ! тѣшить себя остроумецъ, пуская такую штуку въ печать... Жалкая глупость. Выстрѣлъ изъ дѣтской пушки! Что именно должно сказать это слово, какое опредѣленное представленіе вызвать въ зрѣлой головѣ? Скажите, напримѣръ, *пустозвоны пера* и *арлекины печати*, и я, русскій читатель, получу тотчасъ же ясный образъ, живое понятіе, — ядро, изъ котораго въ головѣ моей, въ совершенно правильномъ развитіи, станеть исходить цѣлый рядъ подчиненныхъ главной мысли и тѣсно связанныхъ съ нею умственныхъ представленій; я получу *реальный* типъ цѣлаго рода людей орудующихъ перомъ безъ сознанія, прежде всего, своего нравственнаго долга предъ обществомъ, безъ надлежащей подготовки, безъ знаній и убѣжденій, или съ убѣжденіями, нахватаанными изо всякихъ чужестранныхъ книжекъ, не пережеванныхъ, не переваренныхъ. Переверните слова, скажите *арлекины пера* и *пустозвоны печати*, и я получу также совершенно ясное представленіе о томъ же *реальномъ* типѣ всякихъ „литературныхъ человѣковъ, надувающихъ предъ публикой, говоря мѣткимъ языкомъ г. Евгенія Маркова, какъ крыловская лягушка“ и „ломающихъ другъ съ другомъ копыя за такія знамена, которыя для большинства общества *темна вода* или огромный вопросительный знакъ“. Такимъ образомъ, въ обозначеніи вашемъ слово будетъ точно и вѣрно выражать сужденіе, вызванное однимъ изъ явленій дѣйствительной жизни, безспорность котораго вы можете при этомъ доказать тутъ же множествомъ живыхъ примѣровъ.

То ли же самое получу я отъ вашего „хлестваго“ слова „шпіоны пера и доносчики печати“? Прежде всего я, читатель здравосмыслъ, скажу себѣ: вѣдь тутъ дѣло идетъ о печатномъ словѣ; *кого* же тутъ „шпіонить“ и *кому* „доносить“? Шпіонство, какъ извѣстно каждому школьнику, предполагаетъ непременно дѣяніе потайное съ обѣихъ сторонъ, скрытое наблюденіе за такимъ же скрывающимся отъ чужаго взгляда поступкомъ; иначе мы должны будемъ назвать „шпіономъ“ всякаго прохожаго, натыкающагося въ бѣлый день на драгу пьяныхъ на улицѣ. Скажите же на милость, какая каша должна наполнять вмѣсто мозга черепъ человѣка, чтобы приплести понятіе о „шпіонствѣ“ къ тому, что говорится въ печатномъ листкѣ или журналѣ, расходящемся въ тысячахъ экземпляровъ—о томъ что напечатано въ другомъ такомъ же изданіи, распространенномъ среди меньшаго числа читателей?.. Далѣе та же невѣроятная „ерунда“, какъ выражаются здѣшніе фельетонисты. „Доносъ“ есть опять-таки облеченное въ тайну дѣйствіе, заключающееся въ сообщеніи кому вѣдать надлежитъ о данномъ поступкѣ или намѣреніи извѣстнаго лица или лицъ, которое это лицо или эти лица считаютъ нужнымъ скрывать отъ другихъ. О чемъ же „доносить“, ради Бога, когда это намѣреніе, этотъ фактъ сами кричатъ о себѣ въ такомъ-то номерѣ, таковаго-то изданія, на такомъ-то его столбцѣ или страницѣ?

Обратимся наконецъ къ практической сторонѣ дѣла, какъ стоитъ оно въ Россіи въ настоящую пору. У насъ, какъ извѣстно всѣмъ и каждому, имѣется по дѣламъ печати цѣлое управленіе, со значительнымъ числомъ должностныхъ лицъ, непремѣнная обязанность которыхъ слѣдитъ внимательнѣйшимъ образомъ за каждымъ печатаемымъ въ Россіи листомъ. Учрежденіе это подвергаетъ равно взысканію въ случаяхъ, признаваемыхъ имъ того заслуживающихъ, органы печати нашей самыхъ различествующихъ направленій, „охранительные“ и „прогрессивные“, „консервативные“ и „либеральные“, „ретроградные“ и «радикальные». По счастливой случайности, менѣе всего до сихъ поръ подверглось его карамъ то самое изданіе которому мы обязаны изреченіемъ о „шпіонахъ пера и доносчикахъ печати“ „Шпіоны“ и „донощики“, еслибы таковые у насъ существовали. менѣе всего такимъ образомъ оказались бы вредоносными для журнала г. Стасюлевича, и благородное негодованіе его на ихъ

заслуживаетъ, по всѣмъ правамъ, названіе негодованія безкорыстнаго, — безкорыстнаго тѣмъ болѣе, что никакое другое изданіе того же „либеральнаго“ лагѣря отъ „шпіоновъ и донощиковъ“ ущерба для себя никогда не видало. При этомъ невольно вспоминается фактъ, что тою свободой дарованною русской печати, которою пользуются нынѣ наши „либеральныя“ изданія, одолжены онѣ именно тѣмъ органамъ нашей печати, которые на языкѣ нашихъ прогрессистовъ, значатся подъ ироническою кличкой „охранительныхъ“ и противъ которыхъ изобрѣтаются ими „хлествія“ словца...

Для чего же эта, все та же завѣдомая и до оскомины надѣвшая злополучному русскому читателю, ложь? Быть-можетъ поживя здѣсь долго, втянусь я опять въ искусственность и parti pris всякихъ здѣшнихъ воззрѣній и хитро-сплетенныхъ комбинацій. Но пока, какъ человѣкъ еще *свѣжій*, живущій еще впечатлѣніями *почвы*, дѣйствительной русской почвы, какою познается она вдали отъ столицъ, не сумѣю вамъ и выразить то тоскливое и вмѣстѣ съ тѣмъ омерзительное чувство что овладѣваетъ мною отъ того вѣчнаго обмана, въ которомъ усиленно стараются держать русское общество глашатаи здѣшней журнальной интеллигенціи, не замѣчая что, говоря словами г. Маркова, они только все болѣе и болѣе „служатъ къ разрыву общества съ литературой, къ подрыву всякаго довѣрія къ ней, всякаго значенія ея“. Въ глубинѣ Россіи, тамъ, гдѣ кругомъ тебя бьютъ со всѣхъ сторонъ живыя волны дѣйствительной народной жизни, гдѣ все вопіетъ на „разнузданность“ и проситъ „порядковъ“ и твердой руководящей руки, либеральное доктринерство иныхъ петербургскихъ мудрецовъ представляется не только забавнымъ, но и обиднымъ, когда поставишь съ этимъ рядомъ настоящія, *реальныя* нужды страны и ея населенія... Я помню, какъ сочувственно отнеслись, три года тому назадъ, въ провинціальномъ городѣ, гдѣ я жилъ къ объявленію одной, поступавшей тогда подъ новую редакцію, большой здѣшней газеты, въ которой сказано было, что отнынѣ газета эта будетъ служить направленію *откровенному*, и успѣхъ, встрѣтившій ее на первыхъ же порахъ, позволю себѣ приписать прямо этому удачному выраженію. Не либеральныхъ измышлений, не тонкихъ намековъ на то, что „для большинства *темная вода* или огромный вопросительный знакъ“,

а для разумѣющихъ немудреное сочиненьице съ чужаго образца, добротность и пригодность котораго для насъ далеко не доказаны,—не этого всего требуетъ, давно извѣрившійся въ общанныя ему нашими „либералами“ медовыя рѣчки, русскій читатель. Онъ требуетъ правды, голой правды способной внести свѣтъ въ нашу путаницу и выбраться изъ нея благополучно. Онъ требуетъ, что бы вы указывали ему зло вездѣ гдѣ оно существуетъ, куда оно вѣлось отъ старыхъ ли порядковъ, или отъ новыхъ, „до-реформенныхъ“ или „по-реформенныхъ“, а не такъ какъ вы это дѣлаете теперь, недостойно науськивая всѣми зависящими отъ васъ способами мнѣніе толпы противъ извѣстныхъ установленій, вѣдомствъ и лицъ, преступныхъ, по вашему мнѣнію, вслѣдствіе все того же ненавистнаго вамъ охранительнаго направленія ихъ, и тщательно, завѣдомо покрываете все, что въ другихъ учрежденіяхъ съ принадлежащими къ нимъ лицами можетъ быть совершаемо неосновательнаго и несогласнаго съ требованіями строгойсправедливости,—покрываете всѣми неправдами, на томъ основаніи что въ понятіяхъ вашихъ эти учрежденія—учрежденія „либеральныя“, а эти лица исполнены „демократическимъ“ духомъ. Русскій читатель здравосмыслъ требуетъ, чтобы вы позабыли всѣ эти нахватавныя изъ чужа слова, повторяемыя вами вотъ уже двадцать пять лѣтъ сряду и отъ которыхъ, по собственному же вашему признанію, кромѣ „вопіющаго сумбура въ понятіяхъ“ ничего для Россіи не вышло, а научились бы говорить ему русскими словами о его русскихъ нуждахъ и съ его безхитростной, прямой, русской точки зрѣнія. Русскій здравосмыслъ знаетъ такъ же хорошо какъ и вы сами, что никто васъ не „шпіонить“, никто на васъ не доносить, а что если уличаютъ васъ отъ времени до времени и указываютъ на ваши грѣхи, вольные или невольные, на заблужденія ваши, отзывающіяся дурными послѣдствіями въ средѣ общества, то за эти указанія слѣдуетъ благодарить. Еслибы вы были умнѣе, вы конечно не видали бы себя въ странной необходимости клясться и божиться предъ лицомъ Израиля, что вы съ социалистами не имѣете ничего общаго...

Иногородный обыватель.

V.

24 октября 1878 года.

Позвольте прежде всего исправить ошибку вкравшуюся въ послѣднее мое письмо. Ошибка относится къ сообщенному мною, ходившему здѣсь слуху, будто назначенный товарищемъ шефа жандармовъ, генераль Черевинъ, остается въ Ливадіи до возвращенія сюда Государя Императора. Означенное лицо уже здѣсь и вступило въ должность.

А слухи здѣсь все также возникаютъ, держатся болѣе или менѣе продолжительное время, опровергаются и тотчасъ смѣняются за тѣмъ другими,—все это, благодаря отсутствію дѣйствительныхъ, живыхъ новостей, способныхъ дать интересную *любопытности* или любопытству, выражаясь точнѣе, здѣшней публики... Въ настоящую минуту заговорили снова о томъ, что нынѣшній петербургскій градоначальникъ намѣренъ рѣшительно оставить свою должность, а преемникомъ его на этотъ разъ называютъ генераль-майора Оржевскаго, нынѣшняго начальника Варшавскаго жандармскаго округа... Говорили одно время и о томъ, что нашъ посолъ въ Парижѣ, князь Орловъ, оставляетъ де свой постъ и долженъ быть замѣненъ однимъ высокопоставленнымъ лицомъ нашей внутренней администраціи. но это оказывается положительно неосновательнымъ, какъ неосновательнымъ, или во всякомъ случаѣ преждевременнымъ, оказывается пущенный телеграммой изъ Берлина слухъ о назначеніи посла въ Лондонъ, графа Шувалова, *вице-канцлеромъ*. Меня увѣрили, что гораздо болѣе правдоподобно извѣстіе, появившееся въ нѣкоторыхъ иностранныхъ газетахъ, будто графъ Шуваловъ и посолъ въ Вѣнѣ, г. Новиковъ, помѣняются постами,—но и это увѣреніе, по моему мнѣнію, слѣдуетъ принимать, какъ говорятъ Французы, *sous toutes réserves*.

Возвратившіеся съ парижской выставки соотечественники наши, имѣвшіе случай встрѣчаться тамъ съ нашимъ новымъ министромъ финансовъ, утверждаютъ положительно, что поѣздка генерала Грейга на эту выставку нисколько не была связана съ намѣреніемъ заключить новый внѣшній заемъ, для приведенія въ должный порядокъ нашей валюты, а еще меньше, конечно, съ тѣмъ якобы проектомъ передачи табачной монополіи въ руки иностранцевъ, о которомъ такъ положительно и такъ упорно толковали здѣсь еще такъ недавно... О займѣ, по видимому, пока рѣчи нѣтъ, но потребуетъ усиленіе государственныхъ доходовъ. Усиленія этого, какъ я слышала, министръ финансовъ желаетъ достигъ не создавая новыхъ предметовъ обложенія, такъ какъ это повлекло бы за собою необходимость учрежденія новыхъ администрацій, а возвышая уже существующія обложенія. Такъ само собою, будетъ значительно поднять акцизъ на табакъ, и, какъ мнѣ извѣстно, всѣ акцизные управленія въ губерніяхъ, производящихъ этотъ продуктъ, усиленно заняты въ настоящее время составленіемъ подробнѣйшихъ соображеній по этому предмету, на основаніи собранныхъ ими о томъ данныхъ. Плата за заграничные паспорта будетъ также значительно возвышена, а именно съ 5 р. въ годъ, на 5 руб. въ мѣсяць и т. д. Вопросъ въ томъ: способно ли будетъ увеличеніе однихъ существующихъ неовладныхъ сборовъ достигнуть той цифры въ 75 милліоновъ, которая, какъ говорятъ, высчитана потребною для покрытія нашего ближайшаго государственнаго бюджета?

Въ Петербургской городской думѣ на очереди выборъ городского головы, — вопросъ не возбуждающій здѣсь такого общаго живаго интереса, какъ бываетъ это въ подобныхъ случаяхъ въ Москвѣ, однако занимающій весьма многихъ, даже и въ ближайшихъ къ здѣшней муниципальной жизни сферъ. Кто изъ нѣсколькихъ кандидатовъ, предложенныхъ записками на эту должность, будетъ избранъ общимъ собраніемъ думы, сказать заранѣе, разумѣется, нельзя, но наибольшее число самихъ *предложеній* (60) имѣетъ за себя баронъ Павелъ Леопольдовичъ Корфъ, весьма долго бывший здѣсь предсѣдателемъ земской управы. По всѣмъ отзывамъ, которые приходится мнѣ здѣсь слышать, это одинъ изъ тѣхъ способныхъ, усидчивыхъ, не *остывающихъ* общественныхъ тружениковъ, которые такъ

нужны, и которыхъ. увы, такъ мало на Руси, гдѣ способные люди не имѣютъ и не хотятъ ограничиваться вкругомъ ближайшаго къ нимъ насущнаго, но не виднаго, *страго* дѣла, а рвутся къ „высшимъ взглядамъ“ и при первой неудачѣ, складываютъ руки, удаляются и проводятъ остальную жизнь въ безплодномъ отрицаніи, въ критикѣ порядковъ, которымъ сами они не умѣли дать ту устойчивость и тотъ серьезный, правильный, постепенный ходъ, что только одно въ состояніи создать что-либо твердое, не боящееся вліянія лицъ и обстоятельствъ....

Вы знаете о предложеніи здѣшняго думой выкупить освѣщеніе улицъ и домовъ у здѣшняго Газоваго Общества, въ виду, какъ кажется, того огромнаго успѣха какой приобрѣла въ Парижѣ *электрическая свѣчка* соотечественника нашего г. Яблочкова,—изобрѣтеніе, несомнѣнно имѣющее вытѣснить въ самомъ недалекомъ будущемъ всѣ существующія до сихъ поръ въ мірѣ освѣтительныя средства. Газовое Общество, дающее до 18%¹⁰ дивиденда своимъ акціонерамъ на нарицательную цѣну акціи во 100 р., намѣрено было само собою уступить свои права за цѣну какъ можно высшую. Въмѣсто 7 милліоновъ рублей вычитанныхъ городомъ, оно потребовало 9 милліоновъ, для чего спекулянты изъ его среды подняли къ нѣсколькимъ днямъ цѣну акцій, стоявшихъ, если не ошибаюсь, на 216, до 260 рублей. Дума отпарировала это очень остроумно: она просто отложила разсмотрѣніе вопроса объ освѣщеніи на неопредѣленное время. Вслѣдъ за этимъ постановленіемъ акціи Газоваго Общества бухнули разомъ съ 260 на 195 руб. Sic transit gloria слишкомъ жадныхъ аферистовъ! *Пассажъ*, дѣйствительно, поучительный. Станетъ ли теперь сговорчивѣе Газовое Общество—неизвѣстно, но такъ какъ срокъ заключеннаго имъ съ городомъ контракта простирается еще чуть не на полвѣка, то невольно возникаетъ вопросъ: если городъ не найдетъ возможности выкупить его правъ, обреченъ ли будетъ Петербургъ изъ всѣхъ большихъ городовъ міра оставаться еще на 50 лѣтъ въ той относительной *темнотѣ*, какую представляетъ собою газъ, если поставить его рядомъ съ электрическимъ освѣщеніемъ?

Вновь появившаяся послѣ трехмѣсячной пріостановки газета *Гражданинъ* сообщила публикѣ вѣсть, о которой мнѣ говорятъ здѣсь въ эту минуту: подъ предсѣдательствомъ статсъ-секретаря Валуева образована комиссія для изслѣдованія ис-

точниковъ происхожденія социализма въ Россіи. Вопросъ, дѣйствительно, первой важности и заслуживающій самаго тщательнаго изученія со стороны правительства. Упомянутая газета совершенно основательно присовокупляетъ къ этому сообщенію сильное пожеланіе, чтобы въ означенной комиссіи засѣдали не такіе то чины и классы, а лица, дѣйствительно способныя дать по этому предмету точныя и разумныя свѣдѣнія и мнѣнія. Это тѣмъ болѣе необходимо, осмѣлюсь замѣтить съ своей стороны, что, въ противномъ случаѣ, то-есть при отношеніи къ дѣлу, какъ говорится *казенномъ*, въ комиссіи могутъ легко найти себѣ отраженіе тѣ завѣдомо кривыя толки, которыми здѣшняя печать, при всякой удобной оказіи, тщится объяснять эти „источники“ русскаго *социализма*... Но говорить объ этомъ подробнѣе отложимъ до того времени, когда выяснится самая программа этой комиссіи, если только занятія ея не должны составлять тайны для публики. А пока позвольте мнѣ представить вамъ маленькій образецъ той основательности и самостоятельности сужденій, которыя по этому повсду можно ожидать отъ иныхъ такихъ здѣшнихъ „чиновъ и классовъ“.

Происходило это вчера въ одномъ домѣ, хозяинъ котораго, человекъ, весьма образованный и остроумный, умѣетъ привлекать къ себѣ довольно многочисленное и разнообразное по составу своему общество.

Зашла именно рѣчь о предполагаемой комиссіи. Стали перебирать имена лицъ, которыя могли бы быть назначены въ нее съ наибольшими правами на компетентность въ дѣлѣ.

Въ числѣ тутъ бывшихъ находился господинъ, принадлежащій къ разряду „чиновъ“. Слушалъ онъ, слушалъ, не вытерпѣлъ, и пожалъ плечами.

— Не понимаю, господа, о какой вы тутъ компетентности толкуете! Дѣло самое простое и давно всѣмъ извѣстное: *классицизмъ*, латынь и греческій языкъ, заѣдающіе наше несчастное русское юношество, — вотъ что прямо порождаетъ у насъ социалистовъ.

— Ну да, самымъ хладнокровнымъ тономъ сказалъ на это хозяинъ, — Фамусовъ давно объявилъ, что „ученье — вотъ чума! ученость — вотъ причина!“ Прикажете русскимъ юношамъ вмѣсто *латыни* читать газетныя телеграммы, а вмѣсто грече-

сваго языка стихотворенія Некрасова, — и вы тотчасъ же получите благонамѣреннѣйшихъ гражданъ и сыновъ отечества!

Кругомъ засмѣялись.

— Позвольте, однако, возразилъ обидчиво „чинъ“, — у васъ сейчасъ преувеличеніе и пародія! Я вамъ не о крайностяхъ говорю, а объ образованіи годномъ для жизни и которое знакомило бы учащихся съ нашею русскою жизнью... Вы мнѣ о Некрасовѣ говорите, а я вамъ вотъ что скажу-съ, — обскурантизмъ и ретроградность нашего учебнаго начальства доходятъ до того уже что, какъ я не дальше какъ сегодня же читалъ въ одномъ фельетонѣ, „одинъ изъ основныхъ догматовъ нашего современнаго классицизма — презрительное и враждебное отношеніе къ родоначальнику нашей критической мысли“, то есть къ Бѣлинскому, да-съ!...

— Скажите пожалуйста, я совсѣмъ не зналъ о такомъ „догматѣ“! съ тѣмъ же невозмутимымъ спокойствіемъ молвилъ хозяинъ. — Какъ однако нелицепріятенъ, или если хотите, какъ неблагодаренъ къ Бѣлинскому этотъ *классицизмъ*?

— Почему неблагодаренъ? съ удивленіемъ спросилъ тотъ.

— Бѣлинскій былъ такого хорошаго мнѣнія о немъ.

— Бѣлинскій — о клас — си — цизмѣ! такъ и фыркнулъ чиновный господинъ.

Хозяинъ молча всталъ, подошелъ къ одной изъ полокъ большой своей библіотеки, взялъ книжку изъ собранія *Вѣстника Европы*, вернулся на мѣсто, и отыскавъ нужную страницу прочелъ вслухъ *):

„Обаятеленъ міръ древности! Въ его жизни зерно всего великаго, благороднаго, доблестнаго. Да, греческій и латинскій языки должны быть краеугольнымъ камнемъ всякаго образованія, фундаментомъ школы.

— Это что же такое?

— А это писалъ „родоначальникъ русской критической мысли“ пріятелю своему, Ботвину, тридцать четыре года тому назадъ.

— Бѣлинскій это писалъ? вскрикнулъ „чинъ“, вскакивая съ мѣста и заглядывая въ книгу черезъ спину читавшаго.

Тотъ подвинулъ ее къ нему:

*) В. Г. Бѣлинскій, ст. Пыпина В. Евр. февраль 1875.

— Приводить это господинъ Пыпинъ, а напечатано въ *Вѣстникъ Европы*, примолвил онъ улыбаясь.

Передовой генералъ перечелъ про себя... Онъ былъ словно совершенно уничтоженъ такимъ неожиданнымъ открытіемъ. И въ самомъ дѣлѣ „родоначальникъ русской критической мысли“, и вдругъ такъ о „блас—си—цизмъ“!..

— Да... я этого не зналъ! могъ только пробормотать онъ. И уже весь остальной вечеръ не разѣвалъ рта. А не срази его хозяинъ *самимъ Бѣлинскимъ*, что бы онъ, очевидно, понапустилъ бы еще тутъ трескучихъ фразъ объ „обскурантизмъ“, „ретроградности“ и о „забѣдающей несчастное русское юношество латыни“!..

Бывшій на томъ же вечерѣ пріѣзжій изъ Курска разказывалъ между прочимъ такую забавную исторію:

По одному изъ тѣхъ многочисленныхъ дѣлъ о нашихъ *соціалистахъ*, которыя пришлось вѣдать нашимъ властямъ за послѣдніе годы, арестована была нѣкая дѣвица, весьма рѣшительная и бойкая на языкъ. Задержать ее на мѣстѣ пребыванія ея въ какомъ-то уѣздѣ и привести въ городъ поручено было жандармскому офицеру, человѣку доброму и благовоспитанному, который, при исполненіи своей обязанности, отнесся въ арестантѣ со всею деликатностью, требуемою ея поломъ и съ невольнымъ чувствомъ сожалѣнія въ ея молодости. Бойкая особа съ своей стороны нисколько не была смущена и огорчена своимъ положеніемъ, и вѣдучи въ одномъ экипажѣ съ арестовавшимъ ее, во все время пути не переставала щебетать о „принципахъ партій“, въ которой она принадлежала. „Принципы“ эти были исключительно отрицательнаго свойства: она безпощадно критиковала весь существующій общественный и правительственный порядокъ вещей, но въ особенности почему-то напирала на *пенсии*, установленіе которыхъ признавала „безнравственнымъ“ и „пагубнымъ“ для государства. Спутникъ ея только слушалъ и улыбался.

Путешествіе продолжалось два дня, и арестантка въ теченіе этого времени не могла не замѣтить всей той мягкости, съ которою обходился съ нею везшій ее офицеръ. Она почувствовала себя тронутою.

— А знаете что, сказала она, уже въ виду города, куда должна она была быть доставлена, — вы хотя по службѣ своей

безнравственный, но по природѣ, какъ видно, порядочный *го-сподинъ*. Я хочу за это поблагодарить васъ когда мы *востор-жествуемъ*.

— А вы скоро думаете? спросилъ офицеръ.

— Еще бы! съ полною самоувѣренностью воскликнула она. Ну, такъ говорите что бы вы хотѣли, чтобъ я для васъ сдѣлала?

Тотъ засмѣялся.

— Ужь если такая ваша милость будетъ, оставьте мнѣ пенсію которую я выслуживаю черезъ шесть мѣсяцевъ!

— Нѣтъ, нѣтъ, этого не просите, это противъ нашихъ принциповъ! объявила рѣшительная барышня...—А вотъ что, воскликнула она, осѣненная вдругъ счастливою мыслью,—мы васъ сдѣлаемъ курскимъ губернаторомъ!...

— Чувствительнѣйше васъ благодарю! сказалъ на это пре-серьезно офицеръ, привладывая руку въ фуражкѣ и кланяясь.

Извѣстный французскій „свободный мыслитель“ Ренавъ возымѣлъ оригинальную мысль сочинить продолженіе Шекспи-ровской *Бури. Камбанъ, философская драма* (drame philoso-phiqne), такъ называется его новое произведение.

Въ *Камбанъ*, этомъ чудовищномъ плодѣ діавола и вѣдьмы, какимъ значитъ онъ у Шекспира, г. Ренавъ олицетворяетъ духъ грубаго матеріализма нашихъ дней, стремящагося къ ни-спроверженію всего идеальнаго, духовнаго и культурнаго на землѣ. Онъ ненавидитъ Просперо, поработившаго его силой знанія, силой умственнаго свѣта (драма начинается съ момента возвращенія Просперо на Миланскій престолъ, то есть, съ того, чѣмъ она кончается у Шекспира). Онъ считаетъ себя „разви-тымъ“ настолько, чтобъ идти на борьбу съ нимъ.—„Меня эксплуатируютъ (привожу по тексту напечатаннаго въ *Новомъ Времени* отчета объ этой драмѣ)! кричитъ онъ Аріелю (олице-твореніе идеализма), вмѣстѣ съ нимъ прибывшему съ пустын-наго острова въ Миланъ за Просперо.

— Ничтожный лакей, ты не въ силахъ понять какъ это невыносимо! у тебя нѣтъ сознанія собственнаго достоинства! Одинъ смертный не имѣетъ права поработать другаго: въ по-добномъ случаѣ возмущеніе есть святая обязанность каждаго.

— Но онъ научилъ тебя членораздѣльной рѣчи и вмѣстѣ съ тѣмъ развилъ твои понятія, напоминаетъ ему Аріель.

— Какъ не предвидѣль Просперо, отвѣчаетъ съ цинизмомъ Калибанъ, — что языкъ, употребленію котораго онъ меня научилъ, я обращаю на то, чтобы провинить его. Онъ глупецъ; *каждый для себя*. Онъ научилъ меня всему, говоришь ты? Онъ былъ неправъ: на его мѣстѣ я бы не сдѣлалъ этого... *Всякое существо неблагодарно. Всякое стараніе о развитіи другаго обращается противъ самого воспитателя...* Проклятіе — моя природа; я не могу удержаться, чтобы не поносить. Научить меня говорить — значило вооружить меня для этого“.

Противъ Просперо подымается возмущеніе, главнымъ возбудителемъ котораго является Калибанъ. Толпа волнуется, реветъ: „Долой Просперо, долой *тунеядца*, насъ *эксплуатируютъ*...“ Кто-то заявляетъ, что главная причина всѣхъ бѣдствій заключается въ томъ, что народъ необразованъ. — Нѣтъ, кричитъ Калибанъ, главное въ томъ, чтобы воспрепятствовать злодѣю дѣлать зло; для этого надо наложить запретъ на его книги!

„Чортовы книги! я ненавижу ихъ; онѣ были источникомъ моего рабства. Ихъ надо взять и сжечь. Война книгамъ! Это самые отъявленные враги народа! . Человѣкъ, знающій латынь, получаетъ возможность повелѣвать другими людьми. Долой латынь!.. Когда вы сожжете его книги, только тогда вы можете показать свое великодушіе... Но пока прочь состраданіе“... Раздаются апплодисменты. — Всякій переворотъ, замѣчаетъ въ толпѣ елерькъ, — производитъ своего великаго человѣка. Великій человѣкъ настоящей минуты — Калибанъ, знаменитый гражданинъ Калибанъ. — Въ народѣ слышно: — какой добрякъ этотъ Калибанъ! Откуда онъ? Какъ ясно все, что онъ говоритъ! Онъ любитъ народъ, — и съ криками „да здравствуетъ Калибанъ“! — толпа ведетъ его съ триумфомъ во дворецъ.

Во дворцѣ, захваченномъ толпой, происходятъ „народные дебаты“. Рѣчь идетъ о злоупотребленіяхъ:

— Люди равноправны; все, что дѣлается одними въ ущербъ другимъ, должно быть запрещаемо... Но есть женщины, которыя рождаются болѣе слабыми; неужели имъ не должно оказывать покровительство? — А если сильнѣйшіе заберутъ власть въ свои руки, кто остановитъ ихъ въ этомъ? — Народъ, во имя братства. — А тѣмъ, кто не захотятъ признать братства? — Смерть. — Чѣмъ будетъ жить народъ? — Работой. — На кого? — На бога-

*

тыхъ. — Но вѣдь говорили, что всѣ будутъ равны; откуда же возьмутся богатые? — Налогъ будетъ употребляемъ какъ средство поддержанія бѣдныхъ... — Налогъ будетъ? А кто станетъ защищать Миланъ отъ нападенія враговъ? — Оставьте это; когда мы будемъ свободны, всѣ будутъ страшиться насъ...

Эти рѣчи говорятъ сами за себя, — но, читая ихъ, я все время задавался мыслью: какимъ неслыханнымъ поруганіемъ предала бы наша „либеральная пресса“ *русскаго* писателя, который осмѣлился бы сочинить „философскую драму“ *такою* „направленія“?...

Иногородный обыватель.

VI.

Ноября 1, 1878. № 278.

Вслѣдъ за чествованіемъ доблести, вслѣдъ за праздничными пирами въ честь генерала Радецкаго, предметъ совершенно иного свойства, иной области интереса сосредоточиваетъ на себѣ въ настоящую минуту вниманіе здѣшней публики.

Вы догадываетесь что я говорю о дѣлѣ г-жи Гулакъ-Артемовской. Процессъ этотъ поучителенъ во многихъ отношеніяхъ. „Приподнялась часть завѣсы“, по выраженію обвинителя, князя Урусова, „скрывающей цѣлый міръ внѣшняго изящества и внутренняго безобразія“, міръ живой, дѣйствующій, вліяющей, не имѣющей ничего общаго съ безхитростными беззаконіями временъ *дореформенныхъ*, міръ „*утонченнаго* мошенничества“, созданный всецѣло нашею *новою* жизнію, новыми *міровоззрѣніями*, новыми, *постреформенными* порядками и установившимся на основаніи ихъ *сладомъ* жизни.... „За человѣка страшно становится!“ восклицаетъ по этому поводу одна изъ здѣшнихъ большихъ газетъ, съ наивостью, достойною лучшаго назначенія.

„Страшно“, пожалуй, — но нельзя не удивиться изумленію, какое выразилось въ этой громкой фразѣ, по поводу разоблаченій означеннаго процесса. Что за Аркадская невинность, въ самомъ дѣлѣ, царствуетъ среди мыслителей и нравонаблюдателей Литейнаго проспекта и Васильевскаго острова! Имъ нужно было дѣло г-жи Гулакъ-Артемовской чтобъ ужаснуться безобразіямъ новѣйшей русской жизни, чтобъ увѣдать о томъ закулисномъ мірѣ, о которомъ вѣдомо давнымъ-давно чуть не каждому провинціалу, пріѣзжающему сюда „по дѣламъ“, о томъ мірѣ, гдѣ „проводятъ“ эти дѣла — и этихъ бѣдныхъ богатыхъ провинціаловъ, въ родѣ покойнаго Николая Пастухова. Здѣш-

ніе мыслители не знали до сихъ поръ что нравственно гигиеническое состояніе современнаго русскаго общества далеко не представляетъ утѣшительнаго зрѣлища, и что это болѣзненное состояніе обусловливается всѣми *фазами*, пережитаго Россіей соціальнаго и экономическаго переворота. Къ старымъ язвамъ, извѣданнымъ и разоблаченнымъ до мельчайшихъ подробностей нынѣшними нашими цѣлителями общественнаго здоровья, присоединились новыя, въ которыя эти цѣлители или вовсе избѣгаютъ опустить свой зондъ, или если, какъ въ настоящемъ случаѣ, сама язва во всей неприглядности своей раскрывается имъ на показъ, тшатся дать происхожденію ея самое вопіющее по фальши своей объясненіе, отводя, что говорится, глаза общества отъ ея дѣйствительныхъ, органическихъ причинъ, и обращая ее же въ новое орудіе своихъ измышленій, своихъ, часто совершенно недозрѣлыхъ, мальчишескихъ фантазій.

Знаете ли вы, напримѣръ, почему г-жа Гулакъ-Артемовская попала на свамью подсудимыхъ, почему она обыграла „въ дурачки“ покойнаго Пастухова на 170.000 рублей, почему требовала отъ его наслѣдниковъ уплаты по тремъ, составленнымъ ея сообщникомъ Богдановымъ, фальшивымъ векселямъ? Газета, о которой я упомянулъ, въ специальной статьѣ посвященной этому дѣлу*), прямо отвѣчаетъ вамъ на это: потому единственно, что „у насъ уравновѣшены права женщины и мужчины по отношенію къ уголовному суду“, но не уравновѣшены „въ болѣе нормальной (?) законной жизни“. „При другихъ условіяхъ, быть-можетъ, г-жа Гулакъ-Артемовская была бы очень хорошимъ адвокатомъ“, но такъ какъ „женщина-адвокатъ“ встрѣтила на пути своемъ сначала циркулярное предписаніе, а тамъ болѣе сильную, и болѣе юридическую преграду, то „теперь она (Артемовская) превратилась въ какого-то закулиснаго ходатая, устроителя дѣлъ“. „Было бы ошибочно“, говорится далѣе, „думать, что ею руководила одна низкая страсть наживы“. Совсѣмъ нѣтъ, тутъ главнымъ образомъ дѣйствовала „кипучая жажда дѣятельности“. „Гулакъ-Артемовской необходимы были деньги, *много денегъ*, такъ какъ безъ нихъ была немислима та роль, которая ее прельстила“. А „за эту необходимость денегъ явилась уже неразборчивость средствъ для ихъ приобрѣ-

*) *Голосъ*, № 296. *Жизнь и Законъ*.

тенія“. При семъ удобномъ случаѣ осужденная приравняется къ „къ извѣстной матери Митрофаніи“ (къ осужденію которой, если помните, съ такимъ неслыханно злораднымъ ликованіемъ отнеслась здѣшняя печать), которая „по натурѣ своей *была министромъ въ юбкѣ*“, и „объезтъ дѣятельности“ которой былъ *больше возвышенный, безупречный* (ожидали ли вы этого?), но стимуломъ ея, руководящимъ началомъ было то же побужденіе что и у г-жи Гулакъ-Артемовской“.

Вы видите, какъ все это просто, понятно и способно къ самому быстрому и радикальному излеченію! Уравновѣсьте права мужчины и женщины „въ болѣ нормальной, законной жизни“, и о женщинахъ-преступницахъ не станетъ и слышно въ либеральномъ отечествѣ нашемъ. Госпожи Гулакъ-Артемовскія будутъ безкорыстно защищать угнетенную невинность за адвокатскимъ столомъ, а матери Митрофаніи нелицеприятно назначать прокуроровъ, или трактовать о новомъ займѣ съ парижскими и берлинскими банкирами.

Приводимыя мною за симъ строки по благодушію своего міровоззрѣнія нѣсколько напоминаютъ извѣстныя разсужденія Вольтеровскаго Кандида съ учителемъ своимъ Панглосомъ. Если, по мнѣнію новѣйшаго цѣлителя общественныхъ ранъ, не все въ лучшему въ этомъ наилучшемъ изъ міровъ, то все несомнѣнно должно устроиться въ лучшему, только бы человѣчество вообще, а русское въ особенности, дало себя врачевать по его мудрымъ рецептамъ. Онъ говорить:

Итакъ безысходность общественнаго положенія женщины *сослужила для Гулакъ-Артемовской ту же службу, что и для Митрофаніи*. При другихъ условіяхъ, эти женщины можетъ быть не попали бы на скамью подсудимыхъ; ихъ энергія, умъ, сердце, кипучая жажда дѣятельности принесли бы иные плоды, оказались бы благотворными для общества. Но, скажутъ, осужденная могла удовлетворить свою „кипучую жажду“ въ болѣ скромной, законной сферѣ, открыть пансіонъ, швейную мастерскую, что-нибудь въ этомъ родѣ. Найдутся, пожалуй, и другаго рода совѣты, идущіе *изъ гаремныхъ* воззрѣній (!?) на женщинъ. Но пусть умолкнутъ говорящіе это. Не всякій же способенъ на роль педагога и не всѣ руки сотворены для иглоки. Съ другой стороны, кто же создалъ для Гулакъ-Артемовской то положеніе которое, въ концѣ концовъ, привело ее къ гибели?

Развѣ не мужчины наполняли ея гостиную? развѣ не они нуждались въ ея услугахъ? развѣ не ради нихъ она „проводила“ дѣла? развѣ не имъ нужна была ея роль? Не признавая этой дѣятельности въ законѣ, они создали ее на практикѣ фариисейски; гласно отрицая общественное значеніе и участіе женщины въ дѣлахъ, они опираются на это значеніе и участіе тайкомъ. Сколько дѣлъ на свѣтѣ устраивается женщинами! сколько повышений отъ нихъ зависитъ и какое число мѣстъ удерживается только благодаря уму, вліянію и связямъ матерей, женъ и сестеръ! Не прищипливайте же женщинъ въ иголкѣ или бу дуару...

Но, говоря безъ шутокъ, скажите, не представляется ли это опять новымъ образчикомъ той „вопіющей путаницы понятій“, на которую указываетъ та же газета, гдѣ мы читаемъ приведенныя здѣсь разглагольствія? Тутъ что ни строка, то кривой толкъ и фальшь, разоблачающіеся предъ каждымъ способнымъ на правильное сужденіе. Прежде всего спрашивается: служило ли когда-нибудь то или другое общественное положеніе ручательствомъ за безукоризненную нравственность всякаго стоящаго въ этомъ положеніи? Безчестныя дѣла могутъ быть совершаемы, и совершаются на всѣхъ ступеняхъ общественной іерархіи. Если адвокатура вообще въ числѣ своихъ представителей можетъ назвать имена достойныя всякаго уваженія, то, сколько мнѣ извѣстно, самое званіе адвоката никогда не считалось синонимомъ идеальнаго безкорыстія. Высокій постъ министра точно также могутъ занимать и занимали люди, далеко не отличающіеся высокими нравственными качествами. Начиная съ нашего Волынскаго, и кончая хотя бы извѣстнымъ Вальполемъ, великобританскимъ министромъ, уличеннымъ палатой общинъ и *выманнымъ* изъ нея за любостыжанія и подкупы, — что не помѣшало ему, пять лѣтъ послѣ того, вернуться въ нее, а затѣмъ ко власти, и править Англійей въ продолженіе пятнадцати лѣтъ (1727 — 1742) на основаніи громко, цинично провозглашавшагося имъ принципа что „каждая совѣсть продажна и разница только въ ея тарифѣ“, — намъ извѣстенъ цѣлый рядъ лицъ, находившихъ въ своемъ высокомъ правительственномъ положеніи лишь средство служить своимъ корыстнымъ стремленіямъ въ размѣрѣ болѣе широкомъ, чѣмъ это могли бы они сдѣлать на болѣе скромной ступени жизненнаго поприща. Пишу-

щему эти строки пришлось самому слышать въ вагонѣ на одной изъ австрійскихъ желѣзныхъ дорогъ громкіе толки о томъ, какъ устроенъ былъ пресловутый Австро-Венгерскій дуализмъ, причѣмъ подробно исчислялись суммы, заплаченныя за это венгерцами состоявшимъ тогда во власти австрійскимъ государственнымъ мужамъ.... Что же отвѣчаетъ намъ что при томъ „стимуль“, при томъ „руководномъ началѣ“, какъ выражается статья петербургской газеты, а говоря болѣе простымъ языкомъ, — при томъ отсутствіи твердыхъ нравственныхъ началъ, которое привело упомянутыхъ женщинъ на скамью подсудимыхъ, „кипучая дѣятельность“ ихъ въ званіи адвоката или на постѣ министра должна была бы принести непременно обществу „благотворные плоды“? А если напротивъ, если прирожденный имъ „стимуль“ нашельбы при болѣе обширномъ полѣ дѣйствій лишь средство къ болѣе крупнымъ беззаконіямъ? Представилъ ли себѣ эту сторону медали возобновленный петербургскою печатью Кандидъ? Вѣдь, становясь на его точку зрѣнія, можно придти къ самымъ забавнымъ заключеніямъ. Если „права мужчины и женщины,“ должны быть окончательно „уравновѣшены“, а поводомъ къ этому повышенію существующихъ нынѣ у женщинъ правъ представляется преступное дѣяніе, совершенное представительницей прекраснаго пола потому-де, что ея „кипучая дѣятельность“ не находила въ предоставленной ей рамкѣ жизни достаточнаго удовлетворенія, то почему же не приложить тотъ же оригинальный логическій приѣмъ и къ преступнымъ дѣяніямъ того же свойства, совершаемымъ и *не-прекрасною* половиной человѣческаго рода? Почему не сказать, что обворовавшій свое „общество“ староста, или уличенный въ вымогательствѣ становой преступны лишь потому, что ихъ „кипучей дѣятельности“ было слишкомъ тѣсно въ предоставленныхъ ей рамкахъ, но что „при другихъ болѣе широкихъ условіяхъ“ она принесла бы несомнѣнно „благотворные плоды“, а слѣдовательно, старосту этого необходимо избрать волостнымъ старшиной, а становаго возвести въ исправника? На этомъ же основаніи извѣстнаго Овсянникова, судившагося почти одновременно съ матерью Митрофаніей и который, какъ говорятъ, былъ точно также какъ она „въ юбкѣ“, министр *въ кафтанѣ*,

слѣдовало не ссылатъ въ Сибирь, а пригласить въ засѣданіе Комитета Министровъ? О „прогрессисты“!..

Затѣмъ позволю я себѣ спросить, что такое значить „гаремныя воззрѣнія на женщинъ“? Какъ перевести это замысловатое выраженіе на христіанскій языкъ? У насъ многоженства нѣтъ и, сколько извѣстно, никогда не бывало даже въ пору татарскаго ига. „Гаремнымъ воззрѣніемъ“, слѣдовательно, не изъ чего было и устанавливаться въ нашемъ отечествѣ, а по тому замысловатое слово слѣдуетъ очевидно понимать не въ буквальномъ, а въ переносномъ смыслѣ. Я едва ли ошибусь, предполагая, что остроумный публицистъ газеты подъ „гаремными воззрѣніями на женщинъ“ разумѣлъ воззрѣнія со стороны семейной, воззрѣнія на нихъ какъ на женъ и матерей, что, само собою, должно претить его „прогрессивнымъ“ взглядамъ... Увы, къ несчастію, нашъ „прогрессъ“ какъ бы именно позабылъ это безхитростное, простое воззрѣніе на женщину какъ на жену и мать. У насъ чрезвычайно много трудились и хлопотали за послѣднія 10—15 лѣтъ о женскомъ образованіи. Много и сдѣлано въ этомъ отношеніи сравнительно съ прежнимъ временемъ, учреждены женскія гимназій во всѣхъ губернскихъ городахъ Россіи, высшіе женскіе курсы въ столицахъ и т. д. Не сомнѣваюсь что образованіе, получаемое тамъ нашимъ юнѣйшимъ поколѣніемъ женщинъ пошло многимъ изъ нихъ въ прокъ. Но насколько въ общемъ итогъ образованіе это дало этому поколѣнію твердыхъ нравственныхъ устоевъ, насколько выиграла отъ него *семья*, въ высшемъ, идеальномъ значеніи этого слова, вопросъ далеко не разрѣшенный и на который не мѣшало бы нашимъ мыслителямъ обратить побольше вниманія.. Я въ этомъ случаѣ никакъ не хочу себѣ позволить произнести какое-либо общее сужденіе *a priori*, но, судя по тѣмъ образцамъ „развитыхъ дѣвицъ“, о которыхъ мы читали въ отчетахъ всякихъ нашихъ „политическихъ“ процессовъ, судя по тѣмъ очеркамъ и краскамъ, въ какихъ представляютъ намъ это молодое женское поколѣніе современныя произведенія нашей литературы, едва ли сочтетъ безпристрастный читатель слишкомъ смѣлымъ съ моей стороны, предположеніе, что нравственное *воспитаніе* женщинъ въ наши дни оставляетъ, пожалуй, многого желать... А если это такъ въ дѣйствительности, то невольно спрашиваешь себя: насколько удовлетворительно по отношенію къ серьезно-

му развитію ихъ ума и сердца получаемое ими нынѣ образованіе, насколько общій духъ его въ состояніи способствовать тому высокому нравственному подъему женскаго существа, при которомъ это существо, жена и мать, является жизненнымъ средоточіемъ, одухотворяющимъ началомъ семьи, хранительницей лучшихъ завѣтовъ и стремленій человѣческой души къ истинѣ, добру, внутреннему совершенствованію, представительницей той высшей, чистѣйшей любви, которую обожествляетъ Гете въ извѣстныхъ стихахъ эпилога къ Фаусту.

Das ewig Weibliche
Zieht uns hinan?..

Русское прошлое, смѣло можемъ это сказать теперь, было богато женщинами, отличавшимися такимъ высокимъ подъемомъ и тщательнымъ внутреннимъ *воспитаніемъ* духовныхъ даровъ. Чѣмъ болѣе выходитъ въ наше время въ свѣтъ свидѣтельство нашей старины — и даже ближайшаго къ намъ времени — тѣмъ болѣе выступаетъ предъ нами такихъ прекрасныхъ, свѣтлыхъ привлекающихъ русскихъ женскихъ образовъ. Наши закрытыя женскія заведенія незабвенныхъ временъ императрицы Маріи Феодоровы выпустили цѣлое поколѣніе женщинъ замѣчательно образованныхъ для своей эпохи; ихъ благотворному вліянію на среду, гдѣ суждено было имъ жить и дѣйствовать, слѣдуетъ несомнѣнно приписать не малую долю той культурности, идеализма и страстной любви къ просвѣщенію, которыми отличалось, подготовленное матерями этой эпохи, послѣдующее поколѣніе такъ-называемыхъ «людей сороковыхъ годовъ». Въ коренныхъ русскихъ дворянскихъ семьяхъ домашнее воспитаніе готовило не менѣе замѣчательныхъ по высокимъ нравственнымъ своимъ качествамъ и интеллектуальному развитію женщинъ. Еще не такъ давно читатели *Русскаго Архива* могли познакомиться съ замѣчательною личностью умершей въ прошломъ году Авдотьи Петровны Елагинной, матери извѣстныхъ Кирѣевскихъ, которой суждено было состоять въ ближайшихъ связяхъ съ тремя поколѣніями даровитѣйшихъ представителей русской мысли и благотворно вліять на всѣхъ нихъ силой своихъ глубокихъ религиозныхъ и просвѣщенныхъ убѣжденій... Говорить ли, наконецъ, о женахъ *декабристовъ*, объ этихъ женщинахъ, принадлежащихъ къ высшему петербургскому обществу, взлелѣянныхъ въ рос-

коши и соблазнахъ большаго свѣта и которыя съ утра на вечеръ добровольно перешли изъ своихъ гостинныхъ въ каторжныя норы во имя любви и *дома?*... Таковыми женщинами въ правѣ предъ цѣлымъ свѣтомъ гордиться русская земля!...

Едва минувшая война показала намъ какой еще неизсякаемый родникъ прекрасныхъ побуждений и способности къ самопожертвованію хранится въ душѣ русскихъ женщинъ. Беречь и воспитывать въ нихъ эти Божьи дары, стараться направлять ихъ къ цѣлямъ достойнымъ ихъ, достойнымъ святаго назначенія женщины на землѣ, — вотъ что, казалось бы, должно составлять задушевное желаніе каждаго здравомыслящаго руководителя русской общественной мысли... Но вовсе не о томъ хлопочутъ наши молодцы отъ «прогресса», не тѣ женщины, о которыхъ я упомянулъ сейчасъ, заслуживаютъ въ ихъ «либеральной» программѣ указанія и примѣра. Имъ нужны «уравновѣшенные въ правахъ съ мужчинами» женщины-«адвокаты», «министры въ юбкѣ», юбки, разглагольствующія на торжищахъ объ «общественныхъ задачахъ». Ихъ героини — какая-нибудь Вѣнецкая, стрѣляющая въ человѣка какъ въ «пѣтуха»; мученицы ихъ Четыи Миней — особы въ родѣ той интересной дѣвицы *) которая застуживаетъ себѣ намѣренно ноги въ уличной ванавѣ и умираетъ затѣмъ отъ чахотки вслѣдствіе того, что ей не удалось достигнуть цѣли всей своей жизни, — а именно, устройства «общественной кухмистерской» (sic!). «Не прищипливайте женщинъ къ иголѣ или будуару!» восклицаютъ они съ совершенно ребяческимъ паѳосомъ, словно и не догадываясь что между, иглой и револьверомъ, между будуаромъ и «общественною кухмистерской» есть цѣлый міръ задачъ для женскаго призванія, для женской дѣятельности. Но разсуждать объ этомъ вовсе не требуется петербургскому «прогрессисту», онъ столько же наивенъ, сколько самонадѣянъ и вполне убѣжденъ, что всѣ неуройства его отечества въ настоящую минуту происходятъ отъ тѣхъ нелиберальныхъ нашихъ порядковъ, при которыхъ, между прочимъ, мать Митрофанія не могла возсѣсть въ министерское кресло, а г-жа Гулакь-Артемовская произносить защитительныя рѣчи въ оружномъ судѣ. Для доказательства такого положенія «прогрессистъ»

*) Въ романѣ Огонекъ г-жи Смирновой.

прибѣгаетъ къ самому явному абсурду, забывая даже при этомъ существеннѣйшіе догматы своего либеральнаго катихизиса.

Вотъ, на примѣръ, какіе аргументы приводитъ упомянутая статья петербургской газеты въ защиту «випучей дѣятельности» г-жи Гулакъ Гулакъ-Артемовской, «сущность, молъ, «роли и общественнаго положенія» которой состояла въ «проведеніи его дѣлъ».

«Явленіе это неизбѣжно тамъ, гдѣ не вполне господствуетъ правовый порядокъ, гдѣ бюрократизмъ вершитъ дѣла, гдѣ на каждомъ шагѣ можно повстрѣчаться съ усмотрѣніемъ и каждую минуту, въ большинствѣ случаевъ, требуются соображенія, заключенія и дополнительныя свѣдѣнія, а безъ надлежащаго разрѣшенія не можетъ совершиться самая законная, самая обыденная вещь. При правовомъ порядкѣ существуетъ обыкновенно общій законъ, подъ покровомъ котораго возникаютъ тѣ или другія юридическія отношенія... Но когда государственная жизнь не доразвилась еще до праваго порядка, когда въ ней сильны еще бюрократическіе порядки, «проведенія дѣлъ» обойтись невозможно».

Слушайте далѣе:

«При такихъ условіяхъ, *чистымъ благодѣяніемъ* является салонъ въ родѣ салона Гулакъ-Артемовской. Тутъ происходитъ сближеніе, здѣсь двухъ словъ иногда достаточно, чтобы возникшее недоразумѣніе разъяснилось и встрѣченное препятствіе устранилось. Еще важнѣе просьба гостепріимной хозяйки, *съ милою улыбкою произносимая* (галантно-то какъ!) внѣ сухихъ и длинныхъ казенныхъ фразъ. Вернувшись къ дѣлу, къ скучнымъ бумагамъ и докладамъ, невольно мысль переносится ко вчерашнему веселому ужину, невольно вспоминается и просьба, и вырвавшееся обѣщаніе. Служебное рвеніе, такъ-сказать, пришпоривается, необходимыя строки вытягиваются въ установленныя линіи, подпись совершаетъ свое дѣло, представляется номеръ, и дѣло готово».

Я бы хотѣлъ знать какіе особенные рычаги движутъ мозгомъ человѣка, перо котораго строчитъ подобнаго рода разсужденія? Выходитъ что «салонъ» этой госпожи былъ «чистымъ благодѣяніемъ», потомучто хозяйка его «милою улыбкой, внѣ сухихъ казенныхъ фразъ, *пришпоривала* служебное рвеніе» всякихъ власть имѣющихъ, и «двумя словами» порѣшала дѣ-

ла, «требующія соображенія, заключенія и дополнительныхъ свѣдѣній». Такимъ образомъ за отсутствіемъ у насъ «правоваго порядка», признается «благодѣяніемъ» вполнѣ *беззаконный* порядокъ!... Пришла ли хоть на мигъ нешему «прогресисту» мысль спросить себя: а сама-то хозяйка «салона» изъ «служебнаго ли» тоже «рвенія» *«пришпоривала»* тѣхъ, къ кому относилась ея «милая улыбка», или изъ какихъ-либо иныхъ побужденій? Въ этомъ послѣднемъ случаѣ гдѣ же ручательство за то что эти побужденія были всегда безкорыстны, и что «милая улыбка» должна была непремѣнно «просить» о правомъ дѣлѣ? А если «милая улыбка» «вырывала обѣщаніе» повершить по ея просьбѣ дѣла неправыя, или заставляла изъ-за нея легкомысленно «устранять препятствія» въ дѣлѣ дѣйствительно «требующемъ соображенія», — что тогда? Изъ представляющейся здѣсь дилеммы на какую сторону долженъ склониться каждый у кого «свой царь въ головѣ» принимая во вниманіе, то что привлекло г-жу Гулакъ-Артемовскую на свамью подсудимыхъ? А изъ того, что «прогресистъ» петербургской газеты заявляетъ о «благодѣяніи салона, въ которомъ «проводились» такого рода дѣла, не истекаетъ ли новая дилемма: разсуждаетъ ли такимъ образомъ этотъ господинъ отъ полной въ немъ самомъ неспособности къ правильному мышленію, или отъ глубокаго презрѣнія его къ мыслительнымъ способностямъ читателей того листка, въ которомъ печатаетъ онъ свои невообразимыя элукубраціи?...

Не будь этого злосчастнаго для нея дѣла Пастухова, «благодѣтельный салонъ» г-жи Гулакъ-Артемовской процвѣталъ бы вѣроятно и до сихъ поръ... Слушая здѣшніе толки, приходишь къ заключенію, что вліяніе «милыхъ улыбокъ» на «проведеніе» всякихъ дѣлъ далеко не специальность исключительно бывшаго «салона» осужденной женщины. По поводу ея процесса здѣсь называютъ громко иныхъ барынь, имѣющихъ способность «проводить» дѣла по важнѣе тѣхъ сравнительно *«тешекъ»*, которыми занималась г-жа Гулакъ-Артемовская, «проводить» же въ особенности *«въ люди»* всякихъ неспособныхъ братцевъ, родственниковъ и домочадцевъ... Но это уже входитъ въ область сплетень, на которыя къ моему удивленію, какъ оказывается, Петербургъ едва ли еще не болѣе падовъ сталь

въ послѣднее время, чѣмъ наша богоспасаемая провинція, — и я по этому оставлю это въ сторонѣ...

Надобна близорукость, граничащая съ идиотизмомъ, или явная недобросовѣстность, чтобы довазывать своей публикѣ, что врачеваніе такихъ ранъ можетъ быть достигнуто тѣмъ, что «уравновѣшенная въ правахъ съ мужчиною» женщина, будетъ витійствовать въ судѣ...

Иногородный обыватель.

VII.

Ноября 10, 1878. № 287.

Здѣсь много поговариваютъ о проектѣ во внесенію на дняхъ въ Государственный Совѣтъ,—проектъ объ уничтоженіи чиновъ, состоящій въ связи съ предположеніемъ (объ этомъ уже было говорено въ печати) объ упраздненіи всѣхъ существующихъ у насъ орденовъ, кромѣ Св. Апостола Андрея, Св. Владиміра и Св. Георгія Побѣдоносца. Увѣряютъ что все, это должно состояться въ 1 января будущаго года. Въ какой мѣрѣ слухи эти заслуживаютъ вѣроятія, связать трудно, но несомнѣнно то, что мысль объ уничтоженіи нашей табели о рангахъ была уже въ виду у правительства. Въ первыхъ годахъ нынѣшняго царствованія, вслѣдъ за упраздненіемъ бывшаго гражданскаго инспекторскаго департамента, соображенія по этому предмету составлены были въ особой назначенной для того комиссіи и представлены въ Государственный Совѣтъ, но не восходили до общаго собранія его, такъ какъ во время разсмотрѣнія ихъ въ Соединенныхъ Департаментахъ Законовъ и Государственной Экономіи, самая мѣра эта признана была *довременною* и отложена на неопредѣленный срокъ... Этому прошло болѣе двадцати лѣтъ, но о „несвоевременности“ такой мѣры и въ настоящую минуту приходится слышать не мало толковъ. Напираютъ въ особенности на то, что съ отмѣною чиновъ и знаковъ отличія государственная служба потеряетъ-де все свое обаяніе и административныя вѣдомства обратятся въ тѣ же *конторы*, какія имѣются у разныхъ частныхъ обществъ и лицъ, съ тою только разницею, что будутъ оплачиваться гораздо скуднѣе чѣмъ частныя, вслѣдствіе чего способные люди будутъ де, при всякой возможности, уходить изъ государственной службы въ частную, „на подобіе того, гово-

рится при этомъ, какъ даровитѣйшіе люди изъ прокуратуры уходятъ у насъ теперь въ адвокатство, гдѣ дѣятельность свободнѣе, а главное, гораздо прибыльнѣе чѣмъ казенная. А такъ какъ правительство все-таки нуждается въ способныхъ чиновникахъ, то, чтобъ удержать ихъ на службѣ, ему придется де весьма сильно увеличить сумму ихъ содержаній, что едва ли выгодно для нашего государственнаго бюджета, между тѣмъ какъ, при настоящемъ порядкѣ вещей, даруемая правительствомъ служебныя отличія въ видѣ повышенія чиномъ или орденской награды, льстятъ самолюбію большинства чиновнаго люда, восполняютъ для него съ этой стороны ту сравнительную недостаточность матеріальныхъ средствъ, которая въ состояніи предоставить ему казенная служба. Уничтоженіе чиновъ, наконецъ, отворить де широко ворота nepотизму и всевозможнымъ несправедливостямъ. Поборники предполагаемой мѣры говорятъ въ свою очередь, что чины de facto перестали имѣть у насъ всякое значеніе, что они обратились въ „звукъ пустой“ и чуть не въ насмѣшку надъ здравымъ смысломъ, что есть цѣльмъ вѣдомства гдѣ они „вовсе не признаются“, такъ какъ, напримѣръ, авцизное управленіе, нуждаясь въ людяхъ специально знакомыхъ съ предметами подлежащими его вѣдѣнію, никогда не затруднится казого-нибудь свѣдущаго въ винокурениі титулярнаго совѣтника посадить въ губернію управляющимъ, подчинивъ ему всякихъ статскихъ и дѣйствительныхъ статскихъ совѣтниковъ, состоящихъ въ низшихъ авцизныхъ должностяхъ той губерніи; молодые вице-губернаторы или департаментевіе вице-директоры, въ чинѣ коллежскаго или даже надворнаго совѣтника, сплошь и рядомъ *принимаютъ доклады* убѣжденныхъ совѣтниковъ и начальниковъ отдѣленій, давно „дѣйствительныхъ“ и нерѣдко съ „Анненскою звѣздою“ на груди. Высшій уровень образованія, способностей, а еще болѣе, къ сожалѣнію, протекція, давно успѣли довести до нуля прерогативы, даваемые нѣкогда чиномъ, и обойти гарантіи, которыя предоставлялъ онъ въ нѣкоторой мѣрѣ старымъ служакамъ противъ nepотизма или чрезмѣрныхъ притязаній молодыхъ честолюбій. Къ чему же, молъ, удерживать устарѣлую форму тамъ, гдѣ заключавшаяся подъ нею сущность дѣла давно исчезла? Съ уничтоженіемъ чиновъ, изъ службы казенной въ частную способные люди будутъ уходить никакъ не

болѣ чѣмъ въ настоящую пору, такъ какъ, во первыхъ, *выгодныхъ* частныхъ мѣстъ сравнительно весьма немного, во вторыхъ, на частной службѣ нѣтъ и не можетъ быть перспективы той безконечной лѣстницы постепеннаго повышенія и возрастающаго вліянія, какая представляется правительственному чиновнику, и восхождение по которой будетъ естественнымъ образомъ всегда болѣе прельщать честолюбіе *способныхъ* людей, чѣмъ болѣе обезпеченная, пожалуй, но ограниченная и безъ будущаго частная дѣятельность“.

Таковы рго и сонга толковъ объ упомянутомъ предположеніи. Предоставляя чителю судить на которой сторонѣ наибольшая доля истины, перейду въ другому предмету.

Я упомянулъ сейчасъ объ акцизномъ управленіи. Изъ источника, который имѣю основаніе считать вѣрнымъ, я узналъ что сообщенный нѣкоторыми здѣшними газетами слухъ о повышеніи будто бы акциза на винокурение совершенно неоснователенъ. Ни на вино, но на соль обложенія противъ нынѣшней цифры его положительно не будетъ. Повышенъ будетъ акцизъ на табакъ, отъ котораго надѣются выручить 17 милліоновъ рублей, которые съ 14 милліонами излишка отъ винокуреннаго сбора за прошлый годъ достаточны де будутъ для избѣжанія дефицита въ нашемъ ближайшемъ государственномъ бюджетѣ. Съ этимъ соединяется, разумѣется, надежда на повышение нашей валюты и возможность заключить новый заемъ на выгодныхъ для насъ условіяхъ...

Петербургъ все растетъ и красивѣетъ. Дома въ немъ поднимаются какъ грибы и даже въ самыхъ отдаленныхъ частяхъ города взоръ вашъ пріятно поражается видомъ построекъ не уступающихъ по разнообразію и декоративности лучшимъ произведеніямъ современной архитектуры въ большихъ городахъ и столицахъ Европы. Какими невозможными, безобразными ящизами представляются рядомъ съ ними зданія, завѣщанныя намъ Александровскими временами, — бездариѣйшею въ этомъ отношеніи эпохой, чрезъ которую прошло русское развитіе и которая положила именно на Невскую столицу тотъ казенный, унылый и подавляющій видъ, о которомъ отъ Пушкина до Аполлона Григорьева, отъ Гоголя до послѣдняго фельетониста любой изъ здѣшнихъ газетъ, говорено было у насъ на всѣ лады, то въ жалобномъ, то въ глумящемся или

провлиноющемъ тонѣ, — видъ, который, говоря по всей справедливости, теряетъ она теперь съ каждымъ годомъ все болѣе... Въ настоящую минуту идетъ даже рѣчь о грандіозномъ предложеніи, дѣлаемомъ какими-то спекуляторами здѣшней Городской Думѣ относительно полнаго пересозданія самой забытой, самой „черненькой“ части города, т.-е. *Петербургской Стороны*, этого традиціоннаго и преимущественнаго мѣста обиталища здѣшняго небогатаго чиновничества, служащаго и отставнаго. Привожу изъ *Новаго Времени* сообщаемую тамъ сущность этого предложенія, не уступающаго по широтѣ замысла уже осуществленнымъ проектамъ знаменитаго парижскаго барона Гаусмана:

“Предполагается урегулировать главную часть нашей Петербургской Стороны, наиболѣе центральную и населенную. Урегулированіе это начнется отъ Тучкова моста, пройдетъ по Большому и Каменноостровскому проспектамъ, воснется довольно широкой Зелениной улицы и Архіерейскаго переулка и будетъ доведено до самаго Самсоніевскаго моста. На мѣстѣ нынѣшняго пловучаго Петербургскаго моста будетъ сооруженъ роскошный каменный мостъ. Набережная рѣви Большой Невы отъ Новаго Троицкаго моста будетъ отдѣлана, выложена гранитомъ, открыта для проѣзда и продолжена до Самсоніевскаго моста. Отъ зданія биржи до Мытнинскаго переулка также перекинется изящный мостъ. Близъ Кронверкскаго Проспекта будетъ выстроены въ большихъ размѣрахъ рынокъ, представляющій роскошное одноэтажное зданіе съ фонтанами. Проспекты и улицы украсятся бульварами. Вся эта часть, подвергшаяся урегулированію, при устройствѣ удобныхъ мостовыхъ и широкихъ тротуаровъ, будетъ освѣщена газомъ и изобильно снабжена водой.”

Предприниматели, ни отъ кого и ничего не требуя, предполагаютъ однако просить чтобы во всей названной мѣстности, ими эксплуатируемой, былъ примѣненъ законъ отчужденія земель и имущества, какъ онъ правитвуется при устройствѣ желѣзныхъ дорогъ или другихъ общепольныхъ и неотложно-необходимыхъ сооруженій.

Первая выгода отъ такой привилегіи будетъ, разумѣется, та, что спекуляторы, сдѣлавшись полными хозяевами чужихъ земель и имущества, прибрѣтенныхъ за дешевую цѣну, бу-

*

дуть продавать ихъ потомъ втридорога. Но „регулированіе“ можетъ пожалуй повлечь за собою не мало и другихъ неудобствъ для скромныхъ обывателей Петербургской Стороны, а потому нельзя не согласиться съ *городскимъ обывателемъ* помѣстившимъ въ *Новомъ Времени* замѣтку объ этомъ предложеніи что „необходимо весьма точно опредѣлить степень действительной настоятельности“ самаго предпріятія, чтобы ради только новизны и наружной заманчивости его „не платить за то же самое рубль что стоитъ десять копѣекъ“.

Даровитый соотечественникъ нашъ г. Яблочковъ здѣсь, и какъ объявляютъ уже объ этомъ газеты, составилъ „Товарищество подъ фирмой „П. Н. Яблочковъ изобрѣтатель и К^о“ для электрическаго освѣщенія и изготовленія электрическихъ машинъ и аппаратовъ въ Россіи... Нѣсколько дней тому назадъ въ *С.-Петербургскихъ Вѣдомостяхъ* напечатана была весьма многихъ удивившая телеграмма изъ Парижа о томъ, что будто бы при произведенныхъ тамъ въ разныхъ мѣстахъ опытахъ электрическаго освѣщенія г. Яблочкова, этотъ способъ освѣщенія оказался настолько дорогимъ, что отъ него принуждены были рѣшительно отказаться. Между тѣмъ, если вѣрить свѣдѣніямъ, сообщеннымъ мнѣ лицомъ только что вернувшимся изъ Парижа, незнакомымъ ни съ г. Яблочковымъ, ни съ его дѣломъ, но слышавшимъ тамъ отзывы людей вполне въ этомъ компетентныхъ, электрическое освѣщеніе оказывается-де *въ 11 разъ* дешевле газового, и если весь Парижъ не освѣщенъ аппаратами нашего соотечественника, то это будто единственно вслѣдствіе препятствій, происходящихъ отъ долгосрочныхъ контрагтовъ, заключенныхъ какъ городомъ, такъ и обществами и частными лицами съ тамошними газовыми обществами... Кажъ бы то ни было, г. Яблочковъ заводитъ теперь дѣло свое здѣсь; опытъ надъ его освѣщеніемъ былъ уже произведенъ въ Большомъ театрѣ, и говорятъ, что тамъ и будетъ сдѣланъ починокъ этому новому, яркому какъ дневной, свѣту, имѣющему развѣ то, весьма чувствительное для иныхъ дамъ, неудобство, что искусственные способы подновить увядающую свѣжесть наружности изобличаются при немъ съ самою дерзкою откровенностью...

Сообщенный *Московскими Вѣдомостями* слухъ о назначеніи Т. И. Филиппова товарищемъ государственнаго контролера оказался вполне основательнымъ. Указъ объ этомъ назначеніи

появился сегодня въ *Правительственномъ Вѣстникѣ*. Правительственный выборъ въ данномъ случаѣ находитъ себѣ полное сочувствіе въ высшихъ серьезныхъ кругахъ. Возвышеніе на этотъ видный государственный постъ даровитаго, солидно образованнаго и знающаго (не по одной только специальности вонтроля) человѣка радуетъ каждаго, кому дорого, чтобы въ занятію высшихъ правительственныхъ должностей были призываемы люди дѣйствительно способные.

Недавно въ хроникѣ высшихъ газетъ сообщено было, между прочимъ, о „самоубійствѣ“ одного вольноопредѣляющагося лейбъ-гвардіи Уланскаго полка, по фамиліи Стравинскаго. Группъ молодаго человѣка былъ найденъ въ паркѣ Лѣснаго института (застрѣлил онъ себя въ сердце маленькимъ, почти игрушечнымъ револьверомъ), при запискѣ, отобранной полиціей и содержаніе которой въ печать не попало... Вслѣдствіе этой записки, или по другимъ соображеніямъ, но для раскрытія причинъ этого *самоубійства*, говорятъ, наряжено слѣдствіе. Вотъ что, между тѣмъ, рассказываютъ объ этомъ въ публикѣ:

Повойный Стравинскій, кончивъ курсъ въ одномъ изъ нашихъ университетовъ, поступилъ вольноопредѣляющимся въ Лейбъ-Уланскій полкъ, въ рядахъ котораго участвовалъ во многихъ дѣлахъ минувшей кампаніи, и награжденъ былъ за храбрость солдатскимъ Георгіемъ. Вернувшись онъ, по окончаніи войны, вмѣстѣ съ полкомъ въ Петербургъ, и однажды вечеромъ въ прошломъ мѣсяцѣ, зашелъ поужинать въ *Палкинскій трактиръ*, что на углу Невскаго проспекта и Владимірской. Усѣвшись за столъ, онъ очутился сосѣдомъ пожилаго, почтеннаго вида господина, который, вступивъ съ нимъ въ разговоръ и узнавъ, что онъ „изъ университетскихъ“, выразилъ ему, что „весьма пріятно встрѣчать въ наше время подъ мундиромъ нижняго чина людей съ высшимъ образованіемъ, между тѣмъ какъ въ пору его молодости наука и военная служба считались двумя какъ бы совершенно несомвѣстными понятіями“, причемъ, указывая на серебряный крестъ Стравинскаго, прибавилъ съ улыбкою: „а-это служить лучшимъ доказательствомъ, что образованные люди умѣютъ быть храбрыми не менѣе чѣмъ безграмотные...“ Вдругъ какой-то, сидѣвшій неподалеку отъ разговаривавшихъ, и ни тому, ни другому незнакомый молодой че-

ловѣе въ штатскомъ платьѣ обернулся къ нимъ и, глядя насмѣшливо на Стравинскаго, проговорилъ:

— Ужъ не знаю, какъ можно получить Георгія въ Лейбъ-Уланскомъ полку, который нигдѣ храбростью не отличался.

Взорванный этою ложью, Стравинскій вскочилъ съ мѣста:

— Я имѣю честь принадлежать къ этому полку и горжусь этимъ, воскликнулъ онъ: — его боевые подвиги должны быть вамъ точно также извѣстны какъ всякому въ Россіи, кто слѣдилъ за дѣлами послѣдней войны, а потому я васъ покорнѣйше прошу сейчасъ же отказаться отъ вашихъ оскорбительныхъ для моего полка и вполне живыхъ словъ!

— Ну, этого вы отъ меня не дождетесь, и я отказываться ни отъ чего не намѣренъ! хихикнулъ въ отвѣтъ на это нахаль.

— Въ такомъ случаѣ мнѣ остается просить васъ указать мнѣ мѣсто болѣе приличное чѣмъ, трактиръ для дальнѣйшаго объясненія по этому предмету.

— Извольте, вотъ вамъ моя карточка!

Они, какъ говорятъ, тутъ же ушли оба... Какимъ ходомъ шли затѣмъ между ними объясненія, участвовали-ли въ нихъ другія лица, посредники или секунданты, не представилось-ли въ теченіе ихъ какихъ либо новыхъ обстоятельствъ, сдѣлавшихъ необходимымъ послѣдовавшій затѣмъ способъ рѣшенія, — остается пока неизвѣстнымъ, но несомнѣнно то, что остановились на несчастной мысли дуэли, такъ-называемой *американской*. Изъ двухъ кончиковъ сжатаго въ руцѣ платка, вытянувшій тотъ изъ нихъ, на которомъ окажется узелъ, долженъ былъ застрѣлиться. Роговой узелъ достался Стравинскому... Онъ свято исполнилъ условіе...

Дешево цѣнилъ чужую жизнь тотъ наглець, который безстыдною ложью вызвалъ съ явнымъ преднамѣреніемъ это беззавѣтное молодое благородство на столкновеніе съ нимъ и на тотъ способъ рѣшенія, при которомъ жребій праваго, какъ и виноватаго, зависитъ единственно отъ слѣпаго случая и неминуемо влечетъ за собою смерть. Если не кара закона, то во всякомъ случаѣ негодованіе всѣхъ честныхъ людей должно служить воздаяніемъ за то, что совершено имъ.

Но этотъ господинъ можетъ все же привести въ свое оправданіе, что онъ рисковалъ столько же, какъ и его противникъ,

что смерть могла въ этой кровавой лоттерей выпасть и на его долю, что онъ ставилъ равно на карту какъ свою и чужую жизнь.

Но скажите пожалуйста, чего же заслуживаютъ тѣ молодцы, которыхъ все *singulum vitae* состоитъ изъ ряда оскорбленій, наносимыхъ ими преднамѣренно другимъ, и которые цинически отказываются отъ всякой отвѣтственности за нихъ, предавая лишь развѣ новому глумленію тѣхъ, что считаютъ себя въ правѣ требовать у нихъ отвѣта за эти оскорбленія? И какъ, наконецъ, назвать такое положеніе вещей при которомъ все это можетъ дѣлаться совершенно свободно и безнаказанно?

Иногородный обыватель.

VIII.

17 ноября 1878 года, № 293.

Госпожа Жюжанъ оправдана присяжными. Причины смерти гимназиста Познанскаго остаются затѣмъ неизвѣстными... Вынося свой приговоръ по этому дѣлу, присяжные очевидно руководились гуманнымъ принципомъ, что „лучше простить десяти виновнымъ, чѣмъ наказать одного невиннаго“. Юридическихъ уликъ для осужденія обвиненной изъ процесса не выяснилось достаточно: нравственнаго убѣжденія въ ея виновности также не могли себѣ составить присяжные. Если съ одной стороны допустить, что между французенной-наставницей и ея юнымъ воспитанникомъ существовали отношенія, какія, по свидѣтельству одного изъ товарищей покойнаго, „не могутъ быть между учениками и гувернантками“, если въ обращеніи своемъ съ нимъ, съ этими товарищами его, допускала она себя, по свидѣтельству этихъ послѣднихъ, до *laissez aller*, чтобы не сказать больше, о которомъ заявляли эти молодые люди, словомъ, что она вела себя „не такъ какъ слѣдуетъ держать себя женщинѣ“, — то съ другой стороны на судѣ явились показанія, свидѣтельствующія несомнѣнно объ искренней привязанности этой женщины къ всей семьѣ Познанскихъ. При этихъ данныхъ весьма трудно, дѣйствительно, человѣческой совѣсти допустить какъ положительный фактъ совершеніе того преступленія, въ которомъ была обвинена она, и съ тою притомъ разсчитанностью и холодностью, какія могли бы быть вмѣнены ей въ отягчающее обстоятельство въ случаѣ ея виновности. Но для меня, признаться, не эта сторона виновности или невинности обвиняемой представляетъ наиболѣе интереса въ настоящемъ дѣлѣ. Мнѣ приходилось въ эти послѣдніе дни слышать горячія сѣтованія разныхъ родителей, въ особенности же маменегъ, на оправда-

ніе г-жи Жюжанъ. „Эта женщина, говорятъ онѣ, злоупотребила довѣріемъ семьи, въ которой принята была какъ родная, развратила мальчика, къ которому приставлена была наставницей; за это одно уже ей слѣдовало бы подлежать наказанію!“ Положимъ, что такъ,—но чтобъ имѣть возможность „развратить“ 14-лѣтняго мальчика (если принять на-слово то, что показано было объ этомъ на процесѣ) въ родительскомъ домѣ, въ семьѣ средняго круга, гдѣ всѣ живутъ близко, тѣсно и всегда на глазахъ другъ у друга, и гдѣ притомъ, въ данномъ случаѣ, какъ видно изъ дѣла, между родителями и дѣтьми существовали весьма мягкія отношенія, надобно, согласитесь, чтобъ этому способствовало особое равнодушіе или невозможная близорукость со стороны самихъ родителей. Но изъ показанія свидѣтелей по этому процессу оказывается, что господа Познанскіе не только не равнодушно, но весьма любовно смотрѣли на дѣтей своихъ; съ другой стороны, близорукость допустить нельзя, такъ какъ самъ отецъ покойнаго показывалъ, что онъ засталъ однажды своего „Колю“ съ г-жою Жюжанъ чуть не *inflagrante delicto*... Какимъ же образомъ объяснить, что даже и послѣ этого „развратительница“ могла сохранить въ этомъ домѣ свое прежнее, довѣренное положеніе наставницы, друга, совѣтчицы? На этотъ вопросъ, предложенный ей на судѣ, мать отравленнаго отвѣчала, что она полагала „хуже было бы еслибъ отдалить Жюжанъ отъ Коли, что она въ такомъ случаѣ могла бы зазывать его къ себѣ, приучить его пить, такъ какъ она разъ или два замѣтила, что Коля, возвращаясь отъ обвиняемой, былъ навеселѣ“... Значитъ, не досмотрѣвъ на первыхъ порахъ, лучше оставить все какъ есть, допустить „развратъ“ подъ собственною кровлей. тамъ, гдѣ рядомъ съ комнатою „Коли“ живутъ молоденькія дѣвушки, его сестры?... Отецъ, со своей стороны, надѣялся, что „занятія химіей отвлекутъ его сына“ отъ рановременныхъ любовныхъ времяпровожденій. Къ тому же самъ онъ больной человекъ, занятый службой, жена его проводитъ вечера въ влюбѣ, за игрой въ „мушку“; а тутъ какъ удобно имѣть замѣсто себя особу, которая безмездно и пестуетъ чужихъ ей дѣтей и учитъ, и поить ихъ чаемъ, и укладываетъ спать, и поить лекарствомъ когда они больны... Увы, все это такъ знакомо, такъ обычно, такъ *по-русски!* Отсутствіе твердости, непослѣдовательность нравственная, безпомощность въ затруднительныя

минуты жизни, l'éternel *снустя рукава* тогда“, какъ выражается одинъ знакомый мнѣ французъ, давно живущій въ Россіи... И не забудьте, что въ данномъ случаѣ мы имѣемъ дѣло, какъ уже сказано, съ хорошими людьми, съ семьей, члены которой искренно привязаны другъ ко другу. Но при всемъ этомъ Коля усиливаетъ (какъ признается онъ въ своемъ дневникѣ) заразиться „атеизмомъ“ и „такими понятіями о родителяхъ и о женщинахъ, что ему страшно самому себѣ признаться въ этомъ“. Вліяніе родительскаго дома такимъ образомъ было не въ силахъ предохранить его и отъ этого отравленія? Личная нѣжность его къ роднымъ не оградила его отъ такихъ „понятій“; сами они просмотрѣли эту заразившую его язву, или не нашли въ самихъ себѣ достаточной крѣпости убѣжденія, чтобы бороться противъ зла и урочивать его. У нихъ даже не хватило способности къ ближайшему наблюденію за тѣмъ, въ какую сторону могло пойти то лихорадочное броженіе мысли, чрезъ которое проходитъ каждый юноша въ годы покойнаго Познанскаго, и за которымъ такъ важно, такъ необходимо слѣдить каждому просвѣщенному отцу, каждой здравомыслящей матери.

Въ этомъ-то и вся бѣда наша, въ этомъ весь корень тѣхъ плевелъ, которыми преизобилуетъ наша злосчастная русская современная нива! Зорко, неустанно, ежечасно, родители должны слѣдить за своими подростаящими сыновьями и дочерьми, хранить ихъ отъ отравы всевозможныхъ ядовъ, которыми напоена наша атмосфера. „Безъ этого не будетъ почвы для русскаго дѣла, не будетъ фундамента, не будетъ соковъ для цвѣта и роста русскаго дерева. Спасайте русскую семью! Необходимо вложить всю душу въ дѣло молодого поколѣнія, въ дѣло возсозданія семейнаго авторитета, упроченія семейнаго быта, сильно у насъ распатаннаго и развѣнчаннаго... Въ дѣтяхъ— будущее, *вся* будущность Россіи. Нельзя допустить, чтобы эти дѣти, когда настанетъ ихъ очередь творить и мыслить, когда займутъ они наше мѣсто, чтобы эти дѣти внесли въ будущую русскую исторію тѣ начала, которыя они съ младыхъ лѣтъ нынѣ слушаютъ и воспринимаютъ благодаря винѣ отцовъ, людей и сороковыхъ, и пятидесятихъ, и шестидесятихъ, и семидесятихъ, и конца семидесятихъ годовъ, вчерашняго и нынѣшняго дня“*).

*) Заимствую эти совершенно вѣрные слова изъ прекрасной статьи князя Н. Н. Голицына, подъ заглавіемъ *Мысли вслухъ*, помѣщенной въ одномъ изъ номеровъ *Гражданина* за текущей годъ.

Да, „нельзя допустить“, если мы не хотим провалиться въ пропасть, не хотимъ оправдать въ дѣйствительности тотъ оскорбительный приговоръ, давно произнесенный о насъ иностранцами: „недозрѣлый и уже сгнившій плодъ!..“

Но какъ это трудно, Боже мой, какъ трудно при существующемъ у насъ умственномъ сумбурѣ! Для этого нужно было бы полное единство всѣхъ, кому дорога родина, дорого ея будущее, дороги эти „дѣти“, которымъ, благодаря „винѣ ихъ отцовъ“, можетъ грозить неминуемая гибель, единство стремлений, задачъ, разумѣнія способовъ достиженія искомаго... А у насъ — ненависть другъ къ другу, взаимныя заподозриванія и попреки... И хаосъ представленій и понятій невообразимый, невозможный — и неисходный хаосъ.

„Мы смѣшиваемъ, говорится въ той же статьѣ, изъ которой я привелъ предыдущую выписку, разумную свободу съ разнузданною слободой Горбуновскаго разсказа, понятіе о реформѣ съ понятіемъ о революціи, русскій историческій бытъ дѣлаемъ синонимомъ крепостнаго права, и наоборотъ: правосудіе не отдѣляемъ отъ помилованія, наказаніе отъ мести, слабость отъ милосердія, суровость иного закона принимаемъ за насиліе и беззаконіе“...

Въ одной изъ здѣшнихъ газетъ, ратующей о просвѣтленіи русскаго общества здравыми понятіями, читается вдругъ слѣдующая выходка, ни въ селу, ни въ городу пристегнутая въ фельетонному разсужденію о дѣлѣ г-жи Жюжанъ:

„Въ лицѣ умершаго погибъ гимназистъ. юный классикъ будущій дѣятель приготовленный въ той лабораторіи, которая, по указаніямъ нѣкоторыхъ газетъ, должна обезпечить общество отъ всякихъ тревоженій, сомнѣній, повести его по выровненной дорогѣ, съ установленнаго образца станціонными домами и трехцвѣтными верстовыми столбами и шлагбаумами.“

Скажите, пожалуйста, для чего это говорится? Вѣдь газета очевидно, какъ имѣемъ мы право заключить изъ ея капитальныхъ статей, нисколько не алчетъ „лабораторіи“, изъ которой вмѣсто „выровненной дороги“ вышла бы дикая степь, вмѣсто „станціонныхъ домовъ по установленному образцу“ — образцовые притоны бандитовъ, а вмѣсто „трехцвѣтнаго столба“ на каждой верстѣ — тѣ два столба съ перекладиной, о которыхъ говорится въ извѣстной разбойничьей пѣснѣ. Неужели же она по-

лагаетъ служить дѣлу возстановленія здравыхъ сужденій въ обществѣ ни къ чему не ведущими прежде всего, а затѣмъ крайне уже недозрѣлыми, по сущности своей, наѣздами своего фельетониста на ту именно серьезную, правильную, опирающуюся на авторитетъ всего образованнаго міра, школу, которая дѣйствительно можетъ дать подроставшимъ поколѣніямъ нашимъ тѣ твердые умственные устои при коихъ возможна для нихъ успѣшная борьба съ анти-общественными началами нашего смутнаго времени? Школа эта уже приноситъ несомнѣнные плоды, и если ихъ не желаютъ или не въ состояніи видѣть передовые фельетонисты петербургскихъ газетъ, то ихъ признаетъ просвѣщенная Европа, которая недавно на Парижской Выставѣ выразила самымъ лестнымъ для нихъ образомъ свое удивленіе и сочувствіе распространенію и успѣхамъ русскаго образованія за послѣднія 10—12 лѣтъ. Еслибъ отъ нашихъ газетныхъ публицистовъ можно было ожидать хотя сколько-нибудь добросовѣстнаго отношенія къ этому дѣлу, еслибы при ихъ сужденіяхъ о немъ не руководились они побужденіями и соображеніями самаго дрянненькаго личнаго свойства, они, вмѣсто безсмысленнаго глумленія, идущаго на руку лишь такимъ же безсмысленнымъ нашимъ *революционерамъ*, вмѣсто преступнаго противодѣйствія здравымъ началамъ школы, стали бы ратовать о всевозможномъ содѣйствіи ей со стороны общества, о томъ чтобы *воспитаніе*, даваемое семьями, шло параллельно съ тѣмъ правильнымъ путемъ *образованія*, которое намѣчено доброю школой. Только соединеніе и того и другаго можетъ дать то гармоническое цѣлое, отъ котораго Россія можетъ дѣйствительно ожидать *гражданъ*, людей, крѣпкихъ умомъ и волей...

Недозрѣлый фельетонистъ, съ злорадствомъ уязвляющій на гимназиста Познанскаго, котораго, молъ, видите, не спасла ваша *лабораторія* отъ атеизма и прочаго иного, очень хорошо знаетъ что не эта конечно „лабораторія“, т. е. правильная школа, сбиваетъ съ толку нашу бѣдную молодежь, а верхоглядство, а жалкій умственный и нравственный уровень нашей такъ называемой „либеральной“ печати, въ которой подо всѣми видами и при всякомъ удобномъ случаѣ предается посмѣянью и ругательству всякій божественный, общественный и семейный авторитетъ, гдѣ старшій всегда виноватъ, а младшій всегда правъ, гдѣ все требуютъ *правъ* и никогда не говорятъ объ обя-

занностями, гдѣ завѣдомо, явно, цинично выставляются двѣ мѣры и двое вѣсовъ для *нашихъ* и *не нашихъ*... Тѣ рѣдкіе у насъ, дѣйствительно просвѣщенные отцы и матери, которымъ остались дороги и здравый смыслъ, и родныя вѣрванія, и предметность извѣстныхъ нравственныхъ понятій, встрѣчаютъ въ этой печати самаго злаго врага своимъ усиліямъ убересть дѣтей отъ безвѣрія, отъ умственной анархіи, отъ того бесплоднаго отрицанія и душевной немощи, отъ которыхъ уже такъ много молодыхъ жизней нашло для себя исходъ въ самоубійствѣ. Что же сказать о тѣхъ родителяхъ — а ихъ, увы! огромное большинство, — которые по недостаточности образованія, отсутствію личной энергіи, умственной неумѣлости, не въ состояніи служить оплотомъ для дѣтей своихъ противъ смущающаго ихъ соблазна лжеученій, которые наконецъ сами склоняются въ эти мѣ ученіямъ по слабодушію или слабоумію?... Если еще лишить дѣтей этихъ отцовъ той шевелы, которая, приучая ихъ къ самостоятельному труду и регулируя приемы ихъ мысленія, можетъ въ нѣкоторой мѣрѣ восполнить недостатки душевнаго воспитанія даваемаго лишь семьей, какихъ будущихъ поволеній могла бы ожидать Россія, предоставляю судить каждому здравомыслящему читателю...

А въ видѣ художественной иллюстраціи къ сейчасъ мною сказанному и образика того склада понятій, въ которыхъ ищетъ себѣ пищу „либеральная“ поэтическая фантазія переживаемыхъ нами дней, позвольте поднести вамъ слѣдующій прелестный куплетецъ:

Въ альбомъ счастливицъ *).

„Взгляните на птицы небесныя и т. д.“
 Съ птичьей головою на свѣтъ уродилась,
 Пѣла, порхала, сыскала сама,
 Птичьей любовью въ супруга влюбилась:
 Счастлива ты, милый другъ, безъ конца..
 Въ гнѣздышкѣ скрывшись отъ бурь и ненастья,
 Съ гордостью глупыхъ выводили птенцовъ,
 Въ тепломъ навозѣ семейнаго счастья
 Ищешь съ супругомъ любви червячковъ (?!)..
 Зависть беретъ, какъ живешь ты привольно

*) *Отечественныя Записки*, октябрьская книжка 1878.

Птичій свой вѣкъ — безъ борьбы, безъ страстей,
Думъ безпокойныхъ, сомнѣній невольныхъ,
Глухыхъ стремленій... и горя людей...

Въ старое время остряки-юнкера, въ родѣ Лермонтовскаго Грушницкаго, писывали, и то втихомолку, стыдись за нихъ, подобные стихи со злости на какую нибудь *измѣнницу*, предпочтившую ихъ *бурной страсти*, мирный выходъ замужъ за степняка-сосѣда. Нынче пишутъ ихъ женскія особы, и по всей даже вѣроятности, дѣвицы во имя „соціального прогресса“ и „гражданскихъ убѣжденій“. Приведенный мною *злой* куплетъ — плодъ вдохновенія нѣкоей гжи Барыковой. Не сомнѣваюсь что новая поэтесса сочиняла его съ полнѣйшею серьезностью и въ сознаніи необходимости „разшевелить мозги“ (технической, какъ вы знате, терминъ въ извѣстныхъ кружкахъ) тѣхъ „глухыхъ счастливицъ“ которыя предпочитаютъ законный бракъ „гражданскому“, и воспитаніе дѣтей своихъ оранью на Казанской площади, или „безпокойнымъ думамъ“ объ общественной вухмистерской. Но какова редакція журнала, серьезно относящаяся въ подобнымъ произведеніямъ и подносящая ихъ въ видѣ сладкаго блюда своимъ читателямъ? Каковъ нынѣшній читатель, серьезно смакующій отъ такихъ блюдъ?..

„Напрасный трудъ! Нѣтъ, ихъ не вразумишь.

Чѣмъ либеральнѣй, тѣмъ они пошлѣе“, недаромъ сказалъ покойный Тютчевъ, такъ мѣтко прозвавшій весь этотъ народъ „не слугами, а *золотами*“ европейскаго просвѣщенія...

Князь Петръ Андреевичъ Вяземскій умеръ за границей 87 лѣтъ отъ роду, сохранивъ почти до послѣдней минуты жизни и свѣжесть тонкаго, наблюдательнаго ума, и живыя воспоминанія о славныхъ дняхъ ея прошлаго, въ которыхъ суждено ему было самому принимать ближайшее участіе. Еще не такъ давно печатались въ *Русскомъ Архивѣ* его блестящіе очерки людей Еватерининскаго и Александровскаго времени. Это былъ въ высшей степени остроумный человекъ и неутомимый работникъ роднаго слова. Надо надѣяться, что семейство повойнаго подарить любителямъ русскаго просвѣщенія собраніе его сочиненій, они послужатъ драгоцѣннѣйшимъ матеріаломъ для исторіи нашей литературы XIX вѣка, которой князь Вяземскій былъ однимъ изъ неутомимѣйшихъ дѣятелей на пространствѣ почти цѣлыхъ семидесяти лѣтъ...

Иногородный обыватель.

IX.

(Московскія Вѣдомости, января 18, 1879 г., № 15).

Отсутствіе мое изъ Петербурга продолжалось гораздо долѣе, чѣмъ я могъ этого ожидать, уѣзжая отсюда въ полномъ упованіи вернуться чрезъ нѣсколько дней.... Но то, что называется у насъ, въ Россіи *дѣла* весьма похоже на лабиринтъ древнихъ, изъ котораго, разъ ты имѣлъ несчастіе попасть въ него, никогда нельзя ручаться, что выберешься скоро и цѣль...

Я выбрался и вернулся. И вотъ я опять въ „петербургскомъ омутѣ“, среди всего этого напускнаго, суетливаго движенія, которое на глаза пріѣзжаю изъ глубы Россіи кажется на первый разъ видѣ какой-то будто и въ самомъ дѣлѣ серьезной, дѣятельной жизни. Къ тому же и праздники подошли, *сезонъ* въ полномъ разгарѣ, театры и клубы полны, по вечерамъ на улицахъ у парадныхъ подъѣздовъ стоятъ кареты, блестя рядъ освѣщенныхъ оконъ, подвозятъ саней танцоровъ-офицеровъ въ бѣлыхъ и красныхъ фуражкахъ. На безбрежный и неутомимый міръ столичнаго чиновничества полились обыкновенныя награды къ „Новому Году“... Все то-же, давно знакомое и любезное нашему Петербуржцу „колесо жизни“.

И долго еще, долго будетъ оно ему обычно и любезно это „колесо“, и не будетъ онъ способенъ разумѣть иного жизненнаго смысла, иныхъ обычаевъ и духовныхъ вождѣній, какъ онъ ни корчи изъ себя либерала и „передоваго Европейца“, какъ ни приходи онъ въ телачій восторгъ — какъ дѣлаетъ онъ это, къ примѣру, теперь — отъ послѣднихъ выборовъ во Франціи обезпечившихъ, извольте видѣть, республиканцамъ большинство въ сенатѣ. Все это тѣ-же фальшь и сумбуръ, которые словно входятъ въ химическій составъ петербургскаго воздуха. Ничѣмъ инымъ какъ чиновникомъ въ самомъ неидеальномъ

ловѣвъ въ штатскомъ платьѣ обернулся къ нимъ и, глядя насмѣшливо на Стравинскаго, проговорилъ:

— Ужъ не знаю, какъ можно получить Георгія въ Лейбъ-Уланскомъ полку, который нигдѣ храбростью не отличался.

Взорванный этою ложью, Стравинскій вскочилъ съ мѣста:

— Я имѣю честь принадлежать къ этому полку и горжусь этимъ, воскликнулъ онъ: — его боевые подвиги должны быть вамъ точно также извѣстны какъ всякому въ Россіи, кто слѣдилъ за дѣлами послѣдней войны, а потому я васъ покорнѣйше прошу сейчасъ же отказаться отъ вашихъ оскорбительныхъ для моего полка и вполне живыхъ словъ!

— Ну, этого вы отъ меня не дождетесь, и я отказываться ни отъ чего не намѣренъ! хихикнулъ въ отвѣтъ на это нахаль.

— Въ такомъ случаѣ мнѣ остается просить васъ указать мнѣ мѣсто болѣе приличное чѣмъ, трактиръ для дальнѣйшаго объясненія по этому предмету.

— Извольте, вотъ вамъ моя карточка!

Они, какъ говорятъ, тутъ же ушли оба... Какимъ ходомъ шли затѣмъ между ними объясненія, участвовали-ли въ нихъ другія лица, посредники или секунданты, не представилось-ли въ теченіе ихъ какихъ либо новыхъ обстоятельствъ, сдѣлавшихъ необходимымъ послѣдовавшій затѣмъ способъ рѣшенія, — остается пока неизвѣстнымъ, но несомнѣнно то, что остановились на несчастной мысли дуэли, такъ-называемой *американской*. Изъ двухъ кончиковъ сжатаго въ рукѣ платка, вытянувшій тотъ изъ нихъ, на которомъ окажется узелъ, долженъ былъ застрѣлиться. Роговой узелъ достался Стравинскому... Онъ свято исполнилъ условіе...

Дешево цѣнилъ чужую жизнь тотъ наглець, который безстыдною ложью вызвалъ съ явнымъ преднамѣреніемъ это беззавѣтное молодое благородство на столкновеніе съ нимъ и на тотъ способъ рѣшенія, при которомъ жребій праваго, какъ и виноватаго, зависитъ единственно отъ слѣпаго случая и неминуемо влечетъ за собою смерть. Если не кара закона, то во всякомъ случаѣ негодованіе всѣхъ честныхъ людей должно служить воздаяніемъ за то, что совершено имъ.

Но этотъ господинъ можетъ все же привести въ свое оправданіе, что онъ рисковалъ столько же, какъ и его противникъ,

что смерть могла въ этой кровавой лоттерей выпасть и на его долю, что онъ ставилъ равно на карту какъ свою и чужую жизнь.

Но скажите пожалуйста, чего же заслуживаютъ тѣ молодцы, которыхъ все *singulum vitae* состоитъ изъ ряда оскорбленій, наносимыхъ ими преднамѣренно другимъ, и которые цинически отказываются отъ всякой отвѣтственности за нихъ, предавая лишь развѣ новому глумленію тѣхъ, что считаютъ себя въ правѣ требовать у нихъ отвѣта за эти оскорбленія? И какъ, наконецъ, назвать такое положеніе вещей при которомъ все это можетъ дѣлаться совершенно свободно и безнаказанно?

Иногородный обыватель.

VIII.

17 ноября 1878 года, № 293.

Госпожа Жюжанъ оправдана присяжными. Причины смерти гимназиста Познанскаго остаются затѣмъ неизвѣстными... Вынося свой приговоръ по этому дѣлу, присяжные очевидно руководились гуманнымъ принципомъ, что „лучше простить десяти виновнымъ, чѣмъ наказать одного невиннаго“. Юридическихъ уликъ для осужденія обвиненной изъ процесса не выяснилось достаточно: нравственнаго убѣжденія въ ея виновности также не могли себѣ составить присяжные. Если съ одной стороны допустить, что между французенкой-наставницей и ея юнымъ воспитанникомъ существовали отношенія, какія, по свидѣтельству одного изъ товарищей покойнаго, „не могутъ быть между учениками и гувернантками“, если въ обращеніи своемъ съ нимъ, съ этими товарищами его, допускала она себя, по свидѣтельству этихъ послѣднихъ, до *laisser aller*, чтобы не сказать больше, о которомъ заявляли эти молодые люди, словомъ, что она вела себя „не такъ какъ слѣдуетъ держать себя женщинѣ“, — то съ другой стороны на судѣ явились показанія, свидѣтельствующія несомнѣнно объ искренней привязанности этой женщины въ всей семьѣ Познанскихъ. При этихъ данныхъ весьма трудно, дѣйствительно, человѣческой совѣсти допустить какъ положительный фактъ совершеніе того преступленія, въ которомъ была обвинена она, и съ тою притомъ расчитанностью и холодностью, какія могли бы быть вмѣнены ей въ отягчающее обстоятельство въ случаѣ ея виновности. Но для меня, признаться, не эта сторона виновности или невинности обвиняемой представляетъ наиболѣе интереса въ настоящемъ дѣлѣ. Мнѣ приходилось въ эти послѣдніе дни слышать горячія сѣтованія разныхъ родителей, въ особенности же маманекъ, на оправда-

ніе г-жи Жюжанъ. „Эта женщина, говорятъ онѣ, злоупотребила довѣріемъ семьи, въ которой принята была какъ родная, развратила мальчика, къ которому приставлена была наставницей; за это одно уже ей слѣдовало бы подлежать наказанію!“ Положимъ, что такъ,—но чтобъ имѣть возможность „развратить“ 14-лѣтняго мальчика (если принять на-слово то, что показано было объ этомъ на процессѣ) въ родительскомъ домѣ, въ семьѣ средняго круга, гдѣ всѣ живутъ близко, тѣсно и всегда на глазахъ другъ у друга, и гдѣ притомъ, въ данномъ случаѣ, какъ видно изъ дѣла, между родителями и дѣтьми существовали весьма мягкія отношенія, надобно, согласитесь, чтобъ этому способствовало особое равнодушіе или невозможная близорукость со стороны самихъ родителей. Но изъ показанія свидѣтелей по этому процессу оказывается, что господа Познанскіе не только не равнодушно, но весьма любовно смотрѣли на дѣтей своихъ; съ другой стороны, близорукость допустить нельзя, такъ какъ самъ отецъ покойнаго показывалъ, что онъ засталъ однажды своего „Колю“ съ г-жою Жюжанъ чуть не *inflagante delicto*... Какимъ же образомъ объяснить, что даже и послѣ этого „развратительница“ могла сохранить въ этомъ домѣ свое прежнее, довѣренное положеніе наставницы, друга, совѣтчицы? На этотъ вопросъ, предложенный ей на судѣ, мать отравленнаго отвѣчала, что она полагала „хуже было бы еслибъ отдалить Жюжанъ отъ Коли, что она въ такомъ случаѣ могла бы зазывать его въ себѣ, приучить его пить, такъ какъ она разъ или два замѣтила, что Коля, возвращаясь отъ обвиняемой, былъ навеселѣ“... Значить, не досмотрѣвъ на первыхъ порахъ, лучше оставить все какъ есть, допустить „развратъ“ подъ собственною кровлей. тамъ, гдѣ рядомъ съ комнатою „Коли“ живутъ молоденькія дѣвушки, его сестры?... Отецъ, со своей стороны, надѣялся, что „занятія химіей отвлекутъ его сына“ отъ рановременныхъ любовныхъ времяпровожденій. Къ тому же самъ онъ больной человекъ, занятый службой, жена его проводитъ вечера въ клубѣ, за игрой въ „мушку“; а тутъ какъ удобно имѣть замѣсто себя особу, которая безмездно и пестуетъ чужихъ ей дѣтей. и учить, и поить ихъ чаемъ, и укладываетъ спать, и поить лекарствомъ когда они больны... Увы, все это такъ знакомо, такъ обычно, такъ *по-русски!* Отсутствие твердости, непоследовательность нравственная, беспомощность въ затруднительныя

минуты жизни, *l'éternel спустя рукава* тогда“, какъ выражается одинъ знакомый мнѣ французъ, давно живущій въ Россіи... И не забудьте, что въ данномъ случаѣ мы имѣемъ дѣло, какъ уже сказано, съ хорошими людьми, съ семьей, члены которой искренно привязаны другъ ко другу. Но при всемъ этомъ Коля успѣваетъ (какъ признается онъ въ своемъ дневникѣ) заразиться „атеизмомъ“ и „такими понятіями о родителяхъ и о женщинахъ, что ему страшно самому себѣ признаться въ этомъ“. Вліяніе родительскаго дома такимъ образомъ было не въ силахъ предохранить его и отъ этого отравленія? Личная нѣжность его къ роднымъ не оградила его отъ такихъ „понятій“; сами они просмотрѣли эту заразившую его язву, или не нашли въ самихъ себѣ достаточной крѣпости убѣжденія, чтобы бороться противъ зла и урочать его. У нихъ даже не хватило способности къ ближайшему наблюденію за тѣмъ, въ какую сторону могло пойти то лихорадочное броженіе мысли, чрезъ которое проходитъ каждый юноша въ годы покойнаго Познанскаго, и за которымъ такъ важно, такъ необходимо слѣдить каждому просвѣщенному отцу, каждой здравомыслящей матери.

Въ этомъ-то и вся бѣда наша, въ этомъ весь корень тѣхъ плевелъ, которыми преизобилуетъ наша злосчастная русская современная нива! Зорко, неустанно, ежечасно, родители должны слѣдить за своими подростаящими сыновьями и дочерьми, хранить ихъ отъ отравы всевозможныхъ ядовъ, которыми напоена наша атмосфера. „Безъ этого не будетъ почвы для русскаго дѣла, не будетъ фундамента, не будетъ соковъ для цвѣта и роста русскаго дерева. Спасайте русскую семью! Необходимо вложить всю душу въ дѣло молодого поколѣнія, въ дѣло возсозданія семейнаго авторитета, упроченія семейнаго быта, сильно у насъ распатаннаго и развѣнчаннаго... Въ дѣтяхъ—будущее, *вся* будущность Россіи. Нельзя допустить, чтобы эти дѣти, когда настанетъ ихъ очередь творить и мыслить, когда займутъ они наше мѣсто, чтобы эти дѣти внесли въ будущую русскую исторію тѣ начала, которыя они съ младыхъ лѣтъ нынѣ слушаютъ и воспринимаютъ благодаря винѣ отцовъ, людей и сороковыхъ, и пятидесятихъ, и шестидесятихъ, и семидесятихъ, и конца семидесятихъ годовъ, вчерашняго и нынѣшняго дня“*).

*) Заимствую эти совершенно вѣрные слова изъ прекрасной статьи князя Н. Н. Голицына, подъ заглавіемъ *Мысли вслухъ*, помѣщенной въ одномъ изъ номеровъ *Гражданина* за текущій годъ.

Да, „нельзя допустить“, если мы не хотим провалиться въ пропасть, не хотим оправдать въ дѣйствительности тотъ оскорбительный приговоръ, давно произнесенный о насъ иностранцами: „недозрѣлый и уже сгнившій плодъ!..“

Но какъ это трудно, Боже мой, какъ трудно при существующемъ у насъ умственномъ сумбурѣ! Для этого нужно было бы полное единство всѣхъ, кому дорога родина, дорого ея будущее, дороги эти „дѣти“, которымъ, благодаря „винѣ ихъ отцовъ“, можетъ грозить неминуемая гибель, единство стремлений, задачъ, разумныя способовъ достиженія искомаго... А у насъ — ненависть другъ къ другу, взаимныя заподозриванія и попреки... И хаосъ представлений и понятій невообразимый, невозможный — и неисходный хаосъ.

„Мы смѣшиваемъ, говорится въ той же статьѣ, изъ которой я привелъ предыдущую выписку, разумную *свободу* съ разнузданною *слободой* Горбуновскаго разсказа, понятіе о реформѣ съ понятіемъ о *революции*, *русскій историческій бытъ* дѣлаемъ синонимомъ *крѣпостнаго права*, и наоборотъ: *правосудіе* не отдѣляемъ отъ *помилованія*, *наказаніе* отъ *мести*, *слабость* отъ *милосердія*, суровость иного закона принимаемъ за насиліе и беззаконіе“...

Въ одной изъ здѣшнихъ газетъ, ратующей о просвѣтленіи русскаго общества здравыми понятіями, читается вдругъ слѣдующая выходка, ни въ селу, ни въ городу пристегнутая въ фельетонному разсужденію о дѣлѣ г-жи Жюжанъ:

„Въ лицѣ умершаго погибъ гимназистъ, *юный классикъ будущій дѣтель приготовленный въ той лабораторіи*, которая, по указаніямъ нѣкоторыхъ газетъ, должна обезпечить общество отъ всякихъ тревоженій, сомнѣній, повести его по выровненной дорогѣ, съ установленнаго образца станціонными домами и трехцвѣтными верстовыми столбами и шлагбаумами.“

Скажите, пожалуйста, для чего это говорится? Вѣдь газета очевидно, какъ имѣемъ мы право заключить изъ ея капитальныхъ статей, нисколько не алчетъ „лабораторіи“, изъ которой вмѣсто „выровненной дороги“ вышла бы дикая степь, вмѣсто „станціонныхъ домовъ по установленному образцу“ — образцовые притоны бандитовъ, а вмѣсто „трехцвѣтнаго столба“ на каждой верстѣ — тѣ *два столба съ перекладиной*, о которыхъ говорится въ извѣстной разбойничьей пѣснѣ. Неужели же она по-

лагають служить дѣлу возстановленія здравыхъ сужденій въ обществѣ, ни къ чему не ведущими прежде всего, а затѣмъ крайне уже недозрѣлыми, по сущности своей, наѣздами своего фельетониста на ту именно серьезную, правильную, опирающуюся на авторитетъ всего образованнаго міра, школу, которая дѣйствительно можетъ дать подроставшимъ повольтѣямъ нашимъ тѣ твердые умственные устои при коихъ возможна для нихъ успѣшная борьба съ анти-общественными началами нашего смутнаго времени? Школа эта уже приноситъ несомнѣнные плоды, и если ихъ не желаютъ или не въ состояніи видѣть передовые фельетонисты петербургскихъ газетъ, то ихъ признаетъ просвѣщенная Европа, которая недавно на Парижской Выставѣ выразила самымъ лестнымъ для нихъ образомъ свое удивленіе и сочувствіе распространенію и успѣхамъ русскаго образованія за послѣднія 10—12 лѣтъ. Еслибъ отъ нашихъ газетныхъ публицистовъ можно было ожидать хотя сколько-нибудь добросовѣстнаго отношенія къ этому дѣлу, еслибы при ихъ сужденіяхъ о немъ не руководились они побужденіями и соображеніями самаго дрянненькаго личнаго свойства, они, вмѣсто безсмысленнаго глумленія, идущаго на руку лишь такимъ же безсмысленнымъ нашимъ *революціонерамъ*, вмѣсто преступнаго противодѣйствія здравымъ началамъ школы, стали бы ратовать о всевозможномъ содѣйствіи ей со стороны общества, о томъ чтобы *воспитаніе*, даваемое семьями, шло параллельно съ тѣмъ правильнымъ путемъ *образованія*, которое намѣчено доброю школою. Только соединеніе и того и другаго можетъ дать то гармоническое цѣлое, отъ котораго Россія можетъ дѣйствительно ожидать *гражданъ*, людей, крѣпкихъ умомъ и волей...

Недозрѣлый фельетонистъ, съ злорадствомъ уязвляющій на гимназиста Познанскаго, котораго, молъ, видите, не спасла ваша *лабораторія* отъ атеизма и прочаго иного, очень хорошо знаетъ что не эта конечно „лабораторія“, т. е. правильная школа, сбиваетъ съ толку нашу бѣдную молодежь, а верхоглядство, а жалкій умственный и нравственный уровень нашей такъ называемой „либеральной“ печати, въ которой подо всѣми видами и при всякомъ удобномъ случаѣ предается посмѣянью и ругательству всякій божественный, общественный и семейный авторитетъ, гдѣ старшій всегда виноватъ, а младшій всегда правъ, гдѣ все требуютъ *правъ* и никогда не говорятъ объ обя-

занностями, гдѣ завѣдомо, явно, цинично выставляются двѣ мѣры и двое вѣсовъ для *нашихъ* и *не нашихъ*... Тѣ рѣдкіе у насъ, дѣйствительно просвѣщенные отцы и матери, которымъ остались дороги и здравый смыслъ, и родныя вѣрованія, и преемственность извѣстныхъ нравственныхъ понятій, встрѣчаютъ въ этой печати самаго злаго врага своимъ усиліямъ уберечь дѣтей отъ безвѣрія, отъ умственной анархіи, отъ того бесплоднаго отрицанія и душевной немощи, отъ которыхъ уже такъ много молодыхъ жизней нашло для себя исходъ въ самоубійствѣ. Что же сказать о тѣхъ родителяхъ — а ихъ, увы! огромное большинство, — которые по недостаточности образованія, отсутствію личной энергіи, умственной неумѣлости, не въ состояніи служить оплотомъ для дѣтей своихъ противъ смущающаго ихъ соблазна лжеученій, которые наконецъ сами склоняются въ этимъ ученіямъ по слабодушію или слабоумію?... Если еще лишить дѣтей этихъ отцовъ той школы, которая, приучая ихъ къ самостоятельному труду и регулируя приемы ихъ мышленія, можетъ въ нѣкоторой мѣрѣ восполнить недостатки душевнаго воспитанія даваемого лишь семьей, какихъ будущихъ поколѣній могла бы ожидать Россія, предоставляю судить каждому здравомыслящему читателю...

А въ видѣ художественной иллюстраціи къ сейчасъ мною сказанному и обращика того склада понятій, въ которыхъ ищетъ себѣ пищу „либеральная“ поэтическая фантазія переживаемыхъ нами дней, позвольте поднести вамъ слѣдующій прелестный куплетецъ:

Въ альбомъ счастливицы *).

„Взгляните на птицы небесныя и т. д.“
 Съ птичьей головкой на свѣтъ уродилась,
 Пѣла, порхала, сыскала самца,
 Птичьей любовью въ супруга влюбилась:
 Счастлива ты, милый другъ, безъ конца..
 Въ гнѣздышкѣ скрывшись отъ бурь и ненастья,
 Съ гордостью глупыхъ выводили птенцовъ,
 Въ тепломъ навозѣ семейнаго счастья
 Ищешь съ супругомъ любви червячковъ (?!)..
 Зависть беретъ, какъ живешь ты привольно

*) *Отечественныя Записки*, октябрьская книжка 1878.

Птичій свой вѣкъ — безъ борьбы, безъ страстей,
Думъ безпокойныхъ, сомнѣній невольныхъ,
Глухыхъ стремленій... и горя людей...

Въ старое время остряки-юнкера, въ родѣ Лермонтовскаго Грушницкаго, писывали, и то втихомолку, стыдась за нихъ, подобные стишки со злости на какую нибудь *измѣннику*, предпочтившую ихъ *бурной страсти*, мирный выходъ замужъ за степняка-сосѣда. Нынче пишутъ ихъ женскія особы, и по всей даже вѣроятности, дѣвицы во имя „соціального прогресса“ и „гражданскихъ убѣжденій“. Приведенный мною злой куплетъ — плодъ вдохновенія нѣкоей гжи Барыковой. Не сомнѣваюсь что новая поэтесса сочиняла его съ полнѣйшею серьезностью и въ сознаніи необходимости „разшевелить мозги“ (технический, какъ вы знате, терминъ въ извѣстныхъ кружкахъ) тѣхъ „глухыхъ счастливицъ“ которыя предпочитаютъ законный бракъ „гражданскому“, и воспитаніе дѣтей своихъ орабью на Казанской площади, или „безпокойнымъ думамъ“ объ общественной кухмистерской. Но какова редакція журнала, серьезно относящаяся къ подобнымъ произведеніямъ и подносящая ихъ въ видѣ сладкаго блюда своимъ читателямъ? Каковъ нынѣшній читатель, серьезно смакующій отъ такихъ блюдъ?..

„Напрасный трудъ! Нѣтъ, ихъ не вразумишь.

Чѣмъ либеральнѣй, тѣмъ они пошлѣе“, недаромъ сказалъ покойный Тютчевъ, такъ мѣтко прозвавшій весь этотъ народъ „не слугами, а *холопами*“ европейскаго просвѣщенія...

Князь Петръ Андреевичъ Вяземскій умеръ за границей 87 лѣтъ отъ роду, сохранивъ почти до послѣдней минуты жизни и свѣжесть тонкаго, наблюдательнаго ума, и живыя воспомнанія о славныхъ дняхъ ея прошлаго, въ которыхъ суждено ему было самому принимать ближайшее участіе. Еще не такъ давно печатались въ *Русскомъ Архивѣ* его блестящіе очерки людей Еватеринискаго и Александровскаго времени. Это былъ въ высшей степени остроумный человекъ и неутомимый работникъ роднаго слова. Надѣ надѣяться, что семейство покойнаго подарить любителямъ русскаго просвѣщенія собраніе его сочиненій, они послужатъ драгоцѣннѣйшимъ матеріаломъ для исторіи нашей литературы XIX вѣка, которой князь Вяземскій былъ однимъ изъ неутомимѣйшихъ дѣятелей на пространствѣ почти цѣлыхъ семидесяти лѣтъ...

Иногородный обыватель.

IX.

(Московскія Вѣдомости, января 18, 1879 г., № 15).

Отсутствіе мое изъ Петербурга продолжалось гораздо долѣе, чѣмъ я могъ этого ожидать, уѣзжая отсюда въ полномъ упованіи вернуться чрезъ нѣсколько дней.... Но то, что называется у насъ, въ Россіи *дѣла* весьма похоже на лабиринтъ древнихъ, изъ котораго, разъ ты имѣлъ несчастіе попасть въ него, никогда нельзя ручаться, что выберешься скоро и цѣль...

Я выбрался и вернулся. И вотъ я опять въ „петербургскомъ омутѣ“, среди всего этого напускнаго, суетливаго движенія, которое на глаза пріѣзжаю изъ глубины Россіи кажется на первый разъ видъ какой-то будто и въ самомъ дѣлѣ серьезной, дѣятельной жизни. Къ тому же и праздники подошли, *сезонъ* въ полномъ разгарѣ, театры и клубы полны, по вечерамъ на улицахъ у парадныхъ подъѣздовъ стоятъ кареты, блестя рядъ освѣщенныхъ оконъ, подвозятъ саней танцоровъ-офицеровъ въ бѣлыхъ и красныхъ фуражкахъ. На безбрежный и неутомимый міръ столичнаго чиновничества полились обычныя награды въ „Новому Году“... Все то-же, давно знакомое и любезное нашему Петербуржцу „колесо жизни“.

И долго еще, долго будетъ оно ему обычно и любезно это „колесо“, и не будетъ онъ способенъ разумѣть иного жизненнаго смысла, иныхъ обычаевъ и духовныхъ вождѣній, какъ онъ ни ворчи изъ себя либерала и „передоваго Европейца“, какъ ни приходи онъ въ телячій восторгъ — какъ дѣлаетъ онъ это, въ примѣру, теперь — отъ послѣднихъ выборовъ во Франціи обезпечившихъ, изволите видѣть, республиканцамъ большинство въ сенатѣ. Все это тѣ-же фальшь и сумбуръ, которые словно входятъ въ химическій составъ петербургскаго воздуха. Ничѣмъ инымъ какъ чиновникомъ въ самомъ неидеальномъ

смыслъ этого слова Петербуржець не былъ и не можетъ быть. На иное призваніе нѣтъ у него завѣтовъ, нѣтъ преданій. Въ какія бы формы ни слагалась русская жизнь Петербуржець неизмѣнно будетъ вносить въ нее ту беспочвенную казенщину мысли и дѣла, которая искони составляла его природный запахъ... и неизмѣнную печать...

Позволю себѣ по этому поводу нѣсколько словъ въ разъясненіе. Покойный графъ А. Толстой, говоря о нашихъ „демогогахъ“ и „анархистахъ“, предлагалъ весьма остроумно слѣдующую панацею противъ нихъ:

Чтобъ русская держава
Спаслась отъ ихъ затѣи,
Повѣсить Станислава
Имъ надо всѣмъ на шею!

Но добродушный поэтъ не предвидѣлъ, что чиновный людъ извѣстнаго калибра перехитритъ его и найдетъ средство воздѣть себѣ одновременно и Станислава на шею и фригійскій колпакъ на голову. Онъ не предвидѣлъ такой необыкновенной, въ одномъ его отечествѣ возможной, комбинаціи, при которой сановные матадоры съ регаліями даже гораздо выше Станислава будутъ изображать собою подобіе двулицаго Януса древняго Рима: поглядишь на него съ лица, — „генераль“, человекъ облеченный во власть, представитель установленнаго законнаго порядка; глянешь со стороны, — радикаль, предъ которымъ Гамбета „мальчишка и щенокъ“, какъ выражался до-столюбезный Расплюевъ. И такъ сложился и такъ счумѣлъ себя устроить этотъ петербургскій Янусъ нашихъ дней, что и справа и слѣва льется ровно благодать на двусторонній ликъ его: — отъ всякихъ „прогрессивныхъ“ строкулистовъ — оиміамъ; отъ казны — „прибавочныя къ прибавочнымъ“ (sic!) и такъ уже огромнаго оклада.... И просто невѣроятныя рѣчи приходится вамъ иной разъ слышать отъ подобнаго звѣздоносца: онъ вамъ, часто едва знакомому ему человеку, пріѣзжему, свѣзжему еще провинціалу, начнетъ проповѣдывать о „невыносимыхъ тягостяхъ настоящаго положенія вещей“, о „народныхъ вольностахъ“, объ „общемъ неудовольствіи“, о „требованіяхъ времени“. Этотъ слуга, облагодѣтельствованный правительствомъ, будетъ доказывать вамъ, чуть не буквально повторяя слова Репетилова, что

Тутъ радикальныя потребны измѣненія.
 „Желудокъ больше не варить“.

Но попробуйте этого невскаго Гамбетту обойти „слѣдующею наградой“, попробуйте не дать ему, „по существующимъ примѣрамъ“, майората въ Царствѣ Польскомъ, *фермы* изъ конфискованныхъ земель въ Западномъ краѣ или лѣса тысячъ въ десять или пятнадцать десятинъ въ Оренбургскомъ краѣ, или, по меньшей мѣрѣ, аренды на 12 лѣтъ,— и у нашего поборника парламентарныхъ и иныхъ передовыхъ порядковъ отъ оскорбленныхъ самолюбія и кармана такъ разбухнетъ печень, что та же благодушная казна сочтетъ для себя необходимымъ отвалить ему двѣ, три, если и не всѣ пять тысячъ на поѣздку въ Карлсбадъ для излеченія его драгоцѣннаго для государства здоровья.

Во всѣ времена и у всѣхъ народовъ существовалъ извѣстный разрядъ людей, недовольныхъ даннымъ строемъ вещей и стремящихся къ ниспроверженію его и къ замѣнѣ инымъ, если и не лучшимъ, то во всякомъ случаѣ такимъ, при которомъ эти люди чаютъ себѣ найти отказываемое имъ при прежнихъ порядкахъ мѣсто. Сюда относятся всѣ такъ называемые *déclassés* (что, въ переводѣ на русскіе нравы значить, какъ извѣстно, недоучки). „*Avocats sans cause et médecins sans clients*“ *), по извѣстному опредѣленію одного французскаго государственнаго человѣка, составляли всегда, такъ сказать по праву, главный контингентъ этихъ недовольныхъ и революціонныхъ мечтателей... Но чтобы радикальничали противъ извѣстныхъ порядковъ люди повитые и возлелѣянные этими порядками, кормящіеся и возносящіеся единственно отъ оныхъ, люди, большинству которыхъ, съ измѣненіемъ этихъ порядковъ, пришлось бы положить, что говорится, зубы на полку,—это, надо признаться, одно изъ тѣхъ явленій, которыя возможны только у насъ, при условіяхъ нашей невообразимой умственной неурядицы, при позорномъ порабощеніи всякаго здраваго смысла, потѣшающейся надъ нимъ пошлой либеральной фразѣ. Будущій русскій Маколей съ недоумѣніемъ и грустью отмѣтитъ это явленіе на своихъ страницахъ какъ новое печальное свидѣтельство жалкаго уровня способностей и гражданскаго сознанія руководящихъ классовъ Россіи въ нынѣшніе ея дни. Будущему

*) Адвокаты безъ дѣла и врачи безъ пациентовъ.

русскому историку будетъ хорошо вѣдомо, что не отъ избытка же патріотическихъ чувствъ, въ самомъ дѣлѣ не отъ національнаго фанатизма радикальничаль петербургскій чиновникъ въ лѣто отъ Рождества Христова тысяча восемьсотъ семьдесятъ восьмое!...

А барыни (никогда еще, кажется, со временъ нашего XVII вѣка не играли онѣ, сказать мимоходомъ, таковой роли въ Россіи, какъ въ настоящую пору),—барыни еще курьезнѣе и еще невозможнѣе! Просто, слушаешь иной разъ и ушамъ не вѣришь!... Сидить, напримѣръ, одна госпожа изъ „сановницъ“ за многочисленнымъ обѣдомъ, тутъ же дочь ея, молоденькая, красивая дѣвушка. За столомъ подымается рѣчь о томъ, что противъ Петербургскаго Окружнаго Суда возбуждено дисциплинарное производство по допущеннымъ этимъ судомъ неправильностямъ въ процессѣ Засуличъ (извѣстіе, сколько мнѣ извѣстно, вѣрное). Моя госпожа возглашаетъ громко, на весь столъ: „Вѣра Засуличъ великая гражданка; я была бы счастлива еслибы моя дочь сдѣлала тоже самое“?... Картина... Далѣе. Къ сыну этой барыни приходитъ однажды въ гости знакомый его, молоденькій гимназистъ. „Передовая“ маменька, случившаяся тутъ сама, первымъ дѣломъ обращаетъ вниманіе пришедшаго на бюстъ Бѣлинскаго и портретъ Лассалья, занимающіе самыя видныя мѣста въ комнатѣ ея сына, *реалиста*, „Эти наши кумиры“! провозглашаетъ она съ пафосомъ. „Я моего Ваню *благословила Лассалемъ*“! Гимназистикъ недоумѣло глядитъ на нее. „Неужели вы не знаете кто былъ Лассаль“? вскрикиваетъ она съ ужасомъ. „Не знаю“, смущенно лепечетъ мальчикъ, которому въ первую минуту представляется, что это какое нибудь очень важное и пропущенное имъ, не дай Богъ, безъ вниманія имя изъ курса средней исторіи — „Ну, конечно“, негодую фыркаетъ она, —чему же умному и можетъ научить васъ классическая ваша ерунда“! — И съ онака принимается *развивать* о „современныхъ требованіяхъ общества“ въ такихъ рьяныхъ выраженіяхъ, что мальчикъ, воспитанный умною и трезвомыслящею матерью и никогда не слыхивавшій ничего подобнаго ни дома, ни въ своей гимназіи, приходитъ въ ужасъ въ свою очередь и спѣшитъ бѣжать отъ нашей сановницы какъ изъ сумасшедшаго дома.

Курьезная барыня, о которой я говорю, уже второй деся-

токъ лѣтъ занимается выкрикиваньемъ своего радикальнаго катехизиса чуть не на площадяхъ. На нее, что говорится, махнули давно рукой, и серьезные люди смотрятъ на нее, какъ на шутиху, возбуждающую смѣхъ и ничего болѣе. Но всякое первокурсное юношество, которому она неистово покровительствуетъ, принимаетъ ее въ серьезъ, видитъ въ ней „перль интеллигенціи высшаго русскаго общества“ (sic!) и со свойственною ему откровенностью чувствъ чуть не треплетъ, говорятъ, нашу сановницу по плечу, въ изъявленіе сочувствія и признательности за доброхотство. Забавный типъ, въ не маломъ числѣ другихъ, созданныхъ нашимъ „комическимъ временемъ“, какъ назвалъ его еще покойный Щербина за нѣсколько лѣтъ назадъ, госпожа эта, вмѣстѣ съ чиновникомъ-революціонеромъ, съ адвокатомъ изъ Еврейчиковъ, мнящимъ себя будущимъ Гамбеттой русской земли, съ журналистомъ доктринеромъ, пустозвономъ и верхоглядомъ, со *жрецомъ науки*, предлагающимъ обратитъ университетъ въ „общедоступное мѣсто въ видахъ популяризаціи знанія“ и со всякими иными прочими современными російскими „холопами“ европейскаго просвѣщенія“, по выраженію Тютчева, — такъ и просится подъ бичъ сатиры, въ мѣткій безошадный стихъ новаго Грибоѣдова.... Можно, по истинѣ, только удивляться и скорбѣть какъ, при томъ изобиліи комизма, хлещущаго, такъ сказать со всѣхъ сторонъ въ наши дни, не явилось по сю пору ни единого таланта, ни единого крупнаго ума, способнаго подняться мыслью надъ этимъ общимъ уровнемъ непроходимаго сумбура, и съ требуемой высоты возрѣнія возвести его „въ перль созданія“, захватывая предметъ нѣсколько поглубже и пообщѣе, чѣмъ то кругомъ да около, которымъ пробавляется сатира г. Щедрина.

Но барыня, о которомъ говорите вы, скажутъ мнѣ, не общій типъ, а исключеніе, эксцентричность... Не спорю, — моя барыня *ga ga avis in terra*, экземпляръ рѣдкаго пернатого, встречающагося, къ счастью, не на каждомъ шагу. Но дѣло идетъ здѣсь не о Дарвиновскихъ „особяхъ“, а объ общихъ родовыхъ признакахъ. Увы, если не по пѣнью, то по цвѣту, если не по цвѣту, то по пошибу, не мало на здѣшнихъ берегахъ птицъ, которыхъ слѣдуетъ отнести къ одной съ нею семьѣ. Прежде всего большинство здѣшнихъ барынь либеральничаетъ еще пуще своихъ супруговъ, а голосаъ онѣ само собой и не въ примѣръ

*

болѣе. О чемъ онѣ вообще хлопчуть—остается, по большей части, тайною для всѣхъ, начиная съ нихъ самихъ, такъ какъ формулировать ясно свои требованія онѣ почти никогда не въ состояніи, но тѣмъ яростнѣе разносятъ онѣ языками всё и вся на Руси. . . Одинъ хорошій мой знакомый попалъ на дняхъ въ общество такихъ „политическихъ здѣшнихъ барынь“. Лордъ Бивонсфильдъ—говорилъ онъ мнѣ—никогда, конечно, не былъ исполненъ такой злобы въ Россіи, какую питають къ ней эти представительницы нашего образованнаго общества, если только, разумѣется, принимать слова ихъ на вѣру, а не видѣть въ нихъ (то именно, что и заключается тутъ) пустой болтовни досуужихъ особъ, не имѣющихъ въ жизни серіозной цѣли и занятій. Одна маленькая и далеко уже не молодая госпожа визжала съ особеннымъ неистовствомъ: „Да, я ненавижу, ненавижу мое отечество; еслибъ кто нибудь принель мнѣ объявить, что я принята въ число подданныхъ короля Гумберта, я бы ему ручки поцѣловала“. Другая дама выражалась еще рѣшительнѣе: „Лучшимъ днемъ моей жизни, говорила она, я сочту тотъ когда эта большая Федора разметится въ дребезги“....

Все это само собою не имѣетъ ни тѣни чего нибудь серьезнаго, и тѣ же самыя особы, визжащія о блаженствѣ итальянскаго подданства и разносящія „Федору въ дребезги“ несли самымъ дѣятельнымъ образомъ службу въ Красномъ Крестѣ въ пору войны, и пришли бы въ отчаяніе еслибъ ихъ отечеству, которое такъ безцеремонно честять онѣ „Федорою“, грозила какая нибудь дѣйствительная опасность. Но все это достойно вниманія какъ признаки времени, какъ симптомы того теченія, по которому несетъ нашу „интеллигенцію“ въ настоящую минуту. Изыскиваются самыя мрачныя краски, и сочиняются самыя грозныя предвѣщанія. Самый ярый врагъ Россіи дѣйствительно, кажется, не въ состояніи былъ бы изобресть тѣхъ чудовищныхъ призраковъ всякаго злосчастія, какіе сочиняются у насъ зря, на потѣху всякому здравому смыслу, всякому правильному разсужденію. Не разъ приходитъ въ голову невольно, что всѣмъ этимъ руководитъ чья-то скрытая и искусная вражеская рука, что вся царствующая здѣсь сумятица понятій и представленій возбуждается извнѣ нитями, ловко заставляющими дрыгать нашихъ послушныхъ безмозглыхъ маріонетокъ....

Насколько здѣшняя печать способствуетъ этому песеннистскому настроенію общества и говорить кажется нечего. Иные листки какъ бы видать въ этомъ свою специальную задачу. Ихъ фельетоны, „замѣтки“, корреспонденціи преподносятъ систематически публикѣ о свѣдающихъ якобы русское общество „тоскѣ“ и „нравственномъ удушѣ“, причемъ это „удушье“ и „тоска“ объясняются тѣмъ, что „совершеннымъ въ нынѣшнее царствованіе преобразованиями не дается по сю пору дальнѣйшаго *логическаго* развитія“. Въ этомъ де „развитіи“, въ извѣстномъ стрѣ „политическихъ формъ“ — вся суть изволите видѣть. Невскіе стрекулисты извиваются яко змѣи въ стараніи доказать полную де несостоятельность настоящихъ порядковъ. Для этого не только насилуются и оскъщаются ложнымъ свѣтомъ факты, но и просто цинически и нагло изобрѣтаются и пускаются въ ходъ, а къ этимъ придуманнымъ фактамъ прильпливаются всякія подходящія соображенія и „инсинуаціи“, выражаясь любимымъ словечкомъ нашихъ либераловъ... Изъ всего этого выходятъ новообразимые курьозы. Извѣстный „ключъ *кликнутый* (sic) Русскому народу“ гг. Краевскимъ съ Бильбасовымъ о появившейся будто бы въ Царицынѣ чумѣ представляетъ въ этомъ отношеніи великолѣпный примѣръ. Трудно себѣ представить въ самомъ дѣлѣ лучшій обращикъ той двойственной игры, при которой самымъ явнымъ и безцеремоннымъ образомъ ставятся одновременно и Богу свѣчка, и чорту кочерга.

28 декабря минушаго года *Голосъ* печатаетъ слѣдующую телеграмму:

„*Царицынъ, среда, 27 декабря, 12 час. 30 мин. пополудни.* Въ Царицынѣ повилась чума. По официальнымъ извѣстіямъ, изъ 189 заболѣвшихъ умерло 173 человека.

„Съ наступленіемъ морозовъ болѣзнь почти превратилась“.

Телеграмма приводитъ въ ужасъ всю Россію. Въ первую минуту никто не соображаетъ, что нельзя предполагать, чтобы 173 человекъ умерли въ Царицынѣ въ одинъ день, и притомъ тайно отъ правительства, такъ какъ телеграмма сообщаетъ это число умершихъ якобы „по официальнымъ извѣстіямъ“; между тѣмъ ни въ вышедшемъ того же 28 декабря, ни въ предшествовавшихъ нумерахъ *Правительственнаго Вѣстника* содер-

жащихъ подробныя „правительственныя сообщенія“ объ эпидеміи, о появленіи ея въ Царицынѣ нѣтъ ни слова, ни намека. Слѣдовательно, одно изъ двухъ: или чума уже нѣсколько времени свирѣпствуетъ въ Царицынѣ и правительство скрываетъ это, или телеграмма пущенная съ Литейной—явная ложь и безтолочь. Но въ первую минуту никому не приходитъ этого въ голову, а великіе граждане правящіе редакціей *Голоса*, пользуясь напущеннымъ ими дурманомъ, строчатъ по сему поводу *руководящую* статейку, въ коей „прежде всего обращаютъ взоры къ молодежи къ студентамъ-медикамъ, такъ самоотверженно трудившимся во время войны“, и которые, конечно, не откажутся и теперь „принести себя въ жертву на пользу общую“. А при семъ удобномъ случаѣ подпускается слѣдующая тонкая штучка (къ которой мы сейчасъ возвратимся) „Правда, со времени войны могло, *подъ вліяніемъ разныхъ неблагоприятныхъ обстоятельствъ, произойти нѣкоторое охлажденіе въ сердцѣ и умѣ этой молодежи; но русская молодежь незлопамятна*, душа ея всегда открыта на встрѣчу патриотическому призыву и довѣрью. Мы увѣрены, что она таже горячо откликнется на призывъ, какъ откликнулась во время войны“.

На другой день, 29 декабря, первая передовая статья *Голоса* посвящена самому горячему восхваленію управляющаго Министерствомъ Внутреннихъ Дѣлъ за „рядъ правительственныхъ сообщеній по поводу появившейся въ *Астраханской губерніи* эпидеміи“, напечатанныхъ наканунѣ, то есть въ самый день телеграммы *Голоса* о чумѣ въ *Царицынѣ*.

„Отъ общества, повидимому, ничего не скрывается“, восклицаютъ великіе граждане съ Литейной. Свѣдѣнія, получаемыя управляющимъ Министерствомъ Внутреннихъ Дѣлъ немедленно обнародуются; телеграммы, получаемыя имъ ночью, становятся въ теченіе дня достояніемъ всего общества. Мы, не приученные къ такой широкой гласности, только вчера еще выразили признательность правительству за такое довѣріе къ обществу и съ удовольствіемъ можемъ сообщить, что уже сегодня получили по этому поводу нѣсколько заявленій, въ которыхъ насъ просятъ принести Министерству Внутреннихъ Дѣлъ публичную благодарность всего общества и за „совершенно новую систему открытой борьбы съ врагомъ“, и за

„сообщеніе не только положенія дѣла, но и мѣръ принимаемыхъ администраціей“.

„Мудрая администрація заключается именно въ томъ, чтобы дѣйствовать въ подобныя случаи *твердо, рѣшительно, быстро, съ полною энергіей*, но, вмѣстѣ съ тѣмъ, хладнокровно и неторопливо. *Панику вызвать легко, но успокоить потомъ населеніе такъ же трудно, какъ трудно исчислить вредъ, ею наносимый*“.

Кажется ясно: правительство ничего не скрываетъ отъ общества, дѣйствуетъ „твердо, рѣшительно, быстро, съ полною энергіей“; преступно, слѣдовательно, вызывать „панику“, такъ какъ „вредъ ею наносимый“, и пр. и пр. Мы, значить, вчера соврали, и сегодня публично въ этомъ каемся.

Это напечатано на первой страницѣ нумера. Вы оборачиваете листъ, и въ отдѣлѣ телеграммъ читаете слѣдующее:

„*Царщиныъ, четвергъ, 28 декабря, 2 часа 30 минутъ, ночи.* Кликните кличъ въ русскому народу, призовите его помочь погибающему населенію. Люди мрутъ безпомощно. (*Голосъ*, № 358).

Въ извѣстной апофтегмѣ, *ergare humanum est* — кѣмъ-то прибавлено: *est sed diabolicum in ergare perseverare*. Предполагать демонскую силу въ знаменитомъ „дойень-даге“ *Голоса* и въ его усердномъ помощникѣ было бы для нихъ слишкомъ много чести, да и ужъ очень забавно было бы; но довольно трудно также приписать *недосмотру* двѣ къ ряду упорно печатаемыя телеграммы, прямо противорѣчащія помѣщеннымъ тутъ же сообщеніямъ официальнымъ, а слѣдовательно имѣющія само собою возбудить не только въ Россіи, но и во всей Европѣ странную „панику“ и прямое недовѣріе къ официальнымъ заявленіямъ правительства... Еще труднѣе, кажется, объяснить дѣйствительнымъ желаніемъ добра и пользы пущенную ими по адресу едва только усмиранныхъ студентовъ здѣшней Медико-Хирургической Академіи „инсинуацію“ приведенную мною выше.

А впрочемъ, знаете-ли что? При невообразимомъ сумбурѣ, существующемъ здѣсь въ умахъ, въ понятіяхъ, въ представленіяхъ, меня нисколько не удивило бы еслибъ эта нѣжная серенада, пропѣтая гг. Краевскимъ съ Бильбасовымъ „самоотверженнымъ медикамъ-студентамъ“, оказалась сочиненною

въ самыхъ „благонамѣренныхъ“ видахъ. Газета, почитаемая здѣсь чуть не официозною, такъ недавно еще влѣвшаяся и бо- жившаяся, что у нея, ей же ей, нѣтъ ничего общаго съ соціалистами, не находящая достаточно хвалебныхъ словъ для „твердаго, рѣшительнаго, энергическаго правительства“, и статьи которой то и дѣло приписываются внушенію или перу того или другаго правительственнаго вѣдомства или лица, *Голосъ*, очень можетъ быть счесть нужнымъ поусердствовать и въ виду „разныхъ неблагопріятныхъ обстоятельствъ“ явиться посредникомъ и примирителемъ „самоотверженной русской молодежи“ съ властью, счесть нужнымъ съ чьего нибудь предварительнаго дозволенія, ублажить этихъ взрослыхъ ребятъ, какъ ублажаетъ какая нибудь замосьворѣцкая мамаша своего разрюмившагося Петюшу: „ну, ну, хорошо, миленькій, знаю что ты правъ, знаю; на тебѣ пряникъ, только не реви и ступай за дѣло!..“

Но я, говоря уже безъ шутокъ, не полагаю чтобы лучшее большинство русской молодежи было польщено сованіемъ ей подобныхъ пряниковъ въ ротъ, — и имѣю полное основаніе такъ думать. Со времени возвращенія моего сюда я попалъ въ одну среду; главный контингентъ которой составляютъ молодые люди, учащіеся въ разныхъ здѣшнихъ высшихъ заведеніяхъ. Я часто вижу ихъ, много говорю говорю съ ними, — что до сихъ поръ доводилось мнѣ рѣдко.... Признаюсь вамъ откровенно, я пораженъ здравостью и трезвостью этихъ юныхъ умовъ, сравнительно съ тѣмъ, что было такъ недавно. Эти молодые люди очевидно начинаютъ стоять на своихъ ногахъ, сознаютъ уже совершенно ясно тотъ наглый обманъ, которымъ погублено было столько ихъ ближайшихъ предшественниковъ, и на удочку котораго сами они, видимо, никакъ не намѣрены дать себя поймать... Скажу больше: въ нихъ замѣтно прямое раздраженіе противъ распространителей этого обмана, противъ своихъ подстрекателей, низкопоклонниковъ и льстецовъ. О большей части петербургской печати отзываются они съ замѣчательнымъ пренебреженіемъ. „Торгаши“! постоянно приходится слышать изъ ихъ устъ, въ сопровожденіи эпитетовъ, которые я не считаю нужнымъ приводить здѣсь, но отъ которыхъ не поздоровилось бы здѣшнимъ либеральнымъ стрелкуистамъ, еслибы дошли они до ихъ ушей. „Мнѣ тошно чи-

татъ что они пишутъ“, говорилъ мнѣ не далѣе какъ вчера милѣйшій третьекурсникъ здѣшняго университета, сосѣдь мой по номерамъ, съ которымъ пьемъ мы чай каждое утро, — „одинъ Достоевскій здѣсь говорилъ правду, и мы ему вѣрили!...“ Весьма знаменательный фактъ, скажу кстати, тотъ огромный успѣхъ, которымъ пользовался (нынѣ, къ сожалѣнiю, прекратившiйся) *Дневникъ писателя*, издававшiйся авторомъ *Биссопъ*. Съ необычайнымъ сочувствiемъ и довѣрiемъ читала, проникалась имъ молодежь, переписывалась съ писателемъ, просила у него совѣтовъ, мнѣнiй, указанiй. Если только вспомнить, что Ф. М. Достоевскiй—глубокiй христiанинъ, страстный народный русскiй человѣкъ, что онъ со свойственною ему сердечною искренностью высказывался въ своемъ изданiи, — то-есть, проводилъ идеи диаметрально противоположныя тому яду, которымъ, въ пропорцiяхъ большихъ или меньшихъ, отравляла въ продолженiе болѣе двадцати лѣтъ, и продолжаетъ отравлять и днесъ здѣшняя печать наше растерянное, шатающееся, безпринципное общество, — нельзя не видѣть въ сочувствiи къ нему молодежи симптомъ свойства самаго утѣшительнаго; нельзя не видѣть въ этомъ, въ особенноти, какъ чувствуетъ эта молодежь потребность въ нравственномъ руководствѣ, въ учителѣ, которому она могла бы вѣрить.... И въ самомъ дѣлѣ: сравнительно съ ихъ предшественниками не въ примѣръ лучше учившiеся, серьезнѣе приготовленные молодые люди, выходящiе изъ нашихъ гимназiй, не въ состоянiи уже болѣе удовлетворяться тѣмъ голымъ, бессмысленнымъ, мертвящимъ отрицанiемъ, которымъ пробавлялось предшествовавшее имъ поколѣнiе. Имъ видна гниль того пустоцвѣта, который дало это ближайшее къ нимъ поколѣнiе. Ихъ умъ, ихъ сердце алчеть идеаловъ, вѣрованiй, твердыхъ началъ, свѣтлыхъ надеждъ, серьезныхъ задачъ... Чѣмъ же способна удовлетворить эту молодую жажду петербургская печать, претендующая руководить русскою общественною мыслью? Какiя уваванiя, какiе идеалы найдутъ въ ней эти алчущiе живой воды? Что представляетъ собою вся эта печать? Позорнѣйшее зрѣлище злаго невѣжества и бездарности, неистоваго топтанья въ грязь всякаго духовнаго начала, безпощадной усобицы, ненависти, клеветы, циническiй, грязный, гнойный мiръ, гдѣ ни одного угла не остается не обоглан-

нымъ или не оплеваннымъ, гдѣ пошлая, истрепанная, зловонная „либеральная“ фраза, никому ненужная и всякому давно претящая, служить тѣмъ не менѣе неиспоримымъ средствомъ этой бездарности и невѣжеству заткнуть ротъ всякому независимому слову, всякой благородной мысли и дѣйствительно честному стремленію, гдѣ не знаешь чему болѣе удивляться: наглости-ли пишущаго, или жалкому умственному уровню круга его долготерпѣливыхъ читателей... И не я, сторонній наблюдатель, говорю съ ужасомъ такъ, — это поэтъ теперь чуть не хоромъ эта самая печать, эти самые самозванные руководители общества, и къ каждому слову моему я могъ бы привести въ подтвержденіе цѣлыя страницы цитатъ изъ собственническихъ признаній здѣшнихъ подневныхъ листовъ и журналовъ...

И представители этого смраднаго міра, дошедшіе въ своихъ сатурналіяхъ до облянія другъ друга „вислоухими ослами“, „клоаками“ и „стервой“ *) задаются теперь мечтаніями о политическихъ формахъ, при которыхъ, надо полагать, мнать они сами занять, in сопроге, со своею культурой, со своею добросовѣстностью и терпимостью, со своимъ богатымъ духовнымъ содержаніемъ, первенствующее мѣсто въ дѣлѣ устройства будущихъ судебъ Россіи!!!

Незабвенный *Потокъ Богатырь*, видѣвшій „Владимира вѣжливый дворъ“, и перенесенный затѣмъ волей поэта черезъ тысячу лѣтъ въ современную намъ Россію, вывелъ, какъ извѣстно, изъ всего что „тутъ видѣть и слышать ему довелось“ слѣдующее заключеніе:

Много разныхъ на свѣтѣ бываетъ чудесъ;
Я не знаю что значить какой-то прогрессъ;
Но до здраваго русскаго вѣча
Вамъ еще, государи, далече!

Я едва ли ошибаюсь предполагая, что предъ тѣмъ, чего можно было бы ожидать отъ русскаго вѣча, составленнаго изъ глашатаевъ нашей здѣшней «интеллигенціи» каждому здравомыслящему русскому человѣку показались бы сладостными и желательными не только желѣзная рука какого-нибудь

*) Обзорѣватель журналовъ газеты *Русскій Миръ*, говоря о какомъ то изданіи выражается такъ: „не знаемъ какъ назвать его, порядочнымъ, или тѣмъ что извѣстно подъ словомъ *стерва*.“

князя Бисмарка, но самые порядки блаженной памяти графа Аракчеева...

Возвращаюсь къ молодежи. Очень многое успѣла она, въ лучшемъ большинствѣ своемъ, понять и уразумѣть въ послѣднее время. Отношеніе къ ней здѣшной печати она уже прямо начинаетъ называть «безчестнымъ». «Искренности и дѣйствительнаго расположенія къ намъ у этихъ господъ нѣтъ ни крошки», говорилъ мнѣ между прочимъ сосѣдь мой, студентъ; мы имъ какъ будто дороги только когда между студентствомъ идетъ какая нибудь *исторія*, волненіе, смута. Тутъ они ужасно начинаютъ заботиться, изыскивать причины, подавать благонамѣренные совѣты и правительству и намъ. Но такъ какъ каждый читающій въ Россіи давно наученъ читать между строкъ, то каждый изъ насъ понимаетъ въ какую сторону въ дѣйствительности гнутъ они, и это не только придаетъ смѣлости агитаторамъ, но и соблазняетъ умѣренныхъ, но слабыхъ признаковъ признакомъ якобы «поддержки общественнаго мнѣнія». Общій духъ нашего студентства далеко не революціонный, его возбуждаютъ искусственно съ одной стороны, съ другой — не только не способствуютъ намъ самимъ воздѣйствовать противъ этихъ возбужденій, но съ явнымъ ожесточеніемъ навидываются и стараются парализовать всякую попытку предотвратить эти возбужденія, очистить атмосферу всякой лжи, напускаемой на нашу молодежь. О брошюрѣ профессора Цитовича вы знаете, на примѣръ; знаете о шумѣ, который она произвела. Я могу вамъ по этому поводу положительно сказать, что у насъ въ университетѣ — не знаю какъ въ другихъ заведеніяхъ — брошюра эта произвела на свѣжее чувство студентовъ очень хорошее впечатлѣніе; ее даже читали вслухъ въ читальнѣ, и явно сочувствовали весьма многому въ ней сказанному. Но чуть ли не на другой же день длинные фельетоны разнесли автора на клочки и чуть не прямо подлецомъ обозвали всякаго, кто осмѣлится изъявить ему сочувствіе. Само собою, разомъ послѣ этого выскочили наши «радикалы», загадѣли, затрещали о необходимости послать порицаніе одесскимъ студентамъ, выразившимъ одобреніе брошюрѣ, и погнали всякихъ барановъ подписываться подъ нимъ. Не смотря на это, однако, мнѣ извѣстно, что во многихъ курсахъ, даже въ младшихъ, никто не хотѣлъ дать своей подписи подъ этотъ дурацкій адресъ. Вотъ

вамъ разъ! Затѣмъ, въ *Московскихъ Вѣдомостяхъ* появляется извѣстіе, что московскіе студенты сами требовали превращенія сходокъ и хотѣли выгнать агитаторовъ изъ своей среды. Черезъ нѣсколько дней появляется въ той же газетѣ письмо двухъ студентовъ Новороссійскаго университета (напечатанное также въ *Гражданинѣ*), въ объясненіе сдѣланной тамъ г. Цитовичу оваціи, въ которомъ эти студенты самымъ рѣшительнымъ образомъ выражаютъ свое негодованіе всякимъ недручкамъ-негодяямъ и подстрекателямъ, составляющимъ настоящую язву и пагубу нашего нынѣшняго студенчества. Письмо написано искренно, горячо, мужественно. И что-же? Ни единая здѣшняя газета, начиная съ *Голоса* (который между тѣмъ, въ специальной статьѣ, посвященной имъ восхваленію политическихъ способностей господина Гамбетты, счелъ нужнымъ упомянуть какъ обо одной изъ главныхъ заслугъ своего героя то, что онъ уговорилъ парижскихъ студентовъ не вмѣшиваться въ политику, а заниматься своими книгами), не только не перепечатала, но даже и не упомянула объ этомъ письмѣ, очевидно пороя помѣшать распространенію его среди молодежи... Не совершенно ли ясно для насъ слѣдуетъ отсюда, что для этихъ господъ нужна не трудящаяся, дѣятельная, трезвая умомъ молодежь, а нѣчто совершенно противное, что они заботятся не о русскомъ просвѣщеніи и о русскомъ благѣ, а о томъ чтобы въ русскихъ заведеніяхъ постоянно поддерживалось недовольство, своеволие и волненія. Имъ, видимо, нѣтъ дѣла до тѣхъ послѣдствій, какія все это имѣетъ для насъ, для нашихъ семей, для всего государства, наконецъ. Мы, молодежь, очевидно орудіе, средство, имѣющее служить всякимъ стороннимъ мыслямъ и цѣлямъ. Когда это поймешь, очень становится оскорбительно и больно, а вмѣстѣ съ тѣмъ исполняешься глубокимъ презрѣніемъ къ этимъ людямъ, такъ безчестно злоупотребляющимъ вліяніемъ печати на наше общество!..»

Этимъ и слѣдовало бы мнѣ въ сущности закончить мое нынѣшнее, не въ мѣру разросшееся письмо. Но я не могу отказать себѣ въ удовольствіи передать вамъ о томъ, какъ простой, здравый русскій умъ объясняетъ ту «тоску и удушье» о которыхъ злорадно повторяется каждый день въ здѣшнихъ «органахъ общественнаго мнѣнія».

Бѣхаль я изъ Москвы сюда съ курьерскимъ поѣздомъ въ

спальномъ вагонѣ втораго класса. Пассажиры очень скоро всё между собою перезнакомились и пошелъ общій разговоръ, переходившій сначала съ предмета на предметъ, но который затѣмъ окончательно установился на совершенно свѣжемъ тогда мотивѣ волненій молодежи въ Харьковѣ и Петербургѣ. Къ этому само собою присоединилось старое: процессъ Засуличъ, убійство генерала Мезенцова, общія разсужденія о духѣ нашей молодежи, объ отношеніяхъ къ ней властей и т. д. Въ числѣ моухъ спутниковъ былъ весьма почтеннаго вида сѣдобородый, высокій мущина лѣтъ 60, въ *русскомъ платьѣ*, какъ я узналъ потомъ, купецъ одной изъ волжскихъ губерній. Слушалъ онъ, слушалъ всякіе наши толки, и началъ, наконецъ, самъ, медлительно и съ какою-то невеселою ироніей:

— Не знаю какъ вы, господа честные, а я, какъ погляжу, такъ у насъ теперича точно у всѣхъ мозги въ пятки ушли и стали мы на головѣ ходить, голова стучается зря, улицу языкомъ мететь, а ноги замѣсто башки пальцами глядятъ, пятками думу думаютъ. Если взять теперь иной разъ прочесть съ разумніемъ писаніе печатное или какія рѣшенія даже въ судѣ бывають, такъ такая статья выходитъ, что чѣмъ почище мерзавецъ или убивца, тѣмъ ему поощренія больше! И такъ все это и гнетъ, видишь, какъ бы ему безпутному извиненіе найти, да ублажить, да побережь, потому онъ *жертва* какая-то. Господи Христе, помилуй! Онъ людей неповинныхъ что барановъ на улицѣ рѣжетъ, или придетъ какая ледащая дѣвка, въ градоправителя, Царскаго слугу, изъ револьвера бацнетъ, а ее въ видѣ иконы на рукахъ несутъ. Ума помраченье, просто сказать!.. Теперь это опять студенты бунтуютъ. Читалъ я это все. На удивленье просто! Какой-то профессоръ въ Харьковѣ экзаменъ имъ назначилъ. Такъ вѣдь это-жь самое законное, такъ понимать надо, дѣло, потому какъ же безъ провѣрки? А можетъ онъ круглый годъ по театрамъ да по трактирамъ шатался, а своей науки ни бельмеса не понимаетъ, такъ какъ же его не пробрать, училъ или не училъ что нужно? А они за это самое скопомъ бунтовать!... Такъ вѣдь и этого мало: то въ Харьковѣ, по крайности, хоть за свое какое ни на есть дѣло, а въ Питерѣ-то за что поднялись? Вѣдь дерзость-то какая, а если такъ прямо сказать, то глупости не въ примѣръ еще больше, — какъ самыя

малыя дѣти неразумныя... А все потому, что твердости нигдѣ не видать... Все у насъ въ разбродъ лѣзетъ, каждый въ свое валяетъ, кто въ дудочку, кто въ софѣлку, а кто прямо поровить все долой. Россію-матушку сокрушить онъ не сокрушить, а только все это, прямо связать надо, больно неладно выходить. Оттого и жить-то стало у насъ угрюмо... И теперича у насъ постоянно еще таѡой разговоръ идетъ — будто у насъ вольностей мало. А по моему мужицкому понятію, намъ, можетъ, и во вѣки съ этими вольностями не справиться, — а нужно, чтобы воля была одна съ верху до низу и порядки крѣпкіе“.

Полагаю бесполезнымъ прибавлять что-либо къ этимъ здоровымъ „мужицкимъ“ словамъ.

Иногородный обыватель.

Х.

Февраля 7, 1879 г. № 34.

Шумъ официальныхъ праздниковъ умолкъ. Высокіе новобрачные и ихъ родители покинули Петербургъ, и Невская столица вошла опять въ колею своей обычной жизни. Но это никакъ не значить, чтобы *сезонъ* сталъ менѣ блестящъ, шуменъ и веселъ. Послѣ тревогъ и унынія пережитыхъ здѣшнимъ обществомъ въ пору войны, оно, — какъ это бываетъ повсюду и всегда съ людьми. — какъ бы чувствуетъ потребность теперь вознаградить себя избыткомъ всякаго веселья и суеты. Въ высшемъ кругу балъ слѣдуетъ за баломъ. Масляница на дворѣ, но съ послѣднимъ ея днемъ для счастливой толпы современныхъ танцоровъ и танцорокъ не настанетъ, какъ въ они дни вмѣстѣ со звономъ великопостныхъ колоколовъ, великопостная воздержность. Со второй же недѣли, какъ слышно, пойдетъ опять рядъ праздниковъ и удовольствій всякаго рода, — и *катокъ*, и любительскіе спектакли, и пивники на тройкахъ, благо же зима такая *дружная*, мягкая и многоснѣжная, и такъ гладокъ путь, и такъ давно, съ Пушкина, знаетъ „русская дѣва“ вообще что „бури сѣвера не вредны русской розѣ“, а петербургская въ особенности; что никогда не бываетъ она такъ свѣжа какъ въ воскрешающей ее „пыли снѣговъ“ ... Да и въ самомъ дѣлѣ: мясоѣдъ такъ коротокъ въ нынѣшнемъ году, и жениховъ, вернувшихся изъ-за Балканъ, слава Богу, цѣлыми и невредимыми, столько и столько... нѣтъ, гораздо еще больше — рѣшительныхъ маменекъ съ дочками на возрастѣ! Какъ не продлить времени, не схватить на лету дающійся въ руки случай привести къ желанной цѣли давно лелѣемую задачу!.. Вѣдь и по статистикѣ извѣстно, что никогда въ странѣ не устраивается

столько браковъ какъ тотчасъ вслѣдъ за продолжительною и кровавою войной...

Но безпристрастному, хотя бы и иногородному, лѣтописцу здѣшней жизни никакъ не годится останавливаться только на этой сторонѣ ея и проходить молчаніемъ ту оборотную, дѣловую сторону, которая въ настоящую минуту представляетъ въ одной изъ сферъ здѣшней государственной дѣятельности нѣчто весьма утѣшительное и достойное всякаго сочувствія и общественной признательности. Вы, вѣроятно, догадались, что я говорю о Министерствѣ Внутреннихъ Дѣлъ, быстрый, открытый и энергическій образъ дѣйствій котораго въ дѣлѣ „Ветлянской заразы“ вызвалъ во всей Россіи благодарный откликъ. Почувствовалась твердая воля, настойчивая забота, умѣвшая всему разомъ придать движеніе, подвигнуть подвѣдомыя ей силы къ усиленному, живому и полезному труду... И какъ это сейчасъ чувствуется даже въ самыхъ далекихъ отъ центра власти управленіяхъ администраціи, какъ вся эта сѣрипящая или дремлющая машина принимается вдругъ стройно вертѣть всѣми своими крупными и мелкими колесами лишь только дастъ ей импульсъ умѣлая и бодрая рука машиниста! И какъ этого-то именно ждетъ и желаетъ вся здравомыслящая Россія, какимъ сердечнымъ довѣріемъ и посильнымъ содѣйствіемъ готова она отвѣчать на всякое подобное энергическое дѣйствіе высшихъ властей на пользу общую, и сколько добрыхъ надеждъ создается тотчасъ же по этому поводу у каждаго, — а кто же теперь не этотъ *каждый*? — изнемогающаго отъ окружающей его всеобщей апатіи и несостоятельности!...

Назначеніе графа Лорисъ-Меликова временнымъ генералъ-губернаторомъ края, подвергшагося зараженію, встрѣчено было здѣсь весьма сочувственно. Административное прошедшее графа на Кавказѣ оставило тамъ самыя лучшія воспоминанія. Вотъ, напримѣръ, какъ говоритъ нѣкто г. Львовъ (*С.-Петербург. Вѣд.*, № 30), близко знакомый съ этимъ прошедшимъ въ ту пору, когда графъ Лорисъ-Меликовъ состоялъ начальникомъ Терской области:

Очевидно было, что въ области есть хозяинъ, есть душа въ дѣлѣ; о Михаилѣ Таріеловичѣ (такъ всѣ, отъ генерала до послѣдняго казака, звали начальника области) говорили съ преданностью, съ вѣрою въ него, съ какимъ то родственнымъ со-

чувствіемъ. Всѣ реформы, новыя порядки, новыя учрежденія приписывались молвой ему. „Свѣтеть ужомъ, добръ сердцемъ“, говорилъ одинъ казачій офицеръ другому; „все сразу понимаетъ, всѣхъ и все знаетъ; ты къ нему съ докладомъ, а онъ уже заранѣе знаетъ что у тебя въ портфель“.

Предъ отправленіемъ графа къ его нынѣшнему назначенію, г. Львовъ посѣтилъ его, чтобы „пожелать ему успѣха и сказать, что вся Россія смотритъ на него съ довѣріемъ“.

„— Сердцемъ чувствую это, отвѣтилъ Лорисъ - Меликовъ, — я глубоко тронуть.

„— А Ветлянку сожжете? перебилъ я его.

„— Сожгу, братецъ, все, что нужно сжечь, ни одной хаты болѣе, ни одной менѣе... А прежде всего, разстрѣляю двухъ-трехъ должностныхъ за мерзости, которыя тамъ дѣлаются... Болѣзнь болѣзнью, а меня озабочиваютъ экономическіе вопросы, политическіе... Что Богъ дастъ, а за одно отвѣчаю—душу свою положу въ дѣло, мнѣ поручаемое“...

Будущее, конечно, въ волѣ Промысла и утверждать заранѣе, что съ открытіемъ весны не предстанетъ намъ никакихъ дальнѣйшихъ тревогъ по отношенію къ „чумѣ“ — было бы, пожалуй, черезъ чуръ опрометчиво. Но, мы, кажется, уже теперь въ правѣ надѣяться, основываясь на выборахъ лицъ, въ рукахъ которыхъ сосредоточивается главная сила борьбы противъ зла, что оно найдетъ въ нихъ упорнаго и увѣреннаго въ окончательной побѣдѣ своей надъ нимъ врага, — а такого отпора, сказать встаети, далеко, къ сожалѣнію, не находятъ и прочія инныя, — а сколько ихъ, Ты, Господи, вѣси! — наши *зми*... Но въ данномъ случаѣ еще болѣе, быть можетъ, утѣшительно то, что чувство самозащиты и разумнаго противодѣйствія противъ угрозъ заразы выражается самымъ явнымъ образомъ въ мѣрахъ принимаемыхъ, противъ нея самимъ населеніемъ, тѣмъ *чернымъ* русскимъ народомъ, который всякіе наши реалисты и прогрессисты, въ родѣ Рѣшетниковыхъ и Успенскихъ, изображали намъ такъ еще недавно чуть не совершеннѣйшимъ идиотомъ, запуганнымъ и бессмысленнымъ звѣремъ. Вотъ что пишетъ изъ Царицына извѣстный корреспондентъ *Новаго Времени*, г. Молчановъ, посланный редакціей этой газеты на мѣсто со спеціальною цѣлью сообщать свѣдѣнія о заразѣ:

Я всегда крѣпко вѣрилъ въ административную способность великорусскаго племени и нашелъ здѣсь обильный матеріалъ для подкрѣпленія этой вѣры. Саратовское Поволжье и всѣ сосѣди зараженныхъ мѣстностей, хотя и позже появленія первыхъ признаковъ чумы, но во всякомъ случаѣ задолго до официальнаго признанія ея, не только сообразили, но даже и привели въ исполненіе мѣры охраны отъ заразы. Ямщики и обозщики, прослышавъ о морѣ въ Ветлянкѣ, первые стали объѣзжать ее, дѣлая кругъ степью на 5 верстъ. Затѣмъ, сосѣднія села собственною своею властью перестали пускать Ветлянцевъ, окруживъ себя самодѣльною стражей. Этимъ объясняется почему не вымерло все кругомъ Ветлянки, и зараза дѣлала скачки по 50 верстъ: сосѣди не пускали народъ тихонько пробирался дальше. Дальнія же селенія, считая себя болѣе или менѣе гарантированными дистанціей, ограничились лишь тѣмъ, что отводили пришлецамъ крайнія избы, не позволяя имъ заглядывать въ центръ населенія. Мѣра эта поясняетъ, почему во вновь зараженныхъ мѣстностяхъ чума нашла сравнительно небольшое количество жертвъ. Наконецъ, Саратовское Поволжье, напуганное слухами и своими становыми, старающимися не уступить въ энергіи губернатору, устроило двойной кордонъ около каждаго села и по теченію Волги, порѣшивъ для одного образія: не пускать безъ надлежащаго дознанія никого, откуда бы онъ ни ѣхалъ, со здороваго сѣвера или зачумленнаго юга. Участіе населенія въ карантинныхъ мѣропріятіяхъ даетъ послѣднимъ весьма сурово-радикальный характеръ. Ѣдетъ губернаторъ.

— Куда ты, пусти, его превосходительство ѣдетъ! урезониваетъ полиція сторожа.

— Нѣтъ, стой! кричитъ сторожъ и останавливаетъ генерала: — вашу бумажку пожалуйста...

Прочли бумажку: „Ну, теперь поѣзжайте дальше, съ Богомъ!“ Когда Ветляны хотѣли силой занять сосѣднія деревни, имъ, рассказываютъ, пригрозили: чтожь, пойдите, моля; только все равно — цѣлы не останетесь“!

„Нѣтъ худа безъ добра“, говоритъ общенародная пословица. „Громъ не грянетъ, мужикъ не перекрестится“, гласитъ уже чистая русская народная мудрость. Если, Богъ дастъ, Ветлянская зараза замретъ навсегда въ границахъ пораженной ею.

мѣстности, что благодарности заслужить тотъ спасительный страхъ, который эта „чума“ навела на всю Россію! Подъ ея угрозой разсѣялись наши вѣковыя апатія и лѣнь, встрепенулись люди, города, общества, земства, ужаснулись, наконецъ, тѣхъ чудовищныхъ гигиеническихъ условий, среди которыхъ живутъ и дышать русскія населенія, принялись торопливо, горячо, лихорадочно очищать, ассенизировать, приводить въ порядокъ свои дома, вспомнили о тѣхъ низшихъ народныхъ слояхъ, среди которыхъ намѣчаетъ зараза самое обильное число своихъ жертвъ и свиваетъ себѣ долговѣчное гнѣздо... Если, какъ слѣдуетъ ожидать, наши грады и веси, подобно тому извѣстному герою нашей сказки, что влѣвъ замарашкою, въ одно ухо конька-горбунка и вылѣвъ изъ другаго во всемъ блескѣ красоты и наряда, оважутся вдругъ, съ таяніемъ зимнихъ снѣговъ, въ перерожденномъ видѣ, то мы этимъ будемъ обязаны „чумѣ“, — не забудемъ этого, любезный читатель!..

Можно ли надѣяться, что точно также переродятся и измѣнятся тѣ нравственныя условія, при которыхъ возможно у насъ и нарождаться постоянно Юханцевымъ, и совершать имъ тѣ дѣла, которыя они совершаютъ?.. Но объ этомъ собственно „дѣлѣ“ совершенномъ Юханцевымъ говорено такъ много, что я считаю совершенно излишнимъ присоединять и мой голосъ къ общему хору на этотъ мотивъ. Я, признаюсь, довольно равнодушно отношусь даже и къ тому вопросу, который въ настоящую минуту составляетъ здѣсь предметъ весьма оживленныхъ преній, а именно схоронилъ осужденный, какъ предположилъ это обвинитель въ своей рѣчи, или не схоронилъ полтора милліона изъ двухъ съ половиною похищенныхъ имъ изъ кассы Общества Поземельнаго Кредита? Такъ или иначе, не все ли равно: денегъ этихъ потерпѣвшему Обществу не видать болѣе никогда, такъ какъ ихъ болѣе не воротятъ ни самъ Юханцевъ, который, если онъ дѣйствительно припряталъ эти грошики на черный день, можетъ, пожалуй, преудобно очутиться, какъ видѣли мы это сплошь и рядомъ, переселившимся изъ сибирской ссылки на вольное житье въ Нью-Йоркъ или Парижъ, ни тѣ члены правленія, которыхъ Общество привлекло къ отвѣтственности за его хищеніе, и которые по средствамъ своимъ, какъ говорятъ, не въ состояніи восполнить и десятой части похищеннаго, какъ бы ихъ ни приговорилъ судъ къ вос-

*

полненію всего. Въ этомъ процессѣ меня болѣе всего занимали нравственный обликъ обвиненнаго и способъ защиты, выбранный имъ, или вѣрнѣе его адвокатомъ. Не красивы, по правдѣ сказать, ни тотъ, ни другой. Юханцевъ — продуктъ „современнаго прогресса“; онъ, по возрасту, принадлежитъ всецѣло къ тому „молодому поколѣнію“, къ тѣмъ „новымъ людямъ“ которые, двадцать лѣтъ тому назадъ, съ такою неслыханною дерзостью и самоувѣренностью выступили на сокрушеніе во прахъ „пошлой эстетики старыхъ барскихъ идеаловъ“, во имя „здоровыхъ утилитарныхъ идей нашего вѣка“. Невольно приходило въ голову сравненіе этого преступника „утилитариста“ „съ барскою эстетикой“ другаго, нѣсколько мѣсяцевъ назадъ судившагося болѣе тяжкаго преступника. Безобразовъ — выбитый изъ колеи, запутанный, разоренный ростовщиками, дотянувшій до 50 слишкомъ лѣтъ въ нуждѣ и всякомъ жизненномъ переломѣ чловѣкъ, встрѣчается съ красивою, увлекающею его женщиной, и загорается къ ней страстью. Онъ рѣшился на гнусное преступленіе съ двойной цѣлью: доставить своей любовницѣ широкія средства къ жизни чрезъ наслѣдство Ковальчукова, и открыть себѣ тѣмъ же путемъ доступъ къ законному, на правахъ супруга, обладанію ею и ея состояніемъ. Но уличенный въ убійствѣ, посаженный на скамью подсудимыхъ, онъ проникается весь одною мыслью, одною задачею защиты: выгородить эту женщину, обвиняемую въ сообщничествѣ съ нимъ, доказать ея невиновность. Онъ признается во всемъ съ полною откровенностью, но во всемъ этомъ длинномъ и подробномъ его признаніи на процессѣ проходитъ главною нитью *показать себя рыцаремъ* въ отношеніи къ этой женщинѣ, видимо для него, какъ и для всѣхъ присутствующихъ на процессѣ, озабоченной въ это же время одною собой и не выражающей къ нему никакой любви, ниже участія... Онъ, пожалуй, и рисуется при этомъ, разыгрываетъ свою роль рыцаря столько же для нея, сколько для публики. Все равно, сущность дѣла остается все та же: онъ спасаетъ ее отъ каторги.

Юханцевъ является на судъ solo, самъ, одинъ, безъ намека, безъ тѣни какого-либо сообщника. Онъ уличенъ, сознался въ многолѣтнемъ, послѣдовательномъ, систематическомъ расхищеніи суммъ ввѣренной ему кассы, — расхищеніи, которое совершалъ онъ одиночно, безъ всякой посторонней помощи. Никто

не спрашиваетъ его затѣмъ *кто* побуждалъ, кто наталкивалъ его на это воровство: кто бы ни нашптывалъ ему въ этомъ случаѣ слова искушенія, дѣяніе его не изъ такихъ, которыя могутъ оставаться безнаказанными, и приговоръ надъ нимъ не станетъ мягче оттого, что будетъ доказано, что вотъ такое-то именно, а не другое чужое вліяніе наускивало его на преступное дѣло. Но Юханцевъ со своимъ просвѣщеннымъ защитникомъ разсуждаютъ иначе. Имъ надо доказать, что проворовавшійся кассиръ „заѣдень средю“, что онъ вообще „жертва ненормальныхъ условій общества“ (вамъ хорошо знакома эта любезная пѣсенка, читатель, вотъ ужъ двадцать лѣтъ какъ вамъ поютъ ее на всѣ лады!), жертва же въ особенности „семейнаго несчастія“, „ненормальныхъ отношеній“, въ которыхъ онъ состоялъ къ женѣ своей... И вотъ, эти отношенія къ женѣ, съ которою Юханцевъ состоитъ въ разводѣ уже нѣсколько лѣтъ, разоблачаются предъ судомъ, предъ публикою съ едва вѣроятнымъ цинизмомъ. Тайны брачнаго ложа подносятся присутствующимъ въ видѣ пикантной приправы къ *pièce de résistance* двухъ съ половиной милліоннаго хищенія. Защитникъ подсудимаго предъявляетъ „секретную переписку“, допрашиваетъ мебельщика, одну или двѣ кровати поставлялъ онъ въ помещенія, занимаемыя четой Юханцевыхъ въ городѣ и на дачѣ и т. д., все это имѣя въ виду доказать, что Юханцевъ „небылъ мужемъ своей жены“, и что, во первыхъ, якобы это обстоятельство, а во вторыхъ, расточительныя привычки бывшей г-жи Юханцевой и матери ея, г-жи Фелейзенъ, послужили-де исключительно поводомъ уклоненія его кліента со стези добродѣтели. На осужденіе, на позоръ выводятся вмѣсто Юханцева ни въ чемъ повинныя жена его и теща! Какъ рыцарски, не правда ли?... Не знаешь, впрочемъ, чѣмъ тутъ болѣе любоваться — рыцарствомъ ли гг. Юханцева и Жуковского, или дрянностью измышленія, на которомъ задумана была ими защита. Обвинитель двумя словами разбилъ ее въ пухъ. „Если, по вашимъ словамъ, сказалъ онъ, Юханцевъ обкрадывалъ Общество Взаимнаго Поземельнаго Кредита, потому что жена его не любила, то въ противномъ случаѣ вы точно также сказали бы, что онъ король потому, что она любила его и онъ ни въ чемъ не могъ отказать ей“...

Да, дѣйствительно, выражаясь словами прекрасной статьи г. Суворина (*Новое время*, № 1048) объ этомъ процессѣ, „ни-

чего мельче, дряннѣе и глупѣе нельзя даже себѣ представить въ дѣлѣ защиты“!..

За то просвѣщенный и, само собою, „либеральный“ защитникъ этого блестящаго представителя современнаго „утилитаризма“, коему имя Юханцевъ, не пропустилъ, какъ и слѣдовало ожидать, случая *провести* предъ публикой надлежащую „прогрессивную“ идею о такомъ „положеніи вещей, въ силу котораго крупныя землевладѣльцы пользуются поощреніями и пособіями отъ государства, а народъ никакимъ кредитомъ отъ государства не пользуется“ (?). Припомню читателямъ это *сенсационно-забавное* мѣстечко.

„Прокуроръ полагаетъ найти потерявшихъ въ средѣ крестьянъ отъ злоупотребленій Юханцева (прокуроръ весьма основательно замѣтилъ, что плохія дѣла землевладѣльцевъ отзываются гибельно на благосостояніи крестьянъ, сокращая ихъ заработки, или вовсе лишая ихъ таковыхъ) и связываетъ съ затруднительнымъ положеніемъ Общества Поземельнаго Кредита размѣры вывоза хлѣба за границу. Если бы мы сообщили эти соображенія прокурора крестьянамъ въ той или другой мѣстности, то относительно вывоза за границу быть можетъ, они отозвались бы, что сами нуждаются въ хлѣбѣ; что же касается ссуды въ 100,000 руб. выданной помѣщику, они, быть можетъ сказали бы, что ихъ баринъ живетъ въ Парижѣ, нѣмцемъ управляющимъ они недовольны, землю помѣщицью арендуютъ и арендную плату въ сроки платятъ. По моему мнѣнію, значеніе Общества Взаимнаго Поземельнаго Кредита опредѣляется весьма просто: оно призываетъ на пирь богачей, народу же отъ этого пира не остается ни крохи. Съ произведенными мною соображеніями, не разъ уже высказанными въ печати, можетъ не согласиться развѣ тотъ, кто черпаетъ государствовѣдѣніе изъ устарѣвшаго общественнаго архива, на которомъ начертаны слова Лудовика XIV. „Государство,—это я“. Но обращаться къ этому архиву за государствовѣдѣніемъ было бы все равно, какъ еслибы мы съ запросами въ области религіи обратились къ миѳологіи Гревовъ. Языческіе боги ушли, а тамъ гдѣ не ушли, уходятъ и сожалѣть объ этомъ несовременно“.

Такия „либеральныя“, хотя бы, какъ въ этомъ случаѣ, лишенныя всякаго положительнаго смысла, словоизверженія имѣ-

ють особый даръ возбуждать неистовыя сочувствія со стороны известнаго рода публики, охочей до „сильныхъ ощущений“! Выходя г. Жуковского противъ „несовременности языческихъ боговъ“ привела эту публику въ восторгъ и награждена была по достоинству плесками, которымъ могли бы позавидовать Отелло-Росси и даже сама *diva* Травиата-Патти. На бѣду предсѣдатель суда нашель эти, столь лестныя для защитника Юханцева, оваціи нѣсколько не соответствующими достоинству уголовного трибунала, и положилъ имъ конецъ весьма энергически выраженною угрозой велѣть вывести и даже арестовать нарушителей порядка... Можно только пожалѣть, что восторженное сочувствіе того же рода публики, овазанное „русской гражданкѣ“, покусившейся на жизнь генерала Трепова, не встрѣтило въ свое время столь же энергическаго и законнаго отпора въ той же залѣ С.-Петербургскаго окружнаго суда..

Позвольте мнѣ закончить сегодняшнее письмо мое чужими словами. Слова эти я извлеку изъ статьи г. Суворина, о которой упомянуто выше, и которая произвела здѣсь, среди людей даже различныхъ лагерей, весьма сильное впечатлѣніе.

„Процессъ этотъ характерный. Онъ указываетъ не на одно господство наживы, онъ указываетъ на разложеніе, на паденіе нравственныхъ чертъ личности, на измелчаніе характеровъ, на какую-то трусость предъ всякимъ наглцомъ, какъ бы онъ мелокъ и мелоченъ ни былъ, на какую-то тупость, которая просто поразительна по своей сонливости, по своей апатіи“.

„Чего же вы удивляетесь, когда слышите вокругъ себя проповѣдь врага собственности, чего вы негодуете, когда этотъ врагъ, иногда съ горячимъ сердцемъ, скажетъ, что вы никуда не годны, что вы тришцы, что отъ васъ нужно все отобрать и раздать всѣмъ и каждому! Это легкомысленно, это породитъ невообразимый хаосъ, но не подавайте же повода къ такимъ рѣчамъ, заткните уста говорящимъ — силою практики твердыхъ экономическихъ началъ, силою мужества при исполненіи своего долга. А мы на что рассчитываемъ и что дѣлаемъ? Развѣ эти ваши управители не проповѣдуютъ расхищеніе собственности, развѣ они не расхищаютъ ее самымъ безбожнымъ образомъ, развѣ собственность ваша не дѣлается собственностью наглеца, перваго проходимца, который вотрется къ вамъ въ кассиры и грабитъ, перваго лѣнивца, который вотрется къ

вамъ въ управляющіе и позволяетъ грабить, первыхъ колпачковъ, будь они это разъ честны, которые смотрятъ на свои обязанности съвозъ пальцы и не стыдятся получать жалованье за то, что позволяютъ всѣмъ и каждому водить себя за носъ и расхищать вашу собственность? Развѣ это хорошіе примѣры для юношества, для вашихъ сыновей, для сыновей русскихъ гражданъ вообще? Развѣ такое халатное, дрянное, преступное отношеніе къ своимъ обязанностямъ воспитываетъ въ молодыхъ людяхъ уваженіе въ намъ, въ старшимъ, уваженіе къ правамъ собственности? Развѣ фразами поддерживаются права собственности, а не дѣйствіями, не энергической защитой ея, не упорнымъ экономическимъ прогрессомъ? На что же мы способны, если мы не способны выбрать хорошихъ управляющихъ, если не способны настоять на своихъ правахъ, если не способны отстоять самые близкіе, самые дорогіе интересы свои, если не способны выгнать недобросовѣстныхъ лѣнливцевъ и требовать настойчиво самаго яснаго, самаго точнаго отчета въ томъ дѣлѣ, которое поручено имъ?“

Г. Суворинъ заканчиваетъ слѣдующимъ образомъ.

„Отъ частнаго я, быть-можетъ, слишкомъ рѣзко, перешелъ къ общему, но что же дѣлать, когда переходъ такъ легокъ, когда столько доказательствъ нашей дряблости бьютъ глаза. Быть можетъ, я преувеличиваю, но лучше преувеличить, чѣмъ связать правду въ половину. Не дѣти же мы въ самомъ дѣлѣ чтобы пугаться правды. Сознаемъ же ее, чтобы лучше бороться со зломъ, насъ развѣдающимъ. Потому я и говорю молодежи, той молодежи, которая способна любить родину больше всего и прежде всего: учиться, учиться во что бы то ни стало, а вмѣстѣ съ тѣмъ выработать свой характеръ, закалять вѣру въ лучшее будущее. Наша надежда не въ насъ, дѣйствующихъ теперь, а въ томъ поколѣніи, которое должно выступить работникомъ для преуспѣянія Россіи. Но для этого необходимы твердыя знанія, которыя одни только дадутъ увѣренность въ пригодности-тѣхъ или другихъ средствъ для нашего развитія. Мы не сильны знаніемъ. Напротивъ, во всѣхъ дѣйствующихъ теперь это самая слабая сторона! мы пережили столько переходныхъ вліяній и такъ устали! Эта усталость, имѣющая свои причины, служить намъ нѣкоторымъ извиненіемъ; но у будущихъ дѣятелей такого извиненія не можетъ быть, ибо они ста-

нуть на почву болѣе твердую. Пусть они только не слушаютъ тѣхъ, кто говоритъ, что надо своею гибелью удобрять еще почву. Молодое должно расти, а не служить навозомъ, должно увѣряться лучшими совами, которые только въ наукѣ и въ ея благахъ, чтобы встрѣтить гордо бури жизни и подставить имъ крѣпкую грудь и сильно развитую голову, а не ломаться безъ пользы и проку, не пропадать валежникомъ...“

„А за симъ благо тѣмъ, кто работаетъ усердно и добросовѣстно въ своемъ углу, въ школѣ, въ земствѣ, на государственной службѣ, на своей нивѣ, на своей фабрикѣ. Вотъ настоящее удобрение почвы. Пескомъ усыпаютъ ее лѣнивцы и не-радивые, колпаки и халатники, которые вреднѣе воронъ и грабителей, ибо послѣдніе не что иное, какъ порождение первыхъ“.

Инородный обыватель.

ХІ.

Марта 20, 1879. № 70.

Литература рѣшительно начинаетъ опять входить здѣсь въ моду... Какъ ни смѣшно по сущности и ни обидно въ извѣстномъ смыслѣ такое выраженіе, но едва ли кто станетъ отвергать, что интересы литературы, занимавшіе у насъ лѣтъ двадцать тому назадъ главенствующее мѣсто, были съ тѣхъ поръ отодвинуты на весьма дальній планъ, да и самое существованіе литературы художественной, какъ свободнаго, не зависящаго отъ злобы дня выраженія творческой мысли, подвергалось соборне въ извѣстныхъ лагеряхъ неистовому отрицанію и глумленію... Читатель помнитъ это столь еще недавнее, позорное для русской культуры время (ядовитые оттолоски его — увы! — не замолкли и до сихъ поръ), помнитъ эти вакханаліи разнузданнаго невѣжества, глумившагося надъ представителями человѣческаго генія и обзывавшаго ихъ „пошляками“, когда идиотическая „свистопляска“ (слово достойное эпохи его изобрѣвшей) терроризировала наше растерянное общество, дикость недоучившихся семинаристовъ признаваема была за *силу*, и г. Тургеневъ, повѣривъ на слово нарожденію „новаго чловѣка“ на Руси, облекалъ его въ образъ своего Базарова, и затѣмъ, изъ своего прекраснаго далека, въ теченіе цѣлыхъ двадцати лѣтъ, ничего иного уже и отыскивать не хотѣлъ въ ней, кромѣ этого, имъ же созданнаго, призрака... Какія плодотворныя послѣдствія произошли отъ почти двадцатилѣтняго княженія Базаровыхъ въ нашемъ интеллектуальномъ мірѣ — мы это успѣли, увы, досконально извѣдать теперь и, сказать мимоходомъ, я по этому случаю осмѣлился бы даже предложить на конкурсъ нашимъ современнымъ писателямъ тему въ pendant къ извѣстному роману г. Тургенева, а именно: *Дѣти*

и *отцы*, такъ какъ весьма пора было бы свести тѣ итоги пресловутаго: „освободительнаго движенія“ какіе достались въ наследство юному поколѣнію, вступающему въ жизнь въ настоящую пору. Живое художественное сопоставленіе такого теперешняго Базарова, *отца*, абсолютнаго отрицателя и радикала, съ духовно-обездоленнымъ имъ и тоскующимъ по идеалу, по твердымъ вѣрованіямъ, юношей, *сыномъ* нашихъ дней, представляло бы богатѣйшій и назидательнѣйшій мотивъ, изъ котораго можно было бы извлечь самыя поразительныя представленія... Отъ нихъ же, можно сказать заранѣе, пришлось бы испытывать гораздо болѣе ужаса чѣмъ восторговъ.

Какъ бы ни было, несомнѣнно то, что общество наше, въ счастью, успѣло пережить то умственное состояніе, при которомъ вопросъ о „новыхъ людяхъ“ могъ представляться ему чѣмъ-то серьезнымъ, жизнь и значеніе имѣющимъ; „новые люди“, послѣ двадцатилѣтней провѣрки обществомъ ихъ социальныхъ и литературныхъ упражненій, оказались такимъ постыднымъ для интеллигентнаго уровня страны нашей пудомъ, что самое названіе, данное ими себѣ, давно обратилось въ насмѣшку, а бывшее любопытство, участіе и сочувствіе, которыя возбуждали они въ большей или меньшей мѣрѣ на первыхъ порахъ своихъ „освободительныхъ“ элукубрацій преобразились въ настоящую пору въ чувство глубокаго отвращенія или презрительнаго къ нимъ равнодушія. Иконоборческая проповѣдь во имя „гражданскихъ задачъ“, противъ вѣчныхъ законовъ искусства и свободнаго творчества, способна теперь вызывать лишь улыбку въ массѣ русскихъ читателей, и какой-нибудь г. Антоновичъ (этотъ послѣдній могиканъ изъ племени краснокожихъ, потрясавшихъ дубьемъ надъ головой „добраго пошляка“ Шиллера и „неразвитаго барчука“ Пушкина), вздумавшій было запѣть старую пѣсенку на страницахъ одного изъ здѣшнихъ новѣйшихъ журналовъ „радикальнаго“ оттѣнка, былъ принужденъ тутъ же смолкнуть и вернуться во мракъ забвенія, вслѣдствіе признанія самой радикальной редакціи, что „гражданскіе мотивы“ этого сорта успѣли также невыносимо надобѣсть публикѣ какъ какое-нибудь „кувыркомъ, кувыркомъ“ блаженной памяти *Belle Hélène*.

Общество наше снова даетъ интересамъ родной литературы, литературы художественной, то видное мѣсто, которое у

нея оспаривали, отъ котораго лихорадочно и злобно старались отгѣснить ее въ продолженіе цѣлаго ряда лѣтъ всякіе бездарные ревнители русскаго „гражданства“, доказывавшіе, что литература эта служила-де лишь „пустою потѣхой празднаго барства... „Давно уже не замѣчалось у насъ такой жажды таланта, давно съ такимъ порывомъ не набрасывались на литературныя произведенія, отмѣченныя творчествомъ, не зависящимъ отъ злобы дня и его измѣнчивныхъ теченій; давно, наконецъ, не воздавалось такимъ горячихъ и дружныхъ чествованій даровитымъ дѣятелямъ роднаго слова.

Хочу сказать нѣсколько словъ о литературномъ чтеніи устроенномъ 9 марта Обществомъ литературнаго фонда. Въ немъ, кромѣ г. Тургенева, принимали участіе гг. Полонскій, Потѣхинъ, Салтыковъ (Щедринъ) и Достоевскій. Мѣстомъ чтенія избрана была зала благороднаго собранія (что въ домѣ Елисеѣва, у Полицейскаго моста), вмѣщающая въ себѣ 600 слишкомъ человѣкъ, но оказавшаяся далеко недостаточною для огромнаго числа лицъ стремившихся попасть на этотъ вечеръ. Билеты на чтеніе, несмотря на высокую ихъ цѣну (первыя ряды были по 10 и даже 15 рублей), были разобраны нарасхватъ въ два дня, а желающихъ затѣмъ приобрести таковыя явилось, говорятъ, столько, что ихъ едва бы вмѣстила зала дворянскаго собранія, пространнѣйшая въ Петербургѣ. Съ такою жадностью выдалась до сихъ поръ здѣшняя публика лишь на концерты Рубинштейна и г-жи Лавровской, а такъ какъ въ области искусствъ преобладающею страстью петербургскаго „интеллигентнаго“ населенія называютъ искони музыку, то въ представляющейся въ настоящемъ случаѣ конкуренціи скромнаго литературнаго чтенія, съ подвупающимъ массы широкимъ обаяніемъ музыкальныхъ звуковъ нельзя не видѣть признака времени, — признака весьма измѣнившагося теченія общественной мысли.

Для человѣка, прожившаго, какъ я, нѣсколько лѣтъ вдали отъ Петербурга и по возвращеніи сюда не успѣвшаго еще вполне освоиться съ его мудренымъ теперешнимъ настроеніемъ. отношеніе собравшейся на этотъ литературный вечеръ публики къ выступившимъ предъ нею представителямъ современнаго русскаго слова явило нѣчто довольно странное и неожиданное. Признаю, прежде всего, что въ моемъ отста-

ломъ, какъ оказывается, представленіи, г. Шедринъ, этотъ язвительный остроумецъ, „осмѣявшій нашу Федору отъ маковки и до пятокъ“, какъ говорилъ мнѣ однажды съ торжествующимъ хихиканьемъ нѣкій либеральный здѣшній звѣздоносецъ, кумирь цѣлой фаланги невскихъ „передовыхъ“ мыслителей, долженъ былъ явиться героемъ этого вечера, или, по меньшей мѣрѣ, раздѣлить съ вернувшимся подь отечественныя сѣни авторомъ *Дыма*, *Пунина* и *Бабурина* и *Нови* слѣдующую на его часть дань восторговъ отъ петербургской публики, чаруемой имъ ежемѣсячно въ продолженіе чуть не десяти лѣтъ къ ряду сатирами и „идилліями“... Какъ же выразить мое удивленіе когда эта публика понесла этому сатирику дань весьма учтивыхъ, но далеко не восторженныхъ рукоплексаній, оказало ему приѣмъ равнозначашій тому что Французы называютъ un succès d'estime, и только! Что сей сонъ значить? говорилъ я себѣ, недоумѣвая... Но изумленіе мое достигло высшихъ предѣловъ когда, одинаково съ г. Тургеневымъ, привѣтствованъ былъ дѣйствительно на сей разъ восторженными, единодушными и несмолкаемыми рукоплексаніями авторъ *Бл-совъ* и *Дневника писателя*, О. М. Достоевскій....

Что же общаго, спрашивалъ я себя, совершенно растерявшись въ первую минуту, съ той „гражданской“ точки зрѣнія, съ которой въ теченіе двадцати слишкомъ лѣтъ поучала петербургская печать русское общество взирать на русскихъ писателей, — что же общаго между такимъ „неисправимыхъ западникомъ“ каковъ, по собственному признанію своему, г. Тургеневъ, и тѣмъ вѣчнымъ искателемъ *настоящей* русской правды которому имя—Достоевскій? Что общаго между безпочвенностью и бесиліемъ идеаловъ всякихъ Рудиныхъ и „лишнихъ людей“ и глубоко народнымъ воззрѣніемъ *Записокъ изъ мертвого дома*? Возможно ли съ упомянутой „гражданской“ точки зрѣнія равное чествованье писателей, самымъ корреннымъ образомъ расходящихся въ разумѣніи и оцѣнѣ тѣхъ „соціальныхъ вопросовъ“ которые, увѣряетъ насъ все та же печать, должны стоять на первомъ планѣ въ творческой задачѣ отечественнаго беллетриста и опредѣлять мѣру его заслугъ предъ лицомъ родной земли?..

Изъ того, что суждено мнѣ было видѣть на упомянутомъ литературномъ вечерѣ я долженъ былъ вынести не мало меня

радующее убѣжденіе, что радикальныя поученія нашей современной литературной критики представляются гласомъ вопіющимъ въ пустынь для лучшей части нашего образованнаго общества, что общество это ни о какихъ „соціальныхъ задачахъ“ въ дѣлѣ литературы знать не хочетъ, никакихъ иныхъ, кромѣ таланта, задачъ не вмѣняетъ въ обязанность русскимъ писателямъ. Слава Богу, давно пора!

Несомнѣнно то, что лестнымъ приѣмомъ, который встрѣтилъ г. Тургеневъ въ нынѣшній пріѣздъ свой въ Россію со стороны публики онъ обязанъ исключительно своему яркому и симпатичному беллетристическому таланту. Странная роль какого-то чревоуѣщателя общества, „выразителя и истолкователя разныхъ фазисовъ русскаго умственнаго движенія (sic), въ какую облеченъ онъ былъ одно время здѣшнею „прогрессивною“ критикой, отнята у него въ настоящую пору общимъ приговоромъ той же критики. Возведя его произвольно въ фельдмаршальское по этой части званіе, эта критика, вслѣдъ за появленіемъ *Нови*, также произвольно разжаловала ея автора въ капралы, отказавъ ему даже въ тѣхъ несомнѣнныхъ заслугахъ, которыя останутся за нимъ въ лѣтописяхъ отечественнаго слова. Съ утра на вечеръ въ тѣхъ же „либеральныхъ“ лагеряхъ, что цѣлые годы сряду чествовали въ г. Тургеневѣ своего пророка, объявлено вдругъ, что этотъ глашатай и „истолкователь“ русской общественной мысли „поетъ безъ малаго тридцать лѣтъ одну и ту же пѣсню про *миняго*, дѣйствительно никому не нужнаго челоувѣка“; что „еще съ появленія *Отцовъ и дѣтей*, въ которыхъ онъ умѣлъ уловить *мнѣнья* *нѣкоторыя* черты начинашагося тогда въ Россіи умственнаго движенія, начинается переломъ въ его художественной дѣятельности и въ его отношеніяхъ къ образованной публикѣ“; что его *Нови* „подтѣка, порожденная различными, очень ловкими соображеніями, но отнюдь не непосредственными жизненными впечатлѣніями“, и что произведеніе это „вызвано вовсе не внутреннею потребностью творчества его автора, потерявшаго всякое разумнѣе русской дѣйствительности“, а явилось вслѣдствіе того что „онъ, въ виду особаго положенія созданнаго ему нашею печатью. считалъ долгомъ сказать свое слово по вопросу, который изъ его прекраснаго далека представлялся ему главенствующимъ вопросомъ русской жизни“ (см. статьи о *Нови* въ *Биржевыхъ*

и С.-Петербургская Вѣдостояхъ, Новомъ Времени, Голосъ)... Но и помимо этихъ жесткихъ отзывовъ печати, въ массѣ русскихъ читателей, вслѣдъ за появленіемъ упомянутаго романа, возникло совершенно ясное представленіе того, что, по качествамъ своей натуры, г. Тургеневъ, превосходный беллетристъ и тонкій художникъ слова, „человѣкъ высоко развитой, но и нѣсколько разслабленной цивилизаціи“, какъ выразился про него г. Евг. Марковъ, менѣе всего годился для возложенной на него роли руководителя и судьбы всѣхъ тѣхъ теченій, что проносились въ нашемъ обществѣ въ послѣднее двадцатипятилѣтіе, что никакихъ твердыхъ и положительныхъ идеаловъ политическаго и социологическаго свойства не носилъ онъ въ себѣ никогда (да и едва ли думалъ когда о нихъ серьезно), и что съ этой стороны его расплывчатый, смутный, лишенный всякой дѣйствительной народной подкладки, либерализмъ, способенъ былъ гораздо болѣе служить заблужденіямъ чѣмъ дѣйствительному *воспитанію* русскаго общества, въ строгомъ значеніи этого слова... За намѣренными недомолвками и туманными намеками, которыми такъ отличается писательскій приемъ г. Тургенева, зрѣлый, привыкшій доискиваться сути вещей, читатель часто ровно ничего не находитъ; но какое широкое поле за то даютъ эти недосказанность и туманность всякой недозрѣлой фантазіи, какъ раздражительно и болѣзненно дѣйствуютъ онѣ на молодежь, особенно русскіе, умы, съ-измала привыкшіе читать и лихорадочно искать смысла читаемаго сверху строкъ!.. Я знаю одного строгаго моралиста, который, примѣняя къ произведеніямъ Тургенева два извѣстныхъ стиха Баратынскаго, говорить что общество наше пило хотя „отраву сладкую“.

«Но все жъ отраву *пило* въ *низъ*».

Примѣненіе это неосновательно, но всякомъ случаѣ, въ томъ отношеніи что никакой отравы, конечно, не думалъ готовить нашъ писатель, что онъ, напротивъ, исполненъ былъ желанія добра и пользы своимъ соотечественникамъ — особенно изъ молодаго поколѣнія, о которомъ особенно усердно заботился онъ всегда, и расположенія котораго постоянно добивался всѣми зависящими отъ него способами. Если ото всего этого происходилъ какой-либо вредъ, то менѣе всего, конечно, способенъ былъ сознать его самъ г. Тургеневъ. Онъ самымъ

искреннимъ образомъ держалъ ноту верховнаго учителя русской молодежи. Если онъ по большей части детонировалъ, если ему почти всегда не доставало того твердаго вѣрнаго звука, что составляетъ первую необходимость для зацѣвалы любого хора, — то въ этомъ винить можно развѣ качество его голоса, но никакъ не его намѣреній... Еще на-дняхъ г. Тургеневъ, благодаря студентовъ московскаго университета за ихъ сочувственное привѣтствіе ему, сказалъ имъ что „для писателя старѣющаго“ такое сочувствіе молодежи „величайшая“ и даже „единственная награда, послѣ которой ничего не остается желать.“ Такой отмѣнный комплиментъ принять былъ, надо полагать, благосклонно тѣми, къ кому онъ относился, и хотя, смѣю думать, это не совсѣмъ тотъ тонъ, которымъ въ правѣ былъ бы говорить съ молодежью писатель, занимавшій такъ долго первенствующее мѣсто въ отечественной литературѣ, но другаго тона не имѣется въ горловыхъ средствахъ г. Тургенева, — что же вы съ этимъ подѣлаете!... Одновременно съ этимъ, по адресу того же молодаго поколѣнія, г. Тургеневъ прочелъ такого рода поученіе:

„Слово „либераль“ въ послѣднее время нѣсколько опошлилось, и не безъ причинъ. Теперь, когда вы указываете намъ, что мы стоимъ наканунѣ хотя мирнаго и законноправильнаго, но значительнаго перестроя общественной жизни (?), это слово является чѣмъ-то неопредѣленнымъ и шаткимъ... Кто имъ, подумаешь, не прикрывается? Но въ наше, въ мое молодое время, когда еще помину не было о положительной наукѣ (!?), слово либераль означало протестъ противъ всего темнаго и притѣснительнаго; означало уваженіе къ наукѣ и образованію, любовь къ поэзій и художеству, всѣ *artes liberales* и, наконецъ, и пуще всего означало любовь къ народу, который находился еще подъ гнетомъ вѣрнопостаго безправія, нуждаясь въ рѣшительной помощи своихъ болѣе счастливыхъ сыновъ. Въ сравненіи съ нами молодое поколѣніе, конечно, сдѣлало много шаговъ впередъ; оно до нѣкоторой степени подготовило себя къ той будущности, на которую я указывалъ; но только до нѣкоторой степени! Надо докончить начатое и докончить прямо, честно, по открытому пути. Задача его, правда, труднѣе и сложнѣе нашей. Тогда вся сознательная жизнь общества текла, если можно такъ выразиться, по одному руслу;

теперь она развѣтвилась или готовится развѣтвиться (?), какъ она и слѣдуетъ въ болѣе зрѣломъ возрастѣ государства. *Сочувствую* *остымъ стремленіямъ молодежи* и полагаю, что она хорошо дѣлаетъ, сближаясь съ нами: есть чему ей поучиться и у насъ, старики. Во всякомъ случаѣ, отъ души желаю, чтобы она также честно и серьезно, также избѣгая напрасныхъ увлеченій вдаль и по сторонамъ, но и не отступая также ни шагу назадъ, относилась въ своимъ задачамъ, какъ это дѣлали иные изъ моихъ сверстниковъ, имена которыхъ проложили славный свѣтъ въ исторіи русскаго просвѣщенія“.

Другой человекъ на мѣстѣ г. Тургенева не ограничился бы, пожалуй, этими готовыми и шаткими фразами, невольно приводящими на память „имѣя въ виду съ одной стороны“, но „принимая во вниманіе съ другой“, казенныхъ бумагъ. Другой, болѣе цѣльный и независимый по убѣжденіямъ своимъ и характеру, учитель молодежи не выразилъ бы туманнаго сочувствія „остымъ ея стремленіямъ“, а опредѣлилъ бы ясно и точно тѣ изъ этихъ стремленій, которымъ можетъ и долженъ сочувствовать каждый зрѣлый и просвѣщенный сынъ страны своей, строго отдѣляя ихъ отъ тѣхъ, которыя могутъ вести лишь въ позору и гибели; не упоминалъ бы en passant о „напрасныхъ увлеченіяхъ“ съ тѣмъ чтобы, словно испугавшись быть принятымъ за ретрограда, тотчасъ затѣмъ рекомендовать молодежи „не отступать ни шагу назадъ“,—а напротивъ, пожалуй, серьезно бы остановился на этихъ печальныхъ „влеченіяхъ“, указавъ, въ виду всѣхъ тѣхъ ужасовъ, что творятся нынѣ среди насъ, на все то дѣйствительно „темное и притѣснительное“ что лежитъ въ самой сущности такихъ „влеченій“ для блага, для просвѣщенія, для всего будущаго Русскаго народа.

Другимъ языкомъ несомнѣнно въ этомъ случаѣ говорилъ бы, привыкъ говорить, съ нашимъ молодымъ поколѣніемъ глубоко и дѣйствительно уважаемый и любимый лучшими представителями этого поколѣнія авторъ *Бисовъ* и *Дневника писателя*... Оттого, быть-можетъ, онъ и не получалъ до сихъ поръ отъ русской молодежи ничего подобнаго тому реприманду, который, съ высоты университетскихъ хоръ, адресованъ былъ, какъ рассказываютъ здѣсь, г. Тургеневу въ Москвѣ нѣкимъ студіозомъ, заявившимъ ему публично нѣчто въ томъ родѣ, что почтенный писатель „старался постоянно выражать стремленія

молодежи, но далеко не умѣлъ выразить ихъ всѣ, и что если въ пору крѣпостнаго права онъ былъ въ состояніи написать свои *Записки Охотника*, то будущія *Записки Охотника* напишетъ конечно не онъ“, — не получалъ отъ того, вѣроятно, что Ѳ. М. Достоевскій знаетъ очень твердо, какимъ именно „стремленіямъ молодежи“ онъ сочувствуетъ, и что молодежь знаетъ это съ своей стороны...

Но было бы въ высшей степени несправедливо требовать отъ человѣка дать болѣе того, на что способна его природа. И. С. Тургеневъ имѣетъ достаточно заслугъ предъ русскимъ обществомъ, чтобы пользоваться правомъ не быть государственнымъ мыслителемъ. Вспомнимъ при этомъ, что продолжительное удаленіе его изъ отечества не могло не притупить въ немъ самымъ чувствительнымъ образомъ чутья настоящей русской дѣйствительности... Но съ тѣхъ поръ, какъ маститый писатель нашъ перенесъ пенаты свои на дальній Западъ, мыслящая Россія успѣла избыть тотъ зудъ безсодержательнаго либерализма, которымъ болѣла она въ продолженіе цѣлой четверти вѣка, и если до сихъ поръ иной, точно опредѣленный, согласный съ историческими завѣтами нашего народнаго духа идеаль еще не выработался въ общемъ сознаніи, то въ этомъ сознаніи уже совершенно ясно опредѣлилось въ настоящую пору полное недовѣріе къ тому строю возрѣній, при которомъ на степень дѣйствительной *силы* могутъ быть возводимы то беззавѣтный матеріализмъ Базарова, то „хитреца“ „крѣпкаго, сѣраго, одноцвѣтнаго (?) народнаго человѣка,“ затаеннаго революціонера, какіе будто бы „только теперь и нужны для Россіи,“ и какого мнилъ изобразить сочинитель *Нови* въ лицѣ своего Соломона. Этимъ, весьма рѣзко уже опредѣлившимся измѣненіямъ въ общественномъ темпераментѣ, слѣдуетъ объяснить, безъ сомнѣнія, то особенное, непріязненное, почти враждебное чувство, съ какимъ — читатель помнитъ это — *во встѣхъ слояхъ* нашего общества отнеслись къ послѣднему произведенію г. Тургенева. Образованная масса русскихъ читателей почувствовала себя инстинктивно оскорбленною навязываніемъ ей еще разъ мотива, успѣвшаго окончателно утратить въ ея глазахъ всякое значеніе и интересъ, а выводы самого автора изъ данныхъ этого мотива она могла объяснить себѣ не иначе какъ полнымъ презрѣніемъ его къ родной сторонѣ

или крайнею тѣснотой его кругозора... Въ томъ или другомъ случаѣ роль г. Тургенева, какъ вождя русской мысли и „истолкователя“ всякихъ ея „фазисовъ“ и „течений“, должна была съ этой минуты кончиться. Она и кончилась...

Но за лишеніемъ его этого, никогда не подходившаго подъ природныя его средства, амплуа у г. Тургенева имѣется нѣчто существенное и важное, имѣется его литературное дарованіе. Эту обаяющую силу таланта въ теченіе болѣе четверти вѣка дарившаго Россіи высокія художественныя наслажденія, этого изящнаго литератора, артиста, несравненнаго пейзажиста родной природы, художественно-просвѣщеннаго отдѣлывателя вещей и вещицъ, вычужденныхъ съ тонкостью и стараніемъ Венвенуто Челлини, эту поэтическую чуткость, мягкость и прелѣсть очертаній, которыми отмѣчены лучшія произведенія г. Тургенева, — вотъ что чествовало оваціями своими, забывъ неблагопріятное впечатлѣніе, произведенное его *Новью*, образованное русское общество въ нынѣшнее возвращеніе его въ отечество... Если всѣ эти неопѣвенныя качества нашего писателя не даютъ ему еще никакого вѣса и права на благосклонность господина Гамбетты, то благодарные его соотечественники не почитаютъ себя въ правѣ забыть заслугъ творца цѣлаго ряда прелестныхъ произведеній, освѣщающихъ поэтическимъ ореоломъ ту самую русскую жизнь, къ которой, въ сожалѣнію, съ такою терпкостью и безнадежностью стали относиться тотъ же г. Тургеневъ со времени переселенія его на чужбину. *N'en déplaîse* почтенному писателю, изъ суммы его художественнаго имуществва наибольшую цѣнность уже и теперь (о сужденіи потомства и говорить нечего) имѣютъ тѣ его произведенія, въ которыхъ наименѣе положено „гражданскихъ задачъ“ и служенія злѣбъ дня. *Политическимъ* дѣятелемъ могутъ считать г. Тургенева развѣ какіе-нибудь очень юные фантазеры или шуты газетныхъ задворковъ, но въ лѣтописяхъ отечественной литературы сохранится имя творца *Дворянскаго Гнѣзда* и *Записокъ Охотника*, въ которыхъ широкая освободительная идея исходитъ не изъ parti pris, не изъ предвзятаго измышленія, а изъ непосредственныхъ душевныхъ ощущеній автора, выносимыхъ изъ живой дѣйствительности, не подвергаемыхъ имъ никакому осужденію, и поэтому исполненныхъ неотразимой силы и власти...

Иногородный обыватель.

XII.

Марта 31, 1879 г., № 81.

Здѣшнія газеты до сихъ поръ не перестали предаваться глубокомысленнымъ соображеніямъ о „смыслѣ и значеніи“ того „восторженнаго приѣма“, какой былъ сдѣланъ г. Тургеневу въ его послѣдній приѣздъ въ Россію... Самъ объектъ этихъ „восторговъ“, во избѣжаніе, надо полагать, дальнѣйшаго ихъ разлива, уже болѣе недѣли назадъ успѣвши въ *à toute vapeur* увезти набранные имъ въ русскихъ столицахъ лавры домой, на родные ему берега Сены; но досушая петербургская печать отнесла его самымъ рѣшительнымъ образомъ къ категоріи „заатлантическихъ друзей“, „дивы-Патти“, „славянскихъ братьевъ“, персидскаго шаха, — всѣхъ тѣхъ, однимъ словомъ, мотивовъ „публичнаго интереса“, которые *à tout de rôle* служили до истощенія всякихъ человѣческихъ силъ предметомъ ея жвачки и оселеомъ долготерпѣнія русскихъ читателей, и не перестаетъ говорить о немъ.

Не ради, конечно, самаго факта этого „приѣма“, давно отбытаго и безвозвратно сданнаго въ архивъ, а въ виду той ребячески жалкой агитаціи и едва-ли еще не болѣе ребячески недозрѣлыхъ „политическихъ“ вождельницъ, которымъ ни въ чемъ въ сущности неповинный г. Тургеневъ послужилъ плащомъ и предлогомъ, позволю я себѣ сегодня возвратиться къ этому сюжету.

Въ послѣднемъ письмѣ моемъ, я, какъ человѣкъ совершенно посторонній всякимъ здѣшнимъ закулиснымъ тайнамъ, какъ простая единица изъ общей суммы публики общества, выражалъ вамъ то впечатлѣніе, какое я, вмѣстѣ со всѣми мнѣ по-

добными, вынести съ вечера, гдѣ самымъ лестнымъ для нихъ образомъ были привѣтствованы два писателя, гг. Тургеневъ и Достоевскій... Оказывается теперь, что мы, т. е. публика, не поняли, не доглядѣли, не догадались; мы, какъ monsieur Jourdain Мольера, nous faisons de la prose sans le savoir; — мы, рукоплещая и г. Тургеневу, и г. Достоевскому, способствовали чествованію единственно г. Тургенева, и вовсе даже не въ его качествѣ талантливаго беллетриста, а въ званіи не то „политическаго“, не то „общественнаго“, но во всякомъ случаѣ „западнаго“ человѣка, „прогрессивные идеалы котораго всѣмъ намъ“ — де „дороги и святы“ (!?)...

Не смѣйтесь, читатель, все это текстуально такъ; между здѣшними газетами происходило нѣчто въ родѣ каноническаго спора о догматѣ *filioque*, шла ожесточенная полемика о томъ, провозгласилъ-ли г. Немировичъ-Данченко на обѣдѣ, данномъ автору *Нови* „русскими литераторами, артистами и учеными“, тость за г. Тургенева какъ за „политическаго“, или только какъ за „общественнаго“ дѣятеля. — Вы сказали „политическаго“, объявляютъ ему *С.-Петербургскія Вѣдомости*. — Никогда я не говорилъ политическаго, я сказалъ общественнаго, печатаеть въ отвѣтъ г. Немировичъ-Данченко. — Вы испугались и берете свои слова назадъ! визжать ему на столбцахъ всякой газетной мелкоты. — Я не изъ пугливыхъ и не изъ тѣхъ, которые чураются отъ сказаннаго вчера, храбро отрѣзываетъ эксъ-корреспондентъ, имѣвшій честь почевать въ траншеяхъ рядомъ съ генераломъ Скобелевымъ. — Я отказываюсь отъ приписываемой мнѣ *глупости*, а не отъ своихъ словъ. Сказать, что И. С. Тургеневъ политическій дѣятель — странно (я полагаю)! Говорить о немъ какъ о выразителѣ дорогихъ намъ *особенно теперь* (?) прогрессивныхъ идеаловъ, — иное дѣло.

Потѣха, да и только!

Всего потѣшнѣе, какъ узнаемъ мы теперь изъ тѣхъ же газетныхъ разоблаченій, что этотъ знаменитый обѣдъ, данный г. Тургеневу „русскими литераторами, учеными“ и пр., возникъ „во имя идеи примиренія русскаго общества и молодежи съ Тургеневымъ на почвѣ западнаго конституціонализма (буквально, читатель, буквально!). Сзывали же на этотъ обѣдъ два такіе несомнѣнные представителя „русскаго общества“ *русской мысли*, какъ гг. Спасовичъ и Гайдебуровъ. На самомъ же обѣ-

дѣ, какъ читаемъ мы въ *Новомъ Времени*, происходило слѣдующее:

Одинъ „представитель польской журналистики, встрѣченный весьма сочувственно, весьма сочувственно и искренно называлъ Тургенева *главой славянской литературы* и сказалъ, что славянскія земли могутъ позавидовать странѣ, которая родила такого талантливаго писателя. Въ устахъ польскаго журналиста все это было очень мило; но когда былъ предложенъ тостъ за польскихъ журналистовъ, то съ ними всталъ благодарить присутствующихъ и г. Спасовичъ. Оказывается, что г. Спасовичъ польскій журналистъ, а между тѣмъ на литературномъ обѣдѣ онъ явился главой русскихъ журналистовъ, ибо первый привѣтствовалъ Тургенева отъ имени русскихъ писателей. Это было смѣшно однимъ, другіе говорили, что это нелѣпо“.

Смѣю думать, что весьма легко было бы примирить и тѣхъ и другихъ, выразивъ такое простое мнѣніе, что это было *столько же „смѣшно“*, *сколько* и „нелѣпо“, но я воздержусь пока отъ собственнаго сужденія и предоставлю говорить объ ея дѣлахъ самой петербургской печати.

Вотъ какъ, напримѣръ, выражаются *С.-Петербургскія Вѣдомости* о уважаемыхъ творцахъ „идеи примиренія Тургенева съ русскимъ обществомъ и молодежью на почвѣ западнаго конституціонализма“.

Общество знало Спасовича въ двѣ эпохи его дѣятельности. Въ эпоху 1860—1863 годовъ, онъ принадлежалъ къ той небольшой польской партіи, противъ которой возстало истинно-русское народное сознание; но человѣкъ съ выдающимся умомъ и образованіемъ, онъ старался формулировать рознь въ сознаніи интеллигентныхъ людей. Съ новымъ судомъ Спасовичъ сдѣлался адвокатомъ смѣлымъ, краснорѣчивымъ и *безпринципнымъ*. Это ли вождякъ русскаго общественнаго движенія?.. Говорить-ли о Гайдебуровѣ?.. Не получившій правильнаго образованія и развитія, мелкій дѣятель нигилистическихъ кружковъ шестидесятыхъ годовъ, рѣзкій и нетерпимый — что общаго имѣеть онъ съ Россіей? Онъ обрисовался весь на обѣдѣ литераторовъ, гдѣ самая роль его, какъ распорядителя, оскорбила многихъ....

Хороши „примирители на почвѣ“ и пр.?

О самомъ же предметѣ чествованія та же газета смѣло и

откровенно (качества, не часто встрѣчаемыя въ петербургской прессѣ) говорить такъ:

Фальшивая поделка всего дѣла обрисовалась скорѣе, чѣмъ это можно думать. Никогда русское общество и русская литература не хотѣли чествовать Тургенева, какъ политическаго дѣятеля, да еще при посредствѣ такихъ людей какъ Спасовичъ и Гайдебуровъ. Первоклассный писатель, краса русской литературы, Тургеневъ, въ то же время вовсе не выдался ни какъ политическій дѣятель, ни какъ гражданинъ. По освобожденіи крестьянъ, Тургеневъ продалъ большую часть своихъ наслѣдственныхъ земель и спокойно поселился за границей, вмѣстѣ съ тѣми тысячами русскихъ изъ высшаго общества, которые эмигрировали вмѣстѣ съ новыми порядками. По освобожденіи крестьянъ, Россія устроивала у себя начала земской жизни, вырабатывала себѣ правосудіе, расширяла предѣлы своей національности въ славянскомъ мірѣ и славянскомъ вопросѣ, неустанно искала точекъ опоры для выработки и правильной, связанной организациі общественнаго мнѣнія; Россія прожила въ это время тяжелую минуту и для крестьянина, и для писателя, и для министра, но въ этомъ тяжкомъ поступательномъ трудѣ Россія не знала и не видѣла Тургенева. Онъ жилъ за границей и какъ иностранецъ, какъ дѣлаютъ живописцы Максъ, Маркартъ, Эдефельдъ, привозилъ намъ свои художественныя произведенія для продажи. Многія изъ его работъ были напечатаны въ иностранныхъ журналахъ ранѣе, чѣмъ у насъ. Когда соловей поетъ во время тяжелой работы землепашца, онъ несомнѣнно улаживаетъ его слухъ и даже чаруетъ его, но не подвигаетъ впередъ его тяжелого труда. Такъ точно и Тургеневъ съ своими работами въ Парижѣ не былъ дѣятелемъ въ тяжелой работѣ нашего внутренняго строя. Это не черта русскаго политическаго дѣятеля. Долгая жизнь за границей, въ конституціонныхъ земляхъ—еще не подвигъ.

Не сомнѣваюсь затѣмъ, что каждый здравомыслящій русскій читатель подпишетъ обѣими руками подъ слѣдующими словами газеты, служащими заключеніемъ изъ предыдущихъ ея соображеній:

Нашъ народъ не удивись теперь трескучею фразой. Онъ ищетъ сущности, а не фразы, дѣла, а не вздорной болтовни. Западный конституціонализмъ противенъ натурѣ русскаго и

никогда къ намъ не привьется. Для насъ, русскихъ, западный конституціонализмъ въ дѣлѣ народности — есть преобладаніе окраинъ надъ центромъ, въ дѣлѣ свободы — широкій деспотизмъ надъ народомъ отдѣльныхъ кружковъ и партій, изъ болѣе или менѣе интеллигентныхъ слоевъ.

За эти смѣлыя и здравыя строки авторъ обруганъ былъ на всѣ корки здѣшними *либеральными* свистунами. Одинъ изъ нихъ назвалъ его даже „самозванцемъ (??), искусственно втиснутымъ въ журналистику (?) и недоучившимся старымъ мальчишкою“ (sic! См. *Голосъ* № 84). Это какъ водится, и очень забавно то, что этотъ самый ругатель, обзывающій собратьевъ своихъ „самозванцами *отмынутыми*“ въ печать, названъ былъ въ свою очередь весьма недавно „неудавшимся чиновникомъ съ *сукоными* языкомъ (sic), пристегнувшимся невѣдомо почему къ журналистигѣ и неимущимъ съ литературою ничего общаго“. Видно, какъ въ баснѣ:

Про вятки Климичу читають,
А онъ, украдкою киваетъ на Петра.

Но вопросъ не въ этой ругани, которая, какъ извѣстно, для обихода здѣшней печати то же „что соль во щамъ, что масло въ кашѣ“. Вопросъ въ томъ: въ силу какихъ данныхъ можетъ явиться г. Тургеневъ представителемъ западнаго конституціонализма на русской почвѣ, и быть чествуемъ *въ этомъ качествѣ* представителями русскаго общества?

Имѣются-ли у Тургенева лично какія-либо твердыя политическія убѣжденія, и каковаго они именно сорта, *конституціонныя*, или иныхъ, массѣ русскихъ читателей вполне неизвѣстно, и судить о нихъ она не въ правѣ. Судить правильно можно лишь о томъ, что въ совершенной полнотѣ и ясности предъявляется нашему сужденію. Въ настоящемъ же случаѣ мы могли бы только опираться на догадки и выводить изъ нихъ слѣдовательно одни лишь произвольныя заключенія... Меня хотять увѣрить, что нашъ писатель переселился изъ Россіи на чужбину потому, что онъ не можетъ-де жить въ неконституціонномъ государствѣ; — но всѣмъ извѣстно, что г. Тургеневъ цѣлый рядъ лѣтъ благодушевствовалъ во Франціи подъ режимомъ Второй имперіи, и даже въ тѣ первыя времена ея, когда о конституціонныхъ гарантіяхъ никто тамъ серьезно и пикнуть не смѣлъ, недовольныхъ *сюр д'ѣтат* ссылали стадами

въ Кайенну, и три человѣка знакомыхъ не могли остановиться, встрѣтиться на бульварѣ, чтобы въ немъ (какъ то было съ пишущимъ эти строки въ Парижѣ въ 1859 г.) не подошелъ городской сержантъ и не пригласилъ ихъ весьма грубымъ тономъ разойтись на основаніи того, что „les rassemblements sont défendus“. Если въ нынѣшнее пребываніе г. Тургенева въ Россіи его приняли специально подъ крыло свое такіе достоуважаемые друзья „конституціоналисты“, какъ гг. Спасовичъ, Гайдебуровъ, Боборыкинъ и имъ подобные, то это нисколько не мѣшало ему во Франціи считать въ числѣ близкихъ ему людей такихъ „убѣжденных“ приверженцевъ „просвѣщеннаго деспотизма“ (despotisme éclairé) какъ покойный Мериме или Флоберъ, ревностный бонапартизмъ котораго такъ еще недавно авторъ *Пуми и Бабурина* тщетно старался примирить съ надменнымъ радикализмомъ г. Гамбетты... Все это, какъ видите, весьма смутно и разнорѣчиво, и не даетъ никакой точки опоры для сколько-нибудь правильнаго сужденія о занимающемъ насъ предметѣ.

Такимъ образомъ, единственнымъ критеріемъ для опредѣленія дѣйствительныхъ убѣжденій г. Тургенева могутъ служить намъ, русскому обществу, его произведенія... Здѣсь на первомъ планѣ являются, само собою, *Записки Охотника*, въ которыхъ авторъ ихъ явился дѣйствительно „выразителемъ“ душевныхъ стремленій лучшей части тогдашняго русскаго образованнаго общества. Но кто рѣшится сказать, чтобы въ этихъ стремленіяхъ въ простой и ясной мысли о прекращеніи рабства въ Россіи примѣшивалось что-либо похожее на идею о „конституціи“? Кому неизвѣстно, прибавлю я, какъ тѣ лучше люди Россіи, которымъ былъ порученъ затѣмъ трудъ исполненія державной воли въ этомъ великомъ дѣлѣ, какъ они были далеки, какъ были враждебны всякому „конституціонализму“?

Пойдемъ дальше. Гдѣ, въ чемъ сказались „конституціонные“ идеалы г. Тургенева? въ *Дневникъ лишняго человека*, въ *Рудинъ*, въ *Дворянскомъ штыдѣ*, въ *Отцахъ и дѣтяхъ*? Что, кромѣ самыхъ общихъ и расплывчатыхъ по сущности своей либеральныхъ фразъ, обаяніе которыхъ на читателя зависитъ единственно отъ облекающей ихъ артистической формы, что, кромѣ самыхъ запутанныхъ намековъ на что-то не совершенно ясное самому автору влагаетъ онъ въ уста героевъ всѣхъ этихъ

своихъ повѣстей? Кто не помнитъ, напримѣръ, сцены перваго вечера, проведеннаго Рудинымъ въ усадьбѣ Дарьи Михайловны Лагунской? На нѣсколькихъ страницахъ повѣствуетъ г. Тургеневъ о томъ, *какъ* говорилъ Рудинъ и какое впечатлѣніе производилъ онъ на своихъ слушателей—но *что* онъ говорилъ тутъ, и *какой* вообще идеалъ выражался въ „музыкѣ его краснорѣчія“, такъ и остается для васъ тайною до конца повѣсти“.... „Религія, прогрессъ, человѣчность!“ кричитъ Михалевищъ разставаясь съ Лаврецькимъ: „веселитесь, растите, молодая силы, вамъ будетъ легче жить чѣмъ намъ“, вздыхаетъ Лаврецькій, разставаясь съ молодыми Калитиными въ саду, гдѣ когда-то представляла предъ нимъ Лиза:—но кромѣ этихъ трехъ прописныхъ словъ содержанія самаго эластическаго и этого бесплоднаго сожалѣнія вы ровно ничего не выжмете изъ всего разсказа о дѣйствительныхъ политическихъ идеалахъ Лаврецькаго и Михалевища.... Еще менѣе слѣдуетъ искать таковыхъ въ Базаровѣ. Онъ рѣжетъ лягушекъ, признаетъ *реальнымъ* „женское тѣло“ и знаетъ, что „лопухъ выростетъ изъ его праха“, ко всему же прочему относится съ глубочайшимъ презрѣніемъ, и еслибъ одинъ изъ „стариковъ“ Кирсановыхъ вздумалъ завести съ нимъ рѣчь о „конституціи“, онъ, надо полагать, отвѣтилъ бы на это самымъ циническимъ смѣхомъ....

Но вы притворяетесь невѣдающимъ того, что всему міру извѣстно, возразить мнѣ пожалуй кто-либо изъ нашихъ либераловъ,—вы будто не знаете *ce que parler veut dire*,—не знаете хоть бы того, напримѣръ, какія живыя лица, какой извѣстный всѣмъ *политическій дѣятель* и не менѣе извѣстный публицистъ послужили индивидуальными чертами своими къ созданію типовъ *Рудина* и *Базарова*?

Очень хорошо знаю, къ сожалѣнію, и осмѣлюсь спросить въ свою очередь: кому же невѣдомо, что политико-соціальная программа этого извѣстнаго „дѣятеля“ и критическая проповѣдь этого публициста суть ничто иное какъ самое радикальное осужденіе всякой идеи „конституціонализма“?..

Обратимся, наконецъ, къ послѣднему, прямо уже задающемуся мотивомъ *политическаго* содержанія, произведенію г. Тургенева, къ его *Нови*. Укажите мнѣ тамъ хоть на одну черту, хоть на одинъ намекъ, изъ котораго можно было бы заключить о „конституціонныхъ“ убѣжденіяхъ достопочтеннаго

мыслителя? Привная, что его революціонеры, его тупые септанты и радикальныя повитухи не въ состояніи *пронять* народныя массы, что ихъ анархическія затѣи должны постоянно разбиваться о незыблемый здравый смыслъ Русскаго народа, онъ въ то же время рисуеъ въ самомъ идиотическомъ и каррикатурномъ видѣ выставляемыхъ имъ представителей русскаго интеллигентнаго сословія, то-есть, того именно класса общества, которому естественно принадлежитъ главенствующая роль въ комедіи конституціоннаго режима. Онъ и не возлагаетъ на него никакихъ надеждъ, не ожидаетъ отъ него никакого будущаго для своей страны. Будущее это намѣчено у г. Тургенева совершенно точно и опредѣлительно: оно принадлежитъ соломеннымъ, „сѣрымъ, одноцвѣтнымъ, *народнымъ* людямъ“, „преслѣдующимъ“ тѣ же цѣли „что и Маркеловы, Остродумовы и К^о (а мы знаемъ, *какія* цѣли преслѣдуютъ эти господа), но съ большею „хитрецою“, послѣдовательностью и долготерпѣніемъ. *Только такіе люди и нужны теперь*“, kurz und klar выражаетъ онъ устами своего резонера Павлина.

Что такое будущее не можетъ нивкимъ образомъ вызвать въ себѣ личнаго сочувствія самого г. Тургенева, этого „неисправнаго западника“, это едва ли можетъ подлежать сомнѣнію. Но несомнѣнно точно также то, что нивакого иного будущаго не предвидитъ онъ для любезнаго отечества, не мечтаетъ и слава Богу, впрочемъ!—ни о какихъ „политическихъ формахъ Запада“ способныхъ уберечь судьбы Русскаго государства отъ предстоящихъ-де ему неминуемо „сѣрыхъ, одноцвѣтныхъ *народныхъ*“ анархистовъ Соломиныхъ...

Гдѣ же, послѣ всего этого онъ, гдѣ этотъ таинственный *deus ignotus*, именуемый „конституціонализмомъ“ г. Тургенева,—уважите мнѣ его! А до того времени я, то-есть русскій читатель, русская публика, русское общество, имѣю полное право предполагать, что почтенный нашъ писатель, въ простотѣ сердечной, разыгралъ за это послѣднее время роль говорящей куклы въ ругахъ Спасовичей и Гайдебуровыхъ, роль Лафайета и „его бѣлой лошади“ (*Lafayette et son cheval blanc*, этотъ неисчерпаемый мотивъ каррикатуръ той эпохи), выведенныхъ на показъ Парижу въ пору іюльской революціи, и тотчасъ же сданныхъ опять въ инвалидный домъ когда, какъ говорится, „фарса была отыграна“ и грушевидный Луи-Филиппъ,

„le roi-citoyen“, возсѣлъ вмѣсто Бурбоновъ на престолъ Франціи,—и что еще болѣе простодушные „русскіе литераторы, ученые“ и пр., собравшіеся чествовать автора *Нови* во имя „идеи примиренія его съ русскимъ обществомъ и молодежью на почетъ западнаго конституціонализма“, и не замѣтили, какъ дѣйствительно „смѣшны“ и „нелѣпы“ были и самая идея этого чествованія, и парадная haute école, отъѣзженная г. Тургеневымъ въ этомъ случаѣ.

Переложенный на русскіе нравы, новый Лафайетъ первый, однако, понялъ, повидимому, глупую несообразность такого рода „овацій“, и, убоясь дальнѣйшихъ проявленій ихъ, уѣхалъ отсюда, какъ мнѣ говорили, даже днемъ ранѣе назначеннаго имъ сначала срока, что несомнѣнно свидѣтельствуешь о его тактѣ и осторожности... Но ты, ты, беспомощная Невская „интеллигенція“, когда же заведешь ты царя въ головѣ, когда перестанешь ты легкомысленнымъ пискаремъ вливать съ первой заброшенной въ твои воды удочки, навидываясь зря на всякую интригу и сумбуръ, манящіе тебя своею „либеральною“ приманкой?..

Можно ли себѣ, дѣйствительно, представить серьезныхъ русскихъ людей, взывающихъ въ „конституціонализму“ яко въ панацею противъ такихъ недуговъ, противъ такого болѣзненнаго состоянія общественной атмосферы, при которыхъ и въ странахъ такъ-называемыхъ конституціонныхъ, и въ республикахъ, предоставляются власти самая диктаторскія права (за ближайшимъ примѣромъ, кажется, недалеко ходить), и эта облеченная въ чрезвычайныя права сильная власть представляется всѣмъ и каждому единственною государственною функціей способною успѣшно, бороться противъ внутреннихъ враговъ? Развѣ это не водевилъ для газетныхъ райговъ, не жалкая ребяческая игра, способная дать дѣйствительному русскому обществу лишь одно новое доказательство полной мыслительной несостоятельности здѣшнихъ „политическихъ“ ходовъ?..

Эти наивные—или черезчуръ ловкіе—сочинители русскихъ конституціонныхъ идиллій, живущіе не отъ корней русской земли, а взирающіе на нее съ подлунной высоты своихъ канцелярій и редакцій, увѣряютъ свою публику, что какъ только „свободное изложеніе“ ихъ *либеральныхъ* теорій раздастся подъ

сводами петербургскаго парламента, такъ и настанеть для Россіи эра неописаннаго благоденствія. Исчезнеть всякое зло, неправда и недоразуміе; невская „интеллигенція“ станеть у кормила государственнаго корабля,—и обезоруженные великодушіемъ и гуманностью, и европеизмомъ, убійцы генерала Мезенцева и князя Крапотвина примутся строчить благоназѣренныя статья на „умѣренно прогрессивныхъ“ столбцахъ *Голоса и Вѣстника Европы*... Золотые сны, голубыя мечтанія, какъ жаль будить отъ нихъ этихъ милыхъ господъ!...

Нахожу въ *Новомъ Времени* весьма назидательную выписку изъ статьи, напечатанной въ *Крымскомъ Листкѣ* и въ которой рядомъ цитатъ изъ русскихъ заграничныхъ революціонныхъ изданій излагаетъ символъ вѣры той разбойничьей шайки, для борьбы съ которою невскіе мыслители ничего иного и придумать не въ состояніи, какъ все тотъ же „западный конституціонализмъ“ съ Лафайетомъ-Тургеневымъ во главѣ его.

Французская революція выработала извѣстную „декларацию правъ человѣка“. Мы можемъ полюбоваться теперь декларацией правъ *дикаго*, выработанною современными русскими мозгами какъ сочѣвѣйшій плодъ того „освободительнаго движенія“, которому такъ усердно, сочувственно, всѣми перьями своими и измышленіями служила въ теченіе цѣлой четверти вѣка „передовая“ петербургская печать.

Вотъ она во всей своей прелести:

Идеалы прежнихъ либераловъ, даже республиканцевъ — „старая, старая сказка“ (*Впередъ*, № 1, стр. 36).

Гарибальди и Феликсъ Піа, даже отчаянный, вѣроломный Феликсъ Піа — „отсталые люди“ (*Впередъ*, № 4, стр. 74).

Парижская коммуна 1871 года заслуживаетъ нѣсколько болѣе одобренія, потому что ея поджигательства составляютъ „лучъ свѣта“ для будущаго; но и она „неудовлетворительна“, ибо „не сдѣлала ни одного рѣшительнаго шага и, поставивъ задачу социальной революціи, не осмѣлилась ее выполнить“ (*Впередъ*, V, 129, 133).

Люди, командующіе *Впередъ*, обѣщаютъ работать цѣлесобразнѣе; они не ограничатся такими „полумѣрами“ какими довольствовалась коммуна, сантиментально разстрѣливаяшая заложниковъ „не болѣе“ какъ десятками; они не „остановятся ни передъ какою суровостью“ (*Впередъ*, VIII, 229); имъ нужна

„безпощадная война противъ общества, война воровствомъ, поджогомъ, гребезомъ, убійствомъ“, (*Впередъ*, I, 21), которая „все охватила бы и низвергла бы, которая въ дребезги разбила бы „весь“ теперешній строй; они хотятъ „разрушенія буржуазнаго общества и погребенія его обломками стараго міра“ (*Набатъ* программа, стр. 2), хотятъ „захвата всѣхъ имуществъ“ (*Впередъ* XIX, 593), при этомъ отмѣняютъ частную собственность (*Впередъ*, XIX, 592), уничтожаютъ семью (*Набатъ*, 5), упраздняютъ религію (*Впередъ* XIX, 584), „самую свободу“, „какъ вопросъ, лишенный содержанія“ (*Впередъ*, XIX, 512). Для осуществленія своего плана они требуютъ насильственнаго нападенія на существующую политическую власть и государственный заговоръ, подерѣпленный союзомъ съ польскою революціонною партіей (*Впередъ* I, 3—4), а пока—они „съ оружіемъ въ рукахъ выйдутъ судить всѣхъ палачей, вущовъ и помѣщиковъ“ (*Впередъ*, XIV, 325); они— „наведутъ на неодинаково мыслящихъ съ ними ужасъ“, (*Народная Расправа*, I, 11)... Нужно разрушать все, лица, вещи, отношенія, мѣшающія дѣлу, устранять препятствія, могущія затруднить его ходъ“ (*Народная Расправа*, I, 14). „Кто не за насъ, тотъ противъ насъ: и долженъ пасть отъ пули нашихъ револьверовъ“ (*Народная Расправа*, II, 6).

Статья *Крымскаго Листка* весьма основательно замѣчаетъ по поводу этой проповѣди разрушенія, что русское общество до сихъ поръ „какъ въ потѣмкахъ во всѣхъ этихъ поразительныхъ казусахъ“.

„ У насъ до сихъ поръ еще сбивчивыя понятія объ этихъ пресловутыхъ революціонныхъ стремленіяхъ; у насъ до сихъ поръ даютъ себѣ лишь смутный отчетъ о томъ, что такое скрывается за этими, какими-то таинственными декораціями. „Быть можетъ нѣчто возвышенное, прекрасное“...

За симъ невольно представляется въ умѣ cadaго здраво-мыслящаго русскаго человѣка такого рода вопросъ въ разрѣшенію:

Можно ли дѣйствительно ожидать какаго-либо серьезнаго противодѣйствія этимъ гнуснымъ ученіямъ и „поразительнымъ казусамъ“ отъ того, что нескіе мыслители имѣли бы возможность перенести свою всѣмъ намъ давно извѣстную болтовню со страницъ своихъ изданій въ устную парламентскую рѣчь?

Иногородный обыватель.

ХІІІ.

[Московск. Вѣдом., 19 апрѣля, 1879. № 97].

Въ продолженіи всей Святой Недѣли, съ ранняго утра до ночи, на тротуарѣ предъ зданіемъ гвардейскаго штаба, можно было постоянно видѣть сборище, человѣкъ въ 50—60, съ обращенными на стѣну этого зданія взорами. На этой стѣнѣ виднѣются три углубленія въ извести штукатурки, изъ которыхъ первое высотой въ три четверти человѣческаго роста и въ одинъ почти дюймъ глубины, другія въ перпендикулярномъ надъ нимъ направленіи, одно другаго выше и слабѣе. Углубленія эти—слѣды удара и рывшетоу одной изъ пуль, выпущенныхъ злодѣйскою рукой въ Царя-человѣка, Освободителя милліоновъ, Вѣнценосца безмѣрно милосердаго. Слѣды эти—позорныя и краснорѣчивыя въ нѣмотѣ своей свидѣтельства того безумнаго времени, которое суждено намъ переживать...

Подпольные вожди этого гнуснаго дѣла знали, что дѣлали,—знали, что это былъ единственный способъ произвести потрясеніе въ Россіи, вызвать русскій народъ на страшную, кровавую смуту. На царубійцѣ грознѣе и безпощаднѣе волны океана поднялись бы въ неудержимомъ порывѣ мести народныя волны... Но злодѣи не могли не знать также, что эти волны направлены бы прежде всего противъ тѣхъ, кого, въ сожалѣнію, народъ считаетъ поголовно врагами Царя и своими,—грозили бы сокрушить слѣпымъ ударомъ, не разбирая, все учащееся поволнѣніе въ Россіи.

Для тѣхъ, кто, какъ я, имѣлъ случай прислушаться къ толкамъ народа, собиравшагося постоянными толпами предъ этими слѣдами страшнаго покушенія 2 апрѣля, въ этомъ не можетъ

оставаться сомнѣнія... Не могу забыть желчнаго и возбужденнаго выраженія на лицѣ какого-то мелкаго торговца въ фуражкѣ и пальто со смушьевымъ воротникомъ ораторствовавшего среди группы синихъ и сѣрыхъ кафтановъ:

— Не долга расправа, говорилъ онъ, помаргивая и несколько, повидимому, не смущаясь присутствіемъ стоявшихъ тутъ же двухъ, трехъ лицъ изъ *господъ*.— Въ Неву покидать всѣхъ!..

— Это за что такъ всѣхъ? спросилъ, довольно кисло улыбаясь не молодой уже *господинъ* въ цилиндрѣ, принадлежащій, очевидно, къ разряду здѣшнихъ *интеллигентовъ*.

Говорившій тенулъ длиннымъ сухимъ пальцемъ въ направленіи стѣны:

— А чѣхъ это рукъ дѣло, ваше благородіе, не изволите знать?

— А кто постоянно бунты затѣваетъ? присоединился къ нему голосъ какого-то, повидимому слесаря, судя по закончѣннымъ рукамъ и лицу.

— На Казанской площади въ позапрошломъ году... А нонече зимою, какъ даже черезъ мостъ ихъ не пушали... Самые эти медицинскіе студенты... Вѣдь ажъ къ самому Настѣвнику Цесаревичу во дворецъ продрать вздумали. Смѣлые-то какіе!.. А какъ эту поганку, что въ градоначальника Тренова стрѣляла отпустили, на Литейной-то что было, кто въ жандармовъ камнями пушалъ? загадѣли вругомъ.

— Такъ вѣдь отъ полицейскаго проступка и до таково дѣла, какъ это—еще очень далеко, ребята! не совсѣмъ удачно возразилъ *интеллигентъ* въ цилиндрѣ.

Торговецъ въ смушьяхъ, такъ и впился въ него взглядомъ:

— А какъ же это такъ, ваше благородіе, развѣ полиція не отъ царя поставлена, чтобы противъ нея бунтовать?

— Злодѣй этотъ—не студентъ, поспѣшилъ сказать нѣсколько сконфузившійся *интеллигентъ*.

— Все одно, изъ ихняго сословія. Спуску много давали. Всѣхъ бы давно передупитъ! прошипѣлъ, какъ бы все болѣе остервеняясь, торговецъ.

Интеллигентъ даже въ лицѣ измѣнился:

— Вы хотите уничтожить всѣхъ образованныхъ людей,

врачей, судей, учителей, всѣхъ, кто вамъ же на пользу воспитывается въ высшимъ заведеніяхъ?

— Какіе-жъ это намъ на пользу люди, господинъ, которые противъ царя—помазанника бунтуютъ?

Я предвидѣлъ этотъ отвѣтъ и поспѣшилъ поставить предметъ разговора на другую почву:

— Расправляться самому, безъ суда, никому не дозволено уже потому, что при этомъ весьма легко невинный можетъ отвѣчать за виновнаго; а тѣмъ болѣе въ томъ случаѣ, о которомъ мы говоримъ теперь.

— А и положимъ такъ, что десятокъ невиннымъ пропало бы задаромъ, за то, можетъ, отъ сотни и больше этихъ царскихъ злодѣевъ избавили бы Россію!..

— Вѣдь вотъ вы собираетесь расправиться по-своему, заговорилъ снова господинъ въ цилиндрѣ, видимо обрадованный моимъ сторонничествомъ, — и всѣхъ образованныхъ огуломъ злодѣями обзываете. А между васъ самихъ нѣтъ развѣ всякихъ негодаевъ, и слѣдуетъ ли изъ этого, что всѣ вы за это отвѣтчиками должны быть?

Слесарь, уложивъ руки себѣ въ карманы, подался къ нему на одинъ шагъ:

— А позвольте сказать вамъ, господинъ, къ примѣру: если теперича, положимъ, у хозяина рабочіе живутъ, или въ артели и прочее, и этакой негодой заведется тутъ, что всякій изъ насъ понимаетъ, каковъ онъ человѣкъ, такъ мы его сами въ полицію или своимъ судомъ порѣшимъ, чтобъ его у насъ не было. Такъ зачѣмъ же они, образованные господа, такого оглашеннаго не то, чтобъ осудить, а норовятъ только какъ бы его покрыть, всѣ за одно за него стоятъ? По нашему, баринъ, такъ понимать надо, коли ты съ негодемъ въ дружество играешь, самъ ты, значить, тѣхъ же его дѣловъ мастеръ. Гдѣ тутъ разбирать, кто настоящій изъ нихъ виноватый, а кто только такъ себѣ, середочка на половиночку?

Въ толпѣ слышалось сочувственное хихиканье и возгласы:

— Это точно! Кто ихъ разберетъ! Одного поля ягоды! Вотъ еще недавно на генерала Дрентелева шельмецъ этакой *стрѣмилъ!*... Бунтовщики... Всѣхъ ихъ въ воду!..

Мы невольно переглянулись съ *интеллигентомъ* и оба инстинктивно отошли отъ толпы.

— Хороши мудрецы! ядовито обратился онъ ко мнѣ, когда очутились мы съ нимъ рядомъ на тротуарѣ Пѣвческаго моста.

— А вѣдь надо и къ этому прислушиваться, отвѣчалъ я.

— На томъ основаніи что „голосъ народа — голосъ Божій?“ хихикнулъ онъ презрительно.

— Да хоть бы и такъ...

— Какой же это *народъ*, позвольте васъ спросить (мой собесѣдникъ казался очень возмущеннымъ тѣмъ, что ему пришлось слышать?) Это быдло, звѣрь! Вы слышали: бить, топить... Настоящій народъ—мы, люди образованные, доросшіе до сознанія нашихъ гражданскихъ правъ...

— Но не до разумѣнія нашихъ обязанностей, невольно вырвалось у меня.

Слова мои, какъ видно, внушили моему собесѣднику не лестное мнѣніе о моихъ мыслительныхъ способностяхъ. Онъ чуть-чуть улыбнулся, притронулся небрежно рукою къ шляпѣ въ видѣ поклона и повернулъ съ мѣста вправо, между тѣмъ какъ я продолжалъ свой путь по набережной Мойки...

Большая часть здѣшнихъ „интеллигентовъ“ такова. Эти господа до такой степени сбиты съ толку шумихою либеральныхъ фразъ, трещавшею имъ въ уши двадцать лѣтъ сряду, что не въ состояніи отличить голосъ здраваго народнаго смысла отъ того, что представляется имъ единственно ревомъ тупаго и кровожаднаго звѣря. Они не въ состояніи понять, что на ревъ вызваны дѣйствительно люди глубоко оскорбленные въ своей святинѣ, въ завѣтныхъ преданіяхъ своихъ и вѣрованіяхъ, люди инстинктивно (да и весьма сознательно, быть можетъ) разумѣющіе разладъ, установившійся между ихъ исконнымъ, историческимъ мировоззрѣніемъ и тою сумятицей понятій, чуждыхъ народу, чуждыхъ нашимъ государственнымъ и бытовымъ условіямъ, которою такъ неслыханно стало болѣть наше такъ называемое „образованное“ общество въ послѣдніе годы... Безпощадная логика народная связываетъ въ одинъ общій обвинительный актъ цѣлый рядъ преступныхъ явленій, въ которыхъ некая „интеллигенція“ всячески старалась видѣть единичные, отдѣльные факты, объясняемые ею каждый разъ какими нибудь особыми, искусственно-придуманнами поводами и по-

бужденіями. Послѣднее покушеніе противъ священной Особы Государя произвело несомнѣнно на всѣ безъ исключенія сословія Россіи то-же впечатлѣніе ужаса и омерзѣнія; но въ памяти простаго русскаго человѣка, не отуманеннаго всѣмъ тѣмъ чадомъ безсмысленныхъ утопій и всякихъ золотушныхъ политическихъ умствованій, въ которомъ утараютъ наши *soi-disant* „образованные“ классы, воскресаетъ при этомъ и весь послѣдовательный ходъ, вся совокупность тѣхъ, равно въ глазахъ его возмутительныхъ и подлежащихъ строгой карѣ дѣйствій, вѣнцомъ и послѣдствіемъ коихъ было злодѣйское событіе 2-го апрѣля. И кто, увь, рѣшится сказать, что ему, простому русскому человѣку, вспоминать нечего съ этой стороны? Студентская исторія и Петербургскіе пожары 1862 года, дѣло Каравозова, періодически въ теченіе цѣлыхъ 17 лѣтъ возобновлявшіяся волненія въ медико-хирургической академіи, съ отраженіемъ ихъ во всѣхъ высшихъ учебныхъ заведеніяхъ Имперіи, „бунтъ на Казанской площади, рядъ политическихъ процесовъ“, оправданіе Вѣры Засудичъ, со знаменитымъ апофеозомъ преступницы, въ поруганіе здороваго народнаго чувства, глубоко возмущеннаго злодѣйствомъ надъ „Царскимъ слугою“... Безумные участники этой *опаціи*, безсмысленные ваверы на судѣ, полупомѣшанные строкулисты, сочиняющіе гнусные дивирамбы этому позорному приговору „общественной совѣсти“, невскіе умники и чиновники, млѣющіе отъ восторга по этому поводу, — разумѣль ли весь этотъ пустой и жалкій людъ, лишенный всякой способности самостоятельнаго и трезваго сужденія, какую страшную смуту заготовлялъ онъ въ отечествѣ, — какъ глубоко оскорблялъ онъ чувство и совѣсть народа, для котораго нѣсть власти еще не отъ Бога и каждый „отъ Царя поставленный“ — лицо неприкосновенное какъ и Онъ самъ?

Мы знаемъ, чѣмъ отвѣчалъ въ Москвѣ народъ на „демонстрацію“ въ охотномъ ряду, знаемъ, что въ Харьковѣ возмущенная убійствомъ князя Крапоткина толпа грозила уже громкогласно разнести университетъ, что полиція должна была предостеречь студентовъ, намѣревавшихся идти за гробомъ убитаго, отказаться отъ этого намѣренія, въ виду враждебнаго къ нимъ настроенія этой толпы. Тѣ же угрозы повторяются теперь здѣсь вслѣдъ за страшнымъ дѣломъ 2-го апрѣля...

Вожаки „русской соціальной революціи“ желаютъ, какъ

*

извѣстно, добиться „анархіи“ во что бы ни стало. Разочаровавшись въ возможности произвести ее возбужденіемъ низшихъ классовъ посредствомъ „хожденія въ народъ“ и пропаганды въ немъ своихъ бессмысленныхъ ученій, они надѣются теперь достигъ тѣхъ же своихъ цѣлей противоположнымъ путемъ, то-есть пользуясь преданностью русскаго народа къ Богомъ ему поставленному Царю. Они рассчитывали посредствомъ цареубійства поднять народныя массы на высшія сословія, произвести новую пугачевщину, тотъ „бунтъ бессмысленный и беспощадный“, о которомъ съ ужасомъ говорилъ Пушкинъ...

Въ тупомъ близорукомъ звѣрствѣ своемъ они заранее жертвовали этой страшной задачѣ всѣмъ молодымъ поколѣніемъ Россіи, которое первое должно было бы въ этомъ случаѣ пасть подъ ударами разъяренной толпы...

Послужить ли то, что грозило отечеству нашему такими страшными послѣдствіями и отъ чего вмѣстѣ съ Царемъ чудотворно спасла его Божественная милость, — послужить ли это урокомъ, наконецъ, нашей скудоумной невольской „интеллигенціи?“ Поймутъ ли, наконецъ, эти дешевые „либералы“, эти фельетонные паяцы, эти журнальные пустозвоны и чиновные верхогляды, къ чему привели мальчишеская ихъ игра въ *европеизмъ*, ихъ потворство всякому „прогрессивному“ безобразію, ихъ постыдное исканіе популярности среди швольниковъ, ихъ нравственная дряблость и недомысліе? Чѣмъ заявили они себя, что проповѣдывали и примѣромъ своимъ и словомъ эти умники и „прогресисты“ своимъ согражданамъ? Упорно, въ теченіе цѣлой четверти вѣка слышали мы отъ нихъ всю ту же нещадную пѣснь глумленія надо всѣмъ, когда-то столь святымъ, заветнымъ, дорогимъ русской душѣ, русскому сердцу. Богъ, семья, родительскій авторитетъ, уваженіе къ власти, любовь къ семьѣ своей, — всѣ тѣ коренные устои, на которыхъ сложились и выросли историческій бытъ и государственная сила Россіи, — все это систематически, одно за другимъ, подвержено было злобному отрицанію и осужденію. Всякій „духовный идеалъ“ былъ осмѣянъ, всякое „отвлеченное вѣрованіе“ предано поруганію. „Самоцѣль“, „гражданскія задачи“, — вотъ что должно было замѣнить собою всѣ тѣ нравственныя начала, которыя оказывались-де несогласными съ „требованіями современнаго человѣчества“ ... Плоды этихъ новыхъ ученій

не заставили себя долго ждать:—изъ петербургскаго гражданства выросли Нечаевы, „самоцѣль“ вырѣла въ Юханцевыхъ и Червонныхъ валетахъ... Но это нисколько не смутило нашихъ *прогрессистовъ*. Ихъ либеральному верхоглядству ни разу не представилось, что отсутствіе всякаго духовнаго идеала, нравственнаго авторитета, что упадокъ религіозныхъ вѣрованій и проповѣдь сплошнаго матеріализма въ состояніи произвести лишь одно изъ двухъ: или революціонеровъ — звѣрей, какъ Нечаевъ, или мошенниковъ — жуировъ въ родѣ Юханцева и К°. Съ неслыханною развязностью, съ неимовѣрною наглостью увѣрили они русское общество, что Юханцевъ, равно какъ и Нечаевъ порождены единственно недостаткомъ „политической свободы“ въ Россіи, что спасенія отъ этихъ позорныхъ явленій можно единственно ждать отъ тѣхъ „формъ западнаго государственнаго устройства“, при которыхъ, само собою, петербургская „интеллигенція“ могла бы безнаказанно и всенародно, съ высоты парламентской трибуны, повѣщать свои беспочвенныя теоріи, свои заемныя политико-соціальныя бредни... Были бы эти „западныя формы“ въ соотвѣтствіи съ исконнымъ духомъ русскаго народа, съ его исторически сложившимся воззрѣніемъ на правящую имъ власть, съ интересами его политической цѣлости, не оказались ли бы онѣ, уже помимо того, самымъ печальнымъ, самымъ гибельнымъ для отечества нашего экспедіентомъ, при той страшной нравственной расшатанности и умственной беспомощности, которыми страдаетъ наше общество,—объ этомъ ни мало не заботились невскіе умники. Эти давно переродившіеся народолюбцы шестидесятыхъ годовъ преспокойно усвоили себѣ въ настоящую пору высокоумѣрныя воззрѣнія польской шляхты на низшіе классы народа. Въ понятіяхъ ихъ—это „быдло, звѣрь“, какъ совершенно безцеремонно выражался *интеллигентъ*, встрѣченный мною предъ стѣной Генеральнаго Штаба. „Настоящій народъ“, вы прочли,—это моль они, „люди образованные“, доросшіе-де „до сознанія своихъ гражданскихъ правъ“... Жалкіе, безстыжіе или крайне тупые въ самоиѣнни своемъ люди, какъ много вреда уже причинили они нашей странѣ; какою неисходною гибелью грозило бы ей, еслибы дѣйствительно досталась когда либо этимъ людямъ возможность располагать ея судьбами!..

Не они ли, не эти ли петербургскіе *либералы*, прежде всего создали изъ русской учащейся молодежи предметъ подозрѣнія и вражды низшихъ народныхъ классовъ? Не они ли поджигали эту молодежь къ волненіямъ, къ непокорству властямъ, ко всѣмъ тѣмъ незаконнымъ дѣяніямъ, которыя могли компрометтировать ее въ глазахъ простаго русскаго здравого мысла и способствовать его представленію о ней какъ о стадѣ „бунтовщиковъ“? Подумали ли когда-либо эти презрѣнные верхогляды обратиться къ этой неразумно и вступивъ волновавшейся молодежи хотя бы съ тѣми простыми словами, которыми началъ парижскихъ студентовъ республиканецъ Гамбетта: „Ваше, молю, дѣло книги, а не уличныя демонстраціи?“ Пробовали ли они хоть когда-нибудь оберечь серьезнымъ словомъ отъ яда распространяемыхъ среди нихъ ученій? Не отравлялось ли, напротивъ, постоянно наше учащееся юношество такимъ ядомъ въ произведеніяхъ петербургской печати? Не возбуждала ли въ немъ эта печать всѣ нездоровыя инстинкты, льстя его заблужденіямъ, возводя его непокорство, его незаконныя притязанія на степень „благородныхъ стремленій“, признавая его всегда правымъ, а поставленную надъ нимъ власть виноватою, злобно глумясь надъ этою властью, надъ ея представителями, надъ введенною ею системой серьезнаго образованія, клеветая на нее при всякомъ удобномъ случаѣ, подрывая всѣми возможными способами довѣріе къ ней и къ ея распоряженіямъ въ средѣ этихъ учащихся и въ нашемъ шаткомъ, нездорѣломъ обществѣ, и безсмысленною кличкой „шпіоновъ“ и „доносчиковъ“, обзывая честныхъ и мыслящихъ людей, уязывавшихъ съ ужасомъ на эту сумятицу, на эту умственную анархію, грозящую самыми злосчастными послѣдствіями?.. Мало того, когда (какъ это было по поводу известной брошюры профессора Цитовича) между самою этою молодежью возникалъ протестъ противъ лжепророковъ ея и возмутителей, выражалось его живое сочувствіе мужественному слову истины, петербургскіе либералы вооружались всѣми безстыжными перьями своими для гнуснаго охаянія этихъ трезвыхъ молодыхъ голосовъ, для новаго смущенія пробудившихся въ этихъ умахъ здоровой и самобытной мысли...

Событіе 2 апрѣля ясно показало теперь ту страшную пропасть, къ краю которой пригнало русскую учащуюся моло-

дѣжь постыдное недомысліе петербургской „интеллигенціи“. Вся она въ убѣжденіи низшихъ классовъ нашего народа состоитъ на положеніи „Царскихъ вороговъ“, подлежащихъ мести народной. Едва ли не слѣдуетъ признать несомнѣннымъ, что если бы „революціонеры“ наши имѣли возможность произвести ту дѣйствительную смуту, къ которой направлены всѣ усилія ихъ, это недоброе чувство народа выразилось бы дѣломъ кровавымъ и беспощаднымъ... Объ этомъ стоитъ подумать и прежде всего тому лучшему большинству нашихъ учащихся молодыхъ людей, которое за послѣднее время успѣло заявить о своей умственной и нравственной благонадежности. Этому лучшему большинству молодого поколѣнія въ Россіи слѣдуетъ вникнуть трезво и серьезно въ свое положеніе. Ему принадлежитъ будущее; отъ него въ правѣ ожидать родная земля служенія ей честнаго и полезнаго. Ему пришлось теперь видѣть на дѣлѣ, какіе плоды произрастаютъ изъ тѣхъ ученій, которыя подносятся ему именемъ „послѣдняго слова современнаго человѣческаго развитія“, видѣть и то, какое глубоко ненавистное чувство внушаютъ нашему народу сектанты этихъ ученій. Пора понять во всякомъ случаѣ, что въ понятіяхъ русскаго народа, какъ и въ глазахъ здравомыслящей части русскаго „образованнаго“ общества, названіе „измѣнника“ и „врага“ заслуживаетъ тотъ, кто, вопреки всѣмъ законамъ Божескимъ и человѣческимъ, вопреки народной совѣсти и исторически сложившемуся духу страны, „играетъ въ дружество“ съ ея злодѣями и вольно или невольно служить орудіемъ ихъ кровавыхъ замысловъ и бессмысленныхъ задачъ...

Июгородный обыватель.

XIV.

30 декабря, 1879. № 331.

Среди невообразимаго умственного хаоса, въ которомъ суждено намъ жить въ настоящую пору, пробиваются индѣ свѣжія струйки, какъ бы во свидѣтельство, что въ обществѣ нашемъ не окончательно еще утерянъ здравый смыслъ, что оно ищетъ отрезвленія отъ напущеннаго на него тумана, желаетъ уяснить себѣ между прочимъ и тѣ коренныя причины, которыя привели его къ теперешнему безпомощному состоянію... Этому зародышу чего-то, какъ бы болѣе зрѣлаго и самостоятельнаго въ мыслящей части нашего общества слѣдуетъ приписать, напри- мѣръ, успѣхъ брошюръ, изданныхъ въ теченіе нынѣшняго года въ Одессѣ профессоромъ Цитовичемъ, о чемъ извѣстно, вѣ- роятно, читателю хотя бы по той неистовой бурѣ ярыхъ руга- тельствъ и проклятій, съ какою встрѣчена была первая изъ нихъ. (*Отвѣтъ на письма къ ученымъ людямъ*) здѣшней, такъ- называемою „прогрессивною“ или „либеральною“ печатью. Успѣхъ, на который я позволяю себѣ указывать, не подлежитъ ни малѣйшему сомнѣнію. Въ теченіе трехъ, четырехъ мѣсяцевъ вышло *семь* изданій упомянутаго „Отвѣта“, *три* „Объясненія“ по поводу помѣщеннаго въ *Вѣстникъ Европы* отзыва объ этомъ „Отвѣтѣ“, и *пять* изданій брошюры, подъ заглавіемъ: *Что дѣлали въ романѣ „Что дѣлать“?* Здѣшнія книжныя лавки едва успѣвали удовлетворять требованіямъ на этотъ „ходкій товаръ“; все, что доставлялось его изъ Одессы, раску- палось нарасхватъ въ нѣсколько дней. Изъ этого „обстоятель- ства, уже впрочемъ подмѣченнаго не разъ на другихъ, болѣе важныхъ случаяхъ“, какъ говорить г. Цитовичъ, онъ имѣлъ

достаточное основаніе вывести слѣдующее, весьма мѣтко и образно выраженное имъ заключеніе:

„Снова оказалось, что русскую публику нельзя смѣшивать съ русскою прессой, что эта послѣдняя выражаетъ собою ощущенія и *темперименты* своихъ кружковъ, а ниваятъ не взгляды и понятія общественныхъ группъ читающей публики. Въ частности, что касается нашихъ газетъ, большинство ихъ—своего рода заведенія, гдѣ наверху продаются патріотическія баранки, а въ подвалѣ, то-есть въ фельетонѣ, гудитъ шарманка, пляшутъ съ женщинами, ругаются и дерутся. Хозяинъ же заведенія доволенъ и радъ, что торговля процвѣтаетъ: глазѣютъ на шарманку, покупаютъ баранки, и заведеніе идетъ не въ убытокъ. А между тѣмъ, эта кружковская пресса (разрѣшенная и запрещенная, — другой нѣтъ) съ поразительно самоувѣренностью говоритъ отъ имени общества, поддѣлываетъ мнѣніе *своей* „мыслящей Россіи“ во мнѣніе дѣйствительной, настоящей публики“.

Сочувствіе, встрѣченное г. Цитовичемъ со стороны этой „дѣйствительной, настоящей публики“, побудило его войти въ самую глубину вопроса, затронутого имъ лишь въ общихъ чертахъ въ своемъ „Отвѣтѣ“ нашимъ журнальнымъ нигилистамъ. Онъ предпринялъ, подъ общимъ заглавіемъ *Хрестоматія Нового Слова*, составить сводъ всѣхъ тѣхъ соціологическихъ и нравственныхъ началъ, которыя столь же невозбранно сколько и откровенно заявлены были въ свое время въ русской *подцензурной* печати отцами и устроителями русскаго нигилизма, и на которыхъ взросло затѣмъ цѣлое поколѣніе людей дѣйствующихъ въ настоящее время на всѣхъ поприщахъ общественной и государственной дѣятельности нашей страны... Для начала взять былъ извѣстный романъ Чернышевскаго: *Что дѣлать?* который, какъ опредѣляетъ г. Цитовичъ, отмѣчаетъ средину перваго классическаго періода въ исторіи *Нового Слова* (съ 1857 по 1866 г.). Періодъ позднѣйшій, съ 1866 года по настоящій день, есть уже время разработки частныхъ и въ особенности—примѣненія на практикѣ. Источники *живой воды* открыты, устроены въ періодѣ классическомъ; въ періодѣ позднѣйшемъ, точнѣе,—въ періодѣ 70-хъ годовъ, лишь пристраиваются отдѣльныя галереи, производятся придѣлки, углубляется или заправляется то одинъ, то другой источникъ....

Одновременно съ этимъ проповѣдь *новаго слова* пошла, такъ-сказать, въ раздробительную: изъ ученаго и критическаго отдѣла толстыхъ журналовъ спустилась въ фельетоны газетъ "...

Этому „позднѣйшему періоду“ нигилистической работы въ Россіи посвящены двѣ послѣднія, вышедшія въ сентябрѣ и октябрѣ, брошюры изъ *Хрестоматіи Разрушеніе эстетики и Реальная критика*, о которыхъ я и намѣренъ сегодня повести бесѣду съ читателемъ.

Трудъ, принятый на себя г. Цитовичемъ, заслуживаетъ величайшей признательности. Онъ долженъ былъ употребить не мало усидчивости, преодолѣть не мало внутренняго отвращенія, работая надъ систематизированіемъ всего того умственнаго безпутства, всей той мерзости и вмѣстѣ съ тѣмъ крайняго убожества мысли, которыми, къ позору нашего послѣдняго двадцатипятилѣтія, упояли въ сласть и губили безвозвратно своихъ современниковъ такіе великіе вожди и учителя русскаго „прогресса“ какъ Чернышевскій, Добролюбовъ, Писаревъ, Соколовъ, Шелгуновъ, Зайцевъ и иные... Но за то все это ученіе „Новаго Слова“ облуплено имъ, что говорится, какъ яичко, сведено и подведено подъ рубрики, и рисуется предъ вами какъ въ фокусѣ зеркала во всей чудовищности своего концентрированнаго матеріала. Самъ составитель выступаетъ рѣдко; онъ, по преимуществу, цитуетъ лишь подлинный текстъ, связывая иной разъ ироническимъ или освѣщающимъ замѣчаніемъ, извлекаемымъ имъ изъ различныхъ источниковъ, ученія соотвѣтственныя каждой данной рубрикѣ;—документы на лицо любуйтесь и судите сами!... Въ этой формѣ изложенія, брошюры г. Цитовича могутъ дѣйствительно служить не только „настоюною книгой для каждаго пишущаго въ Россіи“, какъ выразился одинъ мой очень умный знакомый, но и какъ наилучшій *compendium* для каждаго отца семейства, кому дорого правильное развитіе ума и сердца его дѣтей. Каждый смыслящій русскій человѣкъ, прослѣдя внимательно составленную г. Цитовичемъ кодификацію, долженъ придти въ ужасъ отъ мысли, что вся эта атеистическая, антиобщественная и распутная проповѣдь, печатавшаяся съ благодушнаго разрѣшенія правительственныхъ цензоровъ, читалась одно время въ нашихъ учебныхъ заведеніяхъ подъ видомъ „русской словесности“, раздавалась чуть не съ высоты университетскихъ кафедр!...

Первые апостолы нашего нигилизма не даромъ разсчитывали на „глупость“ („ты глупъ, читатель“, коротко и ясно говорилъ печатно Чернышевскій), на „стадность“, на лѣнь, на невѣжество, на непривычку къ самостоятельному мышленію нашего грамотнаго большинства. Не даромъ съ другой стороны, уповали они на свою дерзость, на неопровержимость у насъ старой апофеогмы „кто раньше всталъ, да палку взялъ, тотъ и капралъ“. Вооружившіеся такою палкой, грубые, невѣжественные бурсаки, подвизавшіеся на страницахъ покойнаго *Современника*, заставили въ самое короткое время все это большинство пасть предъ нею ницъ, какъ миѳическій Геслеръ цвейцарцевъ предъ своею шляпой, казня *на смерть* въ своей *свистопляскѣ* тѣхъ рѣдкихъ протестантовъ, которые осмѣливались подавать голосъ противъ этого позора во имя разума, науки, родной исторіи, общества, семьи. Наше „Панургово стадо“ (какъ вѣрно дано это названіе!) безъ разсужденія, безъ оглядки, тупо и послушно побѣжало, склоня головы, на пажити уготованныхъ этими пастырями анархіи и разрушенія. Кто инстинктивно чуялъ ложь и гибель этого „новаго слова“, все же шелъ за другими, въ рабскомъ страхѣ показаться „отсталымъ“, „не современнымъ“; толпы недомысловъ повторяли всю казенщину выработанныхъ жоками ученія фразъ и выраженій, не разумѣя весьма часто, что именно обозначалось ими.

Эта условность языка, эта подставка подъ извѣстное слово понятія, ничего не имѣющаго съ нимъ общаго, завѣщанныя русской печати первыми провозвѣстниками нигилизма, продолжаютъ до сихъ поръ путать и сбивать съ толку наше такъ-называемое „образованное общество“; происходитъ до сихъ поръ какое-то вавилонское столпотвореніе, при которомъ люди говорятъ то, чего вовсе не хотятъ сказать, или, наоборотъ, разумѣютъ въ доносящихся къ нимъ словахъ вовсе не то, что дѣйствительно содержится въ нихъ.

Брошюры г. Цитовича способствуютъ значительно къ разъясненію этой невообразимой путаницы. Авторъ ихъ неотразимыми подлинными документами возстановляетъ дѣйствительный смыслъ того, что говорить условный языкъ нигилистической проповѣди, указываетъ, не обинуясь, мужественно и прямо *se que parler veut dire* во всѣхъ тѣхъ „разнообразныхъ *va et vient*, извилистыхъ зигзагахъ и хитростныхъ сальто-мортале“, къ

которымъ прибѣгала и прибѣгаетъ проповѣдь эта и понинѣ „чтобъ отвести глаза цензуры“.

Какъ должны будутъ поэтому удивиться наивные люди изъ тѣхъ, которые въ простотѣ души своей плачутся, что „у насъ нѣтъ болѣе такого критика, какъ Добролюбовъ“, узнавъ хотя бы то, что этотъ Добролюбовъ никогда *критикомъ* не былъ— да и не могъ имъ быть, по той простой причинѣ, что для такой роли необходимо огромное (какъ было у Лессинга, напри- мѣръ) литературное образованіе, не говоря уже о природной эстетической воспримчивости (которою несомнѣнно одаренъ былъ Бѣлинскій); вся же эстетика Добролюбова состояла „въ двухъ, трехъ прочтенныхъ имъ учебникахъ словесности“, и во всѣхъ четырехъ томахъ его сочиненій, говоритъ г. Цитовичъ, нѣтъ и признаковъ знакомства его съ иностранными литературами, кромѣ развѣ ссылокъ на пѣсни Гейне и Беранже. Въ своей же неспособности къ воспринятіямъ какихъ бы то ни было эстетическихъ впечатлѣній Добролюбовъ „откровенно“ признавался самъ, объясняя это тѣмъ, что онъ „не водить знакомства съ чувствительными барышнями“ *). Хорошо объясненіе?...

Въ назиданіе наивныхъ господъ, для которыхъ Бѣлинскій и Добролюбовъ, нѣчто въ родѣ близнецовъ и единомышленниковъ русской критики, я приведу одну изъ выписокъ, сдѣланныхъ г. Цитовичемъ изъ сочиненій другаго извѣстнаго „реалиста“, ближайшаго сподвижника и почитателя Добролюбова, котораго онъ даже, безо всякаго шутовства, признавалъ „геніальнымъ“ (sic), а именно Писарева. Мѣсто это особенно забавно; такъ какъ діатриба, направленная противъ Бѣлинскаго, вызвана извѣстными статьями сего послѣдняго о Пушкинѣ, и рисуетъ весьма характерно самую суть возрѣній на искусство всей этой создававшейся тогда „реалистической“ школы:

Посмотримъ, какого воспитателя рекомендуетъ Бѣлинскій всей читающей Россіи.

Пушкинъ художникъ—и больше ничего! Это значитъ, что Пушкинъ пользуется своею художественною *виртуозностью*

*) Каждая изъ приведенныхъ г. Цитовичемъ въ брошюрѣ его цитатъ сопровождается надлежащимъ указаніемъ на автора, книгу, томъ и страницу, изъ которыхъ онѣ приводятся. Воспроизводя ихъ здѣсь, я ограничусь только ссылкой на автора.

для того, чтобы посвятить Россію въ печальныя тайны своей внутренней пустоты, своей духовной нищеты и своего умственного безсилія. Таковъ-называемый великій поэтъ — *легкомысленный версификаторъ*, опутанный мелькими предрассудками, совершенно неспособенъ анализировать и понимать великіе общественные и философскіе вопросы нашего вѣка и до того за-рапортовался (sic), что признаетъ „пружину чести“. Хорошъ мужчина, хорошъ общественный дѣятель!... Произведения Пушкина оказываются *свѣтлымъ средствомъ притупить здоровый умъ и усыпить человеческое чувство*. Воспитывать молодыхъ людей на Пушкинѣ значитъ готовить изъ нихъ трутней и сибаритовъ; у него *колоссальная неразвитость*. (Писаревъ).

Здѣсь, какъ видитъ читатель, что ни слово, то перлъ, то поводъ къ хохоту. Но все это въ свое время читалось и повторялось съ восторгомъ... Мнѣ лично извѣстна была одна провинціальная гимназія тѣхъ годовъ (до реформы гимназическаго устава), въ которой учитель русской словесности „доказывалъ“ ех cathedra своимъ ученикамъ неразвитость Пушкина...

Далѣе изъ той же статьи Писарева (*Пушкинъ и Бѣлинскій*):

Простые смертные смотрятъ съ нѣмымъ изумленіемъ на *эстетическую орію*, которой предается Бѣлинскій... Онъ весь восьмой томъ своихъ сочиненій посвятилъ разбору красивыхъ произведеній остроумнаго русскаго барина, — честь слишкомъ велика для маленькаго и миленькаго Пушкина. (Какая прелесть!) Удивительно, что Бѣлинскій не умѣетъ находить область эстетики тѣсною и душною для смыслящаго критика... Бѣлинскій, какъ эстетикъ, *представляетъ явленіе замѣчательное по своей уродливости...*

„Маленькій и миленькій Пушкинъ“, равно какъ и „уродливый“ эстетикъ Бѣлинскій, рекомендовавшій его всей читающей Россіи, не соответствовали само собою идеаламъ „новаго слова“. Для него потребовалось иная „реальная, публицистическая критика“. Ее взялъ и создалъ „геніальный“ Добролюбовъ.

Въ чемъ же состояли сущность и значеніе этой новой критики?

Добролюбовъ самъ прямо отвѣтитъ намъ на это:

Литература, вообще говоря, представляетъ собою силу

служебную, которой назначеніе состоитъ въ *пропагандѣ*, а достоинство ея опредѣляется тѣмъ, что и какъ она пропагандируетъ.

А въ вѣрнѣ пропаганды Добролюбова и К^о стоитъ вотъ что: Человѣкъ есть ничто иное какъ животный организмъ. Условія дѣятельности нашего тѣла, которую мы называемъ духовною, нравственною, могутъ быть только двухъ родовъ: физическія и химическія (Зайцевъ). Мы принимаемъ только реальныя, видимыя и осязаемыя потребности человѣческаго организма. Точнѣе: „пить, ѣсть и женщину“ (Писаревъ)— вотъ „естественное, неизбѣжное, законное требованіе организма“, въ „этомъ состоитъ сущность природы человѣка и способность ея къ развитію“. (Добролюбовъ).

Вся „геніальная“ критика Добролюбова направлена къ развитію этого основнаго положенія „новаго слова“, сведена къ проповѣди объ упраздненіи тѣхъ „помѣхъ“, которыя нынѣшнія общественныя и государственныя формы общезжитія представляютъ для окончательнаго воцаренія культа „естественныхъ потребностей“. Для подобной критики, само собою, „эстетическихъ вопросовъ“ нѣтъ и быть не можетъ; для нея существуютъ лишь вопросы „общественныя“, которымъ и посвящаль исключительно заботы свои этотъ ядовитый апостоль русскаго нигилизма. Наивные господа и пустые болтуны, повторяющіе и доннѣ о великомъ *критическомъ* значеніи Добролюбова, не знаютъ даже, повидимому, и того, что этотъ господинъ ни объ одномъ изъ разбиравшихся имъ сочиненій не говорилъ *по существу*, а лишь пользовался ими, чтобы *по поводу* ихъ проводить свое спеціальное ученіе. „Разбирая романъ или повѣсть“, нахальнѣйшимъ образомъ заявлялъ онъ самъ, „я постоянно имѣю въ виду не литературное достоинство даннаго произведенія, а ту *пользу*, которую можно изъ него извлечь для міросозерцанія моихъ читателей“. Приемъ, какъ видите, необыкновенно удобный, къ которому присоединялся еще самый безцеремонный, циническій подмѣтъ того, что дѣйствительно содержится въ разбираемомъ сочиненіи и навязываніе автору его того, что никогда не имѣлось ни въ мысли его, ни въ намѣреніи. У г. Цитовича между прочимъ весьма основательно и тонко указано на существенную разность между дѣйствительнымъ характеромъ Катерины въ *Грозѣ*,

какою задумана она г. Островскимъ, и тѣмъ типомъ невозможной народной русской протестантки, во имя-де „свободной любви“, какою изображена она въ знаменитой по произведенному ею въ свое время шуму статьѣ Добролюбова *Лучь свѣта въ темномъ царствѣ*.

„Новое слово“ воплотилось такимъ образомъ въ такъ-называемой „Добролюбовской реальной критикѣ“. Изъ богатой сокровищницы, завѣщанной ею грядущимъ русскимъ поколѣніямъ, г. Цитовичъ извлекаетъ такіе алмазы, предъ которыми, дѣйствительно, остается только ахнуть... Я приведу нѣкоторые изъ нихъ по рубрикамъ „вопросов“, въ которыхъ они относятся.

О „космогоническихъ и геогоническихъ бредняхъ“ (религіи), напримѣръ, по поводу одной книги: „Господа“, вызываетъ *гениальный* критикъ въ „любезнымъ юношамъ и дѣтямъ“, — „не читайте этого сочиненія. Въ немъ гнилое, тупоумное ученіе о приниженіи личности, объ аскетическомъ, бесплодномъ пожертвованіи живою дѣятельностью ради какого-то *отшельничья невѣдомо кѣмъ установленнаго принципа долга и нравственности* (невѣдомо кѣмъ—верхъ совершенства!)... Сохраните (все тѣ же „любезные юноши и дѣти“) свою личную самостоятельность противъ *всякаго авторитета, противъ всего, что захотятъ навязать вамъ подъ ложнымъ названіемъ долга...* Кто исполняетъ требованія долга, тотъ *поступаетъ безчестно и подло*, есть жалкая дрянь и тряпка, и только напрасно позорить свое существованіе“.

Что можетъ быть гнуснѣе и безобразнѣе этого поученія, обращеннаго въ *любезнымъ юношамъ и дѣтямъ*? Въ какой революціонной странѣ возможно что-либо подобное? А вотъ у насъ все это было возможно, и все это печаталось подъ рукою цензуры!

О семейныхъ и общественныхъ отношеніяхъ:

„Только тѣ семейныя и общественныя отношенія и могутъ быть вѣрны, которыя оправдываются добровольнымъ согласіемъ всѣхъ въ нихъ участвующихъ. (Добролюбовъ). Идеаль хорошаго семьянина, хорошаго чиновника—все это мечты, которыя болѣе или менѣе отравляютъ жизнь и *мѣшаютъ беззаветному наслажденію* (Писаревъ). Никакое намѣреніе исполнять обязанности гражданина невыполнимо,

потому что *никакихъ гражданскихъ обязанностей въ сущности нѣтъ*, слѣдовательно всякіе толки о нихъ суть празднои мысли раздраженіе. *Убѣжденія, принципы, шивическая добродѣтель—все это нелпныя бредни* (Зайцевъ).

Kurz und klar! О брагѣ:

Слѣдуетъ измѣнить *пошлый языкъ нашей искусственной морали*, не считать паденіемъ, если женщина предается полному наслажденію любовью. *Бракъ — вотъ дѣйствительное паденіе*, вотъ потеря нравственной чистоты и силъ (Добролюбовъ).

О преступленіи:

Преступленія суть просто неизбежные результаты тѣхъ обстоятельствъ, среди которыхъ начинается и проходитъ жизнь людей, обвиняемыхъ нами (Добролюбовъ). *Дѣйствіямъ челоювка нѣтъ другаго основанія, кромѣ его внутреннихъ побужденій*, а побужденіе зависитъ отъ его органическихъ условій и отъ тѣхъ внѣшнихъ вліяній, по которымъ челоувъ поступаетъ непременно такъ, а не иначе. Слѣдствіемъ такого убѣжденія является въ насъ уваженіе къ челоуческой натурѣ и личности вообще. И дѣйствительно, *если челоукъ поступалъ такъ потому, что онъ не могъ поступать иначе, въ чемъ же его вина?* (Шелгуновъ). Всякій судъ вообще нелпнъ (Зайцевъ).

О русскихъ женщинахъ:

Туницы съ звонкою пустотой черепа и мѣднымъ составомъ лба (Писаревъ). Мукомольныя заведенія (idem). Вамъ бы семейный курятникъ (id.), слюнявыя объятія (Шелгуновъ), да ослиные вопли. (Писаревъ). А еще образованы по самое нелзя. (Добролюбовъ). Дрянъ, сволочь! Долой маску и во всемъ чертямъ! (Писаревъ).

Отсылаю къ брошюрѣ г. Цитовича *Разрушеніе Эстетики* читателя, желающаго познакомиться поближе съ тѣми „естественными отношеніями“, которыя требуются „реалистами“ отъ „здоровой дѣвушки“ и „здороваго юноши“ (стр. 53—57).

J'en passe et des meilleurs.

О „такъ-называемыхъ великихъ людяхъ“:

Эти господа съ достохвальными качествами, Леонидъ Спартанскій, Александръ Македонскій, Юлій Цезарь, Суворовъ, Наполеонъ, Муцій Сцевола, Горацій Коклесъ, всѣ

великіе люди поголовно могутъ быть названы врагами челоуѣчества (Добролюбовъ). Шекспиръ занимался глупостями. Вольтеръ замѣчательнъ своею ограниченностію. Онъ признавалъ *почтенный тезисъ* (т. е. бытіе Бога)—трогательно: „Аллахъ есть Аллахъ!“ (Писаревъ). Добрякъ и блюдолизъ (sic) Гете украсили на вѣчныя времена свиную голову нѣмецкаго филистерства лавровыми листьями поэзіи... Гейне рисуеъьт безсмысленно блестящія арабески, по временамъ самъ глупѣеъьт. (Писаревъ). Разсужденія Милля убѣждаютъ насъ, что развратъ и низость чувства неизбѣжно искажаютъ мыслительныя способности и доводятъ челоуѣка до идиотизма. (Соколовъ). Маколей софистъ, который не пренебрегаетъ никакими извращенными идеями и пошлыми предразсудками для оправданія того, что осуждаетъ и здравый смыслъ, и совѣсть (id.) и т. д.

О добрѣ и злѣ:

Бушмень (дикарь) говоритъ: когда я ворую жену у другихъ людей—это добро; а когда у меня воруютъ жену—это зло. Понятіе добра отождествляется такимъ образомъ съ приятнымъ ощущеніемъ, понятіе зла съ неприятнымъ; въ своемъ *основномъ принципѣ* разсужденіе Бушмена совершенно вѣрно (Шелгуновъ). Такого же принципа держится и „последовательный реалистъ“, только „съ большею продумательностію“. Въ этомъ единственное различіе между „реалистомъ“ и Бушменомъ, такъ какъ „они оба свободны отъ теософической задачи, не ожидаютъ себѣ свыше ни награды за добро, ни наказанія за зло“. (Писаревъ).

О воспитаніи („реальная критика“ беретъ этотъ вопросъ съ самой колыбели):

Господствующее у насъ въ воспитаніи начало слѣпаго авторитета способно убить дѣятельную силу въ самыхъ энергическихъ и гордыхъ натурахъ... Родители хотятъ, во что бы ни стало, чтобъ ихъ опытность шла на пользу дѣтямъ; того они не понимаютъ, что самый процессъ приобрѣтенія опытности чрезвычайно приятенъ... Изъ чего мы такъ хлопочемъ о (нравственной) чистотѣ ребенка? Рано или поздно чрезъ лакейскую или дѣвичью онъ узнаеъьт всѣ тайны, семейныя и *физиологическія*, которыя скрывались отъ него самымъ тщательнымъ образомъ. (Добролюбовъ).

Изъ дѣтской въ классную:

Зачѣмъ ребенку учиться? Ничего кромѣ вреда не приноситъ внушеніе дѣтямъ въсвѣдскыхъ, часто очень уродливыхъ, отвлеченностей, и рассказы о великихъ историческихъ примѣрахъ... Чтеніе такъ-называемыхъ хорошихъ дѣтскихъ книгъ — профавачія и проституція мысли... Умный и *широкоразвитый* человекъ никогда не рѣшится воспитывать ребенка; онъ пойметъ, что *врываться въ интеллектуальный міръ другаго человека* со своею инициативой *безчестно и чуждо*. (Писаревъ).

Изъ классной въ школу:

Чѣмъ меньше молодой человекъ будетъ знать по окончаніи гимназіи, тѣмъ лучше... Чѣмъ раньше молодая личность становится въ скептическія отношенія къ своимъ наставникамъ, тѣмъ лучше, потому что тѣмъ меньше послѣдніе (с) умѣютъ напортить, и тѣмъ больше времени останется на поправленіе или вѣрнѣе на радикальное уничтоженіе ихъ работы. (Писаревъ).

Хорошъ катехизисъ?

Школа, по рекомендаціи одного изъ меньшихъ апостоловъ „новаго слова“, должна быть устроена по типу мастерской Вѣры Павловны въ романѣ *Что дѣлать*, на началѣ самоуправленія со своею собственною юрисдикціей, но подъ ближайшимъ распоряженіемъ „ремесленнаго комитета изъ опытныхъ и свѣдущихъ гимназистовъ; чистые барыши должны дѣлиться между работниками по общему соглашенію, въ которое начальство совсѣмъ не должно вмѣшиваться“. Начальство впрочемъ не оставлено безъ дѣла. „директоръ гимназіи, вмѣстѣ съ инспекторомъ и педагогическимъ совѣтомъ, принимаютъ заказы, продаютъ готовые издѣлія и производятъ закупку матеріаловъ“. (Шелгуновъ).

Овладѣть школой было постоянною цѣлью заботъ апостоловъ „новаго слова“. „Когда взята школа“, писалъ Писаревъ, „тогда побѣда упрочена, *тараканъ пойманъ*. Взять школу, значитъ упрочить господство своей идеи надъ обществомъ“. Добролюбовъ торжественно указывалъ, что духовныя заведенія уже *взяты* ими:

„Въ нашихъ духовныхъ училищахъ сформировались самыя крупныя и яркія представители отрицательнаго направленія (еще бы!), которое и до сихъ поръ воспринимается съ особенною жадностью воспитанниками этихъ училищъ“.

Но бурсы мало; имѣлось въ виду „*взять*“ гимназій, университетов и пр. Хотя „школа вездѣ и всегда составляетъ самую вѣрнѣе и неприступную цитадель всевозможныхъ традицій („только не у насъ“, неопровержимо вѣрно замѣчаетъ г. Цитовичъ), и всѣ члены общества охраняютъ ее также старательно, какъ старая нянька охраняетъ своего питомца отъ дурнаго глаза“ (увы, есть счастливыя страны гдѣ это, дѣйствительно, такъ!), но передовые наши мыслители выражали, устами того же Писарева, которому принадлежатъ только-что приведенныя строки, полную надежду, что *само начальство* введетъ въ школы „последовательный реализмъ“ и дастъ „*реальнѣйшій* предписанія“... Это писалось въ 1865 году.

Но я позволю себѣ здѣсь поставить точку и просить читателя о дозволѣніи отложить до слѣдующаго письма дальнѣйшую бесѣду о въ высшей степени поучительномъ и явившемся какъ нельзя болѣе ко времени въ настоящую пору трудѣ почтеннаго одесскаго профессора.

Иногородный обыватель.

XV.

Января 14, 1880, № 13.

Возвращаюсь къ предмету послѣдней бесѣды моей (*Моск. Вѣд.* 1879 г. № 331) по поводу брошюръ профессора Цитовича.

Мы видѣли, въ чемъ состояла проповѣдь *новаго слова*, познакомились съ догмой его катехизиса. Нивакая литература въ мірѣ не представляетъ намъ чего-либо подобнаго этимъ чудовищнымъ ученіямъ, этой неслыханной разнузданности мысли и рѣчи, возможной только дѣйствительно при печальныхъ условіяхъ нашего недомыслія, нашей умственной дряблости, при полномъ отсутствіи у насъ какаго-либо строго формулованнаго общественно-нравственнаго кодекса... Въ какой странѣ въ мірѣ могъ пройти безъ громаднаго, общаго протеста, безъ глубокаго негодованія, такой напимѣръ рѣшительный вызовъ, какой видали „новые люди“ всему существующему строю общества, всему тому, что въ продолженіи вѣковъ выработывало и слагало въ непрерываемые для себя законы христіанское чело-вѣчество:

„Мы, нѣкоторые — лучшіе, избранные люди, мы жить хотимъ и для этого пускаемъ въ ходъ все средства. Мы эгоисты, а кто сказалъ „эгоистъ“, сказалъ *человѣкъ* (Писаревъ). „Пружина чести, уваженіе, личное достоинство, самолюбіе, благодарность, добро, зло, вѣжливость, великодушіе, состраданіе, милосердіе, сердце, справедливость, умъ, знаніе, законъ, конституція, свобода, равенство, и т. п. — все это для насъ *отживающія слова*“ (Шелгуновъ).

У насъ этотъ символъ „новой вѣры“ не только не возбудилъ негодованія въ такъ-называемомъ „образованномъ обще-

ствѣ“, но заставилъ его безропотно склониться предъ своею дерзостью. *Панургово стадо*, какъ и слѣдуетъ стаду, послушно заблѣяло въ тонъ самозванныхъ своихъ пастырей, что всякій это *не нашъ* — „успителъ“, „назойливая тварь“ (sic!) „ничтожество“, „идіотъ“, „подлецъ“, да еще и *принятый* (Писаревъ), каждый, кто осмѣлится указать на пагубу ихъ ученій — „шпіонъ“, „сыщизнъ“, „инсинуаторъ“, „доносчикъ“ (всѣ)... Мы знаемъ, что всѣ эти умныя и удобныя словца входятъ неуловительно и поднесъ въ ежедневный словарь петербургской журналистики.

Дешевые борзописцы этой журналистики, твердо хранящіе и понынѣ сущность завѣтовъ, оставленныхъ первыми апостолами русскаго нигилизма *), но считающіе нужнымъ въ послѣднее время играть на струнѣ благонадежнаго и умѣреннаго „европейскаго либерализма“, весьма страннымъ образомъ вмѣщая и примиряя въ мудрыхъ головахъ своихъ и то, и другое, хорошо бы сдѣлали, вспомнивъ какъ воспитавшее ихъ *новое слово* относилось къ выражаемымъ имъ теперь „парламентскимъ“ претензіямъ. Вотъ образецъ напримѣръ:

„Можете ли себѣ вообразить смиренную корову, украшенную хорошимъ каралерійскимъ сѣдломъ? Я полагаю, что эта корова представила бы намъ зрѣлище довольно комическое, но въ то же время и печальное. Но представьте себѣ, что она подражаетъ манерамъ кровнаго англійскаго свакуна, старается принять молодцоватый видъ и бравурную осанку, раздуваетъ ноздри, поднимаетъ хвостъ коломъ и пробуетъ пуститься съ правой ноги галопомъ. Представьте себѣ такую картину, и вы получите нѣкоторое слабое понятіе о томъ неистощимомъ комизмѣ, которымъ переполнены всѣ слова, движенія и поступки нашего добродѣтельнаго либерала“ (Писаревъ).

Сравненіе, какъ видно, не особенно лестное для теперешнихъ нашихъ *конституціоналистовъ*! Еще, пожалуй, назидательнѣе такія слова о „говорильнѣ“, какъ называли наши новаторы европейскія парламентскія учрежденія:

„Великая (англійская) конституція и славныя вольности теперь уже никого не восхищаютъ. Времена Монтескье про-

*) Давно ли, напримѣръ, въ *Вѣстникѣ Европы* пресеріозно словоизвергалъ нѣкій г. Утинъ объ отживающемъ якобы *культурѣ* Тургенева, Гончарова, Достоевскаго и о необходимой-де замѣнѣ его въ нашей литературѣ „резвою правдой“ всякихъ Рѣшетниковыхъ, Помяловскихъ и т. п.

шли безвозвратно, и теперь немного найдется такихъ ограниченныхъ людей, чтобы не только считать „великія учрежденія“ идеаломъ, но даже чтобы не видѣть всѣхъ гнусностей, скрывающихся за ними“ (Зайцевъ).

Новое слово болѣе всего боялось большой культуры, знанія, ума. Умственный аристократизмъ (говорить тотъ-же Зайцевъ) явленіе опасное именно потому, что онъ дѣйствуетъ незамѣтно и не высказывается въ рѣзкихъ формахъ. *Монополю (ia) знанія и гуманнаго развитія представляетъ, конечно, одну изъ самыхъ вредныхъ монополю (ii)*. Наука должна быть осязательна, а то, что осязательно, что можно разсмотрѣть глазами и оцунуть руками, пойметъ и десятилѣтній ребенокъ, и простой мужикъ!... Намъ нечего *миндалничать* (sic) предъ глазами цивилизаціи, ни благоговѣть предъ ея благодѣяніями. Цивилизація — фразерство, и Европа намъ не указъ“ (Писаревъ).

Можно себѣ представить послѣ этого, что сдѣлали бы съ человѣческимъ обществомъ эти проповѣдники невѣжества, если бы когда-либо могли они достигнуть своихъ цѣлей!

А къ этимъ цѣлямъ своимъ они стремились непрерывно и, какъ заявляли сами они, „всѣми средствами“. Мы видѣли, что они надѣялись на „само начальство“, имѣвшее помочь имъ „поймать таракана“, то-есть „овладѣть школою“, — овладѣть вѣдомствомъ народнаго просвѣщенія, какъ уже *взяты* были имъ духовныя учебныя заведенія. Вліятельнѣйшіе тогда органы петербургской печати были равно и давно уже въ ихъ рукахъ и все шире и шире распространяли по Россіи свое тлетворное вліяніе. Соціалистическая пропаганда велась совершенно открыто— и откровенно:

„Пусть каждый дѣйствуетъ своимъ непосредственнымъ вліяніемъ въ томъ самомъ кружкѣ, въ которомъ онъ живетъ постоянно... Вовлекайте вашихъ братьевъ, сестеръ, родственниковъ, товарищей, всѣхъ тѣхъ людей, которыхъ вы знаете лично и которые питаютъ къ вашей особѣ довѣріе“ (Писаревъ).

Къ женщинамъ долженъ быть представленъ „развиватель“, „освободитель“ тожь (Шелгуновъ). Для большого успѣха развиванія дѣвушекъ лучше всего „овдоить съ однимъ изъ пропагандистовъ женскихъ думъ“ (Добролюбовъ). Поэтому всего бы лучше было, еслибъ у дѣвушекъ матерей не было вовсе — чтобы были всѣ сиротами“ (Писаревъ).

Реальная критика быстро дѣлала свое дѣло. Не прошло двухъ лѣтъ послѣ появленія первыхъ статей Добролюбова, какъ уже въ мартѣ 1858 г., цитуетъ г. Цитовичъ, „молодые люди не только Парацельсовскія мечтанія называютъ, не обинуясь, вздоромъ, но даже находятъ заблужденія у Либиха, читаютъ Мошешота, Фохта, Дюбуа-Реймона и *Сушность христіанства* Фейербаха, доподня ихъ собственными соображеніями“ (Добролюбовъ). Еще годъ, и уже появились „люди новаго времени“, повончившіе съ „долгомъ супружескимъ, сыновнимъ или гражданскимъ“ (Уд.). Въ 1860 „люди новаго времени“ объявлены „лучшими избранными“, и тотъ же Добролюбовъ указываетъ имъ дѣятельность,—вызвать *настоящій* день въ Россіи.

Не прошло и десяти лѣтъ, молодое поколѣніе окончательно обработано, и типъ его, возглашалъ Писаревъ, нашелъ себѣ выраженіе въ литературѣ и называется Базаровымъ или Лопуховымъ или Вѣрой Павловной (изъ романа *Что дѣлать?*).

Но самый главный типъ означеннаго романа, типъ, „занимающій общественную задачу“ (Писаревъ), типъ желаннаго, указаннаго, чаемаго *новымъ словомъ* будущаго — знаменитый Рахметовъ, этотъ герой, почивавшій на гвоздяхъ для приученія своей плоти въ воспринятію мукъ „за идею“ (можно ли себѣ представить, сказать встать, что либо глупѣе этого? Развѣ только что алюминіевы дворцы въ томъ же романѣ). „Въ кружкѣ Добролюбова“, говоритъ г. Цитовичъ, „вполнѣ выяснилась и вырѣла эта фигура бунтаря-героя“. Прозрѣваемая „геніальнымъ“ критикомъ еще въ Инсаровѣ (въ повѣсти г. Тургенева *Наканунѣ*), болгаринѣ, мечтавшемъ объ освобожденіи своей родины, она выяснилась въ романѣ Чернышевскаго, уже облеченная въ русскую плоть и кровь, и на нее съ ликоваіемъ и торжествомъ обратила тотчасъ же указательный перстъ свой *реальная критика*.

„Чернышевскій (восклицалъ по этому поводу Писаревъ) видѣлъ много такихъ явленій, которыя очень вразумительно говорятъ о дѣятельности особенныхъ людей подобныхъ Рахметову. А если эти явленія дѣйствительно существуютъ, то, можетъ быть, *свѣтлое будущее* совсѣмъ не такъ неизмѣримо далеко отъ насъ, какъ мы привыкли думать“.

На это „свѣтлое будущее“ направлялъ Добролюбовъ учениковъ своихъ самымъ настоятельнымъ образомъ, и въ выра-

женіяхъ, прозрачѣйшій смыслъ которыхъ могъ ускользнуть развѣ лишь отъ благодушной слѣпоты тѣхъ же нашихъ цензурныхъ приставниковъ, которые за нѣсколько лѣтъ предъ этимъ вычеркивали слова „вольный духъ“ изъ поваренныхъ книгъ. „Если настоящія общественныя отношенія“, взывалъ вѣнальный критикъ къ своимъ читателямъ, — „не удовлетворяютъ стремленія, сознаваемымъ вами, то, кажется, ясно что *требуется коренное измѣненіе этихъ отношеній. Сомнѣнія тутъ никакого не можетъ быть.* Почувствуйте только какъ слѣдуетъ право вашей собственной личности на правду и на счастье; и вы самымъ непримѣтнымъ и естественнымъ образомъ придете къ *кровавой враждѣ* съ общественной неправдой.. *Тогда-то, и только тогда, можете вы съ полнымъ правомъ считать себя честнымъ человекомъ*“ (sic!).

„Очевидно“, иронически замѣчаетъ г. Цитовичъ, „обязанность честнаго человѣка — принимать рѣшительныя радикальныя воззрѣнія и переходить отъ нихъ уже прямо къ дѣятельности. Но если повѣсать за выраженную въ дѣятельности жажду добиться поскорѣе осуществленія своихъ убѣжденій? — Ничего, находить онъ въ отвѣтъ въ сочиненіяхъ Добролюбова. Самое худое, что я могу потерпѣть — это смерть; но вѣдь я все равно умру же; стало быть, я ничѣмъ не рискую...“

Почтенный профессоръ указываетъ, между прочимъ, на одну статью „геніального“ критика (Соч. Добр. т. IV, стр. 320—321), „гдѣ помѣщенъ настоящій бунтарскій манифестъ“. Тамъ говорится, напримѣръ, что въ ожиданіи „настоящаго дня“ слѣдуетъ радоваться каждой „новой смерти въ старомъ поколѣніи“ и „*призывать смерть разить все отжившее*“.

„Не мигаютъ ли здѣсь тѣни бунтарей, съ кинжалами и бульдогами центрального боя?“ основательно спрашиваетъ во „этомъ случаѣ составитель брошюры: — „не пахнетъ ли кровью генерала Мезенцова и князя Крапоткина? Не трещатъ ли высѣлицы Каракозова и Соловьева.“

Настоящій день, такъ настоятельно призывавшійся *реальною критикой*, не преминулъ, дѣйствительно, настать весьма скоро. Еще въ 1866 году является первое *реальное* воплощеніе *идеальнаго* Рахметова въ лицѣ Каракозова.

Извѣстно, что вслѣдъ за этимъ событіемъ правительство сочло нужнымъ закрыть два главныхъ очага *новаго слова*, Рус-

ское Слово и *Современникъ*... Но весьма не долго спустя *Русское Слово* обратилось въ *Дѣло*, а владѣлецъ погибшаго на полѣ чести *Современника*, Некрасовъ, перешелъ со своимъ штабомъ въ заарендованныя имъ у благонамѣреннаго г. Краевского *Отечественныя Записки*, послѣ смерти весьма почтеннаго человѣка, Дудышкина, при которомъ въ этомъ журналѣ находили себѣ пріютъ кое-какіе послѣдніе въ Петербургѣ могиканы здраваго смысла и литературныхъ преданій, со свистомъ и гамомъ разрушенныхъ уже въ конецъ, какъ мы видѣли, во всѣхъ остальныхъ изданіяхъ Невской столицы.

Послѣдовавшій 1 апрѣля 1866 года законъ о печати, лишивъ эти изданія прежней выгоды безотвѣтственности, соединившейся для нихъ съ порядками предварительной цензуры, узаконившей своею подписью самый невозможный разгулъ нигилистической проповѣди, значительно умѣрилъ наружную, такъ сказать, дерзость этой проповѣди, но не въ силахъ былъ искоренить, ни даже помѣшать еще сильнѣйшему, быть-можетъ, распространенію ея сущности. Въ этотъ періодъ времени не оказались болѣе въ живыхъ два главные бойца *новаго слова*, Добролюбовъ и Писаревъ; но дѣло ихъ было уже достаточно упрочено. Выражаясь языкомъ г. Цитовича, „источники *живой воды* были открыты; установлены исходные пункты *реализма*, намѣчены цѣли и средства воплощенія теоріи въ практику, выработаны приемы паденія и защиты, созданъ особый техническій жаргонъ, плохо вразумительный для посвященнаго... Проповѣдь пошла въ раздробительную: изъ ученаго и критическаго отдѣла толстыхъ журналовъ спустилась въ фельетоны газетъ“. Масса, другими словами, изготовленнаго первыми ея апостолами яда запыривала мелкимъ, тѣмъ сильнѣе проникающимъ дождикомъ изъ всѣхъ щелей Петербургской прессы, чуть не повально обратившейся въ реалистическую.

Одного лишь недостаетъ торжеству *реалистовъ*: „тараканъ“, по живописному выраженію апостола Писарева, ушелъ изъ ихъ рукъ; имъ не удалось „взять школу“, какъ имѣли они право надѣяться въ пору, еще вполне благопріятствовавшую ихъ упованіямъ въ 1865 году. Въмѣсто чаемыхъ ими *реальныхъ предписаній* со стороны „самаго начальства“, средне-учебныя заведенія вѣднія Министерства Народнаго Просвѣщенія, совершенно растлѣвавшіяся подъ двойнымъ вліяніемъ

своей жалкой программы, и допускаемой въ нихъ агитаціи такъ называемыхъ „прогрессивныхъ идей“, обратили на себя серьезное вниманіе власти и обращены были, начиная съ 1866 года, на должный, согласный съ дѣйствительнымъ назначеніемъ ихъ путь. Послѣдовавшая затѣмъ и окончательная реформа этихъ заведеній — одно, бѣспорно, изъ величайшихъ дѣлъ нынѣшняго царствованія — положила, дѣйствительно, въ нихъ основанія для той „самой крѣпкой и неприступной цитадели“ лучшихъ культурныхъ и нравственныхъ „традицій“, по выраженію того же Писарева, какою разумѣется правильная школа во всѣхъ образованныхъ странахъ міра, и которая только у насъ можетъ служить еще предметомъ спора и мишени, въ которую допускается кидать грязью всякому неучу и шелопаю... Борьба за эту „цитадель“ продолжается до сихъ и приняла даже въ послѣднее время со стороны нашихъ *реалистовъ* особенно ожесточенный характеръ. Обстоятельство совершенно понятное. Намѣченная издавна добыча съ каждымъ годомъ все далѣе уходитъ отъ ихъ рукъ; зрѣетъ и готовится вступить въ жизнь поколѣніе инаго закала, чѣмъ тѣ печальные *отцы и дѣти*, которыхъ, безоружныхъ и безпомощныхъ, сломала однимъ ударомъ и унесла съ собою во мракъ и нравственную смерть нахальная проповѣдь *новаго слова*. Пропедевшее чрезъ строгую умственную дисциплину, пріобрѣвшее къ правильному и самостоятельному занятію, поколѣніе это, имѣетъ право мы надѣяться, выведетъ „интеллигенцію“ страны изъ того позорнаго плѣненія, въ которомъ пребываетъ по нынѣшній день духъ ея, разумъ и совѣсть. Уже теперь въ этомъ, ближайшемъ къ будущему, поколѣніи замѣчаются несомнѣнные признаки иныхъ стремленій, инаго, если можно такъ выразиться, умственнаго и нравственнаго пошиба; среди всячески волнуемой, смущаемой и терроризируемой молодежи нашихъ университетовъ уже слышатся громкіе протесты во имя здраваго смысла и духовныхъ началъ. По большей части лишенная желаннаго руководства тамъ, гдѣ она болѣе всего нуждалась бы въ ней, молодежь эта находитъ нерѣдко уже въ самой себѣ силу противостоять гибельнымъ теченіямъ и отстаивать свою волю, свою душу отъ преступныхъ соблазновъ... Окрѣпнуть ея силы, и на бой со снѣдающимъ насъ зломъ растлѣнія вступать, Богъ дастъ, бойцы сильные и мыслью, и характеромъ.

Такая перспектива не даетъ, само собою спаять нашимъ „реалистамъ“ всякихъ степеней и оттѣнковъ. Подъ страхомъ лишиться послѣднихъ устоевъ, забываемыхъ ими на фундаментахъ нашего общественнаго недомыслия и невѣжества, они въ послѣднее время кинулись опять за „тараканомъ“, въ надеждѣ, если не совсѣмъ изловить его, такъ по крайности обломить ему хоть сколько нибудь ножку (съ такимъ намѣреніемъ, какъ извѣстно, высланъ былъ недавно въ походъ и невинный профессоръ Модестовъ). Для этого употребляется маневръ, способный морочить лишь наше бѣдное самостоятельнымъ мышленіемъ общество. *Реалисты* облачаются въ маски „благонамѣреннѣйшихъ гражданъ и поборниковъ законнаго порядка“, исполняются глубочайшимъ негодованіемъ противъ нарушителей его, приглашаютъ всѣ „сословія и классы общества“ къ „дружному единенію“ противъ нашихъ „внутреннихъ враговъ“, противъ „злѣевъ и убійць, которые...“ и пр. — и подъ этимъ благовиднымъ щитомъ указываютъ, какъ на источникъ всего зла, на то самое правительственное вѣдомство, которое вырвало „школу“ изъ ихъ рукъ. Это вѣдомство, изволите видѣть, введенною ими *классическою*, „не совмѣстно“ — де „съ нашимъ національнымъ духомъ и потребностями“ *системою образованія*; — это вѣдомство, и ни что иное, создаетъ и плодитъ нигилистовъ, злѣевъ и убійць. Каждый лѣнивый или порочный мальчишка, выходящій изъ гимназіи до окончанія курса, есть, моль, несчастная жертва этой „жестовой“ системы образованія, „отупляющей мозги нашихъ злополучныхъ дѣтей“ (sic!) — есть „кандидатъ въ революціонеры“. Система отвѣчаетъ за всѣхъ тѣхъ изъ этихъ дѣтей, кто не въ состояніи или не хочетъ продолжать ученія, отвѣчаетъ за всѣ тѣ дурные примѣры и преступныя поученія, за весь тотъ растлѣвающій духъ отрицанія и ненависти, который могутъ эти дѣти почерпать въ семьяхъ отъ *отцовъ*, воспитанныхъ и взрослыхъ на проповѣди *новаго слова*. Система равно виновата въ томъ, что вся масса учениковъ, поступающихъ въ наши среднія учебныя заведенія не кончаетъ въ нихъ курса, что значительное большинство этихъ учениковъ, сыновей бѣднаго люда, отдаваемыхъ родителями ихъ въ гимназіи для самаго первоначальнаго образованія и выбывающихъ оттуда послѣ трехъ и четырехъ лѣтъ для поступленія на какое нибудь хлѣбное занятіе (часто

и въ какое нибудь другое заведеніе), что все это большинство не поступаетъ, по рецепту Писарева, въ университеты „для полученія диплома“, увеличивая собою недостаточное еще, по видимому, у насъ количество „мыслящаго пролетаріата“. При этомъ не спрашивается, какую бы *материальную* возможность находили наши восемь университетовъ (считая и Дерптскій и Варшавскій) удовлетворять своей задачѣ, въ случаѣ еслибы могли когда-либо осуществиться благія желанія нашихъ добродѣевъ, желающихъ наполнить университетъ массами неучей,—какъ бы они справились съ массой въ 53,000 человѣкъ (общее, круглое число учащихся въ нашихъ гимназіяхъ по свѣдѣніямъ Министерства Народнаго Просвѣщенія за 1878 годъ), которая поступала бы въ нихъ такимъ образомъ каждый годъ; не спрашивается, соотвѣтствовало ли бы потребностямъ, да и самымъ интересамъ страны такое громадное количество молодежи плохо подготовленной, но выносящей естественнымъ образомъ изъ университетовъ, вмѣстѣ со своими дипломами, и притязаніями высшихъ размѣровъ, которымъ не соотвѣтствовала бы ихъ умственная зрѣлость и которыхъ тѣмъ менѣе могла бы удовлетворить дѣйствительная жизнь, чѣмъ большимъ числомъ лицъ предъявлялись бы они, и которыя слѣдовательно могли бы тогда и въ самомъ дѣлѣ непомерно развить число голодныхъ, ergo „недовольныхъ“ лицъ. При этомъ равно намѣренно какъ бы не признается, что число студентовъ въ нашихъ университетахъ и такъ растетъ каждый годъ въ громадной пропорціи, для которой уже и теперь недостаетъ то и дѣло мѣста въ прежнихъ вмѣстительнѣйшихъ аудиторіяхъ, что огромное число этихъ молодыхъ людей пробивается до окончанія курса въ самыхъ бѣдственныхъ условіяхъ существованія, что и по выходѣ изъ университетовъ приходится имъ иногда бѣдствовать не годъ и не два, прежде чѣмъ успѣютъ они пристроиться въ дѣлу, обеспечивающему имъ хлѣбъ насущный... Но какое дѣло до этихъ фактовъ нашимъ *благонамыреннымъ* „реалистамъ“, воспитаннымъ на Добролюбовѣ, Писаревѣ и К^о? Вѣрные завѣтамъ своихъ апостоловъ, они не „миндальничаютъ“ предъ идеалами цивилизаціи“ и почитаютъ „монополь знанія и гуманнаго развитія *однимъ* изъ самыхъ вредныхъ монополей“. Въ вопросѣ образованія нашего юношества вся сила заключается для нихъ, конечно, не въ его добровѣществен-

ности, не въ пользу, какая отъ него можетъ получиться Россіей, а въ томъ, насколько способно оно дать новаго контингента „мыслящему пролетариату“. Имъ ненавистна поэтому дѣйствительная, строгая школа, морализующая своихъ воспитанниковъ дисциплиной правильнаго мышленія и приученіемъ къ умственному труду. Имъ нужна прежняя, милая школа, изъ которой выходили они сами, гдѣ, вмѣсто „безполезнѣйшей латыни и греческаго“, „развитые“ ученики выходили предъ начальство (sic!) эзерцироваться въ словопрениі на тему о „значеніи чувства любви Катерины въ *Грозу* по Добролюбову“ (sic!), гдѣ учителя съ каедръ доказывали имъ неразвитость Пушкина, а сами они убѣждались по *Писареву*, что „чѣмъ меньше молодой человѣкъ будетъ знать по окончаніи гимназіи, и чѣмъ раньше станетъ онъ въ скептическія отношенія къ своимъ наставникамъ, тѣмъ лучше“. Нѣтъ поэтому у злости ихъ достаточно клеветы и ругательства на эту, стоящую поперегъ всѣхъ ихъ затѣй, „классическую“ школу, нѣтъ лжи, передергиванья, поддѣлокъ, грубыхъ софизмовъ, которыми не пользовались бы они для натравленія на нее нашихъ недомысловъ, нашихъ невѣжественныхъ или слабохарактерныхъ отцовъ и матерей семействъ, для новаго смущенія нашего окончательно разнуздавшагося и растерявшагося общества... Справедливость требуетъ сказать, что нигдѣ не находятъ эта безстыдная ложь (во имя очевидныхъ цѣлей) такого отвзвукъ какъ здѣсь, на берегахъ Невы, гдѣ чиновные пацены и маменьки издавна привыкли выводить всяческими путями дѣтей своихъ въ люди, при извѣстномъ идеалѣ учебнаго заведенія, гдѣ бы учились какъ можно менѣе, а выпускались бы съ наивозможно, большимъ чиномъ...

Рядомъ съ этою „антиклассическою“ агитаціей идетъ всякая коварная лезть и подстреканія по адресу нашей молодежи. Я позволю себѣ привести сказанныя по этому поводу профессоромъ Цитовичемъ прекрасныя слова въ его отвѣтъ на диатрибу выпущенную, само собою, противъ него „либеральнѣйшимъ“ изъ здѣшнихъ журналовъ, *Вѣстникомъ Европы*, подвергшимъ злобнѣйшему разбору первую его брошюру (*Отвѣтъ на письма ученымъ людямъ*):

У насъ по адресу учащейся молодежи гласитъ вся запрещенная пресса, провозная и подпольная. Всѣ эти *Впередъ*,

жить не все будущее, а лишь часть его, и притомъ часть весьма незначительная: мы не знаемъ и не можемъ знать, какъ великъ рядъ поколѣній, между которыми распредѣлится *все* будущее.

О томъ же, какъ дѣйствительно, „реально“ отозвалась проповѣдь *новаго слова* въ нравахъ и возрѣнiяхъ современнаго намъ общества—когда-нибудь другой разъ.

Иногородный обыватель.

XVI.

Февраля 21, 1880 г. № 51.

Неслыханное злодѣйство 5 февраля какъ будто подѣйствовало на здѣшнюю такъ-называемую „либеральную“ печать. Одно изъ изданій этой категоріи, газета *Страна*, выражается уже прямо такъ:

„Событіе это таково, что оно должно *произвести переломъ въ настроеніи людей нерышительныхъ*, но добросовѣстныхъ и способныхъ мыслить. Развитие Россіи не можетъ имѣть ничего общаго съ подобными дѣлами... Фанатики, предпринимающіе силой динамита передѣлать внезапно судьбу народа, могутъ произвести только страшную катастрофу, вызвать ужасныя столкновенія, отъ которыхъ вы сами, и съ вами вся интеллигенція, стали бы взывать къ самымъ крайнимъ средствамъ диктатуры. *Все, лучше, чѣмъ динамитъ, царевубійство и варварская рѣзня невинныхъ!*“

Такъ категорично и откровенно никогда еще не рѣшались до сихъ поръ говорить наши глаголемые „либералы“.

Перепуганный *Голосъ* гг. Краевского и Бильбасова издаетъ приличный обстоятельству пискъ о томъ, что мы, молъ, все только негодуемъ, и толку изъ этого все-таки нѣтъ, и по этому поводу проговаривается слѣдующимъ наивнымъ признаніемъ:

„Никто искренняго слова громко не скажетъ, никто правдивой строчки не напечатаетъ. Какъ будто мы боимся правды, какъ будто намъ сказать нечего! И бродимъ мы близъ да околомъ, тая про себя правду и бросая другимъ въ глаза только ложь. Единственное у общества средство обсудить положеніе и изыскать мѣры къ противодѣйствію злу—печать. Что же сказала она намъ? Ничего, кромѣ фразъ“.

Молва, въ свою очередь, плачется на „лицемѣріе и фальшь“ нашей печати (какой?).

Газета *Новое Время*, не всегда, въ сожалѣнію, строго послѣдовательная и достаточно вѣрная самой себѣ во всемъ кругѣ своихъ сужденій, но которая по искренности намѣреній, трезвости взгляда и талантливости ея руководителей стоитъ на неизмѣримой высотѣ сравнительно съ вышеназванными изданіями, замѣчаетъ по этому случаю весьма основательно слѣдующее:

„Развѣ все то, что говорить *Голосъ*, не звонкія слова, не фраза безъ значенія, не жалоба, наконецъ, на самого себя? *Молва* жалуется на лицемѣріе и фальшь печати, а сама она постоянно была оберъ-лицемѣромъ и только и знала что лгала, клеветала и выдумывала разныя пакости и дѣлала передержки для того, чтобы насолить своимъ недругамъ“.

Въ настоящую же минуту газета г. Полетики нашла нужнымъ заговорить другимъ языкомъ. „О *Московскихъ Вѣдомостяхъ*, наприимѣръ, — говоритъ *Новое Время*, — эта газета всегда была самаго каверзнаго мнѣнія и достаточно взять нѣсколько нумеровъ *Молвы*, чтобъ убѣдиться какими эпитетами эта газета награждала г. Каткова. И вотъ сегодня петербургскій оберъ-лицемѣръ вдругъ начинаетъ говорить другимъ тономъ. Даже въ *Московскихъ Вѣдомостяхъ* онъ относится не только сдержанно, но даже почтительно и дѣлаетъ имъ честь не соглашаться съ ними относительно диктатуры“.

Наши „лицемѣры“ вообще „слабодушные служители нашихъ и вашихъ, нарумяненные и замаскированные холопы анархіи, потрясенія и злодѣйствъ“ послужили самому *Новому Времени* предметомъ для прекрасной, горячей и дѣльной статьи, помѣщенной въ его воскресномъ фельетонѣ (10 февраля) и подписанной извѣстнымъ псевдонимомъ издателя этой газеты. Позволю себѣ выписать изъ нея нѣсколько особенно выдающихся мѣстъ.

„Равно шесть съ половиною мѣсяцевъ прошло со времени покушенія 2 апрѣля до 19 ноября, когда раздался взрывъ мины, имѣвшей цѣлю взорвать на воздухъ Царскій поѣздъ; ровно два съ половиною мѣсяца прошло съ 19 ноября по 5 февраля, когда взорвало часть Зимняго Дворца. Въ теченіе девяти мѣсяцевъ одно покушеніе на жизнь Государа и два покушенія

на жизнь Государя и лицъ Ему близкихъ. И какія покушенія! Два изъ нихъ рѣшительно безпримѣрны въ исторіи по наглости и по злодѣйскимъ расчетамъ. Въ теченіе этихъ десяти мѣсяцевъ дѣйствовали генераль-губернаторы, дѣйствовали военные суды, печатались процессы, превосходившіе своимъ объемомъ въ такой мѣрѣ всякую мѣру терпѣнія, что газеты начинали ихъ печатать и не кончили. Говорилось много хорошихъ и благонамѣренныхъ рѣчей и въ судахъ и въ печати; если не печатались вполнѣ, то говорились вполнѣ въ судахъ, рѣчи подсудимыхъ, обстоятельно и свободно развивавшихъ свои планы переворота. Рядомъ съ этимъ выходили революціонныя газеты: хозяева ихъ гордо хвалились не только тѣмъ, что они печатаютъ свои изданія въ Петербургѣ, но и тѣмъ, что они непремѣнно перевернутъ вверхъ дномъ государство и устроятъ новый порядокъ вещей“.

„И въ самомъ дѣлѣ, развѣ, молъ, много надо для революціи? Сущіе пустяки: для нея надо только выпускать подпольныя листки, умѣть поддѣлывать паспорта и умѣть обращаться съ револьверомъ, динамитомъ, порохомъ. Удавалось же имъ убѣгать изъ тюремъ, дѣлать подкопы подъ казначейство, убивать правительственныхъ лицъ и пр. Очевидно, правительство слабо, если все это имъ такъ легко удавалось. Еще нѣсколько усилій, и революція готова, и Россія будетъ построена самымъ надлежащимъ образомъ, ибо во главѣ ея станетъ весь этотъ цвѣтъ революціонеровъ, отлично изучившихъ свойства динамита, знающихъ вырѣзать печати и даже способныхъ набирать собственными руками свои собственныя мысли о благоустройствѣ не только Россіи, но и цѣлой Европы, а то, пожалуй и цѣлаго міра: вѣдь мировую роль такъ легко играть просвѣщеннымъ Россіянамъ изъ социаль-демократовъ. Извѣстно, что они сами себя называютъ социаль-демократами, врагами не правительства только, не общества только, но и народа, который они заберутъ подъ свою руку, какъ послушное стадо. *Въ обществѣ есть люди, которые совсѣмъ этого не разумѣютъ“.*

Не разумѣютъ, хотя революціонеры, какъ бы въ отвѣтъ этимъ нашимъ либеральнымъ „немогузнайкамъ“, самымъ категорическимъ образомъ заявляли въ своихъ листкахъ, что напрасно льстятъ себя „буржуазія“ розовымъ мечтаніемъ

*

воспользоваться ихъ, революціонеровъ, посильными трудами, что этому не бывать:

„мы, молъ, дѣйствуемъ ради торжества социализма, ради разрушенія всѣхъ началъ, на которыхъ живетъ современное общество и успокоимся только тогда, когда этого достигнемъ“. Дѣйствительно, они ничѣмъ не стѣсняются и являются просто разрушителями, а общество равнодушнымъ зрителемъ... Тамъ происходилъ судъ, здѣсь печатались тайные листки; тамъ производились допросы и аресты, здѣсь строили и рыли мину; тамъ отбиралось оружіе, здѣсь арестованные сопротивлялись съ револьверами въ рукахъ; тамъ запрещалась покупка динамита и нитроглицерина, здѣсь приготавливали динамитъ и нитроглицеринъ домашними средствами; тамъ жаловались на стѣсненія военного положенія, которое не легко отразилось на мирныхъ гражданахъ, здѣсь подъ шумовъ военного положенія и озабоченности устраивались покушенія самыя невѣроятныя. Публика жила своею всегдашнею жизнью, сосредоточиваясь на этихъ явленіяхъ. Замѣтила ли она одну выдающуюся сторону во всѣхъ дѣйствіяхъ этой шайки? Для людей, которые рѣшительно отвергаютъ Бога, совѣсть, нравственность, все то, чѣмъ держится современное общество, для такихъ людей очень важно, конечно, чтобы толпа, чтобы эта просвѣщенная толпа публики, имѣла доказательство ихъ силы, ихъ наглости. Для нихъ, для ихъ цѣлей важно, чтобы уворенилась вѣра въ ихъ силу, въ ихъ связи чуть ли не всемірныя, въ ихъ средства, въ ихъ всепроницаемость, въ ихъ вездѣсущіе. Эта сторона у нихъ на первомъ планѣ. Свои листки они наполняли свѣдѣніями объ арестованныхъ лицахъ, объ обыскахъ остротами и анекдотами изъ такихъ сферъ, куда не всякаго пускаютъ. Было очевидно, что связи дѣйствительно есть, что есть у нихъ какіе-то источники, изъ которыхъ они черпаютъ то, что неизвѣстно ни публикѣ, ни журналистамъ. Что это за-источники — остается неизвѣстнымъ. А впечатлѣніе производилось не статьями ихъ, гдѣ столько же легкомыслія и невѣжества, сколько и самоувѣренности, а крайне рѣзкимъ и самоувѣреннымъ тономъ и вотъ этими свѣдѣніями, этимъ всезнаніемъ. Очень вѣроятно, что въ этомъ всезнаніи половина вранья, но и половина правды придаетъ въ этомъ случаѣ вранью цѣльный образъ истины и какихъ-то необъяснимыхъ связей. Вѣдь толпа—вѣчно

одна и та же, легкомысленная, легковѣрная, жаждущая скандала и сплетни. Голосъ благоразумныхъ людей — гласъ вопиющаго въ пустынь, да въ тому же благоразумные люди тоже вѣдь и устать могутъ и махнуть на нее рукой: врите, молъ, и утѣшайтесь, чѣмъ хотите пока на своей спинѣ не испытаете того, что испытано другими народами. *Когда настанетъ расчетъ за легкомысліе, за невѣжество, за легковѣріе — вы горько восплачете и возрыдаете, но, увы, тогда и благоразумные люди рѣдко торжествуютъ*“.

Голосъ „благоразумныхъ людей“!... Но объ этомъ послѣ.

Г. Суворинъ приводитъ затѣмъ достойныя размышленія, внушенныя царствующею у насъ теперь „нравственною анархіей“ иностранцу, извѣстному г. Леруа-Больэ, статья котораго о нашемъ нигилизмѣ появилась въ послѣдней книжкѣ (15 février) *Revue des deux Mondes*.

Г. Леруа-Больэ заявляетъ прежде всего о томъ, что „энергія и упорство, дерзость и фанатизмъ враговъ государства могутъ привести лишь въ тому, что въ глазахъ всѣхъ ясно раскроется ихъ безсиліе.“

„Для своей организациіи и своей пропаганды они нашли въ слѣпомъ энтузіазмѣ молодежи, въ равнодушіи общества, въ непопулярности полиціи или недостаткахъ администраціи — содѣйствіе и облегченіе, котораго они не встрѣтили бы ни въ какой другой странѣ Европы. Имъ превосходно помогли противорѣчія и промахи власти и ея агентовъ; самыя ихъ дерзкія повшенія долго пользовались безнаказанностью. Какую же выгоду они извлекли изъ такихъ преимуществъ? Они могли перерѣзать нѣсколькихъ должностныхъ лицъ, жечь дома, кварталы, почти цѣлые города, но не смогли вызвать ни малѣйшаго возстанія. Тщетно хватались они и за городское и сельское населеніе, и за бюрократію, и даже за армію. Имъ нисколько не помогло имѣть сообщниковъ въ числѣ своихъ официальныхъ враговъ и приобрѣсти помощниковъ въ рядахъ войскъ, какъ, напр.: поручикъ Дубровинъ, офицеръ-террористъ, повѣщенный въ Петербургѣ прошлымъ лѣтомъ. Имъ удалось только сдѣлать себя ненавистными народу...“

Но, говорить далѣе г. Леруа-Больэ, „означаетъ ли это, что все нигилистическое движеніе, что это возбужденіе умовъ въ

извѣстныхъ классахъ молодежи остались безъ вреднаго дѣйствія на государство и безо всякой опасности для правительства?“

„Конечно нѣтъ: самое зло, настоящая опасность не въ революціи, которая теперь безумна, призрачна, невозможна, а въ безплодномъ, разслабляющемъ возбужденіи, постоянно возобновляющемся, — въ той перемежающейся лихорадкѣ съ жестокими припадками, которые правильно смѣняются періодами важущагося спокойствія и упадка силъ. Ближайшая опасность не есть политическая анархія, а нравственная анархія, истощающая націю безвыходными усиліями, повергающая ее въ состояніе безпокойства, нервнаго возбужденія, безъ опредѣленнаго направленія, безъ намѣченнаго пути, безъ яснаго горизонта, и оставляющая государство разбитымъ, изнуреннымъ во всѣхъ своихъ отрасляхъ. Болѣе того, такое состояніе не можетъ продолжаться долго; немного лѣтъ понадобится. можетъ-быть, достаточно будетъ одного поколѣнія, для того, чтобы всѣ катастрофы сдѣлались возможными.“

„Нравственная анархія“, замѣчаетъ по этому случаю издатель *Новаго Времени*, „она уже существуетъ, она подѣбдаетъ наше общество, она даетъ революціонерамъ средства для своей пропаганды, она вооружаетъ ихъ дьявольскими замыслами...“

„Вожаки ихъ оболщуются болѣе всего тою нравственною анархіей, которая начинаетъ поднимать у насъ голову. Много ли людей преданныхъ своему долгу, много ли людей, которые не на словахъ только, но на дѣлѣ исполняютъ, какъ слѣдуетъ, свои обязанности и, главное, *вѣрны какой-нибудь системѣ, какимъ-нибудь твердымъ принципамъ?*“

Г. Суворинъ заключаетъ слѣдующими словами, видимо вырвавшимися изъ глубины сердца:

„Проклятіе злодѣямъ! восклицаемъ мы. Да, проклятіе имъ! Ну, а мы что такое? Великіе мы граждане, великіе слуги Царю и родинѣ? Развѣ мы всѣ не виноваты въ этой смутѣ своимъ легкомысліемъ, легковѣріемъ, своею лѣнью, своею лестью, предпочтеніемъ своей рубашки всему въ мірѣ даже тогда, когда служба обязываетъ насъ служить другимъ, пренебреженіемъ къ общественнымъ интересамъ и соблюденіемъ только своего собственнаго, въ который мы зубами готовы впитаться? Развѣ это не позоръ нашъ? И если мы не сможемъ его съ самихъ себя, мы жестоко за это расплатимся или падетъ эта расплата на дѣтей

нашихъ, и они въ правѣ будутъ оскорбить нашъ прахъ презрѣніемъ.

Насмѣшкой горькою обманутаго сына
Надъ промотавшимся отцомъ...

„О, когда воспитается это честное, трудящееся, скромное поколѣніе, которое намъ сулятъ такъ давно? *) Когда вступить въ жизнь это поколѣніе, ищущее въ наукѣ истины, полагающее въ трудѣ и честномъ, нелицемерномъ, открытомъ и мужественномъ исполненіи долга великое свое призваніе и великіе задатки для родины? Когда оно встанетъ мужественнымъ героемъ за родные интересы, за родную жизнь, за національное развитіе, когда оно встанетъ противъ этихъ лицемеровъ, слабодушныхъ служителей вашимъ и нашимъ, противъ этихъ нарумяненныхъ и замаскированныхъ холоповъ анархіи, потрясеній и злодѣйствъ?..

„Пѣсенка отцовъ кажется спѣта, и родина сиротливо ждетъ новыхъ слугъ...“

Г. Суворинъ подвергается брани нашихъ „либераловъ“ за то, что самъ принадлежалъ когда-то къ этой фальшивой „либеральной партіи“, самъ де ратовалъ на бойницахъ „прогресса“ и громилъ съ его вершинъ „затхлыя идеи стараго крѣпостничества“... Но онъ былъ всегда человѣкъ искренній и умный. Жизненный опытъ и умственная зрѣлость, рядъ печальныхъ наблюдений и слишкомъ краснорѣчивыхъ примѣровъ освѣтили для него ту пропасть, къ краю которой привела въ настоящую минуту его отечество та „нравственная анархія“, которая проповѣдывалась у насъ въ продолженіе цѣлой четверти вѣка подъ маской благороднѣйшихъ идеаловъ человечества. Онъ съ ужасомъ указываетъ теперь на нее; въ приведенныхъ мною словахъ его слышится проникнутый глубокою тоской голосъ русскаго гражданина, отца семейства, добросовѣстнаго публициста, сознающаго въ горькомъ обличеніи своемъ и грѣхи собственной юности его и невѣдѣнія...

Не послѣдуютъ ли этому благому образцу и иные многіе изъ нашей братіи по печати? Не сознаютъ ли наконецъ эти *неръшителные люди*, выражаясь дипломатическимъ эпитетомъ «Страны», эти *слабодушные служители нашимъ и вашимъ*, говоря болѣе энергическимъ языкомъ *Новаго Времени*, что въ ихъ „настроеніи“ пора наконецъ совершиться „перелому“ не на

*) Давно ли однако?

Работники, Община, такъ и полагаютъ, что безъ нихъ русская учащаяся молодежь просто погибла бы, что они, и только они, будятъ ея молодую мысль, заваляютъ ея молодую волю: нужно же въ университетахъ организовать „осѣдлую пропаганду“, сугубо необходимую послѣ неудачъ съ пропагандой бродячей, въ видѣ хожденія въ народъ. *Но въ ту же руку играетъ и разръшенная пресса*; только что, — сейчасъ молодежь. Всѣ эти господа любятъ ссылаться на Лассалья, но вотъ у него бы и поучились бы, какъ вести себя по отношенію къ учащейся молодежи. Нивогда Лассаль не обращался съ воззваніями къ учащейся молодежи, не травилъ ею Шульце-Делича, не пытался запутать ее въ свою агитацію, сбѣгать ее солидарною со своими предпріятіями и планами, не рекомендовалъ ей числиться въ университетѣ только для окончанія курса, а за живой водой ходить къ нему. Но Лассаль самъ учился въ университетѣ, и потому понималъ, какъ неумѣстно и несвоевременно отрывать молодежь отъ ея дѣла.

А вѣдь рискъ, которому подвергъ бы Лассаль нѣмецкую молодежь, ничто въ сравненіи съ тѣмъ рискомъ, которому подвергаютъ русскую молодежь разные аферисты, успѣвшіе безопасно устроиться дома или за границей. Или: гдѣ находится нѣмецкая учащаяся молодежь въ настоящую минуту, когда вся Германія навалена и напряжена въ борьбѣ съ социалистами? Будь это у насъ, сейчасъ молодежь на аванпосты: кричите, свистите, шивайте, а кто посмѣлѣе, пали! Но нѣмецкая молодежь спокойно сидитъ въ аудиторіяхъ, лабораторіяхъ, клиникахъ. Никто ее не раздражаетъ и не смущаетъ; никто не думаетъ отдать на ея попеченіе и страхъ разрѣшеніе соціальнаго вопроса. Даже въ тѣхъ случаяхъ, когда темой парламентскихъ дебатовъ и газетной полемики является университетская реформа, студентовъ оставляютъ въ сторонѣ, къ нимъ не зываютъ, ихъ не приглашаютъ сказать свое «вѣское слово». А къ женскому вопросу и подавно молодежь не приплетаютъ, да и вопроса такого, собственно, нигдѣ нѣтъ. Такъ оно вездѣ.

Чѣмъ же отзываются для нашей молодежи неосторожныя обращенія съ нею, всѣ эти ахъ! охъ! посылаемыя по ея адресу? Отвѣчать не трудно: факты кричатъ. Возведеніе молодежи на степень какой-то особой партіи, во-первыхъ, кружить ей голову; во-вторыхъ, оно искажаетъ *подлинный* характеръ тѣхъ

швольныхъ вспышекъ и взрывовъ, безъ которыхъ не проходитъ „бурный періодъ“. Молодежь начинаетъ вѣрить, что она вертитъ колесо исторіи, что въ ея „исторіяхъ“ состоитъ истинный прогрессъ общества, что, наоборотъ, ея спойствие выражаетъ собой всеобщій застой и запускъ. Съ другой стороны, остальное общество тоже начинаетъ вѣрить, что студенты, уже по самой природѣ своей, какіе-то бунтовщики, и что университеты настоящія гнѣзда, гдѣ витаетъ одинъ духъ строптивости и неповорства. Въ такомъ положеніи находится теперь русская учащаяся молодежь по отношенію къ обществу и правительству: ее скомпрометтировали вполне. Что же удивительнаго, если при одномъ видѣ студента мясникъ беретъ за ножъ, а дворникъ поднимаетъ метлу на каждую фигуру въ очкахъ и въ пледѣ?

Плохая награда для молодежи, что, какъ уже сказано выше, на ея хрупкія плечи слагаютъ различныя безобразія, какихъ натворили другіе! Молодежь одурочена въ своихъ чувствахъ и вѣрованіяхъ, обманута въ своихъ инстинктахъ, воображаетъ, что за нее ратуетъ цѣлый сонмъ любителей и ревнителей молодежи. Но она не знаетъ, что ея непрошенныя радѣтели и самозванные благодѣтели лишь для себя оставляютъ счастливыя билеты, а ей, молодежи, продаютъ билеты на счастье, т. е. пустыя. Молодежь идетъ къ лотереѣ, тянетъ свои пустыя билеты, оплаченные иногда слишкомъ дорого, — порчей всей жизни, но ее утѣшаютъ восклицаніями: „бѣдная молодежь! къ ней ни жалости, ни снисхожденія!“ Да! молодежь нужно жалѣть, къ ней нужно имѣть снисхожденіе; но лишь тамъ *любятъ* молодежь, гдѣ заботливо устраняютъ всякіе поводы проявлять снисхожденіе и сожалѣніе.

Когда же мы дождемся, что и наша молодежь будетъ молодою и терпѣливою въ ожиданіи своей нелегкой череды и т. д.?.. Это будетъ лишь тогда, когда перестанутъ ее тревожить неуѣстными взываніями и ненужными приглашеніями, когда перестанутъ лстыть ей и травить ею противниковъ, когда перестанутъ толковать ей, что она въ правѣ распоряжаться настоящимъ, потому что ей принадлежитъ будущее. Нѣтъ, будущее принадлежитъ только той молодежи, которая умѣетъ уважать и цѣнить настоящее. Да и такой молодежи принадле-

жить не все будущее, а лишь часть его, и притомъ часть весьма незначительная: мы не знаемъ и не можемъ знать, какъ великъ рядъ поколѣній, между которыми распредѣлится *все* будущее.

О томъ же, какъ дѣйствительно, „реально“ отозвалась проповѣдь *новаго слова* въ нравахъ и воззрѣнiяхъ современнаго намъ общества—когда-нибудь другой разъ.

Иногородный обыватель.

XVI.

Февраля 21, 1880 г. № 51.

Неслыханное злодѣйство 5 февраля какъ будто подѣйствовало на здѣшнюю такъ-называемую „либеральную“ печать. Одно изъ изданій этой категоріи, газета *Страна*, выражается уже прямо такъ:

„Событіе это таково, что оно должно *произвести переломъ въ настроеніи людей нерышительныхъ*, но добросовѣстныхъ и способныхъ мыслить. Развитие Россіи не можетъ имѣть ничего общаго съ подобными дѣлами... Фанатики, предпринимающіе силой динамита передѣлать внезапно судьбу народа, могутъ произвести только страшную катастрофу, вызвать ужасныя столкновенія, отъ которыхъ вы сами, и съ вами вся интеллигенція, стали бы взывать къ самымъ крайнимъ средствамъ диктатуры. *Все, лучше, чѣмъ динамитъ, царевѣйство и варварская рѣзня невинныхъ!*“

Такъ категорично и откровенно никогда еще не рѣшались до сихъ поръ говорить наши глаголемые „либералы“.

Перепуганный *Голосъ* гг. Краевского и Бильбасова издаетъ приличный обстоятельству писекъ о томъ, что мы, молъ, все только негодуемъ, и толку изъ этого все-таки нѣтъ, и по этому поводу проговаривается слѣдующимъ наивнымъ признаніемъ:

„Никто искренняго слова громко не скажетъ, никто правдивой строчки не напечатаетъ. Какъ будто мы боимся правды, какъ будто намъ сказать нечего! И бродимъ мы близъ да около, тая про себя правду и бросая другимъ въ глаза только ложь. Единственное у общества средство обсудить положеніе и изыскать мѣры къ противодѣйствію злу—печать. Что же сказала она намъ? Ничего, кромѣ фразъ“.

Молва, въ свою очередь, плачется на „лицемѣріе и фальшь“ нашей печати (какой?).

Газета *Новое Время*, не всегда, къ сожалѣнію, строго послѣдовательная и достаточно вѣрная самой себѣ во всемъ кругѣ своихъ сужденій, но которая по искренности намѣреній, трезвости взгляда и талантливости ея руководителей стоитъ на неизмѣримой высотѣ сравнительно съ вышеназванными изданіями, замѣчаетъ по этому случаю весьма основательно слѣдующее:

„Развѣ все то, что говоритъ *Голосъ*, не звонкія слова, не фраза безъ значенія, не жалоба, наконецъ, на самого себя? *Молва* жалуется на лицемѣріе и фальшь печати, а сама она постоянно была оберъ-лицемѣромъ и только и знала что лгала, клеветала и выдумывала разныя пакости и дѣлала передержки для того, чтобы насолить своимъ недругамъ“.

Въ настоящую же минуту газета г. Полетики нашла нужнымъ заговорить другимъ языкомъ. „О *Московскихъ Вѣдомостяхъ*, на примѣръ, — говоритъ *Новое Время*, — эта газета всегда была самаго каверзнаго мнѣнія и достаточно взята нѣсколько нумеровъ *Молвы*, чтобы убѣдиться какими эпитетами эта газета награждала г. Каткова. И вотъ сегодня петербургскій оберъ-лицемѣръ вдругъ начинаетъ говорить другимъ тономъ. Даже къ *Московскимъ Вѣдомостямъ* онъ относится не только сдержанно, но даже почтительно и дѣлаетъ имъ честь не соглашаться съ ними относительно диктатуры“.

Наши „лицемѣры“ вообще „слабодушные служители нашихъ и вашихъ, нарумяненные и замаскированные холопы анархіи, потрясенія и злодѣйствъ“ послужили самому *Новому Времени* предметомъ для прекрасной, горячей и дѣльной статьи, помѣщенной въ его воскресномъ фельетонѣ (10 февраля) и подписанной извѣстнымъ псевдонимомъ издателя этой газеты. Позволю себѣ выписать изъ нея нѣсколько особенно выдающихся мѣстъ.

„Равно шесть съ половиною мѣсяцевъ прошло со времени покушенія 2 апрѣля до 19 ноября, когда раздался взрывъ мины, имѣвшей цѣлью взорвать на воздухъ Царскій поѣздъ; ровно два съ половиною мѣсяца прошло съ 19 ноября по 5 февраля, когда взорвало часть Зимняго Дворца. Въ теченіе девяти мѣсяцевъ одно покушеніе на жизнь Государя и два покушенія

на жизнь Государя и лицъ Ему близкихъ. И какія покушенія! Два изъ нихъ рѣшительно безпримѣрны въ исторіи по наглости и по злодѣйскимъ расчетамъ. Въ теченіе этихъ десяти мѣсяцевъ дѣйствовали генераль-губернаторы, дѣйствовали военные суды, печатались процессы, превосходившіе своимъ объемомъ въ такой мѣрѣ всякую мѣру терпѣнія, что газеты начинали ихъ печатать и не кончили. Говорилось много хорошихъ и благонамѣренныхъ рѣчей и въ судахъ и въ печати; если не печатались вполнѣ, то говорились вполнѣ въ судахъ, рѣчи подсудимыхъ, обстоятельно и свободно развивавшихъ свои планы переворота. Рядомъ съ этимъ выходили революціонныя газеты: хозяева ихъ гордо хвалились не только тѣмъ, что они печатаютъ свои изданія въ Петербургѣ, но и тѣмъ, что они непремѣнно перевернутъ вверхъ дномъ государство и устроятъ новый порядокъ вещей“.

„И въ самомъ дѣлѣ, развѣ, молъ, много надо для революціи? Сущіе пустяки: для нея надо только выпускать подпольныя листки, умѣть поддѣлывать паспорта и умѣть обращаться съ револьверомъ, динамитомъ, порохомъ. Удавалось же имъ убѣгать изъ тюремъ, дѣлать подкопы подъ казначейство, убивать правительственныхъ лицъ и пр. Очевидно, правительство слабо, если все это имъ такъ легко удавалось. Еще нѣсколько усилій, и революція готова, и Россія будетъ построена самымъ надлежащимъ образомъ, ибо во главѣ ея станетъ весь этотъ цвѣтъ революціонеровъ, отлично изучившихъ свойства динамита, знающихъ вырѣзать печати и даже способныхъ набирать собственными руками свои собственныя мысли о благоустройствѣ не только Россіи, но и цѣлой Европы, а то, пожалуй и цѣлаго міра: вѣдь мировую роль такъ легко играть просвѣщеннымъ Россіянамъ изъ социаль-демократовъ. Извѣстно, что они сами себя называютъ социаль-демократами, врагами не правительства только, не общества только, но и народа, который они заберутъ подъ свою руку, какъ послушное стадо. *Въ обществѣ есть люди, которые совѣсть этого не разумютъ“.*

Не разумѣютъ, хотя революціонеры, какъ бы въ отвѣтъ этимъ нашимъ либеральнымъ „немогузнайкамъ“, самымъ категорическимъ образомъ заявляли въ своихъ листкахъ, что напрасно льстить себя „буржуазія“ розовымъ мечтаніемъ

*

воспользоваться ихъ, революціонеровъ, посильными трудами, что этому не бывать:

„мы, молъ, дѣйствуемъ ради торжества социализма, ради разрушенія всѣхъ началъ, на которыхъ живетъ современное общество и успокоимся только тогда, когда этого достигнемъ“. Дѣйствительно, они ничѣмъ не стѣсняются и являются просто разрушителями, а общество равнодушнымъ зрителемъ... Тамъ происходилъ судъ, здѣсь печатались тайныя листки; тамъ производились допросы и аресты, здѣсь строили и рыли мину; тамъ отбиралось оружіе, здѣсь арестованные сопротивлялись съ револьверами въ рукахъ; тамъ запрещалась покупка динамита и нитроглицерина, здѣсь приготавливали динамитъ и нитроглицеринъ домашними средствами; тамъ жаловались на стѣсненія военнаго положенія, которое не легко отразилось на мирныхъ гражданахъ, здѣсь подъ шумокъ военнаго положенія и озабоченности устраивались покушенія самыя невѣроятныя. Публика жила своею всегдашнею жизнью, сосредоточиваясь на этихъ явленіяхъ. Замѣтила ли она одну выдающуюся сторону во всѣхъ дѣйствіяхъ этой шайки? Для людей, которые рѣшительно отвергаютъ Бога, совѣсть, нравственность, все то, чѣмъ держится современное общество, для такихъ людей очень важно, конечно, чтобы толпа, чтобы эта просвѣщенная толпа публики, имѣла доказательство ихъ силы, ихъ наглости. Для нихъ, для ихъ цѣлей важно, чтобы укоренилась вѣра въ ихъ силу, въ ихъ связи чуть ли не всемірныя, въ ихъ средства, въ ихъ всепроницаемость, въ ихъ вездѣсущіе. Эта сторона у нихъ на первомъ планѣ. Свои листки они наполняли свѣдѣніями объ арестованныхъ лицахъ, объ обыскахъ остротами и анекдотами изъ такихъ сферъ, куда не всякаго пускаютъ. Было очевидно, что связи дѣйствительно есть, что есть у нихъ какіе-то источники, изъ которыхъ они черпаютъ то, что неизвѣстно ни публикѣ, ни журналистамъ. Что это за-источники — остается неизвѣстнымъ. А впечатлѣніе производилось не статьями ихъ, гдѣ столько же легкомыслія и невѣжества, сколько и самоувѣренности, а крайне рѣзкимъ и самоувѣреннымъ тономъ и вотъ этими свѣдѣніями, этимъ всезнаніемъ. Очень вѣроятно, что въ этомъ всезнаніи половина вранья, но и половина правды придаетъ въ этомъ случаѣ вранью цѣльный образъ истины и какихъ-то необъяснимыхъ связей. Вѣдь толпа—вѣчно

одна и та же, легкомысленная, легковѣрная, жаждущая скандала и сплетни. Голосъ благоразумныхъ людей — гласъ вопіющаго въ пустынѣ, да къ тому же благоразумные люди тоже вѣдь и устать могутъ и махнуть на нее рукой: врите, молъ, и утѣшайтесь, чѣмъ хотите пока на своей спинѣ не испытаете того, что испытано другими народами. *Когда настанетъ расчетъ за легкомысліе, за невѣжество, за легковѣріе — вы горько восплачете и возрыдаете, но, увы, тогда и благоразумные люди рѣдко торжествуютъ“.*

Голосъ „благоразумныхъ людей“!... Но объ этомъ послѣ.

Г. Суворинъ приводитъ затѣмъ достойныя размышленія, внушенныя царствующею у насъ теперь „нравственною анархіей“ иностранцу, извѣстному г. Леруа-Больэ, статья котораго о нашемъ нигилизмѣ появилась въ послѣдней книжкѣ (15 février) *Revue des deux Mondes*.

Г. Леруа-Больэ заявляетъ прежде всего о томъ, что „энергія и упорство, дерзость и фанатизмъ враговъ государства могутъ привести лишь къ тому, что въ глазахъ всѣхъ ясно раскроется ихъ безсиліе.“

„Для своей организаціи и своей пропаганды они нашли въ слѣпомъ энтузіазмѣ молодежи, въ равнодушіи общества, въ непопулярности полиціи или недостаткахъ администраціи — содѣйствіе и облегченіе, котораго они не встрѣтили бы ни въ какой другой странѣ Европы. Имъ превосходно помогли противорѣчія и промахи власти и ея агентовъ; самыя ихъ дерзкія покушенія долго пользовались безнаказанностью. Какую же выгоду они извлекли изъ такихъ преимуществъ? Они могли перерѣзать нѣсколькихъ должностныхъ лицъ, жечь дома, кварталы, почти цѣлые города, но не смогли вызвать ни малѣйшаго возстанія. Тщетно хватались они и за городское и сельское населеніе, и за бюрократію, и даже за армію. Имъ нисколько не помогло имѣть сообщниковъ въ числѣ своихъ официальныхъ враговъ и приобрѣсти помощниковъ въ рядахъ войскъ, какъ, напр.: поручикъ Дубровинъ, офицеръ-террористъ, повѣщенный въ Петербургѣ прошлымъ лѣтомъ. Имъ удалось только сдѣлать себя ненавистными народу...“

Но, говорить далѣе г. Леруа-Больэ, „означаетъ ли это, что все нигилистическое движеніе, что это возбужденіе умовъ въ

извѣстныхъ классахъ молодежи остались безъ вреднаго дѣйствія на государство и безо всякой опасности для правительства?“

„Конечно нѣтъ: самое зло, настоящая опасность не въ революціи, которая теперь безумна, призрачна, невозможна, а въ безплодномъ, разслабляющемъ возбужденіи, постоянно возобновляющемся, — въ той перемежающейся лихорадкѣ съ жестокими припадками, которые правильно смѣняются періодами кажущагося спокойствія и упадка силъ. Ближайшая опасность не есть политическая анархія, а нравственная анархія, истощающая націю безвыходными усиліями, повергающая ее въ состояніе безпокойства, нервнаго возбужденія, безъ опредѣленнаго направленія, безъ намѣченнаго пути, безъ яснаго горизонта, и оставляющая государство разбитымъ, изнуреннымъ во всѣхъ своихъ отрасляхъ. Болѣе того, такое состояніе не можетъ продолжаться долго; немного лѣтъ понадобится. можетъ-быть, достаточно будетъ одного поколѣнія, для того, чтобы всѣ катастрофы сдѣлались возможными.“

„Нравственная анархія“, замѣчаетъ по этому случаю издатель *Новаго Времени*, „она уже существуетъ, она подѣбдаетъ наше общество, она даетъ революціонерамъ средства для своей пропаганды, она вооружаетъ ихъ дьявольскими замыслами...“

„Вожаки ихъ оболъщаютъ болѣе всего тою нравственною анархіей, которая начинаетъ поднимать у насъ голову. Много ли людей преданныхъ своему долгу, много ли людей, которые не на словахъ только, но на дѣлѣ исполняютъ, какъ слѣдуетъ, свои обязанности и, главное, *вѣрны какой-нибудь системѣ, какимъ-нибудь твердымъ принципамъ?*“

Г. Суворинъ заключаетъ слѣдующими словами, видимо вырвавшимися изъ глубины сердца:

„Проклятіе злодѣямъ! восклицаемъ мы. Да, проклятіе имъ! Ну, а мы что такое? Великіе мы граждане, великіе слуги Царю и родинѣ? Развѣ мы всѣ не виноваты въ этой смутѣ своимъ легкомысліемъ, легковѣріемъ, своею лѣнью, своею лестью, предпочтеніемъ своей рубашки всему въ мірѣ даже тогда, когда служба обязываетъ насъ служить другимъ, пренебреженіемъ къ общественнымъ интересамъ и соблюденіемъ только своего собственнаго, въ который мы зубами готовы впитаться? Развѣ это не позоръ нашъ? И если мы не сможемъ его съ самихъ себя, мы жестоко за это расплатимся или падетъ эта расплата на дѣтей

нашихъ, и они въ правѣ будутъ оскорбить нашъ прахъ презрѣніемъ.

Насмѣшкой горькою обманутаго сына
Надъ промотавшимся отцомъ...

„О, когда воспитаются это честное, трудящееся, скромное поколѣніе, которое намъ сулятъ такъ давно?*) Когда вступить въ жизнь это поколѣніе, ищущее въ наукѣ истины, полагающее въ трудѣ и честномъ, нелицемѣрномъ, открытомъ и мужественномъ исполненіи долга великое свое призваніе и великіе задатки для родины? Когда оно встанетъ мужественнымъ героемъ за родные интересы, за родную жизнь, за національное развитіе, когда оно встанетъ противъ этихъ лицемѣровъ, слабодушныхъ служителей вашимъ и нашимъ, противъ этихъ нарумяненныхъ и замаскированныхъ холоповъ анархіи, потрясеній и злодѣйствъ?..

„Пѣсенка отцовъ кажется спѣта, и родина сиротливо ждетъ новыхъ слугъ...“

Г. Суворинъ подвергается брани нашихъ „либераловъ“ за то, что самъ принадлежалъ когда-то къ этой фальшивой „либеральной партіи“, самъ-де ратовалъ на бойницахъ „прогресса“ и громилъ съ его вершинъ „затхлыя идеи стараго крѣпостничества“... Но онъ былъ всегда человѣкъ искренній и умный. Жизненный опытъ и умственная зрѣлость, рядъ печальныхъ наблюденій и слишкомъ краснорѣчивыхъ примѣровъ освѣтили для него ту пропасть, къ краю которой привела въ настоящую минуту его отечество та „нравственная анархія“, которая проповѣдывалась у насъ въ продолженіе цѣлой четверти вѣка подъ маской благороднѣйшихъ идеаловъ человѣчества. Онъ съ ужасомъ указываетъ теперь на нее; въ приведенныхъ мною словахъ его слышится проникнутый глубокою тоской голосъ русскаго гражданина, отца семейства, добросовѣстнаго публициста, сознающаго въ горькомъ обличеніи своемъ и грѣхи собственной юности его и невѣдѣнія...

Не послѣдуютъ ли этому благому образцу и иные многіе изъ нашей братіи по печати? Не сознаютъ ли наконецъ эти *неръшителные люди*, выражаясь дипломатическимъ эпитетомъ «Страны», эти *слабодушные служители нашимъ и вашимъ*, говоря болѣе энергическимъ языкомъ *Новаго Времени*, что въ ихъ „настроеніи“ пора наконецъ совершиться „перелому“ не на

*) Давно ли однако?

однѣхъ казенныхъ фразѣхъ, а въ правдѣ духа, въ смущеніи сердечномъ? Пора имъ кажется, — когда же какъ не теперь! — бѣя себя въ перси, признать свои вины предъ родиной, вины своего „легкомыслія“, своего „лицемѣрія“, своей „лести“, своего потворства всему тому умственному и нравственному растлѣнію, которому отрывали они свои столбцы!...

„Фразы, фальшь и лицемѣріе печати!“ благимъ матомъ кричатъ они теперь сами, почуя себя вдругъ на краю бездны, которой и не чаяло, какъ мы видимъ, ихъ невозможное недомысліе. „Самыя крайнія средства диктатуры“, взываютъ они теперь въ явномъ перепугѣ, „все лучше чѣмъ динамитъ, царубійство и варварская рѣзня невинныхъ!“

Вы только теперь объ этомъ догадались? Только теперь разглядѣли, что „русскіе нигилисты“, которыхъ ваши кумиры берутъ подъ свои драблыя крылья, не безвинные голуби жертвы, а что ни на есть дѣйствительно черныя и закоренныя враны, которые нисколько бы не затруднились лить вашу „либеральную“ и „буржуазную“ кровь съ такою же развязностью, съ какою пустили бы ее изъ жилъ „консерваторовъ“ и *ретроградовъ*? Пока не вострепетали вы за себя самихъ, вы относились къ этимъ милымъ продуктамъ *вашего* „прогресса“ какъ къ „печальному“, конечно, но и „неизбѣжному“ — де плоду общественнаго устройства, которому не достаетъ „окончательныхъ реформъ“, говоря по просту, *конституціи*. Предъ вами стоялъ въ пламени весь домъ, а вы благодушно предавались шутовскимъ разсужденіямъ о возведеніи лишняго надъ нимъ этажа съ истасканныйшимъ мотивомъ чужой орнаментаціи подъ его фронтономъ.

Вспомните, кому и чему служили вы до сихъ поръ, какъ относились къ каждому трезвому, благонамѣренному слову, которое указывало на зло, нарождающееся въ средѣ нашего общества — на каждую мѣру влившуюся къ предупрежденію или пресѣченію этого зла... *Ce ne sont point les avertissements qui vous ont manqués*, какъ говорятъ французы. Указанія эти идутъ издалека, отъ первыхъ дней нашего „нигилизма“. Вслѣдъ за цѣлою программой соціальной революціи и революціонныхъ героевъ въ романѣ *Что дѣлать* (пущенномъ на отраву цѣлаго поколѣнія *) съ благословенія правительственной цензуры въ

*) „За шестнадцать лѣтъ пребыванія въ университетѣ, говоритъ г. Цитовичъ, мнѣ не удавалось встрѣтить студента, который бы не прочелъ знаменитаго ро-

то самое время, когда авторъ его судился за политическое преступленіе и сослался въ Сибирь) поднялся ли среди васъ хотя бы одинъ протестъ противъ этихъ неслыханныхъ ученій, этой цинической пропаганды сокрушенія всего общественнаго строя? Вы рабски молчали, вы равнодушно или коварно улыбались... Въ силу вашего либеральнаго Корана вы „не считали возможнымъ говорить въ *этомъ случаѣ*“... Но когда здравомыслящіе люди, даровитые беллетристы осмѣлились вскорѣ затѣмъ живописать въ правдивыхъ образахъ и краскахъ ту новую русскую дѣйствительность, какую создавалась она проповѣдями вашей „прогрессивной“ публицистики и литературы, голосъ вернулся ко всѣмъ вамъ внезапно, — голосъ неслыханной злобы, постыднѣйшей лжи и клеветы. Правдивые наблюдатели, трезвые мыслители обращались вами въ предметъ самыхъ безстыжихъ поруганій. Цѣлыя десятилѣтія гоняли вы ихъ сквозь строй въ вашихъ „толстыхъ“ журналахъ и листовкахъ, нарочью уронить значеніе ихъ и талантъ въ глазахъ общества, объяснять ихъ творческую дѣятельность самыми гнусными побужденіями. Вспомните ваши наглые извѣты и ругательства на все то, что относили вы къ таеъ-называемому вами „консервативному“ лагерю. Въ вашемъ либеральномъ пьянствѣ вы не допускали, чтобы въ монархической и христіанской Россіи были *убѣжденные* христіане и монархисты, чтобы въ русской „интеллигенціи“ были разумныя существа, дѣлящія разумомъ и сердцемъ исконныя убѣжденія и чувства 80-ти-милліоннаго русскаго народа. Вы почитали *себя* единственно сосудами правды, призванными къ руководительству и просвѣщенію этого народа на вашихъ „началахъ“, на вашемъ сумбурѣ! Вы, въ поученіе этого народа, писали апоѳеозы Вѣрѣ Засуличъ, которую „невѣжественный людъ“ находилъ заслуживающею самой лютой казни! Съ пѣной у рта отстаивали вы безконтрольную „свободу школьнаго образованія“, словно не понимая, что это было бы на дѣлѣ лишь новое узаконеніе правительственнымъ авторитетомъ той революціонной пропаганды, которую правительственная цензура допускала въ теченіе цѣлаго ряда лѣтъ въ извѣстныхъ петербургскихъ изданіяхъ — прилаженной

мана еще въ гимназіи: а гимназистка 5—6 класса считалась бы душой, еслибы не ознакомилась съ похождениями Вѣры Павловны (иногда по совѣту своего учителя въ гимназіи).

къ уровню понятій тѣхъ слоевъ населенія, которыхъ, къ счастью, не успѣлъ еще отравить ядъ *вашею* „прогресса“... Говорить-ли о вашей, столь еще недавней, и только у насъ, сказать встати, возможной, агитации противъ началъ правильного образованія, вашей нахальной лжи на вѣдомство, вырвавшее „*таракана*“ изъ рукъ вашихъ либеральныхъ и реальныхъ про-свѣтителей, на учебныя заведенія, отъ которыхъ въ правѣ ждать Россія будущую „интеллигенцію“ не похожую, дастъ Богъ, на ту, которой *вы* служили глашатаями, и представителями?...

Отрѣштесь на минуту—время, чрезъ которое проходимъ мы, достаточно серьезно для этого—отъ вашихъ *soi disant* „убѣжденій“ и заученныхъ, ни на что и никому уже не нужныхъ фразъ, и обернитесь трезвымъ окомъ на всю вашу прошлую дѣятельность. Пора вамъ свести счеты самимъ съ собою. Кому и чему, повторяю, служили вы до сихъ поръ?.. Въ одной изъ статей вашихъ недавно выставлено было лозунгомъ англійское motto: „*men, no measuges*“. Спросите же себя: гдѣ ваши люди, ваши таланты, ваши граждане? Кого приготовило, кого воспитало, кого сдѣлало способнымъ къ доблестному и полезному служенію родинѣ „либеральное движеніе“, въ которомъ толчетесь вы въ теченіе цѣлой четверти вѣка? Все доброе, все великое, совершенное за это время, вы старались извратить и эксплуатировать на пользу извѣстнаго „*направленія*“. Въ дѣлѣ равно благихъ, равно прекрасныхъ преобразованій нынѣшняго царствованія вы превозносили, напимѣръ, и отстаивали противъ мнѣческихъ враговъ то, при которомъ, къ сожалѣнію, являлась въ томъ или другомъ случаѣ возможность для преступника избѣгать кары закона и злобно подкапывались подъ корень того, отъ котораго зависитъ „быть или не быть“ всего будущаго русскихъ поколѣній. Спросите себя: какіе идеалы, какіе нравственные принципы выставляли вы на вашихъ знаменахъ? Какому изъ вѣрованій, искони дорогихъ вашему народу, служащихъ краеугольнымъ камнемъ его историческаго бытія дали вы пощаду? Бога, христіанство, вы какъ негодную ветошь все выбросили изъ вашихъ изданій; авторитетъ власти и семьи вы истоптали въ конецъ *вашею* „освободительною“ проповѣдью; вы выкопали старое, глупое французское выраженіе „шовинизмъ“ для глумленія надъ высокимъ народнымъ чувствомъ,

ставящимъ для себя превыше всего честь, достоинство и величіе Россіи. . И взамѣнъ всего этого вы ничего умнѣе, ничего существеннѣе, придумать не съумѣли какъ все тотъ же истасканный до поношенія шаблонъ европейскаго парламентаризма, навязаннаго русскому народу безъ его вѣдома и согласія!..

Что же — скажите себѣ это навонецъ! — народилъ, да и способенъ былъ народить „либерализмъ“ вашъ въ отечествѣ вашемъ, кромѣ того, что съ ужасомъ видимъ мы кругомъ себя, кромѣ той „нравственной анархіи“, на которую со скорбью указываетъ вамъ теперь иностранецъ? Когда на тѣ же безотрадныя явленія позволялъ себѣ, въ свою очередь, указывать вамъ кто либо изъ вашихъ согражданъ, относя по адресу довлѣющую вамъ за нихъ долю отвѣтственности, вы, завѣдомыя лжецы, не находили въ защиту себѣ иныхъ доводовъ, кромѣ мальчишескаго обвиненія вашего порицателя въ „инсинуаціи“ и „доносѣ“ .. Въ настоящую пору, объятые ужасомъ за собственную цѣлость, вы сами вопите о „лицемѣріи“ своемъ, о „фальши“. Чего ужъ лучше такого признанія!.. Но послужить ли, по крайней мѣрѣ, этотъ внушительный страхъ въ назиданіе вамъ на будущее время? ...Нѣтъ, не послужить!

Иногородный обыватель.

XVII.

Изъ Петербурга.

Февраля 26, 1880. № 56.

Назначеніе графа Лорисъ-Меликова на его высокой постъ встрѣчено здѣсь всѣми добромыслящими людьми съ величайшимъ одобреніемъ и сочувствіемъ, относящимися какъ къ государственной идеѣ, вызвавшей его, такъ и къ выбору лица, призваннаго привести эту идею въ исполненіе. Здѣшняя печать, а въ томъ числѣ и та, которая сама себя называетъ „либеральною“, сочла нужнымъ съ своей стороны выразить по случаю этого назначенія полное свое удовольствіе и упованіе на лучшее будущее.

Все это необходимо безъ замѣчательныхъ курьезовъ. Всѣхъ болѣе обрадованной, на примѣръ, принятою правительствомъ мѣрою оказывается, — *gisum teneatis, amici!* — газета „Голосъ“. На тѣхъ же столбцахъ, на которыхъ, нѣтъ еще двухъ лѣтъ, прописаны были восторженные диѳирамбы персонѣ и оправданію великой гражданки Вѣры Засуличъ, въ лицѣ которой судились-де и оправданы были „всѣ мы, все русское общество“, возносятся въ настоящее время пламенные „благодиренія Небу“ за правительственную „программу“, при которой „нѣтъ болѣе мѣста ни *штанію мысли*, ни *колебанію чувства*“. Если это „штаніе“ и „колебаніе“ и составляли до сихъ поръ особенную специальность этого излюбленнаго листа петербургской саванной, чиновной и великосвѣтской „интеллигенціи“, то это, изволите видѣть, единственно оттого, что („Голосъ“, № 47): „Печать (якобы) не считала себя въ правѣ указывать правительству практической путь къ выходу изъ невыносимаго поло-

женія. Такія указанія могли быть истолкованы врагами нашими какъ признакъ недовѣрія къ силамъ и умѣлости правительства (каковы смиреніе и деликатность!) Только одна (ненавистнѣйшая намъ) газета нашла возможнымъ посовѣтовать правительству — учрежденіе диктатуры съ какими то „еще болѣе чрезвычайными полномочіями“, чѣмъ полномочія, данныя 5 апрѣля генераль-губернаторамъ. Остальная печать и все общество вѣрили, что выходъ изъ лабиринта нашихъ злоключеній будетъ найденъ самимъ правительствомъ“ (вслѣдствіе чего всякими намеками давалось понимать, что выходъ этотъ, за совершенною-де несостоятельностью существующихъ у насъ порядковъ, можетъ быть единственно достигнутъ конституціей).

Слышу вокругъ себя всѣ эти дни возгласы негодованія о „такомъ холоствѣ и наглости двоедушія“. А по, моему это очень просто — и даже очень назидательно:

„Голосъ“, изволите видѣть (и даже „нието“ будто бы, утверждаетъ онъ), до назначенія графа Лорисъ-Мелиова начальникомъ Верховной Комиссіи, „не зналъ, кто свой, кто чужой, съ кѣмъ можно дружить, съ кѣмъ должно враждовать“. Присущій же каждому животному организму инстинктъ подсказывалъ газетѣ гг. Краевскаго и Бильбасова, что искать дружба слѣдуетъ тамъ, гдѣ есть сила, а что сила въ это время была на сторонѣ темныхъ силъ. Туда весьма мудро и повернула она свою утлую ладью. Былъ же у нея подъ рукою и надлежащій „публицистъ“, — публицистъ хоть „скромный“, но рѣшавшійся высказать свою мысль безъ оговорокъ“ (sic). Публицистъ этотъ г. Градовскій, Григорій, и возвелъ, по данному ему патронами его рецепту, покушеніе интересной жертвы административной тиранніи на жизнь бывшаго петербургскаго градоначальника въ перлъ созданія, а съ симъ согласно каждый затѣмъ изъ дерзновенныхъ „рѣшавшійся“, въ свою очередь, протестовать во имя здраваго смысла противъ этого и послѣдовавшихъ за нимъ подобныхъ же „либеральныхъ“ перловъ „Голоса“, обзывается былъ, какъ слѣдуетъ, по всей линіи „либеральнаго лагеря“ прозвищами „инсинуатора“, „доносчика“ и „полицейскаго сыщика“... Но вотъ, за апопееозомъ интересной жертвы, подавшимъ, сказать кстати, законнѣйшій поводъ нашимъ революціонерамъ рассчитывать на сочувствіе въ ихъ замысламъ той, по меньшей мѣрѣ, части „либеральной

интеллигенціи“, которой „Голосъ“ выставляетъ себя органомъ,— слѣдуетъ цѣлый рядъ подобныхъ же злодѣйствъ, вѣнцомъ коихъ является неслыханное событіе 5 февраля. Тутъ на руководителей „либеральной“ газеты нисходитъ вдругъ наитіе свыше: покрывавшая имъ очи завѣса на счетъ того „съ вѣмъ можно дружить, а съ вѣмъ должно враждовать“, исчезаетъ теперь внезапно; они вдругъ догадываются, что „революціонеры готовы подложить динамиту и *подъ либерала* и (*подъ охранителя*) одинаково (sic). Ужасъ объемлетъ ихъ либеральныя, но не отличающіяся, какъ видимъ мы, особеннымъ гражданскимъ мужествомъ, особы. Въ самомъ дѣлѣ, съ одной стороны — этотъ страшный „динамитъ“; съ другой — отрезвленіе „общества“ относительно той роли, которую они играли до сихъ поръ, пробужденіе силы... съ правительственной стороны... Скорѣе, скорѣе вольтъ-фасъ и перемѣна фронта! Впередъ теперь другого г. Градовскаго, Александра, выступающаго, какъ извѣстно, въ „Голосъ“ *по особенно важнымъ дѣламъ*, какъ слѣдователи, носящіе это обозначеніе. Г. Градовскій, Александръ, спѣшитъ опубликовать статью *подъ* заглавіемъ „Смута“ („Голосъ“ № 45), писанную въ самомъ примирительномъ тонѣ. Вчерашніе „презрѣнные доносчики-охранители“ выходятъ сегодня изъ-подъ этого Маниловскаго пера достойнѣйшими людьми, которые, какъ и достойнѣйшіе „либералы“, имѣютъ равно „свой почтенный *gaison d'être*“, стоятъ равно „на законной почвѣ“, равно „стараются служить родинѣ по велѣніямъ своей совѣсти и по своему крайнему разумнью“. „Споръ между этими партіями“ есть-де „по существу споръ домашній“, — споръ „по поводу совершившихся реформъ и возбужденныхъ ими общественныхъ вопросовъ“, — и только, и ничего больше, повѣрьте слову! Оба лагеря *одинаково* чужды „революціонерамъ“, которые ненавидятъ ихъ въ равной мѣрѣ и „готовы подложить динамиту *подъ*“ и т. д. „Либерализмъ“ г. Градовскаго (Александра) и К^о даже „является одною изъ достойнѣйшихъ формъ *служенія* Россіи и Государю“. При этомъ говорится, что „при освобожденіи крестьянъ *либералы* являлись вполне правительственною партіей“, и что только „дружными усиліями всякихъ Вѣстей (то-есть поковой газеты „Вѣсть“) и иныхъ органовъ *притисаны* (всѣ курсивы въ подлинникѣ) и навязаны имъ впоследствии весьма искусственно (?)“

оппозиціонныя стремленія“. Самыя теперешнія desiderata „русскихъ либераловъ“ оказываются самыми скромнѣйшими, маленькими, такими, съ которыми половина „охранителей“ готова будетъ, пожалуй, заранѣе согласиться. Они изложены г. Градовскимъ, Александромъ, „подъ тремя рубриками“, а по каждой рубрикѣ приведенъ „примѣръ“. Изъ этихъ примѣровъ явствуетъ, что если: 1) провинціальныя повременныя изданія будутъ избавлены отъ предварительной цензуры на тѣхъ же правахъ какъ столичныя; 2) если полицейскія установленія будутъ преобразованы „въ духѣ новыхъ учреждений“, и 3) если будутъ „облегчены“ для крестьянства способы пріобрѣтать новыя земли“, то всѣ желанія „либераловъ“ будутъ удовлетворены. Идиллія, ну просто идиллія! Геснеровскіе пастыри, дѣйствительно, эти нѣжные, чистые, безвинные *либералы*. Какъ не умилиться въ самомъ дѣлѣ жестокому *охранителю* предъ такимъ смиреніемъ „добросовѣстнаго противника“! Онъ оклеветанъ теперь (въ какую минуту!) этотъ добродѣтельный „противникъ“; онъ „испытываетъ теперь“ вздыхаетъ г. Градовскій (Александръ), „двойное мученіе: страданіе отъ омерзительныхъ покушеній на верховную власть и страданіе отъ незаслуженнаго обвиненія въ потворствѣ этимъ злодѣяніямъ“... И это все благодаря газетѣ „*Вѣсть*“ (давнымъ-давно смолешей, не пользовавшейся никогда ни распространенностью, ни вліаніемъ, и которая очень во многомъ сходилась съ либеральнымъ „*Голосомъ*“) и „инымъ органамъ“! Благонамѣренныя же *либералы* „желали лишь упрочить и примѣнить не по буквѣ только, но и по духу, учрежденія, признанныя полезными верховною властью и исключительно ею созданныя, по ея свободному почину“. *Либералы* „во время реформъ являлись“ даже „вполнѣ правительственною партіей“. Въ этомъ качествѣ „вполнѣ правительственной партіи“ *либералы* и считали себя обязанными неистово бросаться на „*Московскія Вѣдомости*“ и обходить дружественнѣйшимъ молчаніемъ революціоннѣйшую изъ пропагандъ, когда-либо терпимыхъ въ человѣческихъ обществахъ, которую невозбранно вели въ ихъ странѣ извѣстныя изданія, именовавшія себя, точно также какъ и тотъ кружокъ людей, во имя которыхъ, повидимому, говоритъ г. Градовскій (Александръ), „либеральными“. До настоящей минуты эти особенныя, розовые, „правительственные“ *либералы*, которыхъ

сей Одиссей хитродумный является, надо полагать, представителемъ, не считали ни единожды нужнымъ заявить въ печати, да едва ли и на каедрѣ, протестъ свой и отвращеніе противъ тѣхъ *красныхъ* ученій „враговъ всякой государственности“, на которыхъ только теперь, вмѣстѣ съ ужасомъ за безопасность собственныхъ своихъ либеральныхъ персонъ, отверзлись очеса этого цвѣта петербургской *интеллигенции*... Мало того, въ томъ же „Голосъ“, который служить органомъ этой — совершенно невинной, какъ видите, — *интеллигенции*, воспѣвались революціонныя героини, и съ пѣной у рта обзывались сикофантами и сыщивами здравомыслящіе люди, имѣвшіе мужество среди повальной вакханаліи указывать обществу на ея неизбѣжныя послѣдствія...

И вотъ, эти же самые охранители, эти здравомыслы, обзываются теперь „играющими въ руку анархіи“ ненавидимой розовыми либералами „Голоса“... съ минуты назначенія графа Лорисъ-Меликова на его постъ...

Но желательно было бы, однако знать разъ навсегда, каковой именно оттѣнокъ либерализма есть настоящій цвѣтъ „Голоса“: выражается ли онъ въ цвѣтѣ sang de boeuf г. Градовскаго, Григорія, наѣздника и пѣвца Вѣры Засуличъ, или въ rose tendre г. Градовскаго Александра, Манилова и примирителя?

Шутки въ сторону, все это so liederlich und hässlich, какъ выражаются нѣмцы, что лучше было бы и не говорить объ этомъ... Но, признаюсь, timeo Danaos et dona ferentes, „Голосъ“ до того уже распластался въ выраженіяхъ своего усердія предъ начальствомъ и до того умилительно взываетъ къ нему о „любви, сердечности, человѣчности“, — между прочимъ относительно бѣдныхъ, превращенныхъ уже теперь почему-то въ „озлобленныхъ“, дѣтей, которымъ, какъ извѣстно, „латынь“ и „греческій“ языкъ мѣшаютъ „ловить бабочекъ и рвать цвѣточки въ поляхъ“, — что это становится даже нѣсколько подозрительнымъ. Не даромъ, кажется, въ тѣхъ чиновныхъ и свѣтскихъ кругахъ, гдѣ сумбуръ, проповѣдуемый этою газетою, находитъ себѣ и руководителей, и сочувственниковъ, упорно за эти послѣдніе дни держался совершенно нелѣпый слухъ о томъ, будто бы, что „ближайшимъ послѣдствіемъ назначенія Верховной Комисіи будетъ удаленіе нынѣшняго министра народнаго просвѣщенія и отмѣна классической системы образованія“. На

замѣчаніе, что это совершенно бессмысленно, что власть, данная Государемъ и созданная въ цѣляхъ искорененія анархіи, не станетъ, конечно, играть ей въ руку, хотя бы только по самому простому соображенію, что наши революціонеры во всѣхъ своихъ прокламаціяхъ, явныхъ и подпольныхъ листкахъ, признають злѣйшими врагами своими именно это вѣдомство просвѣщенія и введенную имъ систему образованія, — вамъ отвѣчаютъ со многозначительнымъ подмигиваніемъ, что „это-моль лучшее средство для новой власти приобрести себѣ общую (!?) популяриность“ ... Какъ видите, hier ist der Hund begraben... Особенно стараются дать этой нелѣпицѣ распространение нѣкоторыя кумушки изъ здѣшняго гранмонда, занимающіяся политиканствомъ..

Иногородный обыватель.



Историческая справка

**This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.**

**A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.**

Please return promptly.

MAY 8 - '63 H

Slav 4347.7.22
Pisma k grafu A. K. Tolstomu P. K
Widener Library 005965221



3 2044 085 517 829

